UNIVERSITE RENNES II - HAUTE BRETAGNE
UFR D'ANGLAIS

THESE
pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE RENNES II

***Discipline* : ANGLAIS**

présentée et soutenue publiquement

par

Barbara Helly

Le 22 septembre 2001

Titre

The Covenant, de James A. Michener, un roman populaire américain sur l'histoire de l'Afrique du Sud.

DIRECTEUR DE THESE : *Monsieur Galle*

JURY

M. Etienne Galle, professeur à l'université de Rennes II
M. Claude Julien, professeur à l'université de Tours
M. André Rannou, professeur émérite à l'université de Rennes II
M. Jean Sévry, professeur émérite à l'université de Montpellier III

Quand on consacre du temps à réfléchir au phénomène de l'évolution, on ne peut manquer d'être obsédé par l'idée de filiation.

Yves Coppens

Motho ke motho ka batho babang.[1]

[1] Une personne est une personne à cause d'autres personnes.

REMERCIEMENTS

Avant de commencer ce travail, je souhaite remercier toute une génération d'enseignants qui, pendant vingt-cinq années, ont contribué à ma formation. Ils ont su, chacun à leur façon, transmettre leur passion pour la connaissance et se dévouer à la jeunesse qui leur était confiée. Qu'il me soit permis de les citer.

Mme Bazalgette, professeur de français, qui a su encourager et développer les premiers choix de lecture de ses élèves. Elle nous a montré que la création poétique est un vrai travail et elle n'a pas hésité à nous entraîner dans le tourbillon des poètes, au prix de quelques égratignures.

M. Parfait et M. Mathieu, qui ont su rendre vivant leur enseignement classique de la grammaire et de l'histoire. Ils étaient attaché à la rigueur de la preuve et ils prenaient plaisir à enrichir notre méthode de travail.

M. Hayer, professeur d'éducation physique, qui a su donner sa générosité à l'épanouissement de ses élèves. Il savait que l'activité du corps est indispensable à l'équilibre et nous transmettait avec patience le goût de l'effort physique. Toujours à nos côtés dans les mauvaises passes, il faisait du sport un bonheur simple et communicatif.

M. Diaz, professeur d'espagnol, qui a su nous faire aimer sa langue avec son cœur et avec ses mains. Il a su mobiliser tout un collège pendant des années autour d'échanges avec ses amis de la chorale d'Algemesi. Ses amis sont devenus nos amis, et sa langue une langue-sœur.

M. Bazalgette, qui nous a fait rire, pleurer et fermer les poings de colère par la lecture à haute voix. Avec lui étaient convoqués chaque jour les peintres, les poètes, les musiciens, les romanciers et c'est la culture qui pénétrait ainsi dans notre classe de collège rural. Nous confrontions le langage des artistes à celui de leur époque et l'histoire prenait des couleurs, des sons, des mots, un sens. Sensible au monde et à ses injustices, il nous a fait douter. Révolté parfois, il nous a parlé de la jeunesse de Soweto : je n'ai jamais oublié ces heures.

M. Blandin, qui a osé suivre l'enseignement de son maître Socrate et a consacré toute notre année de philosophie à l'étude d'un seul thème. Il nous a égaré pendant quelques mois pour nous apprendre une méthode de pensée. Avoir suivi cette méthode jusqu'au bout a été une expérience unique et irremplaçable, même si c'était pour s'en éloigner.

M. Deguernel, esthète de la littérature espagnole, qui nous communiquait son amour des mots et des images.

M. Rannou, qui a bien voulu me confier ses archives pour la rédaction d'un DEA sur l'ANC. Son intérêt pour l'Afrique du Sud m'a aiguillonnée pendant deux années et c'est à son soutien moral que je dois d'avoir pu poursuivre jusqu'au bout, malgré les difficultés.

Mme Rannou, qui a veillé à ma première expérience professionnelle et m'a accordé le plus important : sa confiance.

M. Galle, qui a bien voulu diriger ma thèse et en a accepté le sujet. Je lui suis très reconnaissante d'avoir su s'adapter à mon rythme de travail, et d'avoir eu la patience de corriger mes brouillons. M. Galle a toujours été présent pour me conseiller, s'opposer gentiment à quelques signes de hâte et surtout pour m'assister, semaine après semaine, dans les derniers temps de ce qui reste une épreuve solitaire et pourtant collective.

Je voudrais aussi remercier Marie-Thérèse, qui, en lisant *La Forteresse Verte* au Cameroun, m'a mise sur la voie d'Errol Uys. Merci à Jean-Paul qui m'a donné une idée des multiples talents des constructeurs de chariots. Enfin ce travail n'aurait jamais vu le jour sans le dévouement et le soutien de mes parents, qui, comme des milliers d'autres, consacrent leur vie au bon fonctionnement des services publics, de santé et d'éducation.

Pour que ces remerciements soient complets, il me faut les étendre à mes relations sud-africaines et américaines :

Philip Bateman, qui a accompagné Michener il y a vingt-trois ans dans son périple en Afrique du sud, a eu la gentillesse de me transmettre un article complet sur cette expérience.

Errol Uys qui a travaillé deux années à plein temps sur le roman, m'a ouvert toutes ses archives, mêmes les plus personnelles, sur cette période de sa vie.

La disponibilité de ces deux enfants de l'Afrique du Sud à l'égard d'un projet qui aurait pu leur sembler étranger montrent leur désir commun de faire connaître leur pays, son histoire mais aussi son présent. Ils ont non seulement répondu à mes questions et facilité mes recherches, mais ont été au devant de mes interrogations, en espérant seulement faire revivre leur aventure extraordinaire.

David Groseclose, qui, de collectionneur passionné est devenu l'auteur d'une précieuse bibliographie de et sur Michener. Sa collection, unique en son genre, a permis à la bibliothèque de l'Université de Greeley (Colorado) d'accueillir les archives de l'auteur. Sa connaissance de l'œuvre de Michener m'a permis de découvrir quelques textes essentiels.

John Hayes qui a bien voulu me faire parvenir la biographie qu'il a écrite du vivant de l'auteur, comme support d'une thèse de doctorat.

Eve Measner, qui m'a laissé fouiller des heures dans les cartons de la salle d'archives et a autorisé toutes les photocopies que je souhaitais.

Roiann Baird, qui m'a donné les renseignements pratiques nécessaires à la bonne utilisation des archives.

Richard Gibbone, qui a toujours répondu présent à la moindre sollicitation avec une précision qui transformait tout travail en plaisir. Il a su comprendre mes besoins à des milliers de kilomètres et, pour donner un exemple, il n'a pas hésité à indiquer le pourcentage de réduction effectué sur les photocopies qu'il m'a fait parvenir.

Gary Pitkin, Ed Cowman, tous deux responsables parmi d'autres de l'association créée pour la promotion des œuvres de Michener, *The Michener Society*. Ils ont fait en sorte que je sois acceuillie à la première réunion de l'association et ont fait connaître mon projet de thèse afin que chacun puisse me fournir ses informations si elle ou il le souhaitait.

Mais cette liste ne serait pas complète si je ne mentionnais mes parents adoptifs américains, Tom et Sara Mayer, qui m'ont fait partager leur vie de militants de la cause radicale il y a treize ans, et qui ont eu la bonne idée d'habiter à quelques kilomètres de Greeley.

TABLE DES MATIERES

Volume I

INTRODUCTION 12

1ère partie : LES REPERES DE L'HISTOIRE 21

I - LA GÉOGRAPHIE, LES LIEUX DE L' HISTOIRE 22

1 - Précision 22
a - Préambules 22
b - Incipit 23

2 - Ubiquité 25

3 - Mouvement 26

II - LA FAUNE ET LA FLORE 28

1 - La faune 28

2 - La flore 31

III - GEOLOGIE ET ARCHEOLOGIE 34

1 – Géologie et paysages 34

2 - Archéologie 36

IV - ANTHROPOLOGIE ET ETHNOLOGIE 39

1 - Caractéristiques physiques 39

2 - Activités sociales 43

V - LA CULTURE 49

1 – La technique 49

2 - L'art 52

2ème partie : LA MISE EN SCENE DE L' HISTOIRE..... 55

I - LES PERSONNAGES DE FICTION..... 56

1 - Petits personnages et petite histoire : Jack et les épouses Van Doorn... 57

2 - Deux personnages guidés par la religion : Lodevicus van Doorn et Theunis Nel..... 59

3 - Un bâtisseur de l'histoire : Willem van Doorn..... 62

II - LES PERSONNAGES HISTORIQUES..... 66

1 - Deux pionniers..... 66
a - Jan van Riebeeck..... 66
b - Cecil Rhodes..... 70

2 - Un homme d'Eglise : John Philip..... 74

3 - Trois guerriers..... 77
a - Mzilikazi..... 78
b - Redvers Buller..... 84
c - Kruger..... 87

4 - Deux personnages légendaires..... 89
a - Shaka..... 89
b - Piet Retief..... 95

III - LES PERSONNAGES COLLECTIFS..... 97

1 - Groupes sociaux..... 98

2 - Groupes nationaux..... 100

3 - Groupes dominants..... 101

3ème partie : LE CONTENU DE L' HISTOIRE 106

I - LES GRANDES IDEES 107

1 - La religion 107
a - *L'Alliance* 108
b - La Bible 112
c - Les militants de la foi 118

2 - Les opinions politiques 122
a - La théocratie 125
b - La liberté 128

II - LA FUSION DES PEUPLES ET DES IDEES 136
IMBRICATION ET ENGRENAGE 136

1 - Les langues, organismes vivants 136

2 - La langue, étendard politique 141

III - L'EXPLOSION DES CONTRADICTIONS 148

1 - Les rencontres conflictuelles 148

2 - La guerre 151
a - Les batailles 152
b- Les observateurs et l'opinion publique 154

4ème partie : LE MECANISME DE L' HISTOIRE..... 157

I - LES IDEES DU ROMANCIER..... 158

1 - Déterminisme et hasard..... 158
a - La structure du roman..... 159
b - La logique des forces sociales..... 161
c - Le hasard..... 165

2 - Les races et le métissage..... 169
a - La notion de race à l'époque du livre..... 169
b - Le traitement romanesque..... 174
c - Glorification des métis..... 182

II - LES INTERVENTIONS DU ROMANCIER ET DU NARRATEUR 187

1 - Les choix de l'écrivain..... 187

2 - Quelques caractéristiques narratives..... 190

3 - L'Amérique et les personnages américains..... 200

III - LES CORRECTEURS ET LES LECTEURS DE *L' ALLIANCE*... 205

1 - Les spécialistes..... 205

2 - Michener, lecteur des rapports d'experts..... 224

3 - Les éditeurs et les autorités gouvernementales..... 232

4 - La presse, le public et la critique..... 245

5ème partie : LES AUTEURS 255

I - LES AUTEURS DE L ' *ALLIANCE* 256

1 - Philip Bateman 256

2 - James Albert Michener 265
a - Romancier populaire 265
b - Le choix de l'Afrique du Sud 269
c - Un écrivain et un homme politique 271

3 - Errol Lincoln Uys 277

II - LES AUTEURS ECARTES 295

1 - Les dépossédés 296

2 - Les témoins 302

3 – Michener et Uys : la séparation 308

III - SILENCES D'AUTEURS 314

1 - Homelands et condition ouvrière 314

2 - Militants et manifestations politiques 316

3 - Les diamants introuvables 323

CONCLUSION 328

BIBLIOGRAPHIE 343

INDEX 374

Volume II

ANNEXES

INTRODUCTION

> Par un roman, on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événements chimériques et frivoles, dont la lecture était dangereuse pour le goût et pour les mœurs. Je voudrais bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardson, qui élèvent l'esprit, qui touchent l'âme, qui respirent partout l'amour du bien, et qu'on appelle aussi des romans.

Pourquoi citer Diderot dans son *Eloge de Richardson* au début de cette étude ? C'est que Michener souffre lui aussi de cette réputation de légèreté qui pèse sur les auteurs de fiction, et que, de plus, le mode romanesque sur lequel il choisit de traiter les sujets d'histoire et d'actualité, heurte les esprits des intellectuels. Ses ouvrages mêlent en effet récit, aventure et histoire, *but universities ignore his work. Academicians, however, contend that Michener is 'unscholarly', that his research methods are 'unreliable', and that his books are 'unworthy' of the classroom*.[2] Pour aggraver les choses, il se trouve que l'auteur fait vendre des millions de livres à sa principale maison d'édition, *Random House*. Dans un article consacré au succès littéraire de Michener, le journaliste, Herbert Mitgang, cite des chiffres de première édition qui atteignent tous la centaine de milliers d'exemplaires.

> *Caravans*, published in 1963, has sold 102,000 copies; *The Source*, 1965, about 400,000; *Iberia*, a travel book that came out in 1968, some 130,000; *Centennial*, a 1974 novel, 460,000; *Chesapeake*, his 1978 novel, an astonishing 900,000 in hard-cover, with 3 million in print as a Fawcett Books paperback.[3]

La suspicion commerciale pèse dès les débuts sur la carrière de l'écrivain américain. En 1947 en effet, son premier recueil de nouvelles, *Tales of the South Pacific*, obtient le prix Pulitzer qui se vend à plus de 100 000 exemplaires. Son biographe, John P. Hayes, parle de ce soupçon qui s'installe comme du *success-is-suspect syndrome*.[4] Mais le mal allait s'avérer être chronique, car en cinquante ans de vie littéraire, le nom de Michener est imprimé plusieurs millions de fois sur les couvertures de livres, et ces millions de livres sont lus par des millions de lecteurs sur tous les continents, puisque en 1981 ses ouvrages sont déjà traduits dans vingt-six langues. Ce succès populaire, attribué à la nature moins rigoureuse de l'histoire romancée, a suscité la méfiance, le rejet ou l'ignorance du public sérieux et universitaire, tant dans le pays d'origine, les Etats-Unis, qu'ici, en France. On ne dirait plus aujourd'hui dans les mêmes termes que la lecture des œuvres de Michener est *dangereuse pour le goût et pour les mœurs*, mais une certaine forme d'ostracisme demeure. Afin d'illustrer cette désaffection, nous pouvons mentionner qu'au commencement de ce travail, il nous a fallu passer commande de quelques-uns des ouvrages de Michener à la bibliothèque de l'université parce qu'aucun de ses écrits ne figurait dans les

[2] John P. Hayes, *James A. Michener, A Biography*, Bobbs-Merrill, New York, 1984, p. 5
[3] Herbert Mitgang, *Saturday Review*, November 1980
[4] *Ibid*., p. 3

rayons. Ce cas n'est pas isolé ; il est même fréquent en ce qui concerne les centres de documentation des collèges et lycées, alors que paradoxalement les bibliothèques municipales disposent en général de quelques exemplaires, et qu'en France, rares sont les libraires qui n'ont pas les traductions de quelques-unes de ses sagas historiques au format de poche. L'autre raison de citer Diderot est la référence au siècle des Lumières, aux humanistes, à leur enthousiasme pour la communication du savoir, des connaissances et des passions humaines. Car l'aventure littéraire de Michener a été conçue comme une contribution universelle à la société des hommes. Elle s'est déroulée sous toutes les latitudes dans la deuxième moitié du vingtième siècle ; elle a traversé les siècles et même les millénaires par le biais du récit. Enfin, les ouvrages de Michener réclament eux aussi *un autre nom* que celui de *roman* car leur modèle est pratiquement inédit : il s'agit de longues sagas livrant à l'épreuve du temps le développement de lignées familiales au cours d'événements historiques constitutifs d'un pays ou d'une région du monde.

Ce retour au XVIIIème siècle nous amène à questionner l'un des rares théoriciens modernes du roman historique, Georges Lukacs. Car dans son étude intitulée, *Le Roman historique*, il envisage l'évolution du genre comme une re-formulation dialectique des épopées classiques au tournant des XVIIIème et XIXème siècles.[5] Les sagas de Michener se prêtent en de nombreux points à l'analyse classique du roman historique selon Lukacs. Celui-ci situe la naissance du genre en parallèle avec le développement des révolutions et des guerres menées par la bourgeoisie contre la domination féodale. Ces périodes de bouleversements ont permis une expérience vécue de la création de l'histoire à de grandes masses de la population, dans de nombreux pays, principalement en Europe et aux Etats-Unis. L'époque clef pour saisir le contexte dans lequel est apparu le roman historique est donc ce XVIIIème siècle finissant qui donne *la possibilité concrète pour des hommes de comprendre leur propre existence comme quelque chose d'historiquement conditionné*.[6] Mais cette époque a également donné naissance à une large propagation du sentiment national, à *l'expérience vécue d'enthousiasme pour l'indépendance nationale*.[7] Ces deux caractéristiques fondamentales sous-tendent les grandes fresques romanesques de notre auteur, qui portent d'ailleurs souvent comme titre le nom d'un pays ou d'une région emblématique. En combinant des traits qui lui sont propres, et des particularités du grand roman d'épopée populaire, Michener annonce-t-il pour autant la synthèse dialectique littéraire dont parle Lukacs ? Une première réponse peut nous être fournie indirectement par l'auteur lui-même, car à la

[5] Georges Lukacs, *Der historische Roman*, Ferenc Janossy, 1965
Georges Lukacs, *Le Roman historique*, Payot, 1965 (dernier chapitre intitulé: *perspectives de développement du nouvel humanisme dans le roman historique*)
[6] *Ibid*., Editions Payot et Rivages, 2000, p. 23
[7] *Ibid*., p. 24

question de savoir s'il écrit des romans historiques, Michener a déjà répondu par la négative.[8] La raison de cette position est qu'une bonne partie de chacun de ses livres se déroule à une époque contemporaine de leur écriture. Cette réponse ne peut toutefois épuiser le sujet puisque le regard du lecteur a la capacité de transformer en roman historique ce qui au départ n'a pas été conçu comme tel. C'est ce qu'indiquent Gérard Vindt et Nicole Giraud dans une compilation d'ouvrages sur ce genre littéraire, en critiquant le dogmatisme qui consiste à ne qualifier d'historiques que des textes dont l'époque du récit n'est pas celle de l'écriture.[9] La question demeure : comment situer les écrits romanesques de Michener, d'autant que le fractionnement arbitraire du temps nous place au XXIème siècle et que le roman de l'histoire sud-africaine a été écrit et publié au XXème ?

Publié en 1980, *L'Alliance* est le trente sixième-ouvrage de l'écrivain américain et sa cinquième grande saga historique. Le modèle romanesque lancé avec *Hawaii*[10] est déjà bien connu du grand public. On peut alors qualifier le roman de livre de la maturité, même si les lecteurs français n'ont à leur disposition qu'une partie de cette production. Afin de mieux comprendre ce qu'est cette œuvre, on s'attachera d'abord à en dégager les caractéristiques principales. Cinq grandes questions sont apparues lors de l'analyse : où ? qui ? quoi ? comment ? d'après qui ? De manière plus explicite, la première question est celle du lieu du récit, que ne laisse pas deviner le titre du livre ; la deuxième question s'attache à distinguer les différents types de personnages qui évoluent tout au long de l'intrigue et leurs rapports à la réalité ou à la fiction ; la troisième aborde le développement thématique du récit ; la quatrième explore la philosophie et la technique narrative employée pour rendre compte de l'histoire de l'Afrique du Sud ; la cinquième et dernière élucide le problème de ce roman à plusieurs voix, dont certaines sont volontairement atténuées. Tenter de répondre à ces interrogations permettra de mieux apprécier la personnalité littéraire de l'auteur, de savoir quels objectifs il poursuivait, et de comprendre quel sens il donnait au caractère populaire de ses écrits.

L'Alliance est un titre énigmatique pour le lecteur profane, et dans la mesure où le résumé place l'intrigue en Afrique du Sud, on peut se demander si le roman n'est pas une anticipation de ce conte de fées moderne où tout est bien qui finit bien dans l'alliance des Noirs et des Blancs, avec le prix Nobel de la paix décerné conjointement en 1993 à Frederik De Klerk et Nelson Mandela. A l'époque de la publication du livre, le pays le plus méridional du continent

[8] *Do you consider yourself a historical novelist ? No, I really don't because a good two thirds of the book occurs in the present.* Archives Michener, p. 157
[9] Gérard Vindt, Nicole Giraud, *Les Grands Romans Historiques, l'Histoire à travers les romans*, Bordas, Paris, 1991, p. 10
[10] James A. Michener, *Hawaii*, Random House, 1959

africain était en proie à l'insurrection. D'après Michener, cela justifiait de consacrer une fiction à cette histoire mouvementée et à ses origines. Mais plus de dix années après la libération du prisonnier politique le plus célèbre au monde, alors que l'Afrique du Sud ne fait plus la une des journaux, si ce n'est pour évoquer les catastrophes causées par le sida et le taux élevé de criminalité, *L'Alliance* demeure l'un des rares ouvrages populaires témoin de la colonisation européenne et du régime de l'apartheid qui propose une version de l'histoire du pays. En ce sens il est à la fois livre du passé et livre d'actualité. Pourtant sa singularité ne s'arrête pas là : elle tient aussi dans ce regard étranger porté sur l'histoire puisque Michener est de nationalité américaine. L'auteur lui-même a attendu la fin de sa vie pour publier un texte sur la question de la ségrégation raciale aux Etats-Unis. Intitulé *Our Racial Time Bomb*, cet ouvrage fait partie d'un ensemble plus général consacré à des questions d'ordre social et politique.[11] Et l'on peut remarquer que la parution de *L'Alliance* n'intervient qu'une quinzaine d'années après la période de mobilisation de la population noire américaine dans son combat pour l'obtention des droits civiques. L'originalité de ce regard croisé constitue une raison supplémentaire de s'intéresser à ce roman, et l'étude des diverses influences ayant présidé à sa création permettra de poser la question de l'origine du texte publié chez *Random House*. Quelles sont ses racines nationales, sociales, philosophiques, politiques ?

Afin de bien saisir le sens de l'histoire contée dans *L'Alliance*, c'est au texte lui-même que nous avons accordé la plus grande importance. L'ouvrage qui a servi de référence tout au long de cette étude est l'édition de poche parue chez *Fawcett Crest*, une branche de *Random House*. En ce qui concerne l'édition française parfois mentionnée, il s'agit de celle parue dans la collection Points aux Editions du Seuil. En dehors de l'ensemble des œuvres de Michener, son autobiographie a constitué un livre de référence indispensable à la confrontation de ce que l'auteur dit de lui-même et de ce qu'il écrit. Deux autres outils consacrés à Michener ont également facilité l'étude de *L'Alliance* en tant qu'œuvre comprise dans l'ensemble de sa vie littéraire : sa biographie et sa bibliographie. Ces ouvrages ne sont pas disponibles en France et ce sont les auteurs, respectivement John P. Hayes et David Groseclose, qui ont bien voulu nous les rendre accessibles.[12]

L'un des axes de recherche a été de mesurer ce qui, de l'histoire du pays, avait été retenu dans le récit. Comme l'a dit Michener lui-même *every sentence in a book on South Africa is debatable*.[13] Le passé colonial, l'exploitation industrielle et la politique de ségrégation raciale ont forgé en Afrique du Sud des

[11] James A. Michener, *This Noble Land, my Vision for America*, Ballantine, New York, 1996, pp. 47-75
[12] *James A. Michener, A Biography*, op.cit., 1984
David Groseclose, *James A. Michener, A Bibliography*, State House Press, Austin, 1996
[13] Archives Michener, p. 145

courants historiques distincts, certains en adéquation avec cet héritage, d'autres en opposition résolue. Une première difficulté a été de repérer chaque référence historique, soit qu'elle ait été consultée par l'auteur, soit qu'elle figure parmi les autorités pour telle ou telle période. Les auteurs français s'intéressant à l'histoire sud-africaine se sont pour la plupart penchés sur la composante afrikaner du pays en raison de l'ancienne émigration huguenote qui en a été l'un des éléments. A part de notables exceptions, cet intérêt s'est souvent traduit par une même inclination idéologique pour un point de vue favorable à la domination blanche[14]. C'est des historiens sud-africains eux-mêmes qu'est venue la critique radicale de ce courant. Comme l'écrit Christopher Saunders, qui a par ailleurs consacré un ouvrage à rendre hommage aux précurseurs de la connaissance historique dans son pays, *The Making of the South African Past : Major Historian on Race and Class*,[15] l'évolution est due à deux écoles successives : *the liberal Africanists of the 1960's, the materialist approach of the 1970's*.[16] Saunders avance que ce changement a représenté un d'âge d'or pour sa discipline, et qu'il a permis le réexamen de nombreuses périodes sur la base de travaux se donnant pour objectif de pénétrer jusqu'aux causes matérielles des phénomènes. Il ajoute que ce mouvement, comme d'autres écoles similaires ailleurs dans le monde, a cherché à rendre compte de l'histoire des gens ordinaires et à diffuser ses travaux auprès d'un large public. *People's history movement began both to uncover the history of 'ordinary people' and to popularise that history outside the universities*.[17] En poursuivant sa démonstration, Christopher Saunders indique que ce courant est peut-être allé jusqu'à substituer de nouveaux mythes aux anciens. Parmi les exemples qu'il fournit, il y a celui de la période tragique du *Mfecane*. S'appuyant sur un article de Julian Cobbing, *The Mfecane as Alibi*, qui conteste la réalité de ce mouvement d'autodestruction des populations noires au début du XIXème siècle en attribuant les violences meurtrières à l'intensité du traffic de main-d'œuvre et de bétail, il conclut que certains de ces arguments sont encore sujets à caution et que la vérité historique se trouve peut-être dans une forme d'interprétation consensuelle.[18] Derrière chacune de ces prises de position sur l'histoire, Saunders a le mérite de signaler que se cachent des conclusions politiques. Sur la question du *Mfecane*, les historiens ne peuvent ainsi ignorer les débats

[14] Afin de mesurer les difficultés rencontrées on citera cette note de Jean Copans dans le texte d'une conférence intitulé *Histoire savante, histoire populaire (populiste ?), histoire militante, histoire scolaire : puissance symbolique ou impuissance politique de l'histoire en Afrique du Sud aujourd'hui ?*
Il n'existe pas d'ouvrage savant sur l'histoire de l'Afrique du Sud en fançais […] *se méfier du révisioniste colonial Lugan*.
Claude Carpentier, *Identité nationale et enseignement de l'histoire, contextes européens et africains*, L'Harmattan, 1999, pp. 123-57

[15] Christopher Saunders, *The Making of the South African Past : Major Historians on Race and Class*, D. Philip, Cape Town, 1988

[16] Christopher Saunders, *Writing History : South Africa's Urban Past and Other Essays*, Human sciences research council, Pretoria, 1992, p. 72 (chapitre intitulé : *Changing approaches in South African history*)

[17] *Ibid*., p. 72

[18] *Ibid*., pp. 81-85

empoisonnés sur la violence supposée des populations noires et Saunders propose d'abandonner le terme de *Mfecane* si celui-ci s'avère porteur d'une connotation trop négative. De toute évidence, les spécialistes estiment eux-mêmes que le détail des processus historiques est parfois difficile à démêler. Le roman ne pourra donc servir à élucider ces questions ; mais il est apparu possible en revanche de tenter de les resituer dans leur contexte idéologique particulier, d'en indiquer les présupposés et les conséquences intellectuelles et politiques.

L'une des difficultés majeures rencontrées au cours de l'analyse est que Michener donne dans *L'Alliance* une version romancée de plusieurs de ces époques cruciales de l'histoire sud-africaine et qu'il était impossible dans le cadre de notre travail de préciser pour chacune les différents points de vue des historiens. A chaque période correspondent en effet aujourd'hui des domaines précis de la recherche et chacun aurait nécessité un ouvrage particulier. Il nous a donc fallu adopter une méthode à la fois plus synthétique et plus superficielle permettant de rendre compte du sens général de l'histoire que l'auteur américain a voulu retenir. Comme nous l'avons déjà souligné, une étape importante était de faire parler le texte lui-même, y compris en construisant les rapprochements qui aident à dégager les significations non perceptibles à première lecture. Car les faits et développements historiques ne constituent que l'ossature du récit et ils sont reliés entre eux grâce à la vie sociale, intellectuelle, morale et politique des personnages du livre. Les points de vue défendus dans *L'Alliance* sont donc parfois étudiés en rapport avec ceux des spécialistes lorsqu'ils sont clairement identifiés, (nommés dans les notes ou archives, ou révélés par l'argumentation employée), confrontés avec les documents critiques qui ont servi à l'élaboration du manuscrit, ou simplement comparés à des faits connus du grand public.

Une autre difficulté a été de ne pouvoir compter sur le témoignage direct de Michener, mort en 1997. Mais ce handicap important a été en partie comblé par la création d'archives centrales en son nom à l'université de Greeley au Colorado. En plus de l'attention du personnel de la bibliothèque, les archives bénéficient du travail de toute une équipe de bénévoles dévoués à la mémoire de l'écrivain. *The James A. Michener Society* est composée d'admirateurs mais également d'anciens collaborateurs ou amis de Michener. C'est grâce à elle que nous avons pu avoir accès à l'ensemble des archives constituées spécialement par l'auteur sur la période 1978-1981, époque de recherche, de rédaction du manuscrit puis de diverses reprises du texte et enfin de publication. En aidant à clarifier les choix réalisés pour l'élaboration de la fiction romanesque, ces archives ont révélé l'extraordinaire travail d'équipe qu'a été la rédaction du livre. Dans ce travail, est apparue comme déterminante la participation d'un ancien citoyen sud-africain émigré aux Etats-Unis en 1977, quelques mois avant le début du projet de roman. Errol Lincoln Uys n'avait plus aucun contact avec *Random House* ou les proches de Michener depuis longtemps, et nous devons

d'avoir pu le contacter aux progrès des techniques modernes sur internet. Lui-même avait conservé l'ensemble des archives concernant ses deux années de collaboration et il a bien voulu nous les rendre entièrement accessibles. C'est aussi par son intermédiaire qu'il a été possible de contacter Philip Bateman, autre protagoniste important du livre puisqu'il a accompagné Michener lors d'un voyage de plusieurs semaines en Afrique du Sud en 1978. L'ensemble des ressources et références sur lequel cette étude est fondée s'avère donc très diversifié. Du texte publié, nous sommes remonté aux ébauches, brouillons, lettres et dossiers de recherches. Il s'agit alors du support papier, complété par les livres spécialisés ayant pour sujet l'Afrique du Sud et son histoire. Mais nous avons pu aussi nous appuyer sur le support vivant de la parole des témoins. Par l'intermédiaire de l'échange direct, du courrier ou d'enregistrements, ces témoignages sont venus conforter ou infirmer des hypothèses émises pour expliquer tel ou tel choix du récit. Enfin, de nombreuses informations ont pu être glanées sur des supports informatiques et audiovisuels auxquels Michener accordait une grande importance en raison de leur capacité de diffusion massive.

What to call people has long been a particularly vexed matter in South Africa, with its obsession with racial categorization.[19] C'est ce qu'indique Christopher Saunders au début de son dictionnaire historique sur l'Afrique du Sud. Il apparaît de même nécessaire d'apporter quelques précisions quant à l'usage de certains termes dans les pages qui vont suivre. Dans la mesure où c'était possible, nous avons choisi d'employer les termes les plus larges possibles pour désigner les populations d'origine africaine, soit en ayant recours à des noms de peuples, soit en parlant de *Noirs* ou *populations noires*. La même règle a été observée pour les populations blanches. Seuls les termes *Zoulou* et *Bushman*, qui sont d'un usage généralement connu, sont accordés au pluriel dans le texte.

Nous avons par ailleurs convenu de cinq autres conventions.

Malgré les préférences de Michener qui seront étudiées dans un chapitre particulier, il nous est apparu plus simple d'employer comme synonymes les mots *auteur*, *écrivain* et *romancier*.

De la même manière, il n'a pas paru pertinent de dissocier les mots *auteur* (*Michener*) et *narrateur*, excepté dans ce chapitre consacré à quelques particularités narratives.

Dans la mesure où le classement des archives de *L'Alliance* a été effectué dans des cartons et dossiers numérotés, mais qu'à l'intérieur de ceux-ci ne figurent aucune pagination, nous avons choisi d'en adopter une -sur la base de photocopies effectuées à l'université de Greeley- afin de faciliter le présent travail comme toute recherche ultérieure. La pagination se répartit comme suit :

[19] Christopher Saunders, *Historical Dictionary of South Africa*, Scarecrow, London, 1983
'Notes on the use of the dictionary', p. x

pages 1 à 165 : cartons I à IV ; pages 166 à 247 : cartons V à VII ; pages 248 à 269 : cartons VIII à X ; pages 270 à 447 : cartons XI à XIII. La lettre v qui peut suivre un numéro de page indique qu'il s'agit du verso de la feuille. Un même système de pagination a été adopté pour les dossiers personnels de Errol Uys.

Les documents d'archives, lettres, rapports ou articles sont reproduits selon leur présentation d'origine. Souvent écrits à l'aide de machines à écrire, ils ont une typographie différente de celle du reste du texte.

Enfin, et pour faciliter la lecture, nous avons choisi d'utiliser la traduction française du mot *covenant* lorsqu'il fallait citer le titre du roman.

1ère partie : LES REPERES DE L'HISTOIRE

I - LA GÉOGRAPHIE, LES LIEUX DE L' HISTOIRE

1 - Précision

a - Préambules

Le titre du roman, dont seul le public chrétien peut percevoir l'allusion biblique, n'est d'aucun secours pour le lecteur profane qui cherche à s'orienter ou à situer immédiatement le lieu de l'action. En revanche, dès la page de garde, Michener présente sept personnages importants, associés chacun à un élément renvoyant à un espace bien circonscrit. Nxumalo est aux côtés du célèbre chef zoulou, Shaka ; Willem van Doorn évolue à la pointe extrême de l'Afrique dans un camp menacé par les Bushmen ; Annatjie, orpheline hollandaise, est envoyée au Cap ; Detlev van Doorn justifie l'apartheid ; Maud Turner s'implique dans la guerre anglo-boer et finalement, l'Américain Philip Saltwood se rend en Afrique du Sud à la recherche de diamants. Le dernier personnage, la princesse Radziwill, n'est quant à elle associée à aucun élément se rapportant à la géographie, mais c'est que son rôle tient à l'ambiance romanesque indépendamment du lieu. Après cette page il n'y a donc plus aucun doute sur le pays où se déroule l'action : nous sommes en Afrique du Sud.

La note spéciale qui suit cette première page renvoie à l'Afrique du Sud, pays d'origine d'Errol L. Uys, dont la contribution est ici saluée. L'auteur le remercie de l'aide apportée, pendant deux années entières, à la rédaction de *L'Alliance*. Cette note porte la signature de Michener, ainsi que la date de décembre 1979, aux Etats-Unis. A la page suivante, le lecteur est transporté sur le continent africain où il peut visualiser l'espace du roman : pour éviter qu'il ne s'égare, les concepteurs de l'ouvrage lui ont en effet fournit une carte de la région. Cette même carte est reproduite ensuite pour figurer les déplacements des personnages. Chacune porte un titre précis : *The Nations of South Africa and Surrounding Lands* et *Travels and Treks*, qui indique une certaine volonté didactique et annonce un roman de grande ampleur. L'auteur de *L'Alliance* est un voyageur infatigable qui, au moment où il entreprend son histoire, a déjà réalisé plusieurs fois le tour de la planète. Il a par ailleurs pris l'habitude, au cours de cette existence d'écrivain-globe-trotter, de situer très exactement dans l'espace, en fonction de leurs coordonnées, tous les lieux qu'il visite. Ce sens aigu de la géographie transparaît dans le récit où il permet au lecteur de se figurer un monde à la fois vaste et différencié. Michener a témoigné de cette habitude contractée au cours d'une jeunesse vagabonde.

> I would think that I know, eighteen hours out of twenty-four, where north is and where the stars are in the sky.[...] I am uneasy whenever I am on a piece of land until I know its exact size in relation to the United States. When I am situated in any town for a length of time, I find an atlas and determine its latitude and longitude so

> that I can type out the names of the dozen or so settlements around the world at my latitude, and with the same longitude. Then I know whom I am like in other nations and I feel reassured.[1]

La première carte indique les frontières de plusieurs pays dans cette pointe extrême du continent, les principales villes, rivières et régions d'Afrique du Sud, ainsi qu'un aperçu du relief. La deuxième carte illustre, quant à elle, le chemin parcouru par certaines familles ou certains peuples lors des différentes migrations, conquêtes ou colonisations survenues au cours de l'histoire. L'*Alliance* est peut-être un roman, mais en tenant compte de ces cartes, le lecteur n'évolue pas dans un pays imaginaire : il pénètre dans une zone répertoriée et représentée sur tous les atlas du monde, depuis que les navigateurs européens en ont doublé le cap.

Les nombreuses pages de remerciements, qui sont au nombre de cinq[2], font franchir une autre étape dans le domaine de la géographie réelle, car cette fois, l'auteur fait savoir à son lecteur qu'il s'est rendu en Afrique du Sud. Il donne le sentiment d'avoir rencontré d'éminents spécialistes et professeurs qui lui ont fourni quantité d'informations sur les sujets qu'il entend traiter ; ces personnes l'ayant accompagné dans de nombreux endroits particuliers de l'Afrique du Sud tels que les mines de la région de Kimberley, la Montagne de la Table, une région zouloue, les sites des guerres xhosa, Soweto. Les lieux que traversent les personnages du roman existent, ils sont identifiables et concourent à la caractérisation de cette terre, de son histoire, au même titre que les faits ou événements marquants. Pourtant, s'ils servent de toile de fond véridique, ils cohabitent avec les lieux fictifs de l'intrigue, comme il est indiqué plus loin : *The settings [...] are fictional. Trianon, De Kraal, Venloo, Vrymeer and Vwarda do not exist*.[3] Enfin, les lieux présentés ne sont pas neutres, mais sont parfois dotés d'une valeur symbolique ou historique, surtout lorsque l'auteur recherche la caution des scientifiques. C'est par exemple le cas pour l'antique cité de Zimbabwe. *Great Zimbabwe is accurately presented in light of recent judgments*.[4] Avec la table des matières, le lecteur se trouve au seuil du roman, prêt à débuter un voyage dont il a découvert les grands axes.

b - Incipit

> I seem also to have some talent in creating the ambiance in which my stories would be narrated -the look of the land, the feel of the season, the pressure of the atmosphere, the sweep of the ocean, the endlessness of the desert. I have not been

[1] James A. Michener, *The World Is my Home*, Mandarin, London, 1992, p. 356
[2] James A. Michener, *The Covenant*, Fawcett Books, New York, 1980, pp. 11-16
[3] *Ibid*., p. 18
[4] *Ibid*., p. 18

> afraid of using conventional description and introducing even longer segments of it than most writers do.
>
> [...]I have felt that a man or a society can be fully understood or appreciated only when seen as part of a natural setting, whether to be a large American city, a small Boer town in South Africa or a dust-bowl farm in Nebraska.[5]

Michener a exposé dans son autobiographie quelques caractéristiques d'un style qu'il s'est choisi et qui n'hésite pas à recourir à la description si elle permet de donner au lecteur une image du cadre général du récit. C'est cette représentation, apparemment conventionnelle, qu'il nous offre dès les premières lignes du livre : *It was the silent time before dawn*....[6] Pourtant si le paysage est romantique, au sens où elle nous renvoie l'image d'un tableau composé des grands éléments de la nature (le soleil à son lever, l'eau, la terre...), quelques mots suffisent à marquer le lieu, mais aussi une époque approximative pour ce début de roman : *one of the most beautiful lakes in southern Africa*.[7] L'atmosphère atemporelle, soulignée par l'emploi d'un passé antérieur (*had been*), la nudité des lieux, l'absence de personnages, concourent à situer l'histoire dans un passé très lointain, à une époque où la nature et ses lois prévalaient dans la vie des hommes comme des animaux, et non pas encore la culture et la civilisation. La référence aux lacs de l'Afrique australe, même si elle ne va pas jusqu'à livrer leurs noms ou emplacements exacts, est suffisamment évocatrice pour que chaque lecteur puisse presque instantanément l'identifier à la préhistoire de l'humanité. Le spécialiste nous aurait fourni le ou les noms de sites archéologiques précis, mais le romancier puise dans le fond de culture commune que ces derniers ont contribué à élaborer afin de recréer l'ambiance et le lieu probablement existants à cette époque. Ces très beaux lacs d'Afrique australe sont à la fois imprécis pour la rigueur scientifique, mais très suggestifs pour l'imaginaire du lecteur ; ils invitent à s'engager plus avant dans le récit et créent des espaces infinis que le romancier aura tout loisir de combler.

Outre le fait de nous renvoyer à l'aube (*dawn*) de l'humanité, la concision des mots qui déterminent l'espace (les lacs) permet de concentrer l'attention du lecteur sur le premier drame du livre, l'angoisse des populations humaines qui doivent songer à migrer, faute de quantité d'eau suffisante pour survivre. Grâce à la présence de ces lacs menacés d'assèchement, nous assistons non seulement au rassemblement de nombreuses espèces animales qui viennent chercher de quoi se désaltérer, mais également à celui des Bushmen, les populations semi-nomades présentes en Afrique du Sud à cette époque.

---

[5] *The World Is my Home*, op. cit., p. 374
[6] *The Covenant*, op. cit., p. 21
[7] *Ibid*.

2 - Ubiquité

Michener tient à préciser que l'art de celui qui raconte les histoires est de savoir ménager des transitions habiles entre les paragraphes. La même règle prévaut pour les changements de chapitres, et des rives d'un lac africains nous passons aux rives de l'océan atlantique, grâce à l'habitude de l'auteur de faire fi des méridiens, de parcourir latitude et longitude à partir d'un point donné.

> If I wanted to write long intricate books, which I did, it was obligatory that I develop a style suitable to that task, and I discovered that to a surprising degree such a style depended on the judicious linkage of paragraphs, so that the reader was invited to follow one to another.[8]

Le lien établi entre le premier et le second chapitre passe par la ville du Cap. Ce nom est mentionné dans le livre pour la première fois après trente pages introductives. Les périgrinations des Bushmen nous y conduisent à la fin du premier chapitre, par l'intermédiaire du narrateur et de Kharu, femme Bushman leader de son groupe : *as if she knew by some immortal instinct that there lay the Cape*[9]. Le Cap a la forme d'une corne de terre qui s'avance dans l'océan et il s'agit de l'extrême pointe sud du continent africain. En se déplaçant le long des méridiens à une latitude plus à l'ouest, à la façon de Michener, nous retrouvons exactement cette forme sur le continent européen, au sud du Portugal : *At Cape St Vincent, on the extreme southwestern tip of Europe...*[10].

La ressemblance topographique et l'homophonie des lieux permettent de joindre au sein de l'histoire deux espaces aussi éloignés que ces deux caps. Mais cette histoire est intrigante, et l'on voudrait savoir ce qui réunit ces deux promontoires. Quels sont les points communs qui unissent ces terres lointaines ? En fait, Michener, en bon conteur, veut ménager la surprise, et il nous indique seulement qu'en 1453, c'est au Cap St Vincent que va commencer la véritable histoire de l'Afrique du Sud. Du récit, nous passons à l'histoire des chronologies officielles, par l'intermédiaire de ces lieux demeurés dans la mémoire collective en raison de leur passé. Nous sommes en l'an 1453, année de la prise de Constantinople par les Arabes. Le prince Henri le Navigateur était jusque-là un simple curieux des limites de la terre, il va devenir un chercheur inquiet pour ses monopoles commerciaux et religieux. Partir à la découverte de la pointe africaine pour la contourner vers les Indes devient une nécessité, et c'est cette nécessité historique que Michener met en scène.

---

[8] *The World Is my Home*, op.cit., pp. 368-9
[9] *The Covenant*, op.cit., p. 51
[10] *Ibid*., p.53

Par l'évocation des lieux, le romancier organise pour le lecteur l'imbrication de plusieurs histoires et leur simultanéité dans le temps. A la différence des écrivains intimistes par exemple, Michener choisit des échelles gigantesques, tant du point de vue géographique qu'historique. En quelques lignes, le lecteur parcourt des milliers de kilomètres et/ou des centaines d'années. Les repères ainsi créés sont ceux du patrimoine général de l'humanité, et ils confèrent un souffle particulier au roman. L'ubiquité spatiale associée à la simultanéité temporelle tend à donner une version consciente et maîtrisée de l'histoire. Il est évident que tout un travail a été fait, que l'histoire est re-racontée, car en cette moitié du XVème siècle, d'un bout à l'autre des continents européen et africain, chacun ignore le déroulement de la vie de l'autre. L'ubiquité romanesque rend le lecteur extrêmement savant, spectateur omniscient d'une histoire dont il a entendu parler ou qu'il connaît, découvreur de l'histoire des personnages.

3 - Mouvement

Dans sa vie personnelle, Michener avoue une prédilection pour les longues promenades à pied. C'est le moment où son cerveau n'est plus uniquement astreint à la création littéraire et où il peut s'évader, imaginer et créer. Mais dans l'histoire de l'humanité, avant que ne fussent inventés les différents modes de déplacement modernes, les populations ont passé des millénaires à vivre en nomades. Cette notion de mouvement incessant, même s'il s'effectue lentement, est omniprésente dans le roman. Nous avons déjà assisté, dans le premier chapitre, à la migration des Bushmen à travers le désert afin de trouver de nouveaux points d'eau. Tous les groupes présentés dans le livre se déplacent : ils partent, voyagent, migrent, émigrent, vont sur des lieux de batailles, cherchent de l'or. Il semble que les personnages aillent toujours quelque part, et c'est de ce mouvement incessant que vont naître leurs différentes rencontres, leurs mélanges réussis ou leurs conflits violents. C'est par exemple le cas pour la première tribu noire avec laquelle le lecteur fait connaissance dans le livre.

> Slowly, over many centuries, Nxumalo's black ancestors, herding cattle before them and carrying seeds in their skin bags and baskets, had migrated southward, reaching the lake about four centuries after the birth of Christ.[11]

Mais c'est aussi le cas pour un des personnages quelque peu mystérieux de ce début de roman. Cet homme n'a pas de nom ni de prénom car il est désigné dans le texte par un nom générique qui fait référence à son mode de vie, à sa particularité. Nous rencontrons Old Seeker alors qu'il arrive au village de Nxumalo et s'apprête à partir à la recherche de cornes de rhinocéros, puis d'or.

[11] *The Covenant*, op.cit., p. 63

Nous le suivons jusqu'au Witwatersrand, puis nous l'accompagnons sur la route qui mène à la grande ville de Zimbabwe. Dans ce chapitre, les mouvements et déplacements sont personnifiés, individualisés : ce n'est plus la tribu qui se déplace mais un de ses membres qui prend la responsabilité du mouvement. A propos d'Old Seeker, l'auteur écrit : *He was an ambassadeur-at-large, an explorer, a seeker*[12] Quant à Nxumalo, qui le suit jusqu'à Zimbabwe, c'est son rôle au sein de la tribu et au sein de sa famille d'être la tête de pont, le pionnier découvrant de nouvelles frontières : *His impending excursion to Zimbabwe was an exploration, not a removal.*[13]

En toile de fond de ces déplacements, le narrateur juxtapose plusieurs repères géographiques qui sont si distants qu'ils donnent une valeur emblématique aux personnages. Ainsi ils représentent toute une époque et ils permettent au lecteur d'adopter le recul d'un historien pour embrasser du regard la période dont il est question. Parallèlement au rythme de la marche et de la lecture, nous prenons conscience que des échanges commerciaux existaient déjà entre les côtes orientales de l'Afrique et la Chine[14]ou la Perse[15]. Afin de guider le lecteur, les coordonnées précises des déplacements des personnages sont fréquemment indiquées. Nous nous trouvons en terrain réel, identifiable sur une carte et matérialisé par des particularités physiques. Un exemple de ce cheminement romancé est le voyage entrepris par Nxumalo et Old Seeker jusqu'à la ville de Zimbabwe, en 1458. A partir du village de Nxumalo, ce voyage débute par un trajet de *five hundred miles due north*[16], puis :

> [...]for two weeks they would travel through savanna much as they had known at home, with no conspicuous or unusual features. [...] On the morning of the sixth day the march speeded considerably, and the file covered at least twenty-five miles a day until they approached the first notable site on their journey. [...] On the morning of the seventeenth day [...] from a hill three days north of the gorge he looked down to see his first mighty river, the Limpopo, roaring through the countryside with a heavy burden of floodwaters collected far upstream and a heavier burden of mud. [...] In the waiting period Nxumalo inspected the second phenomenon, the vast copper deposits just south of the Limpopo.[17]

L'auteur fait preuve de la même précision géographique en ce qui concerne les derniers moments de ce voyage. Semblable à un mouvement de caméra qui aboutirait à un gros plan sur l'objet central, ce début de roman fait

---

[12] *The Covenant*, op.cit., p.57
[13] *Ibid*., p.64
[14] Des hommes âgés veulent retrouver leur vigueur sexuelle en consommant de la poudre de cornes de rhinocéros.
Ibid., p. 57
[15] Des chercheurs d'or venus de Perse viennent dans la région de Zimbabwe pour y trouver ce métal précieux.
Ibid., p. 53
[16] *Ibid*., p. 69
[17] *Ibid*., pp. 69-72

progressivement varier les points de vue. Le romancier est parti des espaces les plus vastes, sautant même d'un continent à l'autre, pour se concentrer sur le lieu de l'histoire où l'on peut distinguer le détail des personnages et de leur histoire.

> At the end of the first day's march from the Limpopo they came upon the farthest southern outpost of the kingdom of Zimbabwe [...] On the twenty-ninth day as they neared Zimbabwe they saw ahead of them two mighty granite domes surrounded by many-spired euphorbias, and as they walked, bringing the domes ever closer...
>
> At dawn the punished men climbed the last hill, and at its crest they received a reward which made the drudgery acceptable, for there in a gracious valley, beside a marsh, stood the city of Zimbabwe, grand in a manner no one from Nxumalo's tribe could have imagined.[18]

Ce personnage du pionnier, découvreur de terres inconnues, annonciateur de futures migrations, se retrouve à intervalles réguliers tout au long du roman. Historiquement, cela correspond à bien des processus vécus ou avérés, mais s'y superpose ici le rôle de personnages romanesques qui jouent les intercesseurs et permettent au narrateur de dérouler la suite de son histoire après les avoir utilisés comme jalons de l'intrigue. Outre les deux personnages déjà mentionnés, Nxumalo et Old Seeker, Nicolas Saltwood, vieux marin anglais grâce auquel aura lieu en 1637 la rencontre entre un jeune Hottentot et un jeune Hollandais sur l'île de Java, est ainsi le premier représentant de la couronne, avant beaucoup d'autres, à poser le pied sur la terre ferme d'Afrique du Sud et à y commercer.[19] Le sentiment qu'il existe une suite, un lien, entre ce premier héraut puis tous ceux qui vont suivre le même chemin est ici renforcé par l'utilisation de personnages ayant une généalogie commune, un nom commun. Les Saltwood représentent en effet toute une lignée britannique, au même titre que les van Doorn, leurs homologues hollandais, introduits dans le roman sur la terre sud africaine par Willem van Doorn.[20]

II - LA FAUNE ET LA FLORE

1 - La faune

L'importance des animaux dans le roman de Michener apparaît dès la table des matières puisque chaque chapitre du livre porte en sous-titre le nom d'un animal. Ce sont bien sûr tous des animaux propres aux régions africaines, mais le texte de l'histoire permet avant tout d'en faire des emblèmes, capables de synthétiser la substance de l'intrigue ou les particularités de tels ou tels personnages types. C'est un aspect du livre que la traduction française a omis, et

[18] *The Covenant*, op.cit., pp. 74-5
[19] *Ibid*., p. 114
[20] *Ibid*., p. 144

c'est sans doute une perte, car Michener accordait beaucoup d'attention à l'environnement préalable, nécessaire à la construction de son histoire. Le rôle de ces sous-titres est d'ailleurs renforcé dans l'édition américaine puisque chaque chapitre est par la suite visualisé par un dessin, une représentation graphique de l'animal.

Pour le premier chapitre, l'auteur a choisi le plus majestueux des animaux aux yeux des San, l'élan du Cap, une superbe antilope. En contraste, le chapitre consacré aux Trekboers est aussi celui des hyènes, utilisées à la fois pour leur très mauvaise réputation dans l'imaginaire populaire et pour la dureté de leurs conditions de vie. Le lion, roi des animaux, préside à la partie du livre traitant de la légende de Shaka et à l'épisode terrible du *Mfecane*. Quant à la girafe qui accompagne le dernier chapitre, elle est sans doute une métaphore pour indiquer que l'histoire romancée qui s'achève présente une vision de l'avenir possible, car cet animal voit beaucoup plus loin que tous ceux qui n'évoluent qu'à quelques centimètres du sol. On retrouve tout au long du récit ces splendides espèces animales qui caractérisent la région et l'auteur n'hésite pas à procéder, tel un naturaliste, à l'énumération de différentes espèces d'antilopes. Nous croisons l'hippopotame, le zèbre, la lionne, le rhinocéros, la hyène, les vautours... Et parmi les groupes d'antilopes : le klipbok, l'impala, le springbok, le duiker, le gemsbok...[21] Nous ne nous trouvons pas seulement en Afrique, mais dans cette extrémité sud de l'Afrique où évoluent depuis des millénaires toutes ces espèces.

Chaque lecteur de *L'Alliance* possède quelques notions sur la vie des peuples dits primitifs et notamment sur leurs relations étroites avec le règne animal. Michener n'hésite pas à raviver cette sorte de connaissance collective en faisant dépendre des animaux les moments les plus importants de la vie des San. Lorsque, par exemple, ceux-ci traversent le désert pour rejoindre des lieux plus propices à leur installation, ils doivent leur survie à des oeufs d'autruches emplis d'eau[22]. Le début du roman est aussi l'occasion de plusieurs descriptions de parties de chasse, vitales pour la survie du clan, ou capitales pour la sélection du prochain chef. Gao, jeune San qui tue son premier élan grâce au concours des lions pourra ainsi devenir leader légitime et se marier avec la belle Naoka[23].

Mais le sens le plus profond de cette présence animale est révélé par la peinture, une débauche soudaine d'énergie créatrice qui transforme Gao en peintre de la savane, un peintre conscient qui transporte ses couleurs dans des cornes de rhinocéros[24]. C'est le premier acte symbolique de ce groupe d'hommes. Dans un jaillissement de pigments et de mouvements, les animaux représentés illustrent la place qui est réservée à l'homme, un petit coin en bas à

[21] *The Covenant*, op. cit., p.31
[22] *Ibid*., p.36
[23] *The Covenant*, op. cit., p.46
[24] *Ibid*., p. 29

gauche de la fresque[25]. Par ce geste, les hommes prennent conscience d'eux-mêmes, ils tentent de maîtriser des forces demeurées jusque-là supérieures ; c'est aussi une première tentative d'histoire car le peintre relate un épisode symbolique de chasse, comme un trait marquant de l'histoire vécue.[26] Ces peintures peuvent se lire tels des manuels d'histoire graphique sur la vie de ces populations et Michener valorise cette acquisition culturelle dont nous sommes héritiers.

Truchement grâce auquel l'homme réalise sa propre histoire, l'animal est aussi, sous la plume de Michener, un moyen par lequel il est possible de tisser une histoire, une véritable intrigue romanesque. Nous venons de voir que la corne de rhinocéros est utilisée par Gao comme un réceptacle pour ses couleurs : c'est une utilisation artistique, mais une utilisation originale pour le lecteur contemporain qui connaît la palette de Van Gogh ou de Picasso. Bientôt cette corne de rhinocéros devient l'objet de toutes les convoitises et la raison invoquée par notre vieux pionnier Old Seeker pour parcourir de grandes distances à pied depuis la ville de Zimbabwe[27]. C'est que de riches Chinois attribuent à la poudre qui en est extraite des vertus aphrodisiaques. La corne est donc un objet précieux du commerce international de l'époque, dont nous apprenons à cette occasion l'existence et l'étendue. C'est à nouveau cette corne que l'on trouve entre les mains de marchands portugais dans le port de Sofala[28] ; ils la vendent au capitaine Nicolas Saltwood qui peut ainsi partir pour Java et y chercher d'autres acheteurs chinois[29].

Jusqu'ici, il ne s'est agi que d'animaux sauvages. Mais l'animal domestique, essentiellement représenté par le bétail, complique l'histoire tout comme l'histoire romanesque. Michener en fait la première cause d'affrontement entre groupes de populations, en l'occurrence les habiles Bushmen, peuple nomade, armés de leurs terribles flèches empoisonnées, face aux villages sédentaires des Noirs, éleveurs de troupeaux[30]. Mais les mêmes affrontements se reproduisent, avec un degré supérieur de gravité, entre les premiers colons blancs à court de viande fraîche et leurs voisins Hottentots, éleveurs de bétail, comme avec les San, toujours nomades mais au bord de la survie, qui cherchent à attaquer les uns ou les autres; et bien sûr plus tard avec les différentes populations noires. Ils entraînent vols, violences et morts d'hommes dès qu'est utilisée la technique militaire des Blancs armés de fusil, c'est-à-dire dès leur arrivée.[31]

---

[25] *The Covenant*, op.cit., p. 49
[26] *Ibid*., pp. 29, 36-37, 48-9
[27] *Ibid*., p. 57
[28] *Ibid*., p. 115
[29] *Ibid*., p. 119
[30] *Ibid*., p. 63
[31] *Ibid*., pp. 173-5

Michener n'hésite pas à glisser une petite expérience personnelle dans cette histoire de la domestication. Au cours de l'un de ses voyages en Afghanistan, il a lui-même pu domestiquer une hyène en bas âge. C'est curieusement cet animal qu'Adriaan van Doorn, celui que l'on surnomme Mal Adriaan, Adriaan le Fou, va aussi prendre sous sa protection. Lorsqu'il quitte la ferme familiale parce qu'il ne supporte plus le prêche incessant de son fils et de sa belle-fille qui relèguent Dikkop, le vieil ami Hottentot, au rang d'esclave, il fait route vers le nord et le fleuve Zambèze, adoptant en chemin un bébé hyène. Il connaîtra une fin tragique, dévoré par un fauve, mais cette hyène est, pendant des mois, un compagnon inestimable qui a su gagner un nom : Swarts.[32] Michener évoque presque dans les mêmes termes la perte de la jeune hyène qu'il a lui-même apprivoisée et les sentiments qu'éprouvent les deux aventuriers à la mort de leur ami de voyage. De la petite à la grande histoire, de la vie personnelle à l'intrigue, les liens évidents sont rares mais parfois décelables au long du récit.

2 - La flore

Michener est moins prolixe dans le domaine des fleurs, de la végétation, même si les subdivisions qui viennent d'être signalées pour le règne animal apparaissent également ici. On retrouve la dépendance des hommes vis-à-vis de leur milieu naturel, puisque d'une part le désert et l'absence de végétation imposent le départ des groupes nomades, et que d'autre part, c'est d'une espèce végétale particulière que ces hommes vont pouvoir tirer une partie des ressources indispensables à leur survie : les melons *tsama*[33], gorgés d'eau.

Michener décrit rapidement les changements de paysage : nous passons d'un espace semi-désertique avec de l'herbe jaunie et sèche[34], à la savane[35], puis au désert[36]. Par contraste, la description de la campagne verdoyante d'Angleterre, où des chênes massifs incarnent la longévité de certaines familles et de leurs propriétés, permet de se situer avec aisance, non seulement grâce aux coordonnées géographiques du pays, mais encore à l'environnement général, au paysage particulier de telle ou telle région.[37] Les personnages du roman prennent ainsi racine dans une terre donnée, et même s'ils sont appelés à voyager, ils emportent avec eux bien des caractéristiques de la terre qui les a vus naître. De même que Michener s'est attardé sur les antilopes, il consacre plusieurs lignes à l'arbre le plus étonnant des régions africaines : le baobab. Cet arbre est d'ailleurs

[32] *The Covenant*, op.cit., p. 392
[33] *Ibid*., p. 40
[34] *Ibid*., p. 21
[35] *Ibid*., p. 26
[36] *Ibid*., p. 42
[37] *Ibid*., p. 424

le seul à figurer dans le lexique, où l'on apprend l'origine bantoue du mot[38]. Son aspect est si surprenant que l'un des personnages du roman en donne une explication légendaire : les dieux, furieux de voir que cet arbre ne produisait aucun fruit, le renversèrent et le mirent la tête en bas. Pourtant, ici encore, nous sommes en présence d'un végétal indispensable à la survie des hommes : *Nor was it only water the baobab gave, for its leaves could be boiled and eaten, its seeds sucked or ground to make a tingling drink, and its spongy wood stripped and woven into rope*[39].

Les peintures animales ont révélé les efforts de l'homme pour tenter de se rendre maître de la nature ; la description des fleurs dénote une tentative similaire. Le truchement par lequel cette tentative a lieu n'est pas l'art cette fois, mais la classification scientifique. Partout, découvertes et colonisations se sont accompagnées d'expéditions scientifiques qui ont cartographié, répertorié, observé, compilé les nouveaux mondes à leur disposition. Ce fut également le cas pour l'Afrique du Sud, et l'authenticité des faits passe par le personnage du botaniste qui débarque un jour de naufrage sur ces terres australes : le docteur Linnart (fictif), dont la particularité est d'être le neveu de Linné (historique), et qui transporte avec lui, parmi toute une précieuse bibliothèque, le fameux livre de son oncle : *Systema Naturae* [40]. Mais nous sommes déjà au XVIIIème siècle, et s'approprier la nature n'est plus l'œuvre d'un individu isolé ; cela nécessite le concours de plusieurs personnes. Ici, Linné apporte sa méthode scientifique de l'*organizing principle of* ***genus*** *and* ***species***[41]. Le docteur Linnart est le technicien explorateur chargé de recueillir des spécimens, mais son expédition ne devient efficace qu'à partir du moment où il est guidé par un couple de Trekboers, Seena et Adriaan van Doorn, qui disposent d'une connaissance immédiate de la richesse botanique de leur région. Pourtant, Michener utilise très peu les possibilités introduites par l'apparition de Linnart : en six pages il a le temps de faire naufrage, d'expliquer ses objectifs scientifiques et de passer un an avec la famille van Doorn à recueillir quatre cent spécimens de fleurs[42]. Nous n'en saurons pas plus sur le type de fleurs collectées.

En fait, la présence de ce botaniste sert sans doute un autre objectif romanesque, car le chapitre consacré aux Trekboers insiste sur le caractère fruste de ces gens et de leur mode de vie. A plusieurs reprises, Michener montre qu'ils ne savent pas lire, ne disposant que d'une simple bible hollandaise pour les accompagner dans leurs pérégrinations. Le rôle de Linnart est alors de permettre une comparaison d'époques et de rappeler que le XVIIIème siècle est celui des

[38] *The Covenant*, op.cit., p. 1236
[39] *Ibid*., p. 71
[40] *Ibid*., p. 366
[41] *Ibid*., p. 367
[42] *Ibid*., pp. 364-70

Lumières en Europe. Cependant, comme le but n'est pas d'instaurer une hiérarchie des peuples dans l'histoire du développement, mais plutôt d'insister sur leur diversité et leur complémentarité[43], le travail de Linnart n'est rendu possible que par les trésors d'ingéniosité du couple Van Doorn. C'est sans doute aussi pour cette raison que les notes de Linnart transcrites dans le roman révèlent davantage l'émerveillement du scientifique devant ses hôtes que la description des fleurs d'Afrique du Sud. Des fleurs à la science, nous sommes arrivés à la conscience d'un premier métissage, celui de la connaissance scientifique.

Enfin, dans le domaine végétal non plus, la domestication n'est pas un exercice facile. Si les premiers colons ont bien du mal avec leurs troupeaux, les difficultés sont au moins aussi grandes dans la première tentative d'implantation de l'agriculture européenne, en l'occurrence la vigne. Le comptoir sud-africain ne doit répondre dans un premier temps qu'aux besoins exclusifs des bateaux de la compagnie hollandaise en route vers Java, sa fonction est donc de ravitailler ces bateaux en viande fraîche et en vin dans le but de faire chuter le taux de mortalité des équipages et des esclaves.[44] Tâche importante, la mission de cultiver la vigne est dévolue à Willem van Doorn, qui ne dispose pourtant d'aucune expérience et qui ne parvient pas, pendant près de trente ans, à obtenir du bon vin. Le seul avis compétent qu'il reçoit durant toute cette période est celui de sa compagne malaise, qui l'aide à planter les ceps dans le sens du vent.[45] Quant au savoir-faire du vigneron, il émane d'un Huguenot, un Français nommé Paul de Pré. Le lien avec le reste de l'intrigue est très habile, et préparé par un intermédiaire floral lui aussi puisque Paul de Pré commence par prouver ses capacités de jardinier auprès de deux familles influentes d'Amsterdam, dont l'une n'est autre que la famille Van Doorn, membre des seigneuries qui dirigent la Compagnie hollandaise.[46] Ayant réalisé des prouesses avec les fleurs et les arbustes de ces deux familles, il est chargé de mettre à profit son origine française et paysanne pour acheminer au Cap des pieds de vigne de bonne qualité, de surveiller leur développement et finalement de produire du bon vin.Tout comme la confection de l'immense herbier du docteur Linnart a nécessité le concours de plusieurs personnes d'origines très différentes, la production d'un vin de qualité est l'œuvre d'un mélange d'individus : hommes, femmes, Blancs, Malais, Hottentots... un vin métissé, le seul buvable[47].

[43] A la manière de Lévi-Strauss dans la communication qu'il fit à l'UNESCO en 1952.
Lévi-Strauss, *Race et histoire*, 1952, UNESCO
[44] *The Covenant*, op. cit., pp. 169, 245
[45] *Ibid*., p. 172
[46] *Ibid*., p. 241
[47] *Ibid*., p. 272

III - GEOLOGIE ET ARCHEOLOGIE

1 – Géologie et paysages

L'Afrique du Sud dont nous parle Michener est avant tout un pays vu par des marins européens depuis les bateaux qui croisent en mer. Au contournement du continent africain, parfois à moitié enfouie dans les nuages, leur apparaît la montagne au pied de laquelle va s'établir plus tard la ville du Cap : *Table Mountain*. L'un des premiers actes qu'effectue d'ailleurs Willem van Doorn lorsqu'il est choisi pour demeurer sur place avec un groupe d'hommes afin d'attendre un prochain bateau hollandais, est de gravir cette montagne. La côte rocheuse permet, quant à elle, l'établissement d'un système postal relativement fiable, même s'il ne peut bien sûr être très rapide. Les marins ont pris l'habitude de déposer leurs lettres sous les rochers, et chaque bateau qui passe considère de son devoir de récupérer les missives qu'il achemine ensuite vers le pays indiqué. Cette tradition ne fait aucun cas de l'origine de l'auteur de la lettre, ni du pays destinataire, même s'il s'agit d'un pays en guerre : la morale des marins l'emporte sur les divisions politiques qui de toute façon ont déjà changé lorsque parvient la nouvelle.

Comme avec *Table Mountain*, l'auteur fait voyager le lecteur en Afrique du Sud grâce à des repères géologiques restés célèbres. Les déplacements de population ou de groupes d'individus sont jalonnés de découvertes dans ce domaine. Ainsi avec Nxumalo et Old Seeker, nous atteignons le *Ridge-of-White-Waters*, qui, comme il est indiqué dans le texte de manière didactique, va devenir par la suite le Witwatersrand[48]. Déjà la petite expédition y recherche de l'or... Plus significatif encore, nous faisons ces découvertes à chaque fois que l'un des personnages du roman les fait ; cela veut dire que nous découvrons plusieurs fois le même site, à travers des expériences différentes, et souvent des époques différentes. Ainsi, toujours en suivant Nxumalo, nous atteignons le fleuve Limpopo[49]. Alors que ce voyage a lieu au XVème siècle et qu'il mène tout droit vers les splendeurs de la ville de Zimbabwe, nous atteignons le même fleuve trois cents ans plus tard en compagnie d'Adriaan, Dikkop et de la hyène Swarts[50]. Mais cette fois il s'agit d'une marche beaucoup plus longue (trois ans), vécue comme une exploration du territoire sans but précis, causée de plus par les attitudes racistes de la famille d'Adriaan. Le voyage n'est pas entrepris avec la même innocence, d'autant que les protagonistes ont eux aussi dépassé l'âge d'innocence puisque Adriaan a cinquante-quatre ans et Dikkop soixante-trois, contrairement au tout jeune Nxumalo, qui part fougueux pour la première fois de son village. Au lieu de parvenir sur les bords d'un fleuve tempétueux comme

[48] *The Covenant*, op. cit., p. 61
[49] *Ibid*., p. 72
[50] *Ibid*., p. 395

Nxumalo, nos deux solitaires arrivent au fleuve Limpopo *that sluggish stream that marked the natural northern borders of the subcontinent*[51]. Dès cette arrivée, Michener intervient ouvertement dans le roman pour montrer qu'à ses yeux la frontière naturelle est celle créée par le cours du fleuve Zambèze, et non pas, beaucoup plus au sud, celle, dessinée par ce fleuve plus petit, le Limpopo. Finalement, c'est une façon de dire que la frontière politique de l' Afrique du Sud est trop étriquée, qu'elle définit un espace rétréci en comparaison de ce que les échanges et communications humaines ont pu être à d'autres époques. Au premier degré, c'est une façon d'insister sur les contraintes de la réalité physique, mais puisque Michener développe son argument jusqu'à évoquer un problème d'unité de l'espace et sans doute des groupes humains appelés à y vivre, c'est également une façon d'anticiper sur l'avenir du pays.

> Dr. Linnart had said the natural border was the Zambezi; Portuguese explorers had said the same; and anyone who had a map, rude and rough, saw that the Zambezi was the natural boundary, but reality dictated that this boundary be the Limpopo. South of here, the land was a piece; north of here, it altered radically and could never be digested as an inherent part of a manageable unit.[52]

L'environnement naturel impose donc des contraintes aux hommes qui y vivent ; mais à leur tour, le type de société dans laquelle ces hommes évoluent, les contradictions qui les traversent, les problèmes qu'ils doivent affronter impriment à l'environnement une forme, voire une fonction. Ainsi les Trekboers, habitués aux grands espaces pour eux-mêmes et leurs troupeaux, vont petit à petit se sédentariser dans des lieux géographiquement protégés qu'ils ont choisis pour se prémunir contre les attaques des tribus noires avec lesquelles ils n'ont pas su s'entendre. En l'absence d'Adriaan, son fils, Lodevicus, fait installer la nouvelle ferme dans une vallée complètement entourée de collines, dans un souci de sécurité. C'est d'ailleurs d'un tel bouleversement que naît un mot nouveau, le *kraal […] the protected place*[53]. Du côté des Noirs aussi la géographie acquiert une signification sociale et politique puisque, d'après des accords passés avec la Compagnie, leurs territoires ne s'étendent désormais librement qu'au nord de la rivière Great Fish[54]. Ignorants de ces accords, Adriaan s'est installé en plein territoire Xhosa, provoquant l'attaque de ceux-ci et sa propre mort pour avoir franchi la limite, la frontière entre les deux communautés[55]. Alors que dans d'autres romans, comme par exemple *Colorado Saga*[56], Michener a longuement décrit l'évolution physique des terrains sur lesquels allaient se dérouler son histoire, dans *L'Alliance*, il a délibérément

[51] *The Covenant*, op. cit., p. 395
[52] *Ibid*., p. 395
[53] *Ibid*., p. 405
[54] *Ibid*., p. 410
[55] *Ibid*., p. 451
[56] James A. Michener, *Centennial*, Random House, New York, 1974

choisi de toujours lier le relief à la vie des hommes, à la façon dont ils ont tenté de se rendre maîtres des lieux.

Cette tentative de faire correspondre le paysage et l'histoire des hommes est d'autant plus significative que l'Afrique du Sud dispose de ressources minières considérables qui font la richesse de quelques-uns et les dures conditions de vie du plus grand nombre. Plus particulièrement qu'ailleurs, on ne vit pas uniquement sur la terre en Afrique du Sud, mais l'on vit, ou plus exactement l'on travaille dans ses entrailles. Le roman fait d'ailleurs remonter l'activité minière à des époques anciennes puisqu'une bonne partie de la prospérité de la ville de Zimbabwe au XVème siècle provient déjà de l'extraction d'or dans des boyaux de mine presque inaccessibles où seuls sont envoyés les Bushmens, réduits en esclavage par les Noirs[57]. Michener choisit de nous raconter cette histoire, probablement par volonté de montrer que l'exploitation, l'esclavage même ne sont pas uniquement un problème de domination des Noirs par les Blancs, mais qu'ils ont existé par le passé sous d'autres formes, impliquant d'autres communautés. C'est historiquement plausible, quoique encore débattu, mais il aurait tout de même fallu raconter, plus longuement qu'avec l'exemple d'un seul personnage à la fin du livre, les conditions de vie et de travail dans les mines dirigées à l'époque contemporaine par les Blancs d'Afrique du Sud. Car entre le XVème et le XXème siècle, il y a une grande différence d'échelle des phénomènes. Cet aspect politique et social de l'exploitation des ressources géologiques du pays manque au roman. Ceci dit, et comme l'annonce le titre, le texte est d'abord l'histoire de l'Afrique du Sud du point de vue des Européens qui l'ont colonisée, et l'absence qui vient d'être évoquée est remplacé par une longue description de la quête d'un aventurier mineur blanc dans l'espoir de trouver le diamant qui le rendra riche et célèbre.

2 - Archéologie

Michener fait cependant profiter son lecteur d'une autre découverte majeure grâce au site archéologique de *Great Zimbabwe*. Garlake, spécialiste de l'endroit et de son interprétation africaniste, dit que les ruines se situent à une trentaine de kilomètres de la petite ville actuelle de Fort Victoria et il donne deux versions possibles de l'origine du mot, dérivé de deux expressions en langue shona, *dzimba dza mabwe*, qui signifie *maisons de pierre* ou *dzimba woye* qui veut dire *demeures vénérées*[58]. Michener s'est appuyé sur les recherches de cet auteur pour écrire le chapitre II du roman intitulé *Zimbabwe*. S'il ne donne pas l'étymologie du mot, il tient malgré tout à parsemer l'intrigue d'informations, détails et descriptions qui rendent vie à un site par ailleurs pillé à

[57] *The Covenant*, op. cit., p. 85
[58] P.S. Garlake, *Great Zimbabwe*, Thames and Hudson, London, 1974, p. 5

de multiples reprises et surtout objet de controverses d'origine politique. Fidèle à sa technique de double découverte, où le lecteur découvre en même temps que les personnages du livre des curiosités ou événements particuliers de l'histoire de la région, Michener développe sur vingt pages l'exploration du site de Zimbabwe[59] en même temps que ses personnages y parviennent et y séjournent quelque temps. La démarche est didactique et ménage le suspense.

> 'What is Zimbabwe?' the boy asked one evening.
>
> 'How sad', the old man said with unfeigned regret. 'Not one person in this village has ever seen Zimbabwe!'
>
> 'What is it?'
>
> 'Towers and soaring walls.' He paused and pointed to the low stone wall that surrounded the cattle kraal and said in an awed voice, 'Walls ten, twenty times higher than that. Buildings that reach to the sky.' […] 'Our king, lord of a thousand villages bigger than yours, the great ones the spirit talk to, he lives in a kraal surrounded by walls higher than trees.' He placed his hand on Nxumalo's arm and said, 'Until you've seen Zimbabwe, you live in darkness'.[60]

Le chapitre fait revivre l'agitation d'une cité-Etat bien organisée, où le travail de construction est mis en valeur, planifié et réalisé à grande échelle pour la construction des murs et habitations de la grande ville. Nxumalo y participe à son tour, ce qui fournit l'occasion de pénétrer dans les rouages d'un travail d'équipe discipliné, qualifié et rigoureux, au service du clan royal au pouvoir dans cette capitale africaine. Michener, qui affectionne les comparaisons, en profite ici pour témoigner du degré de civilisation élevé atteint par la population locale qui maîtrise la sidérurgie, l'élevage, le tissage, le commerce sur de grandes distances, une architecture originale et élaborée, un mode de vie citadin, et il y mêle un trait d'humour à l'intention de ceux qui se croient plus civilisés. En effet, en imaginant la vie quotidienne à la cour royale, il décrit une scène où l'un des signes de respect dû à la personne du roi est de le quitter en lui faisant face, donc en marchant à reculons. Il est probable qu'il s'agisse là d'un clin d'œil à la même pratique toujours en vigueur dans la monarchie britannique actuelle.

En faisant de Nxumalo un simple maçon, puis un technicien inspectant les mines de production d'or, de fer et de cuivre, l'auteur indique l'étendue de l'activité économique du royaume, à partir des ports de Sofala et Kilwa. *Because he had gold and ivory, he could deal on a basis of equality with Egyptians and Arabians, and Persians and Indians and the soft, quick people from Java*[61]. Dans un livre intitulé *L'Afrique avant les Blancs*, traduit en français en 1962, Basil Davidson propose une carte délimitant les sites d'extraction connus et supposés

[59] *The Covenant*, op. cit., pp. 75-95
[60] *Ibid*., p. 59
[61] *Ibid*., p. 97

du royaume de Zimbabwe[62]. En additionnant ceux des différents minerais (Davidson mentionne aussi des mines d'étain), on aboutit à une centaine de lieux de production, et *L'Alliance* a le mérite de donner une idée de ce nombre important. Michener situe clairement la contribution de son livre dans le courant de pensée qui conteste l'origine européenne de Zimbabwe liée à la légende d'Ophir ou aux Phéniciens, pour en affirmer l'origine africaine. Etant donné la teneur colonialiste et raciste de certains arguments qui visaient à occulter l'appropriation de régions entières en raison de la richesse de leurs sous-sols, ce n'est pas le moindre des mérites du romancier que d'avoir souhaité prendre partie. Garlake cite ainsi les propos d'un des pseudo-chercheurs du tournant du siècle, qui a fait autorité sur la question pendant plusieurs années, un certain Hall.

> 'The Bantu [were] not a progressive people and the decadence of the native [is] a process which has been in operation for many centuries [and] is admitted by all authorities'.
>
> The cause, Hall believed, was a 'sudden arrest of intelligence and mental development [which] befalls every member of the Bantu at the age of puberty.'[63]

Mais, contrairement à Lévi-Strauss qui refuse la notion de progrès dans l'histoire comparée des civilisations humaines, Michener maintient cette perspective d'évolution des sociétés et il consacre une page à resituer Zimbabwe dans l'histoire de ce progrès, rappelant d'ailleurs que -comme c'est le cas pour les Indiens qui un jour ont quitté le site de Mesa Verde aux Etats-Unis- bien des questions demeurent quant aux raisons qui ont poussé les populations à quitter l'endroit.

> It is difficult, five hundred years after the event, to describe in words the precise quality of thought available to the men who made this decision to abandon Zimbabwe, but because the act was so crucial in the history of southern Africa, an attempt must be made without inflating or denigrating reality[64].

D'après l'auteur, le niveau intellectuel et culturel des habitants de Zimbabwe doit être jugé en fonction de leurs réalisations. C'est ainsi qu'il passe en revue leurs qualités ou défauts supposés du point de vue de la capacité à écrire, de la maîtrise des arts, de la richesse de la vie religieuse et de l'adaptabilité technique. Armé de ces critères, Michener situe Zimbabwe à un niveau inférieur à celui du Moyen-Age européen : elle est d'une époque *sauvage* mais pas *incivilisée*[65]. L'enjeu de cette discussion polémique est bien sûr la définition des critères de civilisation, car pour des hommes comme Henri le

---

[62] Basil Davidson, *L'Afrique avant les Blancs, découverte du passé oublié de l'Afrique*, (traduction de Pierre Vidaud), Presses Universitaires de France, Paris, 1962, p. 236
[63] *Great Zimbabwe*, op. cit., p. 79
[64] *The Covenant*, op. cit., p. 100
[65] *Ibid*., p. 101

Navigateur et ses descendants colonisateurs, il s'agissait d'aller porter la civilisation à ceux qui ne la connaissaient pas encore. Et c'est ce que rappelle le roman. Cependant, même si le lecteur accorde à Michener sa propre définition des critères de la civilisation, ce sont plutôt la Chine et l'Inde des XIVème et XVème siècles qui auraient dû servir de parangon à l'évaluation. Outre ces aspects idéologiques déjà mentionnés, le thème de Zimbabwe permet de maintenir un fil conducteur dans le développement de l'intrigue. Il a l'avantage de supprimer les frontières actuelles des pays concernés (Afrique du Sud, Zimbabwe, Mozambique) et de replacer l'histoire sur un territoire plus vaste. Il est également révélateur de la façon dont le capitalisme moderne, avec des hommes comme Cecil Rhodes, a redécouvert et interprété les témoignages de ces anciennes civilisations africaines.

IV - ANTHROPOLOGIE ET ETHNOLOGIE

1 - Caractéristiques physiques

Il est possible de diviser en cinq grands groupes les populations que Michener fait évoluer dans son roman. Les San, ou Bushmen ; les Hottentots ; les Noirs (Xhosa, Zoulou...) ; les esclaves importés (Malais, Malgaches, Angolais...); les Blancs (Anglais, Français, Hollandais...). Seuls les Noirs et les Blancs disposent d'une lignée complète, d'une généalogie racontée. Pour les autres groupes, nous faisons la connaissance d'individus, voire de petits groupes, mais leur descendance n'intervient pas dans le cours de l'histoire principale, à l'image sans doute de la disparition de ces communautés dans l'histoire réelle, ou, pour certains, de leur assimilation partielle.

Puisque *L'Alliance* se propose de romancer l'histoire, nous abordons les populations selon la chronologie de leur installation connue dans la région. C'est pourquoi nous rencontrons des San dès les premières pages. Certains de ces individus ont des prénoms (Gumsto, Gao, Kharu), ce qui permet de rendre le récit plus vivant, d'intéresser le lecteur à un début d'intrigue et pas seulement à des abstractions. Mais la tâche est ardue car le grand public connaît peu de choses sur ces populations. Dans le livre, les San sont présents au début, comme aux commencements de l'histoire. Cependant, alors que le premier chapitre leur est entièrement consacré, le titre de cette partie ne se réfère pas à leur groupe en tant que communauté humaine particulière, mais au contraire à ce qui chez eux préfigure le génie et la diversité de tous les êtres humains. Ce chapitre est intitulé *Prologue*, et c'est le seul du livre où la population ne rencontre personne d'autre qu'elle-même. Pourtant Michener décrit de manière très précise ce que nous pouvons savoir de la vie des Bushmen. Et en premier lieu leurs caractéristiques physiques.

They were a curious lot as they walked bravely into the arid lands, with four peculiarities that would astonish all who came in contact with them later.

Their hair did not grow like that of other people; it appeared in little twisted tufts, separated one from the other by considerable space of empty scalp.

The women had buttocks of enormous size, some projecting so far backward that they could be used by babies to ride upon. **Steatopygia** this phenomenon would be called (suet buttocks) [...].

Their language was unique, for in addition to the hundred or so distinctive sounds from which the world's languages were constructed [...], the San added five unique click sounds formed with lip, tongue and palate. [...]

The male penis was perpetually in a state of erection. [66]

Aucune autre population au monde ne dispose des mêmes caractéristiques physiques que les San. Les explorateurs de l'époque n'ont d'ailleurs pas manqué de rendre compte de leurs observations, même si pour les questions de sexe, les auteurs se devaient de prendre certaines précautions oratoires qui font sourire aujourd'hui.

On dirait que ce qui couvre leur tête est une espèce de laine noire frisée sans être fort épaisse, si sa dureté naturelle n'annonçoit pas que ce sont des cheveux plus laineux, s'il est possible, que ceux des Nègres. […]

Malgré le respect que je porte à la portion la plus délicate de mes lecteurs, la notoriété du fait m'empêche de supprimer quelques observations sur ces parties du corps que nos mœurs, plus scrupuleuses, mais moins naturelles, me défendent de nommer ouvertement. Pour les décrire, on exige qu'un auteur emploie des circonlocutions, des termes latins et d'autres méthodes étranges et inintelligibles pour la plupart des lecteurs; mais ceux qui affectent cette espèce de réserve, doivent me pardonner si je ne puis voiler mon sujet avec toute l'exactitude que leur modestie exige. Mon devoir m'oblige à montrer combien le monde entier a été induit en erreur, et sous quel faux jour on lui a représenté la nation Hottentote. L'on a cru d'après des descriptions mensongères, que les femmes, dans leurs parties sexuelles, étoient des monstres par nature, et que les hommes le devenoient par une coutume barbare. On a cru, par exemple, que ces derniers étoient à l'âge de dix ans privés par une sorte de castration d'un de ces organes que la nature donne à tous les mâles pour la propagation de leur espèce, et que les femmes naissoient avec une sorte de voile sur les parties de la génération, particularité inouïe chez toutes les femmes de la terre.

Je remets à une autre occasion à faire voir combien la chose en elle-même est absurde et invraisemblable, et le peu de créance que mérite le témoignage de l'auteur de ces relations. Je me bornerai à rapporter ici ce que je suis dans le cas d'affirmer, avec certitude, le résultat des observations que j'ai cru devoir faire, tant par égard pour la vérité qu'à cause de l'importance du sujet.

Les hommes Hottentots ne sont nullement *semi-castrati*, quoiqu'ils l'aient peut-être été antérieurement. Les femmes n'ont aucune partie du corps différente de celles de toutes les autres femmes; mais le *clitoris* et les *nymphes* de celles surtout qui ont passé l'âge de la jeunesse, sont en général un peu allongés ; c'est probablement l'effet

[66] *The Covenant*, op. cit., p. 41

du relâchement nécessairement produit par la coutume qu'elles ont de se barbouiller le corps, par leur inaction, par la chaleur du climat.[67]

Mais l'on s'aperçoit rapidement, dans le roman, que toute analyse physique de ces hommes glisse vers une caractérisation culturelle de leurs comportements sociaux. Et ceci est certainement un choix tout à fait conscient de Michener. De la même manière, nous avons très peu de descriptions physiques des Hottentots dans le livre, si ce n'est qu'ils sont un peu plus grands que les Bushmen. En revanche, à travers le personnage de Jack, qui vit plusieurs aventures au contact des Européens, le lecteur apprend bien des détails de la vie de ce groupe d'hommes, essentiellement pasteurs.

De son côté, la généalogie noire du roman commence avec le jeune Nxumalo, dont l'auteur ne nous épargne rien des qualités physiques.

> He was an imposing lad, not yet full height but taller than most men, and the principal characteristic that struck those who saw him for the first time was power: his arms and legs were well muscled and his torso much broader than his hips. His face was large and placid, as if he knew no anger and when he smiled all his features participated and his shoulders moved forward, creating the impression that his entire body was enjoying whatever sensation had evoked the smile; and when his lips parted, his white teeth punctuated the grin[68].

Ce passage a une fonction pédagogique évidente : il constitue le début d'une présentation positive, complètement intégrée à l'ensemble de l'histoire de l'humanité des peuples noirs d'Afrique du Sud. Pourtant la grimace de la fin met quelque peu mal à l'aise et le trait semble forcé. Le problème d'une telle citation est de pouvoir juger de sa signification en comparaison d'autres passages et du destin général des personnages noirs dans le récit : le présent travail cherche à évaluer l'image du Noir ainsi créée et nous ne disposons ici que d'un jalon. Michener poursuit sa démarche pédagogique ; il doit estimer que les préjugés racistes sont tels qu'il doit en passer par les explications les plus élémentaires, notamment sur l'origine de la couleur de la peau. Toujours à propos de Nxumalo, il écrit :

> He was so totally different from the small brown hunters who had once inhabited this area that he seemed unrelated to them, and in a way he was. Earliest man, Australopithecus, had once flourished over a large part of Africa, and as he developed into modern man, one branch settled close to the equator, where the sun placed a premium on black skin, which adjusted to its punishing rays; no primitive tribe of pale-white complexion could have prospered long in those blazing regions which produced Nxumalo's people, just as his heavily pigmented skin would have

[67] André Sparrman, *Voyage au Cap de Bonne espérance, et autour du monde avec le capitaine Cook, et principalement dans le pays des Hottentots et des Caffres*, Buisson, Paris, 1787, tome 1, p. 236-8
[68] *The Covenant*, op. cit., p. 63

> been at a severe disadvantage in the cold north, where the sun's parsimonious rays had to be carefully hoarded[69].

L'ensemble pourrait paraître insistant et quelque peu maladroit, car le lecteur pense à une justification face à toutes les bêtises entendues sur le sujet depuis plusieurs siècles. Cette impression est en partie compensée par le déroulement autonome d'une histoire propre aux populations noires de la région, grâce à laquelle des individus vont pouvoir montrer tous leurs talents d'hommes, mais encore une fois, il manque sans doute une contrepartie au roman : une histoire de l'Afrique du Sud qui soit vue essentiellement du côté des Noirs, une description des Européens à la peau rose. En fait c'est tout un livre-jumeau qu'il eût fallu rédiger.

En ce qui concerne les Blancs, les personnages ont fréquemment le physique que l'on attend de leur rôle ou de leur fonction. Par exemple, Hilary Saltwood, missionnaire anglais, est d'une grande maigreur accentuée par les difficultés de la vie, et Geertruyd Steen, la future femme de Sarel van Doorn issue d'un orphelinat tout comme sa belle-mère, a les rondeurs requises pour être une bonne génitrice, qualité que la famille souhaite d'elle.

> [...] twenty-two years old, blond, squared-off in every aspect, and smiling. She had a large square face, a stout torso, big hips, sturdy legs. Even her hair was braided and tied so that it accentuated the squareness of her head, and Annatjie thought: Dearest God, if there was ever a woman destined to breed, she is it[70].

De même, Michener insiste souvent sur le côté carré du physique de bien des descendants des Hollandais. Il y a, par exemple, la grande force physique d'un van Valck, dont la fille, Seena, a pour particularité génétique de disposer d'une chevelure orange flamboyante ; ou bien les cous massifs de certains personnages masculins, comme le charpentier Carleton, ou les joueurs de rugby, les frères Troxel.

Parmi les esclaves, Michener s'attarde peu à la description physique mais n'omet jamais de montrer la diversité d'origine de ce groupe. Car avec Jango, esclave angolais sur un bateau portugais capturé par des Hollandais, Deborah esclave malaise venant de Java, Bezel Muhammad esclave malgache et malais devenu charpentier, ou encore Dikkop, métis et hottentot ; c'est la palette de couleurs et d'origines qui est saisissante. Seul Dikkop a droit à un portrait détaillé de sa personne :

---

[69] *The Covenant*, op.cit., p. 63
[70] *Ibid*., pp. 299-300

> [...] he was so unusually small, even for a Hottentot, that he looked more like a lad than Adriaan did. He had a large bottom, a handsome light-brown skin and shy nature that expressed itself principally in his love for the Van Doorn children.[71]

2 - Activités sociales

Le premier chapitre où la population bushman évolue seule ne peut donner lieu à des rencontres instructives pour le lecteur. Michener ne peut pas utiliser la confrontation des différences existantes avec d'autres groupes pour transmettre des informations sur le passé de ces hommes. Et la fiction qu'il crée avec Gumsto, Kharu et Gao n'est pas suffisante pour donner un caractère sérieux, historique à leurs aventures. Pour remédier à cela, il intervient fréquemment comme narrateur dans le texte afin de donner des éclaircissements sur leurs vies, leurs habitudes, leurs mœurs. Nous avons donc des parties inter-textes nous expliquant par exemple que vingt-cinq est probablement le chiffre équilibré d'un tel groupe, car, moins nombreux il serait trop vulnérable et plus nombreux il serait également en danger. Nous apprenons de la même manière la façon dont les femmes sont mariées très jeunes (sept ans), alors que les relations sexuelles dans le couple ne débutent que lorsque la femme est devenue nubile. Et puis bien sûr le clan doit disposer d'un chef capable d'assurer la survie de ses congénères, d'un chef ayant démontré ses capacités et sa bravoure lors d'une partie de chasse au cours de laquelle il doit tuer la reine des antilopes, l'élan du Cap. De plain-pied dans l'histoire, Michener transporte cependant le lecteur parmi ses personnages individualisés pour vivre avec eux l'angoisse de la chasse; l'angoisse et les tracas provoqués par le déplacement de la petite tribu à travers un désert inhospitalier. C'est l'occasion d'illustrer le rôle probable des femmes dans l'économie indigène puisque le groupe semble compter sur elles pour maintenir l'approvisionnement vital en eau.

En conclusion de ce premier chapitre, les Bushmen sont principalement décrits comme un peuple de chasseurs-cueilleurs, même si Michener se charge de compléter ce portrait d'hommes dits primitifs par ce qui chez eux rappelle qu'à toutes les époques les hommes ont su faire preuve de génie de créativité et d'invention. Cela signifie que le récit remplit une double fonction, à la fois romanesque et ethnologique.

Il devient plus facile de raconter par le roman le mode de vie des autres groupes humains à partir du moment où ceux-ci se rencontrent et où de la rencontre naît le besoin, pour ceux qui arrivent sur une terre étrangère, de témoigner, d'écrire sur les peuples africains qu'ils découvrent. Michener peut toujours utiliser son avis personnel, ou celui d'autorités scientifiques, mais

[71] *The Covenant*, op. cit., p. 324

l'étape suivante est d'enrichir le corps du texte de lettres, rapports, extraits de journal intime, articles de loi qui permettent à la fois de donner au lecteur une impression (réelle ou supposée en fonction des textes) d'authenticité historique, ainsi qu'un double regard sur l'opinion de celui qui rédige le rapport et sur la réalité dont il parle. Grâce à ce procédé littéraire, l'histoire acquiert une plus grande épaisseur, car elle nous provient de témoins que nous pouvons à leur tour essayer de replacer dans leur contexte. Cela enrichit toutes les ramifications possibles des développements de l'histoire, car à travers ces rapports, ce sont des gens qui ne se connaissent pas qui sont mis en relation : le roman met en scène l'ampleur mondiale des échanges économiques et politiques. L'intrigue romanesque bénéficie à son tour des mêmes effets, et c'est à partir de ce moment qu'elle prend véritablement son essor, que les grandes familles du livre apparaissent.

En ce qui concerne les activités des Hottentots, nous en obtenons une idée précise à la lecture du rapport de Willem van Doorn, intitulé : *A cautious calculation*, titre susceptible de plaire à la compagnie, uniquement soucieuse de la rentabilité de ses investissements.

> They go quite naked with a little piece of skin about their privities. To gain protection for their bodies they smear themselves with a mixture of cow dung and sand, increasing it month after month until they can be smelled for great distances. Men dress their hair with sheep dung, allowing it to harden stiff as a board. The women commonly put the guts of wild beasts when dry around their legs and these serve as an adornment[72].

Michener reprend la parole pour ajouter un résumé de la suite, laissant sous-entendre au passage qu'en tant que narrateur, il dispose des écrits évoqués.

> He provided the Compagnie with a careful distinction between the Strandloopers, a degenerate group of scavenging outcasts, the Hottentots, who were herders, and the Bushmen, who lived without cattle in the interior[73].

Bien plus qu'un traité sur les activités de pasteurs des Hottentots, qui les prendrait comme objet de science, le roman permet d'illustrer ce mode de vie et son importance relative par rapport à celui d'autres populations. Car au XVIIème siècle en Europe, on est fier de la supériorité des Blancs sur le reste des peuples, thèse que les élites pensent voir confirmer par le fait que sous toutes les latitudes, les Blancs ont dominé les populations autochtones des régions conquises. Mais grâce à l'histoire romanesque, Michener fait intervenir des colons blancs dont la vie est misérable à la fois parce qu'ils ne disposent d'aucune commodité et parce qu'ils éprouvent de grandes peurs à l'égard d'un

[72] *The Covenant*, op. cit., p. 158
[73] *Ibid*., p. 158

environnement qu'ils ne maîtrisent pas du tout. Comme les Européens débarquant sur le sol américain, ceux-ci manquent de nourriture carnée, et les Hottentots sont en situation de venir offrir leur savoir-faire d'éleveurs et gardiens de troupeau, pour peu que les Blancs veuillent bien les accueillir dans l'enceinte de leur fort. Ils proposent une sorte d'association, mais le refus catégorique des Blancs, les raids effectués pour voler du bétail, vont contribuer à détériorer les relations et inciter la Compagnie à interdire tout contact avec les Hottentots, qui devront être tenus à l'écart du fort par *une haie d'amandes amères*[74], arbuste très piquant aux branchages foisonnants et inextricables.

Avec les populations noires, nous faisons un pas de plus dans la civilisation moderne, puisque ce sont des tribus sédentaires lorsque le lecteur les rencontre au XVème siècle. A nouveau le texte du roman est essentiellement didactique dans la mesure où seuls quelques marchands arabes isolés ont pu pénétrer à cette époque dans les régions non-côtières de l'Afrique. Michener parsème l'intrigue de généralisations sur les activités propres aux gens parmi lesquels vit Nxumalo : ils sont peu nombreux et vivent dans un village. Mais le modèle supérieur de ce type de développement, la grande ville synonyme d'empire, existe aussi. Tout naturellement, le marchand Old Seeker entraîne le jeune Nxumalo, ainsi que le lecteur, vers les splendeurs de la ville. Nous avons déjà suivi les pas des deux compères lors de ce long voyage, voyons donc maintenant grâce à quelles explications Michener nous fait pénétrer plus avant dans la connaissance historique de ces populations.

> The tribe was essentially sedentary with fixed villages, sturdy wattled huts and a settled agriculture. The women knew how to cultivate fields, the men how to manage cattle and tend the fat-tailed sheep. One brother directed the metalworkers who provided tools for the region and another was gaining a reputation in the district as a herbalist and diviner.
>
> But it was Nxumalo who championed the ancient arts of hunting and tracking in the wild, and because of this he seemed the more regal figure...[75]
>
> [...] It was an able group that had moved south in this black migration : skilled artisans knew the secrets of smelting copper and making fine tools and weapons tipped with iron. In certain villages women wore cloth, sometimes intermixing threads of copper. And every family owned earthenware pots designed and crafted by clever women and fired in kilns in the ground[76].
>
> [...] Two special attributes set these tribes ahead of any predecessors: they had developed a sophisticated system of government, in which a chief provided civil rule and a spirit-medium religious guidance; and they had mastered their environment, so that cattle herding, agriculture and the establishment of permanent villages became practical. And there was one more significant addition: over the vast area trade flourished, so that communities could socialize ...[77]

[74] *The Covenant*, op. cit., p. 197
[75] *Ibid*., p. 62
[76] *Ibid*., p. 63
[77] *Ibid*., p. 64

Avec la vie citadine, nous atteignons un degré de civilisation comparable à celui de l'Europe à l'époque. Michener commence donc par resituer l'importance de la ville de Zimbabwe par rapport à d'éventuels équivalents européens. Sous l'angle de l'architecture des monuments ou des maisons individuelles, comme sur le plan du niveau culturel des habitants, Zimbabwe est clairement un cran en-dessous de villes comme Gand ou Bordeaux nous explique l'auteur[78]. Il reste que Zimbabwe dispose de qualités indéniables :

> It was however a thoughtfully organized, thriving community with a brilliant business capacity, evidenced by the teeming marketplace to which a network of producers and traders gravitated. A mild healthful place with a fine water supply, it enjoyed the most advanced amenities of that day, right down to an ingenious system of drains. It had a particularized work force and a government which had been more stable than most of those in Europe[79].
>
> [...] It was the residents of the city who attracted Nxumalo's principal notice, for they moved with an assurance that he had previously seen only in his father. They were in general a handsome people, but among them moved a cadre of officials who were outstanding. Usually taller than their fellows, they wore uniforms made of the most expensive imported cloth into which had been woven strands of gold and silver; they were never carrying anything except staffs indicating their office, and even these they did not use as walking sticks but rather as formal badges. Ordinary people moved aside when they approached, and one of these officials came each day to inspect the work being done by the stonemasons[80].

La sédentarisation dans un centre urbain développé, susceptible d'abriter de nombreuses activités techniques, commerciales, voire industrielles, telle l'exploitation des mines de cuivre ou d'or pour Zimbabwe, a eu partout un effet de différenciation sociale renforcé par le pouvoir politique et religieux naissant. Michener n'oublie donc pas cet aspect de l'histoire de l'humanité et il la replace dans son contexte en insistant sur le fait que bien des aspects de la hiérarchie sociale et politique instaurée dans la ville sont à ce point rigides qu'ils reflètent la fragilité de cet empire appelé à s'écrouler. Ainsi il est paraît-il de tradition que, quoi que fît le roi, rire, tousser, pleurer, les officiels présents le répercutent et l'ensemble de la population se doit d'éprouver les mêmes afflictions en riant, toussant ou pleurant à son tour.[81]

En ce qui concerne l'authenticité de l'histoire de cet endroit particulier de l'Afrique, il n'est pas possible de recourir à des écrits puisque la population ne maîtrise pas l'écriture lorsqu'elle construit ces édifices. En revanche, bien des cartes, et notamment celle que fournit Michener au début du roman, indiquent

[78] *The Covenant*, op.cit., p. 76
[79] *Ibid.*, p. 76
[80] *Ibid.*, p. 77
[81] *Ibid*., p. 80

qu'il y a des ruines autour ou dans la ville actuelle de Fort Victoria. Ce sont donc les travaux des archéologues qui peuvent donner des indications précises et scientifiques sur ce qui s'y passait, ou sur ce que l'on croit comprendre qu'il s'y passait. Effectivement Michener rapporte quelques lignes de commentaires d'un archéologue ayant retrouvé, dans ce qui fut le village de Zéolani, la fiancée de Nxumalo, un disque en métal sur lequel ont été gravés un éléphant et un tigre. Mais ce commentaire est totalement tourné en ridicule car il affirme impossible que ce disque ait pu parvenir si profondément dans le pays en tant qu'objet de commerce, alors qu'en suivant l'intrigue, le lecteur sait qu'il s'agit de l'histoire réelle du disque, qui fut donné à Nxumalo par les marchands arabes commerçant avec Zimbabwe. Cet objet de peu de valeur vient du Népal, mais l'esprit de supériorité de l'archéologue ne lui permet d'envisager qu'une hypothèse : ce disque a peut-être transité là par l'intermédiaire d'un explorateur anglais dont la famille aurait eu des liens avec l'Inde[82]. Le lecteur ne peut que sourire et imaginer la fatuité d'un archéologue occidental, sans doute anglais... Bien sûr l'ensemble de ce passage appartient à la fiction littéraire, mais c'est l'occasion pour l'auteur de valoriser la richesse des échanges commerciaux qui avaient lieu sur des milliers de kilomètres, mettant des populations très éloignées en relation les unes avec les autres, des populations non-européennes que les colons et leurs descendants ont le plus souvent assimilées à des sauvages sous-développés. C'est de plus une façon de réaffirmer que l'histoire officielle varie selon les opinions dominantes et que l'auteur, conscient de ce phénomène, entend écrire une histoire dont il maîtrise le cours littéraire tout en abordant sous différents angles l'histoire des hommes afin de lutter contre certains préjugés.

L'histoire de l'Afrique du Sud a ceci de particulier qu'en plus des étapes de développement habituelles retracées précédemment, d'importants groupes de populations ont vécu très longtemps selon un mode nomade. Le mot français, dans l'imaginaire populaire, est presque automatiquement associé à des dromadaires, des Touaregs et des dunes de sable, tant ce mode de vie a disparu de notre culture immédiate. Dans le roman, s'il est pourtant une activité pratiquée par tous les peuples, depuis les Bushmen jusqu'aux Trekboers en passant par les Noirs ou les Anglais, c'est bien ce nomadisme incessant. Les motivations de ceux qui partent sont parfois différentes, mais les conditions de leur déplacement sont toujours assez primitives.

Nous avons déjà vu comment les Bushmen quittent des territoires où le manque d'eau rend toute vie impossible. Puis nous avons rencontré Nxumalo qui part, jeune, à la conquête de l'inconnu. Ce type de voyage initiatique est à nouveau entrepris par deux paires d'amis qui ne se connaissent pas au départ, mais qui vont se croiser en chemin : Adriaan et Dikkop d'une part, Mandiso et

[82] *The Covenant*, op. cit., p. 80

Sotopo d'autre part. Grâce à des personnages de fiction, Michener organise la première rencontre entre les colons blancs d'Afrique du sud et des Noirs nés sur cette même terre. Par ce biais, nous apprenons également qu'entre 1647, date de l'arrivée de Willem van Doorn, et 1725, date où les deux paires ont fait connaissance, il n'y a eu aucun contact entre les Blancs et les Noirs, car jusque-là, les colons n'ont fréquenté que leurs esclaves importés d'autres horizons, non des hommes libres nés dans ce pays[83]. Les quatre jeunes sont comparables en tout point, mais un objet rompt malgré tout l'équilibre puisque le mystérieux *fire-stick* intrigue bien vite les deux jeunes Xhosa[84]. Leur retour chez eux est l'occasion pour l'auteur d'illustrer le mode de vie local et d'évoquer les raisons qui, depuis des générations, guident parfois certains membres de ces tribus à s'installer un peu plus loin que leur clan d'origine.

> [...]Nobody **owned** any part of the land. Sotopo's father owned many cattle, and if the cows continued to produce calves, he might well become the next chief. Old Grand-mother owned the beautifully tanned animal skins she used as coverlets in winter. And Sotopo owned his polished hard-wood assagais. But the land belonged to the spirits who governed life; it existed for ever, for everyone, and was apportioned temporarily according to the dictates of the tribal chief and senior headman.
>
> [...] The beauty of the system was that since all the land in the world was free, when a dispute over succession occurred or a kraal became crowded, the aggrieved could simply move on; if an entire kraal decided to move west, as happened continually, they left behind unencumbered land open for others to occupy[85].

Parfois aussi la rupture avec le groupe d'origine a lieu de manière violente, car elle est le produit de la répudiation d'un individu ou de sa famille. Dans ces affaires ce sont souvent les sorciers du villages qui interviennent pour chasser les mauvais esprits, et dans le roman c'est ce qui arrive par exemple au jeune couple Mandiso-Xuma. [...]*the diviners served as the agencies of expulsion. For eight hundred years groups like Mandiso's had broken away to form new clans on the cutting edge of expansion*[86]. Dans son exil, le couple est accompagné de Sotopo, pour qui ce déplacement signifie des conditions de vie dégradées parce que les cérémonies de passage à l'âge adulte qui devront se faire sans l'aide de quiconque seront tout à la fois plus ternes et plus dangereuses[87].

Pour les Boers, puis les Trekboers, le déplacement signifie aussi une vie plus primitive et plus précaire. Cette précarité se manifeste dans plusieurs domaines. Sur le plan affectif, les hommes sont seuls de nombreuses années et cherchent parfois désespérément une compagne, des amis, dans des immensités perdues où il y a bien peu de passage. Sur le plan culturel, la régression est

---

[83] *The Covenant*, op. cit., p. 332
[84] *Ibid*., p. 335
[85] *Ibid*., p. 337-338
[86] *Ibid*., p. 353
[87] *Ibid*., p. 364

rapide car en une génération, les familles perdent l'habitude de lire et d'écrire, le seul livre à la disposition de celui qui maîtrise encore ce savoir étant la Bible[88]. Michener, écrivain américain qui a nécessairement en tête l'expérience de la Conquête de l'Ouest, tente de fournir au lecteur une interprétation des mouvements de migration lente qu'a connus l'Afrique du Sud. Sa version est que le principal responsable de la forme prise par la colonisation à l'extrême sud de la pointe de l'Afrique est la Compagnie hollandaise, dont la politique, uniquement soucieuse de fournir des profits commerciaux immédiats à la métropole, a finalement empêché toute expansion vers le nord.

> [...]in essence the colony had been a narrow business venture.
> [...] The surging colonization that marked the French, Spanish and English settlement of North America, with excited citizens pushing exuberantly into the interior, was discouraged in South Africa.
> [...] Because of Compagnie policy, rigorously enforced through sixteen decades, South Africa remained a truncated state, with only a few single-minded pioneers like the Van Doorns eager to dare the unknown.[89]

Après avoir rappelé qu'en 1806 le pays compte vingt-six mille colons blancs, pour six millions aux Etats-Unis, Michener ajoute :

> The main reason was simple: The Lords XVII were so reluctant to allow any immigration from which they could not immediately profit that during the entire eighteenth century they permitted only 1,600 new settlers to land! Sixteen newcomers a year cannot keep any new society healthy, or an old one, either.[90]

V - LA CULTURE

1 – La technique

Si les peuples qui évoluent dans *L'Alliance* sont tous identifiables par quelques traits physiques esquissés rapidement, l'auteur s'attache à faire vivre en chaque groupe des particularités culturelles qui le rendent singulier et lui confèrent une place égale parmi les groupes humains existant sur terre. Mêmes les plus primitifs, c'est-à-dire en fait les plus anciens, les San, disposent d'une technique de chasse très efficace. Cette technique repose sur la combinaison de deux savoirs, l'un pour fabriquer un type spécial de flèche, l'autre pour obtenir un poison mortel dont il faut enduire la flèche. Grâce à la description de cette technologie avancée, Michener affirme dès les premières pages du livre que son credo est humaniste, que l'homme moderne ne dispose pas d'un cerveau plus gros que celui de ses lointains ancêtres et cousins d'Afrique, et que par

[88] Constat fait par le docteur Linnart dans l'une de ses lettres, *The Covenant*, op. cit., p. 372
[89] *Ibid*., p. 419
[90] *Ibid*., p. 419

conséquent nos prouesses ne sont pas plus appréciables que les leurs. Commençons donc par les leurs :

> [...] and now a cultural miracle took place, for over the centuries the clan had developed a weapon of extraordinary complexity and effectiveness. Their arrow was like no other; it consisted of three separate but interlocking parts. The first was a slight shaft, slotted at one end to fit the bowstring. The secret of the arrow was the second part, an extremely delicate shaft, fitted at each end with a collar of sinew which could be tightened. Into one collar slipped the larger shaft; into the other went a small ostrich bone, very sharp and highly polished, onto which old Kharu's deadly poison had been smeared.
>
> When assembled, the arrow was so frail that of itself it could scarcely have killed a small bird, yet so cleverly engineered that if properly used, it could cause the death of an elephant. It represented a triumph of human ingenuity; any being who had the intellect to devise this arrow could in time contrive ways to build a sky scraper or an airplane.[91]

L'enduit mortel est confectionné par les femmes, tout comme celles-ci sont chargées de recueillir les oeufs d'autruche qui permettent de transporter de l'eau dans le désert. Leur rôle dans la survie du clan est équivalent à celui des hommes, et Michener le montre avec quatre personnages dont il nous donne le nom : Gumsto et Gao, Kharu et Naoka. Les femmes sont, au même titre que les hommes et dès les époques les plus lointaines, également dépositaires d'un héritage culturel qu'elles sont chargées de transmettre. Voici ce qu'écrit Michener au sujet de ce fabuleux poison déposé sur les flèches :

> It was impossible to explain how, over a period of more than ten thousand years, the women and their ancestors had isolated this little creature which alone among beetles was capable of producing a poison of remorseless virulence. How had such a discovery been made? No one remembered, it had occurred so very long ago. But when men can neither read nor write, when they have nothing external to distract their minds, they can spend their lives in minute observation, and if they have thousands of years in which to accumulate folk wisdom, it can become in time wisdom of a very high order.
>
> [...] Gumsto's San people had had time to study the larvae of a thousand different insects, finding at last the only one that produced a deadly poison. Old Kharu was the repository of this ancient lore, and now she was initiating young Naoka[92].

L'Afrique du Sud n'a pas uniquement compté dans son histoire des peuples errants ou nomades. Elle a aussi abrité des bâtisseurs qui, en apportant chacun son savoir-faire, ont contribué à façonner une architecture unique. La construction d'édifices est une oeuvre qui demande du temps et des efforts successifs, c'est pourquoi Michener étale celle de la grande ferme de Trianon sur plusieurs années, et sur plusieurs pages dans le roman : en l'espace de quarante

[91] *The Covenant*, op. cit., p. 27
[92] *Ibid.*, p. 33

pages, neufs passages sont consacrés à des étapes de cette construction. Il n'est pas possible de les mentionner tous, mais trois d'entre eux sont importants : le premier corps du bâtiment construit sous la direction de Willem van Doorn ; l'agrandissement de l'habitation de Paul de Pré où intervient la compétence de l'esclave Bezel Muhamad ; enfin, la réunion des bâtiments et les finitions inspirées par la frénésie de Paul de Pré.

> It was a farmhouse, low and wide, built of mud bricks and wattles, and so set down against the hills rising behind it that it seemed always to have been there. [...] From this secure house a lawn of grass reached out, with four small huts along each side for tools and chickens and the storage of hay...[93]

> [Paul de Pré] quickly discovered that Bezel was an artist, not only in wood but in all building.
>
> [...] 'The front must be kept long and low, but over the door we want a beautiful gable, like the ones I knew in Holland.' He sketched the graceful curves that would define the gable and determine its height...
>
> [...] It was De Pré's idea also to build a wing projecting backward from the front door, so that the house took the form of a T, with the kitchen and serving areas in the stem at the rear. When the house was completed, he found a way to finish off its long clean walls with cow manure, which hardened like stone, and then to whitewash them so that they gleamed pure-white. But because the mud-and-manure produced an uneven surface, when the white-wash was applied, it assumed magnificent planes and dips and protuberances which reflected in a thousand different ways. Like a crystal jewel set among trees, the gabled whiteness symbolized the scintillating Dutch-Huguenot alliance which, with its strong German component, was forming a new society[94].

> Construction started immediately. Ten slaves dug foundations, piled rocks, and mixed mud for the walls[95].
>
> [...] he showed how the T could be improved by the simple device of adding two large rooms to the stem[96].
>
> [...] When the H was completed, it worked exactly as he had foreseen, and the de Pré now had the finest house in Stellenbosh, a low gracious set of buildings beautifully associated with meadow and mountain.
>
> [...]At each end of the low stoep on which they sat in the evening Paul had directed his workmen to build two ceramic benches perpendicular to the front wall and faced with the softest white-and-blue tiles from Delft. They showed men skating on frozen canals, women working at the river, views of old buildings and sometimes simply the implements of Dutch farm life. They converted ordinary benches into little jewels, glistening in sunlight, and the great house of Trianon was complete.
>
> It was great in neither size nor height, nor was it Dutch. Its chief characteristics had been borrowed from Java, its secondary ones from rural France, but the spirit that animated it and the manner in which it hugged the earth came only from South Africa.

[93] *The Covenant*, op.cit., p. 257
[94] *Ibid*., p. 270-1
[95] *Ibid*., p. 294
[96] *Ibid*., p. 295

> Dutch women had helped build it, and a French megalomaniac, and a Malay carpenter, and slaves from Angola, Madagascar and Ceylon, with Hottentots doing much of the light work. It was an amalgam, glorious yet simple, and its chief wonder was that when one sat on the Delft benches at close of day, one could see the sun setting behind Table Mountain.[97]

Au milieu de cette folie des grandeurs, c'est Bezel, l'esclave charpentier, qui se montre le plus délicat. L'objet le plus beau de la maison est le produit du talent d'un homme métissé, un esclave. Désirant faire un cadeau à la famille, il réalise l'un des rares meubles dont il est question dans le livre, une superbe armoire composée de différents bois de couleurs.

> Having found several large stinkwood and yellow-wood trees, he had built a standing clothes cabinet, nine feet high, with finely polished swinging doors in front, a set of four drawers below, and feet carved in the form of an eagle's talon grasping an orb. In simple design the closet would have been handsome, but when the two woods, near black and glowing gold, were alternated, the result was quite dazzling [...] -making his art the only one of high degree that flourished in the colony in these decades-.[98]

2 - L'art

Alors que Michener est un passionné de musique, *L'Alliance* ne propose aucune scène de fabrication ou d'apprentissage d'un instrument, de concert ou de jeu en famille. Il semble que toute l'énergie des peuples qui se croisent dans le roman, parfois violemment, soit entièrement absorbée par la survie ou les conflits incessants : pas de place pour les artistes et leurs rêveries, la vie est dure et frustre. Il y a pourtant deux exceptions notoires, qui, une nouvelle fois viennent des catégories les plus méprisées d'Afrique du Sud.

Comme par leur technique de chasse sophistiquée, les Bushmen s'extirpent brillamment de la condition animale supposée des peuples primitifs pour atteindre l'art de la peinture, de la représentation graphique et symbolique du monde qui les entoure. Le passage où Gao, le jeune San, projette sur la roche ses couleurs, les formes et mouvements des antilopes, puis réserve une petite place en bas à gauche pour le chasseur subjugué, est particulièrement émouvant. L'auteur d'un tel tableau est un poète, un homme extrêmement sensible qui veut traduire et pérenniser son émotion. C'est aussi un homme qui a conscience de la place de ses semblables dans l'univers, un philosophe capable de réfléchir sur la condition des siens. Bien sûr un lecteur d'aujourd'hui peut être blasé par cette description car les guides touristiques foisonnent de représentations rupestres ;

---

[97] *The Covenant*, op.cit., p. 296
[98] *Ibid.*, pp. 271-2

les livres d'école en comportent aussi, bref, ce genre de connaissance est relativement banal. Mais cette peinture magnifique se situe dans les premières pages du roman, réalisée, cela a déjà été dit, par un peuple primitif, et elle représente l'unique oeuvre vraiment artistique de tout le livre, de toute l'épopée sud-africaine jusqu'à l'époque contemporaine. Il est donc significatif que Michener ait choisi celle-ci et aucune autre. Il utilise d'ailleurs ce caractère exceptionnel pour insérer cet élan artistique comme élément de l'intrigue. Un seul Blanc parmi les personnages est suffisamment respectueux de ce qui l'environne pour se montrer sensible à la beauté créée par d'autres. Adriaan van Doorn découvre avec beaucoup d'émotion l'une de ces peintures anciennes sur les parois d'une cavité rocheuse lors de son périple de trois ans en compagnie de son ami Dikkop.[99] Lorsqu'un jour son propre fils se rend coupable de l'assassinat d'un Bushman dont l'activité était visiblement la peinture, puisqu'il portait autour de la taille la fameuse ceinture composée de pointes de cornes de rhinocéros emplies de pigments végétaux, il en fait un sujet de rupture, la cause de son départ[100].

L'autre catégorie de population qui s'illustre dans le roman par ses qualités artistiques sont les esclaves. Le domaine privilégié d'expression que Michener leur a choisi est le chant. Le premier qui se distingue dans ce domaine est Jack, le jeune Hottentot emmené sur un bateau hollandais vers Java. Il stupéfie tout l'équipage, qui pourtant l'humilie fréquemment, dès qu'il se met à utiliser sa voix sur le pont du bateau. La même magie se reproduit avec Deborah, esclave malaise emmenée, cette fois, de Java vers l'Afrique du Sud, et qui devient la compagne de Willem van Doorn. Elle étonne par sa douceur, sa capacité à soutenir le moral de ses compatriotes embarqués comme elle sur le bateau et diffuse partout où elle passe une grande sérénité qu'accentue une voix très douce qui chante à tout propos. Enfin, Emma, l'esclave malgache qui choisit de rejoindre la mission du prêtre anglais, désarme la méchanceté et la bêtise du racisme dont elle est la cible, en faisant vibrer sa voix sur des chants religieux.

Pour les autres groupes présents dans le livre, c'est le néant artistique, sauf peut-être en ce qui concerne l'art culinaire représenté par le pudding et le bobotie[101]. C'est au moins un art de la convivialité, mais il est clair que l'auteur a voulu souligner la pauvreté de l'apport artistique des colons.

Avec les indications de temps et de lieu, les développements sur les personnages -leur physique, leur culture, leurs modes de vie- nous obtenons des descriptions classiques du roman. Mais ce qui est moins classique en revanche

[99] *Ibid*., p. 395
[100] *The Covenant*, op.cit., p. 409
[101] *Ibid*., p. 373

est le nombre de personnages, de lieux et d'époques différents. L'originalité de leur présentation tient dans ce qu'ils sont à la fois intégrés à la fiction et replacés dans un débat sur l'histoire, montrés en perspective. De ce point de vue, la surface du récit semble illimitée, capable d'embrasser tous les espaces et leurs populations. La pointe sud de l'Afrique y est envisagée comme un lieu de passage et de croisement des peuples. Dans la partie suivante, nous allons voir que ces croisements concernent les personnages historique comme les personnages de fiction. Par la mise en scène de l'intrigue, Michener explore à nouveau des territoires romanesques peu communs.

2ème partie : LA MISE EN SCENE DE L' HISTOIRE

I - LES PERSONNAGES DE FICTION

Nous avons déjà pu remarquer que Michener n'hésite pas à couvrir de très vastes périodes historiques, tout comme il mène le lecteur d'un continent à l'autre, sur des milliers de kilomètres. Mais cette planète qui le fascine tant est peuplée d'êtres humains, et ce sont eux qui ont fait de l'histoire, de notre histoire, une aventure qui dépasse la simple évolution géologique ou biologique. C'est pourquoi dès le début nous pénétrons dans la vie d'individus ou de groupes d'hommes qui sont riches de leur existence même, de leurs confrontations et de leurs échanges. L'objectif du roman est de les faire vivre en relation avec leur milieu et leur époque afin de donner une idée de ce que fut l'histoire de l'Afrique du Sud. Puisque Michener n'a pas choisi de rédiger un essai, mais plutôt de fournir à ses lecteurs une version romancée de cette histoire, son choix nous amène nécessairement à suivre des personnages très variés, dont toutes les rencontres, tous les affrontements ou fusions sont autant de jalons pour décrire une version de l'histoire du pays. En choisissant le domaine du roman historique, le romancier dispose de libertés plus grandes qu'à l'accoutumée car il peut cumuler des registres différents, passer d'un niveau de réalité à un autre. Ses libertés sont cependant limitées par l'existence de véritables personnages historiques, ainsi que par la culture individuelle de chaque lecteur, c'est-à-dire par une culture collective moyenne. Entre les deux, le romancier peut créer autant de personnages de fiction qu'il le souhaite. D'ailleurs, si l'on en croit la profusion de personnages que Michener a su créer pour chacune de ses grandes sagas, nous sommes en droit de conclure que l'histoire est sans doute le terrain privilégié de la fiction littéraire ! De *Texas* à *Colorado Saga*, en passant par *Hawaii* ou *Caraïbes*[1], de gigantesques généalogies et leurs différentes lignées de personnages s'entrecroisent au milieu des grands événements de leur temps. *L'Alliance* n'échappe pas à ce modèle, mais qu'en est-il précisément des relations qui s'instaurent entre ce qui relève de l'histoire et ce qui n'appartient qu'à la fiction ? En cherchant à répondre à cette question, nous verrons aussi que Michener tente d'amener au rang de personnages des masses de gens que l'on ne connaît pas individuellement mais qui interviennent en tant que force sociale. Entre l'histoire et la fiction, n'y a-t-il pas là un moyen de faire accéder le roman à une dimension universelle ?

Michener a écrit qu'il n'aime pas explorer la psychologie de ses personnages[2]. C'est aussi une façon de dire qu'il s'attache le plus souvent à la description de leurs faits et gestes, et que ce sont donc principalement des hommes et des femmes d'action. Malgré cette restriction, Michener est loin de se

[1] James A. Michener, *Texas*, Random House, New York, 1985
James A. Michener, *Carribean*, Random House, New York, 1989
James A. Michener, *Hawaii*, Random House, New York, 1959
[2] *The World Is my Home*, op. cit., p. 371

limiter à une seule facette de leur individualité, car à chacun il confie un rôle particulier, notamment du point de vue de ceux qui font l'histoire.

1 - Petits personnages et petite histoire : Jack et les épouses Van Doorn

Il s'agit de personnages qui, comme tous les autres, agissent dans le cadre du roman, mais dont le lecteur sait qu'ils ont une perception limitée des événements historiques en cours. Il est bien sûr plus aisé de faire évoluer ce type d'individus dans des situations d'échecs, comme dans le cas de populations qui sont en train de perdre des batailles décisives. C'est par exemple la position de Jack, premier Hottentot que l'on rencontre dans le roman. En 1637, il est embarqué sur un bateau anglais qui fait route vers Java[3]. Dès sa première apparition, il propose de troquer quelques têtes de bétail contre des objets en fer ou en cuivre ; et il va persister dans cette voie jusqu'à la toute dernière extrémité, car l'intrusion des colons au Cap impose d'entretenir des relations avec les nouveaux arrivants. Mais le lecteur voit la tragédie se nouer avant Jack. Il sait qu'on ne lui a pas demandé son avis avant de l'emmener une première fois loin de chez lui, et qu'il n'a pas toujours été traité avec respect. Puis en lisant les règlements édictés par la Compagnie des Indes, il se rend compte que Jack est en situation d'infériorité, que les colons vont lui mener, à lui et à son peuple, une guerre sans merci. Finalement nous pouvons dire que Jack n'a pas conscience de son rôle parce qu'il ne maîtrise pas l'avenir et que bien des forces nouvelles lui sont supérieures.

Il reste à Jack la capacité d'observer (*they are taking our land*![4]), donc aussi de transmettre à ses congénères les informations dont il dispose. Pour eux, il s'agit d'un héraut ; de mauvais augure, mais qui fait le lien entre les agissements des Européens et la conscience collective de son groupe. L'auteur utilise ses réflexions pour renvoyer l'image de la pénétration coloniale, l'image de la spoliation des autochtones par les premiers Blancs. Tout en refusant la proposition de Jack de troquer du bétail, les Hollandais sollicitent leurs voisins pour les aider à pourchasser les esclaves en fuite. Michener conduit alors son lecteur jusque dans les pensées intimes de Jack : *Jack thought but did not say: When we hunt, we hunt animals not men. We're shepherds and cattlemen, and we could help you so much*[5].

Dans le roman, Jack n'a aucune notion de ce qui peut représenter une période historique, il vit et subit les événements au jour le jour. D'ailleurs ce

[3] *The Covenant*, op. cit. p. 114
[4] *Ibid*., p.176
[5] *Ibid*., p.196

n'est pas de lui que l'on apprend l'avenir possible, puis inévitable des populations hottentotes, mais de Willem van Doorn :

> A visible shudder raced over Willem's face, for he had been accorded a glimpse of the future. Staring down the long corridor of Cape history -beyond the fortress and the branding of slaves- he saw with tragic clarity the total disappearance of Jack and his Hottentots. They were destined to be engulfed, over swarmed by ships and horses[6].

Pourtant l'auteur tient à préserver sa dignité d'homme, et il accorde à Jack de nombreuses réflexions. Cela lui donne de la consistance, ainsi qu'un rôle d'observateur doué de recul. Nous pouvons également remarquer que Michener se sert de son personnage pour mieux critiquer les mœurs des nouveaux arrivants : c'est l'œil du "bon sauvage" qui nous renseigne sur le degré de barbarie des conquérants.

Pourtant, si un grand nombre de personnages du roman correspondent à ce degré de conscience moyen dont Michener dote Jack, beaucoup ont aussi une grande capacité à se fixer des objectifs, des buts ou des règles de conduite, et à s'y tenir malgré l'adversité. C'est ainsi que les figures féminines qui évoluent dans le cercle domestique sont décrites bien souvent afin de mettre en valeur leur obstination et leur capacité à construire un avenir tel qu'elles l'ont souhaité. De ce point de vue, elles sont des bâtisseurs d'empires, mais d'empires familiaux: dans tous les cas, elles font l'histoire quotidienne. Trois exemples assez extraordinaires de ces caractères forts sont les trois *Nièces du Roi*, issues d'un orphelinat hollandais et envoyées en Afrique du Sud pour être mariées à quelqu'un qu'elles ne connaissent pas. Il s'agit de Katje, Annatjie et Geertruyd, qui épousent respectivement Willem, Marthinus et Sarel, tous de la lignée des Van Doorn. Elles ont en commun d'accepter le sort qui leur est fait et de s'attacher à rendre la vie plus agréable à leur entourage, tout en veillant de manière très scrupuleuse à ce que les intérêts de la famille qu'elles ont accepté de former soient défendus le mieux possible. Katje se fait remarquer pour la perspicacité avec laquelle elle devine que le frère de son mari, Karel van Doorn, a vendu la maison maternelle et les a spoliés de ce bien familial. Elle joue aussi un rôle important de grand-mère instruite[7]. De son côté, Annatjie n'hésite pas à épouser son ambitieux voisin, Paul de Pré, une semaine seulement après le décès de son mari, tué dans un affrontement avec les Bushmen. L'enjeu d'une telle union est le contrôle du domaine qu'ils possèdent en commun et qui promet de devenir une source confortable de revenus grâce aux produits de la vigne[8]. Avec la même préoccupation pour le domaine de Trianon, Annatjie trouve un appui solide auprès de Geertruyd puisque toutes deux s'attachent à faire de Sarel, au

[6] *The Covenant*, op. cit., p. 202
[7] *Ibid*., pp. 266-7
[8] *Ibid*., p. 294

départ bien peu sûr de lui, le véritable maître du vignoble et de ses dérivés. Ce sont elles qui tirent les ficelles, et finalement elles font l'intrigue de cette partie du roman. Ainsi, la bataille pour Trianon couvre-t-elle une soixantaine de pages[9] et les femmes sortent vainqueurs des nombreuses luttes qu'elles ont dû mener contre une coalition d'hommes.

Au sujet du rôle des femmes dans l'histoire, et par conséquent dans la littérature, Michener a toujours été conscient d'un déséquilibre frappant en faveur des hommes, et que par ses écrits il a cherché à rétablir une certaine égalité des sexes ; en tous les cas, telle que lui-même la concevait.

> If I have had any obsession as a writer, it has been with the condition of women in American life and elsewhere [...]
>
> I have done my best to introduce women in all my stories, sometimes revising entire chapters to maintain a balance. This effort is partly the result of my having read perhaps a dozen books on South Africa before first going there and having found that although the Dutch settled there in the 1650's, women and children were not mentioned in any of the books, not in any way at all, much before the 1820's. The reader would have thought that the heroic Dutchmen who had settled that marvelous land had all been the products of spontaneous generation. They had no mothers, no sisters, nor any childhood either; in adult male majesty they ruled the land[10].

2 - Deux personnages guidés par la religion : Lodevicus van Doorn et Theunis Nel

Le titre du livre, *L'Alliance*, est en lui-même éminemment religieux, et le contenu du roman confirme, par ses multiples références à la Bible, qu'il s'agit là d'un thème majeur dans le déroulement de l'intrigue comme dans celui de l'histoire sud-africaine. Le premier personnage du roman qui est pénétré du sens religieux de sa propre vie se nomme Lodevicus. Michener le présente comme un illuminé, qui dès son plus jeune âge prend conscience non pas de son rôle à jouer dans l'histoire, mais d'une vocation en tant que créature née pour accomplir l'œuvre de Dieu sur terre.

> In 1759, when he was twenty years old, he experienced a theophany so palpable it would dominate the remainder of his life. Whenever a crisis approached he would be able to evoke this sacred moment when God spoke to him beside the stream, commanding him to go to the Cape to find for himself a Christian wife who would counteract the satanic influence of his mother:'You cannot read. Go to the Cape and learn. You live in sin. Go to the Cape and purify yourself. Your father and mother are

[9] *The Covenant*, op.cit., p. 259-317
[10] *The World Is my Home*, op. cit., p. 376

> of the devil. Cross over the mountains, go to the Cape and find a Christian wife to save them.' [11]

Pourtant, et c'est un clin d'œil du romancier qui se montre non seulement capable d'interpréter le message divin mais en plus de ménager le suspense pour le lecteur, la prédiction ne semble pas totalement vraie puisque Lodevicus rencontre sa future femme à Swellendam. Pour lui prouver qu'il ne s'égare pas, le père de cette dernière, un pasteur, lui fait remarquer que le message de Dieu est de se rendre au Cap et de trouver une femme chrétienne, les deux n'étant pas forcément liés par le lieu géographique ! Un peu plus tard, Lodevicus et sa femme Rebecca, convaincus qu'ils ont été choisis pour purifier leurs congénères, entreprennent de réglementer la vie quotidienne d'après leur compréhension du livre sacré, notamment de l'Ancien Testament. Ils expliquent ainsi aux Trekboers qu'il est temps de se sédentariser, et surtout qu'il est urgent de maintenir des barrières bien plus strictes entre les différents groupes de populations amenées à se côtoyer.

> And we discovered, Lodevicus continued, how we Trekboers are the new Israelites. That we have reached the point where Abram was when he changed his name to Abraham and settled in Canaan while Lot chose the cities of the plain, to be destroyed. And I learned that the time of our travelling is ended. That we must settle and build our houses of stone. […] It was with this common understanding of their salvation and their mutual reinforcement that the younger Van Doorns came back to the farm, secure in their knowledge of what was required, and the first person their wrath fell upon was Dikkop, now fifty-seven years old and as inoffensive as always.[...] 'He is of the tribe of Ham, and he must no longer live with us or feed with us, or in any way associate with us, except as our Hottentot servant.'[12]

Dans ces efforts pour christianiser les païens ou mécréants, apparaît de nouveau le rôle dominant des personnages féminins. Ils sont dominants sur le plan domestique, et pour peu qu'ils se sentent investis d'une mission ils deviennent les véritables piliers du conservatisme et des idées réactionnaires.

> She would be the inner strength of the new religion developing in South Africa, the silent woman who sat serene in church while the men roared and ranted and announced the psalms to be sung; but in the privacy of the home it would be she who determined what the day-to-day applications of that public religion were to be, and if ever the men carelessly fumbled their way toward some wrong-doing, she would summon them back to the stern path of duty. She would be against change, against relaxation, against new ideas from abroad, against any bizarre interpretation at home. She would form the granite core of the church, and her quiet teaching would prevail[13].

[11] *The Covenant*, op. cit., p. 379
[12] *The Covenant*, op. cit., pp. 384-5
[13] *Ibid*., pp. 407-8

Theunis Nel est lui aussi convaincu d'avoir été choisi par Dieu pour répandre la bonne parole, mais Michener le fait évoluer dans un environnement bien plus hostile que celui de Lodevicus et Rebecca. D'une part il n'est pas un prédicateur reconnu par l'Eglise, d'autre part il souffre de plusieurs infirmités physiques. Finalement, sa personnalité le range parmi les Trekboers peu charismatiques. Sur le plan de l'intrigue, Michener s'ingénie à montrer à quel point, malgré le mépris dans lequel beaucoup le tiennent au sein de la communauté, il s'avère être d'un puissant secours dans toutes les situations périlleuses que connaissent les Trekboers face aux attaques des Zoulous. Son courage et son dévouement finissent par forcer le respect. D'autre part, Michener saisit à nouveau l'occasion d'introduire une certaine distance avec les textes religieux lorsqu'il cite, par la bouche de Tjaart (fils de Lodevicus), le passage suivant :

> And the Lord spake unto Moses saying...Whosoever... that hath any blemish, let him not approach to offer the bread of his God... Or crookbackt, or a dwarf, or that hath a blemish in his eye, or hath his stones broken... he shall not come nigh unto the altar, because he hath a blemish; that he profane not my sanctuaries[14].

Le cas de Theunis semble réglé : les autorités morales du groupe de Trekboers ne veulent pas de lui comme prédicateur. Mais il a déjà franchi un pas important en obtenant de la famille Van Doorn (Tjaart et Jakoba) qu'il puisse épouser leur fille Mina. Une première fois, son courage face au danger lui fait gagner un certain respect. Mais il doit encore surmonter des épreuves terribles, faire face au quasi-anéantissement du groupe de Trekboers, pour que finalement les responsables de la communauté acceptent de l'ordonner prédicateur, d'en faire un homme d'Eglise digne de prêcher la parole de Dieu. *Theunis, by your valor and devotion you have earned the title* predikant. *You are now our dominee, and you are to lead us in prayer*[15].

Cet épisode qui s'étend sur presque une centaine de pages, reflète, à travers les déboires et victoires de Theunis Nel, un aspect que Michener considère comme crucial dans l'histoire de l'Afrique du Sud. Il s'agit du sentiment d'indépendance que les Trekboers, et a fortiori les Voortrekkers, ont souvent voulu conserver vis-à-vis de toute institution religieuse. Pionniers individualistes, ils veulent se préserver de toute immixtion de l'Eglise constituée dans la vie de leurs nombreuses micro-sociétés. Autant Michener s'attache à montrer les Afrikaners comme des individus profondément religieux, s'en remettant à Dieu et à la Bible pour tout problème important, autant il souhaite aussi montrer la complexité des rapports entretenus avec les Eglises. En particulier, lors du Grand Trek, il est rappelé que l'Eglise hollandaise n'était pas

[14] *The Covenant*, op. cit., p.612
[15] *Ibid*., p.669

d'accord avec le projet de migration des Voortrekkers. Pourtant, l'expérience est tellement fondamentale dans la conscience des Afrikaners, qu'elle est assimilée par toute la communauté, y compris ceux qui n'y ont pas pris part. Plusieurs leçons tirées de cette époque font désormais partie de la mythologie historique Afrikaner, telle que la dépeint le roman. D'après Michener, le fait d'attribuer à Dieu et à un caractère de peuple élu la capacité de surmonter autant de difficultés, a profondément enraciné la foi chrétienne dans la population et c'est finalement l'Eglise, organisatrice de cette foi miraculeuse, qui en est sortie renforcée[16].

3 - Un bâtisseur de l'histoire : Willem van Doorn

Auteur américain, bercé depuis son enfance par les nombreuses histoires de la Conquête de l'Ouest, des premiers Européens qui sont venus s'installer sur les terres indiennes pour y construire de toutes pièces un pays nouveau, Michener est comme bien d'autres de ses compatriotes, fasciné par les figures de pionniers. Ils abondent dans ses multiples sagas historiques, depuis les Polynésiens qui traversent le Pacifique, en passant par les navigateurs espagnols ou anglais dans les Caraïbes et jusqu'aux conquérants de l'espace[17]. Dans *L'Alliance*, les bâtisseurs de l'histoire sud-africaine construisent, au cours de siècles de luttes, un pays unique où des populations de toutes origines s'entremêlent jusqu'à ce qu'elles se figent dans des rapports de forces tendus voire explosifs. Les héros de Michener sont des individus capables d'anticiper l'avenir, de comprendre les enjeux d'une époque, d'en saisir les potentialités et de s'en servir. Willem Van Doorn est sans doute le premier personnage de cette trempe que le lecteur rencontre : il est d'ailleurs considéré dans le roman comme le premier Afrikaner. Tout d'abord, c'est un homme cultivé, qui sait lire et écrire. C'est un enfant de la bourgeoisie hollandaise, élevé à Java, mais qui se sent parfaitement inadapté pour le poste glorieux d'administrateur de la Compagnie. Les événements inattendus ne le désarçonnent pas : il cherche au contraire à les mettre à profit. Ainsi, lorsque le bateau sur lequel il fait route vers la Hollande avec son frère aîné, Karel, fait naufrage, il est volontaire pour demeurer sur place et participer à la défense du fort : *I think I am needed at the fort* [18], affirme-t-il. Il est le premier à escalader *Table Mountain*[19], mais aussi à entretenir de vraies relations avec les autochtones, en l'occurrence les Hottentots, grâce à son ami Jack, et le premier à percevoir les possibilités de relations fructueuses avec eux :

---

[16] *The Covenant*, op.cit., p. 645
[17] *Hawaii*, *Carribean*, op.cit., p. 36
James A. Michener, *Space*, Random House, New York, 1982
[18] *The Covenant*, op.cit., p. 144
[19] *Ibid*., p. 144

> Living among the little people for five days encouraged Willem to think that perhaps a permanent settlement might be practical, with Dutch farmers growing the vegetables required by the passing fleets of the Compagnie and subsisting on the sheep and cattle raised by the Hottentots; this possibility he discussed with Jack[20].

Ce jeune pionnier sauve du naufrage la bible hollandaise de sa mère. Le sauvetage prend une importance prémonitoire, et pour mieux affirmer sa maîtrise sur l'avenir et sur le temps qui passe, Willem décide d'y inscrire son nom à la date du nouvel an : *Willem Van Doorn, his book, 1 January, 1648*[21]. Michener décrit la conviction intérieure qui est en train de naître dans le cœur de son personnage, la certitude que sa place se trouve au Cap ; et sur cette passion naissante va se construire tout le reste de l'histoire. Le passage entier mérite d'être cité :

> What I'd like is to stay here. To see what's behind those mountains. That night he read long in his Bible, the sweet Dutch phrases burning themselves into his memory :
>
> > And Moses sent them to spy out the land of Canaan and said unto them... go up into the mountain and see the land... and the people that dwelleth therein, whether they be strong or weak, few or many ; and what the land is that they dwell in, whether it be good or bad...
>
> And as he studied other texts dealing with the reactions of the Israelites to the new land into which they had been ordered to move, he felt himself to be of that exploring group; he had gone up into the mountain to spy out the land; he had journeyed inland to see how the people lived and whether the land was good or barren. It was ordained that he should be part of that majestic land beyond the mountains[22].

Alors même qu'il n'occupe pas de fonction importante dans ce premier groupe de Hollandais au Cap, le héros de Michener est capable de formuler une opinion contraire à celle qui semble gagner cette petite communauté, persuadée de l'inutilité d'une installation à cet endroit. Dès le départ, il fait preuve de pragmatisme et d'un sens aigu de la réalité. Assumant son point de vue jusqu'au bout, il rédige pour les responsables de la Compagnie à Amsterdam un rapport qui s'intitule très volontairement *A Cautious Calculation*. Contre le fatalisme ambiant, il affirme que l'on peut agir pour la survie des marins en mer, et qu'il suffit pour cela de leur assurer un ravitaillement en produits frais.

> There are no such things as good-luck ships and bad-luck ships. There are only fresh food, rest, clean quarters and whatever it is that fights scurvy. A halt of three

[20] *The Covenant*, op.cit., p. 146
[21] *Ibid*., p. 149
[22] *Ibid*., p. 150

> weeks at the Cape of Good Hope, with fresh vegetables, lemon trees, and meat from the Hottentots would save the Compagnie a thousand lives a year[23].

Bien évidemment, Michener construit son personnage de pionnier de l'Afrique du Sud européenne, en fonction de ses inclinations personnelles. de retour de Java, après quelques années d'absence, et avec la ferme intention de s'installer définitivement au Cap, Willem tombe éperdument amoureux d'une jeune Malaise embarquée sur le bateau parmi d'autres esclaves. Baptisée Deborah en raison de son don pour le chant, elle devient la première femme, la première mère aussi, parmi les populations transportées à la pointe de l'Afrique. A l'arrivée au Cap, Willem, Hollandais blanc, devient le père d'un bébé métissé. Transporté de joie par l'événement, il entend marquer cette date sur la page de garde de la Bible qu'il a cachée. *As if by this action he could confirm the Van Doorn presence in Africa*[24]. Utilisé comme un pied de nez aux racistes de tout poil -d'autant que l'enfant s'appelle Adam !-, ce fait qui, pour être littéraire n'en reflète pas moins la version métaphorique la plus probable de l'histoire, permet aussi à Michener de souligner à quel point cette naissance métissée va immédiatement focaliser l'hostilité. Si l'on a laissé Willem entretenir des relations avec une esclave malaise, musulmane qui plus est, il est toutefois hors de question qu'il puisse épouser la mère de son enfant ou que ce dernier puisse être baptisé[25]. Grâce à l'expérience amère de Willem, le lecteur prend connaissance des nombreux interdits qui, déjà, sévissent dans cette partie du monde. Le personnage du pionnier est aussi quelqu'un qui n'hésite pas à combattre ce qu'il considère comme une injustice. Nous le voyons donc tenter d'épouser malgré tout la mère de ses enfants, puis intercéder en faveur de la coopération avec les Hottentots, se battre pour la liberté des esclaves qui lui sont attachés au point d'endurer la torture[26], et finalement saisir toutes les occasions de se défaire de la tutelle de la Compagnie qui voudrait maintenir tout le monde dans l'enceinte du fort construit au Cap[27]. Enfin, son souci majeur demeure celui des relations entre les différentes populations désormais présentes dans la région. Nous avons déjà vu qu'il anticipe l'avenir sombre des Hottentots et qu'il prévoit leur disparition en tant que groupe autonome[28]. Juste avant sa mort, c'est encore cette question qui le tourmente, puisque refusant de participer à une expédition punitive contre les Hottentots, il prononce pour la première fois le mot *Afrikaner,* censé signifier qu'il n'est ni un homme de Hollande ni un homme de Java, et qu'il a conscience de fonder une lignée humaine dont les racines sont définitivement plantées dans le sol africain.

---

[23] *The Covenant*, op.cit., p. 158
[24] *Ibid*., p. 172
[25] *Ibid*., p. 192
[26] *Ibid*., p. 209
[27] *Ibid*., p. 170
[28] *Ibid*., p. 202

> ‘I suppose I'm an Afrikaner.’
> ‘A what? ’ Boeksma cried.
> ‘An Afrikaner. A man of Africa.’ It was the first time in history this designation had been used, and never would it apply more accurately. And when the day came that Willem's persistent lung disease, incurred by his hours on the horse, attacked and he lay dying, he counseled his grandchildren never to war with the Hottentots : ‘Share Africa with them in peace.’
>
> His sickbed stood in the left-hand room facing Bezel Muhammad's first cupboard, and he passed the pain-chocked hours by studying afresh the lovely relationship between the two woods, dark and light. They seemed an augury of what the country he had discovered and settled might become[29].

Le personnage de Willem ne cesse donc jusqu'à son dernier souffle d'être un pionnier, un découvreur, un créateur de mondes. Il invente même un mot pour nommer cette réalité nouvelle.

Bien sûr, le roman contient beaucoup d'autres personnages, mais ceux que nous avons choisi d'évoquer sont représentatifs d'un mode d'écriture et d'une vision spécifiques de l'histoire. Les personnages de Michener sont humains parce qu'il nous les montre dans leurs préoccupations les plus quotidiennes. Ils le sont aussi par leurs actes accomplis dans le temps selon une chaîne d'événements qui façonnent des individus, et par leur capacité à se projeter dans l'avenir. Ils sont humains enfin parce qu'ils tentent de réfléchir à ce qu'ils font, qu'ils ont des pensées, des désirs, des répulsions et des fidélités. Ils constituent la matière première du récit, comme de l'histoire. Malgré tout, Michener n'oublie pas de rappeler au lecteur que c'est bien lui qui raconte cette histoire, et il parsème son livre de rappels qui indiquent la main de l'auteur, capable de tout manipuler et de faire intervenir les personnages comme il le souhaite. Il suffit de reprendre le dernier passage cité à propos de la mort de Willem, le premier Afrikaner. Qui parle lorsqu'il est écrit : *It was the first time in history this designation had been used, and never would it apply more accurately*. ? Et qui tient la plume lorsque le paragraphe se termine par : *They seemed an augury of what the country he had discovered and settled might become*. ?[30] Grâce à cette technique, Michener indique sa maîtrise des personnages. Il les fait agir, se rencontrer, porte un jugement sur eux ou leur en fait porter un sur la situation : par le va-et-vient entre les réflexions de ses créatures, leurs actes, et l'observation extérieure, il manifeste son pouvoir d'écrivain tout-puissant.

[29] *The Covenant*, op.cit., p. 277
[30] *Ibid*., p. 277

II - LES PERSONNAGES HISTORIQUES

L'Alliance ne se compose pas uniquement de personnages façonnés par l'imagination de Michener et crédibles dans le contexte sud-africain. Michener choisit également des personnages ayant véritablement existé et marqué l'histoire. Parmi tous ceux dont cette histoire abonde, il lui a fallu cependant exercer un choix, et la sélection retenue indique une orientation : nous suivrons les pas de certains individus plutôt que d'autres pour aboutir à une image particulière de l'histoire du pays.

1 - Deux pionniers

a - Jan van Riebeeck

Jan van Riebeeck est le type même de personnage que l'on ne peut passer sous silence dans l'histoire de l'Afrique du Sud. A partir de 1639, date à laquelle il entre au service de la Compagnie hollandaise, son parcours n'aurait sans doute pas dû susciter d'intérêt posthume, si ce n'est peut-être pour figurer parmi les fraudeurs de l'illustre société.[31] Pourtant, le fait d'être tombé en disgrâce aux yeux des dirigeants hollandais va le propulser sur le devant de la scène. En guise de mise en quarantaine, il devient en effet responsable du premier détachement européen à l'extrême pointe de l'Afrique. Quoi de plus favorable à un développement romanesque de l'aventure ? Michener, bien sûr, met un soin particulier à présenter cet homme à son lecteur.

Pourtant, Van Riebeeck ne fut pas tout à fait le premier à superviser un tel détachement à cet endroit. En 1647, le naufrage d'un bateau rentrant d'Orient vers la Hollande, le *Nieuw Haerlem*, avait contraint soixante personnes à demeurer une année entière au Cap. Ces naufragés avaient été placés sous la responsabilité d'un marchand : Leendert Janszen[32]. Mais si le roman révèle au lecteur l'épisode véridique du naufrage, et lui livre même le nom du bateau échoué, le romancier ne retient pas le nom de ce marchand. Au contraire, ce sont des anonymes qui dirigent, *the fort commanders*[33], et l'attention du lecteur est orientée vers les aventures de deux frères, Karel et Willem van Doorn, montés à bord du bateau à son départ de Java. C'est d'ailleurs à Willem que Michener attribue la rédaction d'un rapport sur les possibilités d'installation au Cap, alors que l'histoire retient les écrits du marchand hollandais associé à Matthis Proot, comme étant la source essentielle sur laquelle se sont fondés les dirigeants de la

[31] Paul Coquerel, *La Nouvelle Afrique du Sud*, Gallimard, 1992, pp. 15-6
[32] Wilhelm Grüter, D.J. van Zyl, *L'Histoire de l'Afrique du Sud*, Human et Rousseau, Le Cap, 1982, p. 8
[33] *The Covenant*, op. cit., p. 144

Compagnie pour organiser un comptoir au Cap[34]. Tout comme l'histoire officielle, Michener choisit donc de désigner Van Riebeeck comme premier colon. La conclusion que l'on peut tirer d'un tel choix est que Michener entend faire débuter l'histoire européenne du Cap par une décision consciente -celle de la Compagnie hollandaise- et non par un accident de navigation.

Le contexte dans lequel évolue Van Riebeeck à son apparition dans le roman est parfaitement connu et documenté. Michener fournit un grand nombre de précisions. Le premier élément qui sert à circonscrire le personnage est le rôle pour lequel il a été choisi, c'est-à-dire faire du Cap une station de ravitaillement pour les bateaux joignant l'Europe et l'Asie[35]. Cette information se trouve dans tous les livres d'histoire portant sur l'époque. Immédiatement, Van Riebeeck doit faire face à quatre problèmes majeurs : le manque de femmes européennes, les relations avec la population locale hottentote, la volonté d'émancipation des membres de la colonie, les difficultés causées par l'importation d'esclaves. Traditionnellement, l'œuvre à laquelle Van Riebeeck est le plus souvent associé est d'avoir permis aux premiers *free Burghers* de se libérer en partie de la tutelle de la Compagnie et de s'installer au-delà de l'enceinte du fort. Peut-être parce que cet aspect des choses est le moins sujet à controverse. Michener n'échappe pas à la règle, et il nous présente le moment où les neuf premiers bourgeois du Cap se voient accorder une franchise[36]. L'instant est solennel, toutes les conditions du contrat sont clairement spécifiées, et dans ce rôle, Van Riebeeck joue le relais de la politique commerciale de la Compagnie hollandaise. Il intercède en faveur des intérêts des seigneuries, les dix-sept hauts dignitaires de la Compagnie. Le roman nous offre deux témoins de l'instant historique : Willem van Doorn qui envie les affranchis et comprend vite leur irrépressible besoin de main d'œuvre servile[37], et Jack le Hottentot dont nous avons déjà vu qu'il constate le vol dont son peuple est victime. Ses paroles sont d'ailleurs lourdes de signification, car le processus lancé avec l'établissement de fermiers en dehors du Cap se traduit par la dépossession des populations locales, leur refoulement dans des régions plus éloignées, leur assimilation voire leur anéantissement.

C'est sur ce terrain de la gestion des relations avec les Hottentots et les Bushmen que le rôle de Van Riebeeck peut s'exercer le mieux. Il doit agir en pionnier, s'adapter à des conditions totalement nouvelles ; non pas tant parce qu'un ressortissant d'une puissance marchande et coloniale doit gérer les relations avec les "indigènes", mais parce que ces populations ne sont pas connues et que l'objectif de l'établissement est au départ limité à la zone du Cap.

[34] *L'Histoire de l'Afrique du Sud,* op. cit., pp. 8, 10
[35] *The Covenant*, op. cit., p. 160
[36] *Ibid.*, p. 175
[37] *Ibid.*, pp. 175, 177

Leonard Thompson note qu'au début, les relations étaient assez cordiales, notamment grâce à l'échange intéressé de bétail contre toutes sortes d'objets[38]. Le propre journal de Jan van Riebeeck laisse deviner une période pendant laquelle les échanges ont été relativement sympathiques et amicaux. En date du 10 avril 1652, voilà ce que l'on peut lire dans son témoignage :

> Skipper Davit Coninck together with 2 assistants and 2 soldiers with fowling-pieces and muskets, having gone on a fishing excursion to the Salt River, encountered the 9 Saldania savages who adopted such an amicable and pleasant attitude that it was almost a wonder: they took the skipper round the neck as if with great joy -as soon as it had been explained to them that he was the captain of one of the ships- and made signs that if we had copper and tobacco they would bring us enough cattle[39].

Mais la concurrence des fermiers éleveurs européens et le manque de bétail, vont vite faire dégénérer ces rapports en affrontements[40]. Dans le roman, Van Riebeeck s'appuie sur les amitiés nouées entre Jack et Willem pour tenter de désamorcer les tensions, comme pour obtenir certains avantages. D'après le journal du commandant du fort, cela semble assez proche des nombreuses occasions de négociations qu'il y a eu entre les nouveaux arrivants et les populations locales.

> In the afternoon, the commander himself went to their camp and spoke to them. We proposed to them that they might give their cattle to us and in return always live under our protection and with their wives and children enjoy food without care or trouble. They would be assured that none of their enemies could in any way harm or molest them, and in this way they could continue to be the good and fast friends of the Hollanders, etc.
>
> To this they replied that they wished to remain good friends with us and, as stated before, would for a bellyful of food, tobacco and arrack, etc., fetch firewood for the cooks; but as to parting with their cattle, that could not be[41].

Mais lorsque Jan van Riebeeck l'estime nécessaire, il envoie des hommes armés régler le problème, et surtout il fait construire, à l'instigation de Karel van Doorn, devenu l'un des responsables de la Compagnie à Amsterdam, une haie d'amandes amères censée protéger la petite colonie des incursions hottentotes, empêcher les esclaves de fuir, et finalement isoler totalement le groupe d'Européens de leurs voisins. D'ailleurs, en s'appuyant sur ces faits, l'histoire afrikaner officielle a fait de Van Riebeeck un pionnier dans le domaine du développement séparé :

---

[38] Leonard Thompson, *A History of South Africa*, Yale University Press, New Haven and London, 1990, p. 37

[39] Jan van Riebeeck, *Journal of Jan van Riebeeck*, A. A. Balkeman, Cape Town, Amsterdam, 1952-1958, 3 vol. vol. 1, p. 30

[40] *A History of South Africa*, op. cit., p. 38

[41] *Journal of Jan van Riebeeck*, op. Cit., vol. 1, p. 313 (30 mai 1655)

> Il restait cependant un problème insoluble, celui des relations avec les Hottentots. En effet ils refusaient le travail manuel, tout en n'étant pas non plus intéressé par le commerce. A grandes difficultés, Van Riebeeck avait formé des troupeaux de bœufs et de moutons. Mais le 19 octobre 1653, la tribu des Strandlopers, menée par l'anglophone Herry, en tua le bouvier, David Jansz, avant de filer avec les bêtes. Une autre fois, un groupe arracha effrontément les boutons en cuivre des vêtements des enfants. En 1657, Van Riebeeck essaya de mettre sur pied une politique avec Rijckloff van Goens, commissaire de la compagnie en visite. D'un côté il pouvait essayer de faire de ces troqueurs des alliés à force de douceur et de persuasion ; de l'autre, il pouvait exclure les 'indésirables', 'grâce à nos fortifications et à nos corps de garde'. On était tout près d'une première séparation des territoires.
>
> Quand Van Riebeeck, le 7 mai 1662, quitta le Cap sur le *Mars* pour devenir commandant et président à Malacca en Extrême Orient, il laissait quatre petits forts, et une haie d'amandes amères plantée pour protéger le bétail des citoyens libres[42].

Cet extrait du livre de Grüter et Van Zyl, que l'on peut trouver en libre accès dans les bibliothèques du lycée Chateaubriand ainsi qu'à l'université de Rennes, est en tout point similaire à la version du roman. La haie d'amandes amères, composée d'épais buissons épineux, reste un tel symbole de l'évolution ultérieure du pays que Michener en a fait le titre du troisième chapitre : *A hedge of bitter almonds*[43]. Pour sa part, Timothy Keegan estime que dans ses efforts pour se prémunir des Hottentots tout en accordant des terres aux Hollandais libérés, Van Riebeeck apparaît aux yeux des Afrikaners comme le père fondateur justifiant la dépossession des Hottentots, c'est-à-dire que le souvenir de cet homme et de ses premières décisions est utilisé pour leur signification idéologique.

Fidèle à ses conceptions d'humaniste et utilisant la liberté permise par le roman, Michener souligne de son côté que Van Riebeeck a laissé sa marque dans l'histoire du pays pour avoir résisté aux injonctions de la compagnie qui voulait voir sauvagement mutiler tout esclave tentant de s'enfuir. Car les populations locales ne sont pas seules à poser problème. Dès l'instant où, en 1658, la petite colonie a compté une main-d'œuvre esclave, importée d'Orient ou d'autres régions d'Afrique, ces hommes et ces femmes ont cherché à se libérer. Dans le roman, malgré de multiples tentatives, notamment de la part de Deborah et Jango, Van Riebeeck ne cède pas aux pressions et refuse de les soumettre au sort terrible qui leur est réservé. Il n'en est pas de même de son successeur, dont Michener ne veut pas nous donner le nom[44], et qui débute au contraire son entrée en fonction par une séance de mutilation. De Van Riebeeck, il dit :

> [...]he absolutely forbade his soldiers to mutilate the slaves. In his regime there would be no cropping of ears, no branding, no nose lopped off. [...] Physically, Van

[42] *L'Histoire de l'Afrique du Sud*, op. cit., p. 11
[43] *The Covenant*, op. cit., pp. 17, 105, 206
[44] il s'agit de Zacharias Wagnaer, in *L'Histoire de l'Afrique du Sud*, op. cit., p. 12

> Riebeeck was a smaller man than any to whom he gave these orders ; morally he was the finest servant the Compagnie would ever send to the Cape[45].

De l'homme appelé à le remplacer, il écrit :

> The new commander was an extraordinary man, not a Dutchman at all, but one of the many Germans who long ago had sought employment in the Compagnie.[...] So on the day that Van Riebeeck sailed, his eyes aglow with visions of Java, the new commander faced the problem of a slave who had fled to join a Hottentot camp but had been recaptured by horsemen galloping across the flats. As soon as the escapee was brought within the fortress walls the commander ordered that his left ear be chopped off and both cheeks branded[46].

b - Cecil Rhodes

Cecil Rhodes est une autre figure historique du pionnier qui apparaît deux siècles plus tard, au XIXème siècle. C'est un sujet britannique à une époque où les grandes nations sont entraînées dans une course à la conquête territoriale, une époque de domination impérialiste. Rhodes agit selon sa propre volonté, il n'est l'envoyé de personne et ce n'est que dans un deuxième temps que ses conquêtes sont portées au crédit de l'empire britannique. Paul Coquerel dit de lui qu'il était un *impérialiste visionnaire*[47], dont les ambitions personnelles vite couronnées de succès vont coïncider avec les nécessités impériales de l'Angleterre. Cet homme d'affaires pressé (il est millionnaire avant d'avoir atteint trente ans) épouse le sens de l'histoire et ambitionne de relier Le Caire au Cap par un ensemble de territoires assujettis à la Couronne britannique. Il forge sa propre destinée historique et Michener le présente comme un homme parfaitement conscient de ses objectifs :

> [...] he pointed to the empty lands north of the Limpopo; at least the map showed them as empty, a vague Matabeleland governed by a son of the famous Mzilikazi. 'And here too', he said gravely, indicating land north of the Zambezi. With a sudden movement of his right hand he covered the entire segment of Africa with his palm. 'This map should all be red'. He meant that it should become part of the British Empire[48].

Il dispose de la volonté nécessaire pour réaliser ses ambitions et entraîner d'autres personnes avec lui. Dans le roman, il convainc Frank Saltwod de s'associer à la réalisation de son grand dessein et de s'évader de la petite vie médiocre qu'il mène à l'image de tous ses ancêtres : *Anything can be done if men*

---

[45] *The Covenant*, op.cit., p. 206
[46] *Ibid*., p. 207
[47] *La Nouvelle Afrique du Sud*, op. cit., p. 63 et *L'Afrique du Sud des Afrikaners*, op. cit., p. 48
[48] *The Covenant*, op. cit., p. 746

of good principle determine that it shall be done. Have you the courage to strike for immortal goals?[49] D'ailleurs, il a commencé à prouver que tout est possible en acquérant le monopole de l'extraction du diamant dans la ville de Kimberley à un moment où les réseaux de propriétés et les parcelles de terrain étaient si enchevêtrés que cela semblait impossible. Nous pénétrons dans les dédales de Kimberley grâce à une lettre de Frank Saltwood à sa mère[50], puis Michener met en scène Barney Barnato, principal rival de Rhodes jusqu'à ce que leurs rivalités financières se terminent par la victoire de Rhodes[51]. La formation de la De Beers Consolidated Mines Limited est évoquée dans la plupart des livres sur cette période[52], mais tout comme il l'a fait pour Van Riebeeck, Michener choisit des facettes particulières du personnage pour compléter l'image qu'il veut donner de l'homme. Et cette fois, le portrait n'est guère favorable.

Par l'intermédiaire de Frank Saltwood, le lecteur apprend que les Boers habitant le Transvaal sont très fiers de leur indépendance et prêts à la défendre les armes à la main au moindre signe de danger[53]. Or les ambitions de Rhodes passent par le Transvaal ; mais, mal préparée, la tentative de déstabilisation de la république Boer est un immense fiasco où Rhodes perd simultanément sa place de Premier Ministre du Cap et celle de directeur de la compagnie britannique qu'il a fondée comme un embryon d'Etat. Michener choisit de faire porter toute la responsabilité politique de cet échec sur Rhodes, même s'il évoque bien sûr le rôle de Jameson dans l'invasion manquée du Transvaal :

> [...]Mr. Rhodes had shortly before declared war on the Boer republics. His ragtag army, led by the mercurial Dr. Leander Starr Jameson, had tried to take over the government but had been roundly defeated[54].

Bien souvent, les livres d'histoire sur cette époque mettent en avant l'échec du "raid Jameson", la panique qui s'est emparée de l'expédition, et le fait que Jameson aurait agi au dernier moment à sa propre guise. D'après Bernard Lugan, c'est toute la politique de Rhodes qui a mené vers cette issue, et cette politique comportait deux erreurs manifestes : une surestimation des forces intérieures hostiles à la république Boer, une sous-estimation des capacités de réaction des dirigeants boers[55]. Leonard Thompson parvient de son côté jusqu'aux plus hauts personnages du gouvernement britannique en remontant la chaîne des responsabilités politiques.

---

[49] *The Covenant*, op.cit., p. 748
[50] *Ibid.*, p. 751
[51] *Ibid.*, pp. 753-5
[52] *A History of South Africa*, op. cit., p.116
[53] *The Covenant*, op. cit., pp. 769-73
[54] *Ibid.*, p. 778
[55] Bernard Lugan, *La Guerre des Boers. 1899-1902*, Librairie Académique Perrin, 1998, p. 98

> By that time British politicians were becoming alarmed about the political dynamics in Southern Africa. The relative decline of British industrial power relative to other Western states; the aggressive diplomacy of Germany; the rise of popular chauvinism in Britain -all these factors coincided with the realization that the Witwatersrand discoveries were the greatest known source of gold in the world. After the Conservatives replaced the Liberals in a general election in June 1895 the problem of the Transvaal republic rose to the top of the political agenda. Lord Salisbury, the ageing prime minister, appointed a Birmingham industrialist, Joseph Chamberlain, as secretary of state for the colonies and gave him a great deal of latitude. Chamberlain was a new phenomenon in British politics -self confident, aggressive, and an avowed imperialist. Chamberlain proceeded to facilitate a plot that Rhodes was hatching to force the Transvaal into the British Empire[56].

Michener adopte donc le point de vue des historiens les plus disposés à insister sur l'importance du rôle de Rhodes dans cette affaire. Mais L'*Alliance* n'est pas un essai historique, et l'auteur peut faire l'économie de la discussion politique pour choisir d'étoffer les différentes facettes du personnage, notamment sa morale, son mode de vie, ses mœurs. Avec l'affaire Jameson, il ressort ainsi que la vanité de l'impérialiste britannique a fini par faire trébucher ce pionnier de la conquête. D'ailleurs le lecteur est progressivement avisé de l'opinion générale que l'auteur se fait de l'individu, car bien des apartés et descriptions sont négatifs.

> [...]then the adjectives that depicted Mr Rhodes began echoing : '*relentless, self-assured, empire-driven*'.
>
> [...] Before he fell asleep he recalled the description of Kruger's appearance : '*ugly as sin*', and he reflected that spiritually Mr Rhodes might be described with those same words[57].

Ce ne sont pas les seules qualités "spirituelles" de Rhodes qui sont remises en cause. Intellectuellement aussi, il apparaît disposé à tous les stratagèmes pour parvenir à ses fins. C'est ainsi qu'il charge son protégé, Frank Saltwwod de prouver que la ville de Zimbabwe n'a pu être construite par des populations noires et qu'elle est en réalité la ville d'Ophir dont parle la Bible. Il ne resterait plus alors à l'Empire britannique qu'à annexer cette région pour civiliser les pauvres noirs restés dans l'ignorance de la civilisation... et encercler les républiques boers récalcitrantes.

> So now, if Rhodes could prove that no black society had ever been advanced enough to have built Zimbabwe, his theft of Matabeleland would seem more palatable. It would, after all, be rather ugly to have stolen a kingdom in order to bring it civilization if that kingdom had once been civilized.

[56] *A History of South Africa*, op. cit., pp. 138-9
[57] *The Covenant*, op. cit., p. 759

> Frank Saltwood was thus obligated to prove that Zimbabwe had been built far back, in the time of the Old Testament, and during his last three days on the site he remained in his tent, drafting another report to Mr. Rhodes[58].

Le lecteur, qui garde en mémoire le chapitre consacré au début du roman à cette ville de Zimbabwe, ne peut s'empêcher de comparer les efforts de Michener pour retracer une partie de la vérité historique, et les efforts parallèles du pionnier de l'impérialisme pour falsifier cette même vérité. Par la juxtaposition de ces versions dans le roman, Michener fait revivre les controverses, montre les machinations culturelles et prend position dans un débat dont les implications politiques dépassent le simple témoignage des pierres et vestiges. Tous les pionniers ne sont pas tous de vrais héros.

De plus, grâce à la personne du messager Frank Saltwood, le lecteur peut comparer la fatuité et la rouerie de Cecil Rhodes avec la fierté des deux familles boers qu'il est chargé de rencontrer. Dans leurs fermes de Vrymeer, les Van Doorn et le vieux couple De Groot, mènent une existence spartiate mais digne, et ils sont sans méfiance vis-à-vis de leur hôte britannique[59]. La femme du vieux combattant de toutes les guerres boers, Sybilla de Groot, est même comparée à une reine : *she resembled a Queen Victoria of the Veld, regal and rugged and triumphant*[60]. Là encore Michener ne nous épargne rien des défauts de Cecil Rhodes, car le portrait majestueux de cette femme, comme la présence rafraîchissante de Maud Turner, *a liberated young woman*, font écho à la phobie des femmes qui habite Rhodes. Il faut dire que cet aspect du personnage n'apparaît pas, ou peu, dans les livres d'histoire. Mais Michener, abstraction faite de ses propres opinions sur la question féminine, a tout de suite perçu les possibilités romanesques d'un tel trait de caractère. Car non seulement cela enrichit l'intrigue qui se noue entre Frank Saltwood et Maud Turner, contre le gré de Cecil Rhodes, mais en plus, ce dernier s'entiche d'une courtisane encombrante en la personne de la Princesse Radziwill. Elle va lui rendre la vie impossible et le poursuivre partout : après avoir été un pionnier de l'industrie impériale, Cecil Rhodes termine sa course et sa vie dans un lamentable vaudeville.

Dernier clin d'œil à l'homme de progrès et de civilisation, Michener évoque le travail que Cecil Rhodes propose à Frank Saltwood en vue d'obtenir l'aide de jeunes étudiants formés dans les meilleures universités. C'est un élément sans grande signification historique, mais, sur le plan de l'intrigue, Michener l'évoque à nouveau vers la fin du livre. En effet, dans leur bataille pour se prémunir de la domination anglaise, les Afrikaners tiennent à

[58] *The Covenant*, op.cit., p. 775
[59] *Ibid*., pp. 769-73
[60] *Ibid*., p. 772

l'indépendance de leurs filières d'éducation. Pourtant, le fils de Detleef van Doorn, présenté comme l'archétype du puritain nationaliste afrikaner, va rompre avec cet univers chauvin en acceptant une bourse de la fondation C. Rhodes dans une université anglaise[61]. D'autre part, Michener a lui-même consacré une part importante de sa fortune à financer des universités ou des bourses pour étudiants désargentés, mais qui étaient à ses yeux, capables et travailleurs. S'il a pu être sensible à ce généreux mécène de l'éducation, il n'en demeure pas moins que les critères d'attribution de ces bourses perpétuaient le vieux rêve de C. Rhodes de voir les communautés blanches assurer leur suprématie. Il fallait être ressortissant du Commonwealth, de l'Allemagne, ou des Etats-Unis... et bien sûr ne pas être une femme[62].

2 - Un homme d'Eglise : John Philip

Au moins aussi controversé que la personne de Cecil Rhodes, le révérend John Philip partage avec lui la citoyenneté britannique. Quoique évoluant une cinquantaine d'années plus tôt, John Philip n'en porte pas moins les stigmates d'une époque où la Grande Bretagne entend conquérir le monde en annexant des territoires mais aussi en façonnant les pays conquis à son image et en leur imposant sa philosophie politique. Si le nom de John Philip n'apparaît pas dans le roman de Michener, le lecteur peut en revanche suivre les activités du révérend Simon Keer tout au long d'un chapitre intitulé : *The Missionary*. Apparemment les deux personnages ne se confondent pas puisque celui de l'histoire est originaire d'Ecosse, fils de tisserands,[63] et que celui du roman vient du Lancashire, et que ses parents étaient boulangers[64]. Mais les activités de Simon Keer au sein de la London Missionary Society (LMS), son militantisme entre religion et politique pour mettre un terme aux pratiques esclavagistes en Afrique du Sud, et plus spécialement dans les communautés boers, ne laissent aucun doute sur son identité. Il faut dire que ce personnage a laissé partout les empreintes de son passages, mais, comme le remarque Leonard Thompson en citant le biographe de John Philip :

> Philip is a controversial figure in South African historiography. As Ross's biography demonstrates, he has been underrated both by conservative white South African historians and by Marxist historians[65].

Pour mesurer le caractère controversé de cette figure, citons deux points de vue assez différents émanant de Bernard Lugan puis Timothy Keegan.

---

[61] *The Covenant*, op.cit., p. 1034
[62] L'interdiction ne fut levée qu'en 1976
[63] *A History of South Africa*, op. cit.., p. 59
[64] *The Covenant*, op. cit., p. 435
[65] *A History of South Africa*, op. cit., note 56, p. 255

En 1828, à la suite d'une intense campagne missionnaire menée par le docteur Philip, bouillant animateur de la LMS dans la colonie du Cap et tenace ennemi des Boers, les Noirs libres obtinrent l'égalité juridique avec les Blancs. Cette décision, connue sous le nom de 'cinquantième ordonnance', eut des conséquences considérables car elle fit voler en éclats toute la pyramide sociale sur laquelle était bâtie la société boer traditionnelle. Désormais, les hommes de couleur non esclaves pourraient posséder la terre. Pour les Boers, il s'agissait d'une véritable révolution[66].

Philip was a disciple of fellow-Kirkcaldian Adam Smith, and he believed in the efficacy of free trade and the abolition of all restraints on enterprise and personal advancement. Such beliefs coloured Philip's attitudes towards colonial government. Hence he was to embrace a range of reformist causes at the Cape, and suffered the opprobrium that is the invariable lot of the crusader.

But Philip was no friend of radicalism, and was as staunch an upholder of the hegemony of class and property as any of his contemporaries[67].

En fait, en John Philip, c'est tout le courant religieux et politique des missions évangéliques de l'époque qui est remis en question. Et les jugements portés sur la LMS recoupent exactement ceux sur Philip, comme le montrent à nouveau avec les deux historiens précités, B. Lugan et T. Keegan.

Toujours en pointe dans le combat anti-Boer, la London Missionary Society, installée au Cap depuis 1803, prit la tête d'une croisade contre l'ordre social boer.

Par des rapports détaillés et très largement calomnieux au Colonial Office, les missionnaires affirmaient que les Boers maltraitaient leurs domestiques khoisan. Ils contribuèrent ainsi, dès le début de la période britannique, à alimenter en Grande-Bretagne un fort courant anti-Boer qui présenta ces derniers comme des barbares esclavagistes contre lesquels le gouvernement se devait d'intervenir[68].

At the same time Philip and the humanitarians [dont la LMS] were forging alliances with Cape Town's expatriate mercantile bourgeoisie in the 1820s. Humanitarian and mercantile interests became closely intertwined in a broad-ranging campaign for the reform of colonial society. Humanitarianism held out a vision of material as well as moral advance through the substitution of free labour for the labour of the servile. In this view people encouraged to produce and consume as free individuals, motivated by moral imperatives and by the prospect of personal betterment, were in the long run not only better Christians but also more productive and hence more profitable for employers and for the commercial classes than those whose labour was owned or coerced by others[69].

[...]it is equally notable that the humanitarians were relatively reticent on the issue of emancipation, in contrast to their strident condemnation of the exploitation of Khoi labour prior to Ordinance 50 of 1828. [...] But despite their intense dislike of the

[66] *La Guerre des Boers*, op. cit., p. 31
[67] *A History of South Africa*, op. cit., p. 91
[68] *La Guerre des Boers*, op. cit., pp. 25,30
[69] Timothy Keegan, *Colonial South Africa and the Origin of the Racial Order*, Leicester University Press, London, 1996, p. 94

> concept of property in human beings, they also believed in the absolute and inalienable right to the privileges of property. For the rights of property were the foundations of the entire capitalist edifice, and were clung to the more vehemently by the British middle classes as new populist, even socialist, ideas began to question them. In consequence, humanitarians had tended initially to look to gradual emancipation, based on preparing slaves for the responsibilities of freedom[70].

Si l'on examine certains passages du roman à la lumière de ces extraits, on pourra voir que Michener a choisi de présenter le missionnaire de la LMS sous un angle bien particulier. Au sujet de l'institution elle-même, il écrit : *The LMS was a revolutionary force of the most persistent power*[71], puis, au sujet de Simon Keer il ajoute : *Hilary was willing to concede that Keer was motivated by one ambition: to end slavery*[72]. En partant de l'hypothèse que Simon Keer représente réellement l'évangéliste John Philip, force est de constater que Michener expose l'opinion afrikaner. Il prête des intentions révolutionnaires à l'homme et à son mouvement évangéliste, mais elles ne l'ont été que du strict point de vue des fermiers boers, de leurs habitudes d'un autre âge, sans pour autant remettre en cause l'ordre social dominant basé sur l'économie de marché et la libre entreprise.

C'est sans doute pour garder toute liberté de jugement que Michener romancier choisit de transformer l'identité du personnage. Sur le plan de la crédibilité littéraire, il est plus facile de changer le nom de John Philip, inconnu du grand public, que d'inventer une nouvelle identité pour un double de Cecil Rhodes par exemple. Si le roman permet de telles libertés avec l'histoire, c'est aussi qu'il se cantonne à un aspect descriptif et démonstratif des phénomènes ou événements. Pour comprendre les enjeux des attitudes religieuse, sociale ou politique des personnages, il faut avoir recours à des analyses qui en expliquent les causes et les situent dans leur contexte. Michener préfère aider le lecteur à se faire une opinion des personnages en montrant leurs contradictions, en les exposant à un jugement moral plus que scientifiquement argumenté. Ainsi, au fil du livre, le lecteur en arrive à mépriser ce soi-disant révolutionnaire qui passe son temps dans les salons de la bourgeoisie plutôt que sur le terrain, avec les missionnaires. Le comble de sa vilenie est le conservatisme social qu'il manifeste dès lors que l'un de ses confrère décide de vivre avec une femme noire, ancienne esclave : il utilise alors son influence pour le mettre au ban de la communauté britannique. Le mariage d'un missionnaire de la LMS avec une ancienne esclave noire est un fait avéré : il a réellement causé le courroux du révérend qui est allé jusqu'à stigmatiser un tel comportement dans son livre intitulé *Research on South Africa*. [*In his Researches] he praises his predecessor, but regrets his too easy intimacy with his charges, and particularly*

[70] *The Covenant*, op.cit., p. 112
[71] *Ibid*., p. 434
[72] *Ibid*., p. 525

his marriage to a slave woman[73]. Si l'on présuppose que Keer/Philip est un abolitionniste, un révolutionnaire, il devient effectivement un imposteur quand il s'efforce de maintenir des conventions sociales basées sur les différences entre les races. Si, en revanche, on réintroduit la logique de son comportement dans un mouvement religieux qui s'adapte aux exigences du commerce et du marché du travail libérés de toute contrainte, tout en se voulant respectueux de l'ordre social et de la propriété privée sur laquelle il est fondé, il n'y a plus matière à contradiction.

Le dédoublement Keer/Philip permet à Michener de prendre des libertés avec la chronologie des événements. Alors que Leonard Thompson date son entrée en exercice de 1819[74], Michener fait intervenir Simon Keer dès les premières années du XIXéme siècle puisqu'il est le prédicateur par lequel se réalise la conversion d'Hilary Saltwood et que celui-ci arrive en Afrique du Sud en 1810. De plus, il le rend responsable des enquêtes menées en 1812 par la LMS auprès des familles boers, enquêtes qui se traduisent par des dénonciations et des procès motivés par les mauvais traitements infligés aux Noirs et aux Hottentots. A l'origine de ces enquêtes, il mentionne le livre *The Truth about South Africa* que Simon Keer rédige pour intéresser le public britannique à la question et provoquer une réponse politique à la situation[75]. Si l'on peut y voir un écho de l'ouvrage mentionné plus haut, il n'en demeure pas moins que le véritable livre de John Philip est paru en 1828, seize ans après la série de procès. A partir de cette époque, l'épisode judiciaire est connu dans l'histoire afrikaner sous le nom de *Black Circuit*. Dans *L'Alliance*, c'est l'agitation du missionnaire qui en est responsable et Lodevicus the Hammer est convoqué au tribunal pour justifier de sa conduite, en même temps qu'un personnage historique, Frederick Bezuidenhout[76]. Mais si cette expérience est constitutive de la conscience afrikaner contre le pouvoir britannique, John Philip n'en est pas à l'initiative et c'est la LMS, en tant que corps constitué qui a déclenché la bataille[77].

3 - Trois guerriers

Les premiers vrais hommes de guerre que nous rencontrons dans *L'Alliance* sont des Noirs. Auparavant dans le roman il y a bien eu des conflits armés mais très sporadiques et menés par des Blancs, la plupart du temps en situation d'autodéfense. C'est le cas par exemple avec l'attaque massive subie à Grahamstown, mais qui est repoussée par les valeureux Boers venus aider les

[73] *Colonial South Africa*..., op. cit., note 62, p. 317
[74] *A History of South Africa*, op. cit., p. 59
[75] *The Covenant*, op. cit., p. 448
[76] *Ibid*., p. 463
[77] *La Guerre des Boers*, op. cit., pp. 25, 30

habitants britanniques de la ville. Dans le chapitre suivant, intitulé *Mfecane* et qui signifie l'écrasement, le martèlement, Michener relate un épisode de l'histoire des populations africaines du pays, lorsque des royaumes puissants se sont trouvés déséquilibrés et ont sombré dans des affrontements destructeurs. Le royaume zoulou a joué dans ce drame un rôle de premier plan, mais son chef, Shaka, étant devenu une légende nous aborderons plus loin son histoire.

a - Mzilikazi

Un autre guerrier apparaît dans ce chapitre, et il est d'ailleurs présenté le plus souvent en opposition à Shaka par la bonhomie et la douceur de ses méthodes. Il s'oppose aussi à lui par le simple fait de refuser son autorité. Michener mentionne qu'il refuse de rendre du bétail aux Zoulous[78], ce qui est crédible puisque le bétail est la richesse la plus convoitée parmi ces populations d'éleveurs, au même titre que chez les pasteurs blancs, les Trekboers. De son côté, Leonard Thompson écrit : *In about 1821, one of Shaka's allies, a chief named Mzilikazi, rebelled against him and fled northward to the highveld with a small band of warriors*[79]. Mais il poursuit aussitôt en disant :

> There they became known as *Ndebele* (Nguni) or *Matabele* (Sotho). Using Zulu military methods, they carved out a state between the Vaal and the Limpopo rivers, conquering several Sotho and Tswana chiefdoms and incorporating many of their people as subordinates, exacting tribute from others, and, like the Zulu, sending impis [leurs armées] out to terrorize more distant communities[80].

Le portrait que Michener dresse de Mzilikazi est au départ en contradiction avec ce court extrait. Les phrases qui suivent, tirées du roman, complètent le tableau de ce chef que l'auteur veut rendre magnanime :

> Mzilikazi ruled wisely with a minimum of passion. He was so considerate of his subjects that he kept no gang of assassins to inflict his will. [...]
> In all things he was gentle: speech, movement, the giving of orders, his manner of dress, his love of singing[81].
> [...]'I hate battle. I want no more of killing.'[82]
> Shaka was tall, iron-hard and lean; Mzilikazi seemed to be getting fat and soft. When Shaka spoke the earth seemed to cringe in obedience, but Mzilikazi smiled much more than he frowned and his voice never rose in anger. Furthermore, Shaka was a brilliant but violent man, somewhat distant even to his friends, while Mzilikazi was frank and open to all, a man who seemed to do always the right thing[83].

---

[78] *The Covenant*, op. cit., p. 563
[79] *A History of South Africa*, op. cit., p. 86
[80] *Ibid*., p. 86
[81] *The Covenant*, op. cit., p. 563
[82] *Ibid*., p. 569
[83] *The Covenant*, op.cit., p. 570

Puis le lecteur prend connaissance des horreurs survenues chez les Zoulous à la mort de la mère de Shaka : hystérie collective, meurtres et destructions. L'un des lieutenant de Shaka, Nxumalo, fuit ces massacres avec deux de ses épouses survivantes et espère rejoindre le havre de paix supposé du royaume de Mzilikazi. Mais Nxumalo n'est pas au bout de ses découvertes macabres puisque c'est maintenant toute la population Matabele qui dévaste des régions entières avec bétail et habitants. L'opinion que le lecteur s'est faite sur Mzilikazi s'effondre :

> And then they learned the meaning of the word Mfecane -the crushing, the sad migration, for they came upon an area, fifteen miles wide and stretching endlessly, in which every living thing had been destroyed. There were no kraals, no walls, no cattle, no animals, and certainly no human beings. Few armies in history had created such total desolation, and if Nxumalo and his family had not brought food with them, they would have perished.
>
> As it was, they began to see signs indicating that hundreds of people had been slain, their bodies left to rot; for mile after mile there would be strands of human bones[84].

Après avoir désorienté si facilement le lecteur en quelques pages, Michener lui doit une explication. Il s'y essaye en rapportant le dialogue entre Nxumalo et un rescapé des tueries qui propose sa version :

> [...]they did utter one word that perplexed the travelers : 'Mzilikazi'.
>
> 'Who was pursuing him? ' Nxumalo asked.
>
> 'No one. He was pursuing us.'
>
> 'Mzilikazi? '
>
> 'A monster. A life-eating monster.'
>
> [...] 'He slaughtered everything -trees, dogs, lions, even water lilies.'
>
> 'But why? ' Nxumalo asked unable to comprehend what he was hearing.
>
> 'He summoned our group of kraals... told us he wanted our cattle. We refused... and he started the killing.'
>
> 'But why slay everyone? '
>
> 'We didn't want to join his army. When we ran away he didn't even send his soldiers after us. They didn't care. They had enough to do killing those at hand.'
>
> 'But what was his purpose? '
>
> 'No purpose. We weren't useful to his moving army. In his rear we might cause trouble. '
>
> 'Where was he marching? '
>
> 'He didn't know, his soldiers said -they were just marching.'[85]

[84] *Ibid*., p. 581
[85] *Ibid*., p. 582

Un changement aussi radical en quelques pages, entre l'apparence pacifique des débuts puis le développement d'une folie destructrice sans véritable fondement rationnel, a de quoi rendre perplexe. D'autant plus que Michener consacre des centaines de pages à des explications parfois assez fines et détaillées sur toutes sortes d'événements ayant marqué les populations blanches installées en Afrique du Sud. Bien sûr pour cette période une première difficulté surgit dès lors que l'on tente d'approcher la vérité historique : le manque de traces écrites. Les tribus noires conservent leur mémoire collective par la tradition orale, et nous ne disposons donc pas d'archives dans lesquelles puiser pour formuler des hypothèses étayées sur les faits marquants du *Mfecane*. Il existe cependant des témoignages écrits, comme le mentionne Michener lorsqu'il parle d'un marchand anglo-irlandais (Henry Francis Fynn), et d'un jeune aventurier de dix-huit ans (Nathaniel Isaacs) qui tous deux ont côtoyé Shaka et en ont parlé dans leurs récits[86].

Mais l'inconvénient de ces sources, comme de celles qui viennent plus tard, c'est d'avoir été rédigées par des Blancs, souvent en rivalité, en conflit, ou tout du moins en concurrence avec les populations noires. De plus, même si les auteurs ne sont pas directement impliqués dans les affrontements meurtriers, ils sont malgré tout porteurs d'une idéologie qui transforme les Noirs en barbares perçus comme une menace. Ce n'est que par la suite, lorsque les Blancs ont assuré leur domination dans le pays, que l'idéologie a fait du Noir un être inférieur demeuré au stade de l'enfance. Cette idéologie a largement été véhiculée par les missionnaires chrétiens, et elle a eu des conséquences jusque dans la mentalité des convertis noirs, fussent-ils des militants conscients de la cause noire. C'est ainsi que Solomon Tshekisho Plaatje écrit en 1915 un roman où il raconte du point de vue des tribus noires, la rencontre avec les Afrikaners du Grand Trek. Plaatje est pourtant l'un des fondateurs du South African Native Congress, ancêtre de l'ANC. Mais les personnages de son roman sont naïfs, ils ont des références à la Bible qui font de son roman un témoignage précieux mais décalé sur la période du *Mfecane* et ses suites. Voici par exemple un début de chapitre du livre.

> Que l'on autorise Cent Sous à faire une digression pour décrire la beauté et les vertus de l'une des épouses du roi Mzilikazi, le lys de son harem, appelée Umnandi, la douce. Elle était originaire de Umziyati, la ville du Bison, et descendait d'une lignée de valeureux guerriers connus pour leurs nombreuses actions d'éclat. La description que l'on fit d'elle à Cent Sous, l'octogénaire blanchi par les ans, lui rappelait le fameux passage du Cantique des Cantiques :
>
> *Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem,*
> *Comme les tentes de Kedar, comme les pavillons de Salomon.*

[86] *The Covenant*, op.cit., p. 567

Ne prenez pas garde à mon teint noir,
C'est le soleil qui m'a brûlée.
Les fils de ma mère sont irrités contre moi,
Ils m'ont fait gardienne des vignes,
Ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée[87].

Se rendant compte de l'incongruité de ce parallèle historique, Plaatje ajoute immédiatement une touche d'humour : *Si bien que quand il remplaçait 'vignes' par 'champs de maïs', il croyait pouvoir se la représenter jusque dans les moindres détails*. Mais son choix fondamental reste celui d'un homme converti à la foi chrétienne (il était luthérien), et il faut souvent décoder le roman pour y déceler des aspects de la vérité historique parasitée par l'influence de plusieurs sources culturelles.

En ce qui concerne les cause réelles du *Mfecane*, les livres favorables aux Afrikaners fournissent quelques explications dont Michener semble s'être inspiré. De façon plus ou moins savante, ils insistent longuement sur les violences inter-tribales, qui, comme l'a suggéré Christopher Saunders, sont tellement associées à ce mot de *Mfecane* qu'il pense judicieux d'en changer[88]. La version de *L'Alliance* est très proche de ce que l'on peut trouver comme stéréotype dans n'importe quel livre. Comparons les textes :

> The Mfecane that raged through southeast Africa in the early decades of the nineteenth century produced excesses which went far in determining the development of an immense area.
>
> The rampaging of the two kings, Shaka of the Zulu and Mzilikazi of the Matabele, set in motion sweeping forces which caused the death within a short period of time of huge numbers of people[...].
>
> The principal contributor to this desolation was not Shaka, whose victories tended to be military in the old sense, with understandable loss of life, but Mzilikazi, who invented the scorched-earth policy and applied it remorselessly. Why he slaughtered so incessantly cannot be explained. Nothing in his visible personality indicated that he would follow such a hideous course, and there seems to have been no military necessity for it. He killed perhaps because he sought to protect his small band, and the surest way to do so was to eliminate any potential opposition. Young men and male children became targets lest when they matured they seek revenge against the Matabele.
>
> The widespread slaughter did not seem to alter Mzilikazi personally. His manners did not become rough, nor did he raise his voice or display anger. [...]
>
> It must not be supposed that Mzilikazi and Shaka were personally responsible for all the Mfecane deaths. In many instances they merely set in motion vast dislocations of people whose ultimate exterminations of minor tribes occurred at distances far from

[87] Solomon T. Plaatje, *Mhudi, Une épopée retraçant la vie des indigènes en Afrique du Sud il y a cent ans*, traduction de J. Sévry, Actes Sud, 1997, p. 127
Sol. T. Plaatje, *Mhudi, an Epic of South African Native Life a Hundred Years Ago*, The Lovedale Press, 1930

[88] *Writing History*…, op. cit. , p. 72

> Zululand. If ever the domino theory of inter-tribe and inter-nation response to stimulus functioned, it was during the Mfecane. A few hundred Zulu started to expand in all directions, and when they moved south they disturbed the Qwabe, who themselves moved farther south to disturb the Tembu, who moved on to dislocate the Tuli, who encroached upon the Pondo, who pressured the Fingo, who impinged upon the secure and long-established Xhosa. At that moment in history the land-hungry Trekboers were beginning to encroach upon territory which the Xhosa had long used as pasture; and caught between to grinding stones, the Xhosa sought relief by attacking kraals like Tjaart van Doorn's, whose owners brought pressure on Cape Town, which caused questions to be asked in London. Similar chains of dominoes collapsed in other directions as tribes moving outward dispossessed their neighbors of ancestral lands[89].

Voici maintenant ce que l'on peut lire dans un ouvrage de voyage et de vulgarisation sur l'Afrique du Sud, rédigé par Gerald Cubitt, photographe, et Peter Joyce, écrivain et journaliste. Même si ce livre est paru après celui de Michener, on peut supposer que l'idée principale qui y est développée est largement enseignée en Afrique du Sud :

> Oublions un peu le Grand Trek (bien que ces deux événements soient intimement liés) et penchons-nous sur le Difaqane; nous le définirons simplement en disant que ce fut la migration forcée de millions de membres de tribus noires, d'abord vers l'ouest et le nord du Zoulouland, puis finalement vers la majeure partie du sous-continent septentrional. Cette migration commença lorsque Shaka, chef des guerriers zoulous, supprima toute opposition dans son entourage immédiat et se mit en route pour de sanglantes conquêtes, déclenchant une énorme réaction en chaîne de violences et contre-violences. Les tribus défaites durent s'éloigner, en repoussèrent d'autres qui, à leur tour, émigrèrent pour répandre le feu, l'épée et la famine dans les régions encore plus éloignées. La théorie des dominos était en action avec ses conséquences classiques, notamment la dévastation[90].

En comparaison de ce que nous avons pu lire sur l'épisode des missionnaires britanniques, où Michener ne cherche pas à expliquer les origines du mouvement d'évangélisation, il y a dans ce chapitre du roman un effort incontestable pour rendre intelligible des phénomènes historiques peu connus et intrigants. Mais le roman n'atteint pas le niveau des causes réelles ; il évoque des causes supposées transmises par les descendants des colons.

Si Shaka dispose d'une réputation qui a franchi les continents, notamment grâce au mouvement d'émancipation des Noirs américains, Mzilikazi ne reste connu, en dehors de l'Afrique du Sud, que de cercles restreints. Un aspect intéressant de ce qui se dit, se raconte, et s'écrit sur ce guerrier fameux est la férocité qu'on lui attribue à mesure que son peuple, les Matabele, remporte victoire sur victoire. L'image du Noir inférieur et sous-développé ne se confond

---

[89] *The Covenant*, op. cit., pp. 584-6

[90] Gérald Cubitt & Peter Joyce, *Voyage à travers l'Afrique du Sud*, C. Struik, Capetown, 1989, pp. 24-5
C'est l'unique ouvrage que le consul français d'Afrique du Sud a bien voulu nous fournir.

pas avec ce portrait. Mais c'est qu'avant de devenir une main-d'œuvre salariée soumise aux conditions de l'exploitation et du racisme de l'apartheid, donc un peuple tenu à l'écart et méprisé, les populations noires ont infligé de lourdes pertes aux colons blancs et ont longtemps représenté une menace pour la survie même de leur installation dans le pays. Ainsi, il est souvent question dans les livres du "terrible Mzilkazi". D'ailleurs, Sol T. Plaatje, dont nous avons déjà parlé, ne se prive pas de raconter comment un envoyé des Trekboers est arrivé complètement défait après que son groupe de migrants a été attaqué par les soldats de Mzilikazi et que tout le bétail a été capturé.

> Après que le Boer eut parlé, le chef Moroka demanda : 'Vous dites que tous vos bœufs ont été capturés par les Matabélé, en dépit de tous les fusils que vous avez ?
>
> - Oui, capitaine, répondit le jeune Boer.
>
> - Mais Sarel [Cilliers] et ses Boers ne leur ont-ils pas envoyé de la fumée avec ces bâtons qui crachent du feu par le nez ? demanda un deuxième chef. Est-ce que les Matabélé avaient des armes à feu eux aussi ? Mais comment donc ont-ils pu s'y prendre ?[91]

Les historiens afrikaners, ou plus généralement occidentaux, racontent plutôt la deuxième phase de l'histoire, lorsque Trekboers, et Ngunis associés insiste Plaatje, ont récupéré leur bétail dans une défaite qu'ils ont infligé aux troupes de Mzilikazi à Vegkop, en 1837.

Avec le chapitre consacré à la guerre anglo-boer (1899-1902), *The Venloo Commando*, le lecteur fait la connaissance de bon nombre de guerriers expérimentés. Les Boers engagés dans le conflit ne sont pas à proprement parler des professionnels, puisqu'il n'existe pas de corps militaire constitué dans les républiques, si ce n'est une artillerie. La défense repose donc sur l'expérience des commandos, petites unités armées dont le commandement est élu. Ces soldats-citoyens disposent de chevaux pour se déplacer (ils ne les utilisent pas pour combattre) ; ils ont souvent l'expérience de combats contre les Anglais ou les tribus noires, mais ils ne fonctionnent pas comme une armée permanente. Michener fait à nouveau intervenir un personnage qu'il affectionne tout particulièrement : le général de Groot. Frank Saltwood, l'avait déjà rencontré à l'instigation de C. Rhodes, et cette fois, à plus de soixante ans, il repart au combat avec sa femme. Les pages qui lui sont consacrées donnent de lui l'image d'un homme courageux, dévoué, fier et obstiné mais sans méchanceté, plein de tendresse pour sa compagne de toujours, fidèle dans toutes les batailles. C'est lui qui donne le plus de mal aux troupes britanniques, et, quoique vaincu sur le terrain militaire, il sort grandi par sa bravoure. Mais de Groot est un personnage de fiction, fabriqué par Michener grâce à la biographie de plusieurs dirigeants boers.

---

[91] *Mhudi*, op. cit., p. 154

En face d'hommes comme lui, l'Empire britannique a engagé son armée et les moyens que lui procurent ses colonies dans le monde entier. Michener s'intéresse de plus près à deux des commandants de cette armée en campagne: Sir Redvers Buller et Lord Kitchener of Khartoum. Ils apparaissent au premier plan dans des phases différentes de la guerre : Buller dans la première, Kitchener dans la seconde. Ils portent donc avec eux l'image de ces deux périodes : maladroite et meurtrière pour l'une, cruelle pour l'autre. Dans les deux cas, les situations sont favorables à des développements romanesques, car elles donnent lieu à des événements cocasses ou terrifiants, et Michener saisit toutes ces occasions pour faire vivre des sentiments extrêmes en plein cœur des batailles. Il n'en n'oublie pas pourtant que ces batailles sont du domaine de l'histoire, et le chapitre sur la guerre suit une trame événementielle et chronologique réelle[92].

b - Redvers Buller

Buller fait partie des personnages que Michener apprécie : le lecteur peut suivre une description assez minutieuse de cet homme, de ses habitudes et de ses méthodes militaires.

> Sir Redvers Buller, scion of the noble family that had given King Henry VIII two of his queens, Anne Boleyn and Catherine Howard, was sixty years old, something over two hundred and forty pounds in weight, and chair bound at headquarters for the past eleven years. [...]
>
> He was of medium height, with an enormous belly, and had a strange head which once seen could never be forgotten. It was shaped like an eggplant, heavy and triple-chinned at the bottom, rising almost to a point at the top. His small eyes almost touched at the bridge of a very large nose, which guarded a huge, bushy moustache that smothered his weak upper lip. As if he sought to accentuate the odd shape of his head, he favored a small, tight military hat with a long visor that obscured his vision.
>
> When he spoke, his one conspicuous asset manifested itself: his voice rumbled with deep, masculine authority, but what it said was rarely understood, for a rambunctious horse had kicked out his front teeth[93].

L'ayant ainsi décrit, Michener rapporte quantité d'opinions différentes sur ses qualités ou défauts supposés en tant que militaire. Grâce au rôle de Frank Saltwood comme homme de liaison, le lecteur apprend que les premières exigences de Buller pour se préparer au combat sont : une baignoire (parce que l'on ne bivouaque pas sans une baignoire), une immense cuisine, un lit de plumes avec des couvertures en supplément et six cents bouteilles de vin de Trianon... Les explications pour justifier de telles demandes sont lapidaires :

---

[92] Gilles Teulié, *Les Afrikaners et la guerre Anglo-Boer (1899-1902). Etude des cultures populaires et des mentalités en présence*, CEPERNAC, Montpellier, 2000, p. 9

[93] *The Covenant*, op. cit., pp. 821-2

Man wants his comfort[94]. Mais tout aussi lapidaire est la première conclusion à laquelle Frank Saltwood parvient au bout de quelques jours : *Redvers Buller was an ass*[95]. Les défaites successives enregistrées par Buller et ses hommes vont dans un premier temps confirmer cette conclusion. Michener prend visiblement plaisir à raconter les incertitudes et coups manqués de ce chef militaire de ce qui est, à l'époque, la plus puissante armée du monde. Envoyé pour dégager les villes assiégées telle Ladysmith, Buller passe plusieurs jours à élaborer un plan... qu'il change à la toute dernière minute pour finalement lancer une attaque de front sur la colline à prendre. C'est un échec cuisant, surtout pour les centaines de soldats qui y laissent leur vie. Bernard Lugan, qui consacre un livre dans lequel il présente la guerre du point de vue boer, écrit que lors de cette tentative avortée, *des marches de nuit furent ordonnées en terrain inconnu et sans reconnaissance préalable* et que d'autre part *des attaques frontales furent lancées contre un système défensif boer particulièrement bien étudié*[96].

L'une des conséquences de ces premières défaites est la décision prise par le pouvoir britannique de réorganiser le commandement militaire[97]. Michener annonce ainsi l'arrivée de Lord Roberts of Kandahar et de Lord Kitchener of Khartoum[98]. Mais cette réorganisation a dû se traduire par l'application de ce que préconisait depuis le départ le général Buller qui était contre la multiplication de plusieurs fronts pour dégager les villes assiégées : les troupes seraient concentrées en deux points, à partir du Cap et du Natal, et elles suivraient les lignes de chemin de fer afin de remonter vers le cœur des républiques. Buller est demeuré aux commandes de l'armée qui opérait sur le front du Natal. Cette stratégie sérieuse n'empêche pas Michener de continuer à dresser le portrait de Buller en personnage comique, qui, allongé sur son lit de campagne, regarde à la longue vue les positions de l'ennemi à travers ses orteils ![99] Il égratigne aussi au passage la bureaucratie pléthorique et désordonnée du commandement britannique, car après la mort d'un des généraux sur le champ de bataille (il s'agit du général Woodgate d'après B. Lugan[100]), deux successeurs furent nommés, par deux autorités différentes, dont Buller[101]. Enfin, comble de l'absurde, la bataille de Spionkop, le 23 janvier 1900, se déroule dans une confusion totale de part et d'autre, d'autant que les combats ont lieu dans un épais brouillard. Les troupes suivent ordres et contre-ordres, essuient de lourdes pertes, croient vaincre lorsqu'elles sont au bord de se faire massacrer et inversement. Michener n'est pas

[94] *The Covenant*, op.cit., p.826
[95] *Ibid.*, p.826
[96] *La Guerre des Boers*, op. cit., p.148
[97] *Ibid*., p.160
[98] *The Covenant*, op. cit., p. 830
[99] *Ibid.*, p. 831
[100] *La Guerre des Boers*, op. cit., p.167
[101] *The Covenant*, op. cit., p. 835

habitué à la subtilité littéraire, mais les pages sur ces combats sont proches du théâtre de l'absurde : on rit alors que la réalité est dramatique.

Pourtant, et c'est ce qui rachète Redvers Buller aux yeux de Michener, le commandant de l'armée du Natal sait gagner et garder la confiance de ses hommes. Frank Saltwood découvre cette facette moins connue de l'homme le plus célèbre pour les caricaturistes des journaux occidentaux :

> [...]One fact persisted : Buller's foot soldiers consider him the best general they ever served under. I've asked a score of them. Always the same answer: 'I'd go anywhere with Old Buller. He looks after his men'. And now Saltwood realized that many of the horrendous decisions he saw Buller make were done to preserve lives. He might drink too much Trianon sparkling, and as one correspondent wrote, he did eat gargantuan meals; but where human life was concerned, he was spartan. 'Train them hard', he had told Saltwood. 'Drive them hard. But bring them back in good order.' [102]

Lorsque le 28 février 1900 le siège de Ladysmith est enfin levé, Buller saisit même l'occasion de donner à Saltwood une petite leçon sur les qualités de l'homme en guerre :

> 'Where are those cavalry men going?' Buller asked Saltwood.
>
> 'Pursuing the enemy.'
>
> 'Pursue an enemy who's been honorably defeated? Good god, call our men back. Give poor devils decent time to lick their wounds.'
>
> 'Sir, we've been chasing those damned Boers for months. This is our chance to eliminate them.'
>
> From beneath his tight little hat General Buller stared at his South African aide. 'Sir, you have none of the instincts of a gentleman.' When Frank tried to protest, Buller put his heavy arm about his shoulder. 'Son, if we lose honor in warfare, we lose everything.' And he canceled the pursuit[103].

A sa façon, passant d'un camp à l'autre en mettant en avant les forces et faiblesses de chacun, Michener tente de maintenir un certain équilibre entre Boers et Britanniques. Ainsi, alors que le lecteur est amené à apprécier les qualités de gentleman d'un commandant peu glorieux, il suit également les efforts pleins de panache des volontaires boers, alors que leur commandement est visiblement incapable de mener une guerre moderne. Il donne aussi les opinions que chacun se fait de la barbarie de l'autre, aboutissant à nouveau à un équilibre des forces. C'est le cas lorsque les Anglais sont scandalisés par le massacre de leurs chevaux, et que de leur côté les Boers sont choqués par le droit des Noirs de porter les armes dans le camp adverse. Mais avec la victoire britannique sur Ladysmith le conflit bascule, et, six mois plus tard, tout le

[102] *The Covenant*, op.cit., p.844
[103] *Ibid*., pp. 846-7

territoire boer est occupé. Cela donne l'occasion d'un troisième portrait d'homme en guerre.

c - Kruger

En octobre 1900, Kruger part pour l'Europe. L'événement est non seulement incompréhensible aux yeux de Michener, qui ne se prive pas de donner son avis au lecteur, mais il est méprisable, car ce dirigeant politique abandonne son pays et sa femme. Le romancier discute alors avec les historiens, et il donne sa propre version des choses :

> [In leaving the country], he created a profound problem for Boer historians. They would find it impossible to say flatly that in time of deepest crisis their president had fled his country, abandoning it to the enemy. They would devise all sorts of explanations, all kinds of justifications: 'He went to enlist allies. He went to represent us in foreign capitals. He took our gold to safekeeping. We sent him away, he didn't go.' But the fact would always remain that history was replete with examples of other beleaguered leaders who had refused to quit their native lands in time of crisis -so many, that it had become the honorable tradition.[...] It would be difficult to find another major example in which the elected ruler of a country abandoned it, and his old wife, and his trek companions, but Oom Paul Kruger did, and the explanation he gave while wandering futilely from court to court in Europe sounded hollow.
>
> For his strange behavior there might be political justification; an effort did have to be made to keep his nation alive, and help from Europe might have been the only practical solution. But it is impossible to conjure up any explanation as to why an old man like this would abandon his wife of many years .[104]

En comparaison, voici ce que l'on peut lire dans le livre de D.J. van Zyl : *Il fut décidé que le président, que son grand âge empêchait de suivre les commandos, devait se rendre en Europe pour s'attirer le soutien des gouvernements en faveur des deux républiques*[105]. A la page suivante, un encadré spécial explique *la fin d'un exil solitaire* :

> Paul Kruger était âgé de 75 ans lorsqu'il quitta Lourenço Marques le 19 octobre 1900, à bord du croiseur hollandais *De Gelderland*, prêté par la jeune reine Whilelmina, qui allait l'emmener en Europe. Il débarqua à Marseille le 22 novembre, où il fut reçu avec beaucoup de cordialité et de respect, comme dans toutes les autres villes de France, d'Allemagne et des Pays-Bas qu'il visita. Mais aucun gouvernement européen ne voulait ouvertement supporter la cause boer.
>
> Sa femme mourut à Pretoria le 20 juillet 1901 et un an plus tard, le traité de Vereneeging fut signé le 31 mai 1902 : deux coups durs pour ce vieillard malade[106].

[104] *The Covenant*, op. cit., p. 864
[105] *L'Histoire de l'Afrique du Sud*, op. cit., p. 45
[106] *Ibid*., p. 46

De son côté, Bernard Lugan est beaucoup plus laconique : *Le 12 septembre, Kruger était à Lourenço Marques, en territoire portugais, d'où il s'embarqua le 19 octobre pour l'Europe à bord d'un navire hollandais, le Gelderland*[107].

Michener réaffirme là sa liberté de romancier par rapport aux historiens. Dans la majeure partie du roman, il relate les épisodes sous différents angles et points de vue. Il soupèse le pour et le contre, ses personnages apparaissent dans leurs forces et faiblesses, mais l'auteur intervient dès lors qu'il estime devoir faire partager ses sentiments à son lecteur. C'est ainsi que sur des questions qui semblent mineures, il peut affirmer sans ambages ce qu'il pense, comme dans le cas du départ de Kruger. L'histoire est une science qui prend racine dans un pays donné et se pose souvent les problèmes en fonction de cette appartenance à un pays. Michener tient à montrer que le romancier est moins dépendant de ces conjonctures, mais sans doute est-il aussi aidé par sa nationalité américaine qui le place au-dessus du conflit. L'accusation de trahison qu'il porte à l'encontre de Kruger situe de toute façon le débat sur un terrain moral, à la limite de l'histoire et de la politique.

Avec la deuxième phase de la guerre, Michener continue de donner son avis sur les événements. La stratégie de guérilla, mise au point avec un certain succès par les Boers qui n'entendent pas capituler, entraîne des mesures de rétorsion de la part des Britanniques qui pratiquent la politique de la terre brûlée afin d'isoler les commandos de leurs bases arrière. Le bétail est détruit, les fermes sont brûlées, les femmes, les enfants et les vieillards sont emmenés en camp de concentration. Dans cette partie du roman, nous suivons les souffrances des familles boers enfermées, soumises à la malnutrition et aux maladies infectieuses. Le taux de mortalité y est considérable. En parallèle le lecteur est tenu au courant de la poursuite des opérations de guérilla par les commandos qui mettent souvent en déroute l'armée d'occupation. La politique de Kitchener est donc essentiellement vue du côté des Boers, ce qui est déjà un moyen pour l'auteur d'indiquer quel camp il soutien. De plus, il fait en sorte que son jeune héros, Frank Saltwood, soit renvoyé de son travail auprès de Kitchener, pour avoir dénoncé, à la suite de son épouse, les mauvais traitements dans les camps. La femme de Saltwood, Maud, n'est en effet pas restée inactive. Elle est allée constater par elle-même la situation et s'est tout de suite chargé de la faire connaître aux yeux du monde, tout en essayant de soulager les souffrances. Maud Saltwood (au départ Maud Turner dans le roman), est le pendant d'un personnage historique : Emily Hobhouse. B. Lugan lui consacre une page de son livre :

[107] *La Guerre des Boers*, op. cit., p.189

Pacifiste, Emily Hobhouse était membre du South African Conciliation Committee qui militait pour un arrêt des hostilités en Afrique du Sud. En dépit de la censure qui était appliquée dans la presse britannique, les nouvelles des méthodes de guerre décidées par le général Kitchener parvenaient à filtrer.

Scandalisée, Emily Hobhouse créa le South African Women and Chidren Distress Fund, destiné à venir en aide aux femmes et aux enfants internés dans ces camps, puis elle décida de se rendre en Afrique du Sud afin de se faire par elle-même une opinion.

Le 27 décembre 1900, elle était au Cap et, après avoir obtenu l'autorisation de visiter un certain nombre de camps, elle constata que le sort des femmes et des enfants boers qui y étaient internés était déplorable et que la mortalité y était terrible. [...]

Rentrée en Angleterre, elle rédigea un rapport. […] Mais le gouvernement réagit et Emily Hobhouse fut accusée de trahir l'effort de guerre national.

Au mois d'octobre 1901, elle décida de repartir pour l'Afrique du Sud. Elle ne reçut pas l'autorisation de débarquer au Cap et, avec rudesse, fut même rapatriée en Angleterre.

Considérée comme une mauvaise patriote, elle choisit de quitter son pays et de se réfugier en France où elle écrivit son célèbre : *The Brunt of the War and where it fell*[108].

Michener parsème enfin cette deuxième partie consacrée à la guerre des Boers d'autres éléments véridiques du conflit. Il décrit par exemple la construction des blockhouses le long des voies de chemin de fer, reliés les uns aux autres par des kilomètres de fil de fer barbelés. B. Lugan évoque lui aussi ces constructions, photos à l'appui, et il rappelle que huit mille de ces fortins furent édifiés. Le dernier élément porté à la connaissance du lecteur est l'existence beaucoup moins connue de camps de concentration à l'usage exclusif des Noirs. Ils périrent eux aussi en grand nombre, et en silence...

4 - Deux personnages légendaires

a - Shaka

Had Shaka died before his mother, he would be remembered in history only as another inspired leader who, in accordance with the harsh customs of his time, had brought discipline to an unruly region ; his accomplishments would have been respected. But he died after his mother, and the savage excesses of his Dark Time, plus the heroic manner of his death, elevated him beyond mere remembrance and into the realm of legend[109].

---

[108] *La Guerre des Boers*, op. cit., p. 209 Ce portrait qui veut souligner la cruauté des Anglais, oublie de mentionner qu'Emily Hobhouse n'a rédigé ses rapports que dans l'idée d'améliorer la condition des prisonniers des camps et non pas avec l'objectif d'arrêter la guerre. Le rapport intitulé *Report to the Committee of the Distress Fund for South African Women and Children* s'adresse aux autorités et demande par exemple du savon ou des couvertures pour améliorer l'hygiène et le confort des camps, mais il n'exige pas leur suppression.

[109] *The Covenant*, op. cit., p. 587

Cette réflexion, qui vient en conclusion du chapitre intitulé *Mfecane*, indique la tonalité des pages consacrées au dirigeant historique des Zoulous, Shaka. Elle porte en elle l'ambivalence du récit à l'égard de cette figure de l'histoire et Michener tente d'y échapper par le recours à l'épopée. Ce faisant, il rejoint une certaine vérité historique dans la mesure où Shaka est effectivement perçu comme le héros de tout un peuple, et comme le souligne Jean Sévry dans son étude en citant Georges Lukacs, *de tout temps, on a considéré comme une caractéristique essentielle de l'épopée le fait que son objet n'est pas un destin personnel, mais celui d'une communauté*[110]. Si Shaka est représentatif du destin de toute une communauté, ce qui est dit de lui, de sa vie et de ses actes aura donc une répercussion sur l'ensemble des Zoulous, et plus généralement sur l'ensemble des populations noires. Mais l'ambivalence du portrait que dresse notre auteur américain est si marquée que même le choix des mots la reflète. Ainsi, dans une phrase de synthèse présentant les deux compagnons, Shaka et Nxumalo, deux adjectifs sont utilisés pour indiquer la complémentarité des deux individus : *mercurial* et *stolid*. Si l'un doit être le complément et l'équilibre de l'autre, *mercurial* doit alors signifier *d'humeur inégale, changeante* car *stolid* signifie de son côté *impassible, imperturbable*. Ce n'est pourtant pas ce qui figure dans la traduction française de *L'Alliance*. Guy Casaril écrit : *Ils constituaient une bonne équipe : Shaka, le stratège à l'esprit vif, et Nxumalo l'exécutant hors pair*[111]. Mais c'est que *mercurial* porte en lui deux significations contradictoires et que l'on ne peut choisir l'un des sens que par opposition à un mot dont la signification ne fait aucun doute. En résumé, Shaka serait à la fois d'humeur inégale et disposerait d'un esprit vif. Voilà le nœud du problème pour ce chapitre, car au bout du compte, Michener a choisi la signification négative de *mercurial* pour son personnage et il consacre plusieurs passages à expliquer par la psychologie voire la psychanalyse les comportements de cet homme devenu une légende.

Si l'on appliquait à Michener la même méthode que celle qu'il réserve à la vie de Shaka, il faudrait peut-être aller chercher dans la stérilité reconnue de l'auteur l'insistance avec laquelle il parle des faiblesses supposées de Shaka dans le domaine sexuel, ou dans son statut inconfortable et perturbant d'orphelin, la rage que révèle son héros en réalisant sa vengeance contre le clan de son père. En partie fondée ou non, cette interprétation ne nous fait guère avancer dans l'analyse de *L'Alliance*. Et il faut reconnaître que Michener quitte ce terrain pour livrer d'autres explications sur l'origine de la légende. Il parle en détail de l'évolution considérable du clan des Zoulous, qui, de quelques centaines d'individus, a fini par en regrouper des dizaines de milliers, dans ce qui a pris la forme d'un Etat centralisé et militarisé. Michener développe longuement les avancées techniques introduites par Shaka pour atteindre une meilleure

[110] Jean Sévry, *Chaka, Empereur des Zoulous. Histoire, Mythes et Légendes*, L'Harmattan, 1991, p. 136
[111] *L'Alliance*, op. cit., p. 636

efficacité dans le combat. Le lecteur assiste aux premiers essais pour raccourcir les lances et transformer les batailles entre tribus de simples échanges militaires codifiés en corps à corps destinés à écraser l'opposant. Il est témoin de l'entraînement physique des guerriers qui doivent leur supériorité à leur rapidité. Il prend connaissance des mœurs spartiates d'une société qui s'organise en régiments et fixe collectivement l'autorisation des mariages.

Dans l'évaluation de la vie et de l'œuvre de Shaka, Michener se sert des textes laissés par les deux aventuriers-explorateurs que nous avons déjà cités, Fynn et Isaacs. Jean Sévry, qui replace dans leur contexte ces deux sources, résume la situation par le titre de deux chapitres qui leur sont consacrés : *Des sources incertaines…Qui ont le mérite d'exister*[112]. Michener introduit ces deux témoins dans le cours du récit et, s'il indique que leur fiabilité n'est peut-être pas garantie, il explique au lecteur qu'ils ont été des témoins oculaires et ont transmis leur point de vue, fût-il nourri d'arrière-pensées.

> The extraordinary details of Shaka's final years might never have been known to the world at large had it not been for the recollections of Fynn, and the colorful journal of an imaginative eighteen-year-old, Nathaniel Isaacs, who had also made his way into the area. […] in their writings they created the portrait of Shaka, the monster, driven by an unconquerable lust for slaughter. […]
>
> Confronted by such a horror, Fynn, Isaacs and the other Europeans who joined them where nevertheless to stay in Shaka's domain up to four years, unarmed, desperately trying to make money, and conniving constantly to have the British Colonial Office bail them out[113].

Ses remarques étant faites, on peut retrouver les passages du journal de Fynn dont Michener s'est inspiré pour écrire son chapitre. Il y a bien sûr l'arrivée à la cour que Jean Sévry a traduite dans son livre. Il y a l'importance des troupeaux non seulement comme signe de richesse mais encore comme instrument de la puissance militaire parce qu'ils nourrissent les guerriers, servent aux cérémonies expiatoires et fournissent la matière première des boucliers invincibles de la nouvelle armée des Zoulous. Et même le passage maladroit sur la comparaison entre l'assassinat et l'emprisonnement trouve son origine dans le journal de Fynn. On peut ainsi comparer quelques phrases.

> The cattle had been assorted according to their colour, each drove being thus distinguished from others near it. […] He had a white shield with a single black spot and an assagai[114].

---

[112] *Chaka, Empereur des Zoulous*…, op. cit., pp. 37-45

[113] *The Covenant*, op. cit., p. 567

[114] Eric Axelson, *South African Explorers*, Oxford University Press, London, 1954, p. 171-172 (chapitre 10, *Fynn*-Chaka). Le texte dont a disposé Michener est annoté. Archives Uys.

> His herds were so large that he was able to segregate them by color, which had not only an esthetic result but also a very practical one, because the cowhide shields of various regiments could be differentiated. The iziCwe, for example, carried only white shields with black fittings[115].

> He expressed, however, his aversion to our mode of punishing for some crimes by imprisonment, which he said must be the most horrid pain that man could endure. If he were guilty, why not punish the deed with death. If suspicion only attached to the individual, let him go free; his arrest would be a sufficient warning for the future[116].

> If Fynn and Isaacs were horrified by Shaka's killings, he was appalled to learn that the British imprisoned their offenders: 'Nothing could be more cruel than to keep a man lingering, when one swift blow would free him for ever.'[117]

On voit que l'auteur cherche à équilibrer son portrait mais qu'il choisit quand même la version négative. Michener explique malgré tout le rôle de Shaka dans le regroupement de différents clans Nguni sous sa direction, et finalement dans l'émergence de ce qui sera appelé plus tard la nation zouloue. Mais même le journal de Fynn apporte d'autres éléments pour reconstituer une image fière et digne de Shaka.

> He said that the forefathers of the Europeans had bestowed on us many gifts, by giving us all the knowledge of arts and manufactures, yet they had kept from us the greatest of gifts, a good black skin: for this did not necessitate the wearing of clothes to hide the white skin, which was not pleasant to the eye. He well knew that for a black skin we would give all we were worth, our arts and manufactures. He then asked what use was made of the hides of oxen slaughtered in our country. When I told him that they were made into shoes and other articles which I could not distinctly explain, he exclaimed that this was another proof of the unkindness of our forefathers, who had obliged us to protect our feet with hides, for which there was no necessity –whilst the forefathers of the natives had shown that the hide should be used as a more handsome and serviceable article, a shield. This changed the conversation to the superiority of their arms, which, he said, were in many ways more advantageous than our muskets. The shield, he argued, if dropped into water previous to an attack, would be sufficient to prevent the effect of a ball fired whilst they were at a distance, and in the interval of loading they would come up to us at close quarters : we, having no shields, would drop our guns and attempt to run; and, as we could not run as fast as his soldiers, we must all inevitably fall into their hands[118].

C'est cet aspect militaire de la question, au-delà de la personne de Shaka, qui est souvent oublié mais que les nationalistes africains et les communistes ont toujours repris à leur compte. Nous citerons comme exemple de cette ré-appropriation politique un extrait d'une conférence donnée par Bernard Magubane.

---

[115] *The Covenant*, op. cit., p. 561
[116] *South African Explorers*, op. cit., p. 175
[117] *The Covenant*, op. cit., p. 568
[118] *South African Explorers*, op. cit., pp. 174-5

Shaka was born about the year 1787, and during the forty years of his life he had made impressive achievements. Shaka reorganized the Zulu military organization -he discarded the traditional throwing assagai in favour of short stabbing spears. Through warfare and political maneuvering he united the various Zulu principalities. In no time, Shaka greatly expanded the area of Zulu domination. At one point, it seemed as though Shaka was about to unite under one rule the whole of the region that is now Natal, Lesotho and Swaziland. That task was not accomplished when he met an untimely death in 1828.

An assessment of Shaka's achievement in such a short time must first answer the question: how was he able to keep under arms an army that was estimated to number up to 30,000 men? the answer is provided by the Guyanese historian Walter Rodney. He writes that Shaka's rule depended on the collective effort of the AmaZulu:

> Shaka could ask that a better assagai be forged, because the AmaNgoni had been working iron for a long time, and specialist blacksmiths had arisen within certain clans. It was a tribute to the organizational and agricultural capacity of the society as a whole that it could feed and maintain a standing army of 30,000 men, re-equip them with iron weapons, and issue each with the full-length Zulu shield made from cattle hide. (Walter Rodney, *How Europe underdeveloped Africa*, Bogle-L'Ouverture, London, 1972, p. 145)

It was a diminished and less powerful Zulu army that was still capable in 1879 of inflicting upon the British one of the most humiliating defeats in their history of colonial adventure -at the battle of Isandlwama. Engels paid tribute to the fighting capacity of the Zulus in these words :

> (The Zulus) a few years ago -did what no European army can do. Armed only with lances and spears, without firearms, under a hail of bullets from the breech-loaders of the English infantry -acknowledged the best in the world at fighting in close order- they advanced right up to the bayonets and more than once threw the lines into disorder and even broke them, in spite of the enormous inequality of weapons and in spite of the fact that they have no military service and know nothing of the drill. (Frederick Engels, *The origin of the family, private property and the state*, International Publishers, 1972, pp. 159-60)[119]

The defeat the English army suffered at the hands of the Zulus aroused a storm of protest in the British Parliament. The Cabinet took a decision: 'to restore British prestige, the Zulu nation was to be defeated'. It cost many, many years of bitter fighting and the blood of thousands of brave men to implement the decision.

The terms imposed on Cetshwayo, the Zulu King, after the defeat of the Zulus following the War of 1879, are revealing in contrast to those given to the Boers by the treaty of Vereeniging after the War of 1899-1902. Among other things, Cetshwayo the Zulu King was forced to agree as follows:

[119] On peut trouver cet extrait dans la version française :
Friedrich Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, Editions Sociales, traduction de Jeanne Stern, 1975, p. 105 (chapitre III La gens iroquoise)

> I will not permit the existence of the Zulu military system, or the existence of any military system within my territory, and I will proclaim and make it a rule that all men shall be allowed to marry whom they choose, and as they choose, according to good and ancient customs of my people, known and followed in the days preceding the establishment by Chaka of the system known as the military system, and I will allow and encourage all men living within my territory to go and come freely for peaceful purposes, and to work in Natal or the Transvaal or elsewhere for themselves or for hire.(Theal, *History of South Africa*, S. Struik, Capetown, 1964, p. 347)

> These are the terms of utter subordination and dependence. They are very important in understanding the genesis of African exploitation. So long as people have economic, military and political power, they can use it to defend themselves, and define their own ideology, culture, and sense of being.[…] When the Africans found themselves forced to relinquish power entirely to the British colonizers, they suffered extreme deprivation[120].

L'enjeu autour de la personne de Shaka est la question du pouvoir et *L'Alliance* occulte totalement ce problème pour ne parler que de la légende créée par les colonisateurs blancs. Mais c'est l'un des rares romans grand public qui consacre autant de pages à expliquer certains des aspects de la puissance de l'organisation zouloue. En comparaison, le livre de Marc Ferro, *Histoire des colonisations*, qui est lui aussi destiné au grand public puisqu'il est publié dans la collection Points Histoire, même s'il aborde un sujet très vaste, ne consacre que deux pages à Shaka[121]. Le problème des diverses interprétations littéraires et politiques y est abordé, mais les informations sur le développement du royaume zoulou y sont assez brèves. Brian Roberts, qui de son côté, réévalue le rôle de Shaka et Dingane, insiste sur les nombreux doutes suscités par les récits des aventuriers européens, d'autant plus que malgré la férocité supposée du dirigeant zoulou, ils sont restés plusieurs années sous sa protection. Mais la conclusion de son chapitre sur Shaka évoque elle aussi la part de fascination que le personnage continue d'exercer, la part de mystère qui façonne les légendes.

> The first Zulu King must remain an enigma. Perhaps the most fitting epitaph to Shaka is contained in the concluding lines of *Ushaka KaSenzangakhona* (Shaka, son of Senzangakhona) by the Zulu poet, Dr B. W. Vilakazi:
>
> > The nations, Shaka, have condemned you,
> > Yet still today, they speak of you,
> > Still today their books discuss you,
> > But we defy them to explain you[122].

[120] Bernard Magubane, *The Politics of History in South Africa*, Notes and Documents, July 1978, pp. 26-8

[121] Marc Ferro, *Histoire des colonisations, des conquêtes coloniales aux indépendances, XIII-XXème siècle*, Editions du Seuil, 1994, chapitre VI : La vision des vaincus – Contre-histoire de la résistance africaine : Samori, Chaka, pp. 288-9

[122] Brian Roberts, *The Zulu Kings, A Major Reassessment of Zulu History*, Charles Scribner's sons, New York, 1974, p. 180

b - Piet Retief

> Piet retief, pinioned, had to watch his own son being tortured to death before he, too, was clubbed mercilessly until his skull was shattered and he fell upon the heaped bodies of his comrades.
>
> The Zulu commander who had supervised the killings cried, 'Cut out the liver and the heart of this man. Bury them in the middle of the road he traveled.'
>
> So ended Piet Retief, a man who had led his people into the wilderness to build a country of their own, a man who trusted those he met and placed his faith in God. His laager was destroyed; his son was slain; his far designs left unattained. A failure in much that he attempted, he came to a terrible end, but it was also a noble beginning, for his legend would inspire a nation[123].

La scène a l'air terrible et le point de vue évident : Piet Retief est un martyr de la cause afrikaner. Pourtant bien peu d'ouvrages parlent du passé de cet homme, qui avant de devenir un leader des Voortrekkers, s'était fait remarquer par une succession d'aventures commerciales et de faillites. Ni le Français Paul Coquerel, ni le Sud-Africain Leonard Thompson, ne mentionne cet aspect du personnage. C'est dans le livre de Timothy Keegan que nous avons trouvé le portrait détaillé d'un homme d'affaires perclus de dettes qui a peut-être saisi l'occasion du départ des Afrikaners de la colonie britannique pour se soustraire à la justice.

> But despite his later status in Afrikanerdom as a national hero of near-legendary proportions, Retief was no typical frontier Boer. He was himself a colonial businessman with a long history of official contracting, speculation and dealing with the colony's small-town commercial class. He was born in the western Cape to a wealthy wine-farming family, but moved to the east in 1812 to escape creditors. After the frontier war of 1811-12 he became a contractor for government supplies in the new frontier military village of Graham's Town, but failed to meet his obligations, leaving his creditors holding debts of up to 30 000 rix-dollars. Nevertheless, he was well-established within local military circles, and was able to obtain in subsequent years grants of up to seven farms totaling more than 120 000 morgen; he also acquired more than thirty *erven* in Graham's Town as well as several in Uitenhage and Port Elizabeth, with huge livestock holdings to match.
>
> When the 1820 settlers arrived, Retief used his contracts to monopolise the supply of corn and flour to them, making a good profit. In 1822 he was awarded the contract to build a new barracks and drostdy in Graham's Town, but again failed to meet his commitments. From there on his career was a downward spiral, marked by attempts to stave off bankruptcy, and play one debtor off against another. A variety of dubious occupations such as selling liquor and timber failed to keep him out of debtor's prison, and he was eventually declared officially bankrupt in June 1836. Shortly thereafter he was stripped of his title as commandant[124].

---

[123] *The Covenant*, op. cit., p. 682

[124] Timothy Keegan, *Colonial South Africa and the Origin of the Racial Order*, Leicester University Press, London, 1996, pp. 198-9

Comme il semble le dire dans sa note introductive, Michener va utiliser certains *détails* de cette biographie peu glorieuse, et c'est déjà une nuance intéressante qu'apporte le roman par rapport aux livres d'histoire courants. Mais la tonalité générale du chapitre reste favorable à l'homme et à son destin de martyr, comme le montre le passage où le lecteur fait connaissance avec lui :

> When De Groot and Van Doorn, accompanied by their Coloureds, who had fought bravely, prepared for the ride home they were joined by a veldkornet who had conducted himself, as always, with notable dignity. It was Piet Retief, a farmer from the Wintenberg far north; thin, tallish, with a small beard, he was a friendly, outspoken man in his fifties […]
>
> For a day and a half they were accompanied by Retief, and came to understand the perplexities that gnawed at him. He was a strange mixture, an esteemed commando leader from a Huguenot family, but also a reckless business adventurer who seemed destined to overreach himself. 'The English sued me when the barracks collapsed', he grumbled, referring to a disastrous construction venture in Grahamstown.
>
> 'But you had it complete', Van Doorn said, 'I saw it, and you did a fine job on the magistrate's office.'
>
> 'I ran out of money. And do you know why I hadn't any? I was always absent fighting the Xhosa to protect the very people that sued me.'
>
> 'You lost everything?'
>
> 'Everything. It always seems to happen that way.'[125]

L'allusion au temps passé à pourchasser les Xhosa et la suite de ce paragraphe, qui parle des rancœurs de l'Afrikaner face aux Anglais, sont directement inspirées de deux lettres de Piet Retief. Comparons le texte de l'une d'elle avec celui de *L'Alliance*.

> 'They are not satisfied with robbing us of belongings and blood. They want to steal our good name, too.'[126]

> And it pains us to have to see that these our co-religionists are not satisfied with our being robbed of belongings and blood, but innocently try, after all that, to destroy our good name altogether[127].

Le roman peut difficilement être pris en défaut sur la quantité d'informations qu'il fournit. Mais l'on ne peut manquer de souligner que la version de Dingane et de ses hommes manque à l'histoire, comme ces quelques mots consacrés à la mort de Retief par Leonard Thompson :

Keegan note (p. 342) qu'il s'est inspiré de deux ouvrages : J.L.M. Franken, *Piet Retief se lewe in die Kolonie* (Pretoria, 1949) et Eily and Jack Gledhill, *In the Steps of Piet Retief* (Cape Town, 1980). A mettre en relation avec cette note introductive de *L'Alliance* : *Great Trek : Professor Jack Gledhill, Grahamstown, who is writing a biography of Piet Retief, discussed details*. (p. 13)

[125] *The Covenant*, op. cit., p. 597

[126] *Ibid*., p. 597

[127] Lettre de Piet Retief à G. Jarvies, 9/8/1836 in André du Toit, *Roots of Afrikaner Political Thought. Source material for lectures*, University of Cape Town, 1978, chapitre II, p. 35

> Retief had sent Dingane a message boasting the emigrants' victory over Mzilikazi's people. Pondering these events, the Zulu king and his councillors concluded that the emigrants were threatening their vital interests. They decided to make a preemptive strike to end white settlement in their vicinity[128].

Le traitement comparé de Shaka et Piet Retief reflète un parti pris. De nombreux faits sont portés à la connaissance du lecteur qui permettent de ne pas totalement adhérer au personnage de Retief, mais l'épisode de sa mort n'est relaté que du point de vue des Afrikaners, comme un crime monstrueux qui s'apparente bien à ceux qu'a pu perpétrer Shaka. Le récit de cette période est déséquilibré en faveur des colons européens, et l'accumulation de ce qui est montré comme la cruauté sanguinaire des Zoulous prépare le lecteur à la vengeance des Afrikaners.

III - LES PERSONNAGES COLLECTIFS

L' Alliance n'est pas un roman historique traditionnel au sens où ce ne sont pas d'illustres personnages qui font vivre toute l'intrigue. Les rois, reines, présidents ou chefs d'Etat n'occupent pas le devant de la scène. Nous venons de voir que bien des individus rencontrés dans le roman ont réellement vécu une partie de leur vie en Afrique du Sud, y ont joué un rôle important et y ont laissé des traces pour l'histoire, mais Michener s'attache à ne pas leur donner le pouvoir dans son livre. Ils enrichissent la trame littéraire, authentifient les événements, valorisent les créatures purement romanesques, mais ne sont pas le squelette sans lequel le livre s'effondrerait. De ce point de vue, Michener affirme qu'il demeure sur le terrain du roman et que sa vision de l'histoire ne coïncide pas avec celle, enseignée pendant fort longtemps, des faits marquants de la vie des grands hommes, essentiellement des hommes de pouvoir. Ses héros sortent du commun : ils se distinguent par des qualités morales particulières en face de conditions historiques données. En choisissant de suivre quelques familles sur plusieurs générations, Michener accentue encore cette idée que des individus contribuent à faire l'histoire. Avec cette méthode d'écriture, Michener met de plus en évidence des types sociaux qui correspondent à une époque, une mentalité, une expérience, une culture, etc. Ainsi le roman historique de Michener comporte-t-il des personnages hybrides entre le romanesque et l'historique : des personnages collectifs dont les caractéristiques se précisent avec le contexte dans lequel ils évoluent.

Le lecteur obtient une première indication du sens collectif attribué à certains personnages en s'attardant sur la table des matières. Quatre chapitres

[128] *A History of South Africa*, op; cit., pp. 90-1

(les chapitres IV, V, VIII, IX) sont des substantifs employés au pluriel et désignent des groupes sociaux ou nationaux particuliers : les Huguenots, les Trekboers, les Voortrekkers, et les Anglais. Deux autres chapitres usant du singulier n'en sont pas moins des généralisations à partir d'un type de personnage : le missionnaire, ou un puritain. Enfin la nature collective du chapitre X ne fait aucun doute puisque son titre est : *The Venloo commando*. Michener dessine donc deux grands ensembles dans lesquels il entend classer ses personnages. Des groupes nationaux, dont les caractéristiques sont essentiellement le produit de l'appartenance à un pays donné, et des groupes sociaux dont les caractéristiques sont davantage déterminées par l'activité sociale et le mode de vie.

En constatant cette ligne de partage entre les groupes humains qui apparaissent tout au long du livre, nous trouvons un équilibre assez frappant. Mais Michener organise également la répartition de ses groupes en fonction de leur importance numérique et, bien sûr, historique.

1 - Groupes sociaux

Le premier groupe social qui apparaît, ce sont des ouvriers, et les premiers d'entre eux sont même des ouvrières. Au 17ème jour de sa marche vers Zimbabwe, Nxumalo rencontre une tribu dont le rôle est de fournir du cuivre à la capitale de l'empire tout proche.

> In the waiting period Nxumalo inspected the second phenomenon, the vast copper deposits just south of the Limpopo, where he was surprised to see women [...] whose lives where spent grabbing at rock and hauling it lump by lump up rickety ladders to furnaces whose acrid fumes contaminated the air and shortened the lives of those who were forced to breathe them[129].

Puis nous rencontrons les *maçons* de Zimbabwe[130], et enfin un chiffre précis de onze mille ouvriers travaillant dans l'enceinte de la ville : *a city in which eleven thousand workers enjoyed a good and differentiated life*[131]. En comparaison, le sort des chômeurs de l'Angleterre au 19ème siècle était moins enviable. Dans le but de s'en débarrasser et de coloniser leur nouvelle terre, les dirigeants britanniques organisèrent l'émigration de ce qui fut le petit groupe initial de souche anglaise en Afrique du Sud. Michener donne à nouveau une idée précise du nombre concerné : de quatre vingt-dix mille qui se portèrent candidats à l'émigration, seuls quatre mille reçurent leur billet de départ[132]. Ces

[129] *The Covenant*, op. cit., p. 72
[130] *Ibid*., p. 75
[131] *Ibid*., p. 99
[132] *Ibid*., p. 481

chiffres sont d'ailleurs confirmés par Leonard Thompson, qui mentionne aussi les raisons sociales et politiques pour lesquelles le gouvernement de l'époque voulait se défaire d'une partie de la population participant à l'agitation et au mouvement chartistes en Grande Bretagne[133]. Trois autres petits groupes apparaissent dans le roman : les mineurs, les Uitlanders et les prisonniers.

Mais un groupe participe à l'histoire de manière plus régulière : ce sont les esclaves. Michener les fait intervenir aux pages : 95, 162, 178, 184, 200, 592. Leur histoire dans le livre commence par une mort tragique. Nxumalo, embauché comme superintendant du royaume de Zimbabwe se doit d'inspecter les mines du territoire. C'est en effectuant ce travail qu'il découvre la réalité : l'esclavage des Bushmen.

> When he lowered himself to the working level, holding a torch above his head, he saw what the overseer meant: there at the face of the gold bearing rock lay seven small brown figures, dead so long that their bodies were desiccated, tiny shreds of their former being. Four men, two women and a child had died, one after the other over a period of months or even years, and when the last was gone, no further ore had been sent aloft[134].

Le groupe d'esclaves suivant est tout aussi restreint car ils sont quatre, et ce sont les premiers que Michener fait parvenir sur le sol sud-africain, en provenance de Malaisie : *he went ashore to inform the commandant of the fort that four slaves were to be delivered [...] two brown-skinned men and two women*[135]. L'étape suivante est constituée par la prise d'un bateau portugais faisant route vers le Brésil, dont une partie de la cargaison est un lot d'esclaves. Jan van Riebeeck voit là un bon moyen de satisfaire les besoins en main-d'œuvre servile que la Compagnie refuse de satisfaire, et Michener introduit ainsi les premiers esclaves noirs du pays.

> '[...]scores of fine slaves.' 'We found two hundred and fifty on the Portuguese ship, but seventy-six died in our holds.' Many of the others were seriously ill, and some were boys and girls[136].

Comme nous l'avons vu précédemment, le problème immédiat avec cette population esclave, pourtant peu nombreuse et fragilisée, c'est qu'elle cherche à recouvrer sa liberté et tente fréquemment de s'enfuir. Jan van Riebeeck le mentionne comme un des problèmes majeurs de sa petite colonie[137], et Michener consacre plusieurs pages à décrire la cruauté des traitements envers les

[133] *A History of South Africa*, op. cit., p. 55
[134] *The Covenant*, op. cit., p. 85
[135] *Ibid.*, p.162
[136] *Ibid.*, p.178
[137] *Ibid*., p.184

fuyards[138]. Avec le développement d'une épidémie de variole, les épisodes tragiques continuent. En 1713, l'équipage d'un bateau accostant au Cap entraîne la propagation très rapide de la maladie : *Forty out of every hundred slaves died that year*[139].

Les derniers chiffres fournis dans *L'Alliance* donnent une idée de la proportion d'esclaves ayant choisi de se libérer du joug de leurs maîtres au moment de la promulgation des lois anglaises. *Twenty of thirty-six laborers took off*[140], parmi les esclaves que possédaient les de Groot. Il faut noter ici que le premier acte par lequel se manifeste cette nouvelle liberté est un viol sur la personne d'une jeune fille boer. Le choix de Michener est ici vraiment contestable, d'autant plus que nous n'apprendrons rien d'autre sur l'avenir de ces groupes d'anciens esclaves.

2 - Groupes nationaux

En faisant intervenir en toile de fond du roman des membres de diverses communautés nationales, Michener place son livre à la croisée de mille liens économiques et culturels. L'histoire de l'Afrique du Sud est décrite de l'intérieur, mais aussi en relation avec tous les pays qui ont participé à son développement. Quelques repères historiques, telel la prise de Constantinople[141], permettent de resituer l'apparition de certains groupes nationaux dans la chronologie générale et de leur faire illustrer la vitalité des échanges commerciaux de ces époques. L'Afrique du Sud est reliée au reste de l'histoire mondiale.

La première figure, symbole des échanges commerciaux, c'est bien sûr le marchand. Le lecteur fait la connaissance des marchands chinois et arabes[142]. Avec les Portugais, et les Hollandais, le monde s'agrandit, car les marchands se sont adjoints les services de la domination coloniale : interviennent donc aussi des navigateurs, conquérants et pirates, des administrateurs, des soldats, des prêtres[143]. Leur concurrence s'exerce d'abord en Indonésie où sont concentrées toutes les richesses en épices, bois et tissus précieux. Mais bien vite Michener ramène le lecteur à la pointe de l'Afrique, où Hollandais et Anglais vont continuer à rivaliser.

De petits groupes nationaux sont donc venus commercer, d'autres sont venus conquérir, puis finalement une troisième vague est venue peupler le pays.

---

[138] *The Covenant*, op.cit., p. 200
[139] *Ibid*., p. 307
[140] *Ibid*., p. 592
[141] *Ibid*., p. 53
[142] *Ibid*., pp. 57, 79
[143] *Ibid*., pp.106, 126, 128, 133

Michener raconte l'histoire de ces trois émigrations, et c'est plus directement le peuplement du pays qui nous intéresse ici. Des recrues allemandes, enrégimentées pour combattre en Crimée sont envoyées pour partie en Afrique du Sud à la cessation des hostilités. Le lecteur apprend qu'après avoir été dispersés vers plusieurs terres à coloniser, il reste un contingent de 2 350 soldats dont l'objectif est de s'installer le long de la frontière avec les Xhosa[144]. Puis, en suivant les aventures de Richard Saltwood, le lecteur prend connaissance de l'arrivée de travailleurs indiens, destinés aux champs de canne à sucre du Natal. De quelques centaines au départ (deux cents hommes accompagnés de leur femme), la communauté indienne s'est élevée à 750 000 un siècle plus tard[145]. Ces deux flux d'importation de colons et de main-d'œuvre ont eu lieu à peu près à la même période, au milieu du XIXème siècle. En 1904, ce sont cette fois 60 000 travailleurs chinois qui sont importés afin de satisfaire les besoins de main-d'œuvre exigés par la production minière[146].

3 - Groupes dominants

Les groupes les plus représentés dans le livre sont eux aussi régulièrement dénombrés. En ce qui concerne la préhistoire, le problème est que nous ne disposons pas de données précises permettant de chiffrer la population de l'époque. Les chercheurs en sont réduits à tenter des approximations à partir des observations archéologiques. De son côté, Michener a recours à une sorte d'approximation littéraire. Le lecteur pénètre très vite au sein d'un groupe de Bushmen dont certains sont des personnages de fiction identifiables par leur prénom. En parlant du chef de clan, Gumsto, Michener écrit : *The clan for which he was responsible numbered twenty-five*[147]. Puis en cherchant à élargir la vision du lecteur jusqu'à une compréhension globale de cette population quasi disparue aujourd'hui, Michener s'appuie sur les témoignages picturaux laissés par les Bushmen :

> Why did the San, these Bushmen -as they would be called later- take so much trouble to depict the animals they killed for food?
>
> [...] all we know is that in thousands of spots throughout southern Africa these hunters did paint their animals with a love that would never be exceeded.
>
> [...] It represented one of the purest expressions of art that man would achieve, and it came in the waking hours of human civilization. It was a product of man at his most unsullied, when artistic expression of the highest order was as natural and as necessary as hunting[148].

[144] *The Covenant*, op.cit., p. 725
[145] *Ibid*., p. 736-7
[146] *Ibid*., p. 911
[147] *Ibid*., p. 22
[148] *Ibid*., p. 37

Le chiffre est vague, mais il permet tout de même d'en faire une population dispersée sur le territoire, et il est accompagné d'un jugement qualitatif qui donne une grande valeur humaine à ces habitants de la préhistoire.

Avant l'arrivée des Européens, Michener décrit deux populations noires, l'une inspirée de la fiction autour de son personnage Nxumalo, vivant au nord-est de l'actuelle Afrique du Sud, l'autre inspirée de l'histoire autour du royaume de Zimbabwe. Nous avons déjà vu que dans les deux cas, ces groupes sont peu nombreux et circonscrits à des régions bien déterminées. Puis, environ soixante-quinze ans après l'installation hollandaise, le premier contact se produit entre Blancs et Noirs. Michener prend soin de présenter la tribu concernée : *They were Xhosa, members of the great and powerful tribe that lived beyond the big river*[149]. A la différence de la population du royaume de Zimbabwe qui était sur le déclin, les Xhosa sont un groupe en expansion qui tend à agrandir son territoire. Michener saisit l'occasion de raconter un épisode de migration où quelques membres de la tribu d'origine sont contraints d'aller s'installer ailleurs et de créer un nouveau village. *In this way units of dissidents had always broken off from the main body of the Xhosa*[150]. De l'autre côté, les premiers colons ayant obtenu le droit de poursuivre leur développement au-delà des terres connues par la Compagnie, Michener prépare le lecteur aux prémices d'affrontements entre ces deux populations en mouvement. *And so the battles began*[151]. Le nombre de personnes impliquées dans ces affrontements reste vague, mais le lecteur sent bien que le conflit se généralise :

> In 1779 recognized warfare erupted, black regiments pitted against white field forces, and this was repeated in 1789 and 1799, bloody prelude to the more terrible wars that would continue through the next century[152].

A partir de ce moment, il est frappant de constater que la quasi-totalité des passages consacrés à la population noire le sont en termes dépréciatifs, soit parce que le vocabulaire utilisé fait directement référence aux propos racistes des Afrikaners, soit parce qu'ils sont perçus par ces mêmes Afrikaners comme une menace, soit enfin parce que Michener ne rend compte que des masses de Noirs morts au combat. La seule exception notable du roman concerne la description du fonctionnement des tribus zoulous adjointes à celle de Shaka et à cet empire militarisé, mais, comme l'issue de cette histoire est fatale et que le chapitre *Mfecane* ne laisse aucun doute sur la viabilité des méthodes employées, on peut dire que le roman n'accorde aucun rôle positif aux Noirs en tant que collectivité humaine.

---

[149] *The Covenant*, op. cit., p. 335
[150] *Ibid*., p. 353
[151] *Ibid.*, p. 404
[152] *Ibid.*, p. 412

Les premiers affrontements cités auparavant ont conduit à ce que 20 000 Noirs soient repoussés de l'autre côté de la rivière Great Fish[153], et la tentative de conciliation entre Guzaka, chef xhosa, et Lodevicus van Doorn révèle l'état du rapport de forces : l'un est responsable de la mort de trois Afrikaners, l'autre de 3 000 Xhosa...[154] Ce sont les premières données chiffrées que fournit l'auteur. La bataille suivante a lieu à Grahamstown. Un relevé des expressions utilisées donnera une idée de l'atmosphère créée dans le roman :

> The Kaffirs are marching on Grahamstown
> against the Xhosa
> against the Kaffirs
> threatened by Kaffirs
> Xhosa attack
> Xhosa horde
> ten thousand warriors descending in three massed divisions
> this multitude...[155]

Cette énumération donne une image très menaçante des Noirs -celle qu'ont forgée les Afrikaners- mais l'issue du combat est à nouveau de 700 morts côté xhosa contre 4 côté européen. Michener n'épargne aucune des images négatives des Noirs à son lecteur : les uns sont saouls de bière câfre, d'autres sont des barbares, et toujours ils agissent en bandes.[156] La domination anglaise et l'exercice de l'administration d'Empire ne changent rien à la situation : les massacres continuent. Au début des années 1830, un bilan provisoire annonce encore 100 morts côté colons et 3 000 côté Noirs[157].

Un nouveau pas est franchi dans l'escalade de la violence avec le déclenchement du Grand Trek et donc l'incursion des Afrikaners sur des terres contrôlées jusque-là par les tribus noires qui y vivent. Les 20 000 soldats de Mzilikazi font vite parler d'eux, mais les Voortrekkers ne rencontrent chaque fois que des détachements de ce puissant groupe zoulou. Chaque affrontement donne l'occasion de former le *laager*, c'est-à-dire de mettre en cercle les chariots servant de transport et d'habitat et d'attendre l'attaque des contingents noirs le fusil à la main. Une première expérience se solde par 167 morts côté zoulou et 0 côté Voortrekker[158]. Une autre, connue comme la bataille de Vegkop, met en scène au départ 300 membres du Trek contre 6 000 Matabele. Mais la fin du combat laisse 431 morts Matabele contre 2 Afrikaners[159]. Avec la rencontre des Noirs vivant au Natal dans le royaume de Dingane, le lecteur pénètre dans une

[153] *The Covenant*, op.cit., p. 446
[154] *Ibid*., p. 464
[155] *Ibid*., p. 475
[156] *Ibid*., pp. 595, 629
[157] *Ibid*., p. 629
[158] *Ibid*., p. 654
[159] *Ibid*., p. 663

tribu où la seule population de la capitale atteint 40 000 personnes. Venus signer un traité, 102 Boers se font assassiner sur place[160]. Mais dès décembre 1838, lors de la bataille de Blood River, le décompte défavorable aux Noirs reprend. Les Boers, au nombre de 464 accompagnés comme toujours de leurs domestiques, ont affronté 12 500 Zoulous. Le bilan d'après combat indique 3 000 morts immédiats et 700 autres victimes de leurs blessures, contre aucun blessé parmi ceux qui se trouvaient à l'intérieur du laager. Michener cite à ce sujet les propos d'un pasteur : *It was not a battle. It was an execution*[161].

Pour compléter ce tableau macabre, Michener relate les massacres qui eurent lieu au sein même des tribus noires. Dans les années 1820, puis les années 1850, *L'Alliance* explique les destruction par des périodes de grandes folies collectives qui se seraient emparées des Zoulous puis des Xhosa. En ce qui concerne les Zoulous, les conquêtes militaires réalisées par les hommes de Shaka n'ont, si l'on peut dire dans un premier temps, entraîné que des victimes de guerre, mais, avec la mort de la mère de Shaka, les hommes de main ont ordre de supprimer toute personne qui ne se montre pas suffisamment marquée par ce deuil. Il s'ensuit des massacres en série : en trois mois de 1827, 7 000 personnes seraient tombés sous les coups de matraque[162]. Fuir cet enfer pour en trouver un pire, c'est ce qui arrive au personnage de Michener, Nxumalo. En arrivant dans ce qu'il croit être la zone sous contrôle de Mzilikazi, il n'observe que destructions et massacres. Pour rendre compte de ces événements, Michener a recours à des grands nombres imprécis :

> thousands of homeless blacks
> hundreds of people had been slain
> Mzilikazi had slain them all -hundreds upon hundreds-
> the death within a short period of time of huge numbers of people[163]

Ce moyen répétitif et emphatique de signifier l'importance des pertes humaines est équilibré par la tentative de dresser un bilan objectif de tant de désolation. Michener veut montrer qu'il ne fournit pas dans *L'Alliance* la version la plus catastrophiste ou la plus partiale qui soit. Il insère dans le texte une pondération de certaines estimations qu'il considère comme exagérées pour aboutir au chiffre de plus d'un million de morts sur cette période[164]. Cela reste considérable et n'apporte guère d'éléments de compréhension. Enfin, la série des folies meurtrières se termine avec les prophéties destructrices de la jeune Nongqause, du clan des Xhosa. Ses visions sont utilisées pour faire croire que les Anglais seront battus si toutefois les Xhosa consentent à massacrer leur bétail

[160] *The Covenant*, op.cit., p. 682
[161] *Ibid*., p. 693
[162] *Ibid*., p. 572-3
[163] *Ibid*., pp. 581,583, 584
[164] *Ibid*., p. 584

et à détruire leurs récoltes. Une fois les réserves de nourriture épuisées, se sont entre soixante-dix et quatre-vingt mille Xhosa qui sont morts de faim en 1857[165]. Là encore les chiffres sont bruts et ne disent pas tout[166].

Michener a puisé dans les ressources de l'histoire connue et dans celles de son imagination pour construire une intrigue peuplée de personnages dont la stature est très variée. Malgré cette diversité, la présentation des uns et des autres indique une version partisane de l'histoire en faveur des colons. Pourtant, en se servant des voies du roman pour raconter l'histoire, Michener continue d'innover en faisant intervenir comme élément dynamique du récit des personnages collectifs. Cette utilisation d'individus dans leur appartenance à des groupes plus vastes prépare un approfondissement de l'histoire, une version intellectualisée de l'évolution de la société sud-africaine.

[165] *Ibid*., p. 723

[166] *juste avant l'annonce de son message le bétail xhosa avait été victime à 95% d'une épidémie de tuberculose et allait mourir de toutes les manières*.
Jean Copans, *Histoire savante…*op. cit., p. 129 (chapitre 2 : Un exemple d'interprétation : les prophéties de Nongqawuse)

3ème partie : LE CONTENU DE L' HISTOIRE

I - LES GRANDES IDEES

1 - La religion

> I have wanted to know how my characters reacted to religion and have done rather more writing about this than other writers, gently and often indirectly. My entire Israeli novel, *The Source*, is based on that theme, as well as much of the South African one and large passages in both *Hawaii* and *Centennial*[1].

Au cas où le lecteur inattentif aurait mal compris le roman, Michener se charge de rappeler dans son autobiographie que l'un des thèmes majeurs de *L'Alliance* consiste en la mise en scène de convictions religieuses au travers de la vie des personnages et de l'histoire du pays qu'ils ont forgé. Comme il le dit lui-même, l'auteur est un habitué du genre. Mais il faut préciser que le roman n'est pas un prétexte à la réflexion mystique ou métaphysique. Michener ne s'intéresse pas à l'aspect réflexif, contemplatif ou spirituel de la religion, qui serait sans doute un facteur de ralentissement dans le développement de l'action romanesque. Et, de même qu'il refuse de s'engager dans de profondes analyses psychologiques des personnages, telles qu'elles peuvent exister dans la littérature traditionnelle (en tout cas le roman du XIXème siècle), de même, si ses personnages sont mus par des idées religieuses, ils ne s'adonnent pas à la méditation. Ils sont le plus souvent acteurs de leur foi, de leur religion, de leurs croyances, dans le but d'atteindre un objectif qui, lui, n'est pas du domaine religieux. La religion devient donc un élément constitutif primordial de la société décrite, une force politique dont les membres sont des prosélytes. Cette distinction est inséparable de la propre vie de Michener. Dès les premières pages de son autobiographie, il se définit comme Quaker[2], d'après le nom donné à une secte anglaise, née au XVIIème siècle, persécutée pour avoir récusé toute liturgie et tout clergé au nom de la conscience personnelle et individuelle de la présence divine. Ces persécutés, en colonisant les terres du Nouveau Monde, ont durablement implanté en terre américaine le sens du combat pour la survie de leurs croyances, pour la liberté de leur culte. C'est-à-dire une vision et une pratique particulièrement militante de leur religion. Les différentes Eglises qui se sont développées depuis le tronc commun de l'église anglicane, ont façonné l'Amérique puritaine, mais elles ont également pénétré bien d'autres colonies britanniques. L'Afrique, et tout spécialement l'Afrique du Sud, a constitué pour eux un terrain d'élection, et Michener ne parcourt qu'une faible distance culturelle lorsqu'il dresse le portrait de plusieurs de ces personnages évangélistes ou missionnaires, car il puise à la même source religieuse qu'eux.

---

[1] *The World Is my Home*, op. cit., p. 375
James A. Michener, *The Source*, Random House, New York, 1965
[2] *Ibid*., p. 6

C'est pour cette raison que si l'Afrique du Sud est à des milliers de kilomètres de la Pennsylvanie où est né l'auteur, le titre de son livre, *L'Alliance*, provoque nécessairement chez ceux des lecteurs de tous les pays pour qui la Bible fait partie des références culturelles dominantes, un écho immédiat. Ainsi, dès la couverture, le roman définit son ère historique et culturelle : les peuples de la Bible. Paradoxalement, étant donné le sens laïc du mot, *L'Alliance* entraîne d'emblée une forme d'exclusion, puisque des lecteurs de culture hindoue par exemple, pourraient n'y reconnaître aucune allusion précise. Pourtant, comme on le verra dans le roman, des milliers de travailleurs indiens viendront participer à la construction de l'Afrique du Sud. A la fois titre et notion récurrente dans le livre, l'alliance est un thème qui mérite quelques explications.

a - *L'Alliance*

Le titre est très tôt suggéré par Errol Uys, qui le propose dans une lettre du 2 juin 1978, c'est-à-dire trois mois après avoir rencontré les initiateurs du projet sud-africain. Uys a dû ressentir le caractère exclusif du terme car la justification qu'il avance tend à montrer qu'au contraire, tous les groupes vivant en Afrique du Sud peuvent fusionner sous une seule dénomination, celle de l'alliance.

> As a 'working title', I came up with one word that may interest you: it certainly covers the Afrikaans element and if one thinks of the spiritual, the creative process, the 'covenant ', that all men have with Mother Africa, it comes up as a strong label for black or white: COVENANT[3].

Cette idée de 'Mother Africa', est celle que l'on retrouve dans la littérature afrikaner[4], avec la même nostalgie que ce que diront les pieds-noirs de "leur" Afrique du Nord, ou de "leur" Méditerranée. Pieds-noirs et Afrikaners ont un lien extrêmement fort avec la terre qu'ils ont travaillée (et fait travailler par d'autres). Uys raisonne comme si cela ne se passait pas dans le cadre d'un Etat -comme cela a été le cas pour l'Etat français- responsable de colonisation forcée puis d'exploitation à grande échelle. Cette idée d'une vie moins compliquée, inspirée par les rythmes saisonniers du veld et où les Boers pourraient travailler tranquillement leur terre d'Afrique est admirablement rendue dans un livre pour adolescents écrit par Sheila Gordon : *En attendant la pluie*[5]. Mais c'est un lien affectif avec la terre que l'on ne retrouve pas sous la plume de Michener, qui intellectualise ce rapport par le biais de la religion et du patriotisme. Uys y pense sans doute d'autant plus qu'il est depuis peu en exil aux Etats-Unis. Mais ce sentiment que l'alliance entre les peuples est à portée de

[3] Archives Michener, p. 180
[4] cf. par exemple Herman Charles Bosman, *Sur la route de Mafeking*, Albin Michel, Paris, 1993
[5] Sheila Gordon, *Waiting For the Rain*, Orchard books, Franklin Watts, 1987
traduction française : S. Gordon, *En attendant la pluie*, Gallimard, 1988

main n'est pas ce que retient Michener dans sa réponse à la lettre de Uys. A la nostalgie, il préfère le choix politique et idéologique. Ce choix sous-entend qu'il va donner tort aux Afrikaners convaincus du soutien apporté par Dieu à leur entreprise. Mais d'une part l'auteur se garde bien de dénoncer lui-même leur attitude en laissant le verdict à Dieu, et d'autre part il réduit ainsi considérablement le champ du thème de l'alliance en le transformant en problème blanc de la conscience religieuse.

> Errol's suggestion that the novel be titled Covenant is a sturdy one. I had already planned that the most important paragraph of the book come at the conclusion of Blood River, something like this:
> What they did not realize was that men and women are always free to enter into a covenant with God, but this does not mean that He is obligated to enter into a covenant with them, and especially when they have determined unilaterally the terms of the covenant.
>
> You can see that concept, properly handled, will lend itself to excellent elaboration, and covers, indeed, many of the strands of the proposed book. But I would not like, at this time, to fix upon a title, for I have never done so until the manuscript was finished, and even then have usually left the final decision in the hands of Random house. I am not good at titles and feel that naming a book too soon during the gestation stage is a sure way to put a curse upon it. But I see much merit in Covenant; it's better than anything I might have had in mind, and I will keep it strongly on file[6].

Notre romancier américain a la réputation d'aborder l'histoire de certains pays ou Etats sous l'angle de l'interpénétration des peuples et de leur apport original à l'histoire commune. Le lecteur averti qui choisirait *L'Alliance* sur cette base-là est en partie induit en erreur, d'autant que les préambules ou annexes du livre ne viennent pas corriger les a priori, en laissant croire que Noirs, Afrikaners et Anglais disposent d'une part égale dans le roman.

Mais en refermant le livre, le lecteur ne peut plus vraiment avoir de doute sur la nature de cette alliance, car l'auteur l'aura guidé là où il désirait aller, semant régulièrement des indices tout au long de l'histoire afin de souligner le rôle de cette croyance des Afrikaners dans leur destin de peuple élu. La première fois qu'il est question de ce sujet dans le roman résume toute la signification de cette croyance : il s'agit d'une justification religieuse d'un choix politique.

> He thought much about God in these days of perplexity, and secretly went to the brassbound Bible, trying like his forefathers to ascertain what God wished him to do. And one night by a flickering candle he read a passage which electrified him, for in it God ordered his chosen people to undertake a specific mission:

[6] Archives Michener, p.183

> And I will establish my covenant between me and thee… And I will give unto thee, and unto thy seed after thee, the land wherein thou art a stranger, all the land of Canaan, for an everlasting possession…
>
> God was offering this new land in covenant to his chosen people, and the manner in which a few ardent Dutchmen had been able to withstand for generations the whole power of Spain proved that they were chosen. Willem was convinced that soon the Lords XVII in Amsterdam must recognize the obligation that God was placing upon them. Then they would manfully occupy the Cape, as He intended[7].

Nul doute n'est permis quant à la valeur de cette justification, car quelques pages plus loin, alors que Jan van Riebeeck, est sur le point d'accorder à neuf libre bourgeois la liberté de s'emparer de terres -au nom et pour le profit de la Compagnie- au-delà de *Table Mountain* et du fort établi au Cap, c'est ce même passage de la Bible qui est à nouveau cité[8]. Dieu bénit la rapine.

Par la suite, la notion de l'alliance du peuple élu avec son Dieu réapparaît chaque fois que les Afrikaners, en tant qu'individus ou en tant que groupe, sont confrontés à des situations de crise, à des choix incertains ou pénibles, ou à de graves dangers. Et l'auteur maintient sa distinction entre l'alliance telle que Dieu peut la proposer et l'alliance telle que les Afrikaners choisissent de la comprendre. Michener ne s'en prend pas à la religion elle-même, mais à l'interprétation qui en est faite. Il s'agit donc d'un point de vue fondamentalement chrétien, une critique des Afrikaners sur le terrain de leur religion. C'est ce que l'on peut constater si l'on compare la signification qu'accordent respectivement à cette alliance Willem van Doorn puis le groupe miraculé de Voortrekkers qui sort presque indemne de la bataille, meurtrière pour les Zoulous, de Blood River (1838). En comparant ces deux interprétations, nous pouvons constater que l'auteur s'en tient strictement aux idées qu'il entend développer, à ses lignes directrices.

Dans le premier extrait, Willem, qui fait partie des premiers colons mais a choisi de vivre avec une esclave malaise dont il a deux enfants, est en butte à la réprobation de son frère aîné venu de la métropole hollandaise accompagné d'un pasteur. Pour trouver une solution, il lui apparaît normal de faire baptiser ses deux enfants afin que le baptême fonctionne comme gage d'acceptation au sein de la communauté.

> Then Willem, vaguely remembering passages in which Abraham faced difficult decisions, looked with real intensity through the chapters of Genesis, and after a while came upon those passages in which God Himself, not Abraham, instructed sojourners in the steps they must take to preserve their identity while in a strange land:

[7] *The Covenant*, p. 156
[8] *Ibid.* , p. 176

> This is my covenant, which ye shall keep, between me and you and thy seed after thee; Every man child among you shall be circumcised[…]He that is born in thy house, and he that is bought with thy money, must needs be circumcised.
>
> And Abraham took…all that were born in his house, and all that were bought with his money, every male among the men of Abraham's house ; and circumcised the flesh of their foreskin in the selfsame day, as God had said unto him.
>
> 'It's what we thought!' Willem cried, and in the flickering light the two men responsible for this tiny settlement peered over his shoulder to find justification for whatever they might have to propose. Van Riebeeck was delighted: 'It's quite plain. Their covenant was circumcision, and God ordered the slaves to be circumcised. Our covenant is baptism, and He orders our slaves to be baptized[9].

Comme nous l'avons déjà vu, le personnage de Willem a les faveurs du romancier. Grâce à lui, il peut indiquer qu'une autre histoire eût été possible sur les terres d'Afrique australe, et c'est sans aucun doute un moyen pour Michener d'introduire une justification du métissage qui soit conforme à la religion. D'ailleurs si le problème a surgi en raison de la couleur de peau des enfants, la justification religieuse parle quant à elle de l'assimilation d'une population esclave, c'est-à-dire que l'alliance, telle qu'elle est conçue par les chrétiens, propose de faire fi des relations d'exploitation et de propriété. Michener veut faire comprendre au lecteur que les Afrikaners trichent avec la religion en cherchant à imposer leur propre vision de l'alliance à Dieu, mais Michener triche à son tour en faisant croire que la véritable alliance c'est celle des peuples, au regard de leur couleur de peau. Voici le passage essentiel de la correspondance avec Errol Uys pour saisir le sens du récit sur cette question, contre la notion sectaire des Afrikaners.

> The real victor at Blood River was not the Voortrekker commando, but the spirit of the covenant that assured their triumph. As Tjaart said when he led prayers after the battle: 'almighty God, only you enabled us to win. We were faithful to You, and You fought at our side. In obedience to the covenant You offered us and which You honoured, we shall henceforth abide as Your people in the land You have given us.'
>
> What the Voortrekkers failed to realize in their moment of victory was that they offered the covenant to God, not He to them. Any group of people anywhere in the world was free to propose a covenant on whatever terms they pleased, but this did not obligate God to accept that covenant, and especially not if their unilateral terms contravened His basic teachings to the detriment of another race whom He loved equally.[10]

[9] *The Covenant*, pp. 190-1
[10] *Ibid*., p. 694

C’est pourtant sur ces bases, erronées du point de vue même de la religion selon Michener, que va se construire la société sud-africaine. Le thème de l’Alliance, dans son interprétation afrikaner resurgit donc à plusieurs reprises dans la suite du livre afin de montrer les conséquences politiques de cette conception. Cela est surtout vrai des sermons adressés par le révérend Brongersma à ses ouailles, qui vont profondément influencer le jeune Detleef van Doorn dans ses choix futurs. L’un d'eux utilise l’idée de l’alliance avec Dieu pour réaffirmer la légitimité de la spoliation des terres africaines ainsi que de l’apartheid[11]. L’Etat construit autour de cette idéologie préconise par ailleurs une cérémonie à la gloire de cette alliance divine, et c’est Detleef, très fidèle à la tradition inculquée, qui se charge d’organiser les célébrations. Il est question de ces festivités à deux moments de l’histoire : en 1938, lorsqu’elles ont officiellement été créées, puis en 1966 lorsqu’elles ont correspondu, entre autres, à la destruction du ghetto noir de Sophiatown[12].

La dernière fois que cette notion apparaît dans le roman est certainement significative puisque Nxumalo, inculpé de menaces à la sûreté de l’Etat, conteste aux Afrikaners le droit de célébrer ce jour et entend obtenir celui de rendre hommage aux morts du peuple noir d’Afrique du Sud, à ceux qui sont tombés lors des manifestations de Sharpeville (1960) et Soweto (1976)[13]. Vu sous cet angle, le roman fait porter l’entière responsabilité idéologique de l’apartheid sur la population d’origine hollandaise (et marginalement française, c’est-à-dire aux calvinistes), puisqu’à aucun moment un personnage d’origine britannique et encore moins américaine ne professe de telles idées. Si les Noirs semblent avoir le dernier mot, c’est uniquement en vue de célébrer leurs morts et martyrs : ils contestent la suprématie des Blancs, mais ne se libèrent pas[14].

b - La Bible

L’un des principaux supports de la propagation de la religion, c’est bien évidemment le texte écrit à caractère sacré ; chez les chrétiens, la Bible. Intégrant sans doute cet élément comme seul indicateur de la foi, *L’Alliance* présente les populations primitives de l’Afrique du Sud comme ne pratiquant pas de religion : c’est un raccourci forcément réducteur qui accentue le point de vue extérieur adopté pour décrire ces populations, dont l’auteur se refuse à

[11] *The Covenant*, op. cit., p. 971
[12] *Ibid*., pp. 1008, 1100
[13] *Ibid*., p. 1212
[14] C'était cependant à l'époque une revendication très répandue dans la mesure où même les cérémonies funéraires pouvaient se trouver interdites. cf. la dédicace du texte de Wole Soyinka, *Ogun Abibimañ*, Rex Collings, London, 1976 : *For the dead and the maimed of Soweto*. De même que le poème *Funeral Sermon, Soweto* qui répète comme une litanie : *we wish to bury our dead, we wish to mourn our dead*.
Wole Soyinka, *Mandela's Earth and Other Poems*, Randon House, New York, 1988, pp. 15-20

imaginer la vie spirituelle, les croyances et superstitions. Mais il faut bien avouer que le roman échappe ainsi à la catégorie des ouvrages de vulgarisation sur les peuples dits primitifs où tout semble bon pour expliquer les vestiges découverts (peintures rupestres, pierres dressées, etc.) sous l'angle unique des croyances et pratiques magiques. Ainsi donc dans le roman, la religion ne pénètre en Afrique du Sud qu'avec les Européens. Ménageant son effet, Michener saisit l'occasion de faire coïncider cette arrivée de la Bible avec un miracle, puisque le livre sacré est sauvé des eaux par Willem van Doorn retourné inspecter l'épave du bateau sur lequel il a fait naufrage au large du Cap[15].

Même s'ils viennent de s'échouer, ces premiers colons ne sont pas condamnés à construire un poste avancé de la Compagnie des Indes uniquement sur du sable. Cette aventure est le produit d'une entreprise sérieuse qui nécessite le concours d'hommes solides et crédibles. Afin de créer cette impression de solidité et de montrer la crédibilité de ses personnages, l'auteur entend rattacher la principale lignée de colons à un éminent fondateur de la foi calviniste en Hollande. Voici la courte généalogie des van Doorn, présentée par le biais du personnage de la mère de Willem :

> Her devotion to religion contained no shred of insincerity, nor should it, considering her family history. Her grandfather, Joost van Valkenborch, had been executed by the Spaniards in 1568 when the great Count Egmont went to his death; both patriots had given their lives in defence of Holland and Calvinism. Her father, too, had died fighting the Spanish Catholics; Willem van Valkenborch had established the first Calvinist assembly in Haarlem, a clandestine affair whose members knew they would perish if caught. One of her first memories was of secret night worship when her father spoke eloquently of God and the nature of man. Religion was more real than the stars over Java, more encompassing than the canals that served Batavia[16].

L'idée de base de ce passage, qui est l'opposition des catholiques et des protestants, est reprise à la page suivante lorsque les Hollandais expliquent que leur conquête de Malacca ne se fera pas par la conversion religieuse forcée comme la pratiquent les catholiques, mais que toutes les croyances y seront respectées, pour peu que les dirigeants locaux acceptent des traités de commerce[17]. Dans les premiers temps de leur installation au Cap, les colons ont très régulièrement recours à la Bible qui leur sert de juge et d'autorité souveraine. Le fait de se retrouver sur une terre dépourvue de structures sociales et politiques correspondant aux leurs, les amène à puiser dans la Bible les réponses aux questions que la vie leur pose. Nous avons déjà vu que les premiers mariages et baptêmes n'ont pu être sanctifiés que pour les membres du

[15] *The Covenant*, op. cit., pp. 148-9
[16] *Ibid*., p. 124
[17] *Ibid*., p. 125

‘peuple élu ’, et que la Bible est à nouveau présente le jour où les libres bourgeois obtiennent le droit de s’affranchir de la tutelle de la Compagnie pour s’installer sur les terres avoisinantes[18]. Mais cette Bible tombe quelque peu dans l’oubli au siècle suivant car l’analphabétisme se répand largement à mesure que les colons s’enfoncent dans des terres isolées où la principale activité est l’élevage du bétail. L’isolement, accentué par les difficultés de la survie dans des régions peu hospitalières, facilite l’apparition de ces prédicateurs itinérants. Pour Michener, c’est l’occasion d’un nouveau miracle : Hendrick van Doorn vient de mourir, et avec lui la seule personne capable de lire le livre sacré disparaît. Au bon moment pourtant, surgit un pasteur qui peut enterrer convenablement Hendrick, et la famille van Doorn accepte de l’accueillir dans sa nouvelle migration, pour peu que cet homme fasse la lecture régulière de la Bible. C’est cette arrivée miraculeuse qui provoque la conversion du jeune Lodevicus. La Bible, en tant qu’objet précieusement gardé dans la famille, en tant que guide spirituel et temporel, réapparaît à ce moment-là. Lodevicus y apprend à lire, y puise une injonction précise de se marier avec la fille du pasteur. Jeunes mariés et beaux-parents en profitent pour passer une semaine entière à la lecture de l’Ancien Testament, et ils concluent à la nécessité de se sédentariser, d’expulser du toit familial Dikkop, le vieil Hottentot qui vit depuis toujours avec la famille[19].

Voici donc à nouveau les Afrikaners et leur interprétation de la Bible, de l’Ancien Testament, désignés comme historiquement responsables de l’introduction de l’apartheid. Ils sont de plus responsables de l’atmosphère d’ignorance entretenue par les décisions politiques de la Compagnie et de celles de l’Eglise. L’Ancien Testament devient le texte de référence pour tous les usages. Il fixe les règles de la société, est un instrument d’éducation, et peut même laisser prévoir toutes les situations épineuses de la vie.

> They had a massive Bible, which accompanied them wherever they went ; their curriculum was the Old Testament, whose narrative predicted each event that might arise. […] With constant support from this theological university, which each man could carry with him as he moved, the Dutch colony became a conservative, God-fearing state, and so it would remain despite English occupation, English persecution, English wars and the constant threat of imposed English values. In South Africa the Old Testament triumphed over the university because it was the university[20].

A l’inverse, les missionnaires anglais, dont les représentants dans le roman luttent contre l’asservissement des populations indigènes, s’appuient sur l’enseignement du seul Nouveau Testament. Ainsi Hilary Saltwood, qui bénéficie de la part de l'auteur de la même opinion favorable que Willem van

[18] *The Covenant*, op. cit., p. 164, 172, 176, 188, 190, 191
[19] *Ibid*., p. 385
[20] *Ibid*., p. 422

Doorn, se rend-il compte que l'enseignement reçu avant de partir en mission, ne repose que sur cette partie de la Bible :

> But before he fell asleep a most curious reflection flashed across his mind : in all the time I've been here, I've rarely heard the Old Testament mentioned. We're men of the New Testament, the personal followers of Jesus and St Paul.

C'est une leçon qu'il retient et un message qu'il amène jusqu'en Afrique du Sud où il s'installe.

> But most of all he conducted services, in the open, beside the stream, with the five hills looking down. He read from the New Testament, lingering on its revolutionary messages of social justice, equality and brotherhood. In simple terms, devoid of cant, he talked with his people about new fashions of living in which all men would share responsibility, and he bore constant testimony to the fact that black and white could live together in harmony[21].

Mais l'opposition entre ces deux enseignements religieux n'est pas maintenue jusqu'à l'époque contemporaine. Un nouveau personnage apparaît au XXème siècle -dont on aura l'occasion de reparler- qui offrira une sorte de synthèse de ces deux conceptions. C'est un révérend de l'Eglise réformée d'Afrique du Sud, et ce n'est plus un anonyme comme les deux personnages précédents mais un notable, une figure marquante de la communauté afrikaner, un homme dont les paroles sont écoutées y compris sur le plan politique. L'auteur fait participer le lecteur à une série de quatre sermons dont il est évident qu'ils représentent une étape importante dans la construction idéologique de l'apartheid et du pouvoir des nationalistes. En effet, le révérend Brongersma agit comme un guide spirituel sur le jeune Detleef, qui devient ensuite un des architectes des lois du nouveau gouvernement nationaliste. Le public de ce révérend est quelque peu surpris d'entendre l'un de ses sermons uniquement basé sur l'idée de fraternité que Brongersma voit dans le Nouveau Testament, d'autant que la question sous-jacente est celle de l'apartheid et que la conclusion repose sur l'union de tous les peuples en Dieu. Mais cette ré-appropriation du Nouveau Testament n'est là que pour donner plus de force au dernier sermon dont l'objectif est de montrer que si les hommes sont des frères, ils ne sont pas pour autant égaux devant Dieu. Et voilà comment par une pirouette habile, le révérend réaffirme sa prédilection pour l'Ancien Testament :

> For the nature of our society, we must look to the Old Testament which I shall do in my concluding lecture. […] When he came to the question as to whether it was proper for the white church to prevent blacks from worshipping side by side with them, he cried, 'Certainly it is proper. What does Deuteronomy say? 'When the Most

[21] *The Covenant*, op. cit., pp. 510-1

> High divided to the nations their inheritance, when he separated the sons of Adam, he set the bounds of the people.'[22]

La suite ne peut que laisser le lecteur perplexe quant aux intentions idéologiques réelles de l'auteur. En effet, c'est lui qui reprend la parole après le sermon pour souligner que la solution se trouve sans doute dans l'usage combiné des deux Testaments. L'expression romanesque de cette solution est celle des positions modérées de Brongersma, qui tempère les plus extrémistes des Afrikaners -par exemple lorsqu'ils veulent se ranger aux côtés de l'Allemagne nazie- ou qui au soir de sa vie, constate que son élève Detleef, en édictant les lois de l'apartheid, a sans doute oublié la bonté présente selon lui dans la Bible[23]. Mais que vaut cet appel à la modération bien tardif pour quelqu'un qui est un membre actif et influent du sinistre Broederbond, dont le but avoué et décrit dans le livre est d'assurer la suprématie des Afrikaners dans tous les domaines de la vie sociale ?[24]

Michener veut certainement composer avec ses lecteurs, et ne fâcher personne. Mais sa complaisance est d'autant plus suspecte que ses positions vis-à-vis de ces questions religieuses -et idéologiques- sont loin d'être claires. Ainsi, on peut lire ces lignes dans son autobiographie :

> I am, in other words, a humanist, and if you want to charge me with being the most virulent kind, a secular humanist, I accept the accusation, but I do not want to be accused of atheism. No man who loves Deuteronomy and that first chapter of James can be totally antireligious[25].

Toujours avec cette volonté de maintenir un certain équilibre entre les différentes positions qui s'affrontent en Afrique du Sud, Michener consacre malgré tout un passage à décrire une réunion de militants noirs au cours de laquelle le révérend Brongersma est clairement désigné comme un dangereux ennemi qui utilise la Bible contre eux. Le cocher qui amène ses patrons à l'église raconte ce qu'il entend à la porte :

> 'But the true power in Venloo is the new predikant. […] When I drive the people to church, I stand outside and listen. Powerful voice. Good man. But he is totally against us. He uses the Bible to club us.'[26]

L'homme blanc est toujours un homme bon… Et c'est ce que l'on retrouve lorsqu'au bout de 1200 pages de texte, la Bible autrefois naufragée sur les côtes sud-africaines, transmise de génération en génération par la famille

[22] *The Covenant*, op. cit., p. 972
[23] *Ibid.*, p. 1040
[24] Brongersma appartient en effet à cet société secrète. *Ibid.*, pp. 988-9
[25] *The World Is my Home*, op. cit., p. 271
[26] *The Covenant*, op. cit., p. 937

Van Doorn, apparaît une dernière fois entre les mains noires de Moses Nxumalo, qui vient rendre un dernier hommage à son maître blanc. C'est bien Moses qui est symboliquement le dépositaire de la parole divine, mais c'est Detleef qui parle et qui ne peut s'empêcher d'agir de manière paternaliste avec son domestique[27].

La Bible fonctionne donc comme une référence culturelle et idéologique constante dans le roman. Mais elle sert également de matériau romanesque. D'abord parce qu'en tant qu'objet elle recèle la parole divine et est donc précieuse pour ceux qui y croient, mais elle est aussi précieuse parce qu'elle est un produit raffiné de la culture et de la technique moderne, un produit de l'imprimerie naissante. Cela avait, semble-t-il, suffisamment d'importance pour que Michener se procure une copie de la page de garde d'une des premières Bibles imprimées. Il écrit à ses collaborateurs le 20 décembre 1979 [28] et leur demande de changer la mention du lieu d'impression de la Bible, qui ne doit plus être Leiden mais Amsterdam, afin de se conformer à cette version originale. Ensuite cette Bible-objet est transmise de génération en génération au sein de la famille des Van Doorn. Elle est un lien réaffirmé avec la religion, avec l'histoire, et en dernier ressort avec l'intrigue puisqu'il lui arrive, tout comme aux personnages, une succession d'aventures parfois dangereuses. Enfin, la fusion du roman et de cette Bible se reproduit chaque fois que le texte de l'un fabrique le texte de l'autre. En effet, le texte biblique est cité à maintes reprises tout au long de la narration et il apparaît réellement, dans la typographie, comme citation du livre des chrétiens. Michener semble apprécier le caractère romanesque de la Bible car il fait dire au révérend Brongersma : *If we read the New Testament too grimly, we miss the love making, the adventure, the wild triumphs, the dancing and the sound of flutes*[29].

Dans le même ordre d'idées, l'interprétation biblique de l'origine de Zimbabwe comme étant la ville d'Ophir est traitée comme une histoire merveilleuse qui a pu se propager en raison des incertitudes scientifiques, mais le lecteur dispose d'éléments dans le roman pour contredire ce conte de fées. On peut par ailleurs remarquer que Michener choisit les moments de la narration où il va faire référence à la Bible. Il accompagne souvent ces passages de commentaires qui lui permettent de prendre de la distance avec ce que peuvent affirmer ses personnages, mais ce n'est pas toujours le cas. Si l'on y joint ce qu'il nous a laissé de témoignages sur ses propres convictions, il est difficile de savoir s'il choisit un point de vue plutôt qu'un autre. C'est sans doute une manière de brouiller les pistes et de rester sur le terrain de la fiction et non de la critique politique, mais il choisit néanmoins de montrer beaucoup de

[27] *The Covenant*, op. cit., p. 1 115
[28] Archives Michener, p. 111
[29] *The Covenant*, op. cit., p. 1 040

compréhension à l'égard des Afrikaners en tant que peuple avec son histoire et sa culture. Dans la mesure où cette Bible-objet, ainsi que l'histoire de la culture occidentale qu'elle a en partie façonnée, sont des faits réels pour le lecteur issu de cet environnement, les citations régulières de la Bible confèrent une certaine réalité sociale, sinon historique, aux personnages du roman. Cela contribue également à accentuer la dramaturgie de l'ensemble du texte, ce dont on peut se rendre compte en relisant les passages importants où interviennent ces références.

Au moment où il se lance dans l'exploration des environs du Cap, et notamment de *Table Mountain*, Willem van Doorn se remémore le passage de la Bible où il est question[30] de l'exploration des terres de Canaan, et il estime faire partie de cette catégorie d'hommes capables de se lancer dans de telles aventures. Nous avons vu que la Bible est aussi chaque fois présente pour sanctifier les premiers baptêmes et mariages selon l'ordre établi. Elle est également présente pour cautionner le vol des terres des populations indigènes, puis leur esclavage[31]. Elle est encore là lorsqu'il s'agit d'empêcher l'armement des Hottentots[32], puis de justifier l'apartheid. Michener se permet d'ailleurs une remarque sur le caractère misogyne de la Bible : lorsque Petronella van Doorn annonce qu'elle veut se marier avec l'esclave de la famille, Bezel Muhammed, les parents, atterrés, cherchent une réponse à leur problème dans le texte sacré. Ce dernier ne semble envisager que le cas où les hommes prennent pour épouses des Canaéennes et il proscrit alors le mariage. Dans la mesure où le cas de Petronella est celui d'une femme prenant pour époux un Canaéen et que la Bible ne s'est pas exprimée là-dessus, le mariage peut être contracté sans offense religieuse[33].

c - Les militants de la foi

Ces militants sont essentiellement dans le livre des hommes de Dieu. Aucun personnage féminin n'a la responsabilité officielle de porter le message biblique, même si, comme nous l'avons déjà vu, une femme telle que Rebecca van Doorn apparaît comme un pilier domestique, et par conséquent social, de la religion. En ce qui concerne les Européens, cette présentation correspond à la réalité historique. En revanche, Michener occulte toute une partie de la vie militante (spirituelle et politique tout à la fois) des Eglises noires qui se comptent par milliers à l'époque contemporaine et où les femmes occupent un rôle primordial.

---

[30] *The Covenant*, op. cit., p. 150
[31] *Ibid*., pp. 176, 443-4
[32] *Ibid*., p. 276
[33] *Ibid*., p. 279

Face à Lodevicus van Doorn, militant de l'Ancien Testament convaincu de la nécessaire séparation des populations parce que les Afrikaners forment le peuple élu, arrive Simon Keer, missionnaire officiel de la London Missionary Society, qui ne partage pas la croyance en la prédestination, s'oppose à l'esclavage et veut évangéliser les peuples d'Afrique du Sud. Nous avons déjà évoqué ces personnages, mais ici c'est la facette romanesque de John Philip qui nous intéresse, c'est-à-dire Simon Keer, son double dans la fiction. Par lui sont introduits les archétypes des missionnaires partis christianiser les "sauvages ". Si sur le plan politique, le personnage fictif de John Philip est plutôt présenté du point de vue de l'opinion afrikaner, Simon Keer sert de prétexte à Michener pour régler ses comptes avec les évangélistes en général. Ce sont en effet des individus pour qui il a une profonde aversion, et dont il pense qu'il sont un danger pour la stabilité sociale. Cette inimitié lui vient d'une expérience personnelle alors qu'il était jeune professeur dans l'Etat du Colorado et que sa réputation a été ternie par un de ces envoyés de Dieu qui entendait faire brûler dans les feux de l'enfer tous ceux qui pouvaient se montrer quelque peu libéraux dans leurs propos. A l'époque Michener a eu l'audace de réclamer plus de dignité pour les travailleurs mexicains de la région.

> One summer, a fiery evangelist, Harvey Springer, came into town and pitched his big tent near the college where I taught. There in nightly sessions of the most compelling nature, with frenzied speeches, haunting choral music and wild-eyed young women screaming while coming down the aisles to be saved, Reverend Springer launched a virulent attack on the two clergymen in our group and on me as a disruptive, liberal, atheistic professor. Like the many others under attack, I sneaked in to see how he operated and was awed by his ruthlessness and power. If I remember correctly, he divided his spiel into three parts: first, a most moving account of how in his early youth he was a lost soul because his teachers and his church had failed to give him proper guidance; second, a savage attack on Yale University, for reasons I never fully understood, but apparently he had applied to Yale for entrance to its divinity school, and been turned down; and last, to focus on concerns at the heart of the community, a withering blast at local churches, especially those of my two friends, and a condemnation of almost all college professors, especially me, for having stirred up trouble in the community by calling for fair treatment for Mexican field workers.
>
> […] I counterattacked as vigorously as I could in defending Yale, our own college, its professors and myself against his insane charges[34].

Il est malgré tout regrettable que le roman fasse l'amalgame entre l'opinion négative que les Afrikaners ont développée à l'encontre de John Philip parce qu'il remettait en cause les fondements moraux de l'esclavage, et l'opinion négative de l'auteur sur tous ces fous de Dieu, capables d'entraîner les foules au fanatisme. Le résultat dans le roman est de faire réagir le lecteur contre ceux qui dénoncent les conditions inhumaines faites aux Hottentots et aux Noirs, sous prétexte qu'ils exagèrent.

[34] *The World Is my Home*, op.cit., pp. 208-10

Mais la galerie des portraits des hommes de Dieu ne s'arrête pas là, d'autant que c'est celle qui est sans doute la plus nuancée dans le roman, car la plus riche en exemplaires différents. A l'opposé de l'agitation mondaine de Simon Keer, on peut trouver la dévotion sincère d'Hilary Saltwood. Il faut noter à ce propos que Michener a résolu un de ses problèmes de romancier en créant ce deuxième personnage de la LMS. Il avoue dans une lettre ne pas savoir comment aborder le traitement littéraire de son missionnaire car ses sentiments à son égard sont contradictoires. En dédoublant l'individu unique du départ, l'auteur peut échapper aux critiques éventuelles des religieux. Il n'en reste pas moins qu' Hilary a été bouleversé par l'évangéliste de la LMS qui a prononcé un sermon en xhosa. Il décide de refuser le confort d'une carrière toute tracée en Angleterre pour partir évangéliser les Noirs d'Afrique du Sud. La mission qu'il établit devient le refuge des maltraités -une façon de dire qu'il y avait des mauvais traitement- mais il est déçu de voir que seule une majorité de Hottentots vient à lui. On cherche en vain une explication à ce fait, qui traduit pourtant un état d'affaiblissement avancé des populations Hottentotes comparées aux tribus noires dont la résistance à l'occupation, à la servitude et à la christianisation a été plus efficace. Elles étaient à la fois plus nombreuses et n'ont été réellement ébranlées dans leurs modes de vie et de pensée qu'un siècle après les Hottentots. Carl Peter Thunberg, médecin suédois se rendant au Japon par une escale prolongée en Afrique du Sud à la fin du XVIIIème siècle, a laissé un témoignage sur l'état de désolation dans lequel il a trouvé les populations Hottentotes.

> En parcourant cette immense contrée, je ne trouvai que quelques restes rares et épars de cette nombreuse nation d'Hottentots, qui, au commencement de ce siècle, couvroit de ses tentes les plaines et les vallées ; mais à mesure que les colons se sont étendus, ceux-là ont été obligés de se retirer et d'abandonner leur pays natal et leurs pâturages à ces nouveaux venus. En outre, la petite vérole, fléau jusqu'alors inconnu parmi eux, en a fait périr une innombrable multitude.
>
> On ne trouve plus maintenant que quelques hameaux (kraal) dont les habitants pourvoient par eux-mêmes à leur propre subsistance, ou sont attachés tantôt au service de la Compagnie, tantôt à celui des colons, pour la garde et l'éducation des bestiaux.
>
> C'est surtout auprès du Cap que cette nation est vraiment foible et peu nombreuse, car, à quelque distance dans l'intérieur des terres, elle conserve encore quelques restes de son ancienne vigueur[35].

L'impression d'échec est compensée par l'arrivée d'Emma, jeune esclave malgache qui vient pour la parole de Dieu et qui devient la femme d'Hilary, au scandale de toute la bonne société, qu'elle soit britannique ou bien sûr afrikaner. Ce personnage de missionnaire est de ceux qu'affectionne Michener car d'autres lui ressemblent dans ses romans. Hilary appartient à une famille qui n'a jamais rien fait d'exceptionnel, mais qui a toujours contribué à l'histoire de façon

[35] Carl Peter Thunberg, *Voyages de C.P. Thunberg au Japon par le Cap de Bonne Espérance, les Iles de la sonde, etc.*, Paris, An IV (1796), chapitre X (4ème partie), p. 379

discrète et consciencieuse. Il est donc simple, pas ambitieux, dévoué à sa mission, profondément croyant et généreux. Il dispose d'un grand charme romanesque que Michener a su traduire en l'appelant *vicar of the veld*, ce qui ajoute l'exotique à l'austérité. Le lecteur prend fait et cause pour lui car il évolue dans une totale adversité. Les Afrikaners ne l'apprécient pas parce que c'est un disciple de l'abolitionniste Simon Keer, mais ce dernier, ainsi que l'ensemble de la hiérarchie de l'Eglise, conçoivent un profond mépris pour ce jeune qui *prend la religion trop au sérieux*[36]. Michener lui prête des propos fraternels sur l'avenir possible du pays, mais parce qu'il a enfreint les règles sociales en épousant Emma, son destin de missionnaire convaincu est une mort tragique et anonyme. C'est un des passages les plus politiques du livre, car l'auteur ne se réfugie pas derrière ses personnages ni même derrière un commentaire de leurs actions. Il formule sans ambages la signification idéologique de la mort soudaine du couple missionnaire. Après avoir écarté tous les responsables potentiels du crime, il explique que c'est la société dans son ensemble qui les a tués :

> Perhaps society in the abstract had finished with them.
>
> They had fallen victims to that terrible affliction which brings certain crucifixion: they took religion too seriously; they trusted Jesus Christ; they believed that the bright, soaring promises of the New Testament could be used as a basis for government; and they followed this precepts unfalteringly in the one part of the world where they would cause offense to three powerful groups of people: the old Boers, the new English, the timeless Blacks[37].

Pourtant, comme dans le passage où il est question des difficultés de la mission de Golan à recruter des chrétiens parmi les populations noires, le lecteur ne comprend pas pour quelle raison, les *Noirs de toujours* ont développé une opposition au missionnaire. Il faut avoir lu le livre plusieurs fois pour se souvenir qu'Hilary, même s'il est profondément écœuré par le massacre, se range du côté des Afrikaners qui viennent prêter main forte à la ville anglaise de Grahamstown contre l'attaque des Xhosa[38]. Le roman ne dit pas que l'évangélisation se construit nécessairement sur la défaite d'un autre système de pensée, et que ce système de pensée est lui-même lié à toute une organisation sociale, une civilisation, préexistantes. Même s'il est mû par un amour chrétien pacifique, Hilary est en fait un agent destructeur de la civilisation xhosa. Le point de vue des christianisés manque dans le livre, et le romancier aurait pu nuancer son jugement en montrant en quoi par exemple les missions ont pu fournir des armes nouvelles aux colonisés dans la reconquête de leurs droits bafoués, notamment grâce à l'alphabétisation. L'exemple n'est qu'implicite dans le roman puisque lorsque le lecteur fait la connaissance des groupes de militants

[36] *The Covenant*, op. cit., p. 492
[37] *Ibid*., p. 528
[38] *Ibid*., p. 476

noirs qui cherchent à s'organiser contre le pouvoir, il peut lire les propos prêtés à Plaatje, éduqué et formé dans une mission, l'un des fondateurs de ce qui va devenir l'ANC.

Le dernier personnage religieux important du livre est le révérend Brongersma. Il incarne l'évolution du peuple afrikaner dans son accession au pouvoir. Lodevicus est un militant indépendant, imposant sa foi dans son environnement proche. Simon Keer est un représentant officiel de la LMS britannique, et Hilary un simple missionnaire éloigné de la hiérarchie. Mais Brongersma est un descendant direct de Lodevicus à une époque où le pays s'est structuré et cherche à débarrasser de la tutelle britannique. C'est un représentant officiel de l'Eglise d'Afrique du Sud, et en même temps un militant politique qui n'hésite pas à utiliser la chaire comme tribune et à participer au groupement ultra-nationaliste du Broederbond. Pour que Brongersma n'ait pas le dernier mot, Michener invente un autre personnage qui désapprouve ses agissements. On reste dans le cadre de l'Eglise toutefois car l'auteur veut certainement éviter tout problème de censure idéologique. L'honneur des calvinistes est donc sauf puisque un membre de l'église hollandaise, le révérend Paulus van den Berghe, vient inspecter son homologue sud-africain et déplore, au nom du conseil mondial des Eglises, l'engagement politique du clergé sud-africain[39].

2 - Les opinions politiques

Une des questions abordées par le roman est précisément celle des rapports de la religion avec le pouvoir politique. Nous venons de voir qu'Hilary, messager du Christ, échoue dans sa tentative d'établir une mission durable car, nous dit l'auteur, elle reposait sur la conviction qu'il est impossible d'instaurer un gouvernement sur la base du Nouveau Testament. Etant donné cependant que le personnage d'Hilary est d'une valeur morale exemplaire et que sa simplicité contraste avec l'hypocrisie mondaine de son maître, ses idées et son mode de vie devraient être le gage de la meilleure des sociétés possible. Plusieurs raisons peuvent expliquer son échec : par exemple l'incompréhension de la majorité de la population ou l'inadéquation des idées religieuses à la construction d'une société. Mais Michener préfère retenir l'idée que la religion ne doit pas empiéter sur la politique. Compte tenu de cette thématique, le roman développe une étude plus détaillée des rapports des calvinistes avec le pouvoir.

Avec des personnages comme Willem van Doorn, à l'époque de la Compagnie des Indes Orientales, la religion est vécue comme un auxiliaire spirituel justifiant la découverte et la conquête. Au XVIIIème siècle, la religion

[39] *The Covenant*, op. cit., p. 1 180-2

personnelle est une arme, un *marteau*[40] dont l'on se sert pour écraser tous ceux qui peuvent empêcher l'installation durable des Boers. Au XIXème, elle se replie derrière les *laagers* du Grand Trek mais n'apparaît toujours pas sous les auspices d'une Eglise établie. Cela ne veut pas dire qu'elle n'existait pas dans les villes, mais que l'expérience fondatrice de la nation afrikaner n'a pas été encadrée par l'Eglise, qui ne voulait pas cautionner le geste de rébellion des Trekboers à l'encontre de l'autorité britannique souveraine[41]. Cela n'a pas empêché cette Eglise de maintenir son influence idéologique par le maintien de la foi et par l'organisation de célébrations adaptées à la vie nomade. C'est ainsi que Michener décrit les grandes réunions du *Nachtmaal* comme étant des lieux de rencontre indispensables à la vie sociale des familles de Trekboers.

> Nachtmaal (night meal) was Holy Communion. It was held four times each year, and those living near the church were expected to attend each one. But Boers in remote areas were forgiven if they missed entirely for three or four years, because at the first opportunity they would come swarming in on pilgrimages that might last a month. With them they brought children to be baptized, young lovers to be married, and elders who whispered, 'this might be my last Nachtmaal'.
>
> For such travellers, there could be nothing more exciting and spiritually satisfying than this joyous celebration of the Dutch Reformed Church, for in its companionship there was social renewal and in its religious services a deepened pledge to Calvinist doctrine. A week of Nachtmaal lent grace and harmony to the lives of the Boers and explained why they formed such a cohesive group.
>
> The rite was carefully structured: church service each day for four days, the one on Sunday lasting four hours; public weddings and baptisms; acceptance of new members into the fellowship; much time set aside for buying and selling of properties; and wonderful singing parties at which youths were almost challenged to fall in love[42].

Les difficultés de cette Eglise naissante sont si réelles que le roman mentionne des problèmes de recrutement en vue d'assurer les services du *Nachtmaal*. C'est ainsi que les Voortrekkers se voient un jour affligés d'un pasteur originaire de Glasgow, tout juste capable de s'exprimer en hollandais.[43] Ce type d'événement est avéré et ce n'est pas le moindre des mérites de l'auteur que d'avoir introduit de tels détails. Pourtant, au-delà du fait, c'est son interprétation politique qui donne un sens à cette curiosité ecclésiastique. En effet, l'autonomie de l'Eglise réformée d'Afrique du Sud par rapport à son homologue hollandaise date de 1824. Il s'agit pourtant d'une Eglise officielle, même à l'époque où l'Angleterre dirige la région. Mais, selon les termes du traité avec ce pays, les décisions du synode sud-africain doivent être soumises au gouverneur anglican pour approbation. Au départ, en raison des difficultés dues à une institution naissante, cette Eglise souffre d'une pénurie de

[40] cf. le nom Lodevicus the Hammer
[41] cf. 2ème partie , chapitre I, b et *The Covenant*, op.cit., p. 645
[42] *The Covenant*, op. cit., p. 599
[43] *Ibid.* , p. 603

prédicateurs, et elle manque de lieux de cultes. Ces soucis matériels entraînent une tendance au regroupement des confessions comme le raconte le révérend C.I. Latrobe qui signale en 1815 que l'église du Cap accueille également sous son toit les services anglicans[44]. John W. de Gruchy avance dans son livre *The Church Struggle in South Africa,* une autre idée pertinente pour expliquer la présence des ministres écossais. Il suggère que leur origine a pu favoriser un compromis entre un parcours religieux acceptable pour les Hollandais du Cap (ils sont presbytériens) et une citoyenneté acceptable pour les Anglais (ils sont britanniques)[45]. D'où la présence de ces presbytériens écossais, formés aux Pays-Bas, et sur lesquels compte l'autorité britannique pour angliciser les Afrikaners.

Au cours du XIXème siècle, puisque le pouvoir est aux mains des Britanniques, ce sont leurs Eglises qui ont les rapports les plus étroits avec le pouvoir, comme c'est le cas pour Simon Keer-John Philip, qui a une influence déterminante y compris sur le gouverneur.

> Keer won the propaganda war. The sensible peace arranged by D'Urban and Smith was annulled, with the annexed territory being returned to the blacks. D'Urban was recalled in semi-disgrace, and Harry Smith was left powerless: 'How I am to eat up Kaffirs with a lawbook?'
>
> Keer and his philantropicals had a simple answer: 'Send considerate English officials to live among our black friends and make good English citizens of them.' They also suggested the establishment of a dozen new Golans in which missionaries could offer refuge.
>
> It didn't work.. The frontier slipped back into tension and anxiety[46].

C'est seulement au XXème siècle qu'une Eglise sud-africaine reconnue, disposant de sa propre hiérarchie et de ses lieux de culte, va se fortifier et se mêler étroitement au pouvoir. Marqués par le Grand Trek et les luttes contre les populations noires, les Afrikaners calvinistes vont chercher à se doter d'un pouvoir politique à leur image. Michener, qui tient à aborder cette question, n'hésite pas à donner dans le roman sa version de la nature de l'Etat sud-africain, qu'il qualifie de théocratie. Il consacre plusieurs passages à en décrire les caractéristiques.

[44] Révérend C.I. Latrobe, *Journal of a Visit to South Africa in 1815-1816,* Londres cf. *La Nouvelle Afrique Du Sud*, op.cit., p. 35
[45] John W. de Gruchy, *The Church Struggle in South Africa*, Wm.B. Eerdmans, 2nd edition, 1986, p. 4
[46] *The Covenant*, op. cit., p. 629

a - La théocratie

On a déjà vu deux aspects du paradoxe offert par ces groupes d'Afrikaners, profondément imbus de leur situation de peuple élu mais affrontant l'expérience de l'exode sans aucun représentant de l'Eglise. Il faut cependant revenir au texte du roman car Michener construit sa thématique des rapports de la religion et du pouvoir à partir de ce moment.

> But in one startling aspect the trek did not resemble the slow displacement of a town: among the fourteen thousand Boers who would ultimately travel north, there was not one clergyman. The Dutch Reformed Church, which had played, and would play, so significant a role in the history of the Boers, refused to sanction the mass exodus, and for substantial reasons: it suspected that the exiles represented a revolutionary spirit, and Calvinism could not tolerate that: it feared that the farmers were moving away from church influence and this had to be opposed; and it felt uneasy about unauthorized movement into unexplored territory, since in such unfamiliar land the dominance of the church might be diminished. Resolutely the church turned its back on the emigrants, castigated them as revolutionaries and ignored their pleas for assistance.
>
> More remarkable was the fact that in the most significant event in South African history, individual predikants also cut themselves off from the people, with many dominees flatly refusing to accompany the wanderers. The Voortrekkers, one of the most religious people on earth, with a profound reliance upon the Bible, were thus rejected by their own church. There could be no baptisms, marriages, solemnized burials, or even weekly services, yet at the end of the travail the Voortrekkers would be even more solidly supportive of their church than they had been at the beginning, and after having refused the travellers the services of religion, the Dutch Reformed Church would gather the emigrants back into its hands, converting the whole nation into a theocracy[47].

Le lecteur est donc informé à l'avance de l'issue de l'épisode raconté dans le chapitre sur les Voortrekkers. Il est clair que le suspens, l'intrigue, n'ont aucune importance comparés à la narration romanesque d'un fait historique d'envergure politique. Mais Michener tombe dans l'exagération lorsqu'il parle du Grand Trek comme de l'événement majeur de l'histoire sud-africaine. Pour que cela fût exact il faudrait ajouter qu'il s'agit sans doute d'un fait majeur pour les Afrikaners nationalistes blancs. Comme de fréquentes exagérations de ce type ont pu être relevées dans le roman, et qu'elles opèrent toutes dans le sens d'une surévaluation de l'histoire afrikaner au détriment des autres, on peut parler de distorsion de l'histoire. Cette distorsion est d'autant plus facile à formuler que les descendants spirituels des Voortrekkers vont être au pouvoir en Afrique du Sud et rédiger eux-mêmes la chronologie marquante du pays autour du Trek.

[47] *The Covenant*, op. cit., p. 645

Peuple religieux sans Eglise, les Voortrekkers n'en cherchent pas moins à sanctifier leur périple, et le passage que Michener consacre à ce besoin de consécration divine ressemble presque à une déclaration de foi panthéiste.

> […]he came upon a place so majestic that he had to conclude that God Himself had set this aside for his weary travellers. Because of its cathedral shape, he named it Kerkenberg (Church-in-the-mountain), and to it he led his people.
>
> It was a series of shallow caves and beautiful flat areas rimmed by towering granite boulders. From the outside it appeared to be a collection of mighty rocks assembled in accordance with some plan; from the inside it was a cathedral with the boulders inclining slightly toward the centre and open to the sky; from every aperture the worshipper could look down to see the beautiful plains of Natal.
>
> When the Voortrekkers entered this sanctified place, they were overawed by its rough majesty and almost simultaneously they knelt in prayer, thanking God for His many deliverances…[48]

La progression du chapitre continue avec le *moment crucial de l'histoire Boer* que constitue la bataille de Blood River. L'aspect dramatique de ce 16 décembre 1838 est d'autant mieux rendu que l'auteur cite la promesse faite à Dieu la veille par les Voortrekkers de célébrer à jamais ce jour si toutefois celui-ci devait leur accorder la victoire contre les Zoulous. Michener, qui a le sens du détail symbolique, montre Cilliers, officiant pour l'occasion, juché sur un canon[49]. Mais c'est bien le seul détail dans le roman qui fasse un lien entre le régime sud-africain en train de se fonder sur une idéologie religieuse et le pouvoir militaire, la force des armes. Par la suite, les références à un Etat théocratique ne mentionnent pas le recours à la répression, à cette alliance moins divine du sabre et du goupillon. L'auteur explique cependant que le véritable vainqueur de la bataille est précisément l'état d'esprit de l'alliance biblique. Et pour insister sur le fait que l'Eglise hollandaise n'a pas été mêlée directement à cette bataille, il fait prononcer un acte d'accusation par un de ses ministres : *Four thousand-to-nothing, what kind of warfare is that? The answer would come years later from a troubled Dutch Reformed minister: 'it was not a battle. It was an execution*.'[50]

Curieusement encore, l'Eglise réformée d'Afrique du Sud n'apparaît pas dans un autre conflit sanglant, celui de la guerre anglo-boer. Cependant Michener choisit de la représenter dès la formation du Broederbond grâce à son personnage du révérend Brongersma. Le roman crée une atmosphère de complot politique visant à assurer la suprématie des Afrikaners dans les institutions du pays. Le lecteur sait donc que les hommes d'Eglise fréquentent les allées du pouvoir. Mais ce pouvoir, du moins au départ, est quelque peu provincial

[48] *The Covenant*, op. cit., pp. 668-9
[49] *Ibid.*, p. 691
[50] *Ibid.*, p. 693

puisque le groupe du Broederbond n'agit dans le livre que dans une petite bourgade. Les personnages et leur environnement sont ordinaires, mais l'origine de leurs choix idéologiques est historique. Et la signification politique tient dans ce rappel du passé :

> As had been the case for the past hundred years, one of the most influential voices in the Dutch Reformed clergy at Stellenbosh was a Scotsman, a devotee of John Knox named Alexander McKinnon, whose ancestors had been Dutch-speaking Afrikaners since 1813. It was he who introduced Detleef to the persuasive teachings of the conservative prime minister of Holland, Abraham Kuyper, who had promulgated new theories on the relationship between church and state. It was from McKinnon that Detleef first gleaned an appreciation of the fact that South Africa might soon have to evolve new patterns for contracts between the races. On this subject McKinnon was most conservative, going back to a strong Calvinism to support his contention that races, like people, were fore-ordained to either salvation or damnation… [51]

Outre ce lien marqué avec la secte des Quakers, dont on sait qu'elle est la religion de l'auteur, Michener ne donne ici au lecteur que des indications succinctes sur les opinions réelles de McKinnon et Kuyper. Ces indications sont fondées sur le plan historique, et elles permettent au lecteur de chercher plus avant en quoi ces personnages ont pu jouer un rôle en ce qui concerne l'élaboration des relations entre l'Eglise et l'Etat en Afrique du Sud. Paul Coquerel fournit quelques explications dans son livre sur les Afrikaners.

> D'après cette doctrine [de 'la souveraineté absolue de Dieu dans chaque sphère de la société'], formulée par Abraham Kuypers au XIXème, siècle, chaque peuple a été créé par Dieu avec son identité, sa mission et sa destinée. La préservation de l'identité devient par là même une mission divine, tandis que l'Etat devient l'institution qui incarne la volonté de Dieu[52].

> […]le monde est divisé en sphères autonomes, indépendantes les unes des autres. Cette atomisation du monde en cellules autonomes va générer un modèle politique, la 'pilarisation' (*Verzuiling*), qui va marquer le fonctionnement des institutions […]. L'idée sous-jacente est que la société est formée de plusieurs ensembles, représentés par des 'piliers' séparés, fonctionnant chacun selon leurs propres règles, mais dont l'ensemble assure le fonctionnement de la nation[53].

L'Eglise n'est pas une Eglise d'Etat. Mais elle sanctifie la victoire des Nationalistes. Les paroles qui suivent ont été prononcées par Malan lors de la victoire électorale de ce parti en 1948.

> Our history is the greatest masterpiece of the centuries. We hold this nationhood as our duty for it was given to us by the architect of the universe. [His] aim

[51] *The Covenant*, op.cit., pp. 954-5
[52] *L'Afrique du Sud des Afrikaners*, op. cit., p. 120
[53] *Ibid*., p. 165

> was the formation of a new nation among the nations of the world… The last hundred years have witnessed a miracle behind which must lie a divine plan. Indeed, the history of the Afrikaner reveals a will and a determination which makes one thinks that Afrikanerdom is not the work of men but the creation of God[54].

L'Eglise est le réceptacle de l'histoire afrikaner et elle organise les célébrations du Grand Trek au même titre que les officiels d'Etat. L'histoire de la nation afrikaner est donc aussi une histoire religieuse. Dans le roman, L'Eglise intervient au cœur de l'appareil d'Etat grâce au personnage de Detleef. On la voit exercer de l'influence sur le *petty apartheid*, le domaine des mœurs, mais étant donné les relations précédemment évoquées, le lecteur peut se demander ce qu'il en est du rôle de l'Eglise auprès des plus hautes autorités politiques, du pouvoir économique. Le thème de la théocratie, des relations entre l'Eglise et l'Etat continue cependant d'être développé jusque dans les dernières pages de *L'Alliance*, qui se déroulent dans un tribunal. Même la justice y est inféodée à la religion puisque lorsque Nxumalo proclame son droit d'enterrer ses morts au même titre que ceux du Grand Trek, il est sanctionné pour blasphème et attaque contre les fondements de la théocratie[55].

b - La liberté

C'est un autre thème majeur dans l'organisation de la vie des personnages, et cette notion de liberté est inséparable de son contraire, l'esclavage et l'oppression sous toutes ses formes. Au-delà d'une dichotomie simple Blancs-Noirs où les premiers sont libres parce qu'ils exercent le pouvoir et façonnent la société, la liberté est un combat pour chacun des groupes évoqués dans le roman. Le lecteur est ainsi amené à constater à quel point cette notion n'a de sens que par rapport à ceux qui la revendiquent, et il suffit de changer de personnages pour s'apercevoir que la signification est différente, voire opposée. On pourra utilement garder en mémoire ce passage du journal d'André Sparrman sur la façon dont les colons concevaient la liberté, dès les débuts de leur installation.

> Le droit abusif d'asservir ses semblables, le plus violent outrage fait à l'humanité, toujours un crime en lui-même, et qui mène à toute sorte de forfaits et de scélératesses, les Colons l'exercent envers les hommes *Boshis* avec une cruauté qui fait horreur. Je l'ose dire, quoique je sache qu'il en est plusieurs que la vérité irrite. C'est une capture divertissante pour eux, que celle qu'ils font des Hottentots : ils vont, comme à une partie de plaisir, briser les nœuds que la nature a formés entre les époux, les femmes et les enfans : non contens, par exemple, d'avoir arraché une malheureuse femme des bras de son époux, de son unique protecteur et consolateur, ils font tout ce

[54] *The Church Struggle*, op. cit. p.30-31
[55] *The Covenant*, op. cit., pp. 1210-1220

> qu'ils peuvent, et cela dans la nuit, pour la priver aussi de ses enfans, sachant bien que, s'ils réussissent à les emporter avec eux, cette tendre mère les suivroit partout[56].

Installer une station au Cap, c'est pour la Compagnie des Indes Orientales, une décision nécessaire afin d'imposer la liberté des routes commerciales vers les Indes, sans passer par les routes du nord sous domination ottomane. Les premiers colons sont des agents de la liberté commerciale. Ils sont de plus issus d'un schisme chrétien dont l'un des objectifs est de maintenir sa liberté religieuse mise en danger en Europe. Cela est vrai pour les Hollandais et encore plus pour les huguenots français. Le point de vue de la liberté des croyances africaines n'est pas exposé dans le livre, pas plus chez les San que chez les Xhosa ou Zoulous. Mais bien évidemment les aspirations à la liberté pour les Noirs maintenus sous le joug des colons heurtent la volonté de ces colons de préserver la leur. C'est d'ailleurs sous l'angle de l'indépendance des individus ou des nations, des libertés politiques en général que l'auteur s'attarde le plus à montrer ses personnages. Presque dès le départ la tutelle de la Compagnie des Indes Orientales sur la vie de ses sujets est remise en question par leur désir de s'affranchir. L'instant où ils gagnent leur liberté (pour sortir des limites du fort, posséder des terres à leur compte et commercer) est solennel. Mais l'emprise de la Compagnie demeure telle qu'aux yeux de Michener, écrivain américain, elle est une raison majeure de la lenteur de colonisation de l'Afrique du Sud par rapport à celle de l'Ouest américain.

> Wherein lay the difference? The Dutch system of government not only permitted but encouraged its businessmen to rule without supervision, whereas the English government, which started in the same direction, quickly turned matters over to Parliament, a free press, and the innate longing for freedom of its citizens overseas. English businessmen might have wanted to ape the Dutch precedent, but the institutions of freedom forestalled them[57].

C'est aussi une raison pour considérer que cette colonie n'a jamais été libre.

> In effect [Van Riebeeck's] instructions were simple: 'Establish a refreshment station which will feed our ships, but do so at no cost for the Compagnie!' That charter, in force for the next hundred and fifty years, would determine how this land would develop: it would always be a mercantile operation, never a free colony[58].

Dans la mesure où cette colonie est demeuré un simple objet commercial de la Compagnie où les installations précaires, ajoutée aux rigoureux règlements internes, ont fait de la vie du colon -fût-il blanc- une épreuve difficile, Michener a vu juste en imaginant que l'un de ses héros pourrait se sentir solidaire de la

[56] *Voyage au Cap de Bonne Espérance*, op. cit., tome 1, p. 267-8
[57] *The Covenant*, op. cit., p. 420
[58] *Ibid*., p. 167

condition des esclaves et vouloir partager leur soif de liberté. En effet, on a vu que Willem van Doorn a été contrarié dans sa volonté d'épouser Deborah, l'esclave malaise. De même, les autorités du fort lui ont refusé quatre fois d'accéder au rang de bourgeois libre et de s'installer au-delà des limites de l'enceinte militaire. Deborah lui a donné deux fils dont l'esclave angolais Jango a la charge, mais ils vont devenir esclaves à leur tour. Si Willem n'est pas capable de la même détermination que Deborah et Jango pour s'arracher à la servitude, il comprend leur volonté et va jusqu'à les aider à s'enfuir au risque de subir lui-même le châtiment de la torture sur le cheval de bois. Cette idée que les premiers habitants européens du Cap ne sont pas tous libres de leurs agissements est très bien expliquée dans le livre de Carl Peter Thunberg qui s'est particulièrement intéressé au sort réservé aux soldats embarqués plus ou moins contre leur gré et soumis à un quasi asservissement. Voici ce qu'il décrit des conditions de vie sur les bateaux, puis à terre :

> Mais ce qui contribue plus que tout le reste à augmenter le nombre des malades, c'est incontestablement la prodigieuse quantité de soldats à demi-morts de faim, scorbutiques et mal constitués, que les vendeurs de chair humaine entassent dans le navire. Ces malheureux, non accoutumés à la vie qu'on mène à bord, et à l'air froid et humide de la mer, ne tardent pas à être attaqués de fièvres putrides, et les communiquent à tout l'équipage. Le défaut d'habits et l'ennui, accélèrent encore les progrès de la maladie.
>
> […]Ils sont quelquesfois plus de cent, mal nourris, vendus pour servir comme soldats de la compagnie des Indes, et conduits à bord au moment où le vaisseau va mettre à la voile. Le marchand reçoit deux mois de leur paie, et un effet nommé *transport*, de la somme de 100, 150 ou 200 florins. Pendant les deux ou trois mois que les pauvres étrangers passent chez lui en captivité, ils gagnent le scorbut, la consomption, et tombent dans une profonde mélancolie, ce qui se reconnoit aisément quand ils sont à bord, par leurs visages pâles, leurs lèvres bleues, et leurs jambes enflées ; on les distingue sans peine des hommes frais et sains. On nomme *transport* ou billets d'*avances*, les *bons* que la compagnie des Indes orientales donne pour une certaine somme à quiconque s'engage à son service, pour pouvoir s'équiper ; mais la compagnie ne paie aucune somme qui n'ait été préalablement bien gagnée ; ainsi quand le porteur d'un pareil billet meurt avant d'en avoir gagné le montant, il n'y en a qu'une partie de payée, le reste est perdu. C'est pourquoi on ne les négocie qu'avec un désavantage proportionné à la mauvaise santé du propriétaire. Il faut ordinairement sacrifier la moitié de la somme.
>
> […]Souvent on entend ces malheureux se plaindre d'avoir été volés par le *marchand d'hommes*, qui leur prend leurs habits et autres effets, et qui les dédommage par deux ou trois paires de bas de laine, un pantalon et une jaquette de toile à voiles, seize livres de tabac, et un petit barril d'eau de vie. A leur arrivée dans le bâtiment, on leur vole la moitié de ce petit butin, qui ne doit pourtant pas exciter l'envie. Alors ils sont obligés de rester dans les plus grands froids, tête et pieds nuds, sans avoir à peine de quoi se nourrir.
>
> […] Je ne connois pas d'endroit où l'on vole aussi fréquemment et d'une manière plus audacieuse, que sur les navires de la compagnie des Indes, pendant qu'ils sont en Texel. On force les coffres pendant la nuit, et l'on n'y laisse rien, au point que le propriétaire n'a rien pour changer. On vole les hamacs et les matelas, les souliers,

> les bonnets de nuit à ceux qui dorment ; certains malades ont perdu leurs culottes et leurs bas, sur lesquels ils étaient cependant couchés. Quand ils se lèvent, ou qu'ils se rétablissent, ils sont obligés de marcher la tête découverte, sans souliers, et à demi-nuds, quelquefois même de coucher sur le pont, quand on leur a pris leur lit.
>
> […]Quand aux soldats et aux matelots, il leur arrive rarement de déserter, parce qu'il est très aisé de les retrouver. Quand on rattrape un esclave idolâtre qui s'est enfui, son maître, ou les valets du fiscal de police, lui donnent des coups de fouet. Le prix qu'il a coûté lui sauve la vie. Les lois sont moins indulgentes pour les chrétiens attachés au service de la Compagnie ; quand ils désertent on les pend sans miséricorde, parce qu'ils n'ont exigé aucun déboursés. Nous avons déjà dit qu'il coûtoit tout au plus dix florins pour les remplacer[59].

Il est vrai que Willem est déjà mieux loti que ces soldats, mais il reste malgré tout un sujet de la Compagnie, et l'on comprend aisément ses sentiments pour sa propre liberté comme pour celle de Jango et Deborah :

> And curiously, he hoped that Jango would escape into the freedom he had so courageously sought through all the years of his captivity. Indeed, he felt a companionship with this slave who had tended the grapes so faithfully, dragging his chains behind him. Willem, too, sought freedom, escape from the bitter confines of the fort and its narrow perceptions. No longer did he merely want to be a free burgher; he now wanted absolute freedom, out beyond the flats towards those green hills he had first seen from the crest of Table Mountain fourteen long years ago. He was hungry for openness, and bigness, and at night he prayed that Jango and Deborah would not be taken[60].

En écho à ces sentiments de profonde solidarité exprimés par un Hollandais, Michener imagine un dialogue entre plusieurs militants noirs auquel participe Sol. Plaatje, dirigeant historique des mouvements d'émancipation et où il montre l'intérêt d'être solidaire des Blancs les plus pauvres. Ce dialogue a lieu dans l'une des banlieues de Johannesburg à l'époque de la grande crise des années 1921-1922, où les grèves des ouvriers blancs ont pris une tournure insurrectionnelle.

> These men, who would be the leaders of their race in coming years, first brought Nxumalo's attention to the problem of the poor white Afrikaner. […] 'I assure you', Sol. Plaatje said at one meeting, 'in their hovels they live worse than the blacks do in Sophiatown. Every law that holds us down, holds them down too. In a sensible world [they] would combine with us to improve everyone's condition, but they stay off to themselves, the poorest of the poor, and we stay off to ourselves, the dispossessed'.[61]

Pourtant Willem van Doorn et Sol. Plaatje restent isolés avec leurs idées parce que le pouvoir en place à leur époque vit de l'existence de l'exploitation ;

[59] *Voyages de Carl Peter Thunberg*…, op. cit., chapitres VI p. 102 et IX p. 367
[60] *The Covenant*, op. cit., p. 205
[61] *Ibid*., p. 995

mais Michener ajoute, et c'est également un fait historique, que Plaatje n'étend pas ses sentiments de solidarité jusqu'aux métis, accusés de vouloir s'assimiler aux Blancs[62]. A partir du moment où l'union des plus pauvres, sans distinction de couleur, ne se réalise pas, chacun va vivre le combat pour la liberté de son côté et selon des voies nécessairement contradictoires. Toute une partie du roman consiste en l'évocation de la lutte des Afrikaners contre les Anglais au sujet de leur indépendance politique. Et l'auteur n'oublie pas de préciser que l'Amérique et sa guerre d'indépendance servent d'exemple à ceux qui veulent s'émanciper de la tutelle britannique[63]. Chaque épisode de cette lutte est inscrit au chapitre des souffrances et de l'héroïsme nationaux. Ainsi les Afrikaners combattent-ils pour préserver l'usage de leur langue ou pour préserver leurs écoles. Après la guerre anglo-boer qui marque le paroxysme de cette lutte contre les représentants de la Couronne parce qu'elle a entassé les Afrikaners qui se voulaient libres dans des camps de concentration, ceux-ci se battent pour gagner coûte que coûte le pouvoir politique. Ils obtiennent leur constitution en fédération en 1910, puis leur séparation du royaume en 1961, par la proclamation de la République et leur retrait du Commonwealth.

Si Michener fait l'apologie de la liberté pour laquelle les familles afrikaners se sont battues, il n'en reste pas moins, dans le roman comme dans la réalité, que leur groupe ne peut connaître cette situation privilégiée qu'en raison de l'asservissement du plus grand nombre des habitants du pays, et au prix d'une vie d'assiégés.

> Like all visitors, Philip was astounded by the freedom with which the citizens of South Africa discussed their problems. The expression of ideas and the exploration of alternatives were totally free, and what was not said in the kitchen debates was spelled out in the very good English-language newspapers. This was no dictatorship like Idi Amin's Uganda or Franco's Spain [..][64]

Mais devant le monument à la gloire de la bataille de Blood River, Philip ne peut s'empêcher de faire remarquer qu'il est à la seule gloire d'une fraction infime de la population.

> 'Doesn't it seem odd to you, Sannie, to have your major national monument restricted to one-tenth of the population?'
>
> 'It's not restricted. On certain days, at certain times, blacks are allowed in.'
>
> 'Would they want to come? A monument dedicated to their defeat?'
>
> She drew away from him for a moment, then said swiftly, 'We're a nation in laager and we cannot deny our past.'[65]

[62] Dans l'épopée qu'il donne de l'histoire Béchouana, Plaatje expose l'idée que le métissage du sang noir est une dépravation. cf. *Mhudi*, op. cit., p. 268
[63] *Ibid*., p. 638
[64] *The Covenant*, op. cit., pp. 1 137-8
[65] *Ibid*., pp. 1 141-2

L'idée ainsi véhiculée par le roman est qu'un peuple qui en opprime un autre ne peut être totalement libre. Et Michener place cette conclusion dans la bouche de Nxumalo car il est seul à pouvoir montrer aux Afrikaners leurs contradictions.

> 'Isn't it curious?' Nxumalo cried. 'From the first day the Dutch landed at the Cape they struggled for freedom. Their whole history, as they teach it to us, was a ceaseless battle to be free. Yet when we say, 'As major inhabitants of this land, we blacks would like to be free', they look at us with horror, call us Communists, and grab their guns to shoot us down.'[66]

Pourtant le roman ne présente pas un strict parallèle entre les aspirations des Blancs et celles des Noirs à s'émanciper. Si le début du livre est fortement marqué par l'expérience de l'esclavage, il fait rarement vivre au lecteur cette expérience du point de vue des esclaves eux-mêmes. L'auteur montre l'esclavage, le travail forcé dans la cité noire de Zimbabwe, sur les galères arabes et bien sûr dans la jeune colonie du Cap. Dans cette colonie, les esclaves sont vus par les yeux des colons à qui ils posent de constants problèmes parce qu'ils ne tolèrent pas la servitude et cherchent à s'enfuir. La scène la plus susceptible de faire comprendre au lecteur ce qu'éprouvent ces individus privés de liberté est traduite par Willem van Doorn qui s'étonne de la détermination de Deborah à vouloir fuir cette vie d'humiliation.

> Jango, sitting with Willem's two sons on his knees, laughed easily. 'When the time comes, we'll go.'
>
> […] 'Of course we'll go,' Deborah said quietly, and Willem looked at her in astonishment. He had lived with her, had sired two children with her, and had known almost nothing about her. He had assumed that because she had a quiet, placid face and spoke softly that her heart was placid too. It had never occurred to him that she hated slavery as much as Jango, and it appalled him to think that she would risk losing her ears and having her face branded, just to be free[67].

En lisant cet extrait, on ne peut s'empêcher de penser à un passage de l'autobiographie de Michener où celui-ci avoue ne pas avoir su appréhender à leur juste valeur les capacités révolutionnaires des populations opprimées, et tout particulièrement de leur composante féminine. Michener fait part au lecteur des rencontres humaines qui l'ont profondément marqué, et parmi celles-ci, la première vient de travailleurs nord-vietnamiens (tonkinois à l'époque) qui sont employés dans une plantation française des Nouvelles Hébrides, aux mains d'un patron dont le nom -Aubert Ratard- est peut-être évocateur. C'est plus particulièrement la détermination d'une de ces travailleuses qui l'a surpris :

---

[66] *The Covenant*, op. cit., pp. 1 197-8
[67] *Ibid.*, pp. 207-8

> I never learned her real name, but because of her strong resistance to exploitation, she had come to be known as Bloody Mary, and that is how I still recall her.
>
> She said that when the war ended, she would go to Tonkin, the area that would later be known as North Vietnam, and I got the strong impression that when she got there she intended to oppose French colonialism. She said further that in both New Hebrides and New Caledonia, the big French islands to the south, there would be trouble in the post war years if the colonial governments tried to extend the indentures for another period: 'We go home. Plantation all finish.'
>
> I would often think of her in later years when American troops were fighting their fruitless battles in Vietnam and I wondered if our leaders realized that the enemy they were fighting consisted of millions of determined people like Bloody Mary. But even I was deficient in my understanding, for when I wrote about her in *Tales of the South Pacific* I depicted her not as a potential revolutionary but as a Tonkinese woman with a pretty daughter to care for[68].

Malgré cette prise de conscience, le roman ne fait pas évoluer les personnages noirs avec autant de volonté de s'affranchir du joug de l'oppression que les Afrikaners. L'épisode de l'abolition de l'esclavage est raconté comme une offense à leurs traditions : ils vont se rebeller contre l'ingérence anglaise, ou celle des évangélistes britanniques. Mais il n'est pas fait état des révoltes d'esclaves qui ont eu lieu dans cette première moitié du XIXème siècle, comme celles de 1808 et 1825[69]. C'est ainsi que la grande campagne judiciaire menée par les autorités britanniques dans le but de confondre les Afrikaners et leurs comportements esclavagistes à l'égard des Hottentots ou des Noirs, connue sous le nom de *Black Circuit*, et qui a été lancée à partir de 1810, est relatée dans le roman par le prêtre Hilary Saltwood. Les esclaves hottentots ou noirs répondent de manière docile et craintive aux questions que l'enquêteur formule sur leurs conditions de vie et de travail. Aucun sentiment de rébellion ne transparaît, si ce n'est de la part des propriétaires de cette main-d'œuvre servile qui se voient vilipendés, menacés de représailles et parfois même pendus pour ce qu'ils estiment être leurs pleins droits. En revanche, comme nous l'avons déjà vu, Michener fait coïncider l'émancipation des esclaves (1833) avec un viol commis sur une jeune Afrikaner. Malgré l'hypocrisie de la loi et de ses applications, l'idée semble quand même que ces populations ne méritent pas leur liberté.

> What Reverend Keer intended was a softening of the harsh laws that restricted servants; what he got was a disastrous dislocation; and the immediate burden fell on Lukas and Rachel de Groot, for when their herders and farm hands got word of their new status, twenty of thirty-six laborers took off, and it was a group of these homeless, roaming vagrants who ravaged their daughter[70].

[68] *The World Iis My Home*, op. cit., p.176
[69] *A History of South Africa*, op. cit., p. 58
[70] *The Covenant*, p. 592

Cette opinion négative sur des esclaves qui ne savent que faire de leur nouveau droit parce qu'ils sont démunis peut être associée à la description du mode de vie d'une tribu noire, les Sixolobo. La scène qui débute le chapitre sur le *Mfecane* est sans doute conçue comme une préparation aux désastres qui vont suivre, mais justement ce chapitre est une accumulation de désastres. Historiquement, il est incontestable que le début du XIXème siècle a vu s'écrouler les nombreuses tribus noires du pays et l'on est forcé d'admettre qu'il s'agit d'une tragédie. Ce qui est en revanche contestable, c'est la propension de l'auteur à isoler ce phénomène du reste de la pénétration coloniale, à en rechercher les causes uniquement au sein des tribus noires, comme si elles portaient les violences destructrices en elles-mêmes et que l'échec leur était inhérent. Michener tente de raconter un épisode de ces tragédies à la manière d'un ethnologue qui voudrait faire comprendre à son auditoire que les faits décrits sont vécus par des gens qui disposent d'autres conceptions morales que celles admises par le public contemporain. L'effort est visible dans le roman, car ce qui apparaît choquant aux yeux du lecteur est transcrit dans la pensée du personnage principal, Nxumalo, comme étant un fait normal. L'ennui c'est que même en admettant cette largesse d'esprit, le lecteur ne peut arriver au bout du chapitre qu'à la conclusion que tous les massacres survenus sont normaux, inscrits dans la nature de ces tribus demeurées bien barbares.

Que ce soit chez les Sixolobo, ou plus tard chez les Zoulous, le point commun relaté est l'emprise de l'obéissance aux règles. Grossièrement, il y a les règles divinatoires et les règles militaires : tout manquement aux unes ou aux autres entraîne une mort certaine et cruelle. Bien des anthropologues ou ethnologues ont écrit sur ce qu'un esprit moderne perçoit comme un manque évident de libertés individuelles, mais ils font l'effort d'accompagner ces observations de compléments d'informations permettant de comprendre que la survie collective du groupe exige certaines pratiques et que, par exemple, cela peut se traduire par l'existence de libertés collectives plus variées[71]. Dans *L'Alliance*, on ne peut lire qu'un aspect des choses : la répression constante des libertés par la menace de mort toujours présente. Pourtant l'auteur tente de rétablir l'équilibre en soulignant que le même type de punitions existe en Europe à cette période, mais le lecteur n'y croit pas vraiment, car si le début du XIXème siècle a connu bien des répressions, il s'agit de répressions politiques dues aux luttes ouvrières naissantes à la fois contre l'exploitation industrielle et contre les vestiges de domination féodale. C'est bien trop éloigné de ce que Michener raconte de la vie des Sixolobo :

> Hundreds of intricate rules governed a Sixolobo from birth till death, and beyond. Unquestionably the spirits of past members of the clan existed;

[71] cf. Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, 1955 (notamment l'étude des structures de parenté et comportements sexuels chez les Bororo et les Nambikwara, pp. 229-265 et 285-361)

> unquestionably there was a Lord-of-the-Sky who had placed all men on earth. No phase of life could be without regulation: a man's hut must bear a certain relation to the chief's; women must move only in certain areas; a child must watch carefully his attitude toward elders; a man must observe formalities when approaching a stranger's kraal; and the treatment of cattle was minutely supervised. For any infringement of any of the rules, there was instant punishment, and death was obligatory for some fifty or sixty offences, about the same number as applied in Europe at this time[72].

Les solutions individuelles face à un tel déploiement de réglementations sont dans le livre, la fuite, la soumission (*blind obedience* [73]), ou l'assassinat. Et si l'auteur tente de maintenir un équilibre en faisant dire à Shaka, personnellement responsable de la mort de milliers de personnes, qu'il est horrifié à l'idée d'apprendre que l'on place des gens en prison en Europe, c'est tout de même pour conclure que l'assassinat direct est moins violent que la torture carcérale…[74]

II - LA FUSION DES PEUPLES ET DES IDEES IMBRICATION ET ENGRENAGE

1 - Les langues, organismes vivants

Les langues, en tant qu'expressions particulières du langage chez l'homme, ont été et sont toujours abondamment étudiées. Elles sont à l'origine de quantités de traités, thèses, articles et ouvrages scientifiques. Depuis Platon qui en a fait un sujet récurrent de la maïeutique, et qui y consacre un dialogue spécial (le *Cratyle* ou *sur la justesse des noms*, *genre logique*, écrit il y a presque 2 400 ans[75]), jusqu'à la Charte européenne sur les langues minoritaires, la question des langues s'immisce dans de nombreux domaines, de la philosophie à la politique. En littérature, la langue, matière première de la création littéraire, est le plus souvent traitée comme objet. Elle est l'équivalent de la glaise pour le sculpteur : l'auteur va la pétrir pour façonner son œuvre. Parfois l'auteur choisit une glaise limoneuse plutôt que calcaire, noire plutôt que blanche, pour des raisons politiques. Mais rarement la langue apparaît en tant que sujet d'un roman. La littérature créole contemporaine s'est aventurée sur ces terrains, avec des romans tels que *L'Isolé soleil* de Daniel Maximin :

> Je voulais être SOLEIL
> J'ai joué avec les mots
> J'ai trouvé L'ISOLE [76]

[72] *The Covenant*, op. cit., p. 535
[73] *Ibid*., p. 548
[74] *Ibid*., p. 568
[75] Platon, *Cratyle*, Flammarion, 1967, p. 390
[76] Daniel Maximin, *L'Isolé soleil*, Seuil, 1981, p. 114

Mais Michener n'est pas un opprimé qui cherche dans l'usage de la langue un outil d'émancipation, une manière de dire l'exploitation, l'histoire de l'oppression. La langue de son roman est la langue devenue le standard international, l'anglais américain. L'anglais, c'est aussi l'une des onze langues officielles de l'Afrique du Sud d'aujourd'hui. Pourtant, la perspective historique du roman permet d'envisager l'évolution des langues parlées dans cette partie du continent africain. Toute la diversité des langues y est évoquée, et c'est certainement une innovation romanesque de Michener que d'avoir osé utiliser des données élémentaires d'histoire linguistique dans l'intrigue. Sous le romancier affleure à nouveau le professeur soucieux de transmettre ses connaissances.

Après avoir refermé le livre, le lecteur a pris contact avec les langues à clics des Bushmen, la langue importée des Javanais[77], celle des Hollandais ou des Français, la langue des Xhosa (à clics elle aussi), et finalement la synthèse linguistique originale du pays, l'afrikaans. L'intérêt est de montrer que l'Afrique du Sud contemporaine a forgé plusieurs spécificités linguistiques au cours du temps, que les langues ne sont pas des éléments figés, que tout comme les organismes vivants, elles se développent dans des conditions particulières, qu'elles naissent, grandissent et peuvent s'éteindre.

La première langue que présente le roman est la langue à clics des Bushmen[78]. En dehors de la communauté scientifique, avertie de ces questions depuis que des comptes rendus de voyages en ont fait état, *L'Alliance* est sans doute l'ouvrage qui a introduit cette originalité auprès du plus grand nombre de lecteurs. Sur le plan de la vulgarisation, il est peut-être possible de comparer le livre à l'un des produits du cinéma moderne : *Les Dieux sont tombés sur la tête*[79], où le téléspectateur rencontre une tribu bushman et à travers elle, sa langue cliquée. Mais le roman n'a pas l'ambiguïté de la comédie : les caractéristiques de cet habitant de la pointe sud de l'Afrique sont mises en valeur, à tel point que la langue des Xhosa, nous dit-il, s'est inspirée de ses particularités linguistiques[80]. Elle a donc été capable d'influencer d'autres populations, et les langues que les Européens ont trouvées à leur arrivée ne sont elles-mêmes que le produit de contacts et de métissages passés ; elles ont une histoire. Les populations locales, Bushmen, Hottentots, Xhosa, ont créé leurs cultures propres bien avant la venue des Blancs : c'est une évidence, mais une réalité à réaffirmer dans l'ambiance raciste d'une histoire revisitée par les Afrikaners.

C'est vrai que tu as peur de raconter notre histoire. C'est vrai que tu as peur de notre histoire. […] C'est vrai qu'il nous faut parler créole : le créole des tambouyeurs, le créole des tambours-ka. *Ibid*., p. 112

[77] *The Covenant*, op. cit., p. 163

[78] *Ibid*., p. 41

[79] Jamie Uys, *Les Dieux sont tombés sur la tête*, CBS Fox Video, 1988

[80] *Ibid*., p. 343

Avec le même souci de rétablir l'ordre historique des choses, le roman présente au lecteur l'acte de naissance de ce qui va devenir la nouvelle langue du pays, l'afrikaans. De la même manière que les premiers Afrikaners ont souvent été des métis, on peut faire remonter l'une des origines de l'afrikaans à la ré-appropriation de plusieurs langues par les Hottentots.

> He was speaking English with a heavy Portuguese overlay and occasional Dutch words acquired lately -that grand mélange which was on its way to becoming a unique language- but everyone in the room understood him and was able to respond in the same vernacular[81].

L'instant est unique, mémorable, et c'est incontestablement une richesse du roman que d'avoir su faire vivre dans un dialogue la préhistoire, les premiers balbutiements d'une langue. D'autant qu'en linguistique, ces instants de création sont rarissimes pour l'observateur scientifique et ils donnent lieu de plus à de nombreuses controverses. Claude Hagège rapporte ainsi dans son livre *L'Homme de paroles* qu'il lui a été donné d'observer et donc d'étudier la formation de créoles pratiquement en temps réel. Pourtant il conteste l'analyse d'un scientifique qui affirme que cette création se fait à partir d'un oubli de la langue d'origine, puis à partir d'un amalgame des diverses influences présentes dans la population. Entre les termes précis du développement biologique habituel appliqués à la linguistique que sont l'ontogenèse (processus de développement embryonnaire) et la phylogenèse (évolution des organismes), cette école de pensée introduit la notion de caïnoglossie, c'est-à-dire la naissance d'une langue nouvelle après perte supposée. Dans le passage cité du roman, nous aurions la caïnoglossie d'un pidgin, étape précédant la formation du créole. N'en déplaise aux Afrikaners convaincus de la blancheur immaculée de leur langue, celle-ci est aussi le produit d'un métissage. *L'Alliance* met d'ailleurs immédiatement en scène le souci que procure aux Hollandais de la Compagnie des Indes Orientales cette transformation de leur langue :

> Already serious at this moment, and of the greatest potential danger in the future, is the fact that our Dutch are beginning to use the bastard Portuguese tongue adopted by slaves and idlers and petty traders throughout the Eastern Seas. During my stay I noticed the introduction of many words not used in Holland. Some were Madagascan, some Ceylonese, many were Malaccan, but most were Portuguese…[82]

Mais ce que conteste Hagège c'est le fait que le développement de cette nouvelle langue se fasse à partir de l'oubli d'une langue première (avec comme sous-entendu la supériorité des langues européennes sur les langues principalement africaines). Les exemples qu'il énumère tendent à montrer qu'au

[81] *The Covenant*, op. cit., p. 196
[82] *Ibid.*, pp. 197-8

contraire subsiste toujours un substrat syntaxique et/ou lexical et que le mélange est bel et bien réel et créatif d'une nouvelle langue.

> Les recherches les plus récentes remettent en cause la thèse de l'anéantissement linguistique […] il n'est pas vrai que les premiers locuteurs de pidgin n'aient eu à leur disposition aucun modèle préexistant, aucune langue d'origine qui se comportât comme substrat vis-à-vis des langues nouvelles, à savoir celles des colons, qu'ils acquéraient par imitation[83].

Comme pour accréditer cette idée, l'un des personnages du roman, l'esclave malais Bezel Muhammad, dont on a déjà vu les qualités de charpentier, est capable de parler cinq langue pidgin, capacité qu'il tient en partie de ses origines mixtes (malgache et malaise) et bien sûr de ses déplacements dans des pays colonisés par des populations européennes.

L'Alliance offre l'étape suivante de la formation de l'afrikaans en tant que langue maternelle d'une fraction de la population, c'est-à-dire cette fois non plus d'un pidgin, mais d'un créole. Et l'on peut sans conteste imaginer que Michener s'est amusé à faire naître cette langue dans la bouche des Hottentots et Coloureds, dans les cuisines des Afrikaners, plutôt que dans les cerveaux brillants de descendants hollandais comme le voudrait l'historiographie raciste[84]. Le passage concerné évoque l'évolution des rapports entre les Trekboers et leurs domestiques, et l'usage du mot *patois* est plus une indication que la langue en formation est née dans les arrière-cours, un trait d'ironie basé sur une vérité, qu'une détermination scientifique à proprement parler.

> As he spoke, the armed servants stood silent. One could still be classified as a Hottentot, but the other two were Coloureds, and when Boeksma called them part of his family he spoke the truth, for there was no tribe or captaincy surviving in this area to which they could give their allegiance, no homeland, no human being except 'Groot Baas Boeksma'. They had accepted his God, his church, his way of life and this was demonstrated daily in the language they spoke, an exciting mixture of Dutch-Malay-Portuguese-Hottentot. It was a good patois and it served them well in field and kitchen[85].

Ce passage fait par exemple échos à ce que l'on peut trouver dans les deux livres de Paul Coquerel *La Nouvelle Afrique du Sud* et *L'Afrique du Sud des Afrikaners*, qui expliquent que sur la branche néerlandaise, elle-même variée, s'est greffée une branche créole parlée par toutes les populations présentes en Afrique du Sud ; l'afrikaans étant finalement le produit de plusieurs mélanges linguistiques.

---

[83] Claude Hagège, *L'Homme de paroles, contribution linguistique aux sciences humaines*, Fayard, 1985 Chapitre II *Le laboratoire créole*, pp. 36-45

[84] Peter Kruger, *The Stubborn Crusade of C.J. Langenhoven*, Reader's Digest, vol. 103, August 1973

[85] *The Covenant*, op. cit., pp. 275-6

> [Les Trekboers] isolés sur les immensités du Karoo, […] abandonnent peu à peu le néerlandais pour parler une nouvelle langue, l'*afrikaans*, un mélange de dialectes hollandais, de créole portugais et de khoikhoi, inventé par les métis du Cap et les esclaves. Déjà, en 1685, le commissaire général Van Rheede rapportait au Conseil des XVII : 'Notre peuple ayant appris aux indigènes le hollandais et l'entendant parler d'une manière déformée et presque inintelligible commence à imiter leur mauvais langage. '[86]

> Etre Afrikaner c'est tout d'abord parler l'afrikaans. Pierre angulaire de l'identité des Afrikaners, cette langue s'élabore lentement au cours des XVIIème et XVIIIème siècles, pour s'affirmer distincte du néerlandais à la fin de ce siècle. Née dans les régions situées à l'est du Cap, Paarl, Malmesbury et Stellenbosch, cette langue dérive du hollandais classique et des dialectes néerlandais du XVIIème siècle, fortement influencé par les langues khoi et un créole malais-portugais qui constituait depuis le XVIème siècle la langue véhiculaire de l'empire des Indes[87].

On pourra comparer ces extraits avec les propos de Langenhoven, considéré comme le premier défenseur de l'afrikaans, et qui ne cachait pas ses inclinations politiques fascisantes (en parlant de la partialité des journaux britanniques, il pouvait ainsi écrire : *newspapers so often controlled by the capitalistic and parasitic interests of gangs of German-Jewish or other cosmopolitan and largely non-English financial pirates*[88]).

> The average Englishman in South Africa speaks no Dutch, understands no Dutch, would not understand it if he could. To him there is either an ancient form of Dutch, confined to the school and the church and the state, complex as German and dead as Latin, unacquirable for practical use by a much brighter intellect than his own (in which view he is largely correct) or a tumble-down, Hottentot-influenced, ragged, structureless, grammarless incoherent, unexpressive local patois known as Afrikaans and contemptuously referred to by him as the 'taal' (in which view he is hopelessly wrong)[89].

Les étapes suivantes de la formation de l'afrikaans ne seront qu'évoquées dans le roman. Il est bien sûr question du pasteur Du Toit, que Michener appelle poète[90], mais qui est aussi membre de l'Afrikaner Bond, devient ministre de l'éducation sous Kruger, traduit certaines parties de la Bible et rédige le premier livre d'histoire de sa communauté : *L'Histoire de notre pays dans la langue de son peuple*.[91] Mais, avant l'affirmation nationaliste, et pour compléter le tableau, le roman se fait l'écho de la préoccupation des autorités hollandaises devant ce

[86] Paul Coquerel, *La Nouvelle Afrique du Sud*, Découvertes Gallimard, 1992, p. 26
[87] Paul Coquerel, *L'Afrique des Afrikaners*, Editions Complexe, 1992, p. 68 (le chapitre est intitulé : *Les origines de l'afrikaans : langue germanique ou langue créole ?*)
[88] Cornelis Jakob Langenhoven, *Republicans and Sinners*, De Nationale Pers., Cape Town, 1919, p. 37
[89] *Ibid*., p. 35
[90] *The Covenant*, op. cit., p. 288
[91] *L'Afrique des Afrikaners*, op. cit., pp. 51, 72, 81

qu'elles estiment être la dégradation de leur langue. Michener insère dans le récit le rapport d'un officiel qui se rend sur place à la fin du XVIIIème siècle.

> […]upon finishing his tour he commented on the sad deterioration of speech in the colony: 'At times I would scarcely know I was listening to Dutch, the way your people mishandle the language.' From his pocket he produced a slip of paper on which he had noted certain unfamiliar words. 'You borrow words with a most careless abandon, adopting the worst of the native languages and forgetting your good Dutch words.' And he read off neologisms like *kraal, bobotie, assegai* and *lobola*. 'You should purify yourself of such abominations', he said, proceeding to criticize also the local word orders and mispronunciations.'[92]

L'intérêt de juxtaposer plusieurs points de vue sur la formation de la langue dans le cadre même du roman est de montrer que cela n'a pas tant été une conquête culturelle, l'invention humaine d'une population nouvelle, qu'un enjeu politique. C'est à cet aspect du problème que Michener s'intéresse surtout, d'autant que le combat politique fournit des éléments de suspens qui enrichissent l'intrigue, même si l'issue du conflit est connu à l'avance. On peut sans doute distinguer trois grandes périodes dans le roman : les instructions politiques de la Compagnie des Indes Orientales, la lutte des Afrikaners contre l'anglais et contre le hollandais officiel, les populations noires et la victoire politique de l'anglais.

2 - La langue, étendard politique

En ce qui concerne la première période, la lutte de la Compagnie a essentiellement été menée à l'encontre des colons s'exprimant en français, dans la mesure où la population germanique s'est, elle, plus spontanément fondue dans l'usage exclusif du hollandais. Dans *L'Alliance*, le compte rendu de cette lutte s'étend sur trente pages, depuis la Hollande où la famille Du Pré a trouvé refuge mais où elle ne conçoit pas de pouvoir honorer son Dieu autrement qu'en français, jusqu'à la pointe sud de l'Afrique où le problème se pose à nouveau mais dans les conditions précaires d'une colonie embryonnaire sans homogénéité linguistique au départ. Chaque partie présente son opinion avec force argument[93], mais c'est la Compagnie qui détient le pouvoir politique dans cette partie du monde désormais, et c'est elle qui entend faire appliquer ses décisions.

> The Huguenots shall be scattered across the countryside rather than settled in one spot, and every effort shall be made to stamp out their language. Legal proceedings, daily intercourse, and above all, education of the young, must be

[92] *The Covenant*, op. cit., p. 416
[93] *Ibid.*, pp. 237, 252

> conducted in Dutch, and no concession whatever shall be made to their preferred tongue[94].

Malgré l'opposition acharnée de Paul De Pré qui va jusqu'à risquer la prison et l'éviction de la colonie, le narrateur prépare le lecteur à l'issue finale de ce combat, à savoir la victoire du hollandais sur le français, en mentionnant que les enfants De Pré s'expriment déjà essentiellement en hollandais[95]. Une nouvelle fois, Michener utilise le procédé du rapport d'expert pour cautionner la véracité d'un fait : alors qu'en Europe se développe le siècle des Lumières, que le français est une langue internationale pour parmi les savants, c'est le botaniste suédois, Dr. Linnart qui rend compte, à sa grande surprise, de la disparition de cette langue chez les colons vers 1750.

> Although I knew some Dutch, I had expected to speak mostly French, because of the large number of immigrants who reached the Cape from that country. I had mainly taken French books with me, but when I tried to use the language, which I speak moderately well, I found no one to talk with. Custom and the stern measures of Compagnie rule have eradicated the language, and throughout the colony, no sound of French is heard[96].

Cent trente-cinq pages séparent cette constatation des premiers efforts des Huguenots pour maintenir l'usage de leur langue en Hollande, notamment dans les églises. Michener prend donc soin de suivre ce fil conducteur et de signaler régulièrement au lecteur ce qu'il en est de l'évolution de ce problème de la langue dans la colonie sud-africaine. Le rappel de l'issue finale du conflit montre que les choses en ce domaine n'ont pas eu un caractère automatique, que le facteur temps, l'histoire du rapport des forces entre les différentes communautés a agi dans un certain sens, et qu'à l'origine c'est une décision consciente et politique qui a prévalu. Tous ces éléments permettent une compréhension plus large des phénomènes que la simple juxtaposition des faits, la liste des décrets, etc. L'histoire racontée, animée de conflits, prend un sens didactique évident.

La période suivante est celle où les Afrikaners prennent conscience d'eux-mêmes en tant que communauté singulière et qu'ils affirment leur désir d'autonomie non seulement politique, mais aussi linguistique. Le premier épisode qui marque en quelque sorte la préhistoire de cette indépendance est l'annonce du transfert de souveraineté de la Hollande à l'Angleterre de 1795 à 1803, qui ne mérite que quelques lignes dans le roman. Mais l'épisode donne l'occasion à Lodevicus van Doorn de désigner clairement les menaces qui pèsent sur sa communauté à la suite d'un tel changement politique.

---

[94] *The Covenant*, op. cit., p. 265
[95] *Ibid*., p. 266
[96] *Ibid*., p. 372

> Since they do not speak our language, they'll force us to speak theirs. They'll issue their laws in English, import books printed in English, demand that we pray from their English Bible. […] You will be told that you must conduct your affairs in English[97].

A juste titre au regard de l'histoire réelle, le roman ne propose de développement sur ce sujet qu'au chapitre XI, à partir des pages neuf cents, ce qui laisse un "vide" de cent ans, et cinq cents pages. Entre temps, il y a eu un siècle de colonisation britannique, terminé par trois années de guerre sans pitié. L'antagonisme entre les populations est à son comble, et une fois de plus, l'une des traductions de l'affrontement politique se situe sur le terrain de la langue. Michener crée des scènes très vivantes autour de l'école et de l'enseignement qui y est dispensé. Il a été inspiré en cela par la lecture du livre mentionné ci-dessus de Cornélius Langenhoven. Cet ouvrage a non seulement été consulté par notre auteur, mais il est le seul, parmi ceux qu'il a eus à sa disposition, qui porte une note dactylographiée sur papier violet, collée sur la page de garde. Le texte de cette note se présente comme suit.

29 March 1979

> It is fascinating to me that this well-reasoned little essay should deal so perceptively with the problems of a major nation without once dealing with the really great problem which confronts it : race. I shall use the line of reasoning herein given for the schoolteacher Piet Krause.
>
> JM

Se remémorant sa forte impression de lecture, Michener parvient à faire revivre les antagonismes linguistiques et politiques de cette époque. L'instituteur britannique de l'école à laquelle se rend Detlev commence par apprendre lui-même le hollandais pour se faire comprendre de ses élèves, mais il a tôt fait de leur imposer l'anglais, comme seule langue acceptable en classe sous peine de punition. Le jeune Detlev commet l'irréparable en utilisant des mots hollandais, et le voilà affublé du bonnet d'âne. L'humiliation est si profonde qu'elle affecte toute la famille, fait enrager la génération de ceux qui viennent de participer à la guerre, et qu'elle reste un souvenir indélébile, servant d'expérience fondatrice d'un certain nationalisme afrikaner chez Detlev, devenu Detleef quelques années plus tard. Le Général de Groot entreprend alors d'instruire son jeune protégé sur ces questions :

> Accept English in your mind, but keep Dutch in your heart. For if a conqueror once make you accept his language, he makes you his slave. […] We have been

[97] *The Covenant*, op. cit., p. 416

> defeated […] but the next war we shall win. The war for ideas. You and I will see the day when Dutch is the only language in this land -the only one that counts. There will be no English spoken were men of power assemble[98].

Alors même qu'une intrigue amoureuse s'ébauche entre l'instituteur britannique -Amberson- et la sœur de Detlev, l'enseignant britannique est révoqué et remplacé par un Afrikaner, Piet Krause. Avec lui s'effectue la transition du hollandais à l'afrikaans en même temps que l'affirmation du nationalisme afrikaner.

> The week after he departed, the new schoolmaster appeared, a young man of much different stamp. He was Piet Krause, graduate of the new college at Potchefstroom, which would become the most Afrikaner of the universities, and he let it be known on his first day that the nonsense about instruction in English was ended. To the delight of the local farmers, this tense, crop-headed young fellow announced : 'The spirit of a nation is expressed in its language. This nation is destined to be Afrikaner. Therefore, its language must be Afrikaans'. This was the first time that word had been used in Venloo, and when he saw the confusion on the faces before him, he explained: 'just as we have created a new people in this cauldron, steeped in Slagter's Nek, Blood River and Majuba, so we are building a new language, simpler than the old, cleaner, easier to use. It's our language now, and with it we shall conquer. One day we shall give thanks for this victory, using our own Bible in our language, the Afrikaans Bible'.[99]

Le roman évoque ainsi non seulement l'histoire de cette période, mais aussi la vie politique et ses tendances. A nouveau le problème de la langue est envisagé du point de vue du pouvoir. L'intérêt du roman est d'écrire la naissance du nationalisme afrikaner, de reconstruire le scénario possible de son apparition. Ce passage est d'autant plus crédible que le volontarisme militant de l'instituteur se heurte à quelques objections de la part de ses auditeurs. Ils s'étonnent de l'usage du mot afrikaans, et l'accès au rang de langue pour un parler qui n'a été utilisé jusque-là que dans la vie quotidienne, date en effet de cette période. Il est le produit de la volonté d'une minorité. Tout comme le sera la publication de la Bible en afrikaans, dont on voit dans le roman qu'elle heurte la conscience des Afrikaners pour qui la parole de Dieu a été transmise en hollandais. Voici ce qu'écrit à ce sujet Paul Coquerel :

> Jusque dans les années 1870, l'afrikaans reste la langue du *Veld*. Les écrits sont rares, et le peu qui existe présente l'afrikaans comme la langue des Métis. […] Il faut attendre 1875 pour que le pasteur Du Toit revendique le droit d'écrire dans sa langue à la place du hollandais, et en fasse le symbole du nouveau nationalisme. […] Dès lors la défense de la langue se confond avec la défense de l'identité afrikaans. Mais ce n'est qu'après la guerre anglo-boer que l'afrikaans apparaît comme le principal facteur d'unité entre les Boers des ex-républiques et ceux des colonies

[98] *The Covenant*, op. cit., p. 909
[99] *Ibid.*, p. 926

> anglaises. L'afrikaans devient le symbole du nationalisme, et l'instrument privilégié du Parti National, qui parviendra à l'imposer dans l'enseignement et à l'église, pour ensuite le faire reconnaître comme la seconde langue officielle de l'Union, aux côtés de l'anglais et à la place du hollandais en 1925. Enfin, en 1933, la traduction de la Bible en afrikaans achève de faire reconnaître cette langue[100].

Il semble donc évident que l'introduction de l'afrikaans n'a été que le produit de nombreux efforts de la part de ses défenseurs, et que des intérêts contraires freinent ce développement. Le roman est en revanche nettement moins explicite lorsqu'en 1976 cette logique conquérante du nationalisme afrikaner suscite la révolte de toute la jeunesse noire du pays, qui refuse l'apprentissage obligatoire de l'afrikaans et y voit le symbole de la domination raciale et de l'isolement linguistique du reste du monde. Cette question est pourtant abordée, car dans les deux années de rédaction du livre (1978-1980), il était inconcevable d'ignorer cet épisode de la vie politique sud-africaine qui avait été pendant des semaines l'un des sujets principaux de l'actualité mondiale. Le traitement romanesque de cet épisode est révélateur d'un certain embarras chez le romancier : les émeutes de Soweto ne sont pas décrites dans *L'Alliance*. Elles sont introduites indirectement par Laura Saltwood -militante de *Black Sash*, organisation modérée anti-apartheid- qui a un pressentiment et demande à son fils de quitter le pays avant la grande confrontation. Parallèlement au départ de ces personnages identifiables du roman, le lecteur assiste au départ d'autres Blancs : Juifs, Afrikaners, etc., qui cherchent à se protéger du régime raciste et policier, ou du jour où le *grand chambardement* [101] viendrait (*when the crunch came*[102]). Le lecteur voit donc s'accumuler les nuages à l'horizon, il sait qu'une confrontation d'envergure est imminente. Mais il ne la vit pas directement, car la suite du récit se concentre sur le discours de Laura Saltwood dans une école noire après les émeutes.

Elle parle donc de Soweto mais au passé. En quelques pages, cet épisode est évoqué au futur, puis au passé : entre les deux, il y a un silence assourdissant. C'est certes une femme engagée qui parle de Soweto, mais elle est blanche et elle intervient par la voie d'un discours. Les insurgés de Soweto sont jeunes, voire très jeunes, noirs, et leur mode d'intervention est le boycott, la manifestation, l'émeute. Subsiste dans le roman le squelette abstrait de la contestation, ce qui a été le déclencheur d'une situation explosive depuis longtemps, c'est-à-dire la volonté du gouvernement d'imposer l'usage exclusif de l'afrikaans dans les écoles noires. La question de la langue devient donc éminemment politique mais elle est abstraite de son contexte social réel. De plus, comme pour parer à tout soupçon de sympathie communiste, et avant de placer le discours de Laura Saltwood, Michener tient à nous montrer son héroïne

[100] *L'Afrique du Sud des Afrikaners*, op. cit., pp. 72-73
[101] *The Covenant*, op. cit., p. 1 367
[102] *Ibid*., p. 1 168

affectée par le choix de son frère de vivre en Union Soviétique. En quelques lignes ce frère est accusé d'avoir trahi sa patrie et d'avoir biaisé avec les mots, d'avoir joué à l'étudiant frivole et intellectuellement malhonnête au point de tomber dans le verbiage communiste[103]. Pour montrer à la fois que cette question de la langue est cruciale pour le romancier et occulte tout l'arrière-plan politique de la question, il est important de citer les passages qui y font référence. En premier lieu celui qui répond à l'expérience intellectuelle de Laura Saltwood pour qui la culture classique, au travers de Shakespeare, confère un sens quasi éternel à la beauté et la véracité du langage.

> At times the sheer beauty of the words overcame her, and she felt that men and women give their lives for many good and noble causes, but none more sacred than the keeping alive of words that thunder and sing and console, and it was to such a mission that she now dedicated herself[104].

En écho à cette conviction intellectuelle, le lecteur peut lire le discours prononcé par Laura Saltwood auprès des jeunes élèves noirs.

> She announced her subject as *Language*, one of the most mercurial topics in the world, and eased the apprehensions of the older conservatives by praising Afrikaans:
>
> > 'As you from the Old Testament, South Africa and Israel have much in common, especially their determination in creating and establishing a new language. Israel went back to ancient Hebrew. South Africa went to classical Dutch, adding a wonderful assembly of new words, new spellings, and new arrangements.'
> >
> > 'Don't let anyone ridicule Afrikaans, just because it uses compact constructions. The greatness of English is that it simplified High German, made it more attainable, knocked out the silly declensions. A German purist would have every right to scorn English as a bastardisation, just as Dutchmen scorn Afrikaans as a cheapening of their language. That's unfair. Two centuries from now Afrikaans may be a major language and Dutch may have disappeared, because Afrikaans speaks to simple needs, and therefore creates its own vitality.'[105]

Quelqu'un dans l'auditoire remarque à juste titre que Laura Saltwood aurait pu parler au nom des universités afrikaners, mais l'auteur précise que seul la suite représente le sens profond de son intervention :

> ' Before Soweto 1976 the black children of South Africa were advised that since their future lay in this country, they should adopt as their second

[103] *The Covenant*, op. cit., pp. 1 161-2
[104] *Ibid.*, p. 1 165
[105] *Ibid*., p. 1 169

> language not English but Afrikaans. And they were ordered to use Afrikaans as the medium of instruction in half their subjects, when they clearly preferred to use English in all. They were right to demand English. To deny them that language would be a most grievous deprivation.' […]
>
> 'English is a universal language, a lingua franca in all parts of the world. Airlines fly by English. Scholarly reports from all countries are circulated in English. To have this language is to have a key to the world's economies.'
>
> 'English also has a literature probably richer than that of any other language, because in English you have not only the immortal contributions of Milton and Shakespeare, Dickens and Jane Austen, but you also have contributions made by people like Ernest Hemingway from America, Patrick White from Australia and William Butler Yeats from Ireland. To surrender English when you have a chance to acquire it like throwing away the key to a treasury.'[106]

Du côté africain, ce problème de la langue est envisagé sur le lieu de travail, à la mine et dans les réunions politiques. Les mines de charbon, d'or et de diamants d'Afrique du Sud ont organisé la prolétarisation de millions d'Africains de toutes communautés. Même si dans la plupart des mines du monde l'exploitation du travail des mineurs n'a pu se faire qu'en abusant des différences nationales entre travailleurs, l'Afrique du Sud a porté cette exploitation et l'un de ses corollaires, la haine raciale, à son paroxysme. Pression au rendement, danger de mort permanent dû aux accidents, violence des rapports sociaux, répression politique, entassement dans de sordides *compounds* après le travail, la vie du mineur sud-africain est une tentative toujours renouvelée de ne pas être ravalé au rang de bête de somme. Dans cet enfer sont nés les organisations ouvrières, syndicats, partis politiques combattants, des expressions artistiques complètements nouvelles, telle que la danse des *Gumboots*[107], et bien sûr, une langue commune capable de lier entre eux des travailleurs venus de régions différentes du pays, voire de pays limitrophes. Cette langue est le fanakalo. Elle est décrite dans *L'Alliance* au chapitre sur l'apartheid, dont elle est indiscutablement un produit.

> When blacks from thirty or forty different tribes, speaking radically different languages and dialects, had to work together, it was necessary to construct some simple language they could all understand. Fanakalo was the ingenious solution. The word came from pidgin Zulu and meant roughly 'do it like this', and the lingua franca it represented as a marvellous mélange of Bantu, English, Afrikaans, and Portuguese. It consisted mostly of nouns, with a few essential verbs, some profanity for adjectival emphasis and a great many gestures. One linguist who tried to analize it said, 'you don't speak Fanakalo. You dance it while shouting'.[108]

[106] *The Covenant*, op.cit., p. 1 169-70
[107] *Les musiques zouloues*, Arte, mardi 29 août 2000
[108] *The Covenant*, op. cit., pp. 1 080-1

Ce pidgin de la mine a son corollaire dans d'autres secteurs de la société : c'est l'opinion que défend Nxumalo auprès de l'ingénieur américain qui cherche à cerner l'avenir du pays et donc à comprendre aussi en partie l'état d'esprit des Noirs qu'il connaît. *Afrikaans is the gentleman's fanakalo*[109], déclare-t-il. Pour des raisons d'ordre pratique, il serait favorable à l'usage de l'afrikaans, mais ce sont des raisons politiques qui y font obstacle. Nxumalo explique que la plupart de ses amis savent parler l'afrikaans. Or ce fait reste largement débattu et difficilement appréciable dans un pays qui, avec l'accession au pouvoir de l'ANC a reconnu onze langues officielles. Dans un petit manuel d'apprentissage de l'afrikaans, paru en 1999, voici ce qui est dit : *Bien que la plus grande partie de la population parle isiZulu, plus de 60 % communique en Afrikaans et fait appel à l'anglais pour l'écrit*[110]. Cette phrase est complétée par un tableau illustrant la répartition des langues dans la population et l'afrikaans arrive en troisième position avec 14,4%, devant l'anglais (8,6%) qui serait ainsi la cinquième langue du pays. Même si l'on admet le chiffre de 60% de la population capable d'utiliser l'afrikaans dans la communication quotidienne, il n'en demeure pas moins que faire dire à l'un des principaux personnages noirs du roman que la plupart de ses amis parlent l'afrikaans est une généralisation un peu hâtive qui laisse statistiquement de côté 40% de la population, même si ce pourcentage comprend également la fraction blanche exclusivement anglophone du pays. En revanche ces discussions sur la langue ont l'avantage de faire percevoir que cette question est un enjeu social, collectif, et qu'elle implique des millions de personnes.

III - L'EXPLOSION DES CONTRADICTIONS

1 - Les rencontres conflictuelles

L'Alliance suggère une fusion ou tout du moins une entente entre deux parties, voire davantage. Mais aucun lecteur ne commence la lecture de ce livre sans savoir que l'histoire contemporaine de l'Afrique du Sud est faite de conflits particulièrement violents. Le roman classique du XIXème sait évoquer la fusion ou le conflit à l'échelle d'individus. Avec le roman naturaliste, Zola pénètre dans la vie de personnages qui symbolise celle de divers groupes sociaux. Mais les romans historiques de Michener, s'il reprennent en partie cet héritage, ajoutent la volonté d'embrasser l'histoire à une échelle plus vaste. Sa contribution à la littérature est d'avoir continué les efforts de romanciers tels que Zola pour qui il y a une certaine logique dans l'évolution sociale et qui se donnent pour but de faire percevoir cette logique grâce au roman. Michener est lui aussi partisan des grandes fresques littéraires où l'on peut suivre les

[109] *The Covenant*, op. cit., p. 1 197
[110] Assimil, *L'Afrikaans de poche*, 1999

changements dans l'histoire des hommes. Bien des romanciers contemporains se spécialisent dans des phénomènes de crises individuelles, mais avec des romans comme *L'Alliance*, le lecteur passe par toutes les étapes que les groupes humains peuvent franchir : conquête, construction, affrontements, reculs de civilisation, progrès, avancée vers l'inconnu, guerres. Les crises, les conflits sont donc un mode d'existence récurrent dans l'histoire et c'est un défi que de vouloir rendre chacun d'entre eux intelligible au lecteur tout en ne perdant pas de vue les perspectives romanesque et historique du livre. Michener y parvient en alternant des fragments parlés où ses personnages agissent d'eux-mêmes et des généralisations qui mènent le lecteur au développement suivant de l'histoire. D'une certaine façon, on peut dire que *L'Alliance* est un essai toujours renouvelé pour préparer le lecteur à un nouveau conflit.

Toutefois, l'auteur cherche à ne pas tomber dans la caricature qui consiste à ne rendre compte que des issues sanglantes et spectaculaires des contacts entre les populations. Le premier contact dont *L'Alliance* se fait l'écho est celui des Hollandais et des Bushmen. Au XXème siècle, nous savons que les descendants de ces deux populations ont pratiquement disparu, et une raison d'être du roman est d'illustrer par une histoire le scénario qui a pu conduire à cette disparition.

> And then the Bushmen struck. The little brown people had watched with dismay as white farmers kept extending their holdings farther into traditional hunting grounds. At first, they had merely observed the invasion, retreating ten miles ahead of the plow, but now they were beginning to fight back, and on many mornings a farmer on the outskirts of Stellenbosch would awaken to find his kraal broken, a prize ox slaughtered in a gully, and the spoor of Bushmen leading north toward the open country.
>
> Every tactic had been used to combat the voracious raiders: armed Hottentots had been sent against them, commandos had been mounted, guards had been posted on twenty-four-hour duty, but the little men loved animal meat so much, and the placid cows of the Dutchmen were so inviting, that they circumvented every device the farmers tried. Losses were beginning to be intolerable, and in August of 1702 most of the farmers of Stellenbosh decided they must eliminate the pests[111].

Michener utilise ce passage sur deux registres différents. D'une part, il en profite pour introduire un débat philosophique entre les fermiers hollandais qui s'interrogent sur le caractère humain de leurs ennemis. Et d'autre part, la chasse à l'homme -puisque finalement le débat a conclu à l'humanité des Bushmen- conduit à la mort de Marthinus van Doorn, permettant au Huguenot Paul de Pré de demander la main de sa veuve. Ainsi, histoire des idées et histoire du roman fonctionnent en parallèle. Mais Michener met l'accent sur l'aboutissement du conflit, fatal aux Bushmen.

[111] *The Covenant*, op. cit., p. 289

> During the first excitement, as the little people butchered the huge beast, Lodevicus kept his men silent, and this was prudent, for the wait allowed another thirty brown people to assemble, and when they were all there, about ninety of them, cutting the rhino steaks and laughing as the blood ran down their wizened faces, Vicus leaped up and cried, 'Fire !'
>
> Caught in the crossfire of a score of guns, the banquetters fell one by one. Cattle stealers, grandmothers, the makers of arrows, the young women who collected the beetles from which the poisons were made, and the little children, even the babies -all were exterminated[112].

Un scénario semblable se reproduit avec les premières confrontations entre les Hollandais et les Xhosa, mais l'échelle est plus grande et la résistance plus forte. Michener attribue à un hasard funeste le fait qu'un Hollandais -Adriaan van Doorn dans le livre- ait franchi la frontière tacite tracée le long de la *Great Fish River* par J. van Plettenberg[113], gouverneur du Cap pour séparer les zones de pâturages. Lodevicus entend venger la mort de son père et l'engrenage commence :

> Now Lodevicus became indeed the Hammer, exacting a terrible revenge. [He] led his commandos far across the Great Fish, rampaging deep into the Xhosa lands, destroying for ever the hopeful truce the governor had arranged. He burned and slaughtered, and for every cow the Xhosa had stolen, he took back a hundred. With flashing guns he rode against unmounted men armed only with spears, shouting, 'Kill! Kill!'

> It was, in most respects, as uneven a war as would ever be pursued in Africa, with each side having outrageous advantages. Blacks outnumbered whites by a ratio of one hundred to one and could extirpate any single white farm ; but the whites possessed guns and horses, and when the latter galloped through a kraal, they spread such terror that one white gunman could methodically reload and shoot a dozen fleeing natives.
>
> It was a confusion, a clash of interests that could not even be defined. […]Land ownership was a constant problem, Guzaka's tribe having always held their land in generality and believing that they were entitled to every lush pasturage reaching to the Cape, while the trekboers cherished a tradition which their Dutch forebears had defended with their lives: that a man's farm merited the same respect as a man's soul[114].

Mais les conflits ne sont pas le fait des seules populations européennes contre les populations africaines. Le conflit le plus violent a lieu entre Afrikaners et Anglais pour la domination économique et politique de la région. Il s'agit de la guerre anglo-boer qui a duré trois années, de 1899 à 1902.

---

[112] *The Covenant*, op. cit., p. 388
[113] Louis C.D. Joos, *Histoire de l'Afrique du Sud*, Centurion, 1966, p. 332
[114] *The Covenant*, op. cit., pp. 411-2

2 - La guerre

Dès la première page du chapitre consacré à la guerre, le lecteur dispose d'une indication sur le genre d'histoire que l'on va lui proposer. En effet, le chapitre X, intitulé *The Venloo Commando,* débute par les paroles d'une chanson populaire inspirée d'un thème musical américain de la Guerre Civile. *When will we be married Gertjie?* figure dans le premier volume d'un répertoire de chansons afrikaners qui fait partie des archives personnelles de Errol Uys. Les paroles y sont écrites en anglais et en afrikaans, et la note qui accompagne cette chanson ne laisse aucun doute sur le choix de Michener.

> In the 1960's, American soldiers of fortune mining for gold in South Africa brought with them and introduced to the people there a Civil War song called 'Just Before the Battle, Mother.' The melody caught on and acquired a completely different Afrikaans lyric. Today many South Africans would be surprised to know that this was not originally an indigenous folk tune[115].

Cette chanson symbolise le mélange culturel et politique qu'affectionne l'auteur, et la comparaison avec l'Amérique permet d'introduire un point de vue extérieur au conflit. Ce point de vue est celui qui prévaut sur les cent pages consacrées à la guerre. D'une part Michener passe d'un camp à l'autre pour observer les méthodes militaires et d'autre part il donne quantité d'informations qui ne sont pas directement liées au déroulement des combats, mais concernent les particularités de cette guerre. Il recherche l'authenticité en fournissant au lecteur de nombreux renseignements sur les forces en présence. Nous apprenons ainsi que les Boers n'ont pas de véritable armée permanente si ce n'est un régiment d'artillerie[116], qu'ils utilisent pour la première fois le Mauser, fusil devenu célèbre depuis[117], qu'ils ont pu rassembler 17 000 hommes au début du conflit parmi lesquels ils élisent leurs chefs[118], qu'ils combattent à pied et n'utilisent leurs montures que pour se déplacer[119]. Le même souci de précision existe pour le camp britannique, et le lecteur apprend ainsi la liste des régiments engagés par la couronne. En plus de toutes les régions de la Grande-Bretagne, dix autres pays ou territoires sous domination impériale fournissent des troupes en Afrique du Sud : le Canada, l'Australie, la Nouvelle Zélande, la Tasmanie, l'Inde, la Birmanie, Gibraltar, l'île Maurice, l'Egypte, et la Crête.[120] A l'automne 1900, le chiffre total de l'effort de mobilisation est estimé à 250 000 côté britannique et à 63 000 côté boer.[121] Même si le chiffre final de 450 000 hommes

---

[115] Josef Marais and his Bushveld Band, *Songs of the South African Veld*, vol. 1, Decca records (absence de pagination)
[116] *The Covenant*, op. cit., p. 809
[117] *Ibid*., p. 810
[118] *Ibid*., p. 815
[119] *Ibid*., p. 817
[120] *Ibid*., p. 872
[121] *Ibid*., p. 856

mobilisés par l'empire britannique n'apparaît pas dans le livre, les deux précédents donnent déjà une idée du rapport des forces. L'accumulation de ces forces de part et d'autre est le support militaire de cette guerre, qui, comme beaucoup d'autres, est remémorée par ses batailles célèbres.

a - Les batailles

Mafeking, Kimberley, Ladysmith, Colenso, Spion Kop, Bloemfontein sont tous des lieux cités dans le roman. Michener y expose les différentes stratégies en présence et fait souvent ressortir l'absurdité des décisions. Le lecteur prend conscience du fait que malgré de grossières erreurs dues pour partie à la méconnaissance du terrain et à la fatuité britannique, l'armée impériale dispose de ressources capables d'épuiser toute résistance. Les exploits des guérillas boers sont par ailleurs cités dans le livre comme autant de batailles gagnées par la résistance afrikaner. Le lecteur passe ainsi des lignes anglaises où les soldats meurent de maladie et ne comprennent pas bien l'enjeu de cette guerre aux lignes boers où le combat pour la liberté du pays sert de catalyseur aux commandos. Malgré une présentation essentiellement organisée autour des belligérants d'origine européenne, Michener consacre quelques passages à la situation des soldats africains. Nous apprenons ainsi qu'ils combattent dans les deux camps et figurent donc aussi parmi les victimes de cette guerre dite anglo-boer. A l'image de ce qu'y a appris Solomon Plaatje et qu'il a laissé dans les pages d'un journal aujourd'hui publié sous le titre *The Boer War Diary of Sol T. Plaatje, an African at Mafeking*[122], Micah Nxumalo tire des enseignements majeurs de sa participation à la guerre. Ils contribuent à accélérer la prise de conscience des intérêts spécifiques des Africains contre les Anglais ou les Boers, parce que chaque camp a besoin d'eux.

> On Spion Kop, Micah Nxumalo began to develop a great truth which he would later quietly pass along to his people. As he moved through that fiery day, seeing the troops who seemed so numerous, he noticed that taken altogether, they numbered far fewer than his Zulu tribe, or the Xhosa, or the Swazi, or the Basuto, or the Bechuana, or the Matabele. He saw that the English and the Boers were playing tremendous games, but that when the battles were finished they would be brothers, a few white men set down amidst a vast congregation of blacks: When the games are ended and the mighty guns are silenced, the real struggle will begin, and it will not be Englishman against Boer. It will be white man against black, and in the end we shall triumph[123].

[122] John L. Comaroff (edited by), *The Boer War Diary of Sol T. Plaatje, An African at Mafeking*, Macmillan, London, 1973
[123] *The Covenant*, op. cit., p. 843

L'un des intérêts de la vaste échelle temporelle sur laquelle s'étend *L'Alliance* est de pouvoir suivre les événements non seulement au moment où ils se produisent, mais également dans la conscience des populations qui les vivent et dans la conscience de ceux à qui ils sont transmis. L'histoire est vécue et commentée, transmise et interprétée par les personnages. Impossible d'ignorer à la fin du roman que l'expérience de *Slagter's Neck* est un élément fondateur du nationalisme afrikaner. Le chapitre sur la guerre insiste, lui, sur l'expérience traumatisante des camps de concentration. Mais curieusement, l'expérience de la guerre anglo-boer ne figure pas parmi les enseignements de ce nationalisme tel que le rapporte le livre. C'est sans doute parce que les Afrikaners y ont connu la défaite et qu'il n'est jamais très glorieux d'y faire référence. C'est parmi les personnages noirs que cet enseignement est transmis, comme le laisse présager le passage cité ci-dessus. Le lecteur n'est donc pas surpris de lire, cent cinquante pages plus loin, une allusion politique à l'épisode de cette guerre, vue du côté africain.

> For example, Micah was astounded that the two white tribes, Boer and English, should have fought each other so viciously for so long, when at any time each could have achieved everything that came out of the peace treaty and at one-fiftieth of the cost. For him the insanity of their behavior was epitomized by the Battle of Spion Kop, in which he had played a major role. 'I tell you, Moses', he said to his son, 'one side marched up to the top of the hill, then the other side marched up, then one side marched down, then the other side marched down. Then, long after midnight, General de Groot and I walked up, and we captured it. And three days later it didn't make a bit of a difference who held it, but hundreds of white men lay dead and wounded.'[124]

Ce passage, qui souligne l'absurdité du conflit, est proche du ton que l'on peut trouver dans le roman d'André Brink, *Looking on Darkness*. Si l'histoire y est revécue par un personnage métis, toutes les grandes dates de l'histoire afrikaner y sont ridiculisées par les commentaires tragi-comiques du narrateur. En effet, alors que se déroulent les grands événements, les membres de la famille du personnage sont souvent passés complètement à côté, se trouvant dans des situations d'une redoutable trivialité.

> With a leather suitcase and a small amount of money, Abraham departed from Cape Town by train, in search of history. In slightly different circumstances it might even have been comical.
>
> It gradually transpired that he hadn't been there for over thirty years, but even that doesn't explain how they managed to wander through the area for more than weeks before they finally reached the Boer forces, unless the old man had deliberately tried to lead Abraham astray.
>
> By that time the battle of Modder River had already taken place.

[124] *The Covenant*, op. cit., p. 994

> […] Two or three days later they heard that the great battle of Magersfontein had, in fact, started without them.
>
> […] Alas, they missed that [the battle of Colenso] too, for Abraham's horse trod in a hole and it took three days to find a replacement.
>
> […] Abraham packed his knapsack and went to the nearest station. He simply had to be there if something great was to happen. The train took him as far as Volksrust, from where he had to continue on foot. But barely one day's trek away he got news that Botha's efforts to break the siege of Ladysmith had failed, so he turned back to the Transvaal. In this way he also missed the battle of Spioen Kop.
>
> […] Once more history had bypassed him[125].

La différence majeure entre les deux textes est que la dérision de Brink n'atteint pas seulement les protagonistes européens de la guerre, mais également les populations africaines qui n'ont pas de prise sur cette histoire. Michener donne plus de dignité à son personnage. Il est juge de ce qu'ont fait les Blancs, de leurs agissements désordonnés, et il commence à manifester son pouvoir sur l'histoire en se la réappropriant, en lui donnant un sens pour lui et les siens.

b- Les observateurs et l'opinion publique

Par de nombreux aspects, notamment la nécessité de recruter des forces et des ressources à l'étranger, dans de nombreux pays, la guerre anglo-boer annonce la première guerre mondiale. Michener a su rendre dans le roman le caractère international du conflit, ainsi que le rôle de la presse dans la publicité faite autour de cette guerre pourtant lointaine. En ayant recours aux témoignages des journalistes et observateurs présents, l'auteur montre que les média, en tant qu'outil moderne de propagande, font partie de l'arsenal des armées. Le lecteur bénéficie de la multiplicité des points de vue, et le conflit n'a plus le caractère confidentiel, strictement national, des guerres qui jusque-là ont opposé les populations africaines aux colons européens.

> It was the custom in these years for any army in the field to invite uniformed observers from friendly nations to march with it, observe its performance, and report to their own headquarters the quality of this army's fighting men. German officers rode with the Boers, and French and Russian and some South Americans, while the same nations sent other officers to report on the English.
>
> […] Said the German observer in his cable to Berlin…
>
> […] But the French major wired in code to Paris…
>
> […] Wrote the Russian…
>
> […] But the American reported…[126]

[125] André Brink, *Looking on Darkness*, W.H. Allen, 1974 (première edition)
André Brink, *Looking on Darkness*, Flamingo (Fontana paperbacks), 1988, pp. 57-61

[126] *The Covenant*, op. cit., p. 821

Cette guerre, qui a fait converger vers la pointe sud de l'Afrique un nombre important de personnalités, donne l'occasion à l'auteur d'utiliser quelques astuces littéraires destinées à accroître le suspense et à authentifier le récit. Parmi les personnalités qui ont participé à la guerre, Michener retient trois noms. Louis Botha, premier Premier ministre boer de la future République d'Afrique du sud ; Winston Churchill, futur Premier ministre de la Grande-Bretagne et Mohandas Karamchand Gandhi, qui laissera sa place de Premier ministre de l'Inde indépendante à son ami Nehru. Le quatrième personnage n'a qu'un nom de fiction : il s'agit de Micah Nxumalo, dont nous avons vu qu'il est le véritable dépositaire des leçons de cette guerre[127].

Mais l'auteur n'oublie pas que le conflit a été amplement couvert par la presse internationale. Le type de résistance des Boers, décidés à poursuivre la guerre par des moyens de guérilla, ainsi que l'hostilité à l'égard des troupes britanniques suscitée par les rivalités impérialistes dans d'autres régions du monde, ont contribué à forger une image romantique des combattants boers. Habilement, le roman utilise deux journalistes en quête de reportages à sensation, pour suivre la vie quotidienne des commandos. Plutôt que d'assister à la retraite militaire du général de Groot, les deux reporters sont invités à rejoindre les nouvelles troupes boers. Les journalistes sont l'un américain, l'autre français et *L'Alliance* évoque la répercussion de leurs articles dans leurs pays respectifs, faisant même du titre français le surnom guerrier romanesque de De Groot, *Le Vengeur du Veld*[128]. De la même manière, Michener insiste sur le rôle joué par l'opinion publique fabriquée dans cette période à partir de l'opposition à la Grande Bretagne dont tous les actes, notamment la politique de la terre brûlée et la formation de camps de concentration, vont servir pour l'accuser.

> This was important, because the press of the world, especially the cartoonists, turned savagely against Great Britain, lampooning both her and Kitchener as murderers and bullies. Hardly a day passed that the influential papers in Amsterdam, Berlin and New York did not crucify Kitchener, showing him as a tyrant burning the food necessary for starving Boer women and children[129].

Comme témoignage de la vitalité des reportages de guerre et de leur influence dans l'opinion, Michener va jusqu'à inventer l'astuce d'un jeune vendeur qui, s'appuyant sur la popularité des Boers et des tours qu'ils sont censés jouer aux Anglais, en profite pour vendre des enveloppes-surprises à l'effigie du général de Groot. L'acheteur se trouve tout autant berné que l'assaillant anglais, car à l'ouverture de l'enveloppe, le farceur s'écrie que le général s'est une nouvelle fois volatilisé et l'enveloppe ne contient rien. Si les noms et situations ne sont pas nécessairement authentiques, il n'en demeure pas moins que

[127] *The Covenant*, op. cit., pp. 840-2
[128] *Ibid*., pp. 867-9
[129] *Ibid*., p. 871

l'atmosphère rendue dans le roman correspond à ce que des études approfondies ont montré de cette période. C'est par exemple le cas avec le travail de Gilles Teulié qui a étudié quelques cartes postales satiriques et leur signification tant du point de vue du caractère populaire du conflit, que de l'utilisation idéologique des messages. L'astuce qui figure dans *l'Alliance* est très semblable au document intitulé *Cherchez la réponse du Boer*, dont il donne une représentation couleur parmi les documents reproduits dans sa thèse, et où le caricaturiste fait un jeu de mot pesant entre *ferme* et *ferme ta gueule* ![130]

La liste des contributions extérieures aux militaires ne serait pas complète s'il n'était question des hommes de lettres qui ont participé au façonnement de l'opinion sur la guerre. Michener ne l'oublie pas.

> Such events were brilliantly reported, especially in the English press, for in addition to Winston Churchill, Rudyard Kipling came out to write about the conflict, championing the English cause in prose and verse; Edgar Wallace was a frenetic legman; Conan Doyle was afire with patriotism; H. W. Nevinson showed patrician restraint, and Richard Harding Davis the opposite; Banjo Patterson, who would become Australia's Poet Laureate with 'Waltzing Matilda', did excellent reporting; and in the closing days quiet John Buchan looked things over[131].

La guerre est une étape ultime d'un conflit collectif et c'est une crise dont il est difficile de rendre compte en raison de l'intensité des antagonismes. Mais si l'on peut parler d'un succès pour la construction du récit, c'est bien d'avoir su expliquer au moins une partie des tensions qui ont mené à l'affrontement militaire. En jalonnant l'histoire de personnages très nombreux, mais que le lecteur retrouve régulièrement, en leur accordant une consistance intellectuelle et morale, en indiquant une répartition par groupes de ces personnages et en les faisant entrer en contact, Michener recrée une certaine atmosphère politique et sociale vraisemblable. Il révèle bien sûr ses propres choix philosophiques, mais l'objectif artistique de réaliser une peinture plausible de l'histoire sud-africaine a été atteint. La cohérence du récit s'articule autour des intérêts primordiaux des populations colonisatrices, mais cette cohérence existe, et cela sur une échelle du temps et de l'espace considérable. L'objet de la partie qui suit est précisément d'étudier les fondements de l'homogénéité du roman, de voir à partir de quels outils intellectuels ont été établis les présupposés qui ont guidé la rédaction du livre.

---

[130] Gilles Teulié, *Les Afrikaners et la guerre anglo-boer (1899-1902), Etude des cultures populaires et des mentalités en présence*, Université Paul Valéry, Montpellier, 2000, p. 158

[131] *Ibid*., p. 872

4ème partie : LE MECANISME DE L' HISTOIRE

I - LES IDEES DU ROMANCIER

1 - Déterminisme et hasard

In my analysis of society I relied upon Rousseau, Adam Smith and Karl Marx and found none wholly to my taste[1].

Ces auteurs ont en commun l'analyse des causes des phénomènes sociaux. Ils tentent de ramener la compréhension de ces causes à l'explication de mécanismes, et ils ont tous œuvré à un mouvement accompagnant le développement de la bourgeoisie industrielle, à savoir l'introduction de la méthode scientifique à des domaines de l'activité humaine jusque-là analysés sous l'angle de l'idéalisme ou de la religion. Michener a pour sa part choisi de proposer au lecteur contemporain, une version romancée de l'histoire de certaines régions du monde et de leurs populations. Il travaille sur l'histoire et doit adopter lui aussi une méthode pour en rendre compte. La juxtaposition d'Adam Smith et de Karl Marx paraît incompatible, d'autant que la pirouette finale qui consiste à ne pas révéler ses préférences intellectuelles peut laisser le lecteur dans le doute. Pourtant Michener explique dans le passage suivant de ses mémoires, que s'il a un temps été attiré par Ricardo, il s'est convaincu de l'insuffisance de l'une de ses thèses sur la quantité de monnaie en circulation dans la société en constatant l'absurde situation du marché du travail en Inde où l'utilisation de la main d'œuvre humaine, moins cher que les machines, est une entrave permanente au progrès[2]. Or Marx a porté la critique de Smith et Ricardo jusqu'à son terme en son temps. Sans oser l'affirmer haut et fort, dire que Ricardo a tort sur cette question particulière, n'est-ce pas une façon d'avouer que Marx a raison ?

Ce qui est certain en revanche, ce sont les emprunts à la méthode du matérialisme historique. La grande nouveauté littéraire avec Michener c'est la volonté de faire comprendre l'histoire comme une matière mouvante, un temps social soumis à des forces contradictoires qui imprègnent un certain mouvement, une certaine direction à l'ensemble étudié et romancé. Contrairement aux idées dominantes de la fin du XXème siècle sur la permanence et l'identité des événements dans l'histoire, qui tendent à remettre en cause les étapes de l'évolution et accréditent le sens commun sur le "tout a toujours été ainsi", Michener propose au grand public ses versions animées de l'histoire des hommes dans toute leur diversité et leur dynamique. Bien évidemment, il ne faut pas chercher dans les romans de Michener une application stricte de la lutte des

[1] *The World Is my Home*, op. cit., p. 277

[2] *Ricardo was wrong. There is no fixed quantum of money in the world, or in any nation. The rich man doesn't suffer depravation when labour gets a bigger share, for that larger amount means a bigger total for him*. *Ibid.*, p. 305

classes à l'étude du développement historique. Même si par endroit, la question des classes, des richesses produites ou possédées affleurent, comme la question de la terre et de la possession en général dans un livre comme *Hawaii*, par exemple. Malgré tout, la structure même du roman, comme le contenu de certains passages, attribuent des causes matérielles au mouvement de l'histoire.

a - La structure du roman

Si l'on se réfère à l'insistance avec laquelle Michener souhaite que les diamants –titre du dernier chapitre- ne soient pas découverts à la fin du livre, en illustration du fait que l'Afrique du Sud n'a pas trouvé le véritable diamant de l'entente harmonieuse entre les différentes populations qui composent le pays, le véritable dernier chapitre du livre est celui sur l'apartheid. Or comment nous mène-t-il jusqu'à cette fin qui correspond non pas à l'histoire du roman mais à celle de la réalité ? Il y parvient essentiellement par l'intermédiaire de chapitres qui introduisent une des composantes de la population sud-africaine. Nous rencontrons tout d'abord les Bushmen, les Hottentots et les Noirs, puis les Hollandais, Huguenots, les Trekboers, et les missionnaires (anglais), puis d'une certaine manière leurs descendants : les Bushmen et Hottentots ont disparu, restent les Xhosa et Zoulous, les Voortrekkers, les Anglais, et les puritains au pouvoir. La première réponse à la question est donc que de la rencontre entre ces différents groupes va naître un type de relations qui mène à la construction du système de l'apartheid. L'art du romancier est ensuite de raconter ce qui, dans ces rencontres, est du domaine de l'affrontement, de la fusion, de la passion, de la religion ou de la politique.

Situer le début du roman autour des bords d'un lac africain où viennent s'abreuver des espèces animales, vieilles parfois de plusieurs millions d'années, comme le rhinocéros[3], est déjà l'affirmation d'un choix matérialiste. Le petit groupe de San que le lecteur rencontre dans cette région est placé dans un environnement qui imprime sa marque à la vie alentour. Dans les chapitres suivants, les personnages évoluent toujours dans un contexte physique bien déterminé : un désert, le veld, la frontière, les montagnes, etc. Même si l'élément urbain n'est pas le plus fréquent dans la description de cet environnement, on peut dire que ce choix est constant dans les livres de Michener, comme il le souligne lui-même dans son autobiographie :

> I have felt that a man or a society can be fully understood or appreciated only when seen as part of a natural setting, whether it be a large American city, a small Boer town in South Africa or a dust-bowl farm in Nebraska[4].

[3] *The Covenant*, op. cit., p. 21
[4] *The World Is my Home*, op. cit., p. 374

En effet, puisqu'il n'y a pas eu de pluie depuis dix ans, que les réserves d'eau se sont amenuisées, le clan de Gumsto doit partir chercher un endroit plus propice à la vie. Le mouvement de la population est directement provoqué par une cause physique. Le roman explique ce phénomène et il greffe sur le départ vers l'inconnu la tension du suspense romanesque qui voit se jouer des passions amoureuses au milieu de luttes d'influence[5]. De plus, le recul que donne la perspective des millions d'années d'évolution avant le début du récit fragilise la lignée humaine qui apparaît dans cette région de l'Afrique. Le romancier rappelle ainsi que l'histoire humaine n'est que l'un des embranchements de l'histoire du monde physique, ici du monde animal. C'est un rappel évolutionniste et une façon originale de faire de cette idée scientifique combattue par toutes les Eglises un point de départ pour le roman. Puis l'engrenage historique est patiemment démonté au début de chaque chapitre afin de donner à nouveau au lecteur des explications rationnelles sur les causes des événements qui servent de trame réelle au récit. Ainsi il est expliqué au début du deuxième chapitre que la raison fondamentale qui pousse le monarque du Portugal, Henri le Navigateur, à proposer obstinément le contournement de l'Afrique est la domination ottomane sur les routes commerciales de l'Orient.[6] Au chapitre III, c'est la rivalité commerciale et religieuse entre l'Angleterre et la Hollande, et la nécessité de ravitailler les bateaux en aliments frais dans leur périple vers l'Asie, qui pousse la Compagnie des Indes Orientales à l'installation d'un comptoir à l'extrémité de l'Afrique[7].

Enfin le choix romanesque qui consiste à suivre des générations de personnages d'une même famille contribue à renforcer cette vision de l'histoire comme un tout cohérent doté d'une certaine continuité. Pourtant, la place du déterminisme est ici beaucoup moins soulignée. On peut le comprendre dans la mesure où la richesse du roman est de préserver, malgré le développement sur plusieurs siècles, un caractère spécifique à chaque personnage. Si ce n'était pas le cas, le lecteur confondrait toutes les personnes apparaissant sous un même nom de famille, et l'on serait proche d'une transcription littéraire des théories absurdes de Lyssenko. Michener a pris soin d'expliquer dans son autobiographie l'importance qu'il accorde au fait que le roman situe ses personnages dans leur environnement social et que le lecteur soit informé de ce qui nourrit leur activité.

> I have also been keenly attentive to how my characters earn their living. They work at specific jobs, earn specific amounts, have specific problems and reach specific solutions. I have found it irritating, specially in many European novels, that no one of the characters about whom I am reading has ever done a day's work; we should at least see how they manipulate those who do. I am obviously not a writer of proletarian

[5] *The Covenant*, op. cit., pp 22-4
[6] *Ibid*., p. 54
[7] *Ibid*., p. 106

> literature, but I certainly have proletarian instincts and like to observe the rise and fall of personal ambitions or the success or failure of dynasties[8].

Mais il est possible de faire plusieurs remarques sur ce thème. D'abord les activités sociales dont sont responsables les personnages sont typiques de ce que l'on peut appeler la petite bourgeoisie. Les héros du roman sont fermiers, instituteurs, prêtres, militaires ou hommes politiques. Les figures d'ouvriers sont marginales, et celles des grands bourgeois détenteurs de capitaux pratiquement inexistantes. Dans cet univers, les femmes sont soit inactives, associées de leurs époux ou militantes bien pensantes de la cause humanitaire. Elles occupent les rôles spécifiques que la petite bourgeoisie leur délègue traditionnellement. Mais autant le roman est riche de la mobilité spatiale de ses personnages et de la mobilité historique du récit au travers des époques, autant il est statique du point de vue de la mobilité sociale. Si l'on se souvient des mémoires de Carl Peter Thunberg sur le Cap à la fin du XVIIIème siècle, ce qui le frappait, c'était les différences de classes, et son témoignage est particulièrement précis sur les variations de conditions sociales, au sein même de la population européenne. Avec *L'Alliance*, le lecteur passe du XVIIème siècle au XXème siècle au milieu d'individus de même catégorie sociale. En revanche le roman semble indiquer que le déterminisme qui compte dans la formation des personnages, c'est le déterminisme de couleur de peau, de race ou de nationalité. Chacun de ces mots étant employé par des courants politiques et idéologiques bien particuliers, de l'humaniste au raciste en passant par le nationaliste. Les affrontements de masse (conflits de territoires, guerres ouvertes), tout comme les affrontements individuels s'exercent selon des lignes de fracture raciale ou nationale. Ce fait majeur suffit à éloigner *L'Alliance* de la tradition littéraire marxiste. Pour prendre un exemple révélateur, on peut observer que les histoires d'amour impossible dans le roman concernent des personnes de couleurs différentes ou d'origine nationale différente. Il n'est pas question d'une ouvrière cherchant à épouser un héritier des familles propriétaires des mines de diamants, ou d'un fils de banquier résolu à rejoindre par passion le camp de la révolution, quelle que soit la couleur de peau des protagonistes.

b - La logique des forces sociales

Comme nous l'avons déjà vu précédemment, Michener ne réduit pas ses personnages à des individus, mais il incorpore dans le récit la notion de personnage collectif. Ses personnages occupent un certain espace, ils ont une histoire et sont en mouvement. Le fait que le roman prépare la rencontre de ces personnages collectifs, alors que les individus qui les composent n'ont pas conscience des conséquences que cela va entraîner, suscite des sentiments de

[8] *The World Is my Home*, op. cit., p. 374

connivence entre l'auteur et son lecteur. Le lecteur est alors doué d'une conscience supérieure à celle des populations décrites ; il accède à la connaissance de l'histoire parce qu'elle lui est racontée, tout comme il accède à sa compréhension parce qu'elle lui est expliquée. Deux événements majeurs dans l'histoire de l'Afrique du Sud permettent de mettre en scène la logique puissante qui préside aux mouvements de populations et à leur rencontre plus ou moins pacifique. Il s'agit de la pénétration des Européens depuis le sud-ouest du pays vers le nord-est en parallèle avec la pénétration inverse des populations noires vers les sud, ainsi que des conflagrations survenues au sein des populations noires elles-mêmes.

Sur le plan du récit, Michener utilise deux hérauts de l'avancée européenne en territoire africain : Adriaan et Dikkop qui partent tous les deux à pied en 1724. A l'origine de ce départ, il y a une succession de causes historiquement avérées : une rupture avec la famille restée au Cap sous l'autorité de la Compagnie, puis la nécessité de trouver de nouveaux pâturages après une dure période de sécheresse[9]. Adriaan est très jeune puisqu'il n'a que douze ans, et son compagnon d'aventures en a dix-neuf. Ils forment un couple d'explorateurs pétris d'expériences sur la vie animale et végétale du veld, et les pages qui leur sont consacrés en font des hommes en harmonie parfaite avec leur environnement. Illettrés, il savent déchiffrer le livre de la nature, et, si la comparaison n'est pas formulée clairement dans le roman, il n'en reste pas moins que leur parfaite connaissance du milieu fait immédiatement penser aux prouesses d'adaptation des Bushmen. Michener insiste pour dire qu'Adriaan est ainsi le deuxième véritable Afrikaner -après l'illustre ancêtre Willem-, par l'amour et la compréhension intime de cette terre d'Afrique sur laquelle il vit[10].

La rencontre avec un autre couple d'aventuriers, de la tribu des Sixolobo (Xhosa), a lieu en 1725 : elle est personnalisée par la présence physique des quatre personnages du roman, dramatisée par l'appréhension mutuelle qu'ils éprouvent, et romancée par l'interprétation fictive de ce qui historiquement a eu lieu sans doute en divers endroits du pays. Cependant Michener franchit un pas supplémentaire dans le rapprochement de son roman avec l'histoire car il commente cette rencontre, livre au lecteur des conclusions sur ses répercussions dans l'avenir et fait ainsi passer le lecteur des héros individualisés aux personnages collectifs, approximativement les Noirs et les Blancs.

> In this way Adriaan van Doorn became the first of his family to meet blacks inhabiting the land to the east. Willem van Doorn had landed in the Cape n 1647, but it was not until 1725 that his great-grandson stood face-to-face with a South African black. Of course, from the early days at the Cape, men like Commander van Riebeeck

[9] *The Covenant*, op. cit., p. 322
[10] *Ibid*., p. 330

had owned black slaves, but these were from Madagascar and Angola and Moçambique, never from the great lands to the east. Thus the Van Doorns had occupied the Cape for seventy-eight years before this first contact, and in those fatal generations the Dutch had become committed to the policy of the Europeans in whatever new lands they encountered : that whatever they desired of this continent was theirs. During all those years they had paid scant attention to reports from shipwrecked mariners and Hottentot nomads that a major society existed to the east. Because of arrogance and ignorance, the impending confrontation would have to be violent[11].

Le passage de l'un à l'autre se fait par l'intermédiaire d'un commentaire du narrateur : il parle de ses personnages en fonction d'une chronologie d'événements, et cette chronologie n'est pas seulement celle du récit où l'arrière-petit-fils et l'arrière-grand-père sont liés par les liens de la famille, elle est aussi celle de histoire réelle avérée par des dates précises et un calcul du temps écoulé. Le lecteur est invité à faire une pause, à assimiler les péripéties romanesques dans leur importance générale du point de vue de l'histoire du pays tout entier. Puis, au cours des pages suivantes, on accède à une vision plus globale des forces internes qui ont fait se mouvoir les populations et ont rendu inévitable, nécessaire, leur rencontre.

For half a thousand years they had been drifting easily south and west, enticed from in front by a succession of empty pasture lands, edged from behind by the movement of their tribes. They had been travelling at the rate of only a hundred and twenty miles a century, and although this had accelerated recently, as their population and especially their herds increased, they could have been expected to reach the Cape, and the end of their expansion, about the year 2025 had not the Dutch occupied the Cape and started their own expansion eastward. After the meeting of the four young men, it became obvious that Trekboer and Xhosa would have to come face-to-face, and that this would take place rather soon, probably along the Great Fish River[12].

Le caractère objectif de ces rencontres est sous-entendu à plusieurs reprises et souligné deux fois en l'espace de quelques pages. C'est une manière pour l'auteur de choisir son point de vue sur le développement de l'histoire : les forces sociales y sont plus puissantes que la conscience et la volonté des hommes considérés en tant qu'individus ou groupes d'individus. C'est un point de vue matérialiste évident, qui ne contredit pas l'importance accordée au rôle des pionniers mais qui le resitue dans le cadre d'un déterminisme plus vaste.

In this time-honored tradition the Xhosa innocently launched a westward move which would bring them into direct conflict with the Dutch Trekboers, who with equal innocence were drifting eastward. These two great tribes were so similar: each loved its cattle; each measured a man's importance by his herds; each sought untrammelled grazing; each knew that any pasturage it saw belonged to it by divine right; and each

[11] *The Covenant*, op. cit., p. 332
[12] *Ibid*., p. 337

> honoured its predikant or diviner. A titanic confrontation, worse than any storm the fire-bird had ever generated had become inevitable[13].

Michener use du même type d'explication matérialiste à propos des événements survenus lors du *Mfecane*. Avec la théorie des dominos, il vulgarise ce que d'autres historiens ont appelé des réactions en chaîne, mais il faut noter la connotation politique de l'expression utilisée puisque c'est une expression typique de la guerre froide. Elle faisait partie de l'arsenal linguistique de la diplomatie américaine pour tenter de s'opposer à la propagation des régimes dits communistes dans le monde, et elle a servi d'argument pour le grand public dans le but de justifier l'intervention militaire au Vietnam. Pourtant rien ne rend pertinent son usage dans le sens politique ici : il s'agit sans doute plus d'une expression toute faite dont Michener dispose de par son immersion et sa participation consciente à cette période, un vocabulaire participant de l'inconscient collectif. L'idée qui prédomine en revanche est le caractère inéluctable des bouleversements qui affectent les populations africaines au milieu du XIXème siècle.

> The Mfecane that raged through southeast Africa in the early decades of the nineteenth century produced excesses which went far in determining the development of an immense area.
>
> The rampaging of the two kings, Shaka of the Zulu and Mzilikazi of the Matabele, set in motion sweeping forces which caused the death within a short period of time of huge numbers of people […]
>
> It must not be supposed that Mzilikazi and Shaka were personally responsible for all the Mfecane deaths. In many instances they merely set in motion vast dislocations of people whose ultimate exterminations of minor tribes occurred at distances far from Zululand. If ever the domino theory of inter-tribe and inter-nation response to stimulus functioned, it was during the Mfecane. A few hundred Zulu started to expand in all directions, and when they moved south they disturbed the Qwabe, who themselves moved farther south to disrupt the Tembu, who moved on to dislocate the Tuli, who encroached upon the Pondo, who pressured the Fingo, who impinged upon the secure and long-established Xhosa. At that moment in history the land hungry trekboers were beginning to encroach upon territory which the Xhosa had long used as pasture; and caught between two grinding stones, the Xhosa sought relief by attacking kraals like Tjaart van Doorn's, whose owners brought pressure on the Cape Town, which caused questions to be asked in London. Similar chains of dominoes collapsed in other directions as tribes moving outward dispossessed their neighbors of ancestral lands[14].

Avec les deux dernières phrases, Michener relie les deux événements majeurs du pays au XIXème siècle et le roman puisque Tjaart van Doorn dont le kraal est attaqué par des Xhosa ne fait que vivre une conséquence directe des pressions subies par ce groupe sur ses terres de pâtures. On observe le même

[13] *The Covenant*, op. cit. , p. 354
[14] *Ibid*., pp.584-586

procédé pour relier l'histoire de Zimbabwe, son interprétation contemporaine et Frank Saltwood, auxiliaire de Cecil Rhodes dans le roman. Pourtant à cet endroit, il n'est plus seulement question de matérialisme dans le domaine de l'histoire, mais également dans le domaine des idées, des conceptions intellectuelles véhiculées par la société. Lorsque l'auteur du roman mentionne que le rapport de Frank *would set the intellectual patterns for the next eighty years* [15], il montre que l'opinion collective est en partie façonnée, déterminée par des hommes de pouvoir. Les nombreux exemples de discussions domestiques au sein des familles Boers ont également cette fonction, car elles mettent en place l'ensemble des idées -rationnelles ou non- qui organisent la pensée dominante dans ce groupe de la population. Le lecteur se familiarise avec les contraintes économiques, sociales, politiques et religieuses du fermier Boer, de l'aventurier Trekboer ou de l'Afrikaner puritain. Il est amené à prendre en compte les données concrètes et matérielles de leur existence, et c'est ainsi que l'auteur cherche à désamorcer l'hostilité spontanée contre cette lignée de gens rendus globalement responsables du régime de l'apartheid dans l'opinion publique internationale. Michener crée de la sympathie pour ses personnages, au sens philosophique du terme, même s'il est vrai que sa plume est plus experte à créer cette sympathie du côté des Afrikaners. Si l'on cherche à associer de façon dialectique l'affirmation du rôle du déterminisme dans le domaine des idées à cette autre affirmation rencontrée précédemment de la liberté essentielle des individus, le lecteur obtient les variations de comportement perceptibles entre des personnages pourtant issus d'un même groupe, tels William et Lodevicus par exemple. De la même manière, une étude précise des forces qui interviennent dans le développement de l'histoire permet logiquement de tirer à grands traits des perspectives possibles pour l'avenir non encore réalisé de cette histoire. Les éléments sont parfois connus et mènent à des conclusions plausibles, mais ils sont parfois fort douteux et l'auteur sait indiquer le degré d'incertitude qui pèse, ou a pesé à un moment donné, sur une situation : *It was impossible to detect at any moment in this vast struggle who was winning*[16]. Il reste donc une part au choix conscient et libre, une part aussi au hasard. L'avenir est en partie prévisible, mais il reste à construire : c'est tout le sens de la lettre qu'écrit l'ingénieur américain à la fin du roman. Parmi quatre possibilités d'évolution de la situation politique du pays, il opte pour une seule et ce choix sert de perspective politique à *L'Alliance*.

c - Le hasard

Si la liberté peut se manifester chez les individus, une forme d'imprévu peut elle aussi se faire jour dans le déroulement des événements et par

[15] *The Covenant*, op. cit., p. 777
[16] *Ibid*., p. 412

conséquent dans le développement de l'intrigue. Le roman et l'histoire se construisent en parallèle, au prix d'une importance inhabituelle accordée au hasard. Il est ainsi possible de relever six exemples du rôle majeur qui lui est dévolu dans le roman. Lorsque Jan van Riebeeck est choisi pour assumer la responsabilité de la première station au Cap, il s'agit d'une curieuse circonstance : *he might well have finished his life in obscurity had not a peculiar circumstance thrust him back into the mainstream and an honored place in history*[17].

Lorsque les quatre jeunes blancs et noirs se rencontrent au cours de leurs pérégrinations dans le veld, survient un incident qui est censé symboliser l'avenir des relations entre les communautés :

> At the midpoint of their journey, when it was about time to turn back with enough stories to fill a lifetime of evening recollections, an accident occurred -nothing of great importance and no harm done- which in its quiet way symbolised the history of the next two hundred and sixty years in this region. […] The problem of talking with these strangers was not much different from the problem of talking to strange slaves that the van Dorrns would buy from time to time. The master talked and that was it. The slave understood partially, and that was enough. What really counted was when Dikkop tried to tell them that with the stick he carried he could catch them an antelope for supper. […] And he further showed them that even if they stole the stick, they would not be able to kill the white man, because they would not have the mystery, which he was not going to explain[18].

L'installation de Hilary et Emma Saltwood dans une région du Karoo où le romancier estime avoir laissé ses personnages Jango et Deborah deux siècles plus tôt, est mentionnée comme une coïncidence. Le lecteur ne peut bien sûr pas y croire puisque le texte lui-même souligne le parallèle. Le point commun entre ces deux couples d'exilés c'est justement d'être des parias de la société de leur époque. On ignore ce que sont devenus les premiers, et les seconds vont mourir sous les coups de l'adversité. La notion de hasard romanesque sert de trait d'union entre plusieurs destins : elle est un instrument dans la construction de l'intrigue. *By accident, and surely not by design, the Saltwoods came at last into that bleak northern country which had provided refuge to the slaves Jango and Deborah, who had fled here with their children*[19]. Ce procédé est à nouveau utilisé pour établir un parallèle entre l'expédition de Frank Saltwood à Zimbabwe et le voyage entrepris quatre cents ans plus tôt par Nxumalo. Le romancier les fait passer par les mêmes routes et Franck rencontre les mêmes particularités géologiques que son prédécesseur. Au-delà de l'aventure des hommes, ce hasard de l'intrigue montre que les événements ne surviennent que

[17] *The Covenant*, op. cit., p. 167
[18] *Ibid*., p. 333
[19] *Ibid*., p. 509

dans un cadre matériel -ici géologique et naturel- bien déterminé. L'histoire y gagne en profondeur. C'est un hasard construit qui n'a rien à voir avec la vraie ignorance des causes d'un phénomène. Le lecteur sait que l'auteur n'a sur ce point rien laissé "au hasard" justement. *By the accidents of history, Frank Saltwood was about to traverse in 1895 the route that young Nxumalo had taken in 1457. He left Vrymeer and headed for the Limpopo, near whose banks the copper mine still flourished*[20].

Le même usage du hasard dans l'intrigue se répète lors des retrouvailles des familles Van Doorn et De Groot à l'occasion des célébrations du Nachtmaal. Le lecteur n'est pas vraiment surpris puisque les familles parlent de cet événement majeur pour leur communauté, mais la notion ici introduite accroît la tension romanesque car une intrigue amoureuse est sur le point de se nouer entre deux des jeunes gens issus de ces familles. De plus, l'emploi du mot *miracle* donne une connotation religieuse à la scène qui correspond parfaitement à la fête du Nachtmaal.

> And then came the small miracle which enlivened the prospect of Nachtmaal as nothing else could have done, for out of the east, at a far distance, rose a faint sign of dust: it must have been fifteen miles away, two days of travel, but there it was, a mark in the sky[21].

Enfin, l'exemple le plus frappant de l'idée du hasard est celui où les Voortrekkers se servent d'une occasion comme le vol d'une partie de leur bétail pour lancer des représailles meurtrières contre les populations noires et ramener les enfants qu'ils ont épargnés dans le but d'en faire des esclaves. Dans l'esprit de personnages tels que Balthazar Bronk ou Tjaart Van Doorn, au milieu du XIXème siècle, une telle occasion peut servir de prétexte à ce qu'ils convoitent depuis leur installation dans la région, c'est-à-dire l'asservissement des populations noires afin de fournir de la main-d'œuvre domestique, agricole ou artisanale. Par conséquent, dans le roman, elle est décrite comme *a most fortunate thing* [22], et cette idée est répétée une page plus loin : *But then the most fortunate thing happened*. Dans la mesure où ce hasard correspond en fait à un objectif plus ou moins avoué des Voortrekkers, qu'il ne surprend personne car de nombreux conflits de territoires et de richesses existent déjà, ce hasard agit au même titre qu'une force extérieure déterminée dont on ne connaît simplement pas à l'avance la modalité, mais qui a toute chance de se produire, qui est même une nécessité de l'histoire. Cette fois, hasard et nécessité sont conçus dans des rapports dialectiques, et le roman se trouve être à ce moment la représentation d'un hasard déterminé, une histoire singulière tout à fait conforme aux

[20] *The Covenant*, op. cit., p. 774
[21] *Ibid*., p. 602
[22] *Ibid*., p. 705

événements généraux survenus pendant cette période. Pourtant il semble que le romancier se soit laissé gagner par la puissance que procure ainsi l'œuvre romanesque de restituer le cours de l'histoire. En pleine activité britannique et évangélique contre les pratiques esclavagistes des Boers, le fait que Theunis Nel empêche Tjaart Van Doorn de tirer sur le prophète xhosa Mhlakaza est rapporté comme étant un hasard, mais un hasard d'une telle importance que, l'assassinat eût-il eu lieu, c'est toute l'histoire de l'Afrique du Sud qui en eût été changée ! Dans la chaîne des causes fondamentales de l'histoire, les rôles respectifs du hasard et de la nécessité se trouvent inversés : les forces sociales à l'œuvre s'effacent d'un coup sous l'événement occasionnel.

> When the new wagon was packed and the five men were preparing to go their separate ways -two Englishmen back to Grahamstown, three Boer families north to lands unknown- an incident occurred which seemed at the time to be of no significance, whereas in fact it altered the history of South Africa.
>
> A bold and cunning Xhosa prophet named Mhlakaza, with a ridged scar across his forehead, had taken advantage of the confusion following the war to slip into the area to spy out the amount of damage done in the recent raids. Not realizing that five armed men were ahorse, he suddenly appeared on the horizon in a silhouette so exposed that any one of them could have shot and killed him.
>
> Automatically Tjaart Van Doorn raised his rifle to do so, but his son-in-law, Theunis grabbed at his armed and cried, 'No ! He's done nothing.' So Tjaart lowered his gun, and the Xhosa, laughing derisively, disappeared from view.
>
> If Tjaart had killed him, and in the presence of two Englishmen, word would certainly have filtered back to London; Dr. Keer would have asked persistent questions; a scandal would have ensued, proving once more the heartlessness of the Boer; and quite possibly Tjaart would have been hanged. So it was fortunate that Theunis restrained him.
>
> On the other hand, if Tjaart *had* killed this crafty man, the life of many thousands of Xhosa would have been saved, a noble people would have been preserved at full strength, and the history of this area would have been dramatically modified[23].

Fondamentalement, et sur le plan idéologique, le retournement du processus historique par l'intermédiaire du conditionnel tend à accréditer l'idée que l'opinion publique aurait pu jouer un rôle déterminant pour empêcher le massacre des Xhosa. Dans un premier temps, le roman avoue ainsi que la pénétration européenne a causé des dommages considérables à cette population. Mais aucun lecteur ne peut croire que l'assassinat de Mhlakaza eût été à coup sûr le déclencheur d'une mobilisation internationale, comme on dirait aujourd'hui. Car des assassinats, et pas seulement d'individus, mais de groupes entiers, il y en a eu de nombreux, de même que toutes sortes de mauvais traitements et spoliations, mais les mouvements qui se sont opposés au colonialisme et à ses conséquences sont demeurés minoritaires partout en

[23] *The Covenant*., op. cit., pp. 640-1

Europe à cette époque[24]. L'affirmation à la fin du passage cité ne repose sur aucun fait avéré et l'ensemble produit l'impression d'un épisode aléatoire où un coup du sort, un jet de dés différent, peut tout faire basculer. Cette vision-là est intellectuellement bien inférieure à celle qui propose une explication raisonnée des phénomènes sociaux au cours du temps, et l'on peut dire qu'elle n'est qu'un accident dans le roman.

2 - Les races et le métissage

> On one major point Lodevicus was wrong. When he thundered 'South Africa is Dutch and will always remain so' he misrepresented the composition of his white community: Dutch ancestry, forty percent; German ancestry, thirty-five percent; Huguenot component, twenty percent; and although this would later be denied by Van Doorn's descendants, a Malay-Hottentot-black component of at least five percent. This creative mix had produced a handsome, tough, resilient Volk infused with the Trekboer spirit, and no English governor would have an easy time trying to discipline them into the ways he wanted them to go[25].

Dans ce passage se trouve synthétisé l'essentiel de l'opinion de l'auteur sur la question du caractère spécifique d'un peuple. Michener s'intéresse à l'histoire des populations en divers endroits de la planète et surtout à ce qui dans l'originalité des rencontres successives a pu façonner un nouveau groupe d'hommes et de femmes partageant une vision commune du monde. Mais l'on peut constater dans cet extrait que l'auteur effectue un glissement entre la notion culturelle de peuple, son caractère national, et la notion physique de couleur de peau, assimilée grossièrement à la race.

a - La notion de race à l'époque du livre

Au moment de la rédaction du livre, il est bien évident que cette notion est contaminée par cent années de domination impérialiste dont l'un des avatars a été de proclamer la supériorité de certains peuples sur d'autres. Cela ne signifie d'ailleurs pas qu'avant cette période, l'humanité n'a pas connu le racisme ou la xénophobie, cela veut dire que les outils idéologiques du capitalisme sont à son image, basés sur l'oppression et que l'époque moderne lui a donné les moyens industriels de cette oppression. Ecrire sur ces questions à la fin du XXème siècle, c'est écrire en connaissant tous les massacres coloniaux, ainsi que les millions de morts et mutilés des deux guerres mondiales.

[24] Ils étaient l'apanage du mouvement révolutionnaire de l'époque c'est-à-dire de la sociale-démocratie. Cf. les débats au sein des différents congrès de la Deuxième Internationale où cette question fut discutée.
[25] *The Covenant*, op. cit., p. 422

Apparemment pour l'Eglise sud-africaine, la leçon n'a pas été comprise. Ce que l'on peut lire en effet, non pas dans des pamphlets accusateurs à son encontre, mais dans le compte rendu de ses propres synodes, est une réaffirmation de la légitimité de l'oppression raciale. La question est suffisamment problématique au sein de cette Eglise pour susciter la formation d'un comité chargé des *relations raciales* -le nom étant de lui-même révélateur- et pour que ses conclusions soient rendues publiques par l'intermédiaire d'une brochure. Dans un premier temps, l'Eglise passe en revue les raisons historiques de la formation de lieux de cultes séparés : ce faisant elle s'accorde l'absolution avec une facilité déconcertante. La même hypocrisie se retrouve avec ses déclarations de principes sur ce que doit être l'attitude chrétienne de l'Eglise, le comble étant un réquisitoire à l'encontre de la population noire qui a osé s'insurger, et se faire tuer, lors de la manifestation de Sharpeville cette même année 1960. Voici quelques extraits de cette brochure.

> The Dutch Reformed Church accepts the unity of the human race, which is not annulled by its diversity. At the same time the Dutch Reformed Church accepts the natural diversity of the human race, which is not annulled by its unity.
>
> This however does not mean that the one true Church cannot be embodied in separate independent Churches, which in truth confess the Christ of Holy Scripture as their Lord and Saviour.
>
> Starting from the unity of the Church as circumscribed above, and taking the specific racial situation in South Africa into careful consideration, the Dutch Reformed Church maintains the following standpoint as its policy :
>
> That since, under the pressure of circumstances, the historical development in the missionary sphere throughout the centuries showed tendencies of unchristian exclusiveness, thus impeding the realisation of the true Christian fellowship between believers, this has happened, not through ill-will towards the non-whites, nor with the approval of the official leadership of the Church, but must be seen as the result of uncontrollable circumstances and of general human weakness.
>
> No direct principal scriptural evidence can be produced for or against the intermixture of races through marriage. The well-being of the Christian community and pastoral care of the Church necessitates that due consideration be given to legal, social and cultural factors which affect such marriages.
>
> Some Church leaders and others, here and overseas, have taken the liberty to comment and to issue shocking statements before the facts have been determined and released judicially. […] We wish to warn the outside world that such irresponsible action, which has been continuing for years and is still gaining in intensity and fury, is precipitating a clash in our country, the end of which is not to be foreseen. The unqualified support and encouragement given to one particular section of the population only serves to surrender civilisation and Christianity (as represented by both White and Non-White) to the subversive activities of unscrupulous and irresponsible elements. We are of opinion that the pathological interest in and condemnation of South Africa do not always spring from Christian responsibility, but

> show signs of social humanism and of the historical efforts of the West to overbid the East for the Favour of the non-whites of Africa for the sake of the ideological slogan of self-determination. This necessarily creates the impression that everything done by the non-whites is justified, while every action by the lawful authority stands condemned in advance before world opinion[26].

En ce qui concerne l'apartheid lui-même et le *petty apartheid*, l'aspect politique des divisions prétendument basées sur les races, la documentation sur ce sujet peut réserver quelques surprises. Dans son livre destiné au grand public en France, puisqu'il s'agit d'un numéro de la collection Découvertes Gallimard, Paul Coquerel expose ainsi la politique des Nationalistes :

> Avec Verwoerd, [le développement séparé] devient, en 1959, un ambitieux projet destiné à résoudre définitivement le problème noir. […]
>
> La première pierre du système est posée en 1959, avec la loi sur la promotion des gouvernements autonomes bantou, qui reconnaît explicitement huit 'unités nationales noires '. Cette loi est le produit d'une longue réflexion scientifique effectuée par les anthropologues et les linguistes afrikaans, qui se sont efforcés d'établir des normes distinctives entre les différents groupes africains, chacun étant marqué par des traditions et un passé qui les rendent irréductibles les uns aux autres[27].

Ce passage est une reprise de ce que l'auteur écrivait la même année dans son livre *L'Afrique du Sud des Afrikaners*. A juste titre d'ailleurs, le passage est cette fois précédé d'un commentaire (que l'on ne trouve pas dans la version grand public) :

> Mais de toute évidence, cette division ne respecte ni l'histoire ni la géographie des civilisations noires. S'il est exact que les populations noires d'Afrique du Sud se répartissent en quatre grandes familles linguistiques, nguni, sotho, venda et tsonga -les deux premières en représentant 90%- il existe une très grande proximité historique, culturelle et linguistique entre ces groupes. De plus, le découpage des bantoustans reste arbitraire et ne respecte guère les terres d'origine, puisque la répartition du pays est le produit de la colonisation blanche du XIXème siècle. […] Il est clair que les nationalistes ont enfermé les Africains dans des cultures traditionnelles le plus souvent fictives, notamment pour les Noirs urbanisés depuis plusieurs générations et qui représentent 50% de la population noire globale. Cette différenciation est cependant nécessaire au fondement d'une politique de différenciation raciale dont l'objectif est de creuser, voire créer des clivages ethniques afin de maintenir et renforcer la domination des Blancs sur des groupes inférioriséś[28].

Si donc l'objectif politique des nationalistes est clairement dénoncé comme participant de la volonté de maintenir la suprématie blanche dans le

---

[26] Nederduitse Gereformeerde Kerke van Suid-Afrika- Dutch Reformed Churches of South Africa, *Statements on Race Relations*, Number One, November 1960, Information Bureau of the Dutch Reformed Church, Johannesburg, pp. 9-13

[27] *La Nouvelle Afrique Du Sud*, op. cit., p. 112

[28] *L'Afrique du Sud des Afrikaners*, op. cit., p. 221

pays, seules sont désignées les supercheries historiques et culturelles sur lesquelles ces lois prétendent se fonder. Même si quelques pages auparavant dans les deux livres, à propos de la promulgation des *Population Registration Act* et du *Reservation of Separate Amenities Act* , l'auteur rappelle cette anecdote absurde selon laquelle des fonctionnaires vont jusqu'à placer un peigne –ou un crayon- dans les cheveux du *suspect* afin de déterminer, selon que l'objet tombe ou non, le groupe racial auquel l'affecter ; le problème demeure de l'élaboration d'une politique précisément basée sur l'existence de races. Or c'est sur ce terrain que la science, par la voix d'un professeur d'anatomie sud-africain, apporte une critique bien plus décisive, parce qu'elle dit la bêtise criminelle de ces pseudo-idées.

> There are separate educational systems and controls for each major racial component of the South African population -'Bantu Education', 'Indian Education', 'Coloured Education', and (for the Whites) 'National Education'- and these cover education from primary schooling to higher education. These separate schools and ethnic universities are not there -it is widely believed to pass on the full fruits of civilisation to the African and other dark-skinned groups : they seem to be there to separate people in the first instance, and then to instruct each ethnic or tribal group in such a manner and under such conditions as will not change the members of that group too radically from ethnic or tribal outlook. They are so organized as to aggrandize local, tribal or ethnic cultural traits and to minimize emphasis on the common cultural heritage of Black Africa, let alone of all humanity. Hence the universities for dark peoples are truly tribal colleges in more than one sense. The fallacy behind them is the same old one: that race, 'nationality' and culture are inextricably linked and that we must do nothing to ease them apart.
>
> Science does not provide any basis for this idea; rather it shows exactly the opposite -that race and culture are totally separate concepts, and that, in time past, cultures have diffused from race to race[29].

Et plus loin sur la question de la "pureté de la race" :

> Even the rugged-browed Neanderthal Man, who lived in Europe during the first part of the last (Würm) glaciation of the Great Ice Age, showed marked variation within his kind. More than ten Thousand years ago, the earliest human beings of whom we have record in South Africa were not homogeneous, but differed fundamentally among themselves.
>
> We conclude that, from the dawn of the Pleistocene geological epoch, to the present day, there is no trace of a pure human race. […]
>
> Scientifically, it is impossible therefore to classify each single individual or even each single population into a particular racial category. […] No wonder we were told in 1957 that seven teams had had to be created to classify the races in South Africa -and we have yet to learn that a single physical anthropologist or human geneticist was included in those teams. No wonder, too, that it was reported in *The Star* on 13th January, 1958, that the special committee which the Minister of the

[29] Philip Tobias, *The Meaning of Race*, South African Institute of race relations, Johannesburg, p. 14

> Interior had appointed four years previously to co-ordinate the different (and often conflicting) definitions of races in various South African statutes, had had to report that they had found the task impossible. This was a fair report since they were indeed being asked to attempt the impossible. Unfortunately, the Minister's response was to re-appoint the committee and ask them to have another try! A year later, the committee was still bogged down on the definition of 'Native' -and had not even started to define a 'European' or 'Coloured'.[30]

Il peut être utile de mentionner que ce passage est tiré d'une brochure spécialement écrite par l'auteur sur la question des races. Philip Valentine Tobias[31] y récuse bon nombre de préjugés qui servent de base à diverses formes de domination, en rappelant d'ailleurs que les idées qui tendent à associer l'apparence physique, vulgairement la race, avec la position sociale et culturelle dans la hiérarchie humaine, n'ont pas été élaborées à l'occasion des premiers contacts entre hommes de différentes origines mais qu'elles sont nées des différences de classes, puisque possédants et dominants ont inévitablement cherché à donner une base matérielle et scientifique à leur position en l'expliquant par la nature supérieure de leur constitution biologique[32]. Quant à la définition strictement biologique que l'auteur cherche à formuler, à l'exclusion tout à fait consciente et détaillée d'aspects culturel ou sociaux, il insiste pour dire que l'humanité partage avant tout un patrimoine génétique pratiquement identique et que seule la fréquence de certains gènes provoque les différences physiques.

> Thus, the modern concept of race is that racial differences are based not on absolute differences, but on different gene-frequencies. And all-mankind has far more genes in common than the alleles which differentiate the various races[33].

A la même époque, un généticien français a lui aussi éprouvé le besoin de se prononcer publiquement sur de telles questions, notamment, parce que, tout comme Tobias, il entendait réfuter les arguments d'un scientifique américain qui voulait prouver l'infériorité des Noirs… par des résultats aux tests de QI transformés en preuves sur l'hérédité de l'intelligence. Albert Jacquard comme Philip Tobias se sont donc élevés contre les pseudo-théories de Jensen[34], et Jacquard en profite pour écrire ceci, dans un chapitre intitulé *Un concept flou : les races humaines* :

> Ce qui distingue deux populations n'est pas le fait qu'elles possèdent ou ne possèdent pas tel gène, mais le fait que les fréquences de ce gène y sont différentes. Ce n'est plus un critère par « tout ou rien », mais un critère continu par 'plus ou

[30] *The Meaning of Race*, op. cit., pp. 13, 31
[31] Pour une courte présentation biographique de l'auteur, cf. l'article d'Yves Coppens joint en annexe.
[32] *The Meaning of Race*, op. cit., p. 9
[33] *Ibid.*, p. 6
[34] A. Jensen, "How Can we Boost IQ and Scholastic Achievement?", *Harvard Education Review*, Vol. 39

> moins'. […] Si le classement des hommes en groupes plus ou moins homogènes, que l'on pourrait appeler 'races ', avait un sens biologique réel, le rôle de la biologie serait d'établir ce classement au mieux ; mais ce classement n'a pas de sens[35].

Etant donné l'importance politique, l'enjeu humain d'un tel sujet en Afrique du Sud, il est intéressant de comparer ces prises de position avec ce que dit le roman des conceptions raciales en vigueur qui ont finalement conduit à l'élaboration de l'apartheid.

b - Le traitement romanesque

Dans un premier temps, nous avons déjà étudié la teneur des sermons du Reverend Brongersma qui s'est attaché à justifier devant Dieu la séparation des races, y compris à l'église. L'auteur a donc tenu à dire la vérité sur cette Eglise réformée d'Afrique du Sud, en dénonçant clairement le lien entre sa hiérarchie et les courants d'idées les plus réactionnaires, puisque le révérend appartient au groupe d'extrême droite du Broederbond. Il est ainsi rendu directement responsable de la propagation d'un certain types d'idées, d'autant qu'il agit auprès de Detleef, futur fonctionnaire d'Etat, rédacteur des lois d'apartheid, comme une sorte de maître à penser, de directeur de conscience. Il est dépeint dans le roman comme un personnage disposant d'un certain pouvoir sur une fraction de la population qui se tourne vers l'Eglise comme vers une autorité politique. Le roman donne donc une tout autre version des causes de la séparation des populations au sein de l'Eglise que celle que l'on a pu lire dans la brochure de cette dernière et qui l'attribuait à la faiblesse des hommes, aux préjugés certes déplorables mais existants dans la société et auxquels il aurait fallu s'adapter. Cela ne signifie pas que le roman, blanchit les Afrikaners de tout préjugé racial bien au contraire. Ils partagent et propagent à leur tour ces conceptions, et, comme souvent chez Michener, ce qui a le plus d'influence se déroule à la maison, dans le cadre domestique. Ainsi de Johanna dans sa cuisine, qui prépare des desserts à base de gelées en poudre importées de France. En testant plusieurs parfums et donc plusieurs couleurs, elle s'aperçoit que si chacune d'entre elles n'a pas eu le temps de durcir suffisamment elles se mélangent toutes et le résultat est une bouillie de couleurs. Instruite par cette expérience, l'essai suivant aboutit à une parfaite séparation des couleurs, ce qui fait dire à Detleef que là repose la vraie signification de l'ordonnancement des races dans la société.

> Next time, however, when the first jelly was well firmed, and she made the next flavor, she allowed it to cool almost to point of hardening, then poured it in, and

[35] Albert Jacquard, *Eloge de la différence, la génétique et les races*, Seuil, collection Points Sciences, 1978, pp. 100, 108

her plan succeeded. Indeed it produced a result much finer than even she had anticipated; it was really quite handsome, for with artistic taste she had placed the black currant layer at the bottom, the light brown apple atop it, then the reds, and finally the orange and the light lemon. The glasses were almost works of art.

When Detleef came to the kitchen they were perched on a window ledge, with one well off by itself, and when rays of sunlight struck that glass, the layers scintillated, each color showing to maximum advantage, throwing delightful patterns of black, brown, crimson, orange and lemon on the opposite wall, and in that moment Detlev understood the grand design of life.

'Look!'he cried, bringing the general and his father into the room. 'How each color keeps to itself. It doesn't muddy the other. It shines like a diamond'. And with one finger he outlined the nature of humanity as God had ordained it: 'Here at the bottom the black. Then the lighter brown. Then the Indian… ' Already he had translated the color into racial groupings[36].

Quant à l'aspect politique du régime raciste, Michener consacre deux chapitres entiers à montrer son mécanisme. Dans le chapitre *Achievement of a puritan* , l'auteur fait accéder son personnage, Detleef, à des fonctions d'Etat, d'autant plus efficaces qu'elles sont bureaucratiques et obscures. Il est d'ailleurs à remarquer que si l'avantage du procédé est de rendre l'identification à tout fonctionnaire subalterne particulièrement aisée, il est évident que le livre échappe ainsi à la dénonciation politique visant les véritables responsables de l'époque. Il existe d'ailleurs une note de Errol Uys mettant en garde Michener contre toute ressemblance trop marquée avec la personne du premier ministre Verwoerd[37]. Malgré tout, le roman passe en revue l'ensemble de l'arsenal législatif élaboré dans cette deuxième partie du XXème siècle, et l'on peut dire qu'avec le chapitre qui suit, intitulé *Apartheid* et où sont décrites les monstruosités auxquelles ces lois aboutissent dans le domaine de la vie quotidienne des gens depuis la naissance jusqu'à la mort, le lecteur retire beaucoup plus d'informations précises qu'à la lecture d'un livre d'histoire du pays. C'est l'avantage du roman que de pouvoir donner une idée beaucoup plus vraie, beaucoup plus vivante des événements que l'historien doit en partie traiter sur le mode de l'abstraction, de la généralisation[38]. Car c'est avec la chair et le sang des personnages que l'on apprend ce qu'il en coûte, en tant que jeune femme classée *Coloured* d'avoir une relation amoureuse, et pire, des relations sexuelles, avec un jeune homme classé *Blanc*. On apprend aussi ce qu'il en coûte d'être suspecté *Coloured* si l'on est une écolière jusqu'ici acceptée dans une école pour *Blancs*, d'être Indien dans un quartier destiné à être occupé par les Blancs, d'être un mineur surexploité dans le fond de la mine et entassé dans les sordides *compound*s loin de sa famille pendant des mois, d'être la veuve d'un

[36] *The Covenant*, op.cit., pp. 924-5
[37] Archives Michener, p. 248
[38] cf. les difficultés rencontrées par Emmanuel Le Roy Ladurie dans son livre *Le Siècle des Platters*, où le lecetur a le sentiment que le conteur qui dit l'histoire est en permanence complété, recadré par l'historien.

travailleur, inutile économiquement, et devoir quitter le township pour un baraquement inconnu dans une zone rurale d'un *homeland*.

Le roman dit tout cela, de même qu'il montre les préoccupations les plus bornées de ceux qui ont voulu une telle législation. L'angle choisi pour dénoncer cette politique d'apartheid revient souvent à faire jaillir l'absurdité des situations créées par de telles lois, le plus drôle étant ce procès intenté contre les parents d'une écolière au cours duquel les accusateurs se retrouvent devant l'évidence que leurs ancêtres sont eux aussi des gens issus d'origines diverses. Le développement du thème de l'absurde, de la dérision, pouvant aller jusqu'au drame -comme pour cette femme obligée de quitter le township en raison de la mort de son mari- est construit en parallèle de celui de l'indignation, grâce notamment à l'engagement des militantes de *Black Sash*. C'est un ton fréquent dans la littérature traitant de l'apartheid mais le plus souvent sous la plume d'écrivains qui ont placé leur combat contre le régime dans le cadre de leur activité littéraire. On peut retrouver cette atmosphère dans le livre d'André Brink *Looking on Darkness*, ainsi que dans le livre de Tom Sharpe *Riotous Assembly*, où elle est chargée d'extravagances outrancières[39]. En revanche, les livres militants ne parlent des lois répressives qu'incidemment car les personnages sont des combattants qui vivent l'oppression sur le seul mode qui leur permet de proclamer leur dignité d'hommes, celui de la lutte. C'est le cas du livre de Mewa Ramgobin, *Quand Durban sera libre*, de celui de Harry Bloom, *Emeute au Transvaal*, ou encore de celui d'Alex La Guma, *Les Résistants du Cap*. [40]

Si le roman prend nettement position contre le racisme et la politique d'apartheid, il n'en reste pas moins que Michener utilise des noms génériques de populations et qu'il contribue à donner une image spécifique, différenciée de chacun de ces groupes. Il participe donc de cet effort de l'humanité pour classer le monde qui l'environne, êtres humains y compris. Nous allons voir si, ce faisant, il parvient à éviter les écueils de ce type de classement.

> Dès que l'on observe un ensemble aussi complexe que l'ensemble des hommes, on ressent la nécessité de réaliser des classifications, des regroupements en affectant à une même catégorie les individus les plus semblables. […] l'on peut chercher à définir des races sans le moins du monde être 'raciste' […] remarquons cependant que cette possibilité reste, le plus souvent, toute théorique. Le besoin de définir des races est rarement motivé par un pur souci de taxinomiste désireux de

[39] André Brink, *Looking on Darkness*, 1974 (éditions du Sorbier, 1986 pour la version française)
Tom Sharpe, *Riotous Assembly*, 1971 (editions Stock, 1976 pour la version française)

[40] Mewa Ramgobin, *Quand Durban sera libre*, L'Harmattan, Paris, 1988 (traduction J.P. Richard)
Harry Bloom, *Emeute au Transvaal*, Club des Editeurs, 1957 (Préface d'Alan Paton, traduction d'Anne Garnier)
Alex La Guma, *Les Résistants du Cap*, L'Harmattan, Paris, 1988 (traduction de J.P. Richard)

> mettre de l'ordre dans l'ensemble de ses données; il résulte du désir si développé dans notre société, de différencier des autres groupes celui auquel nous appartenons[41].

D'ailleurs la science elle-même se trouve confrontée à ce paradoxe qu'en même temps qu'elle récuse la possibilité de définir des races humaines, tout simplement parce qu'en fonction des critères choisis les ensembles obtenus sont très variables, elle consacre de nombreux efforts à distinguer des populations, soit sur le plan purement physique comme c'est le cas pour les pré-humains, la période de la préhistoire et même pour toutes sortes de peuplades vivant dans des zones reculées de la planète, soit sur le plan de la culture pour ce qui ressort des domaines de l'anthropologie et de l'ethnologie. Ainsi, le scientifique sud-africain dont nous avons déjà parlé, spécialiste des premiers hommes, s'est-il aussi beaucoup consacré à l'étude des populations Bushmen. Une de ses publications a même eu pour objet, la redéfinition des termes employés pour ces populations. Il s'agit de "Nomenclature of Population Groups in Southern Africa" , où Philip Tobias, tout en rappelant que le problème est posé depuis longtemps, propose de formuler les conclusions d'une rencontre de spécialistes. En effet, comme il le mentionne, Isaac Shapera avait dès la première moitié du siècle remis en cause la corrélation, qu'il admettait pourtant au départ, entre les traits physiques et la culture des différentes populations bushmen. Le titre de son livre cherchait d'ailleurs à rendre compte d'une certaine diversité de populations plutôt que d'une homogénéité puisqu'il était : "The Khoisan Peoples of South Africa" . Dans les années soixante, un groupe de chercheurs a entrepris de proposer des dénominations précises et largement admises par la communauté scientifique de manière à uniformiser les usages. L'une des motivations de ce cercle de chercheurs a été d'aboutir à un consensus sur la terminologie qui pourrait ainsi figurer dans l'encyclopédie de Monica Wilson et Leonard Thompson, *Oxford History of South Africa* . Il a ainsi été décidé de parler de *Bush-boskop* pour les caractéristiques physiques, de *San* et *Khoikhoi* pour les langues, et enfin de chasseurs et autres pour les modes de subsistance. En 1971, les mêmes chercheurs ont remis en cause leur propre classification et se sont finalement accordés sur les catégories suivantes :
Entité biologique : San, Khoikhoi, Nègre
Langue : Bushman, Hottentot, Bantou
Economie : Chasseurs, Pasteurs, Cultivateurs, etc.[42]

Qu'en est-il de cette question dans *L'Alliance* ? Familièrement parlant, nous pouvons dire que le roman débute par l'évocation de la vie des Bushmen. Or justement le roman et son auteur ne se cantonnent pas à ce terme familier.

---

[41] *Eloge de la différence*, op. cit., pp. 82-3
[42] Trefor Jenkins and Phillip Tobias, "Nomenclature of Population Groups in Southern Africa", Witwatersrand University Press, Johannesburg, 1971
Cette nomenclature est reprise telle quelle dans le livre d'Alan Barnard, *Hunters and Herders of Southern Africa, A Comparative Ethnography of the Khoisan Peoples*, Cambridge University Press, 1992, p. 17

Michener choisit au contraire de donner le nom scientifique des San ; mais, comme son propos n'est pas un traité d'anthropologie physique mais un roman, le premier chapitre nous présente des personnages qui ont un prénom, une histoire, des désirs, des angoisses, etc. Le lecteur est directement plongé au sein du petit groupe d'hommes qui est sur le point de quitter sa zone d'habitation parce qu'elle est devenue aride. Les individus du clan ont des personnalités propres, des relations sociales et amoureuses élaborées, une technique et un art raffinés. L'auteur présente également quelques caractéristiques physiques de cette population, expliquant le terme de stéatopygie, montrant l'aspect ridé du visage ou la petite taille des individus. Mais ce qui domine véritablement ce chapitre c'est l'évocation de la vie sociale et culturelle de ces hommes, qui sont valorisés par le legs qu'ils ont offert à toute l'humanité, notamment par leurs peintures rupestres. Ce n'est qu'après ces présentations que Michener donne au lecteur le nom générique attribué à ces hommes, et, s'il en parle, c'est pour tenter de synthétiser les interrogations et hypothèses scientifiques sur la signification de certaines de leurs pratiques culturelles qui nous sont parvenues.

> Why did the San, these Bushmen -as they would be called later- take so much trouble to depict the animals they killed for food ? […] all we know is that in thousand spots throughout southern Africa these hunters did paint their animals with a love that would never be exceeded[43].

En ce qui concerne les personnages noirs, ils sont nommés par la couleur de leur peau, *Blacks*, ou par le nom donné à la tribu ou au clan auxquels ils appartiennent. On peut donc remarquer que le terme conseillé par l'équipe scientifique autour de Philip Tobias pour désigner soit les caractéristiques physiques extérieures (*Negro*), soit la famille linguistique (*bantu*), n'est pas retenu dans le roman. Il est évident que le public lettré des descendants de San est si réduit que, quand bien même il serait opposé à cette dénomination, le grand public susceptible de lire *L'Alliance* n'en n'aurait sans doute pas connaissance. L'usage du mot se rapportant aux caractéristiques physiques extérieures de ces populations n'entache pas le roman et lui confère au contraire un aspect scientifique et documenté. Il en serait tout autrement, et tout particulièrement aux Etats-Unis, si l'auteur avait choisi d'opter pour le terme *Negro*. Bien sûr, comme tous ces mots ambigus sur le terrain de la discrimination raciale, celui-ci a pu être récupéré par les Noirs eux-mêmes par dérision ou fierté, mais en ce cas le choix leur appartient[44]. On peut donc penser que Michener a volontairement évité de risquer les accusations de racisme en utilisant un mot spontanément perçu comme moins péjoratif, plus neutre -même

[43] *The Covenant*, op. cit., p. 37

[44] cf. l'anecdote racontée par un ancien dirigeant des *Black Panthers* qui rapporte les propos de passants Noirs Américains voyant pour la première fois certains des leurs défier les comportements racistes de la police. Ils très surpris et ils se seraient exclamé : *What kind of Negroes are these*?
Documentaire américain de Lee Lew Lee, 1996

s'il ne l'est pas totalement- que celui de nègre. Cette première explication est tout à fait plausible mais elle n'épuise pas la question du choix des termes.

Un passage précis du roman permet de donner au lecteur une information rationnelle, quoique rudimentaire, sur l'origine de la pigmentation de la peau des populations noires.

> Australopithecus had once flourished over a large part of Africa, and as he developed into modern man, one branch settled close to the equator, where the sun placed a premium on black skin, which adjusted to its punishing rays; no primitive tribe of pale-white complexion could have prospered long in those blazing regions which produced Nxumalo's people, just as his heavily pigmented skin would have been at a severe disadvantage in the cold north, where the sun's parsimonious rays had to be carefully hoarded[45].

Michener affirme donc par là demeurer dans le domaine des connaissances scientifiques, et non pas dans celui des préjugés. D'autre part, la technique observée dans le chapitre sur les San pour introduire finalement ce qui paraît être le plus important, à savoir les comportements et acquisitions culturels des différents groupes de populations, se répète dans le chapitre qui introduit les premiers groupes noirs, puisque c'est par Nxumalo et le chef de son clan que le lecteur pénètre dans le village même de cette tribu en pleine négociation commerciale avec un marchand-aventurier. Nous apprenons très vite que leur contribution à l'histoire de l'humanité comprend certaines techniques métallurgiques, ainsi que l'élevage et un mode de vie sédentaire. Chaque fois, le procédé se reproduit (par exemple avec la tribu des Sixolobo[46]), et le lecteur passe sans s'en apercevoir d'une terminologie scientifique à une terminologie usuelle dont l'objectif est de rendre compte des particularités culturelles des populations mentionnées. Michener reconnaît l'insuffisance du mot *Noir* lorsqu'il précise le nom des tribus, clans voire nations en formation comme pour le cas des Zoulous. En effet, ce mot est inadéquat pour exprimer l'évolution des populations au cours des siècles, les différences culturelles entre elles. En dernière analyse, il est également une facilité de langage qui illustre un certain choix de n'aborder, en ce qui concerne l'époque contemporaine, que l'aspect superficiel des choses. Car, contrairement aux populations San qui ont pratiquement disparu en tant que groupe autonome, il est évident que les individus noirs de peau en Afrique du Sud constitue une majorité considérable et tout à fait actuelle. Et alors que les particularités économiques et sociales des peuples noirs du passé sont clairement détaillées, celles de l'époque contemporaine ne le sont pas. Dans le roman, les Noirs du XXème siècle sont soit un nombre grandissant et menaçant lorsqu'ils sont vus par les Blancs, soit des individus politisés qui se retrouvent pour des réunions de contestation de

[45] *The Covenant*, op. cit., p. 63
[46] *Ibid*., p. 337

l'apartheid. Bien sûr, ils sont envisagés comme une majorité opprimée, mais leur caractéristique sociale fondamentale, qui est de constituer la main-d'œuvre, la classe ouvrière du pays, donc un ensemble dépassant pour la première fois la réalité tribale[47], fer de lance d'une société industrielle, n'est pas du tout évoquée.

Quant à la notion de compétence, qui sert à déprécier le rôle des Noirs et leur capacité de gérer l'économie, sans parler d'exercer eux-mêmes le pouvoir, elle est d'autant plus pernicieuse que le glissement n'est plus seulement de la science à l'usage commun, mais également de cet usage au pire préjugé attribuant aux Noirs de pseudo-caractéristiques nationales. L'exemple dans le roman en est la constitution d'un gouvernement autonome dans le Vwarda et le rappel des techniciens blancs en toute urgence de manière à remettre de l'ordre dans le chaos de la gestion autochtone[48]. On peut lire un autre exemple de ce ton paternaliste dans un dialogue au cours duquel Laura Saltwood, qui est soumise au régime du *banning*, développe son point de vue sur l'avenir du pays, et, sous couvert d'optimisme, révèle son secret espoir que *our blacks* -comme elle aurait pu dire "nos bons nègres"- sauront maintenir leurs revendications dans des limites tout à fait acceptables.

> For the country, I see some hope. And you know why? Because every decent and sensible man and woman in this nation knows that changes will have to be made. The Afrikaners who pass these terrible laws are not stupid people. They know this is a last gasp. Our blacks are among the most brilliant in Africa. They know time and pressure are on their side. There is enormous wisdom in this land, and one prays it will be granted the necessary time to manifest itself. […]
>
> The other great asset we have is the stability of our Zulu and Xhosa. They're the most patient, wonderful people on this earth. They make me humble, they have behaved so well for so long[49].

Un deuxième glissement dans la terminologie des classifications s'opère avec les populations blanches. Même si deux autres groupes humains, indiens et chinois, figurent dans le roman, il ne vient pas à l'idée de l'auteur de consacrer quelques lignes à la description de leurs particularités physiques. Michener n'explique pas plus ce qui donne leur couleur de peau aux descendants des colons européens. Ce qui est dit parle donc au moins aussi fort que ce qui est tu et ce fait est révélateur du public auquel s'adresse le roman : un public globalement occidental. Pourtant d'autres nuances dans les classifications permettent de restaurer une hiérarchie que le recours aux définitions des sciences humaines tentait de gommer. Il s'agit de ce qui est dit du corps des

[47] cf. les propos de Mandela dans son autobiographie où il raconte son passage d'une conscience tribale à une conscience nationale.
Nelson Mandela, *Un long chemin vers la liberté*, Fayard,1995, traduction de Jean Guiloineau, chapitre intitulé *La naissance d'un combattant de la liberté*, pp. 107-108

[48] *The Covenant*, op. cit., pp. 1204-1207

[49] *Ibid*., pp. 1203-4

personnages. A plusieurs reprises, les personnages noirs sont décrits comme des forces de la nature, Michener ajoutant parfois qu'ils sont beaux.

> He was an imposing lad, not yet full height but taller than most men, and the principal characteristic that struck those who saw him for the first time was power: his arms and legs were well-muscled and his torso much broader than his hips. His face was large and placid, as if he knew no anger, and when he smiled all his features participated and his shoulders moved forward, creating the impression that his entire body was enjoying whatever sensation had evoked the smile; and when his lips parted, his white teeth punctuated the grin[50].

Le summum de ce culte du corps est le chapitre consacré à la période de domination de Shaka, mais le livre insiste sur le fait que ce culte n'est qu'une compensation monstrueuse -parce que guerrière et barbare- de l'impuissance sexuelle du chef Zoulou. Curieusement, la même insistance sur le corps et l'impression de puissance qu'il peut dégager se retrouve fréquemment avec les personnages afrikaners. Il y a d'abord les femmes, envoyées tout spécialement de Hollande pour être de bonnes épouses et génitrices. Leur caractéristique est de posséder de fortes hanches, signe extérieur de leur capacité à enfanter, comme nous l'avons déjà vu dans la première partie. Jusqu'à l'époque contemporaine, il semble que l'auteur s'exerce à une variation sur le même type de femme. Ainsi, il décrit la future épouse de Detleef :

> She was three years younger than he, but mature for her fifteen years. She was a heavy girl, not beautiful, and even though she had lovely blond hair, which she might have dressed in some attractive way, she ignored it, pulling it back tightly in the old fashion. None of her features was distinctive, each being marked by a certain rural grossness, and she moved with no special grace[51].

Michener se risque même à une comparaison animale pour évoquer les rapports de deux Boers en affaire : ils sont aussi délicats que deux éléphants face à face. Et pour parachever le tableau, il y a les nombreuses descriptions des frères Troxel, joueurs de rugby à la force légendaire, et dont le cou ressemble à celui de bœufs.

> One sight of [the Troxel boys] warned Saltwood that he was in trouble, for they were a handsome pair, with the fine looks and open smiles of the true Afrikaner. Frikkie was twenty-five, about six feet three, slim, easy in his movements and with a rather serious mien. […]
>
> Jopie was different. Well under six feet, he was built like a Roman wall, one massive building block set down upon another. He was broad in all respects. He had a wide face and a very wide mouth from which massive square teeth showed. His

[50] *The Covenant*, op. cit., pp 62-3
[51] *Ibid*., p. 941

> shoulders and hips were enormous, for although he was much shorter than Frikkie, he was also much heavier, but what startled Philip was the fact that Philip had no neck[52].

Curieusement, aucun des personnages de lignage anglo-saxon n'est affublé de telles caractéristiques. Ce qui est même frappant, c'est qu'ils donnent fréquemment le sentiment d'être désincarnés. Les personnages historiques, tel le général Buller et son obésité légendaire, font bien entendu exception, mais les personnages de fiction d'origine anglaise ou américaine n'ont pas de trait physique particulier. Ce sont presque de purs esprits et ils se distinguent en tout cas par leurs qualités morales. L'exemple parfait de cette catégorie d'individus est le spécialiste américain Philip Saltwood, dont le portrait s'étend sur trois pages. C'est un technicien supérieur, travaillant pour le compte d'une grande société minière, extrêmement compétent, sérieux, fiable, disposant d'une expérience internationale, et d'une bonne capacité d'adaptation.[53] En caricaturant quelque peu le propos du livre, on pourrait dire que la force physique appartient aux Noirs, la puissance intellectuelle aux Blancs d'origine anglo-saxonne et la beauté aux métis. Car effectivement les métis, et tout spécialement les femmes, sont particulièrement attirants.

c - Glorification des métis

> [Heather Botha] was exotic, like a palm tree bending beside a lagoon, or a tawny pearl held in a balinese hand. She combined the most attractive features of all the wanderers who had figured in her background: the fiery-tempered Malay slave woman who had fought her Compagnie master for nine years, then slept with his son for eleven; the Dutch sea captain who had fought storms in too many seas to give a damn about what Compagnie officials said regarding fraternization with girls of mixed breed; the Hottentots herdman who had protected with a gun the forty-seven cattle he owned, plus the fifty-seven stolen from Compagnie herds; the black warrior who had defended himself against both Zulu and white man; the fair-faced English officer, India-bound, whispering love to a young Coloured maiden beside a brook on the slopes of table Mountain. Heather was the child of lusty forebears […]
> At the university in 1953 she had openly dated white […]It would have been difficult for her to refuse the numerous invitations she received from white students, for she was a spectacular young woman and one of the liveliest on campus[54].

Ce passage est principalement destiné à critiquer l'une des lois raciales du pays, interdisant les relations sexuelles entre personnes classifiées selon des "races" différentes par les autorités. Il est extrait du chapitre *Apartheid*. Dans ce même chapitre, le deuxième cas de discrimination absurde se produit non plus dans la sphère privée des relations sexuelles, mais dans la sphère publique de

[52] *The Covenant*, op. cit., p. 1152
[53] *Ibid*., pp. 1131-3
[54] *Ibid*., pp.1045-6

l'école. La jeune Petra est aussi très jolie, mais elle se distingue par de très bons résultats scolaires. Une cabale à son encontre tend à prouver qu'elle est de sang mêlé et devrait donc être exclue de l'école pour Blancs -sous-entendue la meilleure. S'il n'y a pas de personnage métis dans le roman qui ait un rôle de premier plan, chaque fois qu'il est question de cette catégorie de la population, son sort devient un enjeu pour l'ensemble de la société. Il est bien sûr symbolique que la première naissance, celle qui dans le roman ouvre la période de l'histoire moderne et européenne de l'Afrique du Sud, soit une naissance métissée. Mais, fait très important, cette naissance n'est ni le produit de la violence faite à une femme, ni le produit de la prostitution. L'amour a engendré le premier métis du Cap ; un amour qui a franchi la barrière de couleur, tout comme la barrière de condition sociale puisque Deborah est malaise et esclave sur le bateau, alors que Willem est hollandais et responsable de la cargaison de main-d'œuvre forcée. Les difficultés qui sont faites au couple dès son arrivée à terre conduisent le lecteur à prendre partie pour la victoire de ces deux êtres contre les réglementations imbéciles et rigides de la Compagnie ou de l'Eglise. Le personnage masculin n'est pas choisi au hasard car il est de rang social important, de tout premier ordre même, et cela va directement à l'encontre des préjugés véhiculés par l'histoire officielle en Afrique du Sud, selon laquelle, s'il y a eu métissage dans les premiers temps de la colonie, cela ne peut être que le résultat de relations perverties entre des marins et des femmes autochtones. Et c'est ce que Michener fait dire aux femmes influentes qui entourent Detleef, législateur de l'apartheid[55]. Bien des témoignages affirment au contraire qu'il y a eu des relations relativement libres au départ entre des populations qui se rencontraient pour la toute première fois dans l'histoire. C'est le cas dans le compte rendu d'expédition de Carl Peter Thunberg par exemple[56].

Ce n'est pas le moindre mérite de Michener d'indiquer dans son roman les diverses voies possibles de l'histoire, de montrer, même si c'est de façon ténue, que d'autres solutions, d'autres développements auraient pu se produire. D'autant que les autres éléments du livre permettent au lecteur de comprendre qu'un certain nombre de forces économiques, politiques, sociales ont joué pour que finalement se fortifient les bases ségrégationnistes de la société sud-africaine. Enfin, faire du premier enfant qui naît dans le roman un enfant métis et un enfant de personnage principal, c'est user du pouvoir du créateur pour réaffirmer une vérité historique, parler de politique en langage littéraire. Ce que dit la structure même de la fiction est développé plus loin dans le récit. Au moment où le premier nomade afrikaner, le premier Trekboer du roman -

[55] *The Covenant*, op.cit., p. 1027

[56] *Il y a peu de familles issues de mères noires, et surtout qui en conservent des traces jusqu'à la troisième génération. Un Européen qui se marie avec une esclave noire affranchie, a un enfant mulâtre d'abord, mais qui, dans la suite, blanchit plus ou moins. Les enfants de celui-ci quand il s'unit avec une Européenne, sont tout à faits blancs, et souvent d'une grande beauté.*
Voyage de Carl Peter Thunberg…, op. cit., p. 142 (seconde partie)

Hendrik van Doorn- est sur le point de quitter la vie sédentaire pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays, il porte un jugement sur le premier couple métis accepté dans la famille :

> Before leaving he had said farewell to Petronella and Bezel Muhammad; he judged they were as happy as human beings were allowed to be on this earth, but he could not know that their two dark children would soon be lost in that human wilderness called Coloured; for a brief while they and their descendants would be remembered as Van Doorns, but after that, their history, but not their bloodline, would vanish as surely as would the antecedents of the three little girls fathered by Andries Boeksma. Later, it would become fashionable to claim that all such half-castes were the spawn of those lusty sailors who could not control their urges at the halfway house between Europe and Asia. That a Van Doorn or a Boeksma had contributed to the Coloureds would be unthinkable[57].

Le narrateur vient ainsi confirmer à haute voix ce que l'écrivain construit à travers l'intrigue. Derrière les deux se tient fermement la plume d'un auteur humaniste dont l'une des convictions est de penser que l'humanité se bonifie en se métissant, et que si même sa nature a un sens, c'est d'être mélangée, brassée, sur tous les continents. C'est d'ailleurs pour cette raison que, quelles que soient les époques et leurs règles législatives et morales, Michener a fait évoluer des couples mixtes assez variés : Willem et Deborah, Petronella et Bezel, Hilary et Emma, Heather et Craig… Les couples mixtes qui ont le plus de mal à se former, en raison des préjugés de leur milieu, unissent des Blancs, l'un des deux étant d'origine afrikaner et l'autre d'origine anglo-saxonne. Mais justement le reproche que l'on peut adresser à Michener c'est, contrairement à l'idée pertinente des sciences que la notion de races n'a pas de sens pour l'espèce humaine, de réintroduire cette notion par l'intermédiaire de la glorification des métis. Dans un premier temps, il semble que l'auteur capitule devant l'usage légal du mot *Coloured* en Afrique du Sud. Bien sûr le directeur d'école qui essaye de prouver l'origine raciale de la jeune Petra est ridiculisé, car le seul résultat tangible de son enquête est de prouver les origines très variées et mélangées de tous les protagonistes de l'affaire, accusateurs y compris, mais une fois encore, il opère un glissement qui enferme le roman dans un point de vue finalement nationaliste et racial.

Pourtant le roman laisse entrevoir la possibilité d'attribuer une signification plus large à cette notion de *Coloured*. Le lecteur apprend de la bouche de Detleef que les métis n'ont pas d'appartenance raciale, religieuse ou territoriale bien définie. Même si le critère de comparaison n'est pas l'homme en général mais un homme blanc christianisé, toute la population sud-africaine aurait pu se retrouver comprise dans la définition donnée.

[57] *The Covenant*, op. cit., p. 293

> But the Coloureds -what to do about them? They were not of any one clear race -white-black-Malay-Indian-Hottentot- nor of any religion, for many were Muslim. They had no specific terrain, for they lived everywhere. And they were certainly not primitives, for most of them had the intellectual and technical capacities of whites. But they were in a sense unidentified, unspecified […][58].

Une telle explication des choses eût été révolutionnaire dans le sens où elle aurait bouleversé l'édifice racial. Mais curieusement, Michener élude cette possibilité et continue à employer dans la suite du roman le terme de *Coloured* comme s'il s'agissait d'une catégorie réelle de la population. Elle n'est en réalité une catégorie réelle que parce qu'il y a des nuances de couleurs entre le blanc et le noir et qu'un pays a choisi d'en faire une base législative. Mais ce n'est pas une réalité puisqu'un Noir -tout noir- ou un Blanc -tout blanc- sont eux aussi des métis. *Coloured* est donc un terme superficiel qui, au mieux, indique la nature profonde de toute l'humanité. Michener ne l'emploi pas de cette façon. Il glisse au contraire à la signification politique du mot, où les *Coloureds* sont alors envisagés sous l'angle des intérêts particuliers qu'ils représentent dans la société qui les a créés et leur a assigné une place.

Ce que le romancier remet en cause, c'est uniquement cette place qui a été faite aux *Coloureds*, cela tant par les Blancs que par les Noirs eux-mêmes. L'histoire commence par un événement dans le domaine sportif. Michener, à la différence de l'immense majorité des romanciers, sauf peut-être Camus et Michel Piccouly qui ont tous deux écrit sur le football, considère que le sport est une activité essentielle des sociétés. L'idée d'introduire le jeu de rugby comme élément de l'intrigue contribue de ce point de vue à enrichir le roman car certains personnages y gagnent en épaisseur et cela permet de mieux comprendre les multiples liens culturels et sociaux avec l'Angleterre. Ce n'est qu'en raison de ces liens que l'on peut rendre intelligible le développement d'une spécialité anglaise, le cricket, sur le sol de l'Afrique australe. Or Michener montre qu'une occasion d'utiliser le sport comme vecteur de libéralisation politique a été ratée lorsque fut refusée à un joueur métis de talent sa place dans l'équipe nationale sud-africaine[59]. Mais à la même époque, les Noirs semblent eux aussi refuser une place aux métis. C'est en tout cas ce que dit le roman qui fait intervenir dans la discussion un témoin historique en la personne de Solomon Plaatje.

> On one point [Nxumalo] was as obtuse as the white man: when he contemplated the long future of South Africa he could not visualize any logical place for the Coloureds. […] once Plaatje said after returning from London, 'The white men, if they had any sense, would embrace the Coloureds instead of importing white immigrants at great expense.'

[58] *The Covenant*, op. cit., p. 1026
[59] *Ibid.*, p. 922

> ‘Should we embrace them?’ Nxumalo asked. Plaatje thought a long time, then said, ‘I think not. They want to do what they call ‘moving up to whitehood.’ and would never be satisfied with doing what they would call ‘falling back to Kaffir status’. Why distract our attention by bothering with them, when we can argue directly with the Blacks[60].

L’opinion de Plaatje est ici presque édulcorée car on peut trouver des passages que l’on qualifierait aujourd’hui de racistes sur la pureté noire par rapport à la dégénérescence des sangs-mêlés[61]. La force réelle de nuisance sur ce point est tout de même attribuée au pouvoir nationaliste d’après 1948, et dans le roman, au personnage de Detleef, qui s’est tout spécialement acharné à supprimer les droits politiques que conservaient encore les Métis. Michener ne fait aucun mystère de ce qu’il pense : c’est pour lui l’erreur fondamentale du régime, et le roman quitte le domaine de l’intrigue pour servir de support à l’expression d’un point de vue politique.

> All nations make mistakes, terrible miscalculations which once adopted can rarely be amended. […] In South Africa the fearful miscalculation occurred in the 1920-1960 quadridecade when the white ruling classes could have reached out and embraced the Coloureds, welcoming them into a respected partnership.”[62]

Mais la clef de cette opinion se trouve dans un dialogue entre les frères Troxel, nationalistes Afrikaners, et Philip Saltwood, ingénieur américain.

> ‘Don’t you know that Zulu, Xhosa, Fingo, Pondo -all of them- dislike Coloureds even more than they dislike whites?’
> ‘Why?’
> ‘Because they feel that when decisions are made, Coloureds will side with whites. They’re seen as Traitors to the black cause.’[63]

Et quelques pages plus loin, à la conclusion du livre, lorsque l’ingénieur écrit son rapport sur la situation politique et l’avenir du pays, cette même idée réapparaît :

> The Coloureds, who should be the natural allies of the pure-white man -if ever there was a pure anything- are kept in limbo without any fixed place in society.[…] Anyone with training in history, like you, would have to conclude that the saddest mistakes the Afrikaners made was to divorce themselves from people of great ability who are in effect their half brothers[64].

[60] *The Covenant*, op. cit. p. 996
[61] *Mhudi*, op. cit., p. 268
[62] *The Covenant*, op. cit. p. 1027
[63] *Ibid*., p. 1158
[64] *Ibid*., pp. 1223-4

Sous prétexte de ne pas léser la fraction de la population classée comme métisse, c'est le reste de la politique de l'apartheid à l'encontre de la population noire qui s'en trouve occultée. Le plaidoyer pour la cause métisse apparaît dès lors pour ce qu'il est : une volonté de s'appuyer sur des forces sociales susceptibles d'empêcher une insurrection massive de la population, et c'est cette idée que Michener a placée dans la bouche de son personnage afrikaner cité précédemment. On retrouve bien là l'obsession politique de Michener qui est de toujours favoriser ce qui préserve l'ordre établi de la société et qui fait de lui un conservateur.

> In the 1930's many idealists flocked there [to Spain] from various countries to combat Franco's fascist rebellion, but I had developed a belief that civil tranquillity is essential to a decent society, and so, although I despised Franco, I never doubted that he was preferable to chaos.[65].

II - LES INTERVENTIONS DU ROMANCIER ET DU NARRATEUR

1 - Les choix de l'écrivain

> It is important to know certain aspects of my previous life to appreciate the rather unusual kind of writer I became. Three aspects of my upbringing shaped my writing: both as a boy and as a young man I read prodigiously; I had a very wide and vivid experience in dealing with the stark realities of American life; and I had served an intense apprenticeship as a New York editor in one of America's then strongest publishing houses. The last experience more than any other formed my attitudes toward the profession of writer.
>
> Because of my experiences at Macmillan I have never called myself an author; I am a writer, and I am proud that writing is one of the great occupations in any society. Authors seemed to me to be pompous poseurs who published with the London branch of our firm and who came across the Atlantic now and then to display their grandeur before the American peasants; […] writers were people […] who stayed home and wrote books […] writers were unpleasant people like Melville, Whitman and Upton Sinclair. I was a writer[66].

Le statut littéraire de Michener est en lui-même une énigme, car la forme de sa prose est inhabituelle, hybride. Entre Balzac et *Père Goriot*, Flaubert et *Madame Bovary*, Zola et *Germinal*, il existe toute la distance de l'artiste à l'œuvre d'art. Les sujets ont une vie propre, l'histoire est entièrement autonome elle n'a besoin d'aucun support pour faire prévaloir sa cohérence : il s'agit d'une véritable création littéraire. Les écrits de Michener sont beaucoup plus ambigus, et leur succès tient au fait que l'auteur en était parfaitement conscient, qu'il a même choisi d'explorer une voie jusque-là pratiquement vierge. Rappelant une

[65] *The World Is my Home*, op. cit., p. 294
[66] *Ibid.*, p. 317-8

conversation à ce sujet, Michener écrit dans son autobiographie : *Do you want to be viewed as an author of novels or of non-fiction? and I replied: I write books*[67]. Toute sa carrière littéraire, qui commence après-guerre, alors qu'il a déjà mené une bonne partie de sa vie active comme professeur d'université, se situe ainsi sur les bas-côtés de la littérature traditionnelle. Le prix Pulitzer qu'il remporte en 1948, à la parution de son premier livre de fiction, en est l'illustration puisque, malgré les critères définis pour ce prix, *Tales of the South Pacific* n'est ni un roman, ni une œuvre se déroulant aux Etats-Unis. La critique marxiste explique que l'art est une expression transfigurée de la société qui l'a fait naître, et il semble que la reconnaissance nationale décernée à ce recueil de nouvelles dont les protagonistes sont les *Marines* opérant dans les îles du Pacifique, en soit un exemple pertinent. Michener est l'écrivain de la puissance américaine, celle où la littérature nationale est devenue trop étroite et où la scène ne peut avoir que la taille du monde sur lequel se jouent les drames et les passions. Il est un écrivain du monde, un conteur international, et il est sans doute le premier à avoir cherché et compris que, par-delà les frontières, les différences, ressemblances et histoires des populations pouvaient servir de support à la création romanesque, que l'humanité commençait à atteindre un degré d'intégration économique et politique permettant de s'adresser à un public mondial, celui en tout cas d'une classe sociale relativement privilégiée, disposant de moyens d'accès à la culture. Sur ce terrain en effet, les œuvres de Michener sont un succès éclatant.

Michener a démarré sa carrière d'écrivain à succès, en dehors du prix Pulitzer, à une époque où fleurissaient les théories littéraires modernistes et où s'exerçaient, en France par exemple, les auteurs du nouveau roman. Le monde qui venait de connaître une deuxième guerre mondiale, des massacres inouïs de millions d'hommes, puis de nouvelles guerres contre les révolutions coloniales ne semblait plus pouvoir abriter de héros susceptibles de figurer dans des romans d'aventures, quand bien même ces romans développeraient des thèmes pessimistes. Le langage, les mots, la littérature devenaient les personnages désincarnés de cette littérature du soupçon[68]. L'écriture s'avouait vaincue devant l'horreur et la barbarie, et le héros de roman paraissait si généralement puissant, capable de surmonter la plupart des épreuves de la vie qu'il en perdait toute crédibilité. Le roman se renfermait dans sa coquille. Mais la grande différence avec Michener c'est qu'il est l'écrivain de la marine de guerre américaine[69], celle qui a mené la guerre aux quatre coins de la planète pour faire triompher,

[67] *The World Is my Home*, op. cit., p.330
[68] Nathalie Sarraute, *L'Ere du soupçon*, Gallimard, 1956, pp. 57-81
[69] Ce fut effectivement son rôle puisqu'en raison de son âge et de sa formation il fut affecté à la rédaction de l'histoire de la marine dans le Pacifique. cf *The World Is my Home*
Dans la première nouvelle de *Tales of the South Pacific*, il fait dire au personnage principal : *I was only a paper-work sailor, traveling from island to island*.
Tales of the South Pacific, Fawcet Crest, New York, 1973, p. 11

comme disait la propagande, la démocratie contre le fascisme. Il est avant tout un vainqueur du monde moderne.

> I liked my novels big and rugged and extensive, but I was always aware that in making such a choice I was turning my back on a style of writing that critics had usually described as superior. […]
>
> I never attended to James's dicta concerning the point of view from which the tale is told, nor did I appreciate the extent to which the psychological insights into characters can deepen a novel's meaning. Curiously, I never studied the way in which a gifted novelist like Flaubert can gather together a group of characters within a limited compass and give the entire novel a sense of the universal[70].

Les recherches de l'avant-garde littéraire ne l'attirent pas, pas plus que ne le convainc l'ambiance introspective du roman bourgeois. Ainsi, en quelques phrases, Michener se démarque de toute la tradition littéraire classique issue des romanciers du XIXème siècle. Mais là encore c'est que l'outil n'est pas à la taille de l'objectif. Le succès obtenu à la suite du prix Pulitzer a offert à Michener la possibilité d'une nouvelle vie, relativement dégagée des soucis matériels, et ce fait capital est rapporté comme tel dans son autobiographie. Il y précise qu'un débutant désargenté ne pourrait se lancer dans le type de projets qu'il a pu mener à bien pour la rédaction de ses romans. Les possibilités nouvelles qui s'offraient à lui à ce moment-là lui ont permis de reconsidérer ses choix antérieurs et d'adopter un autre mode de vie, dont l'axe central allait être organisé autour de l'écriture, une écriture du monde, ouverte sur les enjeux contemporains de l'histoire.

> I am going to live the rest of my life as if I were a great man. I am going to erase envy and cheap thoughts. I am going to concentrate my life on the biggest ideals and ideas I can handle. I am going to associate myself with people who know more than I do. I am going to tackle objectives of moment. […]
>
> What I did is what that I would do in all my later books; create an ambience that would both entertain and instruct the reader, invent characters who were as real as I could make them, and give them only such heroics as I myself had experienced or found credible[71].

Il est donc clair à ce moment que Michener quitte la voie du journalisme, du chroniqueur et du professeur : il veut inventer et créer, tout en instruisant sur des questions d'importance mondiale. En réalisant ce choix, il crée l'écriture qui convient à cet itinéraire médian entre les disciplines. Mû par des convictions qu'il entend faire partager (*I have had solid instruction on the problems of race relations.* […] *This affection for people of all races has dictated much of my behavior*[72]), il cherche à éviter le piège du pamphlet, ou du roman à thèse.

---

[70] *The World Is my Home*, op. cit., p. 371
[71] *Ibid.*, pp. 313, 316
[72] *Ibid*., p. 375

> Any book that is explicitly *about* a subject is bound to be a bad one, for then it becomes a tract. Good books can be faithful to a central idea, but they must tell the story through the beliefs and actions of their characters."[73]

Il sait de plus que l'art du romancier où il s'engage consiste à construire un équilibre entre les dialogues des personnages et le récit proprement dit. Nous allons voir si Michener parvient à réaliser cet équilibre et quelle forme cela donne au produit final qu'est sa fiction historique.

> Narration consists in knowing how to alternate effectively two types of writing that I have defined as *carry* and *scene*. Carry is the less exciting but often more cerebral segment in which the author conveys such diverse information as what has been happening previously, or what his characters strive for in their lives, or what the condition of the nation is, or where the police are concentrating their efforts. […] Scene, on the other hand, consists of characters observed in personal contact with other characters […]. In such scenes dialogue becomes preeminent, and when handled with skill it creates tension, reveals hitherto hidden character and advances the plot. Casual readers consider this their favourite part of any book and often skip the carry sections in their desire to rush ahead to the next scene, but in doing so they miss some of the best parts of the book, the writer's observations[74].

2 - Quelques caractéristiques narratives

Nous sommes prévenus : tout en poursuivant l'équilibre du récit, l'auteur veut pouvoir dire son mot, donner son avis. Mais dans un autre passage de son autobiographie, Michener dit ne pas vouloir souligner lourdement son opinion. La contradiction a sans doute été résolue par les centaines de milliers de lecteurs de ses œuvres, puisque sa réputation est celle d'un auteur à grand succès, d'un écrivain de sagas historiques, non celle d'un militant de telle ou telle cause humaniste. Mais il est tout de même intéressant de citer ce passage, car il se trouve en partie infirmé par un examen plus scrupuleux de *L'Alliance*.

> In writing I prefer the understatement but am aware that I frequently fail to make my point with the average reader.[…] Despite such failure, I refuse to beat drums or clothe either myself or my characters in cheap glory to make an obvious statement, and if I am often misunderstood, that is the penalty I must pay for my kind of writing[75].

Malgré ce désir de rester discret, caché derrière sa plume, rares sont les écrivains qui utilisent autant les formules emphatiques que Michener. D'abord parce que, comme lui-même nous l'a expliqué, avant ou après les dialogues, la

[73] *The World Is my Home*, op. cit., p. 379
[74] *Ibid.*, pp. 378-9
[75] *Ibid*., p. 373

partie qui lui plaît le plus, c'est ce moment plus "cérébral" où l'auteur fournit un commentaire des pensées, faits et gestes de ses personnages, voire directement d'un sujet d'histoire. Ainsi, même à propos d'événements mineurs dans le cadre du roman, il ne peut s'empêcher de recourir à une certaine grandiloquence, de mesurer les actions à l'aune de la planète entière et de l'histoire des hommes.

> How different the history of South Africa might have been had the Portuguese defenders been one shade less valiant. If in 1605 the sixty had surrendered to the two thousand, by 1985 the strategic ports of Moçambique would probably rest in the hands of the descendants of the Dutch ; all lands south of the Zambezi River could have been under their rule, and in the ensuing history South Africa would have been the focus, not Java. […] Some of the most courageous resistances in world history were contributed by these Portuguese defenders[76].

Mais l'on peut dire aussi que cette grandiloquence est une forme nécessaire du type de roman produit, car le souci de l'auteur est de maintenir éveillés l'intérêt et la curiosité du lecteur. Or cet intérêt doit pouvoir se maintenir au-delà de mille pages ! Si régulièrement les formes du récit ne tendent pas à grossir le trait, le risque existe de voir l'intrigue s'affaiblir. Régulièrement, l'auteur tire donc son lecteur par la manche pour lui signifier que vraiment à cet endroit il y a quelque chose d'extraordinaire, d'inhabituel, de spécifique au pays ou à ses habitants, etc.

> There were in South African life two events that struck terror in the hearts of ordinary men: when two bull elephants raged in low scrub, knocking down trees in their feud; and when two Boers engaged in a business deal. Awed Englishmen, watching the trickery, the deceit, the conniving, the bluster and the outright falsification of evidence that occurred when one artful Boer was trying to outsmart another, sometimes wondered how the new nation survived the passions and the near-strangulations[77].

Il arrive que pour parvenir à ses fins dans ce domaine, Michener ait recours à des figures de style, mais cela reste toutefois exceptionnel. On peut ainsi trouver aux pages 53 et 54 une description élogieuse du rôle historique du prince Henri le Navigateur formulée sur quatre chapitres dont la première phrase se répète comme un refrain :

> His genius was Africa […]
> His target was Africa […]
> His defeat was Africa […]
> His triumph was Africa […][78]

[76] *The Covenant*, op. cit., p. 107
[77] *Ibid.*, p. 608
[78] *Ibid*., pp. 53-4

En fait, ce qu'écrit Michener c'est de l'histoire reconstruite où s'immisce régulièrement le jugement de l'auteur. Ses apparitions dans le cours du récit fonctionnent comme l'échafaudage d'un immeuble qui resterait en place une fois l'ensemble terminé. Comme si elles étaient partie intégrante de l'ouvrage d'art. Les événements vécus par les personnages, leurs confrontations, leurs pensées et actions ne suffisent pas à la construction que rend solide et intelligible toute une panoplie de commentaires du narrateur ou de l'auteur. Sur le plan de la pure maçonnerie, Michener affirme vouloir n'employer que des mots simples mais précis et agencer l'histoire selon un regroupement par paragraphes bien délimités. De par sa formation classique, il dit aussi avoir tendance à utiliser spontanément un lexique d'origine latine, alors que souvent, le travail de correction consiste en son remplacement par un vocabulaire anglo-saxon afin de donner à l'ensemble un aspect plus tonique. De proche en proche, voici comment nous pouvons rétablir la méthode employée.

> I try, not always successfully, to follow the pattern of Ernest Hemingway who achieved a striking style with short familiar words. […] Good writing consists […] of trying to use ordinary words to achieve extraordinary results[79].
>
> Throughout my writing career I have tried to use effective words that are not too arcane in sentences that are not too long to achieve paragraphs that produce a narrative that will constantly lure the reader from one page to the next. […]
>
> My principal instrument of expression and one with which I feel easiest is the paragraph, which I strive to use with effectiveness. […]
>
> Good transitions are best achieved when they do not depend solely upon a felicitous connecting word at the beginning of a new paragraph , but provide hints at the close of the old paragraph and others at the start of the new[80].

Il n'est pas nécessaire de citer d'exemples à l'appui de ces affirmations car le succès paradoxal -dans la mesure où il s'agit de longues sagas- des livres de l'auteur sont là pour prouver qu'effectivement il parvient à enfiler les paragraphes avec naturel en ménageant des transitions invisibles mais pertinentes pour l'histoire et l'intrigue générale. On serait de plus embarrassé pour choisir un exemple plus frappant qu'un autre, car les exemples se comptent plutôt par centaines. On peut malgré tout remarquer qu'une construction aussi limpide -ce qui ne veut pas dire esthétiquement satisfaisante ou originale - est le signe d'une maîtrise parfaite du sujet, de l'ensemble de la trame romanesque et des objectifs poursuivis par la narration. D'ailleurs, Michener n'hésite pas à vouloir dire le plus de choses possibles et il emprunte pour cela tous les canaux, toutes les astuces des voix narratives. Dans un premier temps, il use du pouvoir descriptif du narrateur qui présente ses personnages par focalisation externe pour glisser parfois vers un commentaire, c'est-à-dire pour quitter l'apparence objective de la description. Voici par exemple comment il cherche à rendre

[79] *The World Is my Home*, op. cit., p. 363
[80] *Ibid*., pp. 366, 368-9

crédible, voire nécessaire, la rencontre amoureuse entre deux de ses héros afrikaners particulièrement marqués par l'expérience des camps de concentration durant la guerre anglo-boer.

> They were both puritans of an especially tenacious character : Huguenots imbued with the living spirit of John Calvin and the intellectual and moral torments that come with that persuasion[81].

Les mots et expressions employées -*especially tenacious*, *imbued with*, *torments*- portent des connotations qui indiquent le caractère austère et quasi fanatique des deux personnages. C'est-à-dire que Detleef et Maria sont vus au travers du jugement de quelqu'un qui n'est pas des leurs, même si un calviniste convaincu pourrait trouver ces lignes flatteuses. Dans un deuxième temps, le narrateur peut apparaître pour donner son avis sur l'intrigue elle-même, et préparer une forme de suspense même si le sujet est historique, c'est-à-dire à l'opposé du suspense. En replaçant les populations Bushmen dans le contexte d'insécurité qui était le leur, autant que l'on puisse se l'imaginer, Michener invente une scène où le leader du groupe, Gumsto, s'inquiète de la lenteur avec laquelle son fils acquiert l'habileté nécessaire du futur chasseur qui devra assurer la subsistance du clan.

> Gumsto had been right to be apprehensive, for when the rhinoceros became aware of the hunters, it galloped with great fury right at Gao, who proved quite powerless to turn the beast aside[82].

Mais c'est surtout comme commentateur de l'histoire, des figures historiques au même titre que des événements que l'auteur tient à s'exprimer. Au fur et à mesure des siècles et des populations rencontrées, Michener dresse le tableau du pays ou de l'Etat qui sert de support à la narration, ici l'Afrique du Sud, mais ce procédé est récurrent chez lui et il gratifie chacun d'une place unique dans l'histoire humaine. On peut même dire que malgré les limites d'un point de vue d'occidental relativement aisé, Michener cherche à redresser certaines injustices, à lutter contre certains préjugés. Il entreprend par exemple de restaurer la dignité des Bushmen comme celle des populations noires avant la colonisation.

> Their arrow was like no other. […] It represented a triumph of human ingenuity; any being who had the intellect to devise this arrow could in time contrive ways to build a skyscraper or an airplane[83].

> The king [of Zimbabwe]certainly was as able as the Aztec rulers of Mexico or the Incas of Peru and markedly superior to the confused brothers of Prince Henry,

[81] *The Covenant*, op.cit., p.943
[82] *Ibid.*, p. 27
[83] *Ibid*., p. 27

> who ruled Portugal abominably; had the Mhondoro been a cardinal at Rome, he would have known how to protect himself at the Vatican as it then operated; and if Nxumalo with his insatiable curiosity had ever had a chance to captain a ship, he would have outdistanced Prince Henry's reluctant navigators. These three might be called savages, but they should never be called uncivilized.
>
> Yet this is precisely what Henry the Navigator did call them as he lay dying in his lonely monastery on the forlorn headland of Europe[84].

Non seulement l'auteur prend position dans un débat controversé sur l'origine et le degré de civilisation atteint par l'ancien peuple habitant Zimbabwe, mais il dénonce le point de vue du prince européen, dont il avait auparavant rappelé la contribution à l'histoire des découvertes navales. Il insiste sur le caractère ethnocentriste du mot.

> It required an arrogant mind to consider these great entrepôts [Sofala and Kilwa] 'undiscovered' merely because no white Christian had yet traveled up the eastern coast of Africa, whereas thousands upon thousands of dark Arabs had traveled down it, and had been doing so for a thousand years[85].

Le lecteur constate que cette partie du texte est autonome, et il ne fait aucun doute qu'elle émane de l'auteur qui veut profiter de l'occasion pour joindre son jugement personnel au récit de la période. Pourtant la logique interne de l'intrigue n'est pas brisée. Le lien avec la fiction est maintenu grâce à la mention, parmi trois autres personnages historiques, d'un personnage romanesque : Nxumalo. Cette pratique est constante dans tout le roman, et l'on peut dire en schématisant, car existent aussi quantité de personnages secondaires historiques ou non, que chaque personnalité de l'histoire réelle est flanquée d'un homologue, au moins aussi important du point de vue romanesque. Ainsi Jan van Riebeeck évolue avec Willem van Doorn, Shaka avec Nxumalo, Cecil Rhodes avec Frank Saltwood. Dans l'ensemble, les personnages historiques ne pèsent pas plus lourd que ceux de la fiction, mais l'on peut remarquer une certaine forme de déséquilibre en ce qui concerne le XIXème siècle. D'abord parce que si la période du XXème siècle s'étend sur 300 pages et quatre chapitres, celle du XIXème occupe 500 pages et cinq chapitres. On pourrait l'expliquer par le fait que le XIXème siècle est en fait terminé au moment le plus intense de la guerre Anglo-Boer, et que dans la mesure où Michener a rédigé *L'Alliance* à la fin des années 1970, il lui manquait vingt ans pour pouvoir couvrir le XXème siècle. C'est une raison en partie plausible, mais elle n'épuise pas les différences entre les deux sections distinctes que nous venons de délimiter.

[84] *The Covenant*, op. cit., p. 101
[85] *Ibid.*, p. 101

Les personnages historiques sont omniprésents dans la période du XIXème siècle. Shaka, Rhodes, Kitchener, Buller, Kruger… sont tous des figures particulièrement saillantes du siècle et des chapitres qui les font revivre. Rien de tel pour le XXème siècle, comme si l'histoire brûlait un peu plus à mesure que l'on se rapproche du moment de l'écriture, comme si de Maud Turner à Detleef, on ne pouvait avouer parler de Emily Hobhouse et de Verwoerd -tout du moins en ce qui concerne l'époque des lois raciales. Ce déséquilibre est perceptible dès la première lecture du livre, car celui-ci se termine sur une période assez longue au cours de laquelle ne semblent évoluer que des personnages de fiction. L'avantage est peut-être de laisser penser que l'issue contemporaine de l'apartheid serait trouvée au cœur de la population, parmi les anonymes. Mais le roman perd ainsi beaucoup de possibilités de dénoncer clairement les responsabilités politiques. A l'évidence ce n'était pas le but de Michener qui préférait rendre son livre acceptable par la censure sud-africaine afin d'atteindre aussi le public afrikaner.

Une fois reconnu ce déséquilibre général probablement dû à l'objectif poursuivi, il n'en reste pas moins que chacune des périodes restent fondamentalement équilibrées en ce qui concerne l'interaction des personnages historiques et ceux de la fiction. Pour donner un exemple, on dira que la guerre anglo-boer est l'occasion de croiser les généraux britanniques célèbres, mais aussi les hommes de troupe des commandos boers. En ce qui concerne les figures de l'histoire, Michener donne un avis non seulement sur les actes dont elles sont responsables mais aussi sur les personnes elles-mêmes. Le roman fait ainsi pénétrer le lecteur jusque dans la vie intime d'individus qui sont normalement plus connus pour leur place de choix dans les événements que pour les petits aspects de leur vie quotidienne. Il y a une volonté évidente de désacraliser ces héros, d'en faire des hommes comme les autres. On peut trouver quelque peu trivial le lien que Michener établit entre Shaka et Rhodes, sans compter qu'il ne peut à lui seul expliquer les causes sociales profondes des décisions politiques de l'un et de l'autre ; mais le fait d'attribuer leur instabilité et leur volonté inassouvie de puissance à leurs relations perturbées avec les femmes remet ces deux hommes au niveau du commun des mortels. On pourrait presque dire que c'est l'auteur, James Michener, qui en profite pour exercer sa volonté de puissance à l'égard de ses créatures. Et quoi de plus séduisant dans ce domaine que de manifester son pouvoir sur des hommes de l'histoire ? En les mêlant à l'intrigue, puis en montrant non seulement leurs réalisations, mais aussi leurs faiblesses humaines supposées, il contrôle leur destinée au même titre que l'avenir de l'intrigue. Il semble que cette explication fonctionne beaucoup plus au niveau idéologique que littéraire, que Michener a choisi là une version relativement triviale (démagogique ?) de leurs agissements de conquérants cruels plutôt que de mener à son terme une tentative d'illustrer la concordance de

Shaka et Rhodes avec les forces sociales, économiques et politiques de leur temps.

Le ton employé au cours du récit est lui aussi un argument en faveur de cette volonté de manifester son pouvoir sur les personnages historiques. Qu'il s'agisse de *L'Alliance* ou d'une autre de ses nombreuses sagas historiques, on peut dire que le ton qui se dégage dans les ouvrages de l'écrivain américain est celui de la sympathie à l'égard des humains qui ont façonné les siècles, comme à l'endroit de tout personnage romanesque. On ne se moque pas de ces gens ordinaires, même lorsqu'ils finissent par occuper des positions importantes : ils sont censés s'adresser au lecteur ordinaire que nous sommes. En revanche, le trait que décoche parfois Michener dans *L'Alliance*, à l'encontre de personnages historiques, et surtout à l'encontre des militaires, est relativement féroce. Le ton devient alors ironique et c'est suffisamment inhabituel dans ses autres sagas pour être remarqué. L'expérience personnelle de l'auteur compte ici pour beaucoup. Sa vie de professeur d'université a basculé le jour où il a intégré le corps des *Marines* pendant la deuxième guerre mondiale. A la fin de la guerre, il quittait sa femme et se lançait dans une carrière littéraire prometteuse, couronnée de succès dès le début. Et c'est justement dans ce premier recueil qui lui a valu le prix Pulitzer, *Tales of the South Pacific*, que l'on peut trouver un ton proche de cette ironie mordante à l'égard des petits officiers ou des habitudes militaires. Michener n'y dénonce pas les buts de guerre de son pays, au contraire, il va même parfois jusqu'à adopter le vocabulaire de la propagande : le livre ne cesse de parler des ennemis d'alors en les qualifiant de *Japs*, et quelques années plus tard, sa femme Mari qui était d'origine japonaise et avait connu les camps de concentration sur le sol américain, devrait encore le menacer pour qu'il abandonne ce vocable dans la conversation courante.[86] Michener dresse quantité de portraits bien croqués de certains soldats pour qui le seul fait de porter l'uniforme signifiait s'élever dans la hiérarchie sociale et gagner en respectabilité. Le lecteur est amené bien des fois à sourire devant la peinture réaliste des comportements, surtout lorsque pendant des heures et des jours, la participation au combat de ces héros modernes consiste à attendre sous la chaleur moite qu'il se passe quelque chose dans ces îles du fin fond du Pacifique. Dans *L'Alliance*, ce sont les généraux qui sont ridiculisés. Représentants de la première puissance coloniale, ils sont stigmatisés pour leur incompétence, leurs idées fantasques sur la stratégie, mais aussi leur comportement quotidien. On voit poindre derrière ces portraits une certaine moquerie vis-à-vis de la vieille puissance anglaise et du caractère aristocratique dépassé de certains de ses dirigeants, mais la critique ne va pas jusqu'à remettre en cause le bien-fondé du conflit engagé, responsable de dizaines de milliers de

[86] Témoignage donné par des proches de Michener lors d'une rencontre en l'honneur de l'auteur. University of Northern Colorado, Greeley, octobre 1999.

morts.[87] Celui dont l'auteur a spécialement voulu montrer les excentricités est le général Buller. La satire porte tout d'abord sur son aspect physique, conséquence d'une vie sédentaire dans les bureaux.

> Precisely at nine in the morning trumpets sounded, drums rolled, and Sir Redvers Buller stepped forth to command the war effort in Africa. He was of medium height, with an enormous belly, and had a strange head once seen could never be forgotten. It was shaped like an eggplant, heavy and triple-chinned at the bottom, rising almost to a point at the top. His small eyes almost touched at the bridge of a very large nose, which guarded a huge, bushy mustache that smothered his weak upper lip. As if he sought to accentuate the odd shape of his head, he favored a small, tight military hat with a long visor that obscured his vision.
>
> When he spoke, his one conspicuous asset manifested itself: his voice rumbled with deep, masculine authority, but what it said was rarely understood, for a rambunctious horse had kicked out his front teeth. An irreverent Cape-towner, startled by Buller's appearance, whispered, 'He looks like a distressed walrus', but a reserve officer who knew Buller's record for extreme bravery replied, 'Sir, you are wrong. He looks like John Bull'.[88]

Puis, à mesure que les défaites militaires s'accumulent, ce sont ses choix de commandement qui sont en cause.

> General Buller had been as humiliated as any general in history.[…]
> In grandeur General Buller sat in his tent like a sulking Achilles, out of contact with the progress of the battle and doing nothing to sort out the mess his 'ex-policeman' was getting his men into. […]
>
> On the other hand, Buller was not loath to intervene whenever a particularly brilliant idea occurred to him, and he issued commands that would have bewildered generals as quick-minded as Hannibal and Napoleon[89].

Les pages consacrées à la période de la guerre anglo-boer pendant laquelle le général Buller a exercé tout ou partie du commandement britannique, sont par ailleurs un très bon exemple de l'habileté de Michener à relater l'histoire. Histoire, roman, authenticité, inventions, dialogues et récit y sont mêlés avec une certaine adresse. Avec les extraits qui vont suivre, on aura une idée assez variée de la technique employée par Michener pour parvenir, comme il le dit dans son autobiographie, à alterner harmonieusement *carry* et *scene*. D'abord sur le plan de l'intrigue, Michener invente une décision des autorités britanniques qui consiste à sélectionner un agent de liaison dans le pays qui soit

---

[87] Les chiffres connus donnent : 26 000 femmes et enfants morts dans les camps anglais, 22 000 soldats britanniques et 4 000 Boers morts au combat Les chiffres sur les victimes noires n'existent pas mais l'on sait que 100 000 ont été mobilisés…in *La Nouvelle Afrique du Sud*, op. cit., p. 78
Aux soldats noirs mobilisés, il faut ajouter la population noire incarcérée dans des camps spéciaux : Christopher Saunders donne le chiffre de 100 000 également pour cette catégorie.
Historical Dictionary of South Africa, op. cit., article 'concentration camps'

[88] *The Covenant*, op. cit., p. 822-3

[89] *Ibid*., pp. 830, 835

suffisamment au fait des enjeux sud-africains. L'emploi est tout trouvé pour Frank Saltwood que le lecteur connaît déjà pour avoir servi de jeune homme de confiance dans l'entourage de Cecil Rhodes. L'une de ses missions sera de bien comprendre comment fonctionne le général Buller. Et voilà un deuxième stratagème qui permet à l'auteur de faire parler des témoins sur le général. La première rencontre du personnage historique et du personnage de fiction est particulièrement cocasse :

> Frank's major problem was understanding what the general was saying, for he had trouble pronouncing words because of his missing teeth, and those he did say were often lost in his mustache. Frank wondered if he had heard the opening words correctly.
>
> 'Glad to have you, young fellow. What I mean…hhmmph… you're to fetch an iron tub.'
>
> 'Did you say iron tub, sir?'
>
> 'What I mean, if I have to go to the front meself. Man must have his bath, what?'
>
> 'You mean a tub to carry with you, sir?'
>
> 'Yes, damnit, what I mean, a man can't go dirty on bivouac, can he?'
>
> He also wanted a mobile kitchen so large that it would require an entire wagon and eight mules[90].

Grâce à Saltwood, Michener peut se risquer à donner des explications sur les raisons qui ont pu maintenir Buller au poste qu'il occupait dans l'armée. Par focalisation interne, le narrateur expose le raisonnement de Frank que le lecteur peut aussi attribuer à l'auteur lui-même à cause d'un aparté sans concession où Buller se trouve qualifié de *masterpiece of ineptitude* [91].

> In view of the growing criticism, Saltwood sometimes wondered why the British authorities allowed him to retain command. There was one reason, tragic and accidental. In Buller's first attempt to cross the Tugela, that masterpiece of ineptitude, a gallant young officer volunteered to rescue some heavy guns that were about to be lost to the Boers. He was killed, and he happened to be the son of Lord Roberts, who would shortly become Buller's superior. Now, lest Roberts appear vengeful over a death for which Buller was in no way responsible, he remained silent, when otherwise he would have recommended his removal[92].

Au cours des mois d'échecs militaires répétés puis de quelques victoires décisives, le roman accumule les versions pour éclairer le lecteur sur ce personnage de Buller. Il y a celles que donnent avant son arrivée des gens qui l'ont connu ; elles sont fournies à Frank oralement et sont donc transcrites par le

---

[90] *The Covenant*, op. cit., p. 825

[91] Il est cependant évident que le rang du personnage ridiculisé -un général- est à mettre en relation avec son origine nationale. Britannique, il est nécessairement l'objet des sarcasmes d'un auteur qui n'hésite pas à se dire patriote. Son livre sur la marine américaine n'osait railler que le comportement des gradés de moindre importance, et n'attaquait pas le haut commandement.

[92] *Ibid*., pp. 844-5

dialogue. Puis Frank lui-même écrit à sa femme Maud, et nous avons un extrait de sa lettre, savamment introduite par le narrateur.

> With these confused judgments rattling in his head, Major Saltwood watched with pride as General Buller finally figured a way to cross the Tugela, and that night he wrote to Maud, who was busy organizing charities for the wives of Cape men serving with the English forces:
>
> > It was damned brilliant, really. Old Buller moved his heavy guns, we get them from the navy, you know, put them on his flank and laid down a hellish barrage, right ahead of our advancing troops. Like a fiery broom he swept away the Boers. So at least we're across this damned river, but I cannot bring my pen to say, 'We'll lift the siege of Ladysmith in five days.' We've said that too many times before. But soon we shall be there[93].

Michener joue ainsi avec différents degrés de réalité. Depuis l'information militaire avérée par la date, le lieu, la bataille, en passant par les opinions connues à l'époque ou plus tard sur ces faits avérés, jusqu'aux faits inventés de la fiction qui prennent un caractère de réalité dans l'intrigue générale, tout est artistement entremêlé. Rien n'est négligé qui puisse donner du crédit au caractère historique de *L'Alliance*. Dans ce domaine, Michener est sans aucun doute l'écrivain qui utilise le plus la citation, le texte écrit pour appuyer paroles, pensées ou actes. Ici aussi tous les degrés de réalités se superposent. Nous avons déjà rencontré dans le cours de cette étude des extraits de rapports édictés par la Compagnie des Indes, par un naturaliste venu en Afrique du Sud y recenser la faune et la flore, par des administrateurs coloniaux qui rendent compte de la situation en Afrique australe… Mais on y fait référence aussi à des livres, dont le plus longuement cité est bien sûr la Bible. Avec le personnage du scientifique il y a aussi une référence aux livres de Linné, parus à la même période. Le lecteur ne peut vérifier la véracité de l'information, mais elle est parfaitement avérée par le livre du naturaliste suédois Sparrman qui précise qu'il lui envoie systématiquement un double de tous les spécimens récoltés en Afrique du Sud.[94] A une époque plus récente, le roman cite aussi indirectement le livre d'Emily Hobhouse sur les camps de concentration britanniques[95], ainsi que le corpus de lois qui vont servir à l'édification du régime d'apartheid. L'art du romancier consiste à ce moment de la fiction à rendre cette rédaction visible, palpable et mesurable dans le temps, humainement intelligible, car le personnage est connu du lecteur depuis longtemps. Le temps de l'histoire et celui du roman ne correspondent pas, mais Michener fait une tentative pour donner de l'épaisseur à l'écrit. Le procédé qui consiste à s'appuyer sur un extrait de rapport ou de texte officiel est si récurrent dans le roman que l'on peut vraiment dire qu'il s'agit

[93] *Ibid*., p. 846
[94] André Sparrman, *Voyage au Cap de Bonne Espérance et autour du Monde avec le capitaine Cook et principalement dans le pays des Hottentots…*, Paris, 1787, pp. 22-3
[95] Emily Hobhouse, *The Brunt of the War and Where it Fell*, Methuen, London, 1902

d'une marque personnelle d'écriture. Il semble même que tous les personnages sont atteints par la manie du rapport, les personnages historiques comme ceux de la fiction, et *L'Alliance* se termine par un modèle du genre sous la plume de l'ingénieur américain.

3 - L'Amérique et les personnages américains

Une comparaison entre un premier plan général et le produit final de *L'Alliance*, fait apparaître des réseaux d'influence différents. Contrairement à ce qui avait été envisagé dans un premier temps, Michener décide de ne pas s'aventurer avec des personnages qui emmèneraient l'intrigue vers les pays arabes et Israël à l'époque contemporaine, même si l'idée de faire du commerce armes-diamants un développement possible du récit pouvait sembler séduisante. Dans le transfert vers l'Amérique il s'agit de changer l'axe des influences géopolitiques. En procédant à l'énumération exhaustive de toutes les références aux Etats-Unis nous pourrons établir avec certitude la nationalité du roman, qui pourrait ne correspondre ni à celle du sujet traité -l'Afrique du Sud- ni à celle de l'auteur.

Comme nous venons juste de le voir, il n'est pas étonnant que la première référence figure dans le cadre d'un extrait de rapport. Il s'agit à nouveau du rapport du Dr. Linnart qui décidément revêt une importance capitale. L'avantage de ce personnage scientifique est qu'il voyage et va pouvoir comparer ce qu'il a découvert au Cap avec ce qu'il va découvrir plus tard en Amérique. Le décalage dans le temps permet d'ailleurs de souligner la présence nécessaire d'un auteur tout-puissant qui rassemble les informations pour les fournir à son lecteur. Mais l'important ici est ce qu'il dit de la comparaison avec le Nouveau Monde.

> My visit to the Cape occurred two years prior to my collecting tour in the English colonies of America.
>
> These colonies were launched more or less at the same time as the Dutch venture in Africa, and I was constantly oppressed by comparison of the two. The colonies had scores of printing presses, the most lively newspapers and journals, and books in every town. I was able to consult with scholars at several fine colleges, Harvard, Yale and Pennsylvania among them. But my most doleful concern grew out of my extended meeting with Dr. Franklin in Philadelphia, that self-educated genius. He reminded me precisely of Adriaan van Doorn, for the two had identical casts of mind. But because of the cultural opportunities in the English colonies, Dr. Franklin is acknowledged to be a great scholar, while Van Doorn, who can neither read nor write, is called at home Mal Adriaan, Crazy Adriaan…[96]

[96] *The Covenant*, op. cit., pp. 371-2

Cinquante pages plus loin, le narrateur fournit une explication rationnelle de ces différences historiques et en attribue la responsabilité à la politique de la Compagnie des Indes hollandaises qui ne s'intéressait qu'au profit immédiat et ne voulait pas perdre de l'argent dans une extension coloniale.

> [Holland] had allowed neither its royalty, its parliament nor its citizens any voice in the rule of this distant possession; control had rested in the hands of a clique of businessmen who made all decisions with an eye to profit. […] The surging colonization that marked the French, Spanish and English settlement of North America, with excited citizens pushing exuberantly into the interior, was discouraged in South Africa. […]
>
> Comparison with North American development was inescapable. […in 1806], Canada, which had been started at about the same time as Cape Town and on less favourable soil, had 250,000, and the young United States more than 6,000,000[97].

Le mode de vie nomade des Trekboers, ainsi que l'expérience à la fois fondatrice et traumatisante du Grand Trek dans l'histoire sud-africaine blanche, donnent l'occasion d'une nouvelle comparaison avec la colonisation américaine. Michener, qui a terminé quelques années auparavant *Centennial*, retraçant l'histoire du Colorado et de la conquête de l'Ouest américain, s'est intéressé de près aux conditions de vie des émigrants et notamment à leur célèbre moyen de transport, le chariot[98]. De façon presque logique, il décrit le type de chariot utilisé cette fois par les Trekboers en contrepoint de ce qu'il connaît de l'histoire américaine.

> The wagons in which they would live for the next two or three years were special affairs, not at all like the great lumbering things that crossed the American prairies. They were small, only twelve to fifteen feet long, and rather low to the ground, except that when a canvas shelter was thrown over the top, they appeared higher. They were surprisingly narrow, and were so packed with family possessions that there was no room to sleep inside, except for the mother, who made a rough bed for herself atop the baggage. The iron-banded wheels were invariable: small front ones with ten spokes, larger back ones with fourteen.
>
> A superior feature of the Voortrekker wagon was its disselboom, the pivoted main shaft that was so fixed to the front axle that it provided maximum flexibility in both guiding and in riding easily over the bumpy trail. But only the last pair of oxen were harnessed to the disselboom; all others pulled against chains and harness that were attached to the wagon in various ways[99].

On peut même trouver une phrase directement extraite de l'expérience vécue pendant la période de recherche pour *Centennial*, immédiatement après les deux paragraphes cités ci-dessus. Cette phrase est à rapprocher de la légende

---

[97] *The Covenant*, op. cit., pp. 418-9

[98] John Kings, *In Search of Centennial, A Journey With James A. Michener*, Random House : le livre contient plusieurs photos de chariots ainsi que divers passages illustrant le soin avec lequel Michener et son équipe ont recherché des informations sur le sujet.

[99] *The Covenant*, op. cit., pp. 643-4

d'une photo prise sur un site historique du Nebraska et servant d'illustration au livre de John Kings qui retrace le travail de recherche pour *Colorado Saga*, traduction française de *Centennial.*

> Since nearly two thousand wagons would participate in the early move to the north, trails became marked across the veld…[100]
>
> Ash Hollow, Nebraska, a famous landfall for emigrant wagon trains. Thousands of these wagons pressed onward from Ash Hollow to Fort Laramie, leaving ruts so deeply embedded on the 'highway' that they remain today, indelible reminders of the surge to reach America's far western lands[101].

Une autre référence culturelle américaine est celle de la guerre civile qui fournit la mélodie d'une chanson d'amour en vogue parmi le public boer dans les années 1880[102]. Puis la période de la guerre anglo-boer est relatée par divers moyens notamment, comme on l'a déjà vu, par celui de la presse. Un journaliste américain de presse écrite est aux avant-postes pour témoigner de l'audace et de l'opiniâtreté des Boers qui entendent démarrer des opérations de guérilla contre la puissance militaire britannique qui leur a infligé plusieurs défaites. Croyant fournir à ses lecteurs le récit du retour à la vie civile du Général de Groot, il transmet au contraire l'interview d'un homme qui s'apprête à contre-attaquer. L'ensemble du tableau est alors immortalisé par un photographe américain qui fixe en image, par une technique toute récente, le couple guerrier apprécié du public, De Groot et sa femme[103]. Les Américains sont à la pointe de l'information, à la pointe aussi du progrès.

Mais ils sont encore des figures de proue dans deux autres domaines : le religieux et le politique. Sans même avoir besoin de lui trouver un nom, Michener crée un personnage du roman qui tombe à point nommé pour délivrer les Voortrekkers de leur isolement ecclésiastique. On se souvient peut-être que l'Eglise officielle sud-africaine avait désapprouvé le départ des Voortrekkers. L'apparition d'un missionnaire américain particulièrement charitable et ouvert d'esprit vient combler un vide et sanctifier l'expérience des familles émigrées.

> But then an American missionnary -a gawky young Baptist from Indiana- wandered into the settlements, and the hunger of the Voortrekkers for a predikant manifested itself. Tjaart joined a committee of five which interrogated the young man to see if he might be willing to perfect his Dutch and transfer his allegiance to the Dutch Reformed Church[104].

---

[100] *The Covenant*, op. cit., p. 644
[101] *In Search of Centennial*, op. cit., p. 84
[102] *The Covenant*, op. cit., p. 801
[103] *Ibid.*, pp. 867, 871
[104] *Ibid*., p. 698

Tous les personnages mentionnés jusqu'ici sont des fabrications de la fiction, mais pour marquer l'influence des Amériques sur le terrain politique, Michener commence par un personnage historique, John Glen Cuyler.[105] C'est un acteur prépondérant d'une scène fondatrice du nationalisme afrikaner puisqu'il préside à l'exécution de Boers ayant enfreint la loi britannique, l'exécution de *Slagter's Neck*. Son parcours est très utile à l'auteur puisqu'en même temps qu'il est né sur le sol américain, il a choisi, derrière sa famille, le camp loyaliste et qu'il se retrouve ainsi enrôlé dans l'armé britannique pour représenter l'autorité royale en Afrique du Sud. C'est la cruauté de pendaisons réitérées sous la responsabilité de Cuyler, alors que les cordes ont rompu une première fois, qui frappera les consciences de l'époque et permettra la renaissance de l'événement dans la mémoire des nationalistes.

> Colonel Jacob Glen Cuyler, forty years old and a fine figure of a man, had been born on the eve of the American Revolution into a loyalist family. When his parents refused to support the revolution, they fled to Canada, where young Jacob joined the British army. Because of his Dutch heritage, it seemed sensible, to send him to South Africa, where he landed with second English invading force of 1806. A man of courage and intelligence, he prospered in the new colony, rising to the rank of colonel and magistrate of a large district south of Graaf-Reinet.
> He was a foe of revolutionaries[106].

Le lecteur le rencontre à nouveau quelques pages plus loin alors qu'il est en charge de l'accueil des immigrants britanniques.[107] Mais c'est surtout lui qui sera le héraut de la libération officielle des esclaves.

> And that remarkable man from Albany, New York, Colonel John Jacob Cuyler, strode heavily into the De Kraal farmhouse. […]
> Colonel Cuyler, now a respected magistrate and soon to be a lieutenant-general, had a message which was brief and shocking: 'Parliament had passed a law that says all slaves will be emancipated next year. On December 31, 1834, every slave in the empire will be freed.'[108]

Si ce personnage n'a d'américain que le fait d'être né dans le Nouveau Monde, deux autres dans le livre parlent de l'Amérique comme de cette colonie qui a su défier la Grande-Bretagne. Un anonyme et Tjaart van Doorn se réfèrent explicitement à la guerre d'indépendance américaine comme solution à leur propre soumission à la couronne.

---

[105] Eric Rosenthal, *Stars and Stripes in Africa*, National Books, Cape Town, 1968 chapitre 5, *The Saga of Colonel Cuyler*, p. 22
[106] *The Covenant*, op. cit., p. 469
[107] *Ibid*., p. 496
[108] *Ibid*., pp. 613-3

> […]but soon a man rode in from Swellendam announcing himself as a patriot, and he lectured the Van Doorns about America, where England had once had colonies and where the citizens had risen in revolt against English rule[109].

> Tjaart began by saying, 'I think we've all heard the statement the Americans made when they broke away from England. I'm sure we must do the same'.[110]

Dès lors, les références à l'Amérique ne quittent plus le champ politique, et s'il existe une petite restriction dans le roman au sujet de la *blundering incapacity to deal with blacks*[111], il y est dit que les Etats-Unis ont su éduquer de futurs leaders de la communauté noire dans leurs universités, tout comme ils ont su intégrer la richesse offerte par les métis[112]. Avec ce passé "blanc comme neige" au regard des problèmes raciaux, les personnages américains peuvent alors s'ériger en juges de la situation politique sud-africaine. C'est très exactement ce qui se passe avec le commentaire d'un personnage qui ne dispose pas d'un nom propre mais d'une fonction puisqu'il est attaché de l'ambassade américaine pour les questions agricoles. Ce commentaire est loin d'être secondaire puisqu'il intervient au moment des élections de 1948 qui ont vu la victoire des Nationalistes derrière Malan.

> As the 1948 election neared, the stately English homes in Johannesburg suburbs glowed with color portraits of the royal family standing with Jan Smuts, while the Afrikaner homes displayed the shot of Detleef standing with Oom Paul. When the agricultural attaché from the American embassy visited eastern Transvaal to check crops, he listened for two days to the scathing accusations lodged against Smuts, then broke into laughter. 'You people feel about him the way my father in Iowa feels about Roosevelt. Smuts won the war for you, and now you want to kick him out. Roosevelt won the war for us, and men like my father wanted to hang him.'[113]

Mais ce qui intronise le personnage américain comme juge suprême de la situation, c'est le rapport très détaillé que rédige l'ingénieur Philip Saltwood après un an passé sur le sol sud-africain. A ce moment dans le livre, il est difficile de parler de roman historique car le temps de la narration rejoint celui de l'actualité contemporaine de l'écriture. Il n'est pas vraiment question de journalisme puisqu'il n'y a pas de références précises à des événements et que l'auteur de la lettre est un personnage de fiction. Il s'agit d'une prose intermédiaire, un témoignage romanesque qui défie aussi le roman dans la mesure où le bilan qui ponctue le texte établit une prospective pour l'avenir proche. L'ingénieur américain cesse d'intervenir sur le fond de la fiction, il déchire l'écran pour s'immiscer dans la vie réelle. De technicien du diamant

[109] *The Covenant*, op. cit., p. 415
[110] *Ibid*., pp. 637-8
[111] *Ibid*., p. 1 027
[112] *Ibid*., p. 994
[113] *Ibid*., p. 1 020

dans le roman *L'Alliance*, il passe au rang d'ambassadeur politique dont la tâche est d'analyser pour mieux prévoir la suite des événements possibles. Le roman d'anticipation est un genre à lui tout seul dont il n'est pas question ici, mais les dernières pages de *L'Alliance*, à défaut d'y appartenir, constituent une sorte d'anticipation politique romancée. Bien peu d'auteurs ont osé ce type d'écriture; l'exemple le plus réussi, mais cette fois entièrement conçu sous cette forme, est le roman visionnaire de Jack London *Le Talon de fer*[114]. En raison du contenu, cette forme ne peut s'allier qu'à un point de vue militant et propagandiste. Dans le *Talon de fer* il s'agit des idées socialistes et de la réalité de la lutte des classes. Dans *L'Alliance* c'est le point de vue du bourgeois démocrate modéré qui privilégie la loi et l'ordre sur l'égalité sociale. Il s'agit de l'opinion de l'Amérique contemporaine et ce sont ses apparitions dans le livre qui contribuent le plus à en faire un roman américain.

III - LES CORRECTEURS ET LES LECTEURS DE *L'ALLIANCE*

Un livre est façonné par ses lecteurs, et *L'Alliance* n'échappe pas à cette règle, d'autant que son auteur recherche la diffusion publique la plus large possible. Mais avant sa publication, *L'Alliance* a été lu par de nombreuses personnes dont le rôle a été de donner leur avis sur le ou les passages qui leur ont été soumis. Ces avis d'experts dans leur domaine ont exercé nécessairement un faisceau d'influences qui ont pu apporter des modifications au manuscrit. En ayant accès aux archives Michener à Greeley ainsi qu'aux archives personnelles d'Errol Uys à Boston, il a été possible de mesurer la volonté de l'auteur de faire critiquer son travail avant publication, de même que d'estimer ce qui, dans le produit final, a été retenu ou rejeté de ces critiques.

1 - Les spécialistes

> Various scholars honored me by consenting to read chapters which impinged on their fields of specialization. I sought their harshest criticism and welcomed their suggestions. Where error was identified, I made corrections, but where interpretation was concerned, I sometimes ignored advice. No error which remains can be charged to anyone but me[115].

Cet avertissement est présenté à la fin des remerciements qu'adresse l'auteur à tous ceux qui en Afrique du Sud ou aux Etats-Unis ont contribué à lui faire connaître ou découvrir les aspects les plus connus de l'histoire sud-africaine. Il est destiné à fournir une idée de la démarche entreprise lors de la réalisation du roman, ce qui est relativement rare en littérature, car nombre

[114] Jack London, *The Iron Heel*, Macmillan, 1908
[115] *The Covenant*, op.cit., p. 15

d'auteurs estiment que leur œuvre se suffit à elle-même et que toute spéculation sur sa conception ne peut rendre compte du texte final. Mais le sujet, en partie historique, du roman, réclamait une forme d'explication, de mode d'emploi de la lecture. Afin de mieux situer le caractère général de cet avertissement, nous le comparerons à deux autres œuvres de portée romanesque et historiques. Il s'agit tout d'abord de *La Chartreuse de Parme*, dont Michener, n'a cessé de répéter qu'il faisait partie de ses classiques préférés puis du *Siècle des Platter* d'Emmanuel Le Roy Ladurie car c'est un ouvrage très récent d'un historien reconnu.

Stendhal et Michener n'ont sans doute rien d'autre en commun que d'avoir mené de piètres carrières politiques, tout en vouant une grande passion aux affaires de ce monde.[116] Ce qui fait que tous deux écrivent sur leur temps avec une certaine volonté de faire œuvre utile. Mais une différence majeure d'objectif les sépare : Stendhal ne se cache pas d'être élitiste et de s'adresser à une infime minorité, tandis que Michener vise le grand public, la grande masse des lecteurs. *La Chartreuse de Parme* se termine par une dédicace aux *happy few* et Balzac note à juste titre dans son article :

> Aussi, le plus grand obstacle au renom mérité de M. Beyle vient-il de ce que *La Chartreuse de Parme* ne peut trouver de lecteurs habiles à la goûter que parmi les diplomates, les ministres, les observateurs, les gens du monde les plus éminents, les artistes les plus distingués, enfin parmi les douze ou quinze cents personnes qui sont la tête de l'Europe[117].

Michener a toujours adopté une attitude totalement opposée. Considéré comme orphelin, même si sa mère adoptive était sans doute sa véritable mère, il a surtout connu la pauvreté, les maisons de placement pour indigents, et la misère de la grande masse de la population durant la crise des années 30. Même s'il a été assez vite à l'abri du besoin, son évolution ultérieure est la marque indélébile de ce passé populaire. En raison du public auquel il entend s'adresser, Michener écrit un avertissement au lecteur qui est simple et droit. Le champ du roman est malgré tout reconnu plus important que celui de la réalité historique et le lecteur est ainsi prévenu. On peut d'ailleurs retrouver cette précaution au début d'autres romans, tel celui intitulé *Mexico*, où l'on peut lire :

> Il s'agit ici d'un roman, et la ville mexicaine de Toledo, ses habitants, son festival Ixmiq-61 et les trois corridas qui s'y déroulent sont purement fictifs. Les Altomèques, qui tiennent une part très importante dans ce récit, ne sont que la

[116] Balzac écrit, à la fin d'un article entièrement consacré à la critique élogieuse de *La Chartreuse de Parme* :
M. Beyle est un des hommes supérieurs de notre temps. Il est difficile d'expliquer comment cet observateur de premier ordre, ce profond diplomate qui, soit par ses écrits, soit par sa parole, a donné tant de preuves de l'élévation de ses idées et de l'étendue de ses connaissances pratiques, se trouve seulement consul à Civita-Vecchia. Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, éditions Gallimard, 1972, article de Balzac, p. 539
[117] *La Chartreuse de Parme*, op. cit., p.533

> synthèse de plusieurs populations indiennes. En revanche, les trois toreros qui prennent part à la corrida du samedi […] sont d'authentiques figures de la tauromachie mexicaine. […] Je dois toutefois préciser que les situations, les incidents et les dialogues faisant intervenir ces toreros ne sont que el produit de mon imagination et qu'ils n'ont pas pour but de dépeindre des faits réels ou de modifier le caractère purement fictif de cet ouvrage[118].

A l'opposé de cette attitude, on peut lire le texte *avertissement* de la *Chartreuse de Parme* comme un début de l'œuvre littéraire, comme une partie intégrante du roman, car à l'image du Prince de Machiavel et de sa dédicace, on y sent le double fond, l'ironique déférence à l'égard des puissants, la fausseté déguisée sous l'apparente naïveté, la ruse de l'auteur pour délivrer un message dont il pense qu'il peut lui apporter quelques désagréments. Il s'agit d'un roman à tiroirs dès la première page puisque le texte est censé s'appuyer sur des annales personnelles confiées à l'auteur, et Stendhal joue à celui qui a scrupuleusement respecté le texte qu'on lui a remis :

> Je publie ce texte sans rien changer au manuscrit de 1830, ce qui peut avoir deux inconvénients :
>
> Le premier pour le lecteur : les personnages étant Italiens l'intéresseront peut-être moins, les cœurs de ce pays-là diffèrent assez des cœurs français : les Italiens sont sincères, bonnes gens, et, non effarouchés, disent ce qu'ils pensent ; ce n'est que par accès qu'ils ont de la vanité ; alors elle devient passion, et prend le nom de *puntiglio*. Enfin la pauvreté n'est pas un ridicule parmi eux.
>
> Le second inconvénient est relatif à l'auteur.
>
> J'avouerai que j'ai eu la hardiesse de laisser aux personnages les aspérités de leurs caractères ; mais en revanche, je le déclare hautement, je déverse le blâme le plus moral sur beaucoup de leurs actions. A quoi bon leur donner la haute moralité et les grâces des caractères français, lesquels aiment l'argent par-dessus tout et ne font guère de péchés par haine ou par amour ? Les Italiens de cette nouvelle sont à peu près le contraire. D'ailleurs il me semble que toutes les fois qu'on s'avance de deux cents lieues du midi au nord, il y a lieu à un nouveau paysage comme à un nouveau roman. L'aimable nièce du chanoine avait connu et même beaucoup aimé la duchesse Sanseverina, et me prie de ne rien changer à ses aventures, lesquelles sont blâmables[119].

Le roman lui-même est truffé de considérations politiques sur l'époque, et les dates et personnages historiques sont, soit explicitement mentionnés, soit camouflés sous des personnages de fiction comme Balzac s'est intéressé à le montrer[120]. A l'autre extrémité du roman historique, se situe la tentative toute récente d'Emmanuel Le Roy Ladurie pour rendre accessible les textes

---

[118] James A. Michener, *Mexique*, (traduction de Jacques Guiod), Presses de la Cité, Paris, 1993
James A; Michener, *Mexico*, Random House, New York, 1992

[119] *La Chartreuse de Parme*, op. cit., pp. 19-20

[120] *…Certes après avoir lu le livre, il est impossible de ne pas reconnaître, dans le comte Mosca, le plus remarquable portrait qu'on puisse jamais faire du prince de Metternich*.
Ibid., p. 534 (dossier)

autobiographiques de trois générations d'intellectuels bâlois. La publication parallèle des traductions de ces textes d'un côté et d'une tentative de synthèse contée de ces écrits de l'autre, montre assez le souci d'authenticité et de rigueur scientifique de l'auteur. Ce souci est encore visible dans l'avertissement du début du tome I, *Le Mendiant et le professeur*. Il y est expliqué le mode d'emploi des notes qui se réfèrent aux différentes éditions des œuvres et aux pages concernées dans ces éditions. Puis vient une explication sur le degré général de réalité que l'on peut accorder au texte reconstitué d'Emmanuel Le Roy Ladurie lui-même.

> On trouvera par ailleurs dans le texte ci-après quelques (rares) éléments de dialogue effectif entre les divers personnages. Il ne s'agit pas, de notre part, d'une invention visant à l' 'effet de réel', lui-même légitimement typique de l'histoire romancée ou simplement du roman historique, genre littéraire tout autre que celui, purement historiographique, envisagé ici. Ces 'éléments de dialogues', en fait sont littéralement insérés dans le texte original des trois Platter, et spécialement du premier et du second d'entre eux. Nous nous contentons dans ce cas de les citer littéralement eux aussi[121].

Le plus intéressant pour tenter de classer la prose de Ladurie dans son siècle des Platter est sans doute la dédicace qu'il écrit en exergue du livre :

> A Anne et François,
> 'ce lointain miroir' de la Renaissance et de la Réforme,
> de la mobilité sociale et de l'Europe ancienne[122].

Car, tout comme pour Michener, la suite du livre est un hybride, un 'lointain miroir'de l'histoire. On y trouve la narration simple, où les personnages vont d'aventures en aventures : *La chose tourna de façon imprévue, car Werlin devint amoureux d'Ursula, et* vice versa[123]., on y trouve des réflexions générales de l'auteur : *La propriété… Ce rêve éveillé de tant de paysans d'autrefois, enfouissant leur cœur dans les lopins !*[124], des tentatives gouailleuses pour coller aux expériences populaires : *Autres 'cuites' monumentales : après une nuit complète le verre en main, Johannes Ludwig Höchstetter et Melchior Rotmundt, complètement 'bourrés', se lancent dans le canular : Melchior qui est 'gueule de lait' (blanc-bec, imberbe) fait couper la barbe puissante de Ludwig et la lui fourre dans le poitrail*[125]. Et, sous la jubilation communicative du lettré qui tient à rendre familier son savoir, fleurit parfois le vocabulaire abscons : *Thomas en cette année climatérique de Marignan (1515), est âgé déjà de quinze ans bien sonnés*[126]. N'est pas populaire qui veut ! Et l'histoire ne se laisse pas facilement

[121] Emmanuel Le Roy Ladurie, *Le Siècles des Platter,1499-1628, tome I, Le Mendiant et le professeur*, Arthème Fayard, 1995
[122] *Ibid*., page de garde
[123] *Ibid*., p. 153
[124] *Ibid*., p. 201
[125] *Ibid*., p. 297
[126] *Ibid*., p. 41

emprisonner dans une forme toute faite de narration. C'est en ayant à l'esprit les tentatives très diverses de ces deux auteurs de renom, l'un dans le domaine littéraire, l'autre dans celui de la science historique, que l'on pourra mieux apprécier l'ensemble des observations rédigées par les spécialistes que Michener a sollicités et qui souvent s'expriment sur la question des rapports entre la vérité historique et le roman. En tout cas, l'auteur leur a demandé de critiquer rigoureusement les chapitres qu'il leur a soumis.

To all readers

> This manuscript is submitted to you in hopes that you will give it your most careful attention. Absolutely everything is up for review: the data from your field of expertise; the language; the customs; the inferences; and above all any general facts which might be in error.
>
> I would appreciate your guidance on even the most minute points, as I always strive to avoid ridiculous error.
>
> A good way to submit your comment is to correct on the page any small item. On larger items, or those deserving an essay-type observation, it is good to mark the offending passage in the left-hand margin with an Arabic 1, 2, 3 etc. not necessarily in order, but starting with 1 on each new page. Then, at your typewriter, indicate 1-3 which means Page 1, Item 3, and go ahead.
>
> Thank you for your assistance.
>
> James A. Michener[127]

Dans les archives de Greeley au Colorado, Michener lui-même a réalisé le tri de ce qu'il souhaitait rendre public quant à l'élaboration de son livre. Sous la section *Container II ; Folder nos. 13*, on peut lire de sa main : *A sample of one of the experts' reports. I receive about fifty of these and take them very seriously indeed*. S'y trouvent en fait plusieurs lettres relatives à l'avis des experts et parfois aux corrections et réponses que Michener a pu réaliser. On pourra remarquer que la sélection effectuée permet de se faire une idée générale des critères de l'auteur, car dans ses réponses, il évalue la portée littéraire, romanesque ou historique des points qui ont été porté à son attention. C'est sans doute pour cette raison que figurent dans le groupe de lettres des exemplaires de celles adressées à deux personnes qui ne seront pas mentionnées comme consultantes du roman. Ces deux personnes ont été contactées par l'intermédiaire des ambassades culturelles américaines.

[127] Archives Michener, p.2

29 September 1979

Dear Mrs. Jervis,

I am in the midst of studying the report you made on the Salisbury material from my novel, and I want to thank you for the thoroughness with which you attacked the problem.

I had already redrafted the very beginning material about the relationship between Sarum and Salisbury and had caught some of your corrections myself, but you gave me three body blows !

1- I was told time and again in the Salisbury region including the library, that Salisbury meant Salt.
2- I thought Constable worked there sooner than he apparently did.
3- I never realized that LMS was not Church of England; I knew it well in the South Pacific islands and always assumed it was Church of England.

The Salt business is of no concern, since we have already given the Saltwoods a much different heritage in Chapter V. I haven't found a solution for the Constable, but will. And I suspect that making young Saltwood infuriate his Church of England parents by lining up with the LMS crowd might make for even better and stronger reading.

I was assured locally that the bishop of Old Sarum did indeed fob off his privately owned lands to the new cathedral, but that may be local gossip only. I may have to keep it, though, but I haven't come to that yet. And having looked down from Old Sarum a score of times I think of it as a hill; mound may be better !

And I am delighted and astonished to find that Caledon, who became one of the governors-general at the Cape was once associated.

Jim Michener[128]

Michener apparaît ici comme attentif aux détails, à la pertinence des faits en comparaison de leur introduction dans le récit. Il est scrupuleux de crédibilité littéraire et doit pouvoir lui-même vérifier cette crédibilité.

29 September 1979

Dear Mrs. Newcomer,

I have just finished grappling with the distinguished report you did on my Huguenot section. I appreciate the thoughtfulness with which you worked, and believe that the resulting copy will be improved.

All major suggestions about toning down the details of Calvinistic harshness I accepted; much of that was in the mind of the Marquis. I also made all substantive changes and thank you for pointing out wrong details and inconsistencies.

[128] Archives Michener, p. 85

I especially appreciated your suggested editorial changes that would eliminate error and accepted almost all of them. There was one area in which, however, I had to stay with my own text and that regards the elders. The new Encyc. Brit. On Calvin gives long and detailed data on the elders, and since they surface so strongly in South Africa I had to keep them, but I did throw the civil enforcement onto the magistrates, as you suggested.

My view of Calvinism, in which I was brought up, has been heavily influenced by the great intellectual studies of Max Weber and R.H. Tawney, both of whom cite worldly success as an element in the interpretation that businessmen gave Calvin's doctrine. But I endeavoured to reconcile their thought with the strong recommendations you made from French and Continental sources. I hope I succeeded.

Thank you and good luck in your work.

Congenially,

Jim Michener[129]

La trame de cette lettre est entièrement perceptible en marge du rapport préalablement soumis par Mme Newcomer et que Michener a lui-même annoté de sa main. On peut lire ainsi dans la marge : *fixed* , *ok*, *good idea*, en face des remarques répertoriées par l'auteur du rapport. On y décèle à nouveau chez notre écrivain cette tendance au compromis qui cherche à concilier les thèses. Il est difficile de savoir ce qui, dans le désir de ne froisser personne, de ne choquer aucun public ou d'agir comme un écrivain désireux d'apprendre, finit par prendre le dessus. C'est peut-être une combinaison des deux qui permet à Michener de ne pas se laisser enfermer par les controverses scientifiques et/ou idéologiques et de poursuivre malgré tout la construction générale du récit. Mais les faits sont là, car sur les conseils de cette dame, le féroce portrait du marquis disparaît.

Puis vient un échange de lettres particulièrement intéressant entre Michener et Axelson, autorité reconnue en ce qui concerne la période portugaise de l'Afrique du Sud. Dans un premier temps, Axelson envoie ses commentaires à Philip Bateman qui a supervisé les contacts de l'auteur lors de son voyage de 1978. La lettre d'Axelson est accompagnée de la réponse de Michener ainsi que d'une note spécialement destinée aux archives, tapée par Michener lui-même.

Tel. 74-1704

P.O. Box 15.
Constantia
7848
3 July 1979.

[129] Archives Michener, p. 86

Dear Mr. Bateman,

Thank you for your letter of 16 June, and for having given me the privilege of reading the draft of Chapter 5 of Mr. James Michener proposed Hedge of Bitter Almond. I have always had great admiration for Mr Michener's work, and in fact the only book I took with me on a recent two months visit to the Greek islands – apart, of course, from The Blue Guide—was his Hawaï.

I have read the chapter with close attention. I am sure that the book will be another great and exciting contribution to literature. I have ventured to make a few corrections, and to suggest that a few short passages might perhaps be re-drafted; but these are trifling matters compared with the immensity of the book. I accordingly enclose the typescript copy and some comments. I apologise for the typing. I retired at the end of last year from the University of Cape Town – and how I miss my secretary, and her typewriter !

If you have any query or counter-comment to make may I ask you to be as kind as to defer them for a few weeks: I leave tomorrow for the Drakensberg, and do not expect to be back in Cape Town until about 25 July.

With best wishes, yours sincerely,

E. Axelson

Dr. Axelson is the fourth great scholar who has remarked when returning his criticisms that he has read widely in what I've done and has just recently without knowing me at all taken a book of mine on his vacation.[130]

Axelson intervient à la fois sur des questions d'ordre historique et sur des points de l'intrigue romanesque. Le rapport qu'il a envoyé à Philip Bateman compte quatre pages qui figurent également aux archives.

Silver for most of the 16th century was exported from Europe to Portuguese India for the purchase of spices. After their establishment at Macao the Portuguese acted as middlemen, exchanging Chinese silks for Japanese silver. […]

Sofala had nothing to offer in the way of refreshment, and shoal water made coasting dangerous. Portuguese ships took in fresh water, made minor repairs, and landed their sick at Moçambique, but the island was insalubrious.[…]

Was Jack taken by force? Did he and his companions offer no resistance?[131]

[130] Archives Michener, p. 86v
[131] Archives Michener, p. 94v, 95, 95v

On peut remarquer qu'il ne se formalise pas du tout des erreurs ou imprécisions historiques et qu'il limite ses commentaires à ce que ses propres connaissances sur la période portugaise lui permettent de dire. Michener, déjà flatté de voir qu'un tel personnage connaît ses romans, répond par une tentative de flatterie, mais aussi en montrant qu'il a déjà procédé à une correction.

27 September 1979

Dear Dr. Axelson,

I don't know which I appreciated most, your thoughtful comments on the manuscript or the generosity of your letter, the one to Philip Bateman who sent me a copy.

A writer like me treasures a careful, scholarly analysis of his work. I am in the midst of trying to adjust to your observations, most of which I recognized immediately for their soundness. We disagree on a few points of interpretation, and sometimes I don't have enough scholarship to comprehend fully what you've said. But on points where real error intruded, believe me I am working diligently to eliminate it.

Are you the man who found the padrao on the southern coast of SA? The one at Witwatersrand? I know your work on the Portuguese and admire what you've done. With deepest regret I've changed the locale of that big scene from Moçambique Island (which I know well) to Kilwa, which I know only from excellent photographs.

The work goes on and I trust that when it is completed people will read it for the insights I am trying to display to the non South-African citizen. People in SA itself will find the narrative a bit too simplified, I fear.

Most congenially,

Jim Michener[132]

Michener ne semble pas avoir beaucoup de talent pour les compliments, mais son chapitre sur la richesse des relations commerciales au XVème siècle entre les côtes africaines, indiennes et chinoises est assez rare dans la littérature occidentale, d'autant que l'action se déroule depuis le continent africain.

Enfin, en comparant la lettre de Bernard Magubane, universitaire sud-africain émigré aux Etats-Unis et partisan de l'ANC[133], au rapport écrit par Peter Becker sur le même sujet de Mfecane, on verra à quel point les remarques du

[132] Archives Michener, p. 87

[133] Bernard Magubane, *The Political Economy of Race and Class in South Africa*, Monthly Review Press, New York and London, 1979
Dedicated to Grandma and Grandpa, whose fireside stories about the Zulu War of 1789 and the Bambatha Rebellion of 1906 made an indelible mark on my mind, and to Ma and Pa, who sacrificed every penny to put me through school.

premier sont pratiquement ignorées dans la version finale du roman, alors que le texte est remodelé selon l'avis de Peter Becker, notamment sur la personne de Mzilikazi qui devient à son tour un tyran sanguinaire. Il semble d'ailleurs que Michener n'ait guère pris de soin dans l'élaboration définitive de son personnage car il passe en quelques pages d'un leader charismatique plutôt débonnaire à un chef assoiffé de pouvoir et prêt à toutes les violences. La lettre de B. Magubane est adressée à Errol Uys, le rapport de Peter Becker directement à Michener.

August 8, 1979

Mr. Errol Uys (Senior Editor)
Readers Digest
Pleasantville, New York 10570

Dear Errol,

I have read and reread the chapters you sent me. I agree entirely with the observation of Professor Huffman whose comments you sent me. He did his job thoroughly and my remarks are almost redundant. I liked the chapter on Zimbabwe very much. But the chapter on Macane somehow left me unhappy. Whilst acknowledging Shaka's genius and his role a nation builder, the chapter tends to focus too much on Shaka's cruelty. In fact two-thirds of the chapter gives gory details of what seem to be senseless murders. Whilst acknowledging Shaka's 'cruelty', it would help if more emphasis were placed on the circumstances of the late 18th century. The pressure of white colonists from the South, the growth of African population, the inability of the African mode of production, based as it was on cattle raising to satisfy the needs of the people; all put tremendous pressure on the land and created many contradictions which had to be resolved somehow. It is the resolution of these contradictions that Shaka was engaged in.

Throughout history, when individuals are called upon to move society forward, some excesses occur. Shaka has rightly been called the Black Napoleon, because what he did for the Zulu Nation is comparable to what Napoleon did for the French. Shaka's army and the discipline he imposed has been compared to that of the Spartans, and rightly so. The point is that what Shaka did is what Caesar did for the Romans, etc. Therefore his cruelty ought at least to be put in comparative perspective. The last pages do redeem Shaka, but rather too late.

African heroes have been subjected to a lot of calumny in the past and a novel written in the last decades of the 20th century ought to be sensitive to the changes that have taken place. Among Africans, Shaka is held in highest esteem despite his 'cruelties'. He dealt honestly with Europeans who came to his kingdom. He appreciated their knowledge, and wanted to learn from them, but they were not always honest with him. What the diaries of Fynn say ought to be taken with a grain of salt.

Shaka's youth is dealt with rather perfunctorily. Shaka showed his ability for leadership early in his youth. He is said to have single-handedly killed a lion and to have performed many other heroic acts, which proved to people that he was destined

to rule. The point I am making is that too much emphasis is placed on Shaka's so-called homosexual tendencies, and every weakness is attributed to his sexual difficulties. These individual weaknesses are compensated however, by the monumental task that history had set forth for Shaka – the historical task that he was not afraid to confront squarely.

There are many phrases scattered throughout the manuscript that I find difficult to swallow. The following are just examples:

IX - 49 'When Shaka spoke the earth seemed to cringe in apprehension of what terrible thing he might do next.'
'Shaka was a scheming, violent man.'

IX - 53 'crushed with clubs'

'with many pregnant women and their men being killed in his presence for the crime of having thought of something other than grief'

Some questions in Chapter IX-54 : Fynn is supposed to have seen 7,000 dead corpses -is this a historical fact? To me this seems exaggerated. Given the size of the zulu population that is a lot to be killed!

IX - 54 'Shaka would not embrace his general' –that is not customary in Zulu society.

Africa is describe as 'a dark continent' –IV-1. Why ? What is so dark about it ? It is the deeds of white colonists that are dark to me.

Other points that need attention are the following:

IV - 5 I do not think that an old man would throw 'his right arm about the Chief's shoulders'. That is more of a western gesture than an African. They would shake hands and the old man would rest one of his hands on his staff and put his other hand on the first hand and rest his chin on both –depending of course on the length of the staff. The staff would depend on the height of the old man. But the staff was carried for purposes of helping one walk.

IV - 10 'Making bricks and dressing stone' -does not fit into culture of the times.

IV - 11 the phrase 'after the former had developed into human beings they scattered over the face of Central Africa' is jarring and distorts evolutionary theory. Who are the 'near men'? When the writer says that they had developed into human beings what does he mean, exactly? One gets the impression each human population developed independently from pre-human ancestors.

IV - 12 I do not understand what 'an improved language' means. Language reflects the society's stage of social and economic development. When he refers to the 'primitive' is he using the word in an anthropological sense -or in a colloquial

sense? Africans react negatively to the word because of its abuse which suggests that they were a stage below other human groups.

IV - 15 When he talks about the Khoisan it sounds more as if he is talking about the Nama (Bushmen). Why I say this is because the Khoikhan had domesticated cattle and sheep.

IV - 30 Were there any flags at the time of the Zimbabwe Empire?

IX - 3 Check

IX - 23 O.K. the prefixes.

In your letter you raised the question of whether the designation 'King' or 'Chief' should be used on p.I. I am not quite sure. It seems as if the words 'King' or 'Chief' when referring to Africans are used carelessly depending on the writer's ideological position. In the Zulu hierarchy first was

Inkosi	-	King
Induna Nkulu	-	Paramount King
Induna	-	Chief

I have never been able to make out why Sobhuza should be called 'King' and his Zulu counterpart called 'chief'? But in this instance I would use chief rather than King!

The problem with reading just chapters is that they are out of context, and my criticism may not be warranted if I had read the whole book.

Best wishes,

Bernard Magubane[134]

En ce qui concerne le rapport de Peter Becker, les archives de Greeley ne contiennent pas de lettre introductive, et l'on n'en citera ici que quelques remarques afin de bien montrer l'influence déterminante qu'il a eue sur le portrait définitif de Mzilikazi dans le roman.

To : James A. Michener

From : Peter Becker

<u>Comments on manuscript</u>

[134] Archives Michener, pp. 92-4

P. 48. (2) '…Mzilikazi…and train him for the kingship'. The historical facts are contrary to this statement (I hope you don't mind my pointing this out to you in case you have read a wrong account of this stage of Mzilikazi's career)
Shaka would never have wanted Mzilikazi back except as a prisoner or a corpse. In actual fact he was determined to hunt Mzilikazi down, and would probably have done so had he, Shaka, not been assassinated in 1828.

Mzilikazi at this stage of his career was a most active and formidable warrior; it was only in later life that he became inactive, and as the result of excessive eating and over-indulgence in alcohol, became obese. While in the Northern Transvaal he was still a fine figure of a man, and although he had a high-pitched voice he was never effeminate. Throughout his career, including his declining years he was a strong leader, feared as much as Shaka in KwaZulu.

'But I hate battle. I want no more killing'. Just the opposite. Mzilikazi was at the height of his reign of terror, an arch-killer at the time. Indeed he wrought havoc among the Sotho-speaking tribes from the moment he left Kwa Zulu until his dispersal by the Boers in 1837.

Perhaps you intend Mzilikazi to have deceived Nxumalo. If so, the idea is an excellent one, because Mzilikazi was expert at duplicity. I would suggest emphasizing this thought. (For reference : my biography of Mzilikazi -Path of blood- The rise and Conquests of Mzilikazi Founder of the Matabele.

P. 68. (1) The prime reason for killing, especially the youths and children, was his [Shaka] fear of their revenge when they grew into manhood in years to come.

With Best wishes,

Peter Becker[135]

La lettre la plus marquée idéologiquement, c'est-à-dire la moins argumentée scientifiquement, provient du professeur D.J. van Zyl, particulièrement connu pour son parti pris afrikaner et nationaliste. Elle montre également que son auteur a accordé une importance toute relative à l'examen du chapitre qui lui a été soumis et c'est sans doute le reflet de son opinion sur l'idée de réaliser un roman historique sur l'histoire de l'Afrique du Sud. La lettre comporte quelques fautes, mais c'est l'un des ouvrages de l'auteur qui se trouve à la fois à la bibliothèque de l'université et dans le centre de documentation d'un lycée de Rennes.

13 November 1979

Mr Philip Bateman
A734 San Martini Gardens
Queen Victoria Street
Cape Town
8001

[135] Archives Michener, 96-8

Dear Mr. Bateman

Thank you very much for your letter of the 18th June, 1979. I am sorry that it took me so long to react, but my duties, amongst a lot other things, as administrative head of our department and my involvement in numerous obligations in connection with the tercentenary celebration of Stellenbosch, made it absolutely impossible to reply earlier.

Anyway for what it is worth in this late stage I would like to comment on certain aspects of the enclosed chapter of the Trekboers. By the way, there are certain pages and sections missing, for example pp. 13,14, parts between pp. 28 and 31, a part between p. 77 and p. 78 and p. 120.

In the whole it was very interesting reading material. My impression is that a lot of reading has been done before the author, with certain historical facts as the basis, set his imagination at work.

Naturally there are certain shortcomings. I don't think that the general picture the author sketches of the trekboere is always acceptable. The trekboere in general were very religious, friendly and law-abiding people. There were exceptions in this regard. But the problem is that after I have read this chapter the trekboere emerges as a lawless group of people, immoral, with no respect for God and religion, in some cases using their religious convictions as motivation to murder Bushmen and Xhosas. There were certainly some trekboers who were guilty of some of these shortcomings and atrocities but they were the exceptions. On the other hand the Bushmen and Xhosas were as much as the Trekboers to blame for the atrocities on the eastern border.

As far as I know from the documentary sources there are no prove that trekboere ever plundered ships (pp. 64-65) and were driven by ther religious convictions to murder Bushmen (pp. 92-94). The Trekboer-Bushmen-relationship were very complicated, the trekboere sometimes overreacting to the extreme cruelties perpetrated by the Bushmen.

Apart from these, it is very interesting chapter, especially the last few pages which give a very balanced view of the trekboere.

Yours sincerely,

Prof. D.J. van Zyl[136]

Les commentaires retrouvés dans les archives personnelles de Errol Lincoln Uys complètent ceux de Greeley. Ils émanent soit des mêmes chercheurs ou autorités, soit d'autres experts. Il est d'ailleurs possible que ni Michener ni Uys n'ait eu la totalité des rapports entre les mains à un moment donné. Mais là encore il est intéressant de les citer le plus largement possible afin de mieux cerner le travail final d'élaboration du manuscrit qui devient un

[136] Archives Michener, p. 99

travail de plus en plus idéologique au fur et à mesure que des avis extérieurs ont été prononcés et où il faut choisir dans ce qui doit être maintenu ou modifier.

Pour le chapitre sur Zimbabwe, Uys dispose du rapport du professeur Huffman, directeur du département d'archéologie à l'université du Witwatersrand. Il n'a pas été possible de retrouver la lettre qui certainement accompagnait ce rapport. Dans la mesure où il s'étend sur quatre pages, nous ne citerons que les passages particulièrement problématiques pour le roman, et qui bien souvent ont été soulignés par d'autres comme tels.

> It is a myth that Bushmen were used as miners. All the skeletons examined by competent anatomists have been Negro. Portuguese documents also make it clear that Blacks were the miners.
>
> I think it most unlikely that Nxumalo would have been put onto the construction gang. Other than transportation, quarrying and wall building were probably the tasks of semi-specialists, if not specialists. Moreover, if Nxumalo had been earmarked for attention; it was for political reason -because it would help secure the allegiance of his home district- and he would have been considered a member of the elite.
>
> Zimbabwe's decline was due to resource depletion, in particular fire wood and cultivable soil. Zimbabwe is probably too old to have reliable oral traditions, and the 'salt' explanation has no specific validity: it is probably a commonly used answer for several different things. The hypothesis that the last king at Zimbabwe was the first Monomatapa is completely wrong. The Monomatapa empire probably grew out of a provincial centre established before the abandonment of Great Zimbabwe. At any rate, the Dande was not occupied by the Monomatapa until about AD 1600. The next capital after Zimbabwe was Khami, just outside Bulawayo. If Zimbabwe had +- 11000 people, Khami had 6000, and it was the direct outgrowth in terms of architecture, pottery and settlement pattern.
>
> I know Garlake presents the opposite view, but it is based on the imagination of an European historian, not historically reliable evidence[137].

Les comptes rendus sur le chapitre des Missionnaires sont très révélateurs de la distance que les experts consultés ont souhaité garder avec le roman final. Ils émanent du professeur Kapp, et de Christopher Saunders.

> Dear Mr Bateman,
>
> I am returning the manuscript with my comments. I have divided this into two parts: general comment and specific issues raised in the text. Would you inform me of the book's eventual title and date of publication?

[137] Archives Uys (rapports)

Yours sincerely,

Prof. Ph Kapp

General Comment

1 I do not know how historically true this book is intended to be. I presume the characters are not to be representatives of the people who actually lived. Dr Keer is most probably intended to be Dr John Philip. But most of the facts regarding him does not fit Dr Philip while some other facts creates the impression that he is actually Dr Philip. An example of the latter is the condemnation of missionaries contracting mixed marriages. Hillary Saltwood seems to represent James Read. But James Read was a far more feeble personality and his coloured wife really a nonentity – a Hottentot not a Slave. If these two main characters are to represent a more or less true picture of the missionaries named, the text needs very serious corrections.

2 I am not acquainted with the scope of the book but the chapter on the missionaries end rather abruptly at circa 1830 when the really important events in the missionary field only starts.

Specific comments
[…]

4 p.33 The Black Circuit did not result from the publication of a book or pamphlet. This is the sort of confusion referred to in my general comment. The book referred to seems to represent Dr John Philip's Researches in South Africa published in 1828. The Black Circuit resulted from a personal letter of James Read which William Wilberforce passed on to the British government. Independent of this action the charges in Read's letter were brought to the attention of the Cape government who had already decided to introduce a new court system –the circuit court. While the three judges -all Dutch not English as stated- were on circuit in the eastern Cape, they received additional instructions to investigate these charges. It is wrong therefore to write of the public reaction at the Cape 'practically the entire population combined to defend South Africa's reputation'. This actually refers to the public reaction to Philip's Researches. It is also wrong to quote 'and before long commissions were on their way to the Cape'. The Commission of Enquiry was sent to the Cape in 1822 to investigate ways and means of transforming the Cape into a true English colony. The Black circuit sat at Uitenhage not Graaf-Reinet.

5 p. 50 Completely wrong. The Church did not outlaw the frontier farmers or the trekboers. The Church later condemned the Great Trek and perhaps this is the origin of the confusion. […][138]

Quant à la lettre de C. Saunders, elle ne laisse aucun doute sur l'opinion de celui-ci sur le caractère pour le moins dilettante du livre.

[138] Archives Uys (Les fautes sont de l'auteur de la lettre)

History department,
University of Cape Town,
Rondebosch, 7700.

19 May 1979

Dear Mr Bateman,

I enclose ch..VIII of Mr Michener's manuscript.
My main criticism is that in my view an historical novel should fictionalise what actually happened while remaining true to what happened and Mr Michener's MS combines fact and fiction in a way that casts doubt on the former. This chapter combines fiction, fiction based on fact (the Reverend Keer's book published in England is clearly Philip's Researches in disguise) and fact (e.g. the 'Black Circuit'). But if you are to write about the 'Black Circuit', it seems to me you must get all your facts about that event correct. He writes that it followed the publication of Keer's book (p. 33), when the Researches was published sixteen years after the 'Black circuit'. Historically, the 'Black Circuit' was introduced for particular reasons having to do with the new British government which had taken over the Cape six years earlier. Those who know something about South African history will pick up Mr Michener's inaccuracies about the 'Black Circuit' and I would have thought this would have helped undermine the 'authenticity' of the novel.

Some small points :

p. 31 the language of an American black doesn't ring true for the interpreter
pp. 14,15: I don't think the LMS "instructed" (I.E. held classes) as suggested here
pp. 26-30: Hilary says he is going to work among the trekboers, but it becomes clear he is to work among the blacks. In fact, on the Sundays he would have met whites and Khoikhoi.

Hope these may be helpful. Please don't acknowledge me in any way as a 'consultant'.

Yours sincerely,

C.C.Saunders[139]

Le fait d'avoir maintenu la version romanesque initiale aboutit à une conclusion politique différente de celle que l'on peut tirer si l'on replace les faits dans l'ordre chronologique comme le souligne Saunders. Dans la version romanesque de *L'Alliance,* il est ainsi sous-entendu que c'est le militantisme des missionnaires, aussi agaçant soit-il par ailleurs, qui a contribué à la fin de l'esclavage. C'est donner la part belle à l'Eglise, même si le jugement moral sur Keer est sans complaisance et respire l'hypocrisie.

[139] Archives Uys

En ce qui concerne le chapitre sur la guerre anglo-boer, Bateman estime que les deux personnes consultées, Fiona Barbour et Benjamin Christopher sont les deux meilleurs spécialistes sud-africains de la question, et il conseille donc d'attacher un soin tout particulier à leurs comptes rendus.

7th november, 1979

Dear Philip,

I am sorry I have taken some time to peruse James Michener's draft chapter. Eileen and I have been to Malawi, and in recent weeks our hands have been rather full.

I have made certain minor corrections and suggestions which could perhaps be helpful. I appreciate that the book will not be a history, but I do believe that when an historical event or happening is mentioned the facts should, as far as possible, be correct.

I am not happy with the section dealing with the Concentration camps. Circumstances rather forced them on the British. General Louis Botha did in fact ask that care be taken of the women and children. I would agree that medical supplies and food were limited, but starvation an a grand scale is questionable. The tent and other accommodation was indeed poor.

The Boers living in small family units in the veld, and trekking on from place to place did not have sanitation problems. When however large numbers were concentrated in camps difficulties were bound to arise, as the burghers did not know how to care for themselves. The principal causes of death were dysentery and enteric fever (typhoid). Water supplies were bad. Inoculation against typhoid was unknown. Thousands of British soldiers died during the war from the same disease. I would estimate 1500 in and about Ladysmith alone.

I have enjoyed reading the chapter and do appreciate your asking me to have a look at it.

We hope we will see you whenever you pass this way. Eileen and I send our best wishes to James A. Michener and of course to you.

Yours sincerely,

Benjamin Christopher[140]

[140] Archives Uys

9 November 1979

Dear Philip,

It is difficult to do any justice to Mr. Michener's manuscript with the time at my disposal. I usually have to undertake such things in the evening or over weekends but this has been impossible these last six weeks, and working hours are even worse.

What comments follow, therefore, are cursory and negative, as time permits nothing usefully constructive. Basically, I am unhappy about the whole 'feel' of the chapter -names, dialogue, details. It sounds phony, but possibly if the book is not intended for the S.A. market this is regarded as irrelevant? […]

(25) the whole Buller picture is an unbelievable caricature. For a more accurate portrayal see Packenham's 'Anglo Boer War' volume. The presentation is so warped here that it would be a waste of time commenting in detail -battles, dialogue, everything needs drastic revision if it is to be credible. […]

Having gone at speed through the chapter, I really feel that there is very little that I can contribute. When one 'uses' history in this way, mixing facts with fiction, one cannot check for 'right' or 'wrong'. Other details, like places of blockhouses along rivers, would take more time than I at present have available. I do feel that several sections are extremely warped in their presentation, notably the portrayal of Buller, and the description of the concentration camp. I can only refer you to two of the latest, and best researched volumes, S. Spies ('Methods of barbarism' 1978, Cape Town, Human & Rousseau) and Thomas Pachenham's 'The Boer War' 1979.

For concentration camps, see also A.C. Martin 'The concentration Camps 1900-1902' 1957, Cape Town, Howard TIMMINS.

Names and dialogue often to me sound phony ; I don't know how much this matters? The use of 'Commando' and 'General' in relation to Venloo and de Groot are also totally misleading.

Otherwise I think that I am the wrong person to comment. The contrivance of adding a fictional character to a well known factual happening, or substituting one for a historical celebrity, I personally find irritating but it would presumably not worry those who don't know the true story. To me the chapter gives little real 'feel' of the war, but here again I suspect that I am the wrong person to ask, as apart from anything else I find odd the whole system of roughing out a plot and then leaving others to sort out the details. Or am I misjudging Michener most unfairly ? I'm more used to dealing with historical researches than novelists!

Sorry that I can't offer more.

Best regards,

(Miss) F.M. Barbour[141]

[141] Arcives Uys

2 - Michener, lecteur des rapports d'experts

Un passage de *L'Alliance* est consacré au problème de la vérité dans le domaine de la science. Il s'agit du moment où Frank Saltwood est envoyé par Cecil Rhodes pour rendre compte de l'origine de Zimbabwe. Il est clairement suggéré au jeune Saltwood de trouver coûte que coûte une autre explication que celle d'une civilisation noire ayant donné naissance aux mystérieuses constructions du site, afin de justifier l'entreprise impérialiste sur la région, qui, plongée dans les ténèbres des sauvages Matabele, ne réclamait que l'œuvre civilisatrice des industriels de la mine. Par un phénomène d'autocensure que Michener a une certaine facilité à raconter, Frank décide de mentir sur ce qu'il découvre dans le seul but de ne pas déplaire et de produire la caution intellectuelle que l'on attend de lui. Les scrupules moraux de Frank sont expédiés en quelques lignes. Même si l'objectif du passage est de montrer que les interprétations historiques de l'origine de Zimbabwe ont longtemps été dictées par les préjugés d'historiens occidentaux, eux-mêmes produits par des impératifs économiques, ces phrases laissent une très mauvaise impression sur un personnage qui apparaît de façon plutôt positive dans le roman.

> But when the wagons were packed, and the last photograph taken, and the antelope shot for the food supply, Frank returned to the ruins alone, sickened by the shameful thing he had done, this profanation of everything he had learned at Oriel: 'A man must be true to the facts, and if the facts disprove his preconceptions, he must change his preconceptions, not the facts.' […]
>
> Back in his tent as it was about to be folded, he looked at his report and was tempted to destroy it, but he was restrained by the fact that Mr.Rhodes would like it in its present form and would be most distressed if he, Frank, modified it in accordance with his final discovery: I know what the truth is. Does what Mr. Rhodes thinks do any harm? And he carefully filed the papers that would set the intellectual patterns for the next eighty years. Zimbabwe had been stolen from the Blacks[142].

Mais la vérité demeure une notion tout à fait relative, qui, comme un astéroïde évoluant autour d'un astre plus gros, se déforme en fonction de la distance et sous l'effet de la force d'attraction. Ce qui arrive à Frank a le mérite de montrer cette emprise des pressions extérieures, et il peut être instructif de rapprocher la facilité avec laquelle le personnage y succombe (alors même que les conséquences en sont dénoncées) de celle que Michener a lui-même manifestée au moins en une occasion d'après son autobiographie. En effet, peu de temps après avoir gagné le prix Pulitzer, le magazine *Life* lui a proposé de rédiger un essai sur une vingtaine d'écrivains ayant abordé le thème de la guerre. Parmi les auteurs que Michener a voulu mettre en lumière dans cet essai, l'un d'entre eux a été fermement refusé, malgré son prix Nobel, en raison d'un vieux conflit avec la famille de l'éditeur et d'un soupçon de sympathies

[142] *The Covenant*, op. cit., pp 776-7

communistes[143]. Il s'agit de Pearl Buck, originaire de la même petite ville de Doylestown et amie de Michener. Ce dernier précise qu'il s'est excusé d'avoir dû obtempérer et que Pearl Buck n'y a pas accordé d'importance, mais c'est tout de même un trait de caractère, une marque de ce à quoi Michener pouvait consentir. Dans un autre passage de son autobiographie il aborde à nouveau cette question de l'autocensure parce qu'il y fait référence aux dangers de procès pour diffamation et aux procédés pour y remédier. Michener raconte une anecdote au sujet d'un article qui ridiculise son livre sur l'Afghanistan pour avoir parlé d'un personnage dont la fonction est d'être l'attaché pour les questions navales de l'ambassade américaine sur place. Le critique pointilleux est à son tour ridiculisé parce que ce subterfuge a été élaboré en présence d'un avocat qui s'inquiétait des conséquences possibles pour l'auteur s'il était question d'un véritable attaché d'ambassade. Choisir un attaché des questions navales dans un pays qui ne dispose pas de marine militaire parce qu'il n'a pas de frontière maritime était une astuce et non une grossière erreur due à l'ignorance.[144] Michener ne fait d'ailleurs nulle part l'apologie du mensonge, bien au contraire, et tenter de démêler les fils du roman selon une grille de lecture du vrai et du faux ne peut pas épuiser son sens. D'une part parce que les vérités historiques sont indissociables des points de vue idéologiques adoptés, et d'autre part parce que cela masquerait les objectifs romanesques du livre.

Or il se trouve que sur ces objectifs justement, Michener a laissé plusieurs éléments permettant de préciser ses conceptions. Une lettre datée du 16 décembre 1978, alors qu'une moitié du livre a déjà été rédigée, est l'occasion de tout un développement sur les rapports étroits entre la fiction, la réalité historique et le point de vue idéologique de l'auteur. Michener vient en effet de lire le livre de Alan Paton, *Hofmeyr*. Cette lecture l'a bouleversé à plus d'un titre et il explique les efforts qu'il doit faire pour ne pas coller trop près à cette histoire réelle, pour en dégager plutôt le sens politique.

> [reading Alan Paton's Hofmey] was a shattering experience for which I was quite unprepared. […]
>
> His story was so pathetic, not because of its personal character but because of the manner in which it epitomized so much of recent history. He saw so clearly what had to be done, and he was brutally handled for having seen it. I thought on the way SA has abused and dismissed some of its greatest sons, Afrikaners all: Smuts, Hofmyer, Naudé. And always not for anything overt they did but for the sin of having individualistic ideas against which the hordes protested.
>
> I was severely shaken by this experience because it hit me just as I was preparing myself for Chapter XII and the education of Detlev. It seemed for a while as if I would have to poise Detlev against Hofmyer ---which is a sterling idea--- but I

[143] *The World Is My Home*, op. cit., p. 407
[144] *Ibid*., p. 593

> rejected it because I am writing not history but arbitrary fiction, and to use someone like Hofmyer would be to distort the artistic weight of Chapter XII. But the rejection of the man, and of men like him, even though they do not appear in the book, is salient to what I am trying to say in Chapter XII. So the savage experience will serve its creative use, but it was a shocker, coming as it did when I was engaged in other matters[145].

Dans l'ordre des priorités, nous pouvons donc reconstruire le tableau comme suit : le roman existe sur un fond historique et tendu vers un but idéologique. La difficulté pour l'auteur est de s'imprégner d'une histoire qui n'est pas la sienne tout en prenant suffisamment de distance avec cette histoire de manière à ce que le livre final ne fonctionne pas comme un manuel scolaire mais comme un véritable roman évoluant dans la fiction historique. Dans la mesure où plusieurs personnes fournissent des références historiques et culturelles à Michener, qu'il y a tout un travail de recherche de sources et de commentaires, l'auteur doit rappeler à plusieurs reprises la primauté de la fiction de manière à ne pas laisser l'intrigue choir dans la relation plate et compliquée de l'histoire réelle. Ainsi, le 17 avril 1979, il écrit à Errol Uys au sujet du chapitre sur les Trekboers.

> Herewith the hard-worked first draft of the important Chapter VII. I like the way it swings along, but am aware that there's been heavy compression, and I don't want to extend its length very much.
>
> Historically, this is a most important chapter, covering a whole century, so keep in mind the coverage we seek dramatically and ought to consider historically. But I do not want to write a history[146].

On peut considérer que ces rappels sont tout autant destinés à Uys, Bateman ou aux éditeurs qu'à Michener lui-même qui doit recourir à une sorte d'imprécation de manière à ne pas dévier du chemin littéraire poursuivi. Un échange de notes entre Uys et l'auteur est symptomatique de l'effort constant réalisé pour ne pas se laisser piéger par une surabondance d'informations historiques avérées, par des chronologies et des discussions trop pointues sur des controverses de spécialistes. La première note est, selon une méthode tout à fait propre à Michener qui n'utilisait ni post-it ni stylo, un carré de papier dactylographié, collé sur le devant d'une lettre envoyée au destinataire désiré.

---

[145] Archives Michener, p.200v
On peut malgré tout remarquer que cette biographie occulte complètement certains développements de l'actualité contemporaine de la vie d'Hofmeyr : alors que l'insurrection ouvrière de 1921 est réprimée par le gouvernement Smuts, Paton ne parle que d'une histoire de mœurs survenue dans l'école des Mines que dirigeait alors Hofmeyr.
Alan Paton, *Hofmeyr*, Oxford University Press, London, Toronto, Cape Town, 1964

[146] Archives Michener, p. 203v

Will you please send xerox of this chronology and letter to Philip -2 July 1979

> It is important for me and everyone to remember that I am not writing a history. I am writing a novel and have no obligation to cover all developments, and none at all unless they coincide with my purposes and send forward my narrative.
>
> Consequently, only about ¼ of the specific dates listed here will be utilized in the story; what ones I don't now know. But this is the framework.[147]

Le 27 juillet, Uys répond de manière ironique à cette note dans un commentaire de la chronologie que Michener a proposée pour la période 1904-1966. A la date 1914, il fait une parenthèse et écrit :

> (By the way, I fully appreciate your little memo that you haven't got an obligation to cover all developments, and none at all unless they keep the story moving! We'd be busy for 10 years! And even when one does select a target area, selection is needed. A little example of the type of complication I'm trying to avoid in research: Slagter's Nek: In The Afrikaner's Interpretation of South African history, F.A. Van Jaarsveld: 'This episode had practically been forgotten at the time of the Trek and was not listed by contemporary apologists as a cause of the Trek. It was only in the late 1860's that it was 'rediscovered' in the mounting British pressure on the Transvaal.')[148]

Dans une lettre datée du 29 septembre 1978, et donc très peu de temps après le voyage entrepris par l'auteur en Afrique du Sud, il est question du type de véracité que cherche à atteindre Michener. Il s'agit de la perception artistique du roman et de l'exactitude psychologique des chapitres, car l'important est de pénétrer une atmosphère, une ambiance générale, qu'elle soit suscitée par l'environnement physique du pays ou par la peinture morale et intellectuelle des personnages.

> I realize that taken in a lump they [the crucial paragraphs on the universities, the covenant, the trek, and the wagons] seem pedantic; when merged in the manuscript, they will not be. And even if they were, through lack of art on my part, I would not want to publish the novel without them. So we face the problem of making them psychologically accurate and as artistically palatable as possible. I am convinced that I can do them well, they will be the parts that will be quoted some years from now[149].

D'abord sur le plan de la méthode d'écriture, si nous avons vu que le travail préparatoire implique des recherches chronologiques et historiques, il apparaît ici que Michener dispose en premier lieu les idées politiques, les conclusions morales auxquelles il veut aboutir, et que le travail de l'écriture

[147] Archives Michener, p. 220
[148] *Ibid*., p. 217
[149] *Ibid*., p.198

romanesque va consister en une animation humaine de ces grandes idées. L'art de l'écrivain est de donner toute sa crédibilité aux motivations des personnages, à leurs choix et aux conséquences qui vont en découler. L'œuvre romanesque est au service d'un point de vue idéologique, et cet extrait de lettre est en quelque sorte une justification explicite des caractéristiques littéraires étudiées précédemment. Michener ne laisse pas ses créatures devenir maîtres du récit, elles ne sont pas objets littéraires, mais bien sujets au service d'une narration contrôlée. L'effort pour rendre la cohérence des gens et des époques est à ce titre très proche de celui entrepris par les historiens du XXème siècle qui ont façonné l'histoire des mentalités. G. Duby, qui a été indubitablement à la tête de ce mouvement, dit que l'école anglo-saxonne n'a jamais vraiment adhéré à cette nouvelle tentative d'appréhender le passé des hommes car elle la juge trop impressionniste, trop soumise à l'interprétation, en un mot trop subjective.[150] Il est intéressant de remarquer que l'écrivain qui a le plus de succès, dans la tradition anglo-saxonne, sur les sujets historiques, adopte au contraire une méthode qui cherche à rendre intelligibles les comportements sociaux du passé, à les replacer dans leurs contextes en partie grâce à la peinture des mentalités individuelles et collectives. C'est pour cette raison que Michener a essayé le plus possible de vivre dans les pays ou les régions où il a situé l'action de ses livres, afin d'y respirer l'air ambiant et d'y rencontrer des personnes vraies dans leur décor réel[151]. Il ne reste que quelques semaines en Afrique du Sud, mais Errol Uys indique à Philip Bateman, qui est chargé d'accompagner Michener, les objectifs essentiels poursuivis tout au long de ce voyage.

> Remember, what we're seeking to capture on this ' safari ' is depth, authenticity, mood, atmosphere, color. Above all, quality (both in material and people consulted). […] I'd like him to have the opportunity to overnight in a genuine cape dutch farm, to experience what it was like there. […]
>
> It's important that he meet real people, see real places. Spend time in a small, country town meeting with local Afrikaners, farmers, true descendants of the 1820 settlers. Stay in ordinary country hotels where he can sound out the locals. […] Jim Michener would far prefer to sit with coffee and rusks in a Swellendam voorkamer than some plastic palace[152].

---

[150] Conscient des limites des matériaux sur lesquels il travaille, G. Duby écrit au début de son étude sur l'An Mil: *Puisque les pièces de ce dossier sont puisées presque toutes dans des œuvres littéraires, il convient de préciser ce que celles-ci peuvent apporter aujourd'hui à la construction de l'histoire. Il est vain de les interroger sur les conditions de la vie matérielle. […] La politique se discerne plus clairement dans ces textes [mais] ils livrent très peu sur ce qui, à ce moment même, transformait de fond en comble le jeu et la répartition des pouvoirs de commandement. […] Du moins ces textes, et c'est là leur valeur principale, apportent-ils une contribution irremplaçable à l'histoire des attitudes mentales et des représentations de la psychologie collective.*
Georges Duby, *L'An Mil*, Julliard, 1974 pour la première édition
Georges Duby, *Féodalité*, Quarto Gallimard, pp. 284-7 (chapitre intitulé : *Pour une histoire des attitudes mentales*)

[151] John Kings, contacté dans le cadre de ce travail, n'a pas accepter de rencontre, mais il prétend que les autorités sud-africaines ont refusé à Michener l'autorisation de séjourner longuement en Afrique du Sud. Uys, à qui j'ai soumis cette version, n'en a jamais entendu parler et aucune archive ne permet d'accréditer cette thèse.

[152] Archives Michener, pp. 181-2

En ce qui concerne la population afrikaner, l'objectif du voyage semble avoir été atteint puisque l'on peut lire une anecdote particulièrement révélatrice de l'état d'esprit de cette communauté dans une lettre d'Errol Uys au retour de Michener.

September 14, 1978

Dear Jim,

It was good meeting with you last Saturday and hearing, first-hand of your 'Travels in Southern Africa.' I still chuckle at the thought of Vrou Hertzog, sitting thoughtful-eyed opposite James Michener, all her Afrikaner pride, prejudice and presence felt in her bosom. Then, from the lips of this volksmoeder: 'Michener ? That rhymes with Kitchener, not so?…'[153]

De la même façon, dans un petit carnet que Michener a utilisé pour prendre des notes pendant le voyage, on peut lire cette entrée à la date du 18 août 1978 :

Dr . Albert
Fantastic tirade against Blacks, Coloreds, Americans, Communists, Hippies, Liberals and bedrock conservatives. But so sweet, […] lovable man with great style. But his wife terrified me. Solid granite and convinced that god spoke through her directly[154].

La philosophie qui se dégage de la vision romanesque du monde selon Michener est celle d'une œuvre destinée à instruire et divertir. Si elle recherche une certaine crédibilité contextuelle, elle n'oublie pas la fantaisie de l'invention littéraire. Le sujet le plus richement étayé dans les archives est incontestablement la figure du général Buller, dont on apprend que l'auteur a eu beaucoup de plaisir à le caricaturer. Depuis la découverte de cette personnalité saillante, jusqu'à la fierté de son double romanesque, nous pouvons ainsi retracer l'épopée Buller dans l'aventure de *L'Alliance* et mieux mesurer ce que l'auteur attendait des rapports d'experts, la distance qu'il se permettait de conserver avec les faits[155]. Il y a tout d'abord une longue lettre de Michener adressée à sa femme ainsi qu' à plusieurs personnes concernées par le projet.

Zimbabwe, Rhodesia
8 August 1978

[153] Archives Michener, p. 190
[154] *Ibid*., p. 147
[155] Son attitude est à rapprocher des propos tenus par l'auteur de romans policiers à caractère historique Paco Ignacio Taibo II, qui, venu expliquer sa méthode de travail lors d'une conférence à Rennes en octobre 1999, disait que la créativité de l'écrivain pouvait le mieux se libérer dans les "trous" laissés par l'histoire connue. Il prenait ainsi l'exemple de toutes les biographies d'Ernest Hemingway qui, selon lui, constatent toutes un "trou" d'une semaine que personne ne sait combler. L'auteur se faisait fort de combler de façon romanesque cet intervalle entre le moment où l'on laisse Hemingway saoul dans une piscine et le moment où on le retrouve.

> Dear Errol, with carbons sent by him to Mari, Nadia, Virginia, Erskine, and Owen. Special copy to Tony.
>
> […]Recent days have thrown me strongly into the English camp, and I think I understand them moderately well. I've uncovered two sentimental favorites, General Redvers Buller, who must be the worst four-star general ever to operate, and Thomas Baines, who has captivated me with the vast number of fine paintings he did back in the 1840's. […] (I plan to use Buller, but not Baines)[156].

Dans la lettre du 14 septembre 1978 dont on a déjà cité un passage, Uys répond à la curiosité de Michener sur le personnage de Buller. (*On Gen. Sir redvers Buller V.C., G.C.B., G.C.M.B., you'll be interested – comic relief—to know that under Fiction in the N.Y. Public Library is With Buller in Natal: A Born Leader, G.A. Henty.*)[157] Puis, dans un tableau récapitulatif destiné à toute personne désireuse de relier les chapitres du livre avec les personnages et événements historiques, Michener indique en regard du chapitre intitulé *Commando* -qui deviendra *The Venloo Commando* dans la version finale- : *Spion Kop. Waterval-Boven. The concentration camp. Botha, Churchill, Gandhi were on that hill that day. And no writer would dare invent General Buller's behavior*[158]. Enfin, alors que l'essentiel du travail de Michener est achevé et qu'il ne reste que celui des correcteurs, l'auteur revient sur la question de la guerre anglo-Boer, du general Buller et explique ce qu'il a retenu du rapport de Fiona Barbour.

> Will you please send a xerox to Fiona Barbour assuring her that we have meticulously studied each of her criticisms to see if we could remove errors which displeased her. At any rate, we took her comments most seriously and Errol sided with her in most instances. He was deeply impressed by Pakenham's new treatment of the Boer War, which makes a hero of Buller, whereas all my sources, which were many, supported my interpretation. We worked hard to strike a balance and much that Fiona objected to was removed. I can't believe that Pakenham is going to be the last word on Buller[159].

Finalement, le portrait dressé dans *L'Alliance* est un compromis, une peinture suffisamment développée pour comprendre plusieurs interprétations et le chapitre donne très exactement le sentiment de la conclusion ci-dessus mentionnée. L'opinion dominante, celle de Michener, repose sur l'irresponsabilité du général britannique, mais les dialogues et situations militaires permettent de réajuster le trait. Sur cette question, le roman refuse de trancher vraiment, même si le fait de focaliser l'attention du lecteur sur un tel débat permet d'en occulter un plus dérangeant, à savoir la légitimité de cette guerre préfigurant le premier conflit mondial.

---

[156] Archives Michener, p. 129
[157] *Ibid*., p. 190v
[158] *Ibid*., p. 125
[159] *Ibid*., p. 225

En ce qui concerne les autres corrections apportées au manuscrit à l'issue des rapports d'experts, il est possible d'en donner une idée, même si une étude sérieuse dans ce domaine mériterait de confronter ligne à ligne les différentes versions du manuscrit, ce qui représenterait tout un livre. Mentionnons deux extrêmes : un chapitre radicalement révisé sur le calvinisme, un autre partiellement révisé mais qui ne change rien au fond du point de vue défendu sur le *Mfecane*. Au sujet du calvinisme, Michener a ainsi fait disparaître une sorte de note introductive au chapitre.

> It will be impossible to comprehend what is happening in Vrymeer, or in all of South Africa for that matter, unless the religious foundation of behavior is understood, and this will be inaccessible unless the structure of Calvinism is appreciated, for the religious base of South Africa is totally different from that on Brazil, the United States or New Zealand[160].

Mme Newcomer conseille de relativiser ce jugement ; cette phrase va en fait disparaître de la version définitive. Le même sort est réservé à ce que l'auteur avait écrit sur les comportements dictés par la morale calviniste et par l'époque troublée dans laquelle ces événements se développaient. Lorsque Mme Newcomer écrit : *everything about terror, oppression, spies and burnings on pages 8-9 must be toned down*, on ne retrouve effectivement plus dans la version finale des expressions du type *prowl the streets looking for miscreants*. Et Michener suit encore ses conseils sur le terrain des mœurs : *It is clear that a man would not be chopped in half in Geneva because he smiled at a pretty girl, but the Marquis is of course exaggerating*[161].

Sur le *Mfecane*, on sent l'auteur beaucoup moins à l'aise, et l'on ne saurait le blâmer totalement car si la distance avec le protestantisme est celle de quatre siècles, la distance avec l'histoire des populations noires d'Afrique du Sud n'est que d'un siècle et demi, mais entre deux civilisations séparées par l'espace et la violence de la conquête. Pour montrer que Michener est à la fois conscient que cette distance existe, tout en demeurant sur la rive occidentale du fossé qui sépare le vécu des populations, leur image d'elles-mêmes et de leur histoire, on peut indiquer les trois tentatives de début de chapitre sur le *Mfecane*.

> (1) To compare the Xhosa who created so much trouble along the Great Fish River with The Zulus whom the Boers were about to meet, is like comparing a butterfly to an eagle. For a brief period the Zulus were perhaps the most militarized nation the world has ever seen and the ablest.
> (2) To compare the Xhosa who created such constant trouble along the Great Fish River…
> (3) To compare the Xhosa who fought so bravely along the Great Fish River…[162]

[160] Première version du manuscrit, Archives Michener, Container I, folder 9
[161] Archives Michener, p. 105
[162] Première version du manuscrit, Container I, folder 9, Archives Michener

Entre la version 2 et 3, le point de vue change totalement, et Michener hésite. Finalement aucune de ces versions ne figure explicitement écrite dans le roman, mais à la lecture des passages sur les affrontements avec les Xhosa, il est possible de conclure que c'est finalement la version 2 qui a triomphé. Le message est de cette façon plus insidieux, mais il est incontestable qu'il est négatif et caricatural pour l'histoire Xhosa, tout comme il est tronqué pour l'histoire Zouloue. Michener sait s'adapter aux avis qu'il reçoit mais il ne s'éloigne pas de ses choix idéologiques fondamentaux.

3 - Les éditeurs et les autorités gouvernementales

D'autres lecteurs jouent un rôle important dans la production finale du roman : il s'agit avant tout des éditeurs[163]qui, dans le cas d'un auteur à succès comme Michener, agissent comme de véritable fabricants. Pour l'histoire particulière de *L'Alliance*, il est capital de se souvenir qu'au moment où le projet démarre à la fin des années 1970, Michener a déjà un passé littéraire, une reconnaissance incontestable auprès de l'industrie du livre. Il a auparavant longuement travaillé pour le *Reader's Digest* et est publié à cette époque par *Random House*. A la fois pour des raisons de circonstances, et parce que le sujet devenait d'une brûlante actualité, donc un potentiel intéressant, *L'Alliance* va être une sorte de *joint venture* éditoriale entre ces deux institutions. Deux catalyseurs vont, en s'associant, déclencher la réaction en chaîne qui donnera un roman de plus de 1 200 pages après vingt-quatre mois de gestation. Mais la cause première en est avant tout la situation politique en Afrique du Sud à la fin de 1976. Les émeutes de Soweto ont été violemment réprimées, l'atmosphère politique est celle de l'intervention de l'armée contre sa propre population, de l'état d'urgence, de la torture et de la répression, de la misère et de l'exploitation. Errol Lincoln Uys, ancien éditorialiste du *Star*, en connexion avec le *Reader's Digest* dans son pays, décide de s'expatrier. Le canal de cet exil est justement le *Reader's Digest* qui l'accueille aux Etats-Unis et pour qui il travaille désormais.

Quelques mois après son arrivée, c'est Tony Oursler, responsable d'édition, qui lui parle d'un projet de roman sur l'Afrique du Sud et de plusieurs pistes possibles d'écrivains à qui proposer ce projet. Or il se trouve que Errol Uys a déjà une trame de roman rédigée et que dans les jours suivant cette discussion, une rencontre est prévue entre Michener et Oursler. Les contacts se nouent, le projet de Uys est préalablement envoyé à Michener, qui, en professionnel, note immédiatement ses propres réactions à ce qu'on lui soumet, évoquant de son côté les idées qu'il mûrit depuis son premier voyage en Afrique

[163] Ce mot est employé avec son sens américain et peut donc recouvrir diverses étapes de la correction à la publication du manuscrit.

du Sud en 1971[164]. Il est assez émouvant de retrouver dans les archives la genèse d'un livre, les premières décisions, les premiers coups de cœur et enthousiasmes, car l'aventure va durer deux années entières, et si bien sûr le déclencheur est l'industrie du livre, les protagonistes vont y mettre leur énergie et leurs passions, sans compter. Voici donc en intégralité la façon dont s'est noué le début du projet. Comme toujours, c'est Michener qui est le premier à laisser une trace écrite de cette naissance. L'auteur, en plus d'une habitude bien compréhensible chez un écrivain de prendre des notes sur tout, avait incontestablement conscience de vouloir rendre son travail de création accessible à toute personne s'y intéressant. Sur son cahier d'écolier nous pouvons donc lire, en date du 15 mars 1978 :

> Two days ago, while I was working in New York on the galleys of Chesapeake, Tony Oursler called me and said it was urgent that he see me. So on a very stormy afternoon, with no hat, I walked up to the University Club and arrived positively dripping. After a quick beer, Tony surprised me by saying that he and the Digest had two experts, one in New York and One in Johannesburg, who were eager to help me if I wanted to try my hand at a large South Africa novel. For many years I have wanted to do just this, and after my last trip there drafted a fairly complete work, in a small notebook purchased in Cape Town. But nothing came of it because I had to turn to other work. It has haunted me and in various notes I have made regarding my plans this topic of a big book on Africa south of the Congo has often recurred. I do not have with me the little notebook in which I made my earlier plans[165], but an African book would be so appealing to me right now, and would so nearly settle my indecisiveness about what I want to do next that I am going to work these plans out in great detail, so that if the Digest offer seems practical, I will be in position to spring ahead. What I now have in mind is somewhat altered from what I visualized initially, some years ago, and I believe it will be better[166].

Il y a ensuite cette note enthousiaste de Tony Oursler datée du 18 avril 1978 : *I sense from Ed Thompson that a meeting of the minds is imminent. That delights my heart and soul, both of which whisper to me insistently that this book is going to be a masterpiece*[167]. A cette date Michener avait déjà eu entre les mains le plan général imaginé par Errol Uys et leur rencontre était encore à venir.

> Reader's Digest – Managing editor . Fulton Oursler, Jr.
> Pleasantville, N.Y. 10570
>
> April 19, 1978
>
> Dear Jim,

[164] Archives Michener, p. 177v
[165] Ce petit carnet de notes se trouve à Greeley : il constitue le premier élément archivé
[166] *Ibid*., p. 63
[167] *Ibid*., p. 176

I am sending under separate cover today a series of maps received from Vic van Wijk. They are both modern and incomplete, I am unhappy to report. Somehow Errol and I will have to solve the problem of showing the historical developments of the Republic by ourselves.

I am also sending the notebook which Errol put together for me when I first discussed the possibility of a book on South Africa with him. It is a pastiche, as you will see, filled with (to me) little-known facts, and glimpses of history and drama culled from many undoubtedly out-of-print sources. These bits are interspersed throughout the first 13 pages of the notebook and then tail off, because I decided to have that fateful drink with you at the University Club before Errol could complete the effort. Nonetheless, it should give you some amusement. I enjoyed, too, the chapters Errol included in the back of the notebook (not attached to the spirals); there are fascinating descriptions of Kimberley, of the discovery and cutting of the Cullinan diamond, of America's involvement in the Boer War, etc.

Finally, I have placed in the front of the notebook the combined chronology and genealogy which Errol set up to show me the possibilities of the interrelationship of major characters in such a book. You will note that the generations are shown in different colors. Reading from left to right, there are six families:

(in green) Phoenician/Arab/Iranian
(red) Afrikaner
(blue) Xhosa
(pencil) American
(second green) English
(brown) Zulu

All of this, of course, was done before I had any real hope of securing your interest, and I'm sending this -and anything in the future- in the full understanding that you may wish to disregard it entirely ! The same is true of my own thoughts, which you were kind enough to ask me to send on to you whenever inspiration strikes. At present, only a few points have surfaced.

I do feel strongly that both the Xhosa (pop. 4,000,000) and the Zulus (pop. 4,500,000) should be part of the book -if only, as Errol remarked, because the future will probably be theirs.

I think your book will be a diamond itself, flashing with narrative fire from many facets. You know your powers as a writer. I know them as one of your devoted readers. I remember your saying at the River Club that you wanted to avoid 'excursions'; I think you were referring, rightly, to Natal. But a little later you said that you didn't think you would cover Kimberley. You probably have thought it all through, and even though Kimberley seems pretty directly part of your Cape Town-Zimbabwe 'axis', there may be no reason to make Kimberley part of your story.

But I do hope the story of a diamond mine -discovery, owners, the men who work it, the international power it engenders, etc. --- becomes a major facet of your narrative. (I was fascinated to learn from Errol's notebook that 3 000 women lived 1200 feet under the earth in the Kimberley tunnels during the Boer War, never knowing day from night.)

> Forgive this ragged bag of fugitive thoughts. No need to reply.
> Write or call when you need assistance.
>
> With every good wish to you and Mari.
>
> Tony[168]

Sur le strict terrain des affaires, nous avons également la version de Michener, intéressante parce qu'il accorde une totale confiance à ceux qui gèrent les contrats pour lui, et ne se mêle pas directement des négociations en cours. C'est sans doute le reflet, tout comme certaines expressions flatteuses de Oursler le laissent entendre, d'un rapport marchand équilibré entre Michener et ses maisons d'édition : il fait vendre et peut donc s'attendre à obtenir toutes les facilités pour ce qu'il entreprend, et à plus forte raison pour ce qu'on lui propose d'entreprendre comme cela a été le cas pour *L'Alliance.*

> I therefore think it prudent that Uys and I meet as soon as possible, down here in Maryland, to spend seven or eight days together wrestling with big ideas. I think also that it would be most productive if Oursler were to join us for the beginning of these talks, but if that is not convenient, he could come in at almost any point. To that end, I hope that with the receipt of this letter you will take immediate steps to arrange some kind of work period, with Errol bringing along as much additional material as he finds convenient. […]
>
> Now I am aware that Reader's Digest and Random House have not as yet evolved any modus operandi, so that you two might be wasting your time ---and I much more so, for I have done little work on this idea--- should the powers fail to come to some agreement. But I deem it most unlikely that that would happen, so I think it reasonable for us to proceed with our work in anticipation of an agreement. This book could be too good to be aborted. So I am willing to risk my time if you can risk yours.[169]

En ce qui concerne l'accord entre les deux grandes sociétés, c'est à nouveau Uys qui va servir d'intermédiaire.[170] Employé par le *Reader's Digest*, il va être détaché au service de Michener, qui dédommagera en retour le *Reader's Digest* par un accord de partage des profits avec *Random House*. Michener a pris soin d'inclure dans les archives des exemplaires de ses contrats, mais tous n'y figurent pas. Les conséquences de cet accord ne seront visibles qu'à la fin des deux années de travail, comme nous le verrons plus loin. Dans la suite du projet,

[168] Archives Uys
[169] Archives Michener, p. 177v
[170] *As I said on the phone, the Digest is only peripherally involved, the main sponsor being Michener's publisher, Random House. We do, of course, have an interest in book and magazine condensation of the work*. Extrait d'une lettre de Uys à Bateman datée du 2 juin 1978, avant le voyage de Michener. Archives Michnener, p. 180v

la correspondance avec Oursler est tout à fait marginale, même s'il semble que l'on doive lui imputer l'idée du personnage américain intervenant à la fin du livre, ce qui n'est pas une mince contribution, mais est surtout la marque de fabrique d'un éditeur américain soucieux de la propagation de l'image de l'Amérique dans le monde. Dans la même lettre que ci-dessus, Michener écrit ainsi :

> I have already given some thought to Oursler's idea that an American enter the final scenes, and now I see that Uys had the same idea. There may be some value in this: a fresh figure, a new view, a premonition of the 1990's. I don't want to use the diamond melodramatically, but if it is handled in the opening chapter, and then again prior to the Boer War, there could be a way of utilizing it within the limitations I set myself. At any rate, I'm thinking about this and have so far come up with nothing. But the idea does persist, so maybe it's a good one[171].

De la même manière que Michener accepte, et recherche, l'avis de personnes qualifiées dans les domaines historiques qu'il traite par le roman, il sollicite les propositions et idées qui lui viennent des professionnels de l'édition. Il n'entretient pas avec eux de relation commerciale ou strictement technique mais plutôt des relations humaines et intellectuelles. C'est sans conteste le fruit de sa position favorable d'écrivain à succès, mais aussi le produit d'un caractère malléable, bien introduit et depuis longtemps dans les milieux du livre. Le rôle joué par Albert Erskine, éditeur chez *Random House*, illustre la souplesse de Michener à l'égard de ses éditeurs. C'est lui qui dispose du pouvoir de décider de la forme et du contenu ultimes du roman. C'est encore lui qui écrit la présentation générale du livre prévue au départ pour figurer en page de garde, qui sera finalement retirée, mais qui donne une bonne indication des idées développées tout au long du récit.

> The development and vicissitudes of what has become the Republic of South Africa provide the framework of this extraordinary drama of actual and fictional characters acting in a background of historical events --a narrative technique in which Mr. Michener has long been the acknowledged master. Though the main setting is the stunning landscape of Southern Africa, there are compelling/ revealing/ contributing scenes in Indonesia, France, Holland and England.
>
> The story begins 15,000 years ago with a clan of small brown people – the San, later called Bushmen—who are facing a crisis. A beautiful lake, long the center of their lives, is drying up, and they must move across a hostile African desert to seek better conditions. The hardships overcome by this intrepid band – hunters, wanderers, artists – are minor compared with what will eventually confront their descendants. Some of these are next shown in the 15th century as slaves, in the gold mines that enrich the Black empire of Zimbabwe. They are supervised by Nxumalo, who has achieved power and fortune in that great city and who is the founder of one of the three principal families in this book.

[171] *Ibid*., p. 177v

The first European settlement in South Africa is a Dutch outpost established in 1652 at the Cape of Good Hope – a dangerous headland usually bypassed for more than a century by ships sailing to and from the Far East. What begins there, several decades after the first English colonies in North America, parallels in many ways the growth of the United States, but with significant differences.

An original settler at the Cape is Willem van Doorn. Born in Java to a prominent Dutch family, he is of the first of the ten generations of Van Doorns who dominate this novel and an early contributor to the racial mixture that will later be despised and repressed. He is a pioneer in the eastward movement which spreads his family and their countrymen across the southern tip of the continent to the Indian Ocean, confident in the belief that God has elected them to take this land by any means and hold it against any opposition.

For a century and a half there is little to deter them ; the San and the Khoikhoi ('Hottentots') are destroyed or pushed aside, and other European immigrants quickly assimilated. But the end of the 18th century brings more formidable obstacles : the Boers' expansion to the east is encroaching on the territories of powerful black tribes like the Xhosa and the Zulu; and in 1795 the English occupy the Cape, soon thereafter ceded permanently to Great Britain by Holland. In the early 19th century, English settlers arrive in increasing numbers, including the Saltwoods of Salisbury, who now share the stage. It is a century of violent conflict: white against black, black against black, Dutch against English; the death and destruction on all sides are hideous. The growing hostility to English rule finally erupts in the devastating Boer War (1899-1902).

The military victory of the British is converted by the Boers into a political triumph. As the 20th century approaches its end, they have become a rich, powerful, independent nation, heedless of their European origins –Afrikaners, with their own language. They have invented and passed elaborate laws for completely controlling the vast majority population of blacks and Coloureds through the system called apartheid, which with difficulty is being opposed. Mr. Michener fully explores and clarifies apartheid by showing, through characters and action, how and why it came about and how it functions. How long it will survive remains a hotly debated question.

The Covenant is a major novel about people, real and imaginary, caught up in the march of world history – a story of adventure and heroism, love and loyalty, cruelty and betrayal. Though not without comic elements, it portrays the tragic results of wrong decisions made by fundamentally decent people in the serene belief that they are right[172].

On peut remarquer que cette tentative de résumé du livre, qui contrairement à d'autres comme dans *Chesapeake*, ne figurera pas dans l'édition finale, a été écrite fin mars 1980 (le 30 exactement), c'est-à-dire après la révision générale du manuscrit par l'éditeur. Non seulement l'idée de l'esclavage des Bushmen n'a pas été retirée comme le suggérait l'expert

[172] Archives Michener, p. 116

consulté, mais, d'après l'éditeur, cet élément est à mettre en avant pour susciter l'intérêt du lecteur. La deuxième remarque que l'on peut faire est que si le roman édité débute par la vie des Bushmen, c'est qu'il a été amputé des deux chapitres sur la formation géologique de l'Afrique du Sud et sur l'évolution des hominidés. En effet, c'est à Erskine que les lecteurs de *L'Alliance* doivent le fait de ne lire qu'un texte tronqué. Michener, qui semble avoir tenu des notes d'absolument toutes les étapes du livre, a laissé un tableau récapitulatif des suggestions faites par Erskine, chapitre par chapitre. En face des chapitres I et II, on peut lire : *Totally dropped from text*[173]. Mais ce qui n'apparaît pas dans le résumé et qui pourtant est une correction majeure, c'est la suppression de certains faits liés à l'apartheid domestique et quotidien : *drop all petty apartheid*[174] est-il indiqué. D'après la pagination indiquée, le roman a perdu environ une quarantaine de pages sur le sujet. On étudiera ces changements plus loin, mais l'on peut déjà constater qu'ils transforment l'allure générale du roman. Dans les archives de Greeley, il a été possible de consulter le manuscrit original et de constater par exemple que le chapitre sur l'apartheid devait contenir deux sous-chapitres, l'un intitulé *pettiness*, l'autre *pettiness two*. Le premier évoque la ségrégation dans les lieux publics, et le nom du personnage principal est Old Bloke, peut-être d'après Bloke Modisane , rencontré en 1972 et qui avait déclaré à Michener, selon ce que l'on peut lire dans son petit carnet : *It is not humanly possible to summarize the things we need for our advancement… But in due time we will have become so brutalized that a terrible revolt must occur. No power in the world will be able to oppose it*[175]. Toute cette partie a été supprimée et le texte de la seconde modifié.

En haut du tableau récapitulatif des suggestions, Michener indique : *The phrase below, 'Uys suggests' and 'Erskine suggests' does not mean that they did so out of the blue. Most often it was done so after long discussion and weigh of alternatives with me making the usable suggestions*[176]. Encore une fois l'auteur se montre accommodant, souple, prêt à éliminer des chapitres entiers de son livre et même des passages directement liés à l'actualité politique de l'apartheid, mais il tient à laisser la trace de son consentement volontaire à toutes ces transformations, demeurant ainsi l'autorité ultime du roman[177].

Malgré les perspectives de profits avantageux presque garantis avec la parution d'une nouvelle saga signée de Michener, Erskine ne semble pas avoir le même type de rapports obséquieux que l'on a pu deviner dans les phrases écrites par Oursler. Les documents de la main d'Erskine sont presque tous datés des

[173] Archives Michener, p. 127
[174] *Ibid*., p. 127
[175] petit carnet, Container I, folder 1
[176] *Ibid*., p. 127
[177] On peut trouver un courrier daté du 20 décembre 1979 que Michener destine à Erskine et dans lequel il encourage celui-ci à lui proposer un raccourcissement du chapitre sur l'apartheid. Archives Michener, p. 113

derniers jours de mars 1980, après les cessions de révision du manuscrit. L'un d'entre eux est une discussion très pointue sur une théorie de la langue présentée par Michener dans le roman par l'intermédiaire d'un personnage et qui lui semble complètement fausse, sources à l'appui. L'éditeur ne ménage pas son auteur et le résultat est l'abandon de ce passage dans la version définitive. Il est intéressant de reprendre l'intégralité de cette note de manière à mesurer le type de contrôle exercé sur le livre : la forme générale, le contenu politique, et intellectuel doivent se conformer à la politique éditoriale de *Random House*. La participation de l'auteur y est entièrement volontaire, et l'échange avec l'éditeur se fait sur le terrain d'une certaine complicité intellectuelle, même (et peut-être parce que) elle est sans complaisance. Michener rédige une note spéciale à l'issue de cet échange de courrier, car il se promet de revenir sur cette question de la structure linguistique du *Frisian* et regrette d'avoir perdu la bataille avec Erskine. Mais il est intéressant de remarquer qu'il a tenté de défendre son point de vue et que, dans le doute, il a consenti à s'abstenir. La lettre initiale de Michener est daté du 15 mars 1980.

Dear Albert,

When I do my six-volume study of the English language and its wild variety of forms and aptitudes, I want you to treat Frisian with more respect. Some years ago I read a very solid study which advanced all the points I made via Mrs. Saltwood and the Afrikaans expert, but I can't recall the author now.

However, I find in the new Encyclopedia Britannica two entries which refresh my imagination at least: 'Frisian, the West Germanic language most closely related to English.' And 'Frisian: From the first Old Frisian shows all of the features that distinguish English and Frisian from the other German languages.'

I doubt if Jespersen ever heard of Frisian, but recent scholars have been taking a hard look and conclude that it was the carrying agency to the islands and that a simplified German was taken over, marked by many of the characteristics which endear English to the world today.

I am now working on the theory that I am part Frisian because I love the simpler forms.

Yours.[178]

Puis vient la réponse assez cinglante de Erskine. A ce moment-là du travail, même l'en-tête du courrier est révélatrice car elle donne au document un aspect de rapport officiel et non pas de lettre personnelle.

[178] Archives Michener, p. 115v

RANDOM HOUSE, INC.

To : JAM Date : 3/31/80
From : AE
Subject : Those Frisians !

I can see from your note of 3/15 that you are not entirely convinced or happy about what we did with this topic -probably my fault, for not explaining my points more fully and spending more time in discussion. If the points about English made by Prof Pretorius (pp. XIII-75-75) really came from that solid study you don't remember the author of, I hope that before you make any public use of the points you will track down the study and recheck the contents and the credentials of the author. I respect the Frisians, all right, and Mrs. Saltwood is OK; it is Pretorius who is talking through his hat.

I have made copies of 12 pages from a fairly recent language history and 8 from Jespersen, who (see p. 36) like everybody in that field knew about the Frisians – as who wouldn't, since they are in Beowulf? But I'd forgotten that, in the 41 years since I took the course. Anyway, because of a bad index, I hadn't found his remarks when you were here. He is talking about Old English, of course. Please take the few minutes needed to read all these pages, not just what I've marked.

What the prof. says on XIII-75 is almost completely erroneous, since there is abundant evidence that Angles (who gave their name to the country) and Saxons came, and possibly some Jutes, and very likely some Frisians -all with a language so similar they could probably communicate without difficulty. But who came? 'The Frisians, that's who' And why? Because 'they were the only one stupid enough to be soldiers' -living in a society, of course, so similar to ours in the middle of this century that the really intelligent ones could go to Sweden rather than be drafted. It was not that kind in the fifth century, of course, or anything remotely resembling it.

On the following page he goes on about the Frisians' bringing 'a fine, simple language with no declension of nouns… a lot of quick, short words to replace case in adjectives and nouns.' If such a language was brought over by whomever, what happened to it after its arrival in the 5th century? Did that simple peasant language grow more and more complicated, so that by centuries 8, 9, 10, and 11, the numerous Anglo-Saxon manuscripts that exist had gotten rid of the simple in favor of the complex? So that you could not really read them now, even with a dictionary, unless that you could use a grammar that demonstrates the ten classes of nouns, masc., fem., and neut. (without regard to sex) and with 6 to 7 case endings; and with adjectives, also M, F, & N, with 8 case endings; participles inflected like adjectives –personal and demonstrative pronouns, likewise; 7 classes of strong verbs, 3 of weak—without, it is true, a subjunctive, but with an optative mood, simpler than Latin because of the use of auxiliaries to form the complicated tenses, but not too simple at that.

This language persisted until after the Norman invasion in the latter half of the 11th cent., with some modification in the 9th (in the north) because of the incoming Danes, and took another 3 or 4 centuries to become the almost entirely uninflected language the prof. thinks came in 1000 years before. But it hasn't become 'a simple

peasant language' yet, and I hope it never will; I'm sure you do too. Mrs. Saltwood knows better.

I know nothing about Afrikaans and probably never will, but the example on 76, using ons 4 times (there are only 3: is om a typo ?), makes it sound poverty-stricken compared to what it translates –which is an improbable English sentence : no one would ever say about taking guns 'We taught ourselves…' but 'We learned…' or 'We knew we must take…'

I am shocked at my own negligence about the Latin paragraph; I can't remember whether we cut it, but I hope we did, because now that I've studied it I see it is mostly wrong. Trouble is, agricolas, the accusative plural, does not mean 'by the farmer', which would be expressed by the ablative, agricola, which might also mean 'with the farmer' or 'from the farmer' or even (rarely with this particular word) 'in' or 'on'. Considerably less precise, therefore, than 'by the farmer'. Similarly, agricolam, accusative sing., does not mean 'to the farmer', which would be rendered by the dative agricolae, which might also mean 'for the farmer' and is only half as precise as either English phrase. Please believe me, I'm not posing as someone who knows Latin from 50 years ago: I just got out Silvia's book and looked these things up.

Again, this is too much; I got carried away. Forgive me.

Albert Erskine[179]

Michener, est vaincu par l'argument, mais, sous la controverse de spécialistes, affleurent deux conceptions idéologiques : l'une sur la supériorité intemporelle et toujours actuelle de l'anglais (donc aussi de ceux qui l'utilisent ?) et l'autre sur l'évolution dialectique des phénomènes historiques, y compris les phénomènes linguistiques. Michener a pris acte de sa défaite, et il rajoute, sous le texte de sa précédente lettre du 15 mars :

Regretfully, I allowed Albert to talk me out of a splendid point I was trying to make. Seems he had written a paper on certain aspects of the language as a graduate student in Louisiana years ago, and he still had his textbooks, so I didn't argue. But I've been studying Frisian for the past twenty years, and reading all the research I could lay my hands on, and I am quite satisfied that what I know is several decades ahead of what Jespersen, whom I revere, knew when he was laying down his laws. Somewhere, sometime I'll expound my Frisian theses, for I have a great faith in them[180].

Curieusement, une lettre de Michener à Uys, datée du 3 mai 1980, c'est-à-dire un mois plus tard, ne mentionne que des changements mineurs introduits par Erskine. Celui qui lui semble le plus important à communiquer à Uys est du domaine de l'intrigue romanesque.

[179] Archives Michenr, p. 118-9
[180] *Ibid.*, p. 115v

Erskine's finest contribution, among many, was to suggest that Paulus de Groot marry a specific woman instead of my just presenting her, Sybillam in later years. We studied this a long time and came up with the daughter of Theunis Nel and Ninna van Doorn, and it worked excellently. His next best was that we drop entirely the French wine man from French Hook and keep our view exclusively on Trianon. This helped[181].

Puisque enfin il est question de contrôle assez serré du manuscrit en diverses étapes de la rédaction et de l'édition, il est juste de se demander si, pour un sujet controversé sur le plan historique et brûlant sur le plan de l'actualité, l'auteur n'a pas dû de surcroît se soumettre au minimum à un contrôle de la part des "autorités compétentes" selon l'expression consacrée. Parmi les recommandations transmises à Philip Bateman par Uys, il en est une qui concerne la volonté de rester en dehors du circuit officiel du *Reader's Digest* sud-africain. L'argument étant celui de l'indépendance du projet engagé,[182] même si cette indépendance est relative puisque le livre demeure un projet de *Random House*. La première fois qu'il est question du gouvernement sud-africain, Michener écrit depuis Londres, le 15 juin 1978, dans l'attente d'un visa, mais il entend bien mener à bout ses recherches quelle que soit la réponse à sa demande.

Reader's Digest office
London, 15 June 1978

Dear Errol and Tony,

I have applied to the South African Government offices in London for a visa. They were totally noncommittal, and I can see reasons why they might not issue me one, and reasons why they might. I cannot know for thirty days, during which their computers will grind out the details, but I am working on the supposition that I will receive permission. I have therefore reserved a seat for Monday July 10, South African Airways, flight 235, departing at 18/15 at night and arriving Johannesburg 0745 the morning of Tuesday, July 11. I believe you should alert your Johannesburg office and anyone else involved, on the supposition that this schedule will maintain, but with the warning that it might not. If the visa were to be issued, but much later, I would still want to go and would clear details with your London office so that they could alert Johannesburg. If the delay were too protracted, I would have to return to the States and would abandon the idea of traveling to South Africa.

But I am so deeply involved with this project, and so convinced that I can do a first-rate and needed job that I propose to go ahead, whether the South African government grants the visa or not; which means that you two gentlemen ought to

[181] Archives Michener, p. 232v
[182] *Ibid*., p. 181

consider how we might operate in the event that I have to do all my work from America[183].

La deuxième mention du gouvernement apparaît dans l'un des cahiers d'écolier de Michener. C'est un cahier à spirales, de grande taille dans lequel il a collé toutes sortes d'informations sur l'Afrique du Sud. On y trouve des cartes, des tableaux, des statistiques, des notes, des plans de chapitres et des photos du genre de celles que les enfants collectionnaient en France dans les albums de chocolat Poulain sur les grandes découvertes ou les grands musiciens et qui ici sont des photos du panthéon historique des Afrikaners (Pretorius, Retief, etc.). Dans les premières pages de ce cahier, Michener a collé une note de sa secrétaire qui tenait à jour l'inventaire des courriers qu'elle envoyait. Huit personnes sont nommées avec leurs adresses. Trois sont des responsables du ministère de l'Information, il y a un vice amiral, un responsable des mines de Kimberley, deux responsables d'universités afrikaners et le dernier est un dirigeant du Kruger National Park[184]. Comme on peut le voir, le voyage se fait au minimum sous la bienveillance du gouvernement. La coopération a même été poussée jusqu'à arranger des rencontres avec des ressortissants sud-africains noirs sur le sol américain. Nous reviendrons plus loin sur ce qui rend ces rencontres si difficilement envisageables par les initiateurs du projet en dehors des réseaux officiels, mais Uys fait état de ses démarches auprès du consulat sud-africain aux Etats-Unis. Sa lettre est datée du 16 avril 1979, alors qu'une moitié du livre est déjà écrite. *While I was in the city, I also met with the South African consulate people and they have again promised to come up with some black people for a session. I'm still anxious to get some 'internal' views on black history*[185]. Par l'intermédiaire du consulat, Michener a pu également consulter de la documentation. Il n'existe à notre connaissance qu'une lettre de l'auteur évoquant ce type de contribution et son sujet est relativement marginal. Ainsi, à la date du 3 mars 1980, Michener écrit à Erskine et il indique incidemment : *I also had waiting for me a new deluxe publication from the South African government with Great Karoo all over the place. You might call Uys and the South African consulate on that one*[186]. Mais finalement, cette insistance sur la géographie d'un désert était peut-être ce que les autorités sud-africaines souhaitaient voir figurer dans un livre sur l'histoire de l'Afrique du Sud.[187] Quant à la bienveillance du gouvernement sur place, elle n'allait tout de même pas jusqu'à accorder un blanc-seing à toute l'entreprise. Dans une lettre

[183] Archives Michener, p. 183
[184] *Ibid*., p. 74
[185] *Ibid*., p. 203
[186] *Ibid*., p. 114v
[187] Cf. aussi à ce sujet les nombreux livres sur les paysages splendides de l'Afrique du Sud, qui, en pleine période de luttes violentes contre le régime d'apartheid ne peuvent apparaître que comme un désaveu des combats de la population et une volonté d'occulter la situation politique.

du 11 février 1980, Philip Bateman note que son courrier est ouvert, tout en trouvant des excuses à une telle pratique.

> You have no doubt read about Helen Suzman's indignation over the opening of her mail by our secret police. Of course there have been vehement denials from all quarters that they had a file on her –or anyone for that matter!—despite papers having been produced which show the file number and extracts from it. We have known for years that mail is opened and telephones are tapped. It appears to be a widespread practice. Even my humble mail from America in particular arrives at my Somerset West box number torn open at the ends, indicating that it had been inspected right inside this little country post office. In fairness to them, however, these inspections are often in search of printed pornography, an area in which the authorities appear to be obsessed[188].

A huit mois d'intervalle, Michener fait allusion à des précautions à prendre eu égard aux chapitres concernant plus directement les Afrikaners. Au tout début de la rédaction d'abord, alors qu'il est rentré d'Afrique du Sud depuis peu et que ne sont ébauchées que les grandes lignes, les points de vue qui vont apparaître dans le roman, Michener écrit à Uys, le 29 septembre 1978 : *Herewith the crucial paragraphs on the universities, the covenant, the trek, and the wagons. These are <u>not</u> to be sent to South Africa*[189]. Il n'y a pas d'explication à cet endroit, mais compte tenu de ce qui est révélé par Bateman, comme de ce que l'on trouve dans le dernier paragraphe d'une lettre du 31 mai 1979, les raisons sont aisément compréhensibles :

> I have a feeling that the Voortrekker chapter ought to be read only by you two gentlemen, or if you think it best to utilize outside help, someone not a Voortrekker or an Afrikaner monomaniac, for they would not approve some of the material. It's strongly pro-Boer and is a good prevision of the Afrikaner emerging, but it would never be enshrined in the Voortrekker monument. But of course, as always in such matters, we rely on your prudent judgment and advice[190].

Finalement, ces chapitres sont envoyés à quelques experts dont nous avons pu voir qu'ils apprécient modérément la prose de Michener, mais il est intéressant de remarquer que les dates auxquelles leur sont soumis les textes sont sans doute tardives puisque leurs réponses sont décalées dans le temps par rapport à celles concernant d'autres chapitres. Elles sont groupées dans le courant du mois de novembre 1979, alors que la session de révision du manuscrit avec Uys bat son plein. Michener, et certainement aussi sa maison d'édition, prend toute précaution pour que le livre franchisse le barrage de l'acceptation officielle sur le sol sud-africain. En confrontant deux courriers de Philip Bateman avec quelques articles de presse, il a été possible de découvrir un

[188] Archives Michener, p. 231v
[189] *Ibid*., p. 198
[190] *Ibid*., p. 207

troisième voyage de Michener en Afrique du Sud, juste avant la parution du livre dans le pays. Michener lui-même, dans ce qu'il confie aux archives ne mentionne ce voyage qu'en trois mots énigmatiques (*one short one*) au cours d'une préface à la forme condensée du roman qui doit paraître dans le *Reader's Digest*. Cette forme abrégée a d'ailleurs été conçue pour être sans controverse : *The chapters of your stirring novel that we are using are Prologue, Hedge of Bitter Almonds, Trekboers, and Voortrekkers, so our cut covers the early South African history up to 1843*[191]. Mais il a été impossible de rien trouver d'autre de la main de l'auteur sur ce court séjour qui, la presse nous l'apprend, a été particulièrement politique. Il est apparu comme une reconnaissance de fait du régime et un soutien à la partie anglophone de la population. La phrase complète de la préface dit : *I was fortunate in being able to visit the country on two extended visits [1971, 1978] and one short one*[192]. Elle est datée du 23 août 1980. La lettre manuscrite de Philip Bateman, ravi d'avoir accueilli la femme de Michener, mais désolé de n'avoir pu le revoir lui, est une preuve de ce passage éclair dans le pays. La lettre est datée du 14 juillet 1980[193]. Qu'en est-il du suivi par la presse de cette aventure éditoriale ?

4 - La presse, le public et la critique

Les archives ne contiennent pas d'articles relatant le voyage de Michener au moment où il a eu lieu. En revanche, il se trouve deux articles incriminant ce voyage et son financement éventuel par les services gouvernementaux. L'article du *Port Elizabeth Evening Post* date du 5 septembre 1980, celui du *Star* du 6 septembre 1980 et il reprend le contenu du précédent. Dans le premier, il est écrit :

> During the author's visit he opened the Festival in Grahamstown, spoke at the English for Everyman conference at the 1820 Settlers Monument and spoke out against the international anti-South African sports boycott.
>
> There have been suggestions that the Information Department partially financed the writing of the book[194].

Les deux articles citent Mr. Andries Engelbrecht, le nouveau directeur du ministère de l'Information et Michener comme éléments pour rejeter les soupçons de financement de l'entreprise romanesque. Mais c'est dans la presse américaine que l'on trouve les propos de Michener les plus clairs à ce sujet, dans un article du *Sunday Times* du 14 septembre 1980 :

---

[191] Lettre de Tanis Erdmann, *volume editor*, Archives Michener p. 115
[192] *Ibid*., p. 324
[193] *Should you be able to extend your stay, we'd all love to see you here in C.T. [Cape Town] and will do everything to make your stay a happy one*. *Ibid*., p. 234v
[194] Archives Michener, p. 306

> ‘What I can say of the South African authorities is that I have had the warmest and most proper relations,’ said Mr Michener
>
> ‘I have enjoyed my visits to your country and could not have done so if I was not well received by the Government.
>
> But in no case has the Government ever paid any part of my travel or work expenses… I have always paid my own way.
>
> The South African Government has never given me anything –not even a road map’, he said[195].

La concomitance de la publication du livre avec le voyage sud-africain de juillet 1980 et les apparitions publiques lors de cérémonie à caractère politique, montrent clairement quels gestes est prêt à faire l’auteur en direction d’un pouvoir pourtant honnis par la population noire et pauvre, comme par tous ceux qui, dans le monde, se sentaient solidaires de la lutte de cette population opprimée. Il faut noter que l’article américain du *Sunday Times* ne parle pas du voyage récent de Michener en terre d’apartheid, mais uniquement de celui entrepris avant la rédaction, dans le but de s’imprégner de la réalité sud-africaine. Il est cependant très précis sur un choix de sujets controversés abordés par le roman dont il laisse sous-entendre qu’ils sont à l’origine de la décision des autorités de faire tomber le livre sous le coup de la loi sur le *banning*. Ces sujets sont tous sélectionnés dans le chapitre sur l’apartheid. Curieusement, les articles de la presse sud-africaine parlent rarement de ce chapitre. Ils se concentrent plutôt sur l’évocation historique des Afrikaners, laissant sous-entendre de leur côté que ce sont ces sujets qui ont entraîné la décision des autorités. La première conclusion qui s’impose c’est que la presse connaît bien ses lecteurs et écrit des articles qui sont censés lui correspondre. La deuxième conclusion, dont on ne peut avoir d’assurance, mais qui est plausible, c’est le fait que cette campagne de presse a été savamment orchestrée. La censure sous l’apartheid est rythmée par la publication dans les journaux des listes d’ouvrages interdits par le gouvernement. Ils rendent public la liste des écrits censurés dans la *Government Gazette*. Ainsi trois journaux révèlent le 13 septembre 1980 que la forme condensée de *L’Alliance,* publiée par le *Reader’s Digest* est interdite puis ré-autorisée quelques jours plus tard. Cette forme condensée est symboliquement intitulée *Keepers of The Covenant* : elle est ainsi clairement adressée en priorité au public afrikaner. Dans le même numéro de la *Government Gazette*, on peut trouver l’interdiction puis la levée de l’interdiction des *Gardiens de l’Alliance* parues dans les numéros d’août et de septembre 1980[196]. Aucun dommage n’a été causé à la publication, bien au contraire, puisque le *Reader’s Digest* et les éditeurs de Michener font paraître des articles début août 1980 qui viennent conforter l’idée du succès commercial à venir de *L’Alliance*, comme la bonne assise financière et politique du *Digest* en Afrique du Sud. A une journée

[195] Archives Michener, p. 287
[196] Ces quatre journaux sont : *Cape Times*, *Pretoria News*, *Rand Daily Mail*

d'intervalle, le 7 et le 8 août 1980, on peut lire dans le *Natal Mercury* puis dans le *Rand Daily Mail* :

> A fierce scramble for the rights to James Michener's South African epic *The Covenant*, has peaked with three months still to go before publication.
>
> With a first print order of 300,000, the book has also been snapped up for condensing by the Reader's Digest and fought over by the leading book clubs.
>
> In a bidding battle, the Book of the Month Club -which normally takes Michener- was beaten by the Literary Guild, which will promote *The Covenant* as a main choice. The Ladies Home Journal has grabbed series rights, as has Families magazine.
>
> A spokesman for Random House, the publisher, declined to set a sales target, except to point out that Michener's previous work *Chesapeake* had sold close to a million hard-cover copies, and three million paperbacks[197].

Pourtant, l'information sur les contrats mirifiques occasionnés par la publication prochaine de *L'Alliance* n'est pas spécifique à cette période. Dès le 12 juin 1980, un article de la presse américaine raconte en détail la mise aux enchères des droits de ce livre dont le vainqueur est le *Literary Guild* pour la coquette somme d'un million sept cent cinquante mille dollars[198]. La presse sud-africaine avait tout loisir d'utiliser cette information avant l'enjeu de la bataille pour sa publication en Afrique du Sud.

Puis dans le *South African Financial Mail* du 22 août 1980, dans un journal qui ne s'adresse pas aux milieux populaires, pas plus qu'il ne traite en priorité de questions culturelles, on peut lire :

> Reader's Digest is spending R2,5m on a new South African HQ in Strand Street, Cape Town. The plans call for more than 5 000m² of office space, to be completed within eight months of the building start next week. Digest's Dennis Murray says the move is a substantial vote of confidence in the country. The organisation owns property in less than a third of the 14 countries in which it operates[199].

De là à faire de *L'Alliance*, le cheval de Troie de la pénétration culturelle, économique et politique des Etats-Unis, il n'y a qu'un pas que nous ne franchirons pas. Mais il faut avouer que la concordance des dates peut au moins conduire à penser que ce roman est une affaire, une entreprise littéraire qui tombe bien et qui peut avoir une utilité financière et diplomatique évidente pour les milieux dirigeants (propriétaires de journaux, magazines, et maisons d'édition ; gouvernements…). Surtout que le feuilleton avec la censure officielle est entretenu, et qu'après la version condensée, c'est au tour du roman complet

[197] Archives Michener pp.318v, 309
[198] *Ibid*., p. 373
[199] *Ibid*., p. 312

de se voir interdit de diffusion début septembre, par deux fois les 3 et 9 septembre 1980[200]. Mais comme pour le cas précédent, la censure est finalement rapidement levée, cette fois au bout d'un mois, laissant le temps à la presse américaine de rendre compte du sort injuste fait à un produit d'exportation fabriqué par l'un de ses écrivains les plus populaires. L'interdit qui frappe le roman est levé le 8 octobre 1980, et le lancement de la publication américaine a lieu en novembre 1980. De façon cynique, mais sans doute calculée par les marchands du livre, un roman qui vient de subir des démêlés avec le régime d'apartheid ne peut qu'acquérir une sorte de plus-value commerciale. Les articles de journaux mentionnés ci-dessus permettent de cerner plusieurs thèmes restreints, autour de la controverse créée par la situation juridique du livre en Afrique du Sud. Ce qui est mis en avant du contenu de l'histoire évoque soit les Afrikaners, soit un problème de classification des races. L'accent est mis sur le fait que l'auteur a longtemps étudié le sujet avant d'écrire. Des auteurs sud-africains témoignent, à leur sens, de la piètre qualité du roman qui devrait pouvoir mourir de sa belle mort, sans l'aide de la censure. La réaction officielle de Michener y est souvent citée et elle consiste à dire que la censure de son livre n'a aucune importance, alors que la censure d'auteurs sud-africains dans leur propre pays est en revanche très préjudiciable à la communauté internationale : il se place délibérément au-dessus de la mêlée et a la conviction que son roman sera reconnu comme contribution essentielle au débat, dans un délai d'une dizaine d'années[201]. Afin de couper court à toute controverse ultérieure, Michener a laissé une note pour accompagner les articles de presse sélectionnés dans les archives sur ce sujet. Il explique pourquoi il n'a pas pris la peine de lire le rapport officiel de la censure sud-africaine et le choix de son attitude générale à l'égard de ce problème.

> I have not read the report, preferring to remain ignorant of the specific charges. Long ago I decided that the South Africans would have every justification for banning the book, according to their lights, and also every prudent reason for allowing it or even encouraging it to circulate, and I said then that whichever way they opted I would not comment publicly upon their decision[202].

Ses propos sont crédibles, mais l'idée que le *banning* vite supprimé a pu être un avantage pour toutes les parties engagées dans cette publication l'est aussi. Mais les voix de la bureaucratie gouvernementale sont bien souvent impénétrables, pour peu que le pouvoir politique soit engagé dans des actions dont il sait qu'elles provoquent la colère d'une partie de la population. Ainsi, pendant longtemps, le gouvernement français a su interdire *La Question* d'Henri

---

[200] Comptes rendus dans les éditions de trois journaux du 6 septembre *: Pretoria News, The Citizen*, *Rand Daily Mail* ; ainsi que dans l'édition du 13 septembre du *Cape Argus*. Archives Michener, pp.300v, 303v, 304 et 291

[201] *Ibid*., pp. 317, 287, 288

[202] James A. Michener, *A Register of his Papers in the Swarthmore College Library*, Special Collections Department, Swarthmore College Library, p. 11

Alleg[203] alors qu'il était englué dans cette guerre d'Algérie qui ne disait pas son nom, et le gouvernement marocain a su interdire il y a quelques années le conte pour enfants *Le petit chaperon rouge* en raison de la couleur suspecte du titre. La logique est parfois difficile à trouver, si ce n'est la peur d'être emporté par une vague de contestation politique. Dans le cas de Michener, les autorités ont finalement jugé que le roman n'offrait que peu de risques d'encourager la révolte, et leur jugement est sans doute fiable sur ce terrain.

Quant au public lui-même, il se recrute dans toutes les couches moyennes-supérieures de la société. Plusieurs lettres ont été conservées dans les archives qui témoignent de l'intérêt porté par les lecteurs à l'écrivain et à ses œuvres. Connaissant la méthode de rédaction du romancier, une lectrice s'est enhardie à proposer les archives familiales d'une grand-tante, après avoir lu dans un journal que Michener commençait un roman sur l'Afrique du Sud. La réponse, envoyée par la secrétaire de Michener, Nadia Orapchuck, est intéressante à citer en raison de ce qu'elle dit sur la méthode de travail de l'écrivain. Il existe également une lettre d'une Madame van Doorn qui se demande si la lignée familiale qui porte ce nom dans le livre correspond à la sienne, ajoutant qu'il est un patronyme peu fréquent dans le pays[204].

November 15, 1980

Dear Mrs. Simpson :

Mr. Michener has been working on the West Coast for the past two weeks, and I was finally able to reach him in New York on the phone today, regarding the material you forwarded to me.

He asked me to tell you that his contract with his publisher does not permit him to use any unpublished material in research…all his work must be original, and his research authenticated.

At this writing I don't know who would be able to use it, but if I hear of somebody I will let you know.

Sincerely,

Nadia Orapchuck[205]

Bien sûr, les échos sélectionnés pour figurer dans les archives ne sont pas, pour la plupart, critiques à l'égard de Michener, exception faite de quelques courriers des lecteurs parus dans la presse sud-africaine ou américaine, qui protestent, soit sur le terrain politique, soit sur l'appréciation littéraire du roman

[203] Henri Alleg, *La Question*, éditions de Minuit, 1961
[204] Archives Michener, p. 234
[205] *Ibid*., p. 333

historique.[206] Pour soigner son image d'écrivain à la fois populaire et sérieusement documenté, on peut trouver dans le courrier laissé aux archives tout aussi bien une lettre manuscrite d'une lycéenne qui raconte avec quelle passion elle a étudié, à l'initiative de son professeur enthousiaste, le livre de Michener intitulé *Centennial*, évoquant notamment la migration vers l'ouest du pays et les rapports avec les populations indiennes. Michener a fait répondre positivement à sa demande de rencontre[207]. Mais on peut aussi trouver un courrier que l'on peut assimiler à une caution sociale et politique, émanant de l'ancien ambassadeur américain en Afrique du Sud.

The University of Oklahoma
Office of the WM. J. Crowe chair professor
Interim executive director of the
international programs center

November 6, 1996

Dear Mr. Michener,

You may recall that I wrote to you last year to comment on how useful The Covenant had been in helping me and my colleagues formulate a strategy for dismantling apartheid in South Africa. In your responding letter, you graciously offered to meet with me at a time convenient to both of us. I am grateful for your generous offer, and I hope we can get together soon. I am now retired from the Foreign Service after 34 years of rather interesting service, and have accepted two appointments at The University of Oklahoma here in Norman. One appointment is as holder of the Crowe Chair in Geopolitics and Professor of Political Science. As holder of this position, I teach a graduate seminar titled, The making of American Foreign Policy. The second appointment is as Interim Executive Director of the International Programs Center of the University of Oklahoma. The Center, now in the institution building stage, promises to be an effective mechanism for coordinating international relations activities academically, and for the public as well. For your information, I include a copy of the newly developed charter for the Center.

Now, Sir, the reason for this letter is to seek a general time frame when I might travel to Austin and meet with you. Should you agree, I would propose to discuss, inter allia, the following subjects:
South Africa in contemporary settings;
My experiences there as US Ambassador, and as US Permanent Representative to the United Nations, and as US Representative in the UN Securitry Council; and
New paths toward the making of American foreign policy.

Best regards, and I look forward to hearing from you at your convenience.

[206] Archives Michener, pp. 311, 308, 297, 376
[207] *Ibid*., pp. 235-6

Sincerely,

Edward J. Perkins[208]

En ce qui concerne le point de vue des critiques, il est aussi varié que le nombre d'auteurs d'articles sur *L'Alliance*, mais deux axes apparaissent sans surprise comme un critère de choix pour évaluer le roman. Il s'agit bien évidemment de la pertinence historique du récit et des qualités littéraires de l'ensemble. Plus rarement quelques auteurs s'aventurent à évoquer la pertinence ou non à leurs yeux des problèmes politiques contemporains soulevés par la fin sur l'avenir de l'apartheid. Tous font référence à la méthode Michener des sagas historiques retraçant le parcours fictifs de générations de personnages et à l'étendue historique du livre qui couvre des milliers d'années. Nous ne citerons que trois courts extraits de ces critiques afin de donner une idée de la variété d'opinions sur le sujet. Un extrait d'un article écrit par Dr. Mickael Heskett dans le *Houston Chronicle* du 2 novembre 1980 (1), un autre d'un article écrit par un professeur spécialiste de la guerre d'Algérie, John Talbott, paru dans le *Chicago Tribune* du 16 novembre 1980 (2), et le dernier écrit certainement par un journaliste du *New York Times*, John Leonard, dans son édition du 14 novembre 1980 (3).

> (1) A new novel from James Michener is subject to certain rigorous and ineluctable laws. It will be long, it will be a runaway bestseller and within the year upward of 2 million people will have read it. None of them will be required to bring much more to the book than a comfortable place to sit and time to spare. Michener demands little of his readers beyond perseverance because he explains everything. He is pre-eminently a pedagogical novelist.
>
> Historically, *The Covenant* is impeccable. One can quibble over a few points here and there, but it is fine history. That is important because for thousands of Americans *The Covenant* will provide their first introduction to the history and problems of South Africa. It is an exciting book but also an instructive and ultimately sobering one. Good fiction should disturb and *The Covenant* does[209].
>
> (2) The author of 'Covenant' has always known to spin a yarn, but good stories don't always add up to good novels. Historians deal with people in groups, and at that Michener is superb.
>
> But in its treatment of people as individuals –the novelist's stock in trade- 'The Covenant' is as disappointing as some of Michener's earlier work. No one speaks with a distinctive voice, or is made to belong to a particular time and culture.
>
> 'The Covenant' is an accessible history of South Africa. Readers eager to plumb the hearts of that sad , deeply troubled and potentially bloody land can turn to Alan Paton and Nadine Gordimer, South Africans and novelists.[210]

[208] Archives Michener, p. 259v
[209] *Ibid*., p. 284
[210] *Ibid*., p. 280

(3) What must be said for James A. Michener is that he wears you down. […]

After 300 pages or so the reader -this reader anyway- submits with a sigh. […] This is less fiction than it is drudgery; we are lashed on by the pedagogue who rides our shoulders. Maybe learning will be good for us.

Learn we do. Mr. Michener doesn't cheat. His personal covenant is not with God, but with the Encyclopedia. […]

Finally, of course, it commands respect. 'The Covenant' is an accessible popular history of the bottom chunk of a huge continent. But is it a novel? We learn, without feeling. Mr. Michener has done his homework, and it reads like homework[211].

Deux articles critiques sont de nature quelque peu différente dans la mesure où ils sont rédigés par des écrivains sud-africains très connus. Il s'agit d'Alan Paton dont on a vu que Michener avait apprécié les œuvres, et d'André Brink, dont il n'est question nulle part dans les archives. Chacun d'entre eux mériterait un commentaire détaillé qui serait trop long ici, mais l'on peut trouver le texte intégral de ces articles en annexe. Dans les extraits cités ci-dessus, et derrière le choix du ton -élogieux ou hautain- nous pouvons lire des vérités sur le roman de Michener, mais sur ce sujet nous laisserons la parole à l'auteur lui-même, ainsi qu'à sa femme (indirectement) et à sa secrétaire. La lettre de Michener est envoyée d'Afrique du Sud, lors de son voyage de 1978.

Bloemfontein
2 August 1978

Dearest Cookie and Dear Nadia,

[…] I am as pleased as you two ladies about the take-off of Chesapeake. It is really quite breathtaking, and to be Number One prior to publication is unheard of, but judging from the number of people in this country who have my books, someone is certainly reading them, and this delights me. As for the critics, by and large they have treated me somewhat better than I expected. If I were they, I would be outraged that a novel could land in first place even before I had a CHANCE TO APPROVE IT, AND IF IT DID, IN ABSOLUTE INDIFFERENCE TO MY critique, I would be mad as hell. I have no feeling whatever whether they praise or blast me, but believe me one can be a lot more sanctimonious and well-behaved about this if one has a pre-pub issue of 500,000. I doubt that I would be as sanguine were the total sales to be 1,800 copies. But what does amuse me is when some critics say that Michener's last book is not nearly so good as those great ones he wrote twenty-two years ago. Pint is twenty-two years ago they never [?]<u>those</u> books were so hot. Now they're classics. Twenty-two years from now, when people are still avidly reading <u>Chesapeake</u>, it too will be recognized as one of those grand old books[212].

Puis, dans la classification que l'auteur a lui-même proposée pour ses archives, on peut lire au numéro 38 :

[211] Archives Michener, p. 283
[212] *Ibid*., p. 131v

When it was decided that these papers should go to my old college, Swarthmore, the perspicacious librarian, Mr. Durkan, said that he would like to have also any documents which reported how the published book was received. This posed a problem. I never read reviews, not wishing to be deflated by bad ones or inflated by praise, so I never really know what's happening. I would never modify my approach because of what some critic said, and I receive so much increasing praise in my daily mail that I certainly need no nods of approval. So I have customarily thrown away such reviews as were sent to me. My wife, however, takes these things more personally and constructs little wax figures of any critic who speaks a word against me; she pokes hot needles into them --- and she believes that this accomplishes worthy results. These are papers sent to or collected by her[213].

Enfin, dans une lettre de Nadia Orapchuck datée du 31 octobre 1980, nous pouvons lire l'enthousiasme de la secrétaire de l'auteur pour le succès annoncé de *L'Alliance*.

October, 31, 1980

Dear Jim,

Heard today from Random House that this week The Covenant is No.1.

[…] You did it again…pre-pub and No. 1. Even the person who writes the notation at the bottom of the bestseller list in the Times said it was unprecedented when you were No. 8. Well, it seems you floor the critics and your fans keep you on top, and now the NYT wants to do a feature article on you for Sunday the 9th, Book Review. John and I each spent about 1 ½ hrs on the phone giving Michie Kakatoni the word. If it doesn't come out giant in literature it won't be because we didn't give her enough information. I think the tide is turning, and they're going to have to acknowledge you as one of the 'greats'. They're digging a little deeper into the Michener mystique and they're bound to come up with a few right answers for a change. I know this type of publicity doesn't concern you, and you'll come back at me with 'as long as people read my books…etc.' I think this is No. 10 for me and you'll just have to forgive me for letting off a little steam for the tenth time. Anyway Ms Kakatoni has a deadline of Nov. 5 and I hope you get back in time, as she would like to interview you, too[214].

Ainsi, Michener est à l'opposé de l'écrivain enfermé dans sa tour d'ivoire, non seulement parce qu'il refuse de se cantonner à des sujets intimistes, mais parce qu'il écrit avec le souci permanent du public auquel il veut s'adresser, en étroite collaboration avec les personnes responsables de la publication de ses ouvrages. Grâce à l'apport des archives, nous avons pu aussi constater à quel point *L'Alliance* est un livre façonné par de nombreuses influences extérieures. Soumis, mais en même temps stimulé par ces multiples pressions, Michener demeure maître de la rédaction du manuscrit, et il préserve l'essentiel de ses choix littéraires, philosophiques ou politiques. Mais si l'on poursuit l'examen de

[213] Archives Michener, p. 61v
[214] *Ibid.*, p. 238v

ce que révèlent les archives, notamment en ce qui concerne le développement de l'intrigue et les recherches dans le domaines historique et social, cette affirmation reste-t-elle vraie jusqu'au bout ?

5ème partie : LES AUTEURS

I - LES AUTEURS DE L ' *ALLIANCE*

De nombreuses personnes sont intervenues au cours de l'élaboration du manuscrit : Errol Uys, Philip Bateman, les éditeurs, des spécialistes scientifiques ou historiens, et, bien sûr, Michener lui-même. La question qui peut se poser est de savoir qui a véritablement écrit le roman.

1 - Philip Bateman

Philip Bateman est, comme Errol Uys, âgé d'une trentaine d'années lorsqu'il commence à collaborer au livre. Il est déjà journaliste free lance et travaille notamment pour le *Reader's Digest*. Dès que Uys, Michener et leurs employeurs respectifs ont trouvé un terrain d'entente pour la réalisation du projet, Bateman est consulté pour servir de guide éclairé à l'auteur américain durant son séjour de quelques semaines en République Sud-Africaine. La mission de Philip Bateman est clairement définie dans une lettre que lui envoie Errol Uys avant le voyage de Michener, le 2 juin 1978.

> I don't know how far you've progressed toward sorting out your commitments for that period. Our proposal would be: $3500 for July 10 to August 19 to act as legman for Jim Michener, especially on the 'historical' tour outlined below, setting up interviews, etc. In addition, a retainer of $250 per month : this will be paid with effect from receipt of this letter; first due at end of June. It will be in effect during Jim Michener's visit and for six months thereafter: Sept-March 1979. And possibly extended. This will be for either Jim Michener or myself being able to call on you to supply research material. We'd like to see material […] not over-elaborate, but also not basic. […]
>
> Your expenses will be paid during Jim Michener's visit and for the cost of providing research material -photocopying, phone calls, etc. These should be detailed and a claim submitted to SARD [South African Reader's Digest] for payment and authorization, with a duplicate to me in Pleasantville[1].

A plusieurs reprises, Michener exprime sa satisfaction pour le travail et l'aide de Bateman pendant son séjour. Ce qui ne l'empêche pas de décocher quelques traits d'humour sur son comportement. Les extraits suivants, tirés de plusieurs courriers, constituent un bon condensé de l'opinion de l'auteur sur son jeune assistant-voyageur.

> Philip Bateman is extremely knowledgeable, probably the best man possible for the job. He's tall and looks a lot like Denver Lindley. Doesn't smoke and seems to know every intellectual in SA. Has a wide acquaintance among Afrikaners and the courteousness not to goad me about Ambassador Andrew Young's latest statements, whatever they might be. Others are not so well bred[2].

[1] Archives Michener, p. 180v
[2] *Ibid*., p. 128, 19 juillet 1978

> The trip continues to go much better than anyone could have anticipated. Bateman did a fine job of organizing it, and by chance we have met with several groups who have proved exceptionally informative, including an elderly Afrikaner lady who was in the prison camps in 1900. Mind as clear as a bell and very angry with her son-in-law who kept interrupting to say, 'what she means is…' She knew what she meant[3].

> I am relieved that Mari did not marry Philip Bateman. No amount of sales or income could feed the two of you. He has the most voracious appetite I've ever seen…in a man. At breakfast he has juice, prunes, oatmeal, kippered herring, eggs, bacon, cheese, small beef steak, potatoes, peas, mince, sausage, four pieces of toast, two tins of honey and three pots of tea. At dinner he attacks the menu seriously, ordering everything on it. I mean just that. 'Bring me everything'. Piszek and I stare in wonder. But he is an admirable travelling companion, wise and witty and a joy to be with. I shall leave him with a chest full of notes[4].

> Philip Bateman was perfect for the job and he arranged extraordinary meetings. I accomplished all I hoped, and he is to be commended[5].

Le document complet des archives qui retrace l'ensemble de l'itinéraire parcouru entre le 10 juillet et le 19 août 1978 s'étend sur quarante-trois pages et ne peut être intégré à notre texte. On peut cependant donner les grandes lignes de ce voyage dans la mesure où la densité du parcours et l'orientation politique et sociale des rencontres permettent de conforter les options dégagées dans l'analyse du roman. Michener arrive à Johannesbourg où il reste trois jours. Il visite l'Africana Museum, circule un après-midi dans Soweto, rencontre le Professeur Huffman, directeur du département d'archéologie à l'université du Witwatersrand, explore une mine et son musée, participe à un tour historique de la ville et rencontre des experts en diamants de la De Beers. Le 15 juillet, il reprend l'avion pour se rendre à Cape Town. Grâce au téléphérique touristique, il gravit *Table Mountain* et peut profiter de la vue sur toute la baie du Cap. Il se promène dans différents quartiers, puis est conduit un après-midi à Stellenbosch. Toujours au Cap, il accède aux archives de la bibliothèque et visite le château. Il poursuit par la visite d'une ferme hollandaise, de *Fransch Hoek*, le coin des Huguenots. Le 19 juillet il est conduit sur des sites de l'âge de la pierre et visite un musée spécialisé sur les Bushmen. Un professeur l'entretient sur les problèmes urbains dans le pays et deux architectes le guident dans leurs reconstitutions historiques de la ville de Tulbagh (détruite en 1969 par un tremblement de terre). Le 22 juillet, il rencontre Nic van der Merwe, chef du département d'archéologie à l'université de Cape Town pour une vue d'ensemble sur la géologie de la péninsule. En se rendant à Swellendam, il s'arrête pour voir plusieurs curiosités, comme une ferme d'autruches ou une ancienne mission. Le

[3] Archives Michener, p. 129, 8 août 1978
[4] *Ibid*., p. 131v, 2 août 1978
[5] *Ibid*., p. 188v, 23 août, 1978

25 juillet, il est à Port Elizabeth où il fait connaissance avec le folklore xhosa. Il passe la journée du lendemain en compagnie de Eily Gledhill et de sa femme, descendants de colons installés en 1820. Il visite Graaf-Reinet, puis Bloemfontein et leurs musées. Il parvient le 30 juillet à Kimberley, où l'attend Fiona Barbour qui l'entretient sur l'histoire militaire de la ville. Un historien au service de la De Beers le guide vers des lieux d'extraction des diamants et il prend la route de Thaba Nchu sur les traces des Voortrekkers. Les journées des 3 et 4 août sont consacrées à des sites de batailles tels Blood River (1838) ou Ladysmith (guerre anglo-boer). Le 5 août, Michener visite le musée d'histoire culturelle de Prétoria et il parcourt la ville le lendemain. Les jours suivants, il gagne la frontière de la Rhodésie du Sud pour rejoindre le site de Zimbabwe. De retour dans le nord Transvaal, il participe à une journée de fouilles avec l'équipe de Philip Tobias. Le 13 août il visite des sites typiques de la ruée vers l'or, puis deux jours de repos sont prévus autour du lac Chrissie qui sert de toile de fond naturelle au roman. De retour à Johannesbourg, le 17 juillet, Michener passe la journée en compagnie de Peter Becker, le dernier jour étant laissé aux imprévus et aux préparatifs du départ[6].

Ce document constitue le détail des déplacements organisés. La plupart des soirées, occupées en invitations diverses, n'y sont pas mentionnées car en cours de planification au moment du rapport. Il faut se reporter au compte rendu rédigé par Philip Bateman lui-même pour avoir une meilleure idée du déroulement du voyage dans ce domaine, comme dans celui des anecdotes concernant notre écrivain itinérant. Ce compte rendu est pratiquement un inédit puisqu'il n'est connu que du cercle restreint d'une association à laquelle appartient Philip Bateman. Contacté dans le cadre de ce travail, il a eu la gentillesse de bien vouloir le communiquer. Son récit faisant partie intégrante de l'aventure romanesque de *L'Alliance*, et témoignant de la contribution essentielle de son auteur, il nous a semblé utile de le joindre dans son intégralité en annexe. Il faut cependant garder à l'esprit le fait que ce texte a été rédigé dans le but d'obtenir une affiliation à une association destinée à regrouper des individus dont le quotient intellectuel est jugé exceptionnel. Philip Bateman s'adresse donc à une élite qui définit ses propres critères d'intelligence, et son texte doit répondre aux attentes de cette communauté. Il mentionne, bien sûr, son rôle indispensable dans des domaines de recherche très variés et ses capacités à traiter de questions aussi diverses que l'anthropologie ou l'histoire contemporaine. Mais c'est en louant la vivacité d'esprit, le sérieux et l'humanité de Michener que Bateman se révèle le plus. L'insistance à parler des aspects politiques et sociaux du voyage apporte un argument supplémentaire à l'hypothèse que *L'Alliance* est l'œuvre d'un milieu social privilégié, riche et conservateur. Bateman insiste sur son sens de l'étiquette et sur ses capacités à

[6] Container I, Folder 5, Archives Michener

organiser des rencontres dans les milieux du pouvoir économique et politique. En tant qu'homme cultivé, il apprécie tout particulièrement la contribution de Philip Tobias à la compréhension de la préhistoire des hommes par exemple, mais sa reconnaissance figure sur le même plan que l'admiration devant la superbe villa des Oppenheimer ou devant les 20 000 dollars qu'Ed. Piskek consacre à l'achat d'un diamant *de la taille d' une olive*[7]. L'information majeure de ce document réside dans le fait que les voyageurs ont été soumis à la surveillance constante des services secrets du pays. Même s'il existait jusque-là un doute sérieux sur le degré d'autonomie du visiteur américain, aucune source n'était venue le confirmer. Avec l'épisode du courrier ouvert, l'existence de ce contrôle policier peut donner une idée du degré de militarisation de la société sud-africaine à l'approche des années 1980, et de ce à quoi les initiateurs du projet était prêts pour parvenir à leur fin.

Ceci dit, le travail de Philip Bateman ne s'est pas limité à celui de guide touristique bien introduit. Dans un premier temps, Bateman a constitué des dossiers intitulés *Memorandum* ou *Research Report* sur la plupart des chapitres du livre. Contrairement aux développements détaillés de Uys, ceux-ci sont concis. Dans tous les cas, Bateman cite ses sources à la fin du rapport et il lui arrive de rédiger de courts paragraphes sur des questions d'histoire. Ces rapports sont de deux types : ceux qui sont destinés à préparer la visite et le thème du jour lors du voyage, ceux qui sont envoyés par la suite, en réponse à des questions précises de Michener. Ce sont ces derniers qui sont les plus fréquents aussi bien dans les archives de Greeley que dans celles conservées par Uys. Ils sont très courts puisqu'ils ne dépassent guère une page. Les sujets abordés sont par exemple, les colons allemands, la princesse Radziwill, les prophéties et la vie de Nongquause, ou encore l'antipathie des Afrikaners à l'égard des Hollandais. Les sources y figurent toujours, et sur les questions de nature idéologique, Bateman n'hésite pas à montrer son inclination personnelle pour telle ou telle interprétation des connaissances. Ainsi, pour la question de la présence de populations noires (bantoues) aux alentours du Cap, *in historical times*[8], Bateman fait l'inventaire des recherches en cours et pose le problème en termes politiques.

> You suggest the possibility of there being indigenous blacks at the Cape – within the vicinity of the settlement- shortly after 1652. As I say, scientifically, there is no evidence for this but this certainly does not exclude the possibility. Much work is being done in the field at the moment and I suspect that there is a good chance that within the next ten years we shall have some iron age dates for the western Cape. Already Nich van der Merwe, professor of archaeology at UCT (Michener has met him) has written a semi-tongue in cheek article for Rapport or some such newspaper

[7] C'est l'expression qu'il utilise pour indiquer que l'homme d'affaires n'a pas hésité à se procurer un diamant de taille importante.
[8] Comme l'a formulé Michener dans sa question.

saying that it is possible that an iron age site could be dug up on the Parade in Cape Town one day. It is, of course, politically expedient to assume that the first meeting took place at the Great Fish towards the end of the eighteenth century in much the same way as the Arab/Zimbabwe theory was supported by the Rhodesian government until just two years ago. (Michener has discussed this one too.) […]

Because the problem is such a complex one and because there is still so much work to be done in this field, it is difficult to make a more assertive statement than the above. To give Mr. Michener a sample of the latest work, I have included photostats of the main references to the Bantu Iron Age showing work being done in the Ciskei and Transkei – which is near as you will get to the Western Cape at the moment. But as I say there is every possibility of iron age dates emerging in the Western Cape within the next few years[9].

En comparant ce passage à ce que peut écrire le professeur Lugan[10], l'un des seuls à être publiés en France comme spécialiste de l'histoire de l'Afrique du Sud dans des collections accessibles en bibliothèque publique, on verra que les informations dont disposent Michener au moment de la rédaction de son livre sont moins partiales, ou plus précisément qu'elles entendent aller à l'encontre de postulats potentiellement discriminatoires à l'égard des Noirs. Lugan choisit la position inverse. Dans un livre qui n'est pas censé aborder la question, puisqu'il s'intéresse aux Français qui se sont installés en Afrique du Sud, il consacre plusieurs pages à cette controverse de la présence ou non de populations bantoues à l'âge du fer dans la partie méridionale du pays. Le ton est donné dès la première phrase du livre : *Le Cap n'est pas occupé avant 1652*[11]. L'affirmation est à la fois vraie (Le Cap n'est pas occupé militairement par des Européens avant cette date) et fausse (Le Cap est occupé humainement par d'autres populations). Les ambiguïtés sont récurrentes tout au long du texte.

Encore une fois, quand les premiers Français arrivèrent au Cap, il n'y avait pas de peuplement noir dans la région[12]. Sur la moitié de l'actuelle République sud-africaine, les Blancs ont l'antériorité de la présence. Blancs et Noirs ignoreront leur mutuelle présence jusqu'à la fin du XVIIIème siècle. […]

Partout en Afrique, les populations noires reconnaissent l'antériorité de l'occupation du sol par les populations résiduelles de chasseurs-cueilleurs, ce qui ne les empêcha pas de les repousser ou de les éliminer. Cette lutte séculaire entre les premiers occupants et les colons noirs venus du nord est souvent figurée sur les parois peintes de l'Afrique australe. […]

La question du premier occupant de l'Afrique du Sud est généralement traitée d'une manière partisane [Lugan cite ici un long extrait d'une revue historique qui a mis en cause son parti pris, puis, parlant des auteurs de la controverse, il poursuit.]

[9] Archives Uys, *Memorandum* daté du 9 octobre 1978

[10] Mr Lugan est par ailleurs journaliste à la revue conservatrice *Valeurs Actuelles*, titre de presse détenu par Mr Dassault.

[11] Bernard Lugan, *Huguenots et Français, ils ont fait l'Afrique du Sud*, la Table Ronde, Paris, 1988, p. 27

[12] L'auteur qui veut à tout prix (pourquoi ?) prouver ce fait se sent obligé de corriger un texte d'époque par une note indiquant que le mot *noir* qu'utilise J.B. Tavernier dans la relation de son voyage signifie en fait *Khoisan*. *Ibid.*, p. 45

> Mon argumentation dérange leur a priori idéologique. Ils affectent donc d'y voir un aspect secondaire de la question. Son intérêt est pourtant évident. Démontrer que sur 50% au moins du territoire, les Blancs sont arrivés avant les Noirs bouleverse le schéma tiers-mondiste. Si les Afrikaners ne sont pas des colonisateurs, il n'y a pas de décolonisation à faire en Afrique du Sud[13].

Tout est dit. Lugan prend position en fonction de la situation politique de l'apartheid. Bateman, qui parle de l'état des recherches au moment où il écrit et des lacunes qu'elles comportent, laisse au moins la possibilité de plusieurs réponses, tout en montrant que le débat est piégé politiquement. L'immersion dans la vie politique du pays est d'ailleurs un avantage et une particularité supplémentaire de la contribution de ce journaliste à l'entreprise de *L'Alliance*. Il est le seul dans cette aventure à être à la fois citoyen sud-africain et résident dans le pays. Ses lettres portent la marque de l'actualité et elles constituent de ce point de vue une différence majeure avec celle de Uys. Dans l'ordre chronologique, on peut citer deux passages révélateurs de cette période et instructifs quant aux préoccupations, à la sensibilité politique de Bateman.

> As you know State President Vorster has just resigned, much to everyone's relief, including a great many Afrikaners to whom he was an embarrassment. But he receives a fat pension which irritates some. In an attempt to reduce petrol consumption, a blanket 70-kmh speed limit has been introduced with enormous fines for transgressors. I personally don't see it reducing consumption all that much as only 40 percent of fuel used in SA can be ascribed to the private sector. Opponents of the new regulations have actually declared that it will increase our fuel consumption due to traffic congestion[14].

> Cape Town is up in arms at the moment about the liquidation of something called the Alabama Christmas Club. Through an agency system Coloureds in the lowest income groups were sold vouchers entitling them at Christmas time to a hamper of food. Just before Christmas the Club went into liquidation. Some 10 000 people who could least afford it will now have a bleak Christmas. Some R 180 000 (about $200 000) is involved. I am hoping that a charge of fraud will be brought against the directors but it is possible that they may escape with no punishment at all. A large supermarket organisation has stepped in with R25 000 to reimburse the customers and it is possible that the public will donate more.

> There's quite a lot of this type of exploitation going on in Cape Town. There are funeral services who work along the same lines and many furniture stores send agents around to the shanty towns to sign up illiterates into hire-purchase agreements[15].

Ce passage de la lettre a d'ailleurs été particulièrement remarqué par Michener, qui a annoté dans la marge (il le faisait rarement, mais il indiquait des

[13] *Huguenots et Français, ils ont fait l'Afrique du Sud* , op. cit., pp. 114, 116, 117, 119
[14] Lettre du 18 Juin 1979, Archives Michener, p. 209v
[15] Lettre du 16 décembre 1979, *Ibid*., p. 225

idées souvent développées ensuite dans une lettre de réponse) : *Still at it ! What about laws?* Effectivement, la réponse n'a pas tardé à venir.

> When Errol worked with me he interrupted several times to tell me of saving societies and Christmas-fund agencies which had taken poor-people's money and then absconded. Each narrative was deplorable but we took consolation from the fact that the practise had been halted, thanks to publicity accorded the worst cases. Now you inform me that a monster organization collected funds from many poor people for Christmas baskets, then disappeared with the loot leaving the subscribers with nothing. Such people should be in jail -you say they can't be prosecuted- and laws should be passed protecting the poor. I am shocked, and I'm sure Errol will be too when he receives a copy of this letter[16].

Cet extrait est d'autant plus précieux qu'à notre connaissance, il est le seul de cette époque qui traite de la situation des pauvres, puisque en effet Michener ne retient pas la restriction contenue dans la lettre originale de Bateman qui parle des *Coloureds* pauvres. Michener apparaît ici assez naïf et superficiel sur le type de mesure à prendre pour empêcher les fraudes dont il est question, mais c'est la première fois dans ces deux ans de travaux sur *L'Alliance* que Michener écrit qu'il est choqué, qu'un fait a heurté sa conscience. Le sentiment est rare chez lui et il a le mérite de s'appliquer à l'exploitation des hommes de son temps. C'est grâce à l'attention que Bateman a lui-même porté à ces questions, même si elles paraissent mineures au regard de l'ensemble des phénomènes d'exploitation que connaît la population pauvre d'Afrique du Sud, que nous pouvons aujourd'hui lire l'indignation sous la plume de Michener. On peut dire que ce jeune journaliste sud-africain (il n'a en effet que 34 ans lorsqu'il travaille pour Michener) a su créer une complicité morale et intellectuelle avec l'écrivain américain au point de pouvoir le faire réagir sur les problèmes du moment. Il arrive d'ailleurs que la correspondance, habituellement limitée aux questions de rédaction du manuscrit ou de recherche d'informations, ait pour seul objet l'actualité politique. C'est le cas pour une lettre de Bateman datée du 20 juin 1980, alors que le manuscrit va être prochainement publié en Afrique du Sud, et que Michener est sur le point d'effectuer son court voyage de promotion dans la région.

> Dear Mr Michener,
>
> It was good of you to have written in order to let me know about your visit to Rhodes. Best of luck with the trip –I am sure it will be a resounding success.
>
> I don't know how much news has filtered through to the States about South Africa, but since Rhodesia has 'gone', a well-organised series of social disruptions has engulfed the country. The police's newly-formed public relations division has

[16] Lettre du 10 janvier 1980, Archives Michener, p. 225v

desperately been trying to hide these events but are really making fools of themselves, I regret to say.

The (justified) schools' boycott is still on. The low standard of teachers, the small amount spent on black and coloured education and the general ineptitude of the non-white education system have all contributed to this. While the government has denied that it is well-organised, it is strange that the outbreak should [il manque un mot] simultaneous throughout the country. The government has described the events as the 'actions of hooligans' but the demonstrations have been remarkably peaceful and, as far as I can see, the students well-disciplined in most cases. Feelings are so deep among the non-whites that even fifth-year medical students at non-whites universities have risked their careers by boycotting their mid-year examinations. For many students it means an extra year at school -if, that is, they are lucky enough to be re-admitted.

One of the macabre manifestations of the apartheid system is the recent announcement by the Randburg (Transvaal) City Council to exhume an entire black graveyard (it is in a white area) and replace the bodies with white ones. The black remains will be appropriately reinterred in Soweto[17].

Tardivement contacté dans le cadre de cette thèse, Philip Bateman a, tout comme Errol Uys, été ravi de pouvoir fournir toute aide utile à la compréhension de sa participation dans l'élaboration du roman américain. Comme pour les dossiers d'information qu'il préparait pour Michener, ses réponses à nos questions ont été immédiates, très détaillées, précises et chaleureuses. Il conserve un souvenir très positif de cette période de sa vie, au cours de laquelle il s'est enrichi sur le plan humain et professionnel. Une de ses réponses mérite plus que d'autres d'être reproduite ici, car elle concerne la remarque écrite par Michener à son retour d'Afrique du Sud, où il disait ne pas comprendre les raisons pour lesquelles Philip Bateman ne l'avait pas fait rencontrer de Sud-Africains noirs. Bateman ignorait cette remarque et voici sa réponse.

Here are the answers to the second part of your last e-mail:

Why he didn't get to meet many blacks. This is an interesting one!

The question is not why I didn't organise more black people for him to meet but why he did not get to meet many.

Here are the reasons:

a. Time. The programme was very tight -very compressed. We had only a matter of weeks to cover the whole country -both geographically and in terms of history- and all the other disciplines he was covering.

b. Experts. We had to concentrate on experts in each field. For historical reasons there were at the time very few black academics and an insignificant number -arguably

[17] Archives Michener, p. 233

none- in any of he fields he was working in. (Oddly enough the same statement would apply today, but slightly less so.)

c. Rejection by Adam Small. I tried to make an interview with the so-called 'coloured' academic and poet Adam Small.
I had great difficulty with this and he in fact turned me down. This was extraordinary considering that he was one of the most outspoken people in 'struggle' politics. He would have been an ideal person for Michener to have met. I was very disappointed over this.

d. Credo Mutwa. He did a tour of Soweto and met a leading black businessman as well as the fascinating Zulu witchdoctor Credo Mutwa. This was admittedly a brief visit. At that time he was famous for having been the only black to have written about black history. Michener was given his book of course. He was also taken to Crossroads, the squatter camp outside Cape Town to meet some ordinary black people.

e. No agenda. There was no 'agenda' or underhand purpose in this. It was simply the way things happened. Had we had three months we might have met more black people but, as I've said, the vast majority of information comes from white academic sources. I don't think we could have done it any other way considering the immense time limitations.
I don't believe there was deliberate bias. We were simply practical![18]

Cette réponse permet de mesurer les dommages irréversibles causés par trois siècles de politique coloniale et d'apartheid. Comme le dit Bateman, il n'y a pas volonté délibérée d'occulter la population noire, mais le conformisme, le poids des réseaux culturels occidentaux déjà établis, la distance creusée par la misère économique, le mépris social et la violence politique maintiennent les barrières qui ne peuvent être rompues qu'avec une ferme volonté de le faire, et d'y consacrer le temps nécessaire. Nous ne pouvons que nous rendre à l'évidence que tel n'était pas l'objectif de Michener ni de Bateman. Les œuvres d'une période portent les stigmates de leur temps, et il n'y a pas de raison de s'en offusquer outre mesure, pour peu que les limites soient clairement établies à l'avance pour le lecteur. Et c'est là que l'on peut critiquer le produit final publié par *Random House*. Car dans les nombreuses pages introductives du roman, il eût été honnête de montrer les difficultés rencontrées et de souligner que les auteurs avaient choisi de ne pas les affronter, mais plutôt de se contenter de palliatifs. Comme toujours avec Michener, il n'y a pas véritablement mensonge, car finalement les notes correspondent à de véritables rencontres, mais l'auteur doit cumuler son expérience d'un précédent voyage en 1971, celle du voyage de 1978, deux rencontres aux Etats-Unis et en Angleterre, pour parvenir à rédiger la note introductive sur la vie des Noirs :

[18] Message de Philip Bateman, le 2 avril 2001

> *Black life*: I made continuous effort to meet with and understand black spokesmen. Some, like Bloke Modisane the writer, were in exile in London. Others, like the gifted social analyst Ben Magubane, of the University of Connecticut, were pursuing their careers outside South Africa; I spent three days with Magubane and he commented sharply on the Shaka chapter. Sheena Duncan was most helpful. Credo Mutwa showed me his witchdoctor's establishment. Justice A.R. 'Jaap' Jacobs of Northern Cape District advised me. I spent five different days in Soweto, three under government supervision, two at night on my own. During these visits I met with many black leaders, those supporting government policies and those who were determined to end them.

La première lecture de cette note ne permet pas de déceler les problèmes et elle tend à créer l'illusion d'un équilibre avec d'autres aspects de l'histoire sud-africaine. Pourtant la première phrase dit bien les difficultés. Des *efforts continuels* signifient que la tâche est difficile : pourquoi ? L'emploi du mot *porte-parole* signifie d'autre part que la rencontre directe, immédiate n'est pas possible : pourquoi ? Des explications sur ce paragraphe auraient permis au lecteur de savoir dès le départ que le livre souffrait de sérieuses lacunes quant à la vie et à l'histoire de la plus grande majorité de la population du pays. Philip Bateman, que Michener a de nouveau sollicité au moment de rédiger ces notes, n'a répondu que ce sur quoi on l'interrogeait, c'est-à-dire sur les remerciements et personnes à mentionner ou non, sur l'étiquette et la bienséance à respecter.

Le rôle majeur de Philip Bateman a été d'être la connexion sud-africaine du projet. De retour aux Etats-Unis, Michener fera sans cesse référence aux sites visités en sa compagnie et aux conversations directes que ce voyage a permis. Le fait de pouvoir maintenir ce lien tout au long des deux années de travail sur le manuscrit a joué comme une garantie d'authenticité et Bateman a toujours répondu avec enthousiasme aux sollicitations qu'il recevait. Même s'il a lui aussi participé à l'une des sessions de révision du manuscrit, sa participation directe à la rédaction du roman reste limitée. Il n'a d'ailleurs aucune prétention à ce sujet mais il insiste sur la grande variété de questions qu'il a été amené à aborder et s'enorgueilli d'avoir été l'homme de la situation. Positive de part et d'autre, cette collaboration ne s'est pas prolongée au-delà de la parution de *L'Alliance*.

2 - James Albert Michener

a - Romancier populaire

L'auteur officiel du roman a soixante-et-onze ans lorsqu'il entame la rédaction de *L'Alliance*. Personne ne pouvait imaginer qu'il lui restait vingt années de vie et d'écriture, mais il est incontestable que l'auteur américain dispose à ce moment-là d'une expérience considérable dans la technique des

grandes fresques historiques, ainsi que d'une réputation bien établie auprès du public. C'est précisément ce public qui a construit l'image, la renommée de Michener. Il faut dire qu'en retour et avant tout, Michener se soucie des gens auxquels il s'adresse. L'humanisme qu'il professe dans ses livres n'est pas superficiel, c'est une attitude profondément ancrée dans sa personnalité. Ainsi, dans son autobiographie, lorsqu'il évoque le succès commercial de *Tales of the South Pacific* et le fait que cela lui a permis d'envisager sereinement des projets ambitieux d'écriture, il explique que la première question qui lui est venue à l'esprit pour vérifier ses motivations était de savoir s'il s'intéressait suffisamment aux gens. Dans l'ordre, les questions apparaissent ainsi : *Am I interested in people? Do ideas excite me? Am I knowledgeable enough about novels to write one?*[19] Puis il développe ce comportement initial pour montrer à quelle attitude intellectuelle cela l'a conduit.

> But most important, I had always loved people, their histories, the preposterous things that they did and said, and especially relished their stories about themselves. I was so eager to collect information about everyone I met that I was a voyeur, and always it was their accounts that mattered, not mine, for I was a listener, not a talker.
>
> As for ideas on which to base my writing, I was interested in everything. I was a kind of vacuum cleaner, that picked up not only the oddest collection of facts imaginable but also solid material on the basic concerns of life. […]
>
> I felt intuitively that my intelligence was a special kind -acquisitive rather than speculative[20].

Cet extrait est essentiel pour comprendre le succès populaire des romans de Michener. Contrairement à l'équation, méprisante à l'égard du grand public, selon laquelle un grand nombre de ventes égale une grande médiocrité de contenu, les livres de l'écrivain américain attestent que le public ne se trompe pas lorsqu'il a la possibilité de reconnaître des qualités humaines dans ce qu'on lui propose. D'ailleurs c'est en raison de cette mise en valeur des hommes et de leur histoire, de leurs luttes et de leurs souffrances, de leurs passions et de leurs haines, de leurs idées et de leurs préjugés, que Michener est parvenu a toucher des millions de lecteurs. Le respect qu'il manifeste à l'égard des gens simples mais pas frustes, courageux mais pas téméraires, transparaît tout au long de ses récits et il donne incontestablement à l'histoire une chaleur humaine que bien peu d'ouvrages historiques dits sérieux savent communiquer à si grande échelle. C'est le secret de l'auteur, et il est réjouissant de lire qu'il en était conscient, que c'était pour lui comme un choix moral et politique. Il est également réjouissant de constater que le témoignage de son autobiographie est confirmé par ceux qui l'ont côtoyé. C'est Philip Bateman qui a été le plus surpris par sa discrétion, et il

[19] *The World Is My Home*, op. cit., p. 352
[20] *Ibid*., pp. 352, 356

rappelle à plusieurs reprises que sa femme Mari l'avait mis en garde pour qu'il ne se sente pas mal à l'aise. C'est sans doute parce qu'en Afrique du Sud, Michener voulait s'imprégner d'une atmosphère, et il a su s'effacer derrière les individus rencontrés pour tirer d'eux le maximum d'informations possibles. Michener se décrit lui-même comme : *the American who sat mostly in the corner, watching everything*[21].

Ce qui fait ensuite de lui un auteur créatif, c'est que cette discrétion n'est pas synonyme de repli sur soi. Michener n'absorbe que pour retranscrire des histoires, les faire partager au plus grand nombre ; son art est essentiellement altruiste et c'est une qualité que ses lecteurs ont su percevoir. *Something written in a so-called ivory tower for oneself alone, to be shared with no one else, is not completed writing.* [22] Michener est un pionnier d'un genre littéraire peu exploré parce qu'il nécessite d'aborder le récit sur une très vaste échelle de temps et d'espace. En ce sens il est profondément américain ; c'est un individu issu d'un milieu très modeste qui va tenter sa chance dans un domaine nouveau, aux limites de l'activité romanesque. Il est par ailleurs l'archétype de la réussite, *in the land of opportunities*, et le public américain l'apprécie aussi pour cette raison. En confortant ses premières tentatives, ce public a contribué à le faire persévérer ; il lui a renvoyé l'image de quelqu'un capable de raconter des histoires aux autres. Finalement, en cherchant le meilleur mot pour qualifier son travail, c'est celui de conteur que Michener se choisit.

> The art of a storyteller is historically precious and I am proud to have pursued it. […]
>
> I was a story teller and did my best to add a few links to the chain that reaches back to the cavemen[23].

Il est l'auteur d'une expression chaleureuse et conviviale autour de cette idée du conteur, essentiellement collective : Michener dit de lui-même qu'il est un conteur du coin du feu, *a fireside narrator*.[24] Il n'est pas étonnant que, fasciné par la portée potentielle du récit partagé, Michener ait tout particulièrement goûté le septième art. Là aussi son expérience de la Deuxième Guerre mondiale est déterminante. Bon public au départ (il a toujours aimé les films de cowboys et d'Indiens[25]), il a été témoin de l'impact considérable du cinéma sur les troupes de *marines* basées dans les îles du Pacifique. Au cours des séances de projection collective qui avaient lieu plusieurs fois par semaine, Michener raconte ces scènes hallucinantes, répétées des dizaines de fois, où les

[21] *The World Is my Home*, op. cit., p. 44
[22] *Ibid*., p. 428
[23] *Ibid*., p. 374 On peut seulement regretter que Michener n'ait pas poussé plus loin l'exploration des possibilités de ce métier de conteur, car il aurait pu rejoindre la tradition orale africaine.
[24] *Ibid*., p. 373
[25] *Ibid*., p. 35

soldats américains souvent issus des zones rurales du pays, se retrouvent assis toujours aux mêmes places aux côtés des jeunes filles des îles, pour voir un film identique pendant des mois. La salle devenait acteur à part entière de l'action, anticipant sur la suite de l'intrigue. Dans certains endroits, les soldats américains sont allés jusqu'à la mutinerie pour ne pas rentrer au pays et continuer à vivre dans leur paradis. C'est d'ailleurs pour rendre compte de ces problèmes que Michener a été recruté par la hiérarchie militaire[26]. Ayant su retranscrire l'atmosphère de guerre dans le Pacifique, Michener a vu son premier succès littéraire immédiatement porté à la scène. C'était le début de nombreuses adaptations au théâtre comme au cinéma. Enfin, plusieurs sagas historiques ont été transposées pour la télévision. David Groseclose a dénombré pas moins de soixante vidéos basées sur les œuvres de Michener, dont une douzaine directement issues de ses grands romans[27]. Plusieurs des livres de Michener ont également été portés à l'écran, et certains passages font partie de la culture populaire des Etats-Unis, comme l'une des chansons écrites pour l'adaptation théâtrale de *Tales of the South Pacific*[28]. Michener n'a négligé aucun des grands moyens d'information et de diffusion : il a accordé des centaines d'interviews à des magazines et journaux de presse écrite, à des radios et des télévisions.

Mais le support qu'il s'est choisi pour s'adresser au grand public, c'est l'écrit, le grand roman historique d'un genre nouveau, parce que les messages qu'il voulait faire passer ne pouvaient pas s'adapter au rythme trépidant des arts visuels. Son pari réussi, c'est que le public ne peut pas se satisfaire de l'image et qu'il existe une demande pour des livres entre les pages desquels le lecteur peut *vivre en imagination pendant des semaines*[29]. Le deuxième pari réussi est de considérer qu'il existe une demande pour comprendre les grands problèmes de notre temps, pour pénétrer, au moins partiellement, la vie des sociétés du monde par leur histoire. A la fin des années soixante-dix, il est vrai que de ce point de vue, l'Afrique du Sud est sur le devant de la scène. Mais il faut une certaine audace pour se lancer dans l'exposé d'une situation que l'on ne pourra de toute façon faire sentir que de l'extérieur puisque l'histoire de l'auteur est mêlée à celle des Etats-Unis et non à celle de l'Afrique du Sud. C'est aussi la tentative unique, et s'il y en avait d'autres, peut-être que la concurrence serait défavorable au roman de Michener ; mais il exerce sur le sujet, comme sur beaucoup d'autres qu'il s'est choisis, un quasi-monopole.

---

[26] *Trouble with this crowd is, they don't want to go home, and when we try to send them, they raise merry hell.* in chapter II (*Tour*) *ibid*., pp. 27-108

[27] David Groseclose, qui a écrit une bibliographie irremplaçable de Michener, consacre sept pages de son livre à l'énumération des vidéos produites principalement d'après les romans de l'auteur.
David Groseclose, *James A. Michener, A Bibliography*, State House Press, Austin Texas, 1996, pp. 191-201

[28] *The World Is my Home*, op. cit., p. 380

[29] *Ibid*., p. 380

b - Le choix de l'Afrique du Sud

Fidèle aux objectifs qu'il s'était fixés de n'aborder que des sujets de grande importance, Michener ne pouvait qu'accepter la proposition des éditeurs de s'attaquer à l'Afrique du Sud. *I found myself focusing constantly upon those areas that I foresaw as emerging into international importance*, écrit-il expliquant que cette définition correspondait parfaitement à l'Afrique du Sud, *whose future seemed to be so violent and so dark*[30]. La relation de Michener avec ce pays était ancienne puisque dès 1931, lorsqu'il était en Europe grâce à une bourse d'études, il avait fait la connaissance, à Londres, d'un jeune Afrikaner *violemment anti-britannique*[31]. L'une des conditions que Michener se fixait avant la rédaction de ses livres, c'était d'avoir vécu dans le pays décrit et d'avoir réfléchi longuement à son histoire, à ses problèmes. Il précise qu'avec *L'Alliance*, il a dû faire une exception parce qu'il n'y a pas résidé ; mais ses voyages et ses deux co-auteurs lui ont apporté le regard sud-africain qui lui manquait. Ceci dit, en ce qui concerne la durée de maturation du sujet, si l'on se réfère à 1931, cela donne un demi-siècle de réflexion ! Le grand âge de l'auteur au moment de la rédaction est de ce point de vue un avantage. De plus, l'Afrique du Sud permet à Michener de reprendre un thème majeur de ses romans, celui des *relations entre les races*. Cette traduction littérale est donnée à dessein afin de souligner, comme on l'a vu, que Michener reste englué dans une terminologie désuète voire ambiguë. *I have had solid instruction on the problems of race relations. […]This affection for people of all races has dictated much of my behaviour*[32]. Mais ce point de vue se veut l'affirmation d'un humanisme où les populations se mélangent pour leur plus grand profit.

Un autre avantage du sujet sud-africain est de permettre à l'auteur un parallèle assez simple avec la situation des Etats-Unis. Il y a bien sûr l'histoire d'une colonisation européenne du pays, puis d'une lutte contre la puissance coloniale d'origine (dans le cas de l'Afrique du Sud, il s'agit même de deux métropoles distinctes, l'Angleterre et la Hollande). Par ailleurs, l'anéantissement de populations autochtones et l'asservissement d'autres peuples correspondent à ce qu'Indiens et esclaves noirs ont connu sur le sol américain. On a vu que le Grand Trek permet certaines comparaisons avec les grandes migrations vers l'Ouest des Etats-Unis. Et la presse américaine ne s'y est pas trompé. Voici ce que Rosemary Northcott, journaliste au *Saturday Evening Post*, a écrit en novembre 1978, au moment où Michener débutait la rédaction du manuscrit :

> Michener, a Quaker, intends to write about the Boer experience. The colonization of South Africa bears remarkable similarity to the early settling of

[30] *The World Is my Home*, op. cit., p. 380
[31] *Ibid*., p. 279
[32] *Ibid*., p. 375

> America, with the first Dutch colonists enduring a turbulent sea voyage in order to establish homes on the shores of Table Bay just 32 years after the Pilgrims were greeted by Indians, the South African colonists encountered only occasional nomadic Bushmen and Hottentot tribes.
>
> As the American pioneers left the comforts of their growing settlements to move west, so did the Dutch settlers take to their covered wagons and head for unexplored territory. They migrated into an area which was later to become the sprawling cities of Johannesburg and Pretoria. During their migration northward, the Dutch settlers were met by black tribes who were then progressing toward the south[33].

Il est intéressant de remarquer que Michener ne souhaite pas faire connaître au départ le développement contemporain du roman. Il révèle à la journaliste que le livre sur lequel il travaille évoque l'histoire de l'Afrique du Sud, des origines jusqu'à 1902. Ce profil bas (*low key* avait écrit Errol Uys à Philip Bateman avant le voyage en terre sud-africaine[34]), est l'indication que l'auteur ne souhaite pas créer de controverse avant la publication du livre ; il ne souhaite pas non plus agiter le thème de l'apartheid pour attirer la curiosité sur son roman. Mais c'est aussi l'indication du public qu'il vise, et de son objectif éducatif et politique.

> The Afrikander is unique and not well understood in America. Without understanding him it is hard to make judgement on current affairs. I hope to shed some light on how the Afrikander got to where he is. […]
>
> What motivates me about this book is that the South African story is so poorly understood by the world. I hate ignorance… and I want my readers to have a vibrant South African experience. […]
>
> All the other books I wrote were for the world -but the one on South Africa I am writing for the Americans[35].

Outre cette expérience des migrants venus d'Europe, Michener accorde une place au parallèle qui peut s'établir entre le régime d'apartheid et la situation des descendants d'esclaves dans son propre pays. On peut lire une ébauche de ce parallèle dans son autobiographie, lorsqu'il dénonce le fait qu'en Afrique du Sud, tout comme aux Etats-Unis, tout individu noir qui postule à un travail décent est accusé de vouloir s'élever au-dessus de sa condition.[36] Pourtant une dizaine d'années seulement s'étaient écoulées depuis les grandes émeutes du mouvement des droits civiques américains. Les mêmes scènes de guérilla urbaine ont été filmées, montrées dans le monde entier aussi bien celles du combat des Noirs américains que celles des Noirs sud-africains. Partout la

[33] Archives Michener, p. 145
[34] *Ibid*., p. 180v
[35] *Ibid*., p. 145
[36] *The World Is my Home*, op. cit., p. 588

même violence militaire, l'intervention des chars de l'armée en pleine ville, les détentions par centaines et la mort en prison. Le parallèle pouvait aller bien au-delà du constat d'un racisme insidieux en terme de promotion sociale. L'analyse de *L'Alliance* doit prendre en compte le contexte politique dans lequel l'auteur a délibérément voulu placer son ouvrage.

c - Un écrivain et un homme politique

Le grand public en France ne connaît de Michener que ses activités de romancier et best-seller de sagas historiques. Pourtant cet aspect de la vie de l'auteur ne recouvre qu'une des nombreuses facettes du personnage. Avant la Deuxième Guerre mondiale, Michener a exercé plusieurs années comme professeur de *social studies* et il a contribué à l'élaboration des programmes universitaires dans cette matière. Sa contribution a été suffisamment importante et remarquée pour qu'elle fasse l'objet d'une thèse entière consacrée à l'éducateur James A. Michener. Cette thèse a été soutenue en 1984 par Cleta Galvez-Hjornevik à l'université du Texas à Austin[37]. Un autre aspect de la vie du romancier est sa passion précoce pour la peinture et la musique. Peu argenté dans sa jeunesse, Michener a collectionné des centaines de cartes postales, consultables aujourd'hui dans les archives de Greeley, reproduisant des tableaux de maîtres. Plus fortuné par la suite, il a consacré une partie de ses deniers à l'achat d'œuvres d'art, ainsi qu'à la fondation de musées. Il est lui-même auteur de plusieurs articles et ouvrages critiques sur des peintres, pour l'essentiel des peintres japonais. Un accident d'avion lors de la deuxième guerre mondiale, où il a survécu alors que deux autres personnes ont perdu la vie, a fait disparaître le manuscrit d'un livre consacré à l'artiste japonais Hokusai, demeuré son incontestable favori. Michener a par ailleurs été très tôt un mélomane averti et il établit dans sa biographie un parallèle entre son goût pour les grandes ouvertures d'opéra, l'emphase de ce style musical, et sa prédilection pour les introductions de grande ampleur dans ses romans, et pour les dialogues pompeux. Chacun des aspects de sa vie fournit matière à des recherches. Mais le plus significatif pour le sujet qui nous occupe ici est la double carrière de Michener comme journaliste et comme homme politique, mêlé à tous les grands événements de la deuxième moitié du XXème siècle, notamment ceux qui appartiennent à la période de la guerre froide. Michener a en effet régulièrement écrit pour *Life*, *Reader's Digest,* et le *New York Times* sur des enjeux d'actualité. Ces articles sont inconnus en France, mais le sont également les livres que ses expériences politiques ont produites. C'est par exemple le cas de *The Voice of Asia*, composé d'articles parus dans le *New York Herald Tribune* en mai 1951 et qui traite des dangers de révolutions sociales dans plusieurs pays d'Asie (compris au sens

[37] Cleta Maria Galvez-Hjornevik, *James A. Michener: Educator*, PhD dissertation, The University of Texas, 1984

large). Ces écrits sont à mettre en relation directe avec l'occupation militaire américaine dans cette région, notamment au Japon ou en Indonésie, et le souci d'éviter le développement du communisme, qui fait d'ailleurs la conclusion du livre. Le déclenchement de la guerre de Corée a détourné Michener de son objectif d'écrire une saga romanesque illustrant le voyage de nombreux Américains vers l'Asie à travers le Pacifique. Afin de rendre compte du conflit en tant que *roving editor* (éditeur itinérant) du *Reader's Digest*, Michener s'est rendu à cinq reprises sur le théâtre des opérations, y compris aux côtés de pilotes de bombardiers lors de véritables expéditions de destruction. Cette fois, ses articles de journaux sont doublés d'un roman, *The Bridges at Toko-ri*, qui paraît en 1953, dès la fin de la guerre. Le texte glorifie le courage et l'héroïsme des soldats américains, qui, tout en mettant en doute l'intérêt de cette guerre, finissent par la justifier au nom de la lutte contre le communisme. Le succès est immédiat, de même que l'intérêt porté par les autorités américaines pour ce livre de propagande. John P. Hayes, biographe de Michener ayant travaillé avec lui à la rédaction d'un livre témoignage sur la fusillade survenue à *Kent State University* le 4 mai 1970 dans le contexte de la guerre du Vietnam, mentionne cet aspect méconnu de l'intérêt des autorités politiques américaines pour les ouvrages du romancier[38].

> The publication of *The Bridges at Toko-ri* and several articles in leading periodicals set Michener in the foreground of American journalism during an era of cold war politics and military 'containment'. As a result, the U.S. government – particularly the State Department, which frequently sought the assistance of a sympathetic and respected author- closely followed Michener's career.
>
> His official introduction to Washington occurred shortly after *Reader's Digest* accepted his first article about Korea. Hobart Lewis had sent the piece to the Department of Defense for a reading, and -although the word was not spoken- approval. […] The Magazine and Book Branch of the Defense Department wanted Michener to rewrite the final paragraph of his nineteen-page article to make in Lewis's words 'the case for the war as strong as, in all conscience, possible.' […] 'If you will send along a revised final page we will then proceed to get your valued report before the public.'
>
> Michener apparently did not object. He seemed to welcome the government's perusal, and accepted it as a final verification of the facts. Having already written in the first paragraph of his article that there was 'little hope for victory', he rephrased the last paragraph to assure the *Digest*'s readers that the bloodshed was not in vain:
>
> The war has been wearisome, the outcome frustrating, but now that we are in it, there seems to be no reasonable alternative. We can take comfort from the fact that the things we have gained were worth fighting for.

[38] Les événements survenus sur le campus ont abouti à la mort de quatre étudiants protestataires. John Hayes a fait partie à l'époque d'un groupe de gens sélectionnés pour recueillir les informations nécessaires à la rédaction du livre-enquête de Michener (*Kent State : What happened and why)*. Il a réalisé quelques années plus tard la biographie de l'écrivain dans le cadre d'une thèse de doctorat, soutenue en 1985 (John Philip Hayes, *James A. Michener : An American Writer*, PhD dissertation, Temple University, 1985. Il a bénéficié de l'entière collaboration de Michener pour l'accès aux sources et pour les interviews.

> Michener's cooperative spirit and mainstream ideology pleased the *Digest* and earned him respect in the nation's capital. Thereafter, he was repeatedly asked to serve the government in one civilian capacity after another. […]
>
> But his greatest challenge began in 1953 when the government sought his help to save the Asia Foundation, a San Francisco-based nonprofit and supposedly apolitical organization that the communists relentlessly tried to infiltrate.
>
> *Citizens for Free Asia*, later to become the *Asia Foundation*, was formed in 1951 by a group of San Francisco citizens under the leadership of businessman Brayton Wilbur. […]
>
> Initially the committee collected and distributed vegetable seeds to farmers in the Philippines. As its interests escalated, it began to sponsor scholarships and fellowships, teacher-training institutions, debate clubs, Radio Free Asia, student Magazines, book publishing ventures, and various civic organizations that spawned participation in programs that helped build a communist-proof society. […]
>
> Michener was not originally a member of this committee, but he endorsed it, contributed to it, and finally spearheaded a campaign to save it from the communists. In 1980 he recalled:
>
> > The foundation was a marvelous showcase. It was very prestigious and provided many entrees, so naturally the communists wanted control. I stepped in to help save it from evil times and we had a hell of a fight[39].

John Hayes explique que Michener a participé activement à cette fondation pendant plusieurs années mais qu'il l'aurait quittée après avoir appris que la CIA contribuait financièrement à son fonctionnement. Naïveté inégalable ou décision d'opportunité, il n'en demeure pas moins que les prises de position de Michener lui ont ouvert de nombreuses portes dans le milieu des ambassades. Plusieurs condensés de sa biographie sont aujourd'hui disponibles, mais un seul d'entre eux cite explicitement deux fonctions officielles, celui édité par Swarthmore, heureusement rédigée en collaboration avec Michener puisqu'y figurent ses propres commentaires. Pour les années 1971 et 1972, il est indiqué que Michener a occupé le poste d'attaché culturel au Vénézuela et en Roumanie[40]. On comprend aisément qu'une fonction dans la Roumanie de Ceausescu ne soit pas un titre de gloire dont l'auteur cherche à se prévaloir, mais elle accrédite nettement son engagement politique. Cette version du combat contre le communisme est attestée par l'auteur lui-même, qui n'hésite pas à reprendre ce thème lorsqu'il en a l'occasion, et notamment dans son autobiographie. *The United States government appointed me to a series of boards whose specific job was to fight communism. I would spend a quarter of a century at this task*[41].

Michener a ainsi toujours cultivé l'idée, confirmée par ses activités, que l'écrivain se doit d'être un bon citoyen de son pays, renforcer ses dirigeants et

[39] John P. Hayes, *James A. Michener, A Biography*, Bobbs-Merrill, Indianapolis/New York, 1984, pp. 108-110
[40] James A. Michener, *A register of his Papers in the Swartmore College Library*, op.cit., p. 6
[41] *The World Is my Home*, op. cit., p. 233

leurs choix. Sentiment de patriotisme américain qu'il a également toujours associé à l'idée qu'en raison de ses succès commerciaux, il se devait de contribuer financièrement au bon fonctionnement général de la société, non seulement par le biais des impôts mais aussi par celui de donations multiples et variées. En 1981, dans une interview accordée à Lawrence Grobel, Michener estime à soixante-dix millions de dollars les sommes qu'il a versées en impôts, et à six millions ses donations[42]. Mais en brandissant de la sorte son appartenance nationale, le journaliste-écrivain a pu mesurer ce que les Etats-Unis pouvaient représenter aux yeux de nombreux peuples, spécialement ceux qui étaient sous l'emprise militaire des grandes puissances (France, Etats-Unis, Pays-Bas, par exemple, dans les pays d'Asie visités). L'expérience de plusieurs épisodes d'émeutes populaires a laissé un souvenir indélébile à l'auteur, d'autant plus qu'en une occasion au moins, la colère des émeutiers l'a directement menacé. Michener a rendu compte de cet épisode dans son autobiographie et dans des interviews, mais c'est à John Hayes que l'on doit d'avoir exhumer la correspondance de l'époque avec Herman Silverman. Un jour de mai 1955, alors qu'il travaille à la rédaction d'un article dans sa chambre d'hôtel à Saïgon, les événements du dehors viennent l'interrompre.

> It was (and is) pretty horrible. At least I found out whether I had guts. I stayed here in the Majestic and listened to them coming down my hall. They completely annihilated the room next door and then started in on mine . I thought the lock would hold but it didn't, so when the door crashed in I stood with my typewriter and said, 'I'm an American writer. Behave or I'll write bad things about you.' They stood there for a second and then we all laughed.
>
> As I write this, quite shaken up, a little boy stands guard at my door and says, 'An American friend.' […] Whether anyone has been killed I can't say, but this has really been a jolt. All the rooms around me have gone now, and I've been standing in the doorway smiling limply and saying in as firm a voice as my quaking knee and throbbing heart would permit, 'American'. Today it's been a damned good word. […]
>
> Brother Herman, if I sound casual about all this, I ain't. Only my determination not to let the gang in after the door went down saved things here and if one of those wild men with the clubs had said 'Boo' I'd have fainted. […]
>
> The machine gun has stopped, the bombs have stopped and things seem reasonably well settled for the time being… This is my one riot, I hope. I couldn't stand another […] I have often been kidded about having a bland, preacher's smile. Jesus, I'm glad I had one today because it got me home free this time[43].

En 1956, Michener est à nouveau interrompu dans son projet de roman américain, cette fois par la révolution hongroise. Hobart Lewis lui demande de couvrir cet événement, et, après quelque hésitation, Michener se rend à la frontière austro-hongroise, à Andau. Alors que ses qualités de journaliste lui font

[42] Cette interview constitue la base de l'article le plus minutieux des archives consacré à Michener et ses écrits. Lawrence Grobel, James A. Michener, "A Candid Conversation about Literature, Goat Dragging, World Travel, Liberalism and Five-Pound Books with the Perpetually Popular Author", in *Playboy*, sept. 1981

[43] *James A. Michener, A Biography*, op. cit., pp. 111-2

recueillir des témoignages auprès des gens qui fuient le pays, *They didn't mention the Russians often, and they didn't seem to think much about them. The people they hated were their own secret police*[44], la conclusion politique à laquelle il veut parvenir est l'échec monstrueux du système communiste. John Hayes résume l'état d'esprit de l'auteur à ce moment.

> For years the effectiveness of communist propaganda in Asia had baffled Michener, but now the evidence of communism rejecting itself in Hungary encouraged him. The Soviets had been defeated intellectually, at least, betrayed by their own army, by police, young people and peasants. […] If there was anything right about the Hungarian revolution, Michener knew it was this shattering of the Soviet fable[45].

De retour aux Etats-Unis, Michener entreprend la rédaction d'une fiction en partie basée sur cette expérience de la population hongroise fuyant la répression. Les événements ont lieu à l'automne 1956, le manuscrit est terminé à la fin de l'année et dès mars 1957 il est mis en vente, repoussant de quelques mois la publication d'un autre livre, *Rascals in Paradise*. Le livre s'intitule *The Bridge at Andau*, le profit réalisé sur les ventes est reversé à des associations de réfugiés et l'auteur touche un public américain ému par la répression et aiguillonné par l'atmosphère de guerre entre les deux blocs. Le mot de guerre n'est pas trop fort puisque dans la suite de ce récit, *Random House* propose à Michener d'écrire un livre sur les forces aériennes américaines (*Strategic Air Command*), justifiant aux yeux du grand public la nécessité de consacrer des sommes colossales à la construction et à l'entretien des bombardiers B-52. Michener accepte de rédiger un article de fond, mais refuse d'y consacrer un livre entier. En 1958, il s'installe à Hawaii et commence la rédaction de son premier grand succès de saga historique qui portera le nom de l'île. L'objectif paraît aussi pacifique que l'océan qui le borde, mais Michener n'oublie jamais de situer ses centres d'intérêt en raison de leur importance au regard du développement des événements politiques. Il considère à ce moment que si les Etats-Unis veulent éviter les révolutions coloniales qu'ont connues la France et les Pays-Bas en Asie, il est urgent d'accorder le statut d'Etat à cet archipel américain[46]. Personnellement impliqué par l'évolution de la situation à la fois comme romancier, comme résident temporaire et comme citoyen américain, Michener s'est rapidement trouvé à faire campagne pour que le gouverneur de ce nouvel Etat soit un Démocrate. Mais à l'issue des élections, les Républicains ont conservé le pouvoir et ils l'ont fait durement sentir à l'écrivain : son mariage avec une Japonaise (illégal dans plusieurs Etats du pays au moment où il a été prononcé en 1955), et son engagement aux côtés des Démocrates, ont provoqué l'animosité d'une bonne partie de la haute société qu'il fréquentait jusque-là sur

[44] *James A. Michener, A Biography*, op. cit., p. 135
[45] *Ibid*., p. 135
[46] *Ibid*., p. 139

l'île. Avant même la publication de son livre, hymne au brassage des populations venues de tous les continents, Michener s'est senti contraint de quitter l'endroit pour revenir en Pennsylvanie. C'est depuis la côte Est du pays qu'il a ainsi débuté sa courte carrière de militant politique en s'associant à la campagne des élections présidentielles de 1960, aux côtés de J.F. Kennedy. Ce soutien l'a mené jusqu'en 1962 où il a fait cette fois campagne pour sa propre candidature à la chambre des représentants, toujours sous l'étiquette démocrate. Sa nouvelle tentative est un échec qui l'affecte quelque peu car sa volonté d'être partie prenante des affaires de la cité était sincère et idéaliste, quoique conservatrice dans le fond. Mais cet échec le convainc de s'éloigner des batailles électorales proprement dites et de revenir à son métier d'écrivain. Les mandats électifs hors d'atteinte, Michener n'a cependant cessé de s'engager dans la vie politique, grâce aux multiples sollicitations qu'il a reçues de différents gouvernements ou institutions locales. Il a ainsi contribué à la nouvelle rédaction de la constitution de l'Etat de Pennsylvanie, et y a subi un nouvel échec en tentant de s'attaquer à certains privilèges et notamment aux nombreuses propriétés détenues par des Eglises qui n'utilisaient pas leurs biens pour des questions religieuses mais en raison de leur rapport financier. Il a été plus tard sollicité pour participer à la décision d'envoyer ou non des civils dans l'espace, et malgré le fait que le premier de ces voyages se soit soldé par la mort des participants, Michener est demeuré fier d'avoir apporté sa contribution à l'aventure de la conquête spatiale. Il est ainsi possible de lire en plusieurs exemplaires dans les archives de Greeley l'exposé qu'il a défendu devant le jury d'experts en faveur de ces expéditions[47].

Désireux de participer à l'histoire en marche, Michener correspond un peu à ce qu'on a pu appeler en France les écrivains engagés. L'expression est pourtant synonyme de compagnons de route de la cause communiste, étant donné la période où elle a été largement employée, et elle ne saurait convenir ici. Mais l'auteur a toujours regretté la place de choix de ses homologues du vieux continent, où, selon lui, leur contribution n'est pas méprisée mais respectée. Les activités politiques de Michener portent la marque de son pays dans cette deuxième moitié du XXème siècle : anti-communistes, conservatrices, universalistes. L'un et l'autre aspects du personnage sont indissolublement liés et l'on peut prendre pour exemple le fait que Michener a songé plusieurs mois au cours de l'année 1965 à la rédaction d'un livre sur le siège de Leningrad - moins connu que celui de Stalingrad- pendant la deuxième guerre mondiale, et que, toujours bien introduit dans les milieux de l'administration américaine, il a accompagné Nixon lors d'un voyage en URSS en 1972. Michener ne s'est pas contenté de rejeter en paroles la formule du romancier dans sa tour d'ivoire, il a

[47] Archives Michener, p. 259v
Lettre d'invitation de A. E. Stevenson, président d'un comité sénatorial sur la science, la technologie et l'espace, Archives Michener, p. 326

vécu dans le monde et de par le monde. Naïf, idéaliste et pompeux, le titre de son autobiographie est un condensé significatif de cette vie : *The World Is my Home.*

3 - Errol Lincoln Uys

Si *Le Monde est ma maison* pour Michener, et l'Afrique du Sud le pays du roman, les Etats-Unis sont pour Uys le lieu de son exil. C'est là que celui-ci arrive, en juin 1977, accompagné de sa famille. Une dédicace, qui ne figure pas dans la version définitive de *L'Alliance*, rend hommage à deux enfants de l'Afrique du Sud, Philip Bateman, dont il a déjà été question et Errol Lincoln Uys[48]. Cette dédicace se réfère à l'origine nationale de Bateman et à Uys comme caution de l'authenticité du roman. Cette dédicace ayant été supprimée, le livre publié fait apparaître dès la première page une note concernant la contribution spéciale de Errol Uys. C'est une reconnaissance de première importance du rôle de l'éditeur sud-africain, et non plus simplement de son origine nationale, dans l'élaboration définitive du roman.

> Mr Errol L. Lincoln Uys, a distinguished South African editor and journalist now living in the United States, was exceedingly helpful in the preparation of this manuscript. With a rare understanding of his birthplace and its people, he was able to clarify historical and social factors which an outsider might misinterpret, to correct verbal usage, and to verify data difficult to check. Working together for two years, we read the finished manuscript together seven times, twice aloud, a most demanding task. I thank him for his assistance.
>
> James A. Michener
> St Michaels, Md.
> Christmas 1979

Cette note a pourtant été retirée de la version française. Aux éditions du Seuil, *L'Alliance* commence après une courte mise en garde sur le caractère fictif ou historique de certains passages, événements ou personnages. Mutilation d'un texte pourtant consciencieusement réfléchi jusqu'en dans les moindres détails des pages de préface, cette omission occulte tout spécialement la contribution de Errol Uys. Entre l'absence de la version française et la note spéciale en ouverture de *L'Alliance* dans sa version originale, quelle a donc été la participation réelle de Errol Uys ? En croisant et confrontant les points de vue des principaux protagonistes, il est possible de construire une image assez précise de la réalité du travail fourni pendant deux années. En divers endroits et occasions, Michener a semé des informations sur l'étroite collaboration qui l'a

[48] *This novel is dedicated to two loyal sons of South Africa without whose assistance it could not have been written: Philip C. Bateman, Errol L. Uys, the first an English-speaking South African who has chosen to work within his native land, the second an Afrikaner who has believed it necessary to go into exile.* Archives Michener, p. 172v

lié à Uys, et l'on a déjà évoqué l'apport initial d'un plan de roman que celui-ci a fourni dès avant leur première rencontre, ainsi que la chronologie des événements relatifs à la naissance du projet. Mais un autre texte permet de donner une indication du chemin que Michener avait lui-même parcouru en songeant à la rédaction d'une saga historique sur l'Afrique du Sud. Il s'agit d'un article de l'auteur destiné aux abonnés du *Literary Guild* dont on se souvient que ce magazine avait chèrement payé les droits de publication du roman. Dans la mesure où Michener y expose les limites qui l'ont une première fois empêché de poursuivre son idée, il est possible de déduire ce qu'il recherchait en s'associant à Errol Uys.

> In 1971 I had an opportunity to travel in the Republic itself, and all that I saw excited me. […]
>
> I came home all steamed up about writing a novel on the South African experience. I framed it around four basic themes: (1) The Bushmen moving south across the desert. (2) The coming of the Huguenots. (3) The Great Trek north of the Dutch. (4) The Mfecane, the amazing eruption of the Zulu in the 1820s. These stepping-stones would bring me down to the present, where I would deal with several incidents in contemporary life which had stunned me. In no way would I be able to write about South Africa without speaking of apartheid, the system whereby the races are kept completely separated. But when I came to draft my novel –which dealt with all these matters from the outside, as seen by a visitor- I realized that this was not a satisfactory approach. The novel had to be written from the inside, and I did not at that time know enough to write in that fashion. So I dropped the subject and wrote instead *Centenial*, which dealt with a land I knew well, the sugar-beet fields along the South Platte River in Colorado, and then *Chesapeake*, which dealt with waters I knew well. I supposed I would never know enough to go back to the South African subject.
>
> Then a pair of wonderful accidents revived the topic. The Reader's Digest had two editors with spare time on their hands, one working in the United States, one in South Africa. Each was a citizen of South Africa. Each was a fine writer. Each knew a lot about editing and researching. And they were eager to help on exactly the kind of project I had visualized. Within four days an arrangement was concluded, and I was off to South Africa to resume my education[49].

Michener avoue donc modestement les limites auxquelles il s'est heurté et l'aide indispensable qu'il a reçue de la part des deux éditeurs sud-africains qu'il mentionne sans pour autant les nommer. Ce qu'il recherchait chez eux c'était leur regard, leur connaissance intime de l'histoire sud-africaine. La suite de l'article parle de la contribution irremplaçable de Bateman lors de son périple sud-africain. Mais le travail précis de Errol Uys n'est pas décrit. Afin de l'étudier vraiment, le seul recours du lecteur est d'aller consulter les archives de Greeley, initialement entreposées, en ce qui concerne *L'Alliance*, au Swarthmore College. C'est là que l'on découvre les très nombreuses notes de Michener expliquant, soulignant, mettant en valeur l'apport personnel de Uys. Les

[49] James A. Michener, *A Message to the Members of the The Literary Guild*, December 1980, Archives Uys, p. 91

références annotées de la main de Michener pour ce qui concerne l'ordonnancement des archives témoignent de l'importance de la coopération.

> Container I
> Folder 2 …shows the planning that Errol Uys …[editor at Reader's Digest] had completed long before he ever heard of me. My note pasted to the front indicates the relationship of Uys and his early material to the plan that I had devised much earlier.
>
> Folder 3 This represents Uys' reporting and summary of the heavy planning we did over several extended meetings covering many days.
>
> Container II
> Folder 14 …Errol Uys …did a prodigious amount of editorial work… He was, I believe, the most thorough editor I've ever worked with. This report on one chapter is a sample of his best work[50].

Ce n'est qu'après plusieurs semaines de lecture attentive de ce qu'il avait été possible de consulter à Greeley, qu'un courrier noyé parmi les autres mais d'un ton totalement différent, a provoqué une curiosité accrue au sujet de la relation de Michener et d'Uys. Jusque-là toutes les lettres traduisaient le travail commun, les recherches conjointes, les questions et réponses échangées régulièrement par-delà les kilomètres, voire les continents. Les deux années d'intense production semblaient s'être déroulées selon une parfaite entente et cohérence. Mais une lettre datée du 14 février 1980 est venue bouleverser cette perception, semer le doute. Un doute a montré la nécessité de rencontrer, si toutefois il était encore en vie et dans une contrée pas trop lointaine, cet élément indispensable du projet, ancien éditeur du *Reader's Digest*. En révélant l'existence d'une saga historique sur le Brésil, écrite à la mode Michener par Uys lui-même, les archives ont permis de remonter jusqu'à leur auteur. Le premier intermédiaire -et qu'il en soit ici vivement remercié- a été le traducteur de *Brazil* en français, M. Jacques Martinache. Mais c'est finalement une machine, un simple moteur de recherche pour internet, qui a fourni l'information convoitée : les coordonnées de Errol Uys aux Etats-Unis. Immédiatement contacté, il a été enthousiasmé par l'idée de savoir que sa contribution à *L'Alliance* allait être étudiée. Il a de suite proposé l'accès à toutes ses archives personnelles sur cette période de son travail et de sa vie. Il faut mentionner enfin que cet accès illimité à ses archives a signifié huit jours d'intenses discussions, l'autorisation de photocopier tout document susceptible d'être utile, y compris des lettres très personnelles écrites à sa femme durant la crise survenue avec Michener, la possibilité de relever l'ensemble de la bibliographie présente sous le toit de l'auteur et ayant servi à la rédaction du roman, et même d'emprunter des originaux de certains documents ou livres. Ces conditions ont été les

[50] *James A. Michener, A Register of his Papers*, op. cit., p. 8

meilleures qui soient pour permettre la confrontation des points de vue. Errol Uys n'a posé aucune condition à sa collaboration pour ce travail, pas même de lire les conclusions avant impression.

Voici donc le texte de la lettre qui a relancé la recherche et qui s'avère si différente de ton de celles écrites jusque-là par Michener.

2 February 1980

Dear Errol,

Joyous omen for Errol Uys! The man who did the vetting of Chesapeake, and who has written that splendid manuscript on the slave-philosopher Frederik Douglass without any chance of getting it published learned last week that three major houses wanted to take it, and the choice will be between two of our most prestigious, Yale and John Hopkins. I think I am happier than he is.

Ominous omen for Errol Uys! The disorganized young man who did the vetting on the sports book, and who has told several newspapers that he ghost-wrote my novels, has fallen into even worse miasmas, as the attached letter shows. As I told you when we discussed the problem, whenever a writer sends carbons to the president, the Pope, senator Kennedy and me there's serious lack of focus, but such letters come trailing in month after month.

So which precedent applies in the Uys case I can't decipher, but they are certainly running loose and I'll invite you to choose the one which attracts you most. Albert and I start our work on 15 February, but he startled me the other day by advising me 'Throughout the manuscript you misspell Karroo. It has two r's'. And all the maps he had showed it with two, except that all the maps I had showed it with one! We'll probably use two.

The hostage-incident at Pretoria sent shivers down some spines, including mine. But it would not have come as a surprise to anyone who had read the book[51].

Il est clair que cette lettre est une forme de mise en garde, sinon de menace quant à ce que Errol Uys entend annoncer publiquement de sa contribution au roman. La lettre qu'il envoie en réponse, tout en demeurant parfaitement polie dans la forme, assène au moins autant de sous-entendus à Michener que celui-ci vient d'en écrire. En filigrane, Uys se moque de la propension de Michener à se prévaloir de ses rencontres prestigieuses (le pape, la commission inter-planétaire de l'espace !), et de son goût immodéré pour le sensationnel dans l'écriture. Il insinue qu'il travaille mieux maintenant qu'il est seul et glisse quelques mots doux-amers sur ses difficultés financières.

[51] Archives Michener, p. 230

February 14, 1980

Dear Jim,

Poor Avenick! If only he had included Koos van der Merwe on his mailing list. Perhaps, too, the United nations, the inter-Planetary Space Commission, The Pope, The Ayatollah…..Sad how often one sees brilliant minds spinning off to latch onto some obsession that blinds them to reality.

It's the Joyous Omen that interests me: after necessarily 're-positioning' myself at the Digest and getting back into the home front -I've gone ahead and bought into that home-owning 'poker-game', happily smothering myself with mortgages etc… After all that, I have settled back to a good writing routine. Your news about the Chesapeake researcher could not have come at a better time!

You'll probably not be surprised to know that the Uys-Cheever collaboration is off. What caused the final break was a fundamental difference on 'work attitudes'. I believe the only way to get a book written is to keep at it, day after day, week after week etc. I have seen the proof.

It was an amicable separation and I now have all responsibility for completing the mss. And its success -or whatever. With so much work already done, it would be foolish to leave it aside and launch into the 'black-brown' saga so I am pressing ahead with considerable optimism and 'inspiration'. There is some very good material, and some awful stuff, but it is so much easier working alone. I'm moving toward simplicity and realism – and as far away as I can from the type of sensational pillars so many writers seem unable to function without these days.

Sure you'd like to know that those at the Digest working with your manuscript are thrilled with it. 'Pure magic', says the editor doing the cuts for the magazine.

I couldn't agree more.

Warmest to Mari and yourself,

As always,

Errol Uys[52]

Cet échange grinçant et courtois montre qu'il y a eu une sorte de rupture morale entre les deux individus. Mais les éléments recueillis dans les archives de Greeley, dans la mesure où, dès qu'il le peut, Michener semble valoriser le travail fourni par Errol Uys, tout en prenant soin de délimiter la part personnelle primordiale qu'il se décerne, ne permettent pas de poursuivre l'investigation. La seule conclusion qu'il est alors possible de tirer est qu'effectivement, si Uys adopte l'attitude d'Avenick, il se déshonore, et le simple soupçon d'un tel

[52] Archives Michener, p. 232

agissement le déshonore déjà, même si (et peut-être parce que) les archives accréditent l'idée d'un rôle majeur de sa part.

Dans la confrontation de ces archives avec celles de Uys, plusieurs faits sont venus éclairer les zones d'ombre apparues. Tout d'abord, la décision de constituer des archives de la rédaction du livre qui couvriraient tout le projet sud-africain, a été adoptée à la connaissance de Uys et avec sa collaboration. Un courrier qu'il adresse à Michener en septembre 1980 dresse une liste de ce qui figure en annexe jointe :

> * Copy of material submitted to JAM for inclusion in manuscript papers
> * Correspondence 1978-1979
> * 150 pages of extracts from working mss.
> * Research on chapter on apartheid[53]

Or plusieurs remarques s'imposent : la correspondance classée à Greeley, qui va en fait au-delà de 1979, ne contient pas les maillons permettant de comprendre la rupture ; le compte rendu d'activités n'est pas inclus dans les archives ; les véritables recherches de Uys sur l'apartheid ne s'y trouvent pas non plus. Cette mauvaise impression est cependant contrebalancée par le fait que les archives contiennent vraiment tout le détail commenté de la genèse du roman, notamment le schéma initial imaginé par Uys avant sa rencontre avec Michener, ainsi que le plan détaillé qu'ils ont élaboré ensemble dans les premiers jours et qui a été rédigé par Uys également. Michener balise à nouveau le terrain pour les futurs curieux de son œuvre : en exergue du plan détaillé, il clarifie ce qui, selon lui, concerne l'apport de chacun. Cette note est importante, car elle date du 15 avril 1979. Bien avant la rupture, il avait conscience de devoir laisser des traces du travail respectif de chacun.

> Long before he met me, Errol Uys devised what could have been an exciting adventure story about diamonds, Arabian emirs, prospectors and some rattling good South African and American characters. He outlined his proposed novel in extensive detail, featuring intricate plot relationships among a considerable collection of characters, but did no writing.
>
> Long before I met Uys I had outlined a South African novel based upon a Dutch family, a Zulu component and a conflict with the British. I stressed a Cape Town-to-Zimbabwe axis and ruthlessly excluded Natal, Southwest Africa and Kimberley, as I did not want to get involved in British settlements, Namibia or diamonds. But because of other pressures, and my inability as I saw it to get back to South Africa, I put this novel on the back burner and let it stay there for about eight years.

[53] Archives Uys, p. 83

> Then Tony Oursler of the Reader's Digest called one day to see if he could talk with me about his idea for a novel, and he told me of Uys's work, but more important of Uys's presence in the United States and his eagerness to work with me on some South African materials. He outlined Uys's diamond novel briefly, and I said I'd not be interested in that line of development at all, but that I'd long had my own thoughts on the matter and that if Uys and the South African arm of the Digest wanted to help with research material, I'd be interested. Especially, it was Oursler and Uys who proposed the diamond as the continuing factor in the story, and this appealed to me, but again, not as they supposed. In my version the diamond would never surface.
>
> Then Uys and I met, most congenially, and I outlined my concept of the novel that I thought would make a contribution, and I rarely made a suggestion but what I could instantly see its applicability. We spent some four days with my outlining what I thought was necessary, and he returned home to draft this document, using my ideas as a base line, adding his own inventive suggestions. We then met for another four days, after which he revised our outline along the lines my thoughts had been going. I then laid the whole aside and started to write from a fresh start, as it were, keeping basic structures in mind but allowing the story to develop itself. I write this memorandum as I finish Chapter VII, aware of how far I've strayed from our a priori ideas, but also aware of how valuable the preplanning has been. Until a story gets a life of its own, one never knows where it is going to lead, and that's always the best way[54].

Uys ne disposait plus lui-même de son premier schéma général car il n'en n'avait pas fait de copie avant de le fournir à Michener. Du point de vue des idées originales, les archives ne cachent donc rien et permettent au contraire de discerner les contributions respectives. On étudiera cette portion écrite (le schéma général initial) en fin de chapitre car elle impose une conclusion sur les rapports des deux protagonistes du roman. Les archives de Greeley permettent également de se faire une idée des nombreux domaines dans lesquels Uys est intervenu. Il y a tout d'abord la bibliographie. Une lettre en date de septembre 1978, donc au retour de Michener d'Afrique du Sud, répertorie ce que Uys a trouvé à la bibliothèque centrale de New York[55]. Cette bibliographie s'étend sur six pages et contient cent trente-quatre références. Les écrits mentionnés peuvent être des sources primaires (Thunberg), des documents officiels (*Diplomatic correspondence*), des ouvrages scientifiques (Dart), historiques (Theal), quelques-uns sont en afrikaans (Coetzee), et il y en a même un en français (Cornut). La majeure partie des livres de cette bibliographie concerne le tournant du siècle, et notamment la guerre anglo-boer, avec des témoignages de part et d'autres, de simples participants ou de responsables politiques et militaires. Quelques rares références évoquent le sort des populations noires (Plaatje) et indiennes (Gandhi). L'essentiel est constitué de sources et non de commentaires ou ouvrages de synthèse. Par la suite, lorsque Uys envoie à

[54] Container I, folder 3, Michener Special Collection, Greeley
On peut lire ce plan détaillé en annexe.
[55] Archives Michener, pp. 192-5

Michener des dossiers complets rédigés par lui-même sur chaque chapitre, ou sur des questions d'histoire, il mentionne les ouvrages auxquels il fait référence. Il n'existe aucune bibliographie complète car il faudrait additionner les références de Uys, Bateman et Michener ; ajouter cela aux titres présents dans les bibliothèques personnelles de Uys et Michener ; y ajouter encore quelques titres qui font surface dans la correspondance, et faire des suppositions sur ce qui a pu être consulté sans mention spéciale. On donnera seulement la liste complète de ce qui appartenait à Uys et a été en partie consulté par Michener.

Dans un deuxième temps, la contribution de Uys consiste en la rédaction de différents types de notes et suggestions pour certains chapitres. On dispose par exemple de celles consacrées au chapitre IX sur les Anglais. Certains noms ont été changés dans la version finale, mais l'intrigue du livre est parfaitement reconnaissable. Les propositions de Uys sont agencées selon un ordre chronologique et narratif : les dates importantes de l'histoire du pays y figurent, associées au développement du récit.

The Saltwood/Rhodes Chapter Notes/Suggestions ELU 6/79

* As discussed, the core section covers 1881 to 1900 but I've found it necessary to backtrack to establish certain preliminaries. A problem I have with the 1881 opening is that we miss many of the essential character-forming aspects of Rhodes early life, especially the fascinating picture of his first period at the Kimberley diggings. Here are my ideas : plotting and references to key events :

1822 : Richard Saltwood marries Julie at Grahamstown.

1827 : The twins, Peter and Anthony Saltwood born (Richard/Julie).

(In later years,

Peter : shows the 'American-renegade' characteristic in the Saltwoods/diamond hunter/transport rider in Transvaal circa First Boer War/early pioneer of Johannesburg, becoming major property owner in the process/through contact with Volksraad member Jakobus van Doorn enjoys special relationship with Pretoria/against the Reformers/establishes contact with nephew Michael, but makes no attempt to conceal scepticism of Rhodes's schemes/unmarried but 'keeps' Diamond-Lil, ex-Kimberley/ex-Barberton barmaid in grand style in Johannesburg.

Anthony : more stable charcter/retains Richard Saltwood's eastern Cape farms/friendship with Pringle, Fairbairn etc/favors rights for blacks in Cape/campaigner against introduction of convict labor/could also show interest in early Afrikaans movement –insisted, for example, that Michael learn the language of the Boers, something that will come in useful when Michael establishes himself in Transvaal.

1828 : Hilary and Emma slain

1834 : oct : Grahamstown ravaged

1836-8 : The Great Trek

1841 : Lovedale seminary established. (From the 'black' viewpoint, Lovedale –and Fort Hare—important.) Possible that Anthony Saltwood an important supporter of work at Lovedale, in 1870's/80's[56].

Les suggestions ainsi rédigées s'étendent sur quinze pages pour ce chapitre. A plusieurs reprises, Uys cite largement des extraits d'un livre de Fitzpatrick : *The Transvaal from within*[57] qui permettent de visualiser les événements marquants de cette période. Ces références se retrouveront plus tard dans le roman lui-même, non pas comme simple copies, mais comme illustrations très proches de la première citation (comme par exemple lors de la rencontre entre Rhodes et Kruger). L'étape suivante est le commentaire d'un premier brouillon délivré par Michener. Toujours pour le même chapitre, et cette fois au mois d'octobre 1979, Uys détaille presque ligne par ligne les problèmes à revoir. Il formule un jugement d'ensemble, puis, en citant ses sources, souligne les erreurs historiques, exagérations romanesques et corrections à apporter.

XI : The Englishmen ELU/ October 1979

[…] Besides certain chronological confusion –some of which is important to correct—the angle taken over-emphasizes the 'persecutor' image of English-speaking South Africans and needs 'balancing'.

The chapter largely ignores the fact that Afrikaners –the men who where laying the foundation for Afrikaner nationalism—were in the Cape, offers an implausible picture of a man like Frank who 'never met a Boer', of the Prime Minister of the Cape i.e. Rhodes knowing nothing of Paul Kruger, shows a Saltwood and Rhodes divorced from critical background factors.

Rather than offer a brief critical analysis, it's also necessary with this chapter to detail my comments. Even accepting the need for 'simplification' for American readers there are areas that need serious attention.

1. cany induna Mhlakaza…an opportunity to gain control of the great Xhosa confederation.
Mhlakaza was headman of a kraal, a councillor to Sarili (also known as Kreli) who has long before professed to have visions…By this action he sought to establish himself as a powerful prophet among the Xhosa people… There could be no question of his gaining 'control'.

2. Theal/Burman/Oxford/Lawrence all have similar account of what happened –and all differ from this semi-fictional representation.

[56] Archives Michener, p. 39
[57] J. P. Fitzpatrick, *The Transvaal from Within, a Priovate Record of Public Affairs*, William Heinemann, 1899

'She said that the ghosts who came to her were those of major Xhosa leaders…'

Theal: 'She had seen some men by river who differed greatly in appearance from those she was accustomed to meet…'
Burman: 'Strange men'
Oxfor : 'Strange people and oxen'

3. He interrogated her for several days, then instructed her to go back.

ALL SOURCES: Mhlakaza went to see the strangers and found them at the place indicated… told to purify himself, make offering, return in four days… On fourth day, for the first time he learned who and what they were…
He then had the revelation. Between the 'strangers' and the chiefs, Kreli etc., Mhlakaza was to be medium of communication. The original source for the revelation is Charles Brownlee, whom no source contradicts –his actions later form the background for the steps taken by Richard Saltwood.

'…saw a number of black people among whom he recognized his brother years dead. He was told by these people that they had come from across the sea; that they were the people –the Russians—who had been fighting against the English with whom they would wage perpetual warfare; and they had now come to aid the Kaffirs, but before anything could be done for them they were to put away witchcraft, and as they would have abundance of cattle at the coming resurrection, those now in their possession were to be destroyed…'

Embellishments of the basic revelation, by both Mhlakaza and Nongquase were to come after this initial vision.

Theal (and ors) note two important background elements:
1851-53 war over… By 55 Kreli was seeking to form a tribal alliance… Early in 56 matters looked so threatening that the Governor forwarded every soldier from Cape Town to the frontier… 10 battalions…
spread of lung sickness tended to increase disposition of people for war…attributed by people to witchcraft caused by the white men…[58]

Le dossier préparé sur ce chapitre comporte vingt-trois pages. Uys n'hésite pas à souligner ce qui lui semble vraiment dépasser les bornes de la vraisemblance. Ainsi, au sujet des rapports de Rhodes avec les femmes, il écrit :

Had never once spoken to a lady passenger…
This is an exaggeration that seems unnecessary. Needs discussion on this whole aspect… Ample evidence of Rhodes entertaining women at Kimberley dances, of friendship with women e.g. in pre Jameson Raid days used woman as communicant between self and Chamberlain and so on. In any way acknowledged that they existed…
Barely acknowledged that they existed…[59]

[58] Archives Michener, p. 47
[59] *Ibid.* , p. 52

Sur certains thèmes particuliers, il est arrivé que Uys rédige de véritables petits essais. Ainsi sur le sujet de l'éducation, du développement des institutions scolaires parmi la population afrikaner, il a synthétisé des connaissances étendues et précises qui permettent au lecteur du rapport de se faire une idée exacte (chiffrée région par région, accompagnée de témoignages d'époques etc.) de l'évolution de la société sud-africaine sur le terrain de l'enseignement. Ce petit essai compte quinze pages d'un texte dense et argumenté. Il est daté de novembre 1978, et dans la même période, il en a rédigé un autre sur la question du manque de pâturages et de la déforestation causés par l'occupation humaine, dans lequel il cite plusieurs extraits de sources principales (Van Riebeeck, Sparrman, Thunberg, etc.)[60]. Mais ce qui revient très directement à Uys en termes d'expérience personnelle est ce qui va devenir le contenu du chapitre sur l'apartheid. En tant que journaliste du *Star* puis en tant qu'éditeur de l'édition de Cape Town du *Post* (public noir et indien), Uys a écrit de nombreux articles dénonçant l'absurdité des lois ségrégationnistes. Ses archives personnelles contiennent les coupures de ses articles, dont un va directement servir de base au drame vécu dans le roman par cette femme obligée de quitter le township dans lequel elle habite avec ses enfants pour rejoindre son bantoustan d'origine après la mort de son mari. Le dossier de cette femme, instruit par le mouvement anti-apartheid *Black Sash*, est envoyé dans son intégralité à Michener.[61] D'autre part, les commentaires suscités par la première version du chapitre sur l'apartheid rédigés par Michener sont de loin les plus longs : ils ne comptent pas moins de soixante-six pages ! Tous les faits rapportés dans le cours du récit sont examinés du point de vue de la législation dénoncée, de la concordance des dates avec la réalité, des préjugés à battre en brèche. Afin de rendre compte des efforts entrepris dans la correction du texte, on citera un extrait de ces commentaires.

> I've been through the apartheid chapter a couple of times, and am ready to offer some overall impressions. Certain areas need further in-depth research and I'm working on these -in particular material directly tied to the application and procedures of specific laws e.g. Population Registration act/Land Act of 1913/ Native Urban Areas Act of 1923.
>
> There are two problems areas:
> 1. The lack of a reference point in time…
> […]
> 2. Van Doorn's position in relation to the examples…He can't switch between all the posts/portfolios mentioned[62]
> […]
>
> The complex fabric of old customs <u>woven into new laws by</u>…

[60] Archives Michener, pp. 19- 34
[61] Lettre du 9 mars 1979, quatre pages et quinze années de procédures bureaucratiques contre une femme du township, Archives Michener, p. 389-91v
[62] Archives Uys, p. 142

Phrased thus, it would take care of fact that there have been 'apartheid style' laws since at least the beginning of the 18th century. (As early as 1671, Comm. Isbrand Goske issued instructions to check intercourse between whites and female slaves.)

Where do apartheid laws 'end' : You suggest 1967. Yet apartheid laws continue to be passed to this day, even if in amendment form. Is it really possible to have a cut-off date?

The word apartheid predates this era, though it did, of course, come into common currency only after the 1948 Nat election. In his maiden speech, Verwoerd speaks of the 'apartheid policy'.(September, 1948)

If one takes these paragraphs to have a satirical note that is a natural lead-on from what's gone before, then tenor is okay. If not, problem with directness of, for example, 'reflected God's wish'… Is this clear enough to reader to mean…'their vision of God's direction'…'their interpretation of it.'?

(No real problem with the God-calling angle. Verwoerd, e.g. on taking up premiership: 'In accordance with His will it was determined who should assume the leadership of the government in this new period of the life of the people. We firmly believe that because God rules all will be well with our country and our people.')

'the Zulus on my farm'… Consider using…'the Bantu…'
When one speaks of Zulus, one traditionally thinks of Natal. We will explain why the Zulus happened to be at Vrymeer -a natural development, but here it could avoid confusion and fit Detleef's style to talk of Bantu. (Somewhere, perhaps in the foreword, it will be worth considering the need to explain the usage change from kaffir to Bantu to African to black. I can remember the days when you were either a liberal or a communist if you called them 'Africans'… I wonder whether the real Afrikaner resentment toward that appellation came from the fact that Afrikaner=African!)

'create minor problems' … unless seen in a satirical context as an intentional understatement, it might seem to be underplaying the gravity of apartheid's effects and problems, both from a pro- and anti-apartheid viewpoint. Even from an apartheid supporter's view, problems of finance, logistics, planning are staggering[63].

Mais c'est dans leurs relations incessantes, dans leurs échanges continuels de lettres, impressions et commentaires que l'on peut le mieux apprécier le type de rapports que Michener et Uys entretenaient. En citant sur une période assez longue plusieurs extraits de leur correspondance, on se forgera une idée plus précise de l'importance du travail de Uys lui-même. De nombreuses lettres font écho du besoin dans lequel Michener se trouvait de recevoir des informations de son appui sud-africain. D'autres lettres expriment la communauté de pensée des deux protagonistes par l'emploi répété du pronom *nous*, par la discussion ininterrompue sur la trame romanesque des événements. On verra ainsi à quel

[63] Archives Uys, p. 145

point Michener semble suspendu à l'apport de Uys, tout en conservant toujours le contrôle général de l'œuvre.

Honolulu, Hawaï
25 May 1978

Dear Errol,

I am working diligently on my reading, trying to get things organized in the abstract for I have left my planning book at home, not wishing to risk either losing it or subjecting it to prying eyes.

Wright's Burden of the present is carefully written, makes a few good point worth remembering, and suffers grievously from not having included the Afrikans historians…sort of like Hamlet without the prince. I found his final chapter quite pompous and self-evident: Historicanas should be good historians.

Parker and Pfukani's high school text is a splendid modern summary, almost good enough for college freshmen. Devoutly one wishes it were obligatory study for students across the Republic of South Africa. (I was amused to see that the authors, like all sensible men who know the material, I should judge, come to the same organizing conclusion that we did: follow the Dutch to Piet Retief; double back to pick up the Zulu; move forward with the trek. I wish I were working on the these three chapters right now.)
But even this book lacks the bite which would come in showing the Dutch actually acquiring their historic attitudes.

Prinsloo of Prinsloosdorp is one of those haughty frolics that every nation should produce in every century. It reminds me of Tomas Roucault's Honorable Picnic about Japan, and some Englishman's Haji Baba about Persia. But I was surprised at how little additional material Blackburn adds to what one already knows he's done considerable background study. I like his sparing but effective use of Afrikaans words and judge that each writer ought to select a few crisp ones essential to his narrative and forgo the rest. But I don't think they should be given in italic. In fact, I think our list should go even further and indicate with an asterisk those Afrikaans words which have already passed into our big English dictionaries as English words. What ones they are I don't know but would guess veld, laager, trek but not sjambok, Nachtmaal, or Rooinek.

Becker's Tribe to Township is much too episodic for my present needs ; I want distillations of encyclopaedia articles ! But it is perceptive, and when one is finished one has a heavy feeling regarding the impossible burdens placed upon the men and women making the transition.

I think one of the best things I could have done in preparation for my research is to visit Hawaii to see a rather fine society, no better than Johannesburg, nor worse than Marseilles, but just a good functioning agglomeration in which a large number of people are finding happiness and self-government, and consumer goods; and to realize that in South Africa everyone of these people would be proscribed to a terribly limited life, and that all their creative energies would have been diminished if not destroyed. What an incalculable loss! It made me think of the mainland and how much poorer we

would be without the contributions of our Cape Coloured: O. J. Simpson, Lena Horne, Ralph Bunch, Diahann Carroll, Sidney Poitier, and the rest. How we would have cheated ourselves! It seems to me that someone advised the Afrikaners poorly when the decision was made to divorce this reservoir of talent from the main stream.

The more I study and think, the more heavily inclined I am to make at least one of the Englishmen a missionary, perhaps the very first although I haven't clarified that. I find myself driven in this direction for a variety of reasons: (1) In whatever I read I find the Dutch really despising the missionaries, their own as well as the English, so the symbol must have vitality; (2) I find the missionaries insufferable, which always make for a good character; and (3) I find them with startling frequency to have been right, or on the verge of rightness. I do not know how to resolve this conflict, but let's give it the most serious thought. Such deep feelings on my part usually turn out to be right[64].

La réponse de Uys indique que la coopération n'est pas seulement matérielle (Uys fournissant les livres, les contacts nécessaires par exemple), mais qu'elle va jusqu'au domaine de la création littéraire, de l'intrigue romanesque. Car l'appui qu'a fourni Uys pour le roman ne s'est pas limité au plan d'ensemble imaginé avant leur rencontre : il n'a cessé de se manifester par la suite. Dès le départ cependant, Michener est celui qui organise les grandes idées directrices, les conclusions philosophiques et politiques autour desquelles va s'agencer le récit proprement dit. On citera la réponse de Uys en intégralité, puis une série de courts extraits :

June 2, 1978

Dear Jim,

Thanks for your letter from Honolulu and your earlier kind note about my stay. It was a delight getting to know both Mari and yourself, and a rare and rewarding privilege to work with you.

The idea of having one of the Stanworth clan as a missionary is excellent. (Even today, the conflict between their insufferability and the loathing of them by the Afrikander—and their being right, still exists. You have only to look through a couple of issues of SA Outlook to see that pattern.)

Our missionary could well be Vera Stanworth's brother –a likelihood in that someone would have had to accompany her out to the Cape or we get an over-heroic figure doing the lone voyage etc. It could tie in well and offer an 'insufferable' young man who'd be at his peak when slavery ends. He could be cranked into that 1813-1833 period without difficulty—and could be valuable link to the Xhosa. Perhaps, shift him over to Natal after that, have him in Port Natal when Piet Retief gets there. Just rubbing salt in old wounds and strongly underlining the Boer's irritation at the English 'presence'.

[64] Archives Uys, p. 1

I have the rough notes from our meeting all typed up and pretty well organized: I'm not sending a copy to London for fear it will get lost on the way. As a 'working title', I came up with one word that may interest you : it certainly covers the Afrikaans element and if one thinks of the spiritual, the creative process, the 'covenant' that all men have with Mother Africa, it comes up as a strong label for black or white: COVENANT.

I'm in the process of setting up the South African side as discussed: enclosed is a copy of a letter to Philip Bateman outlining some of the needs. I'll get his itinerary to you as soon as it's to hand. We'll then take your comments on it and organize it along whatever lines you wish.

How I agree with your comments about the terrible loss to South African society by the failure to use so many talents there! It's a point that could well be worked in through the experiences of Daniel Nxumalo, during his time as a teacher at the Vrymeer mission school…turning bright, talented youngsters into bright, talented farm laborers etc. It could also be an observation Craig makes through his contact with Shamilah's friends.

Hope your European trip has been going smoothly,

Sincerely,

Errol[65]

13 October 1978

Dear Errol and Philip,

[…] I am working hard on the novel but am finding it difficult to protect my working time. Demands incalculable, but I've known that before and will have to cope.

Philip's material on Spion Kop magnificent; better than I hoped for, and beautifully varied. Errol's material on the Saltwoods excellent and melds nicely with what we've been talking about.

I find I am woefully short of solid material on Bushmen and urgently request aid. Can Errol find a copy of the Shapera ?[66]

[65] Archives Michener, p. 180
[66] *Ibid.* , p. 198v

St Michaels, Md.
31 May 1979

Dear Errol,

On this day I typed out the last page of the first rough draft of chapter X: The Voortrekkers. This means that chapter I-X are in shape, with IX being typed by Nadia right now, and X going to her some time in early June. I also have Chapter XIV done, so that what remains is XI: Saltwoods; XII: Boer War; XIII: Detlev and XXV: Conclusion. […]

I am sorely in need of Errol's work on the background materials for Chapter XI: The Saltwoods and hope that he will rush this to me. It would also help to have his work on the outline for Chapter XIII: Detlev but that has no urgency.[67]

Une fois le manuscrit entièrement rédigé, Michener a convoqué Errol Uys pour une longue session de révision qui a duré pratiquement quatre mois, avec quelques interruptions dues aux nombreuses sollicitations de Michener (film, interviews). Au retour de l'une de ces interruptions, Michener écrit à Uys de manière à avancer le travail de correction, et l'on peut comprendre dans ce paragraphe que la participation de Uys est allée bien au-delà du travail d'édition. Ce travail est d'ailleurs encore à venir après la session de révision et il reste confié à Albert Erskine.

8 October 1979

Dear Errol,

[…] It occurs to me that on paragraphs which contain really awkward or heavily debatable material, you might do like the two experts in London and Paris – three, really, with Amsterdam--- and draft specific corrections which are faithful to the facts as you see them but also relative to the story line. We can then respond to them together when we discuss the passage in question. That way we'll be ahead in our work[68].

Interrogé sur cette question, Uys explique que nombre de ses corrections se sont retrouvées directement insérées dans le texte, au point que le produit final contient selon lui des dizaines de paragraphes de sa main. Le mécontentement suscité par le fait d'avoir été relégué au rang de simple éditeur va pousser Uys à relever systématiquement dans le texte publié les passages qu'il s'attribue, soit qu'ils aient été copiés tels quels, soit qu'ils aient été légèrement transformés. L'exemplaire de *L'Alliance* appartenant à Uys et sur lequel il a pratiqué un découpage méthodique fournit environ cent-cinquante pages écrites par celui que Michener a toujours appelé un éditeur. La rupture est

[67] Archives Michener, p. 207
[68] *Ibid*., p. 188

donc liée à cette question de la reconnaissance du travail fourni. Pour Uys, elle affecte non seulement son intégrité de co-auteur, mais également sa rémunération et sa future notoriété. Les conséquences sont bien sûr nombreuses, et même si le problème financier n'est pas primordial lorsque l'on interroge Uys à ce propos, il n'en reste pas moins que le bonus de 3 500 dollars attribué en plus du salaire perçu par le *Reader's Digest* pour travailler au service de Michener fait pâle figure à ses yeux en comparaison des revenus tirés de la vente du livre.

Mais les relations entre les deux auteurs sont loin d'être assimilables à celles du nègre et de son porte-plume. Comme les extraits précédents le montrent, la coopération intellectuelle a été entière pendant deux ans. L'un et l'autre ont fait de réels efforts pour se pénétrer des suggestions et propositions apportées, pour visualiser en commun la trame nécessaire à la fiction, ses développements et significations. Michener avoue lui-même qu'il aurait été incapable d'écrire ce livre seul. Et Uys a, dans l'ensemble, beaucoup appris de cette période de travail. Ayant traité sur un pied d'égalité pendant des mois, avec un personnage qui avait acquis une notoriété et une expérience considérables dans le domaine des romans historiques, Uys s'est rebellé le jour où, vers la fin de la session de révision, Michener lui a annoncé tranquillement que, si le roman se vend bien, il a pour habitude d'offrir, à ceux qui l'ont aidé, un billet d'avion pour l'Europe. Cette offre a été perçue comme un affront, et Uys s'en est expliqué immédiatement. Une lettre écrite le soir même à sa femme rend compte de la colère qui l'habitait, mais aussi, et surtout, de son désir de s'émanciper de la tutelle du maître. C'est au cours de cette nuit d'orage émotionnel que Uys a pris la décision de s'engager lui-même dans la voie de l'écriture et qu'il s'est senti conforté dans ses propres capacités à réaliser le grand saut vers la vie d'écrivain. Avant d'en venir à ce point, on citera la lettre que Uys envoie à Michener dès la fin du travail sur *L'Alliance*, quelques semaines seulement après leur explication. Les parallèles entre les deux individus sont tels qu'ils confinent à la caricature psychanalytique. En effet, Michener et Uys sont tous deux orphelins, ils ont tous deux connu l'errance volontaire dans leur jeunesse, la différence d'âge qui les sépare pourrait faire de l'un le père de l'autre, et la rébellion de Uys pour s'affirmer en tant qu'écrivain pourrait n'être qu'une des manifestations de la rébellion contre l'autorité de tutelle. Mais l'on peut aussi bien lire dans cette lettre une volonté de ne pas rompre tout lien avec quelqu'un qui peut encore s'avérer d'un certain secours pour Uys, comme une reconnaissance sincère, malgré le rang de second rôle, pour l'expérience acquise au cours de ces deux années. C'est le bilan d'une aventure littéraire et humaine hors du commun :

January 3, 1980

Dear Jim,

Back in the kraal after wandering the veld like a trek-ox for so many, many months, I find my old grazing corner much the same but my vision somewhat clearer. Have already mailed off a lengthy letter to my agent sharing some of the inspiration gained from our long work-period and outlining some of my plans. I feel much like a mountaineer who has left the last camp before the summit.

Wading through all the papers, I found that my first official memo on the project was in January, 1978; two years and 1600 times seven pages ago. But logistics alone can't capture what's truly been a key experience of my life. God knows, it's been a long trek away from the clutches of 'Trekboer' Bezuidenhout and clan, though the old rascal did give me a ferocious determination to succeed.

The real time and place to say thank you for what we shared will be the letter that accompanies a copy of my first published book. Meanwhile, there is so much that I shall remember… We worked hard, but I also had a great deal of fun (and laughter, and tears nearly at some of the despairing material that had to be dealt with)… for, above all, the Van Doorns, the Saltwoods, the Nxumalos, are very much alive and one shared so much of their hopes, hates, fears… It is difficult to be objective having been so intimately involved with the mss. But I honestly believe the book will be a major contribution toward understanding the Afrikaner beyond his country and on his own stoep –provided Mrs. Van Valck doesn't have an apoplectic fit and hie off to Pretoria!

Most important to me personally has been the confidence brought by working in the shadow of so accomplished a writer (and, if I may say so, human being.) I find that I have paced myself at a considerable distance from the 'temporary expedient' approach. Of course, it would be nice to hammer out a 80,000 word pop-lit thing, pocket the money and run. I've tried that three times, and failed on each occasion – though not at polishing my skills for a return to those mss. shows the 'upgrading' through each one.

But as we talked one afternoon: there are some people who can live successfully by darting along the short-cuts. I am not one of them, and even though what lies ahead leaves me feeling weak at the seams, I am already at work on the 'other' South African book. Admittedly, one has to find a personal approach and style but I am tremendously attracted to the James A. Michener way, that splendid blend of good story-telling and strong factual backdrop. It so adequately meets current reader-demands for entertainment and education.

It's not only the big lessons, but the small one that are so useful: Cut and paste rather than retype whole pages as you go along, find the small continuity links as well as the major threats –the crocks and boboties, avoid the bizarre and sensational—the unnecessary side-tracks, make your own characters independent and not appendages to 'the greats', be unsparing with strong, telling anecdotes that hold reader interest…. I could go on and on for, believe me, I took it ALL in……'Know the seasons, Uys, and forget the damn clichés!'

> Again, let me thank you for pointing the direction, Jim. That alone won't get me a 'yes' from a publisher, but it goes a long, long way in the quietness of my study. I intend to make every use of it!
>
> Thanks to Mari and yourself for the Christmas gift. Delighted it was maroon for that's what Jan gave me, too: in gray! Family also feasted grandly over the holidays on goose and shrimp.
>
> Warmest regards to both of you, and hope that you had a warm and happy holiday.
>
> P.S. I've been contacted by the head of the Argus (South Africa) Newspaper in New York -Andre Meyerowits—who would very much like to do an interview with you on the lines of the one that appeared in Book Digest. (Group owns the Johannesburg STAR, the Cape Argus etc.) Since the Star's my alma mater, I offered to raise it with you… He is keen to spend time with you as soon as convenient… If you let me know a) if you're prepared to see him and b) when would be convenient…he would be happy to travel down to Maryland to meet you[69].

Enfin, il est impossible de conclure ce chapitre sans faire état de la profonde inégalité qui, malgré le respect intellectuel et moral que Uys a su gagner, est la base de cette association littéraire. Car en juillet 1977, lorsque Uys arrive aux Etats-Unis avec sa famille, il est citoyen sud-africain, employé par le *Reader's Digest* sur le sol américain. Sa carte de résident n'est que provisoire et, en tant que travailleur immigré -de luxe, mais travailleur immigré tout de même- il doit prouver la continuité de son emploi pour prétendre rester aux Etats-Unis, et plus tard obtenir la nationalité américaine. Sa situation est précaire, même si elle est confortable. Ajouter à son manque d'expérience et à sa jeunesse, ces circonstances ont en quelque sorte livré le jeune éditeur-apprenti-écrivain à l'appétit aiguisé d'un groupe d'hommes rompus aux cadences de la production littéraire à grand succès. L'apprenti y a subi des épreuves d'initiation dont il veut garder le meilleur, mais il y a aussi conçu une certaine rancœur à l'égard de ceux, dont Michener, qui professent sans les appliquer les principes d'intégrité dans le processus de création. Cette rancœur est en partie causée par une certaine conception de la propriété intellectuelle. Dans une dernière partie destinée à démêler les fils de la création de *L'Alliance*, on étudiera ce qui justifie ou non ce sentiment de spoliation.

II - LES AUTEURS ECARTES

On a déjà pu remarquer que Uys tente plusieurs fois de corriger les passages du manuscrit qui s'éloignent selon lui beaucoup trop de la vraisemblance historique. Mais le domaine où les efforts consentis par Uys sont

[69] Archives Uys, pp. 53-4

le moins couronnés de succès est celui de l'histoire des populations noires d'Afrique du Sud.

1 - Les dépossédés

Dans le classement où Michener a mentionné les corrections apportées après lecture, il est indiqué en face du chapitre consacré au Mfecane : *completely reworked to make Shaka more acceptable* [70]. De son côté, Uys a conservé les commentaires qu'il a rédigés après examen d'une première version du manuscrit. Son dossier comporte vingt-et-une pages d'annotations dont la plupart sont des contestations argumentées de ce que le roman sous-entend. Il a été établi en s'appuyant sur trois sources essentielles : les livres de Brian Roberts et E. A. Ritter, et les deux tomes de l'*Oxford History of South Africa*, édités par Monica Wilson et Leonard Thompson[71]. Mais Uys ne se contente pas de les citer : il fait parler ses sources, les confronte et conclut lui-même si les conclusions paraissent douteuses. Il critique toutes les références de Michener sur l'anormalité sexuelle de Shaka. Il conteste les passages où le leader des Zoulous apparaît comme un imbécile : *Makes Shaka look over-gullible…and depicts him somewhat in ' stupid black' mold…* [72] Mais Uys ne s'arrête pas là, il va jusqu'à remettre en question l'une des rares sources occidentales sur Shaka, le journal de Fynn, en même temps qu'il réfute l'image violente et sanguinaire fabriquée par Michener, à la suite de bien d'autres.

> * both R/R [Roberts/Ritter] …have Shaka stood in silent mournful attitude with his head bowed upon his shield, occasionally wiping away his tears with his right hand.
> Fynn: he presented the appearance of a brave warrior in extreme distress…sufficient to exhort pity and commiseration from the hardest of hearts…
>
> (All this killing in mss. Just doesn't capture what the three above offer. This is the death of a Queen Mother, beloved of her nation –just as the British one is….
>
> By the time, this section winds up 11000 people are dead.
> Fynn says 7000… and IT IS ONLY HIS WORD THAT WE HAVE AS A SOURCE…..plus the score of derivative 'white' historians observations—derived essentially from that man's diaries. […]
>
> Clearly, it would take extensive research to come up with something more accurate -- than this apocryphal story….. But consider this curious entry in the same Fynn diary:

[70] Archives Michener, p. 127
[71] Brian Roberts, *The Zulu Kings*, H. Hamilton, 1974
E. A. Ritter, *Shaka Zulu*, Longman, London, 1955
Monica Wilson, Leonard Thompson (edited by), *Oxford History of South Africa*, 1969
[72] Archives Uys, Mfecane, p.6

‘The crowd had increased so much that the noise of their shrieks was unbearable. …. Some were put to death because they did not weep, others for putting spittle into their eyes, others for sitting down to cry, although strength and tears, after such continuous exhaustion, were totally exhausted.’

SO FYNN DESCRIBES NOT NANDI’S DEATH AFTERMATH BUT EVENTS AFTER THE ATTEMPTED ASSASSINATION OF SHAKA…..

A very curious and questionable duplication……..[…]

As above, figures of people killed are exaggerated. The more research I do, the more appalled I am by the distortions one finds -and it is sad to think that they should continue to be perpetrated [suivent deux pages de comparaisons des sources chiffrées à propos du nombre de victims, puis Uys conclue:]

Point is that looking at Ritter/Fynn….actual figure = 93 + scores…against 7000

Certainly big figures make great sensational story telling, but they can only do further harm to the picture of one of Africa’s proudest and most important nations. The images belong to a very early era of reporting on what was ‘the dark continent’ […]

My own researches tend toward the ideas put forward by Roberts in his major reassessment of Zulu history. [suit une page entière de dates et événements, puis la conclusion :]

But here’s my hypothesis which I believe I could prove –given the time for detailed research—but that’s beyond the scope of this work.

What’s important though is that one realizes some of the ‘motives’ behind the distorted picture we have of Shaka.

In simplest terms,

In the early 1820’s, fired by possibilities opened up by the 1820 Settler program, a group of entrepreneurs/adventurers get together to exploit Natal.

Through various difficulties, their grand hopes are somewhat dashed when they get to Port Natal, and both companies are beset by financial difficulties etc. Unless the country is properly opened up, they realise that they are not going to attract the mass settler movement they need to make a real profit…

(Strangely, we hear very little of actual trading…a tusk here, a couple of cattle there, but in general, a foundering venture…)

So, they put their heads together : Somerset. Colonial Office and others are adamant in their refusal to involve the authorities in the venture… Only way to get this done, is to involve Shaka with them.

Firstly, the most lurid pictures of Shaka and his goings on are circulated -to put the fear of God into anyone from Grahamstown to Cape Town.

Secondly, they work on Shaka to move South….especially Mr. Fynn…

Thirdly, King takes off with emissaries to Port Elizabeth etc. to drive home reality of the threat of Shaka…

Shaka marches south –note fact that he sets up 'headquarters' at Fynn's kraal on Umzikulu….

It almost works….except that Dundas and Somerset mistakenly strike at Matiwane and Ngwanes….instead of the main Zulu force…

Of course, after this Shaka, somewhat taken in by his white mentors, has fallen into disfavor with his own people…

Now certainly, there was intriguing by Dingane and other conspirators at a personal level….BUT….I would suggest that a serious reason for the killing also lay in the uncalled for and relatively abortive white-inspired mission south. Also that Dingane and others believed that Shaka was selling out the nation…

So he's dead… and the ever-enterprising 'diarists' etc…place that blame for his killing on his excesses after Nandi's death. Not a word about their own misguided efforts…..

I'm not suggesting that you need to mention this in mss. But only that you bear this strong possibility in mind when drawing a picture of SHAKA.

Sadly, it follows a pattern all too familiar in colonial dealings with the peoples of Africa and elsewhere….

And, finally, I'm not suggesting that Shaka was not guilty of excesses –but these killings must be seen in their proper tribal context, in their relevance to long-established tribal laws and customs, and they must not be seen through a Fynn-style interpretation of 'barbaric' savages etc.

Ben Magubane is absolutely right when he says that a novel written in the last decades of the 20th century ought to be sensitive to the changes that have taken place etc….[73]

Le manuscrit est quelque peu corrigé à la suite de ce rapport sans concession, mais le fond demeure le même : la version de Uys n'a pas prévalu sur celle de Michener. C'est encore le cas, et avec une certaine véhémence de la part de l'auteur, au sujet de l'époque contemporaine. Uys est persuadé que le chapitre couvrant le début du siècle ne peut être construit sans parler en parallèle de l'histoire de Detlev éduqué en puritain raciste et de l'histoire du combat des Noirs. Ses lettres et documents sont très clairs sur ce point… comme le sont les réponses et décisions de Michener.

[73] Archives Uys, Mfecane, pp. 13-5

June 15, 1979

Dear Jim,

Herewith another batch of ideas covering the Detlev era…I've placed the emphasis on Detleef, since this is what you need, but I've also thrown out some thoughts on the Saltwoods/Nxumalos and Magubanes… As I say, there should be no problem in melding the latter two into the single Making of a puritan structure, though, the blacks especially, have an equally strong claim to an in-depth approach. The 'black' chronology -extracted from several sources—certainly indicates that they haven't been as quiescent as the whites would like people to think: It's just that South Africans have not been prepared to see him in any light but as 'cheeky kaffirs stirred up by the commies'.

[…] Worth considering alternative structure to narrow Education of a puritan, which, except for possible side-trips/inter-action with the English-speaking South African strain and the black population, would not offer full picture of how –in this century— South Africa evolved into its divisive state. […]
With that in mind, why not: three parts
*Education of a Puritan –Detleef van Doorn
*Unity and Disunity – The Saltwoods, with emphasis on Laura
*The Dispossessed – The blacks of South Africa[74]

La chronologie d'événements liés à l'histoire de la population noire au XXème siècle que mentionne Uys et qui reflète, par sa simple existence, à quel point la transmission de l'histoire porte les stigmates d'une société ségréguée, ne figure pas dans les archives de Greeley. Conservée par Uys, elle s'étend sur onze pages et n'a pratiquement pas été utilisée par Michener.[75] En ce qui concerne la réponse de Michener à ce courrier, elle ne se rapporte qu'à l'aspect littéraire, à l'équilibre romanesque de l'intrigue, et elle esquive la question politique et sociale que soulève Uys.

St Michaels, Md.
2 July 1979

Dear Errol,

Your letter bringing me the notes on the Detleef chapter arrived before the needed Saltwood materials, so I've taken a couple days off to pre-digest your ideas and find them most provocative.

[74] Archives Michener, p. 401 *The most powerful message here is that, all along, the Africans have kept up their fight for rights -on paper it is most impressive, moving from purely constitutional methods to strikes and protests and, finally, to violent action: The entire background runs parallel to the Afrikaners' struggle and undoubtedly the end result, no matter the amount of bitterness will be the same*. Archives Uys, p. 27
[75] Archives Uys, pp. 28-38

I see much merit in your concept that in this chapter XIII I should endeavor to keep the Van Doorns, the Saltwoods and the Nxumalos in tandem, and I have always had this in mind; however, your imaginative idea of breaking the chapter down into three parts scares me. It would, I fear, disrupt the pattern, lead me into confusion, and disrupt the narrative flow, which I would abhor. Therefore I can say definitely that as of now I see no way at all of accomplishing this.

What I can see is a strong straight-forward narrative on Detleef, broken here and there with glimpses of the other two families. The problem becomes whether I have the skill to keep three such strands in motion; at this point I would appreciate lessons from a couple of the more skilled Norns[76].

Le différent qui oppose Uys à Michener sur la question des droits d'auteur ne survient que cinq mois plus tard, mais sur le plan du contenu politique du livre, il y a, avec cette lettre de début juillet, un choix politique nettement distinct de celui proposé par Uys. Les mots de Michener sont d'ailleurs inhabituels : *provocative*, *scares me*, *I fear*, *confusion*, *abhor*. Compris au second degré et mis en relation avec les remarques politiques de Uys, ces mots semblent plutôt renvoyer à la peur sociale de Michener face au thème que Uys lui propose de développer, tout au long d'une chronologie d'oppression et de combats des populations noires. Sa volonté de ne répondre que sur le terrain littéraire est révélatrice de son incapacité à traiter le sujet. Soit qu'il occulte habilement son désaccord fondamental, soit qu'il soit à ce moment-là trop focalisé sur la narration, Michener relègue le plan de Uys au rang de *imaginative idea*, ce qui, pour quelqu'un dont le travail est de fournir un fonds de matières historiques utilisable dans l'intrigue, peut s'apparenter à un affront. Uys ne relève pas, mais il persiste. Lors d'une deuxième étape, Michener utilise les notes, documents et chronologies de Uys pour établir lui-même une liste des dates et événements importants qu'il veut couvrir par le récit romanesque. Il envoie ce travail préparatoire à Uys, qui révise ou fournit sa propre version de l'histoire. Ainsi, pour le chapitre dont nous venons de parler, Uys insiste à nouveau sur l'importance de certaines décisions politiques pour les populations noires.

27 July, 1979

Dear Jim,

Your letter with the 1904-66 chronology was waiting for me when I got back from leave. It's essentially on target, but I do have a number of observations, some of which I realize you may well have in mind. Let me put them all down anyway. […]

[76] Archives Michener, p. 216v

> Land partition whites-blacks. Clearly a complicated issue that needs careful handling. This act gave legal sanction to the existing state of land ownership by blacks by demarcating the reserves and prohibiting the transfer of such land by sale or lease to Europeans. It aimed at retaining the status quo by prohibiting the acquisition of land or any interest in land outside the scheduled native areas by 'Natives'. A commission was appointed to inquire what additional land should be set aside for 'Natives'. It's 1916 report said an extra 8 million morgen, but nothing happened till 1936… Native Trust and Land Act. You are quite right in zeroing in on this because that's where today's carving-up guidelines come from.
>
> But note this Oxford History observation: 'The historian is tempted to interpret the Act almost exclusively as the basis of the country's future policy of apartheid, but the contemporary evidence suggests that those who agitated for legislation were far more concerned with the problem of labor supply than anything else. The immediate objective of the Act was to abolish the system of farming-on-the-half and to eliminate squatter locations. Under the widespread practice of farming-on-the-half Africans who owned their own ploughs and oxen entered into partnership with the white landowner and worked the land, then handed over half to the farmer.' (see pages 127-131 Oxf. att.) Both the Native Land Act of 1913 and the 1936 Act had provided for a country-wide application of possessory land segregation but neither applied to land in urban areas. In many towns, big and small, Africans acquired freehold property. In 1937, an amendment to the Native (Urban Areas) Act restricted their right to do so.
>
> In its protest against the Land Act, the Native Congress noted that it was evident that the aim of the law was to compel service by taking away a means of independence and self-improvement[77].

Michener ne saisit pas l'occasion d'illustrer cette période par l'exemple d'une migration d'un nouveau type : une migration forcée par la législation capitaliste moderne. De ce fait il prive le lecteur d'une explication sur les événements suivants racontés dans le roman : ceux des grèves insurrectionnelles de 1921. Car la main-d'œuvre noire, appauvrie par ce statut d'expulsé, de dépossédé, entre en concurrence directe sur le marché du travail avec la main-d'œuvre d'origine européenne, qui voit ainsi son emploi, son salaire immédiatement menacés. Le roman illustre en revanche très bien comment le conflit a pu être exploité sur le terrain racial, comment la répression s'est abattue sur les foyers d'insurrection, et en quoi cette situation pouvait devenir révolutionnaire si toutefois les ouvriers, essentiellement des mineurs, s'unissaient. Mais l'allusion, grâce à un dialogue avec Plaatje, est rapide et le récit retourne vite à la description du Broederbond[78].

[77] Archives Michener, p. 217v
[78] *The Covenant*, op. cit., pp. 984-1000

2 - Les témoins

Dans son voyage de 1978, Michener n'a, en tout et pour tout, passé que trois heures dans les environs de Soweto. Il a été conduit en voiture dans le township, et la vision de ce bidonville gigantesque ne lui est apparue qu'au travers des vitres de son véhicule. De retour aux Etats-Unis, il écrit à Uys et à Oursler à ce sujet, pour s'étonner de n'avoir pu rencontrer de Sud-Africains Noirs par l'intermédiaire de Bateman. Ce qui peut étonner le lecteur d'aujourd'hui, c'est l'étonnement de Michener. Lorsque l'on sait que la ségrégation est un des problèmes majeurs de l'Afrique du Sud, qu'elle génère de constantes révoltes, et que Michener compte en faire un thème important de son roman, on se demande pourquoi il n'a posé cette question qu'après son voyage. Comment ne pas souhaiter rencontrer coûte que coûte ne serait-ce que quelques individus en lutte contre ce système, voire des victimes anonymes de l'apartheid et de l'exploitation, alors même qu'ils sont des centaines de milliers, des millions, à ce moment-là ? La seule réponse possible est que c'était finalement un aspect mineur à ses yeux. Cependant, la lettre qu'il écrit à la fin du mois d'août montre son intention de remédier si possible à ce handicap depuis le sol américain. Puis une autre lettre, datée de novembre 1978, indique une claire intention de contrebalancer, par le biais du roman, l'histoire à prédominante blanche et européenne véhiculée par les livres et manuels les plus courants.

2 August 1978

Dear Errol, please with a copy to Tony

[…] Philip Bateman was perfect for the job and he arranged extraordinary meetings. I accomplished all I had hoped, and he is to be commended.

He did, however, for reasons which I am not sure I understand, arrange any meetings with blacks, and this is a significant gap which must be filled by you two men drawing upon such black South Africans as may be in New York, or with whites sympathetic to their cause and well informed. As soon as I get a clear schedule, say in February, I will come to either New York or Pleasantville for such meetings. I met many blacks in 1971 and have met others in London, so I am not barren; but that is not good enough for a book of this nature[79].

[79] Archives Michener, p. 188v

18 November 1978

Dear Errol and Philip,

> […] But my trip[80] was shocking, in a way, for I carried with me four biographies: Smuts, Malan, Hertzog, Smuts. And not one of them referred to Blacks in the society! It was as if the history of SA were the struggles of Dutchmen against Englishmen living in a timeless space and surrounded by no one. I had the same perplexing feeling when I read three histories of SA and found never a mention of women or children, as if now the story were solely of men. But I must confess that I see these remarkable conditions as representative of a period rather than as permanent state of mind[81].

Uys est l'intermédiaire par lequel, en raison de sa citoyenneté sud-africaine, Michener va tenter de rencontrer des exilés de la cause anti-apartheid. Mais les choses ne sont pas si simples, et une fois de plus, c'est le canal officiel, celui des autorités consulaires, qui est choisi pour remplir cette tâche. Uys fournit à Michener une liste complète des organisations et représentants de différents mouvements politiques sur le sol américain. Ce sont tous des mouvements modérés, voire chrétiens, liés dès avant la prise du pouvoir aux institutions en place à l'échelle internationale (Nations Unies), ou nationales. L'homme de la rue, même s'il est de condition moyenne comme c'est souvent le cas avec Michener pour ses personnages de roman, est paradoxalement le plus difficile à rencontrer... Il n'est pas étonnant que l'on ne le retrouve pas dans le récit par la suite. Sans voix dans le pays de l'apartheid, il n'est qu'une ombre derrière les activistes de la guérilla qui pointent le bout du fusil dans le roman. Mais au cours de ces recherches, c'est une fois de plus Uys qui exprime le plus l'émotion qu'il a à travailler sur ces questions, puis à rencontrer, pour la première fois de sa vie, des militants anti-apartheid. Excepté la scène du tribunal dans le dernier chapitre, qui ressemble à celle du *Mariage de Figaro* où le domestique est le véritable héraut de l'avenir politique de la société, Michener n'a pas su rendre palpable cette émotion, cette solidarité avec un peuple en lutte. L'intérêt de la correspondance est de dessiner les contours possibles de l'œuvre, jusque dans la compréhension affective des problèmes de l'histoire. Elle montre ainsi que Uys est plus audacieux, même si cela lui coûte personnellement plus, car chaque rencontre est une remise en cause de son propre parcours, de sa propre vie. Ici et là affleure la question de savoir s'il a eu l'attitude juste, s'il a fait ce qui était en son pouvoir de faire lorsqu'il était encore en Afrique du Sud.

[80] Il s'agit d'un voyage de travail au cours duquel il a rencontré Andrew Young, et non pas de son voyage récent en Afrique du Sud.
[81] Archives Michener, p. 200

September 14, 1978

Dear Jim,

[…] Next item of progress: I met the problem of contacting SA blacks head-on ; and came up with an immediate breakthrough. Tomorrow I'm lunching with David Sibeko[82], foreign-minister-in-exile of one of the Nationalist movements. I've no doubt that I'll be able to come up with three sources: Would you let me know, very tentatively, if the third week-end in October would fit in with your schedule ? (I look forward with great interest to tomorrow's meeting with Sibeko. It's a long, long way from Pretoria !)[83]

September 25, 1978

For : James Michener

From a preliminary check, the following are the main contacts for interviews with South African blacks:

South African Consulate –
South African embassy –

* Arrangements can be made for advance notice from the above of the arrival of 'moderate' blacks –for lack of a better description. […]

Professor Edwin S. Munger
* Involved with US-SA Leadership Exchange Program. Suggests it would be worthwhile to talk with American blacks who have 'experienced' South Africa.

Donald Woods
* Woods arrives end of next week and will phone me per Suki Howard. He'll be on an extensive lecture tour with the Biko book but we should be able to arrange a session either in Washington or Pleasantville.

Professor Bill Griffith
* [He] is in contact with a number of South African blacks

Episcopal Church Action For South Africa

Richard Walker – Rand Daily Mail Representative, New York, UNO

Anti-apartheid Movement of U.S.A.

Jane Duberstadt
* Attempted TV program on disinvestments in South Africa

Individual Contacts not from above:

[82] *David Sibeko was a leader of the PAC. (Like myself he'd worked for the Drum/Post organization.) He was assassinated in Dar-es-Salaam a year after our meeting.*, message de Uys daté du 21 mars 2001
[83] Archives Michener, p. 191

* Through material such as the attached NY Times April 78 report on South Africans living in the US we should be able to track down ordinary SA blacks.

Andrew Lukele,
Daniel Marolen,
C/O Young Men's Christian Association

Further SA-related organizations : (all anti-apartheid)
American Committee on Africa
South Africa Committee
US Catholic Conference
Afro-American Information Service
Amnesty International USA

Plus…unlisted in NY:
February 1 Movement
Liberation Support Committee
African Studies Association
Southern Africa Research Foundation
Congress of African People
Task Force on Southern Africa
United People's Campaign Against Apartheid and Racism

South African Foundation, Washington

One final idea : Safmarine : South African Marine Corporation
*The South African shipping group employs blacks in its ships. I haven't contacted them but here could be a possible interview source with ordinary, apolitical chaps when their ship's in port! Usually, Zulus[84].

A ce moment, les informations ne sont encore que d'ordre objectif. Elles sont répertoriées par catégories, avec le détail des adresses, numéros de téléphone et détails biographiques ou politiques permettant d'évaluer l'intérêt pour Michener d'organiser ou non une rencontre. Mais deux autres courriers trahissent la tension et l'événement personnel qu'ont représenté ces rencontres pour Uys lui-même.

September 28, 1978

Dear Jim,

[…] Plans for that third weekend on October are running smoothly. I've two confirmed participants… David Sibeko, the 'political' with a good Transvaal background and grandfather who rode with the Boers and Bernard Magubane, Associate Professor of History at the University of Connecticut… a specialist in a

[84] Archives Michener, pp. 195v, 196

'black' view of RSA history. I'll keep in touch and let you have bio sketches on these two and a third visitor[85].

October 27, 1978

Dear Jim,

What an experience the weekend was for me: The first opportunity I've had to talk with blacks 'on the other side' in depth. Also to appreciate the immense implication of what you said from Hawaii –the holding back of a vast potential of South African talent by those who saw these people as fit for little else than 'draers of water' and hewers of wood etc. It all goes somewhere deep inside to join with a personal sense of tragedy, of frustration, of impatience -and perhaps a silent guilt at not having done more than one did.

One is not naive: The path that they see leading them to 'victory' is, ultimately, a harsh, violent way. Perhaps there is still a five-year period of grace in which to talk, but it seems clear that by then the burden of the past will overtake present conciliation. To look into the noble Zulu face of Magubane, to experience the 'liberation' of seeing a fellow South African -in every sense of that concept……..[86]

Uys interrompt brutalement ses réflexions à cet endroit. Il a tenté de maîtriser cette émotion par l'emploi du pronom *one*, très rare chez lui, mais n'y parvenant pas, il change totalement de sujet et revient à son rôle : *To work : enclosed are two research reports*. Ses affinités politiques, la compréhension des problèmes de son pays et de l'impact que peut avoir le livre qu'il aide à rédiger le conduisent à suggérer de réviser tout le plan du roman qui lui paraît déséquilibré, défavorable aux populations noires. Le *post scriptum* à la lettre du 14 septembre occupe une page entière parce que Uys tente de convaincre Michener de rétablir l'équilibre entre les différentes familles du roman.

Jim,

P.S. I really think the in-depth black interviews are vital. At present the core of the book seems heavily weighted toward the Van Doorns and the Saltwoods, and the interplay between them and the Nxumalo's is still very sketchy. Hopefully, the missionary-black effort will afford opportunity toward rectifying this. Still, when I look at the family trees of Van Doorn/Saltwood -against the Nxumalo one in my rough working notes, I have this sense of inadequacy.

Somehow, I have a feeling that what one needs do is to put aside the Van Doorns and Saltwood and 'think' black: In other words, with all the material at one's disposal plus whatever interviews can be got, to project the entire story through the Nxumalo family. I'd be happier, for example, if I had a 30 page 'rough working' synopsis –on

[85] Archives Michener, p. 197v
[86] *Ibid*., p. 199

exactly the same era, places etc. as what now exists but concentrating solely on the black family. Then, take that and fit it against the overall plan…..It wouldn't change it and much would be unsaid but it would bring the balance needed. We know, for example, how the Van Doorns and Saltwoods think, how they react to the great and smaller events round them, how their opinions are shaped and their actions determined. We seem to be able to get inside them. I don't think this is yet the case with the Nxumalo's who often seem to be on the periphery rather than –even if silent, watchful observers—in the main arena.

If you think I have a point here, it will probably be important that we start resolving this soon. I believe that with intelligent reading of material available (even NYPL items as on the list… SAIRR African Family/Plaatjie's Native Life/All the SAIRR stuff/etc. etc. and detailed interviews with as many reliable sources here, much could be achieved, by my collecting such material for you.

Considering the emphasis likely to be placed on South Africa's blacks at the time when the book appears, I think it will be very important to have it all in the right proportion.

Errol[87]

Le mérite des archives sur la fabrication de *L'Alliance* est de révéler à quel point tous les aspects du roman -développement de l'intrigue, adéquation à l'histoire, relevé des préjugés- ont été discutés, pesés et finalement choisis parmi d'autres possibilités. Dans ces échanges incessants, Uys fournit l'essentiel du travail de recherche. Il tente par ailleurs de faire prévaloir des points de vue à la fois plus documentés et plus radicaux que les grandes généralisations de Michener. Mais avec le traitement réservé aux populations noires dans le roman, qui est d'une part un progrès au regard de tous les livres d'histoire qui ne les mentionnent même pas, et d'autre part une distorsion parce qu'elles sont insérées dans le cours de l'intrigue alors que ce sont les populations blanches qui se sont insérées dans leur vie pour finalement les dominer, on mesure l'influence de Michener. Les tentatives de Uys pour rééquilibrer l'importance accordée aux uns et aux autres, pour faire vivre au lecteur le même sentiment de proximité intellectuelle, morale, affective avec les personnages africains, sont restées vaines. Michener a maintenu l'axe d'une histoire sud-africaine romancée du point de vue des Afrikaners. Sérieusement engagé dans son travail, Uys n'a pas seulement contesté le fait de ne pas avoir été reconnu à sa juste valeur dans la création du roman. Il a aussi contesté l'orientation idéologique de l'auteur et la conclusion de cette situation ne pouvait être que la rupture. A quelques mois de distance, Uys annonce sa démission du *Reader's Digest* et la poursuite de son premier projet d'écrivain : écrire *l'autre* roman sur l'histoire de l'Afrique du Sud.

[87] Archives Michener, p. 191v

3 – Michener et Uys : la séparation

A l'issue des deux années consacrées au projet de *L'Alliance*, Uys s'est fait déposséder dans deux domaines. Il n'est pas mentionné comme auteur à part entière du roman, et sa vision de l'histoire de l'Afrique du Sud n'est pas celle qui domine dans le récit. Pourtant aucune de ces deux raisons ne l'amène à rompre vraiment toute relation avec Michener. On peut même attribuer à Michener le fait d'avoir été le catalyseur d'une vocation, d'avoir enfanté, dans la douleur, les talents d'un nouvel écrivain. Uys lui reconnaît ce rôle et cite souvent les propres paroles de Michener sur les qualités littéraires qu'il a décelées chez lui. Il y a donc tout à la fois un regard critique, sévère et rancunier sur leur coopération, mais aussi un besoin fréquent de revenir aux encouragements de l'auteur américain, à son aide morale et même matérielle.[88] Achevée en décembre 1979, cette coopération évolue en relations suivies de loin en loin autour des projets littéraires de Uys, comme de ses soucis familiaux. Elle va durer encore une dizaine d'années. Pour l'heure, Uys poursuit son idée d'une perspective historique écrite du point de vue des populations d'origine africaine. Dans une lettre à son agent, il détaille le plan de ce projet qui mûrit depuis des années et s'est trouvé partiellement avorté ou accompli, selon l'angle adopté, avec la rédaction de *L'Alliance*. Début janvier 1980, Uys est encore salarié du *Reader's Digest* :

> It's been an invaluable experience which I am now committed to putting to best use for myself. It's odd being back with the sheep and lambs in the Digest paddock when I know damn well –I had two years to find the answers—that I can write, research, plot and the rest as well as, and often better, than the 'master' himself. I enjoyed immensely the opportunity of working with him –and already have no mean reward in an enhanced measure of self-commitment and confidence. (My only terror lies in navigating the swamp of middle-class banality with its vexing bank balances, tiresome teenagers, and dulling daily routine.) […]
>
> I'd like to quote you some paragraphs from a 'beginning note' to myself in my working papers for the next book… The one we discussed on the black/brown story of South Africa :
>
> > 'What's become very clear to me is that while an approach to the story of South Africa through the Dutch/Afrikaner line is timely and valid, it will tell only half of what went on out there, perhaps less. With each day that passed (during the Michener project), I became more convinced that it is time to offer the story of South Africa through the eyes and hearts of its indigenous peoples… The San (Bushmen), the Khoi-khoi (Hottentot), the Coloured and the Black man, freeman and slave. By inference, this would be the story of many colonial societies in Africa.'

[88] Uys écrit qu'il entend bien se servir de son association avec l'auteur de best-sellers pour se faire connaître, et que d'ailleurs Michener l'avait lui-même encouragé à le faire. (lettre à John Meyer, Archives Uys, pp. 55-60)

This idea has developed, month by month, as I worked on the Michener book, and I now feel that I have a focus on many aspects. For example, the beginning… The Men of Men, the story of the Khoi-khoi, perhaps one of the saddest passages in the history of mankind. Men of Men they called themselves -the Khoi-khoi, and for centuries they inhabited the southern plains of South Africa as nomad herdsmen. In the end when the white man had finished with them they were 'vagabonds and layabouts, disposed and relegated to the darkness of extinction…' Then, a chapter, later, on The Man Who Would Be King… Shaka, the Zulu chief whom 'white' history books tell us slew one, maybe two million people, and who struck terror into the hearts of the innocents of Europe and the 'colony'… Was it really so ? Historian Brian Roberts offers a different interpretation that I will develop in that I see, not so much a Zulu tyrant, as a devious, manipulative act on the part of white adventurers who exerted themselves at every opportunity to paint a distorted picture of Shaka in the hope that the land they had been 'given' by him would come under the protection of the British Colonial Office, thus ensuring a safe and handsome return on their investments….

I have recently re-read Cry, the Beloved Country, and I find special inspiration in Paton's work for it has the 'heart' and perception that I would strive for. It's the way I would like to be dealing with that period when I reach it. What I find most compelling about this project is that I have a deep belief that events led me to James Michener and an outstanding two-year post-grad. experience.

The sort of breakdown, chapter by chapter, I see following from the above is…

1600-1660: Men of Men: The Khoi-khoi (with the San, or 'bushmen' as they are known, as a side trip.) Story of these herders/huntsmen on the eve of the arrival of the white man. Their interaction with the black people… The Xhosa tribesmen…their families, loves, hates and wars… Their trained cattle for use in battle formations, for instance… Their earliest contacts with the white voyagers who touched the coast of Africa… The main character of our story who gets picked up by London-bound ship… circa 1625… and taken to England for four to five year stay… These were the people jokingly known as 'Hottentots'… They were so much more.

1660-1768: The Slave: From the East (Ceylon, Java etc.) and from Angola and Madagascar, slaves were imported into the Cape of Good Hope by the Dutch. We see their arrival and contact with the Khoi-khoi (the family whose 'head' had the London experience) and the Dutch –especially the early forebears of the present Afrikaner… Leading up to the 'Coloured' (US=mulatto) who flees into the interior to escape the advance of the colonists etc…

1768-1798: The Outlaw: The Coloured frontiersman and his 'tribe'… living far beyond the rule of the Dutch authorities and in so many ways suggesting the kind of advance that will later be followed by the Afrikaner 'Voortrekker' (literally, he who goes ahead.) … See The Outlaw and his clan interacting with the blacks and the few whites who have reached this far into the interior…

1820-1836: The Man Who Would Be King: Using the Outlaw, the missionary line, this chapter moves into the territories of the Zulu chief, Shaka –and places special

emphasis on the 'revisionist' view of his history… showing him in a more favourable light than say, Desmond Morris, offered.

1836-1889: The Bull Elephant: The story of Mzilikazi, founder of the Matabele nation (breakaway from Shaka's Zulu) who settled the Transvaal before the Boers advanced into the territory… Show the Afrikaner/Boer advance and its effect… Dealing with the first aspect of "dispossession" of the land in somewhat brutal terms…

1889-1915: The Gold Seeker. Drawing from the Outlaw, the Matabele… The story of young black who goes to Witwatersrand gold mines ('discovered' in 1886)… set against Boer/Briton conflict…The War etc… all seen through the eyes of this black man and the descendants of The Outlaw.

1913-194 : The Dispossessed: How they finally lost the land… the early (and futile) stirrings of African nationalism… British duplicity and Afrikaner power. The gradual switch of faith in English liberalism toward the realization that black 'power' could only come through themselves… The forgotten soldier of WW2—the thousands of SA blacks who fought in North Africa and the Middle East—the broken promises etc. on their return…

1944-1972: The first Reaction: Coloured/Black… vet. on returning pick up the struggle for freedom – in the face of an Afrikaner Nationalist victory… Into the political upheavals of the 1960's and leading to the eve of formation of the Steve Biko 'Black Consciousness' movement.

1972- : The Second Reaction: Which takes us through the 70's… The Soweto kids' uprising, into the Mozambique and Angolan guerrilla camps and up to the present…

> What I'll be dealing with, from a story-telling viewpoint, is three families:

'They called him Man of Man and he was born in the midst of a great battle on New Year's Day, 1600. His name was Chochoqua…'

That's more or less how it would begin (I do not want to go back to Creation like JAM) … Chochoqua, the Khoi-khoi is the first in a line which, crossed with the slave, produces the outlaw and, eventually, the present-day Coloured family. From the Zulu and the Matabele nations come two black families who will provide the main characters for the latter chapters.

Of course the white missionary, Afrikaner and English speaker will be ever present – but only in a secondary role. Throughout the emphasis will be on the black/brown people and how all that has happened in the past four centuries has affected them. It would also be important to extend the scope to a wider African context: To have, for example, blacks from countries north of RSA who had trained at University of Fort Hare and are latterly involved with independent nations reacting with the South Africans…

How far would I go along with the 'Michener style'? Obviously it's impossible to say at this stage…. I suppose the mere fact that one is suggesting a 'generational'

approach would say there'd be similarity. I do see great merit in what JAM does for he seems to have found a happy medium between fact and fiction… Between entertainment and education. So that a reader, without getting bogged down in pure history can still get a factual picture…

[…] As far as the idea outlined here is concerned I see myself producing a more detailed synopsis plus two completed chapters… Probably Men of Men and The Eye of God …I'd hope that such a package would be enough to create some publisher interest. It will be an enormous task, and I am somewhat wary of hurling myself into it without some indication that it would at least be read with a 'possibility'. […]

Thanks for your continuing enthusiasm and interest, John.

As ever,

Errol[89]

Aussi prometteuse que cette tentative ait pu paraître, elle n'est restée qu'au stade de brouillon partiellement rédigé. Uys n'a pu mener à terme son projet, sans doute pour plusieurs raisons. La plus importante est que *L'Alliance* a occupé une part considérable du marché et que les éditeurs n'ont pas jugé bon de concurrencer ce produit rentable par un autre, peut-être complémentaire, ou contradictoire par endroits, mais dont ils n'avaient pas l'assurance qu'il allait réussir à gagner son public. Uys a finalement abandonné l'idée d'écrire ce roman pour choisir une aventure littéraire radicalement différente. Il a choisi de conter, à la manière de Michener, l'histoire du Brésil. Ce projet a pu voir le jour et cinq années de difficile labeur, de doutes et difficultés morales et financières plus tard, *Brazil* faisait son entrée sur la scène littéraire. Ce livre est né aux Etats-Unis en 1986, il a été traduit en France sous le titre de *La Forteresse Verte*, et c'est dans ce pays qu'il a connu son plus grand succès grâce aux deux éditions des Presses de la Cité et de France Loisirs. Le parallèle avec l'histoire sud-africaine affleure, et Uys, qui préface son livre, ne cache pas les similitudes, ni non plus la filiation, qu'il entretient de la sorte avec Michener[90]. Le roman est une saga historique retraçant le parcours fictif de deux grandes familles métissées : les Da Silva et les Calvacantis. Dans sa version révisée de l'année 2000 –pour le cinq centième anniversaire de la fondation du pays- il compte 772 pages d'un récit très dense. Ce livre mériterait une étude[91], mais sans préjuger des conclusions qu'elle formulerait, on peut dire que la simple lecture laisse l'impression d'une œuvre vivante, enrichissante et captivante. Les personnages ont une existence remarquable. S'il n'est pas aisé de les reconnaître tous tant ils sont nombreux, tous possèdent le même degré d'humanité, et le lecteur accède avec aisance à leur raison comme à leurs passions. On sent que Uys a voulu

[89] Lettre à John Meyer, Archives Uys, pp. 55-60
[90] Errol Lincoln Uys, *Brazil*,(Author's note to the new edition), SilverSpring Books, 2000, p. xi
[91] Une étude comparative est d'ailleurs en cours dont le sujet est le traitement littéraire du Brésil par trois auteurs : Dos Passos, Updike et Uys.

écrire dans la même veine que Alan Paton, car l'intrigue met les personnages à nu et n'oublie pas le peuple, les pauvres, les sans-terre. L'histoire est instructive, et l'auteur souhaite humblement avoir fait œuvre utile en imaginant que son livre pourra servir de point de départ à un enseignement plus académique. Enfin, dans la mesure où ce livre a été réalisé seul, il est aussi un tour de force. Certes, sur place au Brésil, Uys a rencontré de multiples aides et soutiens, qu'il remercie d'ailleurs au début du livre, mais il ne disposait pas pour les recherches d'un assistant tel qu'il a pu l'être lui-même pour Michener. Sans juger les qualités littéraires qui font de *Brazil* un roman plus élégant que *L'Alliance*, on peut dire que c'est une réalisation exceptionnelle, et que le défi relevé pour y parvenir a été lancé par l'expérience frustrante mais émancipatrice du roman sud-africain.

Parallèlement à cette trajectoire personnelle, le conflit potentiel autour de son rôle dans la création romanesque a conduit Michener à s'entourer de nombreuses précautions. On n'en connaîtra sans doute jamais les motivations réelles, parce qu'elles peuvent être assimilées à un souci de clarté et de vérité ou à un souci d'éviter les poursuites judiciaires. Mais les témoignages nombreux qu'il a laissés concourent à la délimitation minutieuse de l'apport de chacun des auteurs. On a déjà cité plusieurs extraits de notes et commentaires des archives spécialement écrites pour toute personne qui étudierait la genèse du roman. Ces extraits ne mentent pas, bien au contraire, sur l'originalité et le sérieux du travail littéraire et historique de Uys. Mais, tout comme Uys découpant *L'Alliance* pour en faire ressortir ce qui lui revient, Michener passe en revue les contributions respectives. Il utilise pour cela le plan général initialement dessiné par Uys et décortique pas à pas les différences de point de vue, d'idées, de personnages, de filiation romanesque.[92] Même si l'existence d'un document aussi long et détaillé montre que la participation de Uys a été essentielle, la conclusion qui s'impose est que malgré tout Michener a conservé la maîtrise générale du projet. C'est souvent sur les grandes orientations philosophiques que les voies se séparent, car Michener veut les faire vivre et apparaître dans le roman, alors que Uys préfère que la richesse de l'intrigue les imposent sans commentaires particuliers, sans démonstrations appuyées.

Les archives de *L'Alliance* fournissent à profusion toutes ces analyses de Michener. Mais pour bien signifier à Uys que son rôle n'a pas dépassé celui d'un éditeur (au sens restrictif de correcteur), c'est ce mot qui est le plus souvent répété. La récurrence du terme ne frappe que lorsque l'on a pris connaissance du litige, mais elle n'en est pas moins édifiante. Il n'y a pas jusqu'à la dédicace manuscrite de Michener, sur la page de couverture du roman, qui n'en porte la

[92] Pour le texte complet, voir en annexe.

trace[93]. Car l'auteur officiel souligne qu'il dit la vérité, comme s'il comparaissait devant un tribunal. L'emploi des mots *confirm, testimonial, true* ne laisse aucun doute sur l'objectif de cette dédicace. Et la référence ultime à la prière peut être interprétée comme une invitation à ne pas s'aventurer sur le terrain judiciaire, ce que Uys a un temps envisagé, tout en en repoussant fermement l'idée afin de ne pas apparaître comme celui qui aurait un jour poursuivi Michener devant les tribunaux.

Si l'on s'en tient aux grandes lignes de démarcations attestées par Michener, l'apport de Uys a été primordial dans le domaine de l'intrigue où l'auteur américain avoue sa faiblesse. Mais c'est pour se donner le beau rôle du pourvoyeur d'idées, de l'intellectuel qui manie les concepts. En fait, la démarche des deux hommes est à l'opposé l'une de l'autre. L'un part des faits et personnages lentement esquissés puis développés pour parvenir à ce que l'action elle-même soit signifiante et génère ses propres conclusions (Uys). L'autre entremêle personnages et réflexions générales qui tous deux conduisent l'intrigue et le sens général du roman (Michener). Le compte rendu de Michener est à la fois élogieux pour son collaborateur et insistant sur le rôle dirigeant qu'il s'attribue à lui-même. Sous cet angle, on ne peut accuser l'auteur de mensonge ou de tromperie. Car, comme nous l'avons vu grâce aux déceptions de Uys de ne pas voir ses idées reprises plus souvent, à sa décision d'écrire un autre roman sur l'Afrique du Sud, il est vrai que Michener est demeuré aux commandes du récit et de son orientation politique. Mais il est tout aussi vrai que Uys ne s'est pas cantonné au rôle d'inventeur de multiples intrigues, ce qui est pourtant déjà différent du travail de l'éditeur, et que sa collaboration est si étroitement liée au texte qu'il peut être considéré comme co-auteur de *L'Alliance*. C'est d'ailleurs le sens d'un courrier qu'il adresse à ses employeurs au moment de quitter le *Reader's Digest* : il ne s'y assimile pas à un nègre, et conteste la dénomination d'éditeur. Dans cette aventure littéraire qui magnifie les expériences collectives -conquête, guerres, exodes, indépendance politique, culture originale- et qui nécessite la convocation sur plus de deux ans d'un véritable cabinet de travail -recherches, écriture, voyages, rencontres, corrections, édition, impression- l'en-tête du livre achevé porte toute l'ambiguïté d'un art qui ne sait pas parler au pluriel. C'est l'aveu que cet art demeure avant tout une affaire marchande, un objet de production qui se doit d'être rentable, un investissement régi par les lois sur la propriété intellectuelle. En ce sens, et parce que le privilège de cette propriété ne donne pas seulement de confortable revenus, mais aussi une notoriété à nouveau monnayable, on peut dire qu'attribuer la paternité de *L'Alliance* au seul Michener est une falsification, mais une falsification à laquelle toute l'industrie du livre concourt et participe.

[93] Pour la reproduction de cette dédicace, voir en annexe. On notera que Errol Uys avait oublié l'existence de ce document dont il s'est finalement souvenu lorsqu'il a été question de l'insistance quasi-judiciaire de certains propos de Michener.

III - SILENCES D'AUTEURS

Comme on vient de le voir avec l'attribution unilatérale de la qualité d'auteur à Michener, ce qui est dit et énoncé peut occulter une bonne partie de la vérité. Le projet de Uys d'écrire un *livre-compagnon* de *L'Alliance* peut déjà donner une idée de ce qui fait défaut dans cette saga américaine sur l'histoire de l'Afrique du Sud. Et la seule voie valable pour la critique de ce point de vue est effectivement la réalisation d'un livre qui comblerait les manques et corrigerait les distorsions. Reprendre pas à pas la narration pour déterminer l'ensemble des non-dits serait à la fois fastidieux et de peu d'intérêt. Il est possible, en revanche, de cerner, dans le domaine de l'intrigue comme dans celui du contenu politique du roman, les silences ou absences les plus frappants.

1 - Homelands et condition ouvrière

La division du territoire de l'Afrique du Sud en zones de propriété réservées aux Blancs et en Bantoustans pour les populations africaines a profondément marqué l'histoire du pays. D'une part parce que la portion du territoire ainsi dévolue aux Africains (13%) montre la tentative des pouvoirs successifs de créer des réserves d'individus appauvris, contraints d'aller chercher du travail dans des industries dévoreuses de main-d'œuvre ; d'autre part parce qu'elle a provoqué des déplacements forcés de populations, obligées de rejoindre leurs prétendus lieux d'origine tribale, et enfin parce qu'elle a généré sur le plan politique dans ces bantoustans une clientèle dirigeante littéralement achetée (ou vendue selon le point de vue) par le pouvoir. Misère, alcool, prostitution, délinquance ont sévi dans ces prisons à ciel ouvert. Le poison du tribalisme y a été également savamment entretenu. Mais c'est aussi dans ces homelands que l'apartheid a connu ses premiers revers parce qu'il y donnait la force du regroupement. Le roman de Harry Bloom, *Emeute au Transvaal*, initialement intitulé *La Réserve*, montre comment la peur gagne les geôliers blancs de cette réserve. Ce sont les sentiments puissants de masses exploitées prenant conscience de leur force qui manquent dans le roman de Michener. Dans son autobiographie, Nelson Mandela évoque cette première étape de la conscience politique qui fait de lui non plus simplement un Xhosa, mais un Noir d'Afrique du Sud. Ces changements dans l'état d'esprit de la population, comme ceux qui ont vu les Noirs américains passer d'une attitude majoritairement soumise à celle de militants des droits civiques -y compris par l'organisation armée, la guérilla urbaine- sont essentiels parce qu'ils ont touché des millions d'individus et ont préparé la fin de la ségrégation raciale officielle.

Il manque aussi dans le roman une évocation des transformations industrielles du pays. Une brochure des consortiums miniers sud-africains,

Mining in South Africa, cite le chiffre de 540 000 travailleurs recrutés chaque année dans les diverses activités d'extraction. Ce sont des chiffres considérables et un potentiel peu exploré en littérature. C'est pourtant là que la contestation du régime a été la plus organisée, la plus violemment réprimée, et la plus politisée. Steven Friedman qui consacre un livre de cinq cents pages très serrées à quinze années d'efforts d'organisation dans le monde ouvrier, entre 1970 et 1984, débute son ouvrage par un dialogue entre un délégué syndical et son patron. Le délégué est en situation de contester la réalité du pouvoir de ce dernier, et il le lui dit : *What you don't understand is that I have more power than you do*.[94] La suite du livre est une tentative pour rendre compte de ce changement politique majeur dans la conscience des travailleurs. La façon dont les organisations syndicales et politiques se réclamant du combat anti-apartheid ont su utiliser cette nouvelle force pour se promouvoir à la tête des affaires, sans que les données fondamentales de l'exploitation économique soient changées, est une réalité qui ne s'est vérifiée qu'avec la victoire électorale de l'ANC, mais que l'histoire des mouvements d'émancipation coloniale, comme l'histoire des partis communistes des pays développés avaient largement préfigurée.

L'industrialisation et ses conséquences ne font pas partie des thèmes que Michener développe dans ses romans, mais il est au moins un aspect qui aurait pu attirer son attention, c'est le fait que dans la réalité industrielle l'apartheid racial n'existe pas, du moins dans les chiffres. En 1970, la population ouvrière féminine compte 214 000 personnes ; sur ce nombre, 58 000 sont classées *White*, 72 000 *Coloured* , 13 000 *Indian*, et 70 000 *African*[95]. De même, en 1974, dans l'industrie sidérurgique d'Etat où les entreprises comptent plusieurs milliers de salariés, les deux auteurs d'un article paru dans une revue du travail peuvent écrire : *The White/Black employment ratio at Pretoria works is about 1 :1, and about 1 :1,5 at Vanderbijl Park. At Saldanha Bay the projected ratio will be about 1 : 1,7*[96]. Le creuset multiracial que cherche Michener, il est dans les usines de production. Il ne correspond pas à la caricature unicolore du travailleur sud-africain, mais c'est la réalité des chiffres. L'auteur explique souvent qu'il aime creuser dans les profondeurs de la réalité sociale des pays dont il parle, en Afrique du Sud il n'est simplement pas allé assez loin pour corriger les préjugés contemporains. Mais c'est toute l'équipe mobilisée sur le projet qui a fait défaut sur cette question, comme peut le laisser sous-entendre le plan détaillé du livre-compagnon de Uys, et comme peut le laisser voir l'itinéraire suivi par Bateman lors du voyage de l'auteur. Car on peut supposer que chacun, tout particulièrement Michener, qui proclame en faire son mode

[94] Steven Friedman, *African Workers in Trade-Unions. 1970-1984*, Ravan, Johannesburg, 1987, p. 1
[95] Shirene Fradet Carim , *The Role of Women in the South African Trade Union Movement,* Centre against apartheid, (United Nations), Department of political and security council affairs, April 1980, p.1
[96] South African Labour Bulletin, Vol. 2, No. 8 April 1976, article by Mike Morris and Dave Kaplan, *Labour Policy in a State Corporation : A Case Study of the South African Iron and Steel Corporation*, p. 8

d'existence intellectuel, est capable d'aller à contre-courant des idées reçues dans le but d'atteindre une certaine vérité et de la transmettre. C'est en tout cas ce que l'on peut lire dans une lettre où Michener prodigue des conseils à Uys alors que celui-ci connaît des difficultés professionnelles et personnelles dans la réalisation de son livre sur le Brésil.

> I was much interested in your brief statement that you had not yet found your Philip Bateman. Keep looking. It's invaluable to have someone to discuss a massive project, because the other person will have insights you never dreamed of. And the interesting thing is that you can find this person in a wild variety of forms, the only requirement being that he have reached some generalizations about his society. It's better to have completely wrong things thrown at you than to hear nothing. One of the most instructive conversations I ever had was with a Philip Bateman (a local history buff) who said, 'You've written some great pages about the people of the Eastern Shore going off to fight for the South in the Civil War, but of course you have it all wrong.' When I protested that a dozen locals had told me about their ancestors fighting with Robert E. Lee, he said, 'Sure, that's what they said. But let's go to four different public monuments erected in the 1870's.' And when we did we found that the local distribution was about 70% fighting with the North, 30% with the South. 'People today like to think their ancestors fought on the romantic side. There is no cachet in having fought with that old drunk Ulysses Grant.'[97]

Malgré cette modestie affichée et cette grande capacité à absorber les informations transmises non seulement par les voies officielles, mais aussi celles qui viennent de la population elle-même[98], comment peut-on expliquer cet aveuglement social ?

2 - Militants et manifestations politiques

Une partie de la réponse se trouve bien sûr dans les propres choix politiques de Michener. Ces aspirations maintes fois répétées, à la stabilité sociale, à l'ordre établi, ne l'ont pas encouragé à questionner ceux qui a priori les remettaient en cause. Pour cette raison, le livre reste silencieux sur l'expérience communiste en Afrique du Sud. Un seul dialogue évoque cette possibilité, mais c'est pour la rejeter aussitôt, sans argument autre que le communisme ne peut s'appliquer à la situation particulière de l'Afrique et qu'il lui est une parole étrangère. C'est grâce aux propos tenus dans le roman par Gloria Mbeke, militante pacifiste, que l'on prend connaissance de cette argumentation très frustre.

[97] Lettre du 20 juin 1981, Archives Uys, p. 127

[98] Michener dit dans son autobiographie que son cerveau fonctionne comme une éponge ou un aspirateur. *The World Is my Home*, op. cit., p. 352

> We blacks get ourselves into trouble when we listen to messianic leaders. Remember how Nongqause led thousands of Xhosa to commit suicide in 1857. You agree now that that was insane. […]
>
> Do not believe outside messages. Many of the gold miners who were shot down during the strike in Johannesburg had been listening to leaders just like Nongqause, except that their revelations came from Moscow. Communism will not save us in South Africa. The silly teaching of Marcus Garvey in America will not save us. We will save ourselves[99].

Sans parler des objectifs économiques d'expropriation et planification de la production, sans parler de prise du pouvoir par la révolution, que Michener n'aborde jamais dans ses écrits, même pour les critiquer, il était possible de voir que c'est dans le mouvement communiste, pourtant stalinien, que des Sud-Africains de tous horizons ont combattu sur un pied d'égalité. Les témoignages sur ce sujet sont irréfutables, et ils permettent de plus une comparaison saisissante avec la situation des Noirs américains. Dans leurs autobiographies respectives, Richard Wright[100] aux Etats-Unis et Nelson Mandela en Afrique du Sud, parlent de cette expérience unique où, pour la première fois, ils se sont vus traités sur un pied d'égalité, sans condescendance. Ces situations sont d'une grande banalité car elles se déroulent autour de la vie quotidienne (repas, soirées)[101]. Mais elles sont d'autant plus profondément vécues par les protagonistes qu'elles touchent à leur dignité d'êtres humains. Mandela ne sera jamais membre des communistes, et il combattra même leur influence dans son mouvement, mais les militants communistes d'origine européenne, s'engageant dans la même organisation politique que des travailleurs africains et luttant pour l'égalité, pour la fin de l'apartheid et de l'exploitation, ont gagné son respect en même temps que les uns et les autres montraient la possibilité de lutter au coude à coude. C'est l'engagement pour le renversement du régime, accompagné d'une aspiration à plus d'égalité sociale, qui a brisé la barrière de couleur.

> Because of my friendship with Kotane, Ismail Meer and Ruth First, and my observation of their own sacrifices, I was finding it more and more difficult to justify my prejudice against the party. Within the ANC, party members such as J.B. Marks, Edwin Mofutsanyana, Dan Tloome and David Bopape among others were devoted and hard-working, and could not be faulted as freedom fighters. Dr Dadoo, one of the leadre of the 1946 resistance, was a well-known Marxist whose role as a fighter for human rights had made him a hero to all groups. I could not, and no longer did, question the bona fides of such men and women.

---

[99] *The Covenant*, op. cit., pp. 1000-1

[100] Richard Wright, *American Hunger*, 1944
Richard Wright, *Une faim d'égalité*, Gallimard, 1979, traduction d'André Picard
Ce livre devait s'intituler *The Horror and the Glory* et constituer une suite de *Black Boy*. L'horreur et la gloire étant ce que Richard Wright a connu dans son pays mais aussi au sein des associations d'écrivains liées au Parti Communiste américain sous influence stalinienne.

[101] Nelson Mandela, *Long Walk to Freedom*, BCA, 1995, p. 69

If I could not challenge their dedication, I could still question the philosophical and practical underpinnings of Marxism. But I had little knowledge of Marxism, and in political discussions with my communist friends I found myself handicapped by my ignorance of their philosophy. I decided to remedy this.

I acquired the complete works of Marx and Engels, Lenin, Stalin, Mao Tse-tung and others, and probed the philosophy of dialectical and historical materialism. I had little time to study these works properly. While I was stimulated by the *Communist Manifesto*, I was exhausted by *Das Kapital*. But I found myself strongly drawn to the idea of a classless society which, to my mind, was similar to traditional African culture where life was shared and communal. I subscribed to Marx's basic dictum, which has the simplicity and generosity of the Golden Rule: 'From each according to his ability; to each according to his needs.'

Dialectical materialism seemed to offer both a searchlight illuminating the dark night of racial oppression and a tool that could be used to end it. It helped me to see the situation other than through the prism of black and white. I was attracted to the scientific underpinnings of dialectical materialism, for I am always inclined to trust what I can verify. Its materialistic analysis of economics rang true to me. The idea that the value of goods was based on the amount of labour that went into them seemed particularly appropriate for South Africa. The ruling class paid African labour a subsistence wage and then added value to the cost of the goods, which they retained for themselves.

Marxism's call to revolutionary action was music to the ears of a freedom fighter. The idea that history progresses through struggle and that change occurs in revolutionary jumps was similarly appealing. In my reading of Marxist works, I found a great deal of information that bore on the types of problems that face a practical politician. Marxists gave serious attention to national liberation movements, and the Soviet Union in particular supported the national struggles of many colonial peoples. This was another reason why I amended my view of communists and accepted the ANC position of welcoming Marxists into its ranks.

A friend once asked me how I could reconcile my creed of African nationalism with a belief in dialectical materialism. For me, there was no contradiction. I was first and foremost an African nationalist fighting for our emancipation from minority rule and the right to control our own destiny. But, at the same time, South Africa and the African continent were part of the larger world. Our problems, while distinctive and special, were not unique, and a philosophy that placed those problems in an international and historical context of the greater world and the course of history was valuable. I was prepared to use whatever means necessary to speed up the erasure of human prejudice and the end of chauvinistic and violent nationalism. I did not need to become a communist in order to work with them. I found that African nationalists and African communists generally had far more to unite them than to divide them. The cynicals have always suggested that the communists were using us. But who is to say that we were not using them ?[102]

Ce long extrait peut montrer que non seulement l'équipe de *L'Alliance* n'a pas su illustrer l'attrait des idées communistes pour une fraction significative de la population, mais qu'elle n'a pas su non plus montrer les aspirations sociales et politiques des nationalistes africains, qui ne se contentaient pas de militer pour

[102] *Long Walk to Freedom*, op. cit., pp. 112-113

le droit de vote -même si c'est à cela que s'est résumée ultérieurement leur victoire. Pendant de longues années, le texte programmatique de l'ANC le plus célèbre, *La Charte de la Liberté*, a été connu pour ses revendications économiques, notamment l'objectif de la nationalisation des mines. Ce n'est qu'avec la période des négociations au sommet de l'Etat que la question du suffrage universel a été dépouillée de sa signification sociale. L'expression *One man, one vote* correspond au plus petit dénominateur commun de tous les mouvements en lutte, diminué de toutes les concessions -essentiellement économiques- que les dirigeants du pays n'étaient pas prêts à faire. C'est tout à la fois beaucoup, au regard de ce déni de droit politique qui a duré si longtemps, et bien peu, au regard de la participation indispensable de la population noire (dans son sens le plus large) à la production des richesses du pays. Mais c'est encore trop pour le roman, puisque Daniel Nxumalo qui comparaît pour agitation à la fin du livre admet une réforme politique qui n'irait même pas jusque-là :

> NXUMALO: Twenty years from now, when blacks have the vote, not one-man, one-vote, perhaps, but some reasonable concession for the moment, I would expect Prosecutor Scheepers to be serving exactly as he is serving now, and Defense Counsel Kaplan to be defending some business client.
>
> BROODRIK: And the judge?
>
> NXUMALO: I would expect the judge to be black[103].

Il est en revanche fait mention à deux reprises au cours des débats au tribunal du Concile Mondial des Eglises. Nxumalo évoque la désapprobation de l'opinion internationale à l'égard du régime, et le juge répond en se moquant de ce que peut penser ce Concile des Eglises qui devient ainsi la seule référence politique militante contre l'apartheid. Au-delà des préférences religieuses de l'éditeur, apparaissent nettement celles de Michener proprement dit. Au cours de son voyage en 1978, la seule personne frappée par la loi sur le *banning* que l'auteur ait rencontrée est l'homme d'Eglise Beyers Naudé. Quelques années plus tard, la seule action militante que Michener ait entreprise à l'encontre de la situation en Afrique du Sud, est la constitution d'un comité pour la liberté d'expression, dans le cas justement de la reconduction de la peine déjà infligée à Naudé.

> 28 February 1983
>
> Dear Errol,
>
> […] You may have heard that the S.A. government waited till the last day of Beyers Naudé's five year banning, then extended it for an additional five years. This I

[103] *The Covenant*, op. cit., p. 1219

could not bear, remembering him as I last saw him, one of the great men of this century. With the help of others we put together a committee of five leading clergymen and five of our foremost writers and we are petitioning the government to abandon this cruel and unnecessary punishment. Today I received, roundabout, a letter from Naudé which bespeaks the greatness I saw in him. I thought you and your wife would be interested in this sidelight on your former homeland. Every man we asked to join us in this appeal, and we hope that some good will come of it. I feel no animosity in this at all, wish to castigate no one, condemn no one. I will not speak out violently against the SA government, but I must protest this unwise action against a good man.

I know you feel the same.

Jim Michener[104]

February 16, 1983

Dear Dr Bernstein,

[...] I do not have the address of Mr James A. Michener, but I would deeply appreciate your conveying to him my sincere gratitude for the action which he has undertaken on my behalf. I remember so well his visit to our home a number of years ago and the long and interesting discussion which we had, especially on the Afrikaner people. I was struck by his deep concern to discover the deepest motivation of the actions of the Afrikaners and to try and understand them with a view to writing his memorable book without wishing to create any impression that there was any prejudice or vindictiveness in his approach.

[…]I sincerely hope that these efforts will in some small measure bring about change in the whole attitude and outlook of the authorities in our country and thereby lead to the eventual scrapping of such systems which cannot be upheld by those who have a respect for the basic concept of justice.

Yours sincerely,

CFB Naudé[105]

Ces documents ne figurent pas dans les archives spécifiques du roman à Greeley car cet échange de courriers est postérieur à la publication du roman. On y trouve en revanche une autre indication du degré d'implication de Michener dans la vie des institutions religieuses. En octobre 1978, deux mois après son retour d'Afrique du Sud, il part en Italie pour assister à l'élection du Pape. Comme si l'affaire était banale, il écrit à ses deux éditeurs sud-africains en commençant par un paragraphe sur cette élection, puis en poursuivant par des considérations professionnelles sur le projet en cours. Un article du *Philadelphia Inquirer* rend compte de cette activité, de même que des relations mondaines unissant l'Eglise, les médias, les hommes d'affaires et de plume.

[104] Archives Uys, p. 129
[105] *ibid*., p. 130

13 October 1978

Dear Errol and Philip,

I am home at last after having been to Rome to help elect the Pope to replace John Paul I. From the sixteen cardinals I met I learned nothing, but from bartenders, pizza-shop operators and taxi drivers I found that the new Pope will be either a charismatic like John Paul (Papalardo of Sicily) or a hard-nosed curial type (Beneli of Florence).

I am working hard on the novel but am finding it difficult to protect my working time.

Most warmly,

Jim Michener[106]

Comme le soulignent les remerciements qui figurent au début de *Pologne*, Michener connaît déjà à cette époque l'évêque de Cracovie qui va devenir le Pape. Mais il connaît aussi de longue date l'instigateur de ce roman, Edward J. Piszek, ami personnel de l'auteur, homme d'affaires richissime, d'origine polonaise.

[...]at one point I said that what I needed most was to spend some time with a devout Roman Catholic clergyman who spoke English. By good luck I was taken to see the Bishop of Cracow, Karol Wojtyla, with whom I had productive conversations. Later I spent time with Cardinal Wyszinski and Primate Glemp, and through them was allowed to see the workings of a church within a Communist country.[107]

L'article du journal de Philadelphie sus-mentionné, qui ne peut pourtant être soupçonné d'irrévérence, montre dans quelle atmosphère mondaine surviennent les élections au sein de la hiérarchie catholique. Depuis les plaisanteries du futur Pape sur sa vocation manquée d'acteur à Hollywood, jusqu'à un épisode où il a fait transiter clandestinement des cigares cubains pour un ecclésiastique de haut rang, rien n'échappe au lecteur, pas même le menu du repas qu'ont pris ensemble Karol Wojtyla et Michener la veille de son élection. Juste au-dessus, sur la même page du journal, un autre article donne la réaction d'Edward J. Piszek à l'élection du Pape. Il y est rappelé qu'il est propriétaire d'une grosse entreprise de fabrication de matériels de cuisine, militant catholique polonais, ami de Michener et connaissance personnelle du nouveau Pape. Quel est le lien avec la rédaction de *L'Alliance* ? C'est que l'alliance entre les milieux catholiques, les milieux d'affaires, les milieux politiques et ceux des média et de la littérature est plus étroite qu'on ne croit. Car non seulement Michener contribue par son livre à la promotion de certaines valeurs de l'Eglise,

[106] Archives Uys, p. 6
[107] James A. Michener, *Poland*, Fawcett Crest, 1983, p. vii

mais de plus il a réalisé une partie du voyage en Afrique du Sud aux côtés de son ami Piszek qui venait pour sa part promouvoir une *joint venture* dans le domaine de la pêche.

> Ed Piszek is flying here at the invitation of the SA government to talk about possible joint ventures on fishing, and he will be in Kimberley when I am there, Sunday-Monday of next week, July 30/31 and perhaps August 1[108].

D'autre part, comme les petits services ne viennent jamais seuls, Michener est toujours prêt à la tradition de la réciprocité. Ainsi dans un mot de remerciement au président d'*Anglo-American*, Oppenheimer, il saisit l'occasion de recommander le journaliste économique du journal de Philadelphie en raison de son bon jugement et de son influence aux Etats-Unis.

> You were most kind to have me at your lunch, and I appreciated meeting with your learned associates. A very good friend of mine, and one of our most brilliant economic writers, Mr. Joe Livingston, The Philadelphia Inquirer, Philadelphia, Penna, has been invited by your mining industry to visit South Africa. If he accepts, please extend him the courtesy you did me, for he is a sterling man, winner of all our newspaper prizes, and a man whose judgment is treasured in this country. I suggested that he write to you. I hope your country finds a new Prime Minister quickly and that he serves well. I am the more mindful of this question of inheritance because the radio just informs me that the Pope of a few weeks has died. What problems we face, both as individuals and as institutions[109].

Tout ce contexte peut en grande partie expliquer la cécité sociale et politique du roman pour les questions touchant la vie quotidienne des gens de peu en Afrique du Sud et leurs aspirations à un changement profond de régime. S'il est pourtant un domaine où les plus pauvres ont démontré une créativité débordante, c'est dans les formes d'action collective pour ébranler le pouvoir en place. Depuis la résistance pacifique prônée par les disciples de Gandhi, en passant par les *stay-at-home*, les boycotts, les destructions de *pass*, les enterrements transformés en manifestations, les campagnes contre les loyers, les grèves, les marches à travers le pays, les concours de chant ou de danse transformés en instruments de résistance, les campagnes internationales, la promotion de films ou de livres accusateurs, les procès transformés en tribunes politiques, la rédaction de nouveaux journaux, la promotion de la culture africaine, l'organisation de réseaux clandestins jusqu'à la lutte armée, la population a usé de tous les moyens à sa disposition. Face à elle, il n'y avait que l'appareil bureaucratique et militaire avec une créativité beaucoup plus mortifère : *banning*, peine de mort, prison à vie, torture, dénonciations, arrestations, état d'urgence, couvre-feu. Les apparitions collectives de la

[108] Lettre du 19 août 1978 (Cape Town), Archives Michener, p. 128
[109] Archives Michener, p. 335

population ont été sporadiques mais récurrentes au cours de la deuxième moitié du XXème siècle. C'est cela qui a conduit à la fin de l'apartheid, et, alors que les déplacements massifs de population sont illustrés de manière vivante dans le roman pour les périodes antérieures, on ne peut suivre leur évolution jusqu'à l'époque contemporaine, où ces mouvements deviennent consciemment organisés et politisés. Au moment de la parution du livre, c'est-à-dire quatre ans à peine après les émeutes sanglantes de Soweto, le lecteur peut regretter de ne pas pouvoir pénétrer intimement dans la pensée et la révolte de la jeunesse des townships. C'est aussi une des limites de cette saga historique.

3 - Les diamants introuvables

Le roman s'achève sur cette image du diamant qui reste enfoui sous la surface de la terre, à portée de main, mais pas encore découvert. C'est l'ingénieur américain qui, procédant par élimination, déduit l'emplacement logique de la couche de kimberlite. Michener affirme le parallèle avec l'histoire sociale et politique de l'Afrique du Sud, et il conclut à une issue favorable prochaine du régime de l'apartheid, toutes les autres possibilités de le maintenir contre l'avis de la majorité de la population ayant été épuisées. Il rappelle par ailleurs qu'il a insisté dès le départ pour que, contrairement au plan de Uys, le diamant ne soit pas découvert à la fin. Pourtant, dans la vie réelle, Michener a bel et bien découvert une pierre précieuse, puisqu'il en ramené une à sa femme. Les archives de Greeley contiennent une section relative au travail de secrétariat de Mme Oraptchuck. Une liste de vingt-neuf noms, datant d'octobre 1978, reprend les coordonnées des personnes rencontrées au cours du voyage en terre sud-africaine. Chaque personne a un numéro, et pour chaque numéro, Michener a écrit en abrégé le contenu de la lettre de remerciements qui doit leur être envoyée à tous. Uniquement sur le plan statistique, sur les vingt-neuf noms, sept sont directement liés aux cercles dirigeants de la De Beers, ce qui donne une proportion d'un quart. C'est le couple Hall, dont monsieur occupe le rang de directeur au sein de la De Beers, qui est remercié pour le diamant destiné à la femme de Michener (Mari). La formulation ne permet pas de savoir si le cadeau a été acheté ou offert, mais la réalité de cette transaction révèle au moins l'indifférence à la haine vouée à ce gigantesque trust par une bonne partie de la population pauvre du pays. *My wife loves her diamond, as it matches her complexion beautifully and augments it. Thank you for having helped me find it*[110].

Mais si le thème de la ruée vers l'or et de la mine semble correspondre à la réalité historique du pays, l'apparition du personnage de Pik Prinsloo, qui n'a

[110] Archives Michener, p. 335

pas de lien avec les trois grandes familles du livre et qui cherche seul, dans le plus grand dénuement, la pépite qui le fera riche, déséquilibre le récit. Contrairement aux autres, ce personnage n'a pas d'histoire, il ne semble être présent que pour le pittoresque de l'image, et le lecteur s'interroge sur les raisons qui amènent à parler de lui aussi longtemps (des pages 1119 à 1134). Cette impression de déséquilibre, très forte à la lecture, n'a pu être interprétée qu'avec la découverte, dans les archives, de la suppression arbitraire du premier chapitre initialement consacré à la géologie particulière du pays. Sur le plan de l'intrigue, c'est une perte considérable, car cette suppression ôte la continuité établie entre la formation géologique diamantifère et les générations humaines successives, qui, dans cette partie de l'Afrique australe, vont creuser la terre pour en extraire ses richesses. C'est d'autre part une perte sur le plan éducatif, car le chapitre donne une version romancée des mouvements tectoniques, des températures extrêmes, des pressions gigantesques qui ont abouti à la formation des roches et métaux.

Michener est l'un des rares auteurs de fiction à intégrer la géologie dans ses romans, mais il semble que cette tendance à remonter aux temps géologiques n'a pas été du goût de l'éditeur. L'argument le plus visible a été de dire que *L'Alliance* dans sa version intégrale était trop long, notamment pour l'édition de poche, à moins d'envisager une publication en deux volumes, ce que les investisseurs ne semblaient pas vouloir. Mais détaillons les éléments ainsi perdus. Le chapitre s'ouvre sur la dérive des continents, puis il envisage trois évolutions possibles produites par les mouvements contradictoires des plaques continentales : l'écoulement du magma en fusion par les volcans, par la formation de dômes de granite et par l'emprisonnement de veines souterraines. On y apprend les conditions de température et de pression auxquelles les molécules de carbone doivent être soumises pour produire des diamants (62 kilobars et 1200°C), de même qu'en dehors de ces conditions particulières, le magma de carbone peut donner du graphite (pour les mines de crayon explique le pédagogue Michener), du pétrole ou du charbon. Le mot de kimberlite, qui désigne le type de roches qui apparaît toujours en présence de roches diamantifères, est expliqué dans son contexte scientifique et historique. D'autre part, le lecteur apprend dans ce chapitre que l'époque de formation des diamants dans cette zone de l'Afrique est antérieure à celle d'autres zones connues dans le monde (Sibérie, Brésil), et, en partie pour cette raison, le paysage pouvant laisser deviner la présence de diamants a été remodelé à de multiples reprises, rendant difficile toute déduction logique de leur emplacement. Ces détours par le remodelage du paysage permettent d'introduire le lac de Vrymeer (la liberté), lieu récurrent de l'action. Enfin le chapitre présente deux anticipations importantes pour la cohérence du roman, l'une pour la continuité de l'intrigue, l'autre pour la signification symbolique de la quête du diamant.

> And they [stupendous diamonds] would remain hidden, wealth unmeasured, until some canny prospector, more intuitive than his fellows, would synthesize all known knowledge of diamonds and deduce that somewhere under this mound of detritus a great pipe must exist[111].

> The lovely diamond remained hidden. During its long existence it had never once reflected light or broken it into prismatic brilliance. Yet it retained all its potential, ice-white and crystal pure, harder than any of the rocks or gems which accompanied it. Like a brilliant thought trapped in a mind unable to express it, or a vision of unity lost among nations powerless to achieve it, the Star of Africa lay in darkness, waiting to be realized[112].

La dernière partie du livre où apparaissent à la fois le prospecteur et cette idée symbolique du diamant pâtissent de ne pas avoir été, comme le projet initial le prévoyait, introduit, même brièvement, à d'autres moments de la narration. Le lecteur y perd aussi une idée distrayante sur la formation des dômes de granite assimilés à un soufflet, à de la cuisine à grande échelle (*volcano-manqué*), car cette introduction n'est pas rébarbative mais imagée.

L'autre diamant introuvable est celui des origines de l'humanité. Pourtant, lui aussi figure dans la version originale du roman, puisque Michener lui consacre le deuxième chapitre du livre, intitulé *Near Men*. Ce chapitre est riche d'une diversité animale impressionnante car les créatures proches de l'homme dont il va être question ne sont que deux espèces parmi un foisonnement d'animaux[113]. Michener y expose clairement une théorie évolutionniste du monde vivant. Tout est en mouvement et perpétuelle évolution : on l'a vu avec les formations géologiques, mais cela est vrai aussi des espèces animales, dont certaines vont se transformer et d'autres disparaître. L'auteur chiffre la proportion d'espèces disparues à la moitié, citant l'exemple d'un type de girafes ou de chevaux. C'est également le cas d'un prédateur particulièrement dangereux pour tous les autres, le *saber-tooth* (tigre sabre), capable de menacer un rival aussi imposant que le *water buffalo*. En imaginant les scènes de coexistence ou de chasse entre ces espèces, l'auteur introduit la tactique

---

[111] Archives Michener. Chap. I, p. 4

[112] *Ibid*., p. 5

[113] On pourra comparer la richesse et la justesse du récit avec un article du *Monde* évoquant la découverte de l'*ancêtre du millénaire*.

> *[Martin Pickford, maître de conférences au Collège de France] dispose d'éléments supplémentaires pour décrire l'environnement dans cette partie de la vallée du Rift il y a six millions d'années. Des fossiles d'herbes et d'arbres ont été retrouvés dans les sédiments, tout comme une multitude de restes animaux : des colobes, petits singes à longue queue, typiques des forêts galeries, mais aussi des impalas, qui vivent aujourd'hui dans des zones à la couverture boisée plus éparse, mais encore des rhinocéros, quatre genre d'éléphants, des crocodiles, des cochons, des loutres, des hyparions, des hyènes, sans compter les grands félidés de type léopard. Plusieurs ossements de l'ancêtre portent d'ailleurs des traces de crocs, ce qui laisse supposer que ces hominidés pouvaient être la proie des carnassiers.*
>
> Hervé Morin, L' Ancêtre du millénaire, plus vieux et plus humain que Lucy, *Le Monde*, 31 mars 2001

défensive du *laager*, utilisée plus tard par les Boers. Et c'est encore une perte pour le lecteur que de ne pouvoir lire ces formes d'anticipation du récit qui construisent la solidité du texte, son caractère achevé. En montrant la difficulté de nommer les créatures pré-humaines qui évoluent sur les bords du lac qui abrite les diamants et les animaux sauvages, Michener aide le lecteur à concevoir les étapes intermédiaires de l'évolution, celles que les mots figés ont nécessairement du mal à évoquer (*animal, beast, quadruped, denizen*)[114]. En inventant deux personnages issus des familles Australopithèque et Homo Habilis, l'auteur peut les comparer et montrer là aussi que tout comme chez les animaux, bon nombre d'espèces n'ont pas connu le même succès évolutif et que certaines ont même disparu. Dans l'ordre, les causes physiologiques, puis comportementales induisent des changements vers la civilisation ou l'extinction. C'est l'occasion de rappeler que ces espèces ont sans doute cohabité pendant une période de centaines de milliers d'années et que les changements physiques qui les distinguent ne sont pas conscients mais qu'ils préparent les potentialités futures, notamment celles de la culture. Michener renouvelle un point de vue matérialiste et dialectique lorsqu'il évoque la question de savoir lequel du cerveau ou de la main a fait l'homme. Sa formulation est très proche de celle que l'on peut trouver chez Engels dans sa *Dialectique de la Nature*, et la conclusion est la même : c'est l'action de la main sur l'environnement qui a stimulé le cerveau, et réciproquement tout au long de l'évolution[115].

De façon assez audacieuse, Michener date l'acquisition de l'activité sexuelle comme plaisir et non plus simplement comme mécanisme, de cette période vieille de deux millions d'années. Contrairement aux recettes du sensationnel dans les best-sellers, Michener avoue par ailleurs ne pas savoir parler de la vie sexuelle de ses personnages ; cependant, en innovant sur le plan du récit préhistorique, il montre que son succès littéraire ne tient pas à des choix grivois ou torrides, mais au désir d'instruire ou de d'éveiller la curiosité. Si pourtant Gracile, l'un des Australopithèques, se montre capable de se libérer des contraintes de l'instinct, il n'est toujours pas maître du feu ni du langage. Il n'est donc pas encore vraiment homme, bien qu'il dispose des ressources pour le devenir. Bien sûr toutes ces données sont contestables sur le plan scientifique, comme par exemple cette fantaisie d'attribuer au déplacement quadrupède le fait d'avoir fait disparaître de la main des singes les poils de la deuxième phalange. Mais cela rend le récit stimulant et intrigant, incitant à fouiller dans de vrais livres de science. La meilleure preuve de cette appréciation du travail créatif et instructif de l'équipe constituée autour de Michener est le rapport que Philip Tobias envoie à la suite de la lecture du deuxième chapitre. Il y corrige ce qui lui

[114] Archives Michener. Chap. II, p. 6

[115] Friedrich Engels, *Dialectique de la nature*, Editions Sociales, Paris, 1968, pp. 171-183
Le manuscrit inachevé a été publié pour la première fois en 1925 en Union Soviétique, il contenait des textes écrits entre la fin des années 1870 et la fin des années 1880.

apparaît être des inexactitudes, autant que l'état des connaissances et hypothèses peut le laisser entrevoir, mais se réjouit de lire le drame qui se noue autour du lac, le développement romanesque de la vie de créatures qui ne quittent que rarement les laboratoires érudits ou les sédiments du Rift africain. Pour parvenir à la rédaction de ce court chapitre, Bateman, Uys et Michener ont mobilisé toute leur énergie. Bateman a même été chargé de reconstituer un lac artificiel avec son environnement plausible, et les archives de Uys contiennent plusieurs dizaines d'articles de spécialistes, essentiellement de Tobias ou R. Dart, le découvreur de l'enfant de Taung.

Le retrait de ces deux premiers chapitres est une mutilation. Elle affecte non seulement la construction du récit, mais également sa portée éducative. Interrogé à ce sujet, Uys reprend à son compte la version officielle d'un manuscrit trop long pour être édité sous cette forme. Mais une lettre de Erskine laisse planer un doute sérieux sur la réalité idéologique de la censure. Erskine, qui ne cache pas sa filiation catholique, qui peut à l'occasion fournir un livre de prières à Michener (*The Book of Common Prayer*) et qui l'a toujours sollicité pour écrire une saga historique sur la chrétienté, pourrait bien ne pas vouloir publier un traité d'évolution, fût-il romancé. Dans une lettre où il justifie son choix, il ne parle pas du chapitre II, donc de ce qui concerne directement l'espèce humaine. Mais à propos du premier chapitre, il écrit : *I had trouble with this [Star of Freedom] from the outset, and for reasons I'll admit might to others appear to be too personal and therefore disqualify me as a judge*[116]. Le lecteur d'aujourd'hui peut faire toutes les suppositions quant à ces *raisons personnelles*, mais il est plausible qu'elles soient d'ordre philosophique. Dans la suite du courrier, Erskine récuse la validité littéraire du symbole véhiculé par le diamant alors que celle-ci est évidente. Finalement, entre Uys et Oursler qui protestent contre ce retrait et Erskine qui en est le fervent partisan, il semble que Michener ait été laissé libre de décider. *If you think anything has been lost that you'd rather see restored, please, by all means, tell me frankly, and I'll take steps*[117]. Cet incident résume sans doute tous les autres, de même qu'il illustre les nombreux réseaux et filtres sociaux par lesquels doit passer le manuscript d'un livre comme *L'Alliance* pour parvenir sur les rayons de librairie. Mais dans sa recherche du compromis, et sur la base de son conservatisme, Michener a su mener à bien son entreprise de raconter une version de l'histoire de l'Afrique du Sud.

[116] Lettre de Erskine, 31 mars 1980, Archives Michener, p. 120
[117] *Ibid.*, p. 120v

CONCLUSION

> J'avais parcouru dans l'intervalle de quelques heures un grand nombre de situations, que la vie la plus longue offre à peine dans toute sa durée. J'avais entendu les vrais discours des passions ; j'avais vu les ressorts de l'intérêt et de l'amour-propre jouer en cent façons diverses ; j'étais devenu spectateur d'une multitude d'incidents, je sentais que j'avais acquis de l'expérience. […]
>
> Cet auteur ne fait point couler le sang le long des lambris ; […] il ne vous expose point à être dévoré par des sauvages ; il ne se renferme point dans des lieux clandestins de débauche ; il ne se perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons est le lieu de la scène ; le fond de son drame est vrai ; ses personnages ont toute la réalité possible ; ses caractères sont pris du milieu de la société ; ses incidents sont dans les mœurs de toutes les nations policées ; les passions qu'il peint sont telles que je les éprouve en moi ; ce sont les mêmes objets qui les émeuvent, elles ont l'énergie que je leur connais ; les traverses et les afflictions de ses personnages sont de la nature de celles qui me menacent sans cesse ; il me montre le cours général des choses qui m'environnent[1].

L'époque n'est plus la même et l'on n'insiste plus autant aujourd'hui sur le discours des passions comme l'entendaient les Lumières, mais ce retour à Diderot dans son *Eloge de Richardson* vient nous rappeler que le débat autour de la simplification supposée voire l'avilissement des connaissances par le roman est toujours d'actualité. Cependant, à l'instar de l'auteur anglais, Michener ne fait pas dépendre son succès littéraire du sensationnel ou du voyeurisme. A l'issue de notre étude, nous pourrions tout aussi bien conclure avec Diderot que *L'Alliance* procure à son lecteur une certaine *expérience* inaccessible dans l'espace d'une simple vie et qu'il *montre le cours général des choses* au sujet d'une certaine vision de l'histoire sud-africaine. Pour autant, et parce qu'il manque à pénétrer les causes réelles des phénomènes modernes de l'histoire, le roman de Michener ne correspond pas à la re-formulation dialectique du roman historique telle que l'envisageait Lukacs. Quand il écrivait au début des années soixante, Lukacs estimait qu'un véritable roman historique se devait de rendre compte du développement du fascisme au XXème siècle. Transposée en terre sud-africaine, cette exigence se traduit par la nécessité de rendre compte du développement de l'apartheid. Et il est vrai que l'un des objectifs de l'auteur était de fournir des clefs d'interprétation à la formation d'une société fondée en partie sur l'oppression raciale. Nous avons montré que sur nombre de sujets, il ne fait cependant qu'effleurer les problèmes liés à l'exploitation du travail ou au sentiment d'oppression vécu par la majorité de la population du pays. De ce point de vue, le récit ne réussit pas à fournir ces clefs, même s'il construit un faisceau d'arguments qui mettent le lecteur sur la voie et qu'il parvient à donner ce sentiment que *le passé [est] comme la préhistoire nécessaire du présent*[2]. Car Michener sait faire ressentir le poids des siècles et des générations sur la société

[1] Denis Diderot, *Eloge de Richardson*, in *Journal étranger*, 1762 (première édition)
Denis Diderot, *Œuvres (tome IV – Esthétique, Théâtre)*, Robert Laffont, 1996, p. 156
[2] Georges Lukacs, *Le Roman historique*, op. cit., p. 65

actuelle, et le phénomène de l'apartheid dans *L'Alliance* n'apparaît pas comme une lubie d'extrémistes mais comme le résultat d'une longue évolution.

Alors que Lukacs voyait dans la génération montante des écrivains engagés contre le fascisme, aux côtés des différents fronts populaires, celle qui allait synthétiser le nouveau roman historique, il faut bien constater que c'est la forme des romans de Michener qui est la plus conforme à la réalité contemporaine, qu'elle reflète plus exactement le rythme d'évolution de la société dans la deuxième moitié du XXème siècle. Dans une conférence prononcée au début des années cinquante, c'est-à-dire en pleine guerre froide et avant d'avoir écrit sa première saga historique, Michener dresse un tableau de ce que la nouvelle littérature doit développer comme caractéristiques si elle veut innover par rapport à la génération précédente. Ce texte mériterait une étude car il peut être considéré comme un manifeste du futur romancier, mais nous n'en donnerons ici que les grandes lignes qui permettent de confirmer les hypothèses formulées au cours de l'analyse de *L'Alliance*. Cette conférence a été faite dans le cadre d'une série en trois volets donnée à l'université de Pennsylvanie en 1951. La première série s'intitule *Changing Patterns in American Civilization*, la deuxième *The Future of Democratic Capitalism* et la dernière *The Arts in Renewal*. C'est dans cette dernière que Michener s'est exprimé, sur la base d'un texte qu'il a appelé *The Conscience of the Contemporary Novel*. Dans son exposé, il commence par reconnaître que le passé littéraire de l'Amérique est assez pauvre en grands romans. Mais les écrivains des années vingt, avec notamment Hemingway et Dos Passos, sont venus, selon lui, bouleverser la situation, tout comme ils ont changé certaines conventions romanesques. Ils étaient en révolte contre ce qu'ils voyaient de leur propre société, de la guerre et de ses conséquences, et ils ont adapté leur écriture à cette révolte. La phrase, la structure du récit, les thèmes abordés, tout a volé en éclats. Mais cette étape de la littérature américaine, Michener la qualifie de destructrice. Il en profite pour établir un parallèle avec les différentes périodes des révolutions politiques : la violence d'abord, selon lui, puis la phase de construction.

> A revolution is always two-faced. Janus-like, it looks backward to the hateful symbols that must be destroyed. The initial destructive rage of the French Revolution, the determined gallantry of our men of 1776, and the excesses of the October Revolution in Russia were all directed against outworn social forms. This first face of the revolutionary Janus is violent because the symbols of oppression exist right at hand, targets begging to be destroyed. The chains that have bound can be felt and the muscles grow strong to burst them.
>
> The literary revolt of which we have been speaking repeated the pattern of all revolution. The primary concern was the smashing of old symbols. […]
>
> But there is another face to revolution. It looks to the future, past the smoke of smashed symbol, and invariably it is concerned with what must be done to preserve and augment the ideas that started the revolt. This is the constructive phase. After the nihilism of Robespierre comes the codification of Napoleon. After the night-riding

> exuberance of Sam Adams comes the painful building of John Adams. In more terrible pattern, after the violence of Trotsky comes the calculating consolidation of Stalin. Each revolt reaches the point where it can no longer merely destroy. It has to prove what it stands for.[3]

La comparaison avec l'œuvre de Lukacs retrouve ici son intérêt. Tous deux écrivent dans la période d'affrontement entre les deux blocs et tous deux se situent par rapport au stalinisme. L'écrivain hongrois revendique son appartenance à ce courant politique, l'écrivain américain place son travail dans la perspective d'une époque de consolidation. L'extrait donné ci-dessus suffit à montrer à quel point Michener adopte un point de vue conservateur, réactionnaire, n'hésitant pas à se situer en parallèle de l'époque stalinienne. La différence majeure est que les Etats-Unis n'ont connu de bouleversement révolutionnaire qu'au XVIIIème siècle et que la consolidation dont parle Michener est celle d'un pays assumant son rôle de première grande puissance économique et militaire. L'Amérique est alors le pays responsable de la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki, des guerres de Corée et du Vietnam ; sur son propre territoire sévit la ségrégation raciale et la chasse aux sorcières du maccarthysme. Lorsqu'il conclut que le roman moderne doit être la conscience de la société, c'est d'une conscience à la fois mondiale et conservatrice dont il est question, d'une conscience qui doit s'appuyer sur quatre piliers fondamentaux : *religion, education, the best elements of a free press, and books by aroused writers*[4]. L'objectif reste de poursuivre le bonheur du genre humain, et pour cela, explique Michener, la recherche de nouvelles techniques narratives ou de styles nouveaux n'est que de peu d'importance. Ce qui l'est en revanche c'est de se préoccuper du contenu des romans, d'accroître leur signification philosophique[5]. Avec ce choix, Michener renforce sa vocation d'écrivain populaire. Les formes délicates et ciselées sont pour lui trop élitistes, il estime que l'époque réclame une nourriture consistante pour l'esprit plutôt que le raffinement d'une cuisine moderne[6]. Et au roman il attribue ce rôle irremplaçable de fournir l'aliment intellectuel des pauvres.

> The novelist shares his huge responsibility with the poet and the dramatist, but he is luckier than they because mass distribution permits his work to reach a wider audience. The novelist is really the poor man's poet, riding a plodding Percheron instead of a soaring Pegasus. He is likewise the poor man's dramatist, since his work

---

[3] James A. Michener, *The Conscience of the Contemporary Novel*, in *The Arts in Renewal*, University of Pennsylvania press, 1951, pp. 113-5

[4] *Ibid*., p. 116

[5] *Ibid*., p. 119

[6] *One might conclude from the above remarks that I am a very peasant type of critic, sitting at the table, hammering my fork and shouting for meat and potatoes while delicate chefs bring me rare pastries done up in lacy frills. I plead guilty. At a time when my country has become the leader of the world, I am banging on the table for substantial steak and potatoes because in this period of great hunger it is not enough for our artists to drag out pastries.*
Ibid., p. 122

> will penetrate even the backwashes, whereas the poet and the dramatist are reserved for the metropolitan elite. The novelist requires less intellectual and artistic equipment than either the poet or the dramatist, for this point must never be forgotten: the novelist is essentially a popular artist, and as such his responsibility is very great[7].

Après cette revendication culturelle et politique du genre populaire, Michener indique la norme à laquelle ce genre doit se conformer désormais. Pour lui, le roman confiné dans des limites nationales n'est plus possible, parce que l'époque contemporaine pose toutes les grandes questions à une échelle planétaire. L'universalisme des Lumières refait surface, sur la base d'un monde où les frontières n'ont apparemment disparu que parce qu'une puissance dominante, les Etats-Unis, exerce un contrôle quasi permanent sur la plupart d'entre elles.

> But it may be that there is no time left in which the novel about America can mature. It is quite possible that our writers will leap boldly into the field of the world novel, for in the last few years it is the entire world that has become our battleground of ideas. For example, John Hersey, one of the young men on whom we can most safely rely for future fine writing, has placed his three best works in Adano, Hiroshima, and Warsaw, and in so doing has posed the most terrifying modern dilemma, one that each living writer must face: Are we citizens of one nation only or are we citizens of the world ?[8]

Michener estime donc que les écrivains doivent s'attaquer à des thèmes de grande envergure. Mais il insiste aussi sur le fait que ces thèmes doivent être porteurs d'une grande signification philosophique. Le roman doit affirmer *les valeurs positives de l'humanisme*[9], et ces valeurs doivent être défendues contre un repli frileux face à la science, au progrès et aux droits démocratiques.

> What is the job of the novelist at such a moment in history, His job is to remind all men of those well-springs of humanism that have nourished our society in the past. […]
>
> (1) I believe that men reared in an atmosphere of freedom should continue to investigate all aspects of life. I imagine that we are only at the threshold of human knowledge, only at the beginning of human wisdom, and since I instinctively hate journeys that take one to the edge of the village where a postern gate slams in the face as the adventure is about to begin, I cannot ask scientists or religious leaders or novelists to stop right at the breathless moment of discovery. I know that certain safeguards, perhaps many, need to be established to prevent the kind of medical investigation that took place at Buchenwald, but I do think that the principles which can be used to check excess are clearly defined in the liberal doctrine I have been defending.
>
> (2) I believe in the supremacy of human beings over the power of the state or any social agency that would dictate a way of life or command a return to darkness.

[7] *The Conscience of the Contemporary Novel*, op. cit., p. 118
[8] *Ibid*., p. 126
[9] *Ibid*., p. 127

(3) Having been reared on the great documents of humanism: the visions of Marcus Aurelius, the Declaration of Independence, the epics of Milton, the poetry of Virgil, the novels of Tolstoi, the deductions of John Locke and the conclusions of Immanuel Kant, I cannot at the first sign of trouble turn my back upon such preceptors and fly into the arms of any autocracy.

(4) I believe that the atom bomb is much the same as streptomycin, another inevitable step in the human mind's analysis of the corporeal world. If the bomb is dangerous, control it. Human beings, with human capacities, can do so.

(5) I am increasingly eager to go to religious philosophers for guidance. Thomas Aquinas, John Calvin, and George Fox can help unravel many current perplexities; but I am totally unwilling to hand the government of my country or my world to any church, for churches have been notoriously inadequate administrators of temporal destinies, which was probably why Christ admonished them to leave such affairs to Caesar. […]

(6) I find myself more deeply committed than ever to the capacities for good in the average human being. […] And I believe that men trained in liberal thought will continue to be the instruments of triumph.

(7) I am completely aware that the kind of world I bespeak may have to be fought for. This does not alarm me; Before my nation was safely established three wars needed to be fought. Why should we expect a world to be won more easily than a small portion of it ? […]

(8) Finally, I cannot possibly believe that the human mind has reached its breaking point. […] the world is about to enter an era of accomplishment and happiness as yet uncharted because we have been afraid to do the charting[10].

Philosophie, politique, et morale littéraire sont étroitement mêlées, et seule une analyse de *L'Alliance* reprenant ces éléments comme indissociables pouvait rendre compte de la signification du roman. Ce n'est pas un hasard si Michener cite Sartre en conclusion de son essai pour utiliser la notion d'écrivain engagé, en la garnissant d'un contenu libéral américain. Les ouvrages de Michener ne sont pas une bizarrerie de la littérature, ils sont un développement conscient, la création romanesque d'un auteur qui, à l'époque de sa maturité, choisit d'évoquer l'avenir du monde en racontant son passé et ses potentialités. Ils sont cependant uniques dans leur vision optimiste de l'avenir de l'humanité, car l'essentiel de la production littéraire américaine contemporaine parle de la violence morale, sociale ou politique subie par des fractions croissantes de la population. Les romans d'aujourd'hui parlent d'un monde en miettes et ne sont eux-mêmes que des fragments d'histoires. La tendance à la synthèse, à l'unification des savoirs, a pratiquement disparu du domaine littéraire, même si le roman historique traitant d'époques ou de thèmes particuliers connaît un succès grandissant. Dans sa conception intellectuelle, *L'Alliance* est donc une sorte de vestige de la guerre froide, une œuvre d'éducation populaire visant à faire accepter l'ordre social des choses par la réforme des aspects les plus choquants du régime de ségrégation raciale.

[10] *The Conscience of the Contemporary Novel*, op. cit., pp. 133-5

L'étude des différentes composantes du livre nous a permis de définir le type d'humanisme que Michener cherche à promouvoir. Cet humanisme se caractérise par une volonté toujours réaffirmée d'abolir les frontières. Dans sa vie d'écrivain itinérant, Michener a lui-même aboli les barrières nationales. Dans ses sagas il a déployé une grande agilité pour aider le lecteur à se figurer des régions distantes de milliers de kilomètres, sur terre comme sur mer. Cette capacité à embrasser l'espace comme un tout a certainement été l'un des critères de sa participation au programme spatial de la NASA, et c'est l'un des thèmes qu'il développe dans son essai en faveur des vols civils, *Why man explore?*. Contrairement à certains écrivains d'anticipation qui utilisent l'espace comme un lieu privilégié de la science fiction, Michener est un homme du XXème siècle finissant qui considère l'espace comme une expérience dont on peut d'ores et déjà retracer l'histoire par le roman et cela donne une saga intitulée *Space*[11]. Sur le plan de l'espace et des distances parcourues, *L'Alliance* est finalement une aventure plus modeste, même si les personnages évoluent sur tous les continents. Ce sentiment d'embrasser la planète entière est par ailleurs indissociable de la capacité à synthétiser les périodes de l'histoire. Les archives du roman indiquent une véritable obsession de l'auteur pour les chronologies : il en confectionne plusieurs tout au long de la rédaction du manuscrit. Certaines sont générales et donnent une vision globale de l'échelle des temps parcourue par le récit, d'autres sont liées au développement de l'intrigue, d'autres encore servent de repères factuels à partir desquels la vie des personnages peut prendre un sens historique. Dans le texte définitif, Michener introduit très régulièrement des dates : elles permettent de compléter les repères spatiaux par des repères temporels. Ces dates ne sont qu'occasionnellement celles des livres d'histoire, parce que le récit reste dans le domaine de la fiction littéraire ; mais elles sont pour la plupart significatives pour la fraction afrikaner de la population de l'Afrique du Sud. Cependant, dans son ensemble, le récit se moque des conventions romanesques établies qui consistent à ne pas trop étirer les périodes historiques. Si le texte initial avait été respecté, le lecteur aurait parcouru plusieurs millions d'années d'évolution ; malgré le recadrage du livre, il en parcourt encore des milliers, ce qui reste une prouesse littéraire. Contrairement aux romans historiques fondés sur des époques limitées, *L'Alliance* dans sa version intégrale resitue l'histoire de l'humanité dans une histoire plus vaste qui est celle du monde vivant. Le roman contribue à donner des explications rationnelles, même si elles sont parfois superficielles ou tendancieuses, aux développements économiques, politiques et sociaux. Abolir les frontières temporelles sur ce terrain du récit change le point de vue du lecteur, qui n'est plus spectateur d'une période donnée mais constructeur d'un sens particulier de l'histoire. Il participe, au même titre que le narrateur qui le lui donne à lire, à la re-formulation rationnelle des événements du passé. C'est une façon de vouloir

[11] James A. Michener, *Space*, Random House, New York, 1982

en devenir maître, d'indiquer que l'avenir n'est pas du domaine de la fatalité, mais de la liberté humaine construite sur l'assimilation des évolutions passées. C'est d'ailleurs pour cette raison que Michener distingue plusieurs issues possibles au régime d'apartheid et à la crise qu'il a générée. Le commerce du livre a tenté de rendre populaire des romans-jeux-de-rôle où c'est au lecteur de choisir la fin de l'histoire. Mais Michener ne joue pas avec ses intrigues : elles sont le calque littéraire d'événements réels, et l'écriture de leur évolution permet d'appréhender l'avenir comme le ferait une science sociale.

Dans ce domaine de la science, Michener ne s'embarrasse pas non plus des frontières. En humaniste, il entreprend dès qu'il le peut la synthèse des savoirs. Sont convoqués pour la réalisation de *L'Alliance*, au point parfois d'y figurer en toutes lettres, les naturalistes de l'époque des découvertes, les voyageurs aventuriers, les missionnaires, les hommes de guerre, les politiques, les historiens, les archéologues, les préhistoriens, les sociologues. Toute une armée de spécialistes dont le seul lien est le récit. Même s'il occulte le danger de mêler ce qui demeure du domaine de la fantaisie et ce qui est prouvé par la science, l'art du roman historique selon Michener est la plus proche expression de l'aspiration moderne des scientifiques à la vulgarisation et au traitement artistique de leur domaine de recherche. Le texte le plus évocateur sur ce sujet est celui d'Yves Coppens, qui, dans un ouvrage constitué de nombreux extraits de ses publications et conférences, intitule curieusement l'un de ses sous-chapitres: *Elargissement du champ de l'anthropologie et alliances*[12]. Quelques pages plus loin, il expose sa philosophie des sciences :

> Qu'il me soit permis de redire le plaisir que j'ai eu à suivre pas à pas tout au long des 70 derniers millions d'années, l'évolution du groupe des Primates dont nous faisons partie, à voir y apparaître l'Homme, à en suivre à son tour l'évolution dans le temps et les déplacements dans l'espace et le développement parallèle de l'outillage et de la culture; au-delà des divisions des disciplines sciences de la Terre, sciences de la Vie, sciences de l'Homme, cet ouvrage réalise un grand morceau du rêve de tout chercheur en sciences humaines, avoir une vue globale de l'Homme[13].

Mais c'est dans sa leçon inaugurale au Collège de France qu'Yves Coppens formule le mieux cette tendance à la transgression des frontières dans les domaines artistiques et scientifiques.

> Selon le découpage de nos enseignements, ces recherches se rapportent tantôt aux domaines des sciences géologiques et biologiques, tantôt aux domaines des lettres et sciences humaines, tantôt aux domaines de la médecine et des sciences biomédicales, les uns et les autres étant sans cesse intimement mêlés. Ces disciplines qui ne peuvent collecter leurs documents qu'en terre et les lire qu'en fonction de la

[12] Le livre d'Yves Coppens étant en partie constitué de préfaces ou préliminaires à de plus vastes travaux, il a eu l'idée malicieuse d'appeler son recueil *Pré-ambules.* Yves Coppens, *Pré-ambules*, Odile Jacob, Paris, 2001, p. 35
[13] *Pré-ambules*, op. cit., p. 40

> compréhension de leur enveloppe sédimentaire appartiennent en effet incontestablement aux sciences géologiques. Mais il ne fait pas de doute non plus que ces documents, qui sont en partie des restes organiques, représentent même lorsqu'ils sont totalement minéralisés, des témoignages de ce qui a été vivant ; on ne peut nier l'appartenance de leurs analyses aux sciences biologiques. Lorsque ces restes sont ceux d'Hominidés et qu'ils se trouvent accompagnés de ces objets, fabriqués ou déplacés, qui désormais les caractérisent, les sciences humaines en revendiquent à juste raison les études. Une part importante de ces recherches, l'anatomie, la biomécanique, la paléopathologie trouve, en outre, des liens incontestables avec les sciences biomédicales. Sans quitter le simple énoncé de l'enchaînement des êtres, des événements et des cultures que ces travaux permettent de mettre en ordre, n'oublions pas non plus que notre domaine est évidemment de plain-pied dans celui de la philosophie. On pourrait encore avancer que la part que prennent, dans nos travaux, l'hypothèse, la reconstitution des êtres et des mondes perdus, par exemple, n'est parfois pas éloigné du domaine de l'imaginaire. Enfin devant l'engouement manifesté pour nos recherches par tous les publics dans tous les pays du monde, ne peut-on penser par ailleurs avoir acquis, sans doute inconsciemment, une sorte de langage universel qui ne paraît pas d'une autre nature que celle du langage de l'Art[14].

Tout naturellement Yves Coppens développe son argumentation pour dire à quel point les délimitations entre les sciences sont conventionnelles et pour montrer toutes les ressources dont dispose l'époque moderne pour *bâtir un nouvel Humanisme*[15]. Ce livre s'achève par trois représentations artistiques des sciences de la préhistoire : celle d'un cinéaste, celle d'un sculpteur et celle d'un acteur. Il manquait la vision d'un romancier, mais c'est parce que notre homme de science à déjà collaboré à une série romanesque en plusieurs volumes censée retracer l'évolution humaine depuis les plus lointains Hominidés connus jusqu'à Homo Sapiens Sapiens. L'alliance du scientifique et de l'artiste a trouvé sa voie, et elle encourage la suppression de la propriété privée individuelle dans le domaine intellectuel. La série intitulée *Sous le Vent du monde* est en effet co-signée par Pierre Pelot et Yves Coppens. Dans le premier tome, *Qui regarde la montagne au loin*, Yves Copens écrit dans la préface :

> Un beau jour d'il y a 3 à 4 millions d'années, la Terre frissonna ; son orbite s'était un tout petit peu, cosmiquement parlant, éloignée du Soleil ; les tropiques du coup s'en asséchèrent ; là où régnait la forêt, s'installa la savane ; là où la savane s'était déjà implantée, s'ouvrit la steppe. […]
>
> C'est une de ces histoires que Pierre Pelot, avec son extraordinaire capacité à plonger dans les autres mondes, d'ailleurs ou d'avant, raconte; ceux de la bande des Nî-éi sont des *Homo rudolfensis*, et la bande de Moh'hr, des *Homo Habilis*. C'est sans peine que je la lui ai confiée, en lui parcourant à grands traits de sciences -la Science ne sait guère faire mieux- la vie au temps des derniers des Australopithèques que l'on appelle graciles et celle du temps (d'après) des premiers des Australopithèques que l'on appelle robustes et des tous premiers Hommes. Il en a rapporté un récit que je

[14] *Pré-ambules*, op. cit., p. 59-60
[15] *Ibid*., p. 61

vous offre en en garantissant presque toute l'atmosphère. Je n'aurais pas su m'y rendre moi-même si complètement.[16]

Les deux chapitres supprimés de *L'Alliance* relèvent de la même démarche intellectuelle, de la même volonté de rendre accessible au plus grand nombre de lecteurs possible les derniers développements de la connaissance scientifique. On peut à nouveau regretter le choix de l'éditeur américain, mais il n'en reste pas moins que le roman de Michener peut être considéré comme la préhistoire du roman scientifique, dans la mesure où il a été écrit seize années avant la série française. Dans ce domaine aussi, Michener est un précurseur.

Mais la signification de *l'Alliance* ne s'arrête pas à son contenu. Le processus de fabrication porte la marque de l'époque industrielle qui l'a vu naître. Sa première particularité est d'avoir été un livre de commande. Michener avait de son côté déjà fait connaissance avec l'Afrique australe et son histoire, mais il n'aurait pu mener à bien son projet de roman sur cette région du monde sans l'aide conjuguée de deux maisons d'édition, celle de *Random House* et celle du *Reader's Digest*. Michener révèle que le coût personnel total de ce livre s'est élevé pour lui à 122 000 dollars, pas loin d'un million de francs ![17] A cette somme, il faut ajouter le salaire perçu par Errol Uys pendant deux ans en tant qu'employé loué par le *Reader's Digest* à *Random House*, ainsi que les prestations versées à Philip Bateman pour ses différentes contributions. A eux trois, ces hommes chargés de faire les recherches et de rédiger le manuscrit du roman ont disposé de multiples moyens pour parvenir à leurs fins. Leurs cartes de visite leur permettaient d'avoir accès à des zones réservées des bibliothèques, comme ce fut le cas à la bibliothèque du Cap. Ils ont bénéficié de la collaboration des différents personnels de ces bibliothèques, de la possibilité de s'adresser directement à des auteurs lorsque le besoin de vérifier les informations l'exigeait. On peut dire que deux personnes à temps complet, et une à temps partiel, ont consacré leur énergie à la rédaction du livre, et elles étaient payées pour cela. Ce sont les réseaux internationaux de la presse qui ont permis à Michener de s'assurer la collaboration de Uys et Bateman. Ce sont les relations du monde de l'édition et de la presse écrite qui ont permis la promotion du livre pendant et après sa publication. C'est enfin la certitude d'une production de masse qui a rendu cet investissement potentiellement intéressant pour l'industrie du livre et qui a fait que Michener a pu avancer une somme d'argent aussi importante. La parution de *L'Alliance* ne se conçoit pas en dehors de ce contexte industriel et capitaliste ; c'est une forme modernisée de mécénat. Dans le cas de l'Afrique du Sud, ce mécénat se devait, tout comme les anciennes formes du genre, d'obtenir une sorte de caution politique. Ceci fut fait avec les différentes

[16] Pierre Pelot, Collaboration scientifique Yves Coppens, *Sous le Vent du monde*, Editions Denoël, Paris, 1996, p. 7-11

[17] James A. Michener, *A Register of his Paper in the Swarthmore College Library*, op. cit., p. 11

visites de courtoisie réalisée auprès des dignitaires du régime de l'apartheid, tant dans le domaine économique que dans celui du pouvoir d'Etat. En ce qui concerne la caution politique des bailleurs de fond américains, Michener l'avait obtenue depuis longtemps par ses prises de position favorables aux dirigeants de son pays et à leurs actions. Ce mécénat qui se soucie de la culture populaire véhicule nécessairement sa propre vision du monde, celle d'une histoire où les opprimés n'apparaissent que comme victimes ou comme menaces. Et il n'en existe pas d'autre. La grande masse des opprimés, de l'Afrique du Sud ou d'ailleurs, ne dispose pas encore de ses propres écrivains qui lui raconteront son histoire. Elle n'a pas les moyens de payer des écrivains publics pour cela. Mais *L'Alliance* a ceci de réconfortant qu'il évoque le sort de millions de personnes dont l'ancienneté sur la terre sud-africaine a créé de nombreuses cultures et sociétés différentes, et qu'il donne à comprendre que l'évolution de l'histoire passe nécessairement par leur unification, leur accession au pouvoir politique. S'arrêtant en chemin, Michener ne va pas jusqu'à choisir de conter le récit du point de vue de ceux qui ont fini par abattre l'apartheid institutionnel ; c'est un matérialiste honteux, mais il agit en précurseur de la science politique appliquée au roman. Il est si vrai de dire que ce type de littérature est aujourd'hui loin d'être produite par des initiatives populaires que Michener n'a pas d'équivalent dans d'autres pays riches et industrialisés. *L'Alliance* exerce l'un de ces monopoles dont l'industrie capitaliste a le secret, à tel point que lorsque nous avons consulté l'ambassade d'Afrique du Sud à Paris, l'ouvrage de Michener figurait en tête de toute publication indispensable à la compréhension du pays.

Comme on l'a vu, *L'Alliance* reflète dans son contenu philosophique les positions d'un humanisme conservateur. Mais le livre revêt encore deux autres caractéristiques de l'époque industrielle. Car la standardisation a marqué non seulement la forme du récit, mais aussi le style de l'écriture. Nous avons consacré un chapitre à l'étude des particularités narratives, et le paradoxe est sans doute que Michener semble chercher à ne pas avoir de style particulier. Le récit se développe dans une prose d'apparence neutre, sans aspérités. La phrase tend à l'objectivité, privilégie le regard extérieur. Et cette tentative ne tombe jamais dans l'exercice visant à dissimuler la main de l'écrivain : au contraire, l'auteur ou le narrateur apparaissent tout à tour sans se cacher du lecteur. L'essai publié à la suite de la conférence sur le renouveau des arts à l'université de Pennsylvanie en 1951 est venu à propos confirmer cette analyse. Michener y fait l'apologie du style journalistique, considérant que c'est la réponse stylistique à la quête d'une littérature qui veut parler des problèmes de la vie moderne et de son passé.

> If I am pessimistic about over-experimentation in form and style it is because I have seen how dusty and barren such preoccupation made our poetry. Furthermore, I do not think that the average novelist can hope to compete, in form and style, with the best of our mass-produced magazines like *Life*, *Time*, and *The Reader's Digest*. The

best writing in America, if you are interested only in writing, is being done in these magazines and in the advertising offices of New York. This staff-produced, impersonalized writing is alluring, forceful, and scintillating. Consider this random passage snipped from a recent issue of *Time*, and note the forceful use of words, the suspense, and the excellent metaphors:

> Just before Labor Day, a fat but unhappy farmer was admitted to Pennsylvania Hospital in Philadelphia. He had a deep-seated infection caused by a common microbe, *Aerobacter aerogenes*, which is usually a pushover for penicillin or streptomycin.
>
> But the farmer's germs were a special strain. They had licked their weight in penicillin, and come back to knock out streptomycin, chloramphenicol, and aureomycin. Unchecked, they were a sure bet to kill the farmer. Dr. Garfield G. Duncan pitted the tough germs in a test tube against neomycin. The drug murdered them.
>
> Then Dr. Duncan tried Waksman's supposedly dangerous drug on the patient. Within a few hours the infection was licked, and a few days later the fat farmer walked out, pain-free for the first time in years.

Few novelists can write as well as that; but what the novelist can do is to create real characters facing up to real problems with honesty and truth. That field has not, and I think never will be, pre-empted by the magazines, or the movies, or the advertising magicians, for that is the job of the single mind working alone with its conscience[18].

Transcendant d'autres frontières encore, Michener cherche à établir un lien entre le documentaire et l'intrigue, entre l'académisme et la fantaisie, entre l'histoire et le récit. Il fait œuvre de précurseur en créant une forme de roman-magazine. Mais lorsqu'il dit que ce travail ne peut être que celui d'un créateur individuel, contrairement à celui des équipes nécessaires à la rédaction d'un journal, il nous faut bien lui donner en partie tort par l'exemple même de l'écriture de *L'Alliance*. Michener a connu très tôt l'activité collective dans le domaine de la publication et de l'édition. Son premier ouvrage est une synthèse destinée à l'élaboration des programmes universitaires dans le domaine de la sociologie. Il a par la suite exercé plusieurs fonctions dans le secteur de l'édition chez *Random House*, et il devait donc soumettre ses décisions à une équipe. *L'Alliance*, qui est la sixième saga publiée sous son nom, est elle aussi pourtant une entreprise à plusieurs mains. Mais sur la paternité réelle de la création artistique, Michener a des idées qui correspondent à son conservatisme en politique. Dans une introduction à un livre d'histoire de l'art des estampes japonaises, il explique les étapes matérielles successives de cet art du trait qui nécessite le concours de nombreux intervenants avant ou après la touche spécifique de l'artiste. S'il est capable de reconnaître avec précision le rôle de chacun dans l'élaboration du produit final, Michener place au-dessus de tous celui qui tient le pinceau et donne le mouvement. Fidèle à ses choix artistiques,

[18] James A. Michener, *The Conscience of the Contemporary Novel*, op. cit. , pp. 138-9

l'écrivain américain s'est intéressé à l'estampe japonaise parce qu'il n'est pas le plus raffiné des arts asiatiques et qu'en second lieu il n'est pas un art de l'œuvre unique mais une gravure sur bois destinée à être reproduite en plusieurs exemplaires. Michener décompose toutes les étapes de la création, mais à l'envers, du point de vue de l'amateur d'art. Il y a d'abord le support papier : un papier spécialement fabriqué pour les estampes, par des mains anonymes et industrieuses. Puis, il y a le trait, mais celui que l'amateur contemple n'est pas celui de l'artiste lui-même.

> Harunobu did not transfer this sketch onto the wood block from which your print was made; a skill artisan did that, and often when Harunobu drew thick, he carved thin. Where Harunobu merely suggested an idea, he developped it. In many instances, we suspect that the art-content of a completed wood block depended as much upon the woodcarver as it did upon Harunobu.
>
> Third, your print contains areas of color, skillfully mixed and applied, and the second major lesson which the japanese print can teach the Western owner is the judicious placement of masses of flat color. But Harunobu neither mixed the colors you see nor applied them to the absorbent paper. That was accomplished by highly trained printers. […]
>
> By a process of elimination we have now subtracted from your print every tactile component and have proved that Harunobu could not possibly have had anything to do with any one of them. He did not make the paper; he did not cut the lines; he neither mixed nor applied the colors. One further important fact must be borne in mind. At no time in the history of your print did Harunobu ever 'paint' it as you see it now. Your print is therefore not a copy of an original work of art, for I must stress that no 'original work' ever existed, except as a concept in Harunobu's mind. All he did was to set in motion, by means of an idea which he represented in the shorthand of a sketch, the process which resulted in a work of art[19].

Michener estime que ce type de questionnement intellectuel sur les œuvres d'art est un excellent stimulant pour l'esprit. Il fait parcourir à son lecteur les étapes d'un raisonnement proche de la technique maïeutique et il parvient à le mener de la sorte vers la notion abstraite de concept, d'idée dans sa définition platonicienne. L'artiste est le maître de cette idée, c'est en cela seulement d'après Michener qu'il est créateur. Avec la polémique sur l'attribution univoque du titre d'auteur de *L'Alliance* au seul écrivain américain, Michener ne rejetterait sans doute pas ce parallèle saisissant. Même en suivant les données de cette hiérarchie dans la création, nous avons montré que la participation de Uys, et dans une moindre mesure celle de Bateman, empiétait largement sur le domaine des idées et ne se limitait pas à un support technique. Si Michener est demeuré le chef d'orchestre du groupe, la rédaction de *L'Alliance* témoigne d'un travail collectif comme la plupart des livres de leur auteur, à commencer par cette étude critique sur les estampes japonaises pour laquelle Michener reconnaît un co-

[19] James A. Michener, *Japanese Prints : From the Early Masters to the Modern*, Charles E. Tuttle Company, Rutland & Tokyo, 1959, p. 14-15

auteur, spécialiste du genre et la collaboration de l'académie des arts d'Honolulu. La mention complète de la première édition indique : *With notes on the Prints by Richard Lane – With the cooperation of the Honolulu Academy of Arts*[20].

Cet exemple de l'introduction à l'étude des estampes japonaises nous montre un autre aspect essentiel de ce que chacun peut trouver dans la lecture de *L'Alliance*. Il s'agit de l'effort didactique pour rendre accessible la connaissance. L'introduction ci-dessus est conçue comme un véritable cours, où le professeur s'adresse à l'élève et lui permet d'accéder à des étapes toujours plus complexes de compréhension et de plaisir artistique. Le roman sur l'histoire de l'Afrique du Sud ne pouvait adopter un ton aussi direct, mais le style magazine défini plus haut s'en rapproche. Michener raconte et veut communiquer le savoir. C'est une attitude contractée au cours de ses années d'enseignement où il n'a pas hésité à initier les étudiants de Greeley, petite ville rurale des Etats-Unis des années trente, à la musique classique par le biais de l'économie locale, notamment les plantations de betteraves à sucre. Cette expérience a même donné lieu à un article de presse que rapporte John Hayes, biographe de l'auteur : *Bach and the sugar beets*[21]. Mais les goûts et compétences que Michener cherche à partager sont des plus éclectiques. Il a ainsi rédigé une préface au dernier livre d'Hemingway, *Dangerous Summer*, dans laquelle il consacre dix pages à inventorier le vocabulaire spécifique de la corrida et à en donner les définitions au lecteur afin que celui-ci ne s'égare pas au cours de la lecture[22]. Avec *L'Alliance*, le professeur s'est fixé pour objectif de conter l'histoire de l'Afrique du Sud, et si des critiques ont pu écrire que le texte était aussi ennuyeux qu'un devoir d'écolier, c'est que Michener a atteint son objectif : écrire pour un public qui ne croit pas tout savoir et qui a soif de découvrir des terres, des populations, des histoires inconnues de lui. Malgré un point de vue politique qu'il faut pouvoir décrypter parce qu'il n'est pas clairement exposé au départ, *L'Alliance* reste un excellent outil de vulgarisation de l'histoire sud-africaine. Ce n'est pas un outil infaillible car l'actualité récente du pays n'y trouverait que très indirectement une explication. Ainsi de cette annonce d'un nouveau déplacement de population dans la région d'Alexandra, accompagné de la destruction des bidonvilles sans possibilité de relogement à l'entour pour les habitants. Ainsi encore de la censure d'œuvres littéraires majeures.

> Les livres de quelques uns des meilleurs écrivains sud-africains ont été supprimés du programme des classes terminales dans la province du Gauteng (la région de Johannesburg) : la décision, prise par la commission d'enseignants compétente, a soulevé l'indignation, et le ministre de l'éducation, Kader Asmal, l'a sévèrement condamnée. La commission avait déclaré '*profondément raciste, arrogant et paternaliste*' *Ceux de July*, l'un des romans de Nadine Gordimer, prix Nobel de

[20] *Japanese Prints*… op. cit., p. 1
[21] *James A. Michener, A Biography*, op. cit., p. 54
[22] Ernest Hemingway, *L'Eté dangereux*, introduction de James A. Michener (1984), Gallimard, 1988, pp. 28-40

littérature, et estimé '*trop complexe*' l'ouvrage très admiré de Ndjabulo Ndebele, *Fools*. Dans *Ceux de July* -paru en 1981-, Nadine Gordimer imagine l'Afrique du Sud en proie à une guerre civile entre Européens et Africains, où July, le domestique noir d'un couple de Blancs les prend sous sa protection, et devient en quelque sorte leur maître. *Fools* -publié en 1985- est l'histoire d'un instituteur noir de village, ex-militant anti-apartheid, qui perd toute velléité de rébellion et sombre dans le mépris de lui-même.

La commission avait également écarté du programme le chef-d'œuvre d'Olive Schreiner, *La Nuit africaine*, et les œuvres du grand écrivain du Zimbabwe, Dambudzo Marachera. Elle avait aussi proscrit *Hamlet* de Shakespeare –trop cruel-, et *1984* de George Orwell, parce que le livre '*comporte un élément de subversion contre l'Etat, qui n'est peut-être plus approprié aujourd'hui*'. Après quelques jours de débats houleux dans la presse, le ministre de l'éducation a estimé '*insultantes*' pour Nadine Gordimer les remarques de la commission, et ses décisions en général '*sans fondement*' et '*malsaines*'.[23]

Il resterait donc à écrire ce roman de l'Afrique du Sud multiraciale où tous les rouages du pouvoir, de l'économie à la culture, sont restés entre les mains d'une minorité riche et réactionnaire. Mais avec *L'Alliance,* Michener a écrit les premières pages d'une histoire qui révèle sur quelle terre est né le régime d'apartheid.

[23] Claude Wauthier, "Nadine Gordimer accusée de 'racisme'", in *Le Monde Des Livres*, 27 avril 2001

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie reprend tous les ouvrages mentionnés dans notre étude. Elle est également composée de tous les ouvrages présents dans les archives personnelles de Errol Uys et qui ont été consultés pour la rédaction de *L'Alliance*. Même si une répartition par thèmes introduit des divisions artificielles dans les différents domaines de la connaissance, nous avons adopté cette classification afin de donner une idée de la variété des sujets abordés dans le roman.

La bibliographie de James A. Michener a été reportée en annexe.

Plusieurs publications portent la mention *Spro-cas*. Il s'agit de l'acronyme d'un organisme chrétien d'Afrique du Sud : *Study Project on Christianity in Apartheid Society*.

Lorsque des ouvrages figurent sans date, lieu de publication ou nom d'éditeur, c'est que l'exemplaire consulté n'en indiquait pas.

Sommaire :

* Sources Primaires
* Sources Secondaires
    - Géographie
    - Histoire
    - Politique
    - Sociologie
    - Economie
    - Anthropologie
    - Littérature
    - Journaux et divers
    - Thèses

SOURCES PRIMAIRES

Ouvrages de référence

GROSECLOSE David, *James A. Michener, A Bibliography* (foreword by James A. Michener), State House Press, Austin, 1996.

HAYES John Philip, *James A. Michener, A Biography*, Bobbs-Merrill, Indianapolis, New York, 1984.

MICHENER James Albert, *L'Alliance*, (traduction de Guy Casaril), Seuil, Paris, 1982.

MICHENER James Albert, *The Covenant*, Random House, New York, 1980.

MICHENER James Albert, *The World Is my Home : A Memoir*, Random House, 1992.

Archives

James A. Michener special collection (University of Northern Colorado, Greeley).

Errol Lincoln Uys (documents personnels, Boston, 1978-1991).

Philip Bateman (documents personnels, Kenilworth, South Africa).

Ouvrages généraux

BIKO Steve (edited by), *Black View Point*, Spro-cas black community programmes, Durban, 1972. (Articles de Njabulo Ndebele, C.M.C. Ndamse, M.G. Buthelezi, Bennie A. Khoapa – ce dernier a été censuré)

CASALIS Eugène, *The Basutos : or Twenty-Three Years in South Africa*, J. Nisbet, London, 1861.

CHENU DE LAUJARDIERE Guillaume, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689)*, Les Editions de Paris, 1996.

CORMAROFF John L. (edited by), *The Boer War Diary of Sol T. Plaatje, An African at Mafeking*, Macmilan, London, 1973.

DAVENPORT T.R.H., HUNT K.S. (edited by), *The Right to the Land, Documents on Southern African History*, David Philip, Cape Town, 1974.

DE VILLIERS André, *English-Speaking South Africa Today*, proceedings of the national conference July 1974, published for 1820 settlers National monument foundation, Oxford University Press, 1976.

DE VILLIERS H.H. W. (juge de la cour suprême), Rivonia, Operation Mayibuye, A Review of the Rivonia Trial , Afrikaanse Pers-Boekhandlel, Johannesburg, 1964.

FITZPATRICK J.P., *The Transvaal from Within, A Private Record of Public Affairs*, William Heinemann, 1899.

FYNN Henry Francis., *The Diary of Henry Francis Fynn*, Shuter & Shooter, 1969.

HOBHOUSE Emily, *The Brunt of the War and Where it Fell*, Methuen, London, 1902.

HOBHOUSE Emily, *La guerre dans l'Afrique du Sud. Camps de reconcentration. Rapport d'une visite de Miss Hobhouse dans les camps de l'Orange et du Cap*. Comité pour l'indépendance des Boers.

HUGHES Rev. W, *Dark Africa and the Way Out, or A Scheme for Civilizing and Evangelising the Dark Continent*, Negro University Press, New York, 1892.

HURLEY Denis E., archbishop of Durban, *A Time for Faith*, South African institute of race relations, Johannesburg, 1965.

ISAACS Nathaniel, *Travels and Adventures in Eastern Africa, Descriptive of the Zoolus, With A Sketch of Natal*, E. Churton, London, 1836.

LANGENHOVEN Cornelis Jakob (attributed to), *Republicans and Sinners in South Africa*, by a loyalist, De Nationale Pers, Bepkt., Cape Town, [19-].

LATROBE Christian Ignacius (Rév.), *Journal of A Visit to South Africa in 1815, and 1816, With Some Account of the Missionary Set*, L.B. Seeley, London, 1818.

LICHTENSTEIN Martin Karl Heinrich, *Travels in Southern Africa in the Years 1803, 104, 1805, and 1806*, Van Riebeeck Society, Cape-Town, 1928-1930 (2 vol.) – 1ère edition en langue allemande en 1811.

MALHERBE V.C. (edited and introduced by), *What They Said 1795-1910, A Selection of Documents from South African History*, Maskew Miller, Cape Town, 1971.

MANDELA Nelson, *Long Walk to Freedom*, BCA, 1994.

MANDELA Nelson, *Un long chemin vers la liberté*, (traduction de Jean Guiloineau), Fayard,1995.

MESQUITA PERESTRELO Manuel de, *Le naufrage de la nef Sao Bento* (1575), traduction de Philippe Billé, Le Passeur, Nantes, 1995.

MILES-CADMAN C.F. (MP), *Socialism for South Africa*, Rustica, Cape Town, 1942.

PHILIP John (rev.), *Researches in South Africa Illustrating the Civil, Moral and Religious Condition of the Native Tribes*, J. Duncan, London, 1828.

PLAATJE Solomon Tshekisho, *Native Life in South Africa Before and Since the European War and the Boer Rebellion*.

PLAATJE Solomon Tshekisho, *Mhudi, an Epic of South African Native Life a Hundred Years Ago*, The Lovedale Press, 1930.

PLAATJE Solomon Tshekisho, *The Boer War Diary of Sol T. Plaatje, An African at Mafeking*, (edited by John L. Comaroff)Macmillan, London, 1973.

REITZ Deneys, *Commando, A Boer Journal of the Boer War*, with a preface by General The Right Honourable J. C. Smuts, Faber and Faber, 1929.

SMITH Andrew, *Andrew Smith's Journal of his Expedition into the Interior of South Africa, 1834-36 : an authentic narrative of travels and discoveries, the manners and customs of the native tribes, and the physical nature of the country*, A. A. Balkema (for the South African museum), 1975.

SMUTS J. C., *Plans for a Better World, speeches of field-marshal the right honourable J.C. Smuts*, Hodder and Stoughton, London, 1942.

SPARRMAN André, *Voyage au Cap de Bonne Espérance, et autour du monde avec le capitaine Cook, et principalement dans le pays des Hottentots et des Caffres*, (traduction de M. Le Tourneur), Buisson, Paris, 1787.

SOBUKWE Mangaliso, *Speeches*, 1949-1959.

THUNBERG Carl Peter, *Voyages de C.P. Thunberg au Japon par le Cap de Bonne Espérance, les Iles de la sonde, etc.*, Paris, An IV (1796).

VAN RIEBEECK Jan, *Journal of Jan Van Riebeeck*, (translated from the Dutch by W.P.L. van Zyl, C.K. Johnman, A. Ravenscroft, J. Smuts, van Oordt), A. A. Balkeman, Cape Town, Amsterdam, 1952-1958, 3 vol. (1651-1655), (1656-1658), (1659-1662).

VOIGT J. C. (of the Cape Colony Volunteer Ambulance Service in the Transvaal in 1881), *Fifty Years of the History of the Republic in South Africa*, 1795-1845, Negro University Press, New York, 1969.

Rapports et brochures

MAGUBANE Bernard, *The Politics of History in South Africa*, Notes and Documents, Centre against apartheid, United Nations, July 1978. (Avec une note de l'éditeur : *The views expressed are those of the author*.)

Nederduitse Gereformeerde Kerke van Suid-Afrika- Dutch Reformed Churches of South Africa, *Statements on Race Relations,* Number One, November 1960, Information Bureau of the Dutch Reformed Church, Johannesburg.

Roots of Afrikaner Political Thought, source material for lectures delivered by Dr. Andre du Toit, University of Cape Town, summer school of 1978.

Select Constitutional Documents Illustrating South African History, London, 1918.

SIBEKO David, *The Sharpeville Massacre of 21 March 1960. Its historic significance in the struggle against apartheid*, Notes and Documents, Centre against apartheid, United Nations, March 1976. (Avec une note de l'éditeur : *The views expressed in this paper are those of the author*.)

GEOGRAPHIE

BARNARD Marius, *Karoo*, Don Nelson, 1975.
(dédicacé par l'auteur à l'ambassadeur américain en Afrique du Sud)

BRUCE Hilary J., *The Museum of South African Rock Art, a descriptive guide*, Africana museum, Johannesburg, 1976.

BULPIN T. V., *Southern Africa, Land of Beauty and Splendour,* Reader's Digest, 1976.

BULPIN T. V., *Shaka's Country, a Book of Zululand*, Howard Timmins, Cape Town, 1952.

CLARKE James, *Our Fragile Land, South Africa's Environmental Crisis*, Macmillan, Cape Town, 1974.

CUBITT Gérald & JOYCE Peter, *Voyage à travers l'Afrique du Sud*, C. Struik, Capetown, 1989.

DE LEEUW Beyers A. P., *Kruger Park Adventures*, Pretoria.

FEELY J.M., *Background to the Natural History of Zululand*, wilderness leardership school, 1974.

GOLDIE Fay *Ostrich Country*, Books of Africa, Cape Town, 1968.

HOUSSAY-HOLZSCHUCH Myriam, *Mythologies territoriales en Afrique du Sud*, CNRS, Paris, 1995.

KOKOT D.F., *Irrigation Department Memoir, an Investigation into the Evidence Bearing on Recent Climatic Changes over Southern Africa*, Government Printer, Pretoria, 1948.

LIEBENNERG Doyle P., *The Drakensberg of Natal*, 1974.

MAGUBANE Peter (photographed by), Marshall Lee (text), *Soweto*, Don Nelson, 1978.

MARQUARD A., *The Land and the People of South Africa*, Adam and Charles Black, London, 1955.

MEIRING Piet, *The Kruger Park Saga*, Koöperasiepers, 1976

MILLER W.T., *Wild Life of Southern Africa,* Shuter and Shooter, Pietermaritzburg.

MUIR John, *Know your Cape*, Howard Timmins, Cape Town, 1975.

PALMER Eve, *The Plains of Camdeboo*, Collins, London , 1966.

PLAYER Ian, *The White Rhino Saga* (foreword by Alan Paton), Collins, London, 1972.

POLLOCK N.C., *An Historical Geography of South Africa*, Longmans, 1963.

PUNT W.H.J. (Dr.), *1725, the first Europeans in the Kruger National Park*, Pretoria, 1975.

SHEPHARD J.B., *Land of the Tikoloshe*, Longmans, 1955.

VORSTER J. A., *The Engineering Problems in Soil Erosion Control*, Agricultural research institute, Pretoria, 1947.

Rapports et brochures

Illustrated Guide to Southern Africa, Reader's Digest, 1978.

Marvels and Mysteries of our Animal World, Reader's Digest, Pleasantville, New York, 1964.

Picturesque South Africa, South Africa tourist corporation.

Taming a River Giant : *the Story of South Africa's Orange River Project.*

The Veld and Soil Conservation Act., model bill and explanatory memorandum, National Veld Trust, A. C. White, Bloemfontein, 1945.

HISTOIRE

ALHADEFF Vic, *A Newspaper History of South Africa*, Don Nelson, Cape Town , 1976.

AXELSON Eric, *Portuguese in South-East Africa 1600-1700,* Witwatersrand University Press, Johanesburg, 1960.

BECKER Peter, *Rule of Fear, the Life and Times of Dingaan King of the Zulus*, Longmans, London, 1964.

BECKER Peter, *Hill of Destiny, the Life and Times of Moshesh Founder of the Matabele*, Panther Books, 1969.

BERGLUND Axel-Ivar, *Zulu Thought Patterns and Symbolism,* C. Hurst, London, 1976.

BIESHEUVEL S., *African Intelligence*, African Institute of race relations, 1943.

BOESEKEN A. J., *Slaves and Free Blacks at the Cape, 1658-1700*, Tafelberg, 1977
(dédicace de l'auteur à l'ambassadeur des Etats-Unis, Philip K. Cowe)

BUEL J.W., *Heroes of the Dark Continent, a Complete History of all the Great Explorations and Discoveries in Africa, from the Earliest Ages to the Present Time*, Books for Libraries Press, New York, 1971.

CARR W.S., *Pioneer's Path, Story of a Career on the Witwatersrand*, Juta, 1953.

CHRISTIAN Rudolf, *Three Years War, october 1899 – June 1902*, Archibald Constable., Westminster, 1903.

CLARKE James, *The Bushman*, The museum of man and science, Johannesburg, 1975.

COLE Monica, *South Africa*, Methuen, New York, 1961.

COQUEREL Paul, *La Nouvelle Afrique du Sud,* Découvertes Gallimard, 1992.

COQUEREL Paul, *L'Afrique des Afrikaners*, Editions Complexe, 1992.

DAVIDSON Basil, *Report on Southern Africa,* Jonathan Cape, London, 1952.

DAVIDSON Basil, *L'Afrique avant les Blancs, découverte du passé oublié de l'Afrique*, (traduction de Pierre Vidaud), Presses Universitaires de France, Paris, 1962.

DE KIEWIET C.W., *A History of South Africa Social and Economic,* Oxford University Press, 1941.

DE KLERK W.A., *The Puritans in Africa, a Story of Afrikanerdom*, Penguin Books, 1975.

DE GRUCHY John W., *The Church Struggle in South Africa*, Wm.B. Eerdmans, 2nd edition, 1986.

DUBY Georges, *L'An Mil*, Julliard, 1974.

DU PLESSIS I. D. & Lückhoff C.A., *The Malay Quarter and its People*, Publication No. 1 in the race relations series of the sub-department of Coloured Affairs, Department of the Interior, Union of South Africa, Cape Town, 1953.
(dédicace de l'auteur à Michener)

DU PLESSIS I. D., *The Cape Malays*, Maskew Miller, Cape Town, 1944.

ELPHICK Richard, GILIOMEE Hermann, *The Shaping of South African Society, 1652-1820*, Longman, London, 1979.

FERRO Marc, *Histoire des colonisations, des conquêtes aux indépendances, XIII-XXème siècle*, Seuil, 1994.

GARLAKE Peter S., *Great Zimbabwe*, Thames and Hudson, 1973.

GREEN Lawrence G., *There's a Secret Hid away (Memories of unuasual experiences and mysteries in Southern Africa and African isles; strange tales and legends and unrecorded adventures; and people who crossed the author's path and left him wondering)*, Howard Timmins, Cape Town, 1956.

GRUTER Wilhelm, VAN ZYL D.J., *L'Histoire de l'Afrique du Sud*, Human et Rousseau, Le Cap, 1982.

HANS Fransen, *Groot Constantia, its History and a Description of its Architecture and Collection*, The South Africa cultural history museum, Cape Town.

JAHN Janheinz, *Muntu, the New African Culture*, Grove Press, New York, 1961.

JOOS Louis C.D., *Histoire de l'Afrique du Sud*, Centurion, 1966.

KEEGAN Timothy, *Colonial South Africa and the Origin of the Racial Order*, Leicester University Press, London, 1996.

KEANEY Annette, *Le Lion et le sanglier. Deux héros de la guerre des Boers : Paul Kruger et Georges de Villebois-Mareuil*, France-Empire, 1982.

KEPPEL-JONES Arthur, *South Africa a Short History*, Hutchinson University Library, London, 1949.

KI-ZERBO Joseph, *Histoire de l'Afrique Noire, d'hier à demain*, Hatier, Paris, 1978.

KRUGER D.W., *The Making of a Nation, a History of the Union of South Africa, 1910-1961*, Macmillan, Johannesburg, 1969.

LE ROY LADURIE Emmanuel, *Le Siècle des Platter,1499-1628*, (tome I, *Le Mendiant et le professeur*), Arthème Fayard, 1995.

LEVINSON Olga, *South West Africa*, Tafelberg, Cape Town, 1976.

LONEY Martin, *Rhodesia, White Racism & Imperial Response*, Penguin Books, 1975.

LUGG H . C., *A Natal Family Looks Back*, T.W. Griggs,1970.

LUGAN Bernard, *Huguenots et Français, ils ont fait l'Afrique du Sud*, La Table Ronde, Paris, 1988.

LUGAN Bernard, *La Guerre des Boers. 1899-1902*, Librairie Académique Perrin, 1998.

MACNAB Roy, *Journey into Yesterday, South African Milestones in Europe*, Howard Timmins, Cape Town, 1962.

MALHERBE E. G., *Education in South Africa* (a critical survey of the development of educational administration in the Cape, Natal, Transvaal and the Orange Free State), Juta, 1925, (2 vol.).

MAYLAM Paul, *A History of the African People of South Africa : from the Early Iron Age to the 1970s*, D. Philip, Cape Town, 1986.

MEINTJES Johannes, *Sword in the Sand, the Life and Death of Gideon Scheepers*, Tafelberg-Uitgewers, 1969.

MEINTJES Johannes, *The Voortrekkers, the Story of the Great Trek and the Making of South Africa*, Cassell, London, 1973.

MULLER C.F.J. (edited by), *Five Hundred Years, a History of South Africa*, Academica, 1969.

MUTWA Vusamazulu Credo, *Indaba my Children, African Tribal History, Legends, Customs and Religious Beliefs*, Kahn and Averill, 1966.

NATHAN Manfred, *The Voortrekkers of South Africa, from the earliest Times to the Foundation of the Republics*, Central News Agency, 1937.

NOTCUTT H. (Professor of English in the University of Stellenbosh), *Pioneers, The Men who Opened up South Africa*, T. Maskew Miller, Cape Town, 1924.

OBERHOLSTER J.J., *The Historical Monuments of South Africa*, The Rembrandt van Rijn foundation for culture at the request of the national monuments council, Cape Town, 1972.

OMER-COOPER J. D., *The Zulu Aftermath, a Nineteenth-century Revolution in Bantu Africa*, Longman, London, 1966.

PACHAI B. (Pro. of history), *The International Aspects of the South African Indian Question, 1860-1971*, C. Struik, Cape Town, 1971.

PAKENHAM Thomas, *The Boer War*, Random House, New York, 1933.

PICARD Hymen Willem Johannes, *Lords of Stalpien, Biographical Miniatures of the British Governors of the Cape of Good Hope*, 1974.

PICARD Hymen W. J., *Masters of the Castle, a Portrait Gallery of the Dutch Commanders and Governors of the Cape of Good Hope, 1652-1795, 1803-1806*, C. Struik, Cape Town, 1972.

RANSFORD Oliver, *The Battle of Spion Kop*, Camelot, London, 1969.

RASMUSSEN R. Kent, *Mzilikazi of the Matabele*, Heinemann, 1977

RAVEN-HART Major R., *Before Van Riebeeck, Callers at South Africa from 1488 to 1652*, C. Struik, Cape Town, 1967.

RITTER E.A., *Shaka Zulu*, Longmans Green Ltd, 1955.

ROBERTS Brian, *Cecil Rhodes and the Princess*, Hamish Hamilton, London, 1969.

ROBERTS Brian, *The Zulu Kings, a Major Reassessment of Zulu History*, Charles Scribner's Sons, New York, 1974.

ROBESON Paul, *Tributes to Mahatma Gandhi, Dr. William E. B. DuBois, The Reverend Dr. Martin Luther King, Jr.*, The United Nations centre against apartheid, Department of Political and Security Council Affairs, 1978.

ROSENTHAL Eric, *Stars and Stripes in Africa*, National Books, Cape Town, 1968.

SAMPSON Anthony, *Drum, a Venture into New South Africa*, Collins, London, 1956.

SAUNDERS Christopher, *Black Leaders in Southern African History*, Heinemann, London, Ibadan, Nairobi, 1983.

SAUNDERS Christopher, *The Making of the South African Past : Major Historians on Race and Class*, D. Philip, Cape Town, 1988.

SAUNDERS Christopher, *Writing History : South Africa's Urban Past and Other Essays*, Human sciences research council, Pretoria, 1992.

SAUNDERS Christopher, *Historiacl Dictionary of South Africa*, Scarecrow, Metuchen, N.J., and London, 1983.

SCHAPERA Isaacs (edited by), *The Bantu-Speaking Tribes of South Africa, an Ethnological Survey*, Maskew Miller, 1966.

SCHAPERA Isaacs, *The Khoisan Peoples of South Africa, Bushmen and Hottentots*, Routledge & Kegan Paul, London, 1930.

SCHOLEFIELD Alan, *The Dark Kingdoms, the Impact of White Civilization on Three Great African Monarchies*, Heinemann, London, 1975.

SMITH Kenneth Wyndham, *From Frontier to Midlands, a History of the Graaf-Reinet District, 1786-1910,* Institute of social and economic research, Grahamstown, 1976.

STEEVENS G.W., *From Capetown to Ladysmith, an Unfinished Record of the South African War,* Negro University Press, New York, 1900.

STEVENSON Nora, *Children of the Drift,* Thornton Butterworth Ltd., 1932.

STREAK Michael, *The Afrikaner as Viewed by the English 1795-1854,* C. Struik, Cape Town, 1974.

STULTZ Newell M., *Afrikaner Politics in South Africa, 1934-1948,* University of California Press, 1974.

SUMMERS Roger, *Zimbabwe, a Rhodesian Mystery,* Nelson, 1963.

THEAL George Mac Call, *Catalogue of Books and Pamphlets relating to Africa South of the Zambesi, in the English, Dutch, French, and Portuguese Languages,* Cape Times, Capetown, 1912.

THEAL George Mac Call, *History of South Africa,* S. Struik, Capetown, 1964.

THOMPSON Leonard, *A History of South Africa,* Yale University Press, New Haven and London, 1990.

TYRRELL Barbara, *Tribal Peoples of Southern Africa,* T.V. Bulpin, 1974.

VAN DER MERWE Dick, *Perspectives on the Southern African Past,* Centre for African Studies, University of Cape Town, 1979.
(dédicace de l'auteur à Michener)

WALSHE Peter, *Black Nationalism in South Africa, a Short History,* Spro-cas, Ravan, Johannesburg, 1973.

WILSON Francis & PERROT Dominique (edited by), *Outlook on a Century, South Africa, 1870-1970,* Lovedale Press (Spro-cas), 1972.

WILSON Francis, *Labour in the South African Gold Mines, 1911-1969,* Cambridge University Press, 1972.

WILSON Monica, THOMPSON Leonard, *The Oxford History of South Africa,* Oxford University Press, 1969 (2 vol.).

Rapports et brochures

SAUNDERS Christopher, "James Read : a Man of Conscience", *South African Outlook*, March 1976.

WILSON Monica, "Missionaries : Conquerors or Servants of God?", *South African Outlook*, March 1976.

Annals of the Grahamstown Historical Society, vol.1, No. 2, 1972.

Boer State (pamphlet de propagande avec photos des camps de concentration).

Graaf-Reinet : Information on National Monuments & Places of Interest.

Graaf-Reinet, an Album of Old Photograph.

The Drostdy at Swellendam, National Commercial Printers, 1960.

The Trial of Beyers Naudé, Christian witness and the rule of law, edited by the international commission of jurists, Geneva, Search press, London, 1975.

POLITIQUE

ALLEG Henri, *La Question*, Editions de Minuit, 1961.

ANDRIOLA Joseph, *The White South African, an Endangered Species*, Howard Timmins, 1976.

ARMSTRONG H.C., *Grey Steel (J.C. Smuts), a Study in Arrogance*, Penguin, 1939.

BALLINGER Margaret, *From Union to Apartheid, a Trek to Isolation*, Juta, 1969.

BARNARD Chris (prof.), *South Africa : Sharp Dissection*, Tafelberg, Cape Town, 1977.

BARNARD Fred, *13 Years with Dr. H.F. Verwoerd*, Voortrekkerpers, Johannesburg, 1967.

BODIS Jean-Pierre, *Le Rugby sud-africain, histoire d'un sport en politique*, Karthala, 1995.

BOTHA Jan, *Verwoerd Is Dead*, Cape and Transvaal printers, 1967.

BROTZ Howard, *The Politics of South Africa, Democracy and Racial Diversity*, Oxford University Press, 1977.

BURGER Jan, *The Gulf Between*, Howard Timmins, Cape Town, 1960.

CAMPBELL Alexander, *Smuts and Swastika*, Victor Gollancz, London, 1943.

CURRY Alfred, *A Land of Deepening Shadows*, Kendall & Stachan, 1977.

DAVENPORT T.R.H., *The Afrikaner Bond (1880-1911), the History of a South African Party*, Oxford University Press, London, 1966.

DE VILLIERS Dawid, *The Case for South Africa*, Tom Stacey Ltd, 1970.
(Dédicace de l'auteur à Michener)

DU TOIT S. F., *Home and Abroad*, Nationale Boekhandel, Cape Town, 1969.

DUPREEZ A. B. (prof.), *Inside the South African Crucible*, Pretoria, 1959.

ENGELS Frederick, *The Origin of the Family, Private Property and the State*, International Publisher, New York, 1972.

ENGELS Friedrich, L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat, Editions Sociales, 1983. (édition originale en 1884)

GROBBELAAR Pieter W. (written and compiled by), with a foreword by Dr. J.S. Gericke, *This Was a Man*, Human and Rousseau, 1967.

HANCE William A. (editor), *Southern Africa and the United States*, Columbia Press University, 1968.

HANCOCK W.K., *Smuts*, Cambridge University Press, 1968, 2 vol.

HANNON Peter, *South Africa, What Kind of Change?*, Grosvenor, Johannesburg, 1977.

HENDERSON R. H., *An Ulsterman in Africa*, Unie-volkspers beperk, Cape Town, 1944.

HOERNLE R. F. Alfred (late president of the S.A. Institute of Race Relations), *Race and Reason, being mainly a selection of contributions to the race problem in South Africa*, Witwatersrand University Press, 1945.

HUDDLESTON Trevor (father), *Naught for your Comfort*, Hardingham and Donaldson, Johannesburg, 1956.

JEEVES Alan H. & CRUSH Jonathan (edited by), *White Farms, Black Labor. The State and Agrarian Change in Southern Africa, 1910-1950*, University of Natal Press, Pietermaritzburg, 1997.

JOHNSON Jerah, *Africa and the West*, The Dryden Press, 1974.

JOSEPH Helen, *Tomorrow Is the Sun, a Smuggled Journal from South Africa*, John Day, New York, 1967.

KOTZE D.A., *African Politics in South Africa 1964-1974, Parties and Issues*, with a foreword by Chief M. Gatsha Buthelezi, J. L. van Schaik Ltd., Pretoria, 1975.

KRAAYENBRINK E. A., *South Africa : the Next 15 Years, a Microcosm of the World Problems*, the South African Institute of race relations, 1976.

LAURENCE Patrick, *South Africa's Politics of Partition*, Ravan, Johannesburg, 1976.

LEGUM Colin, *Vorster's Gamble for Africa, How the Search for Peace Failed*, Rex Collings, London, 1976.

MAGUBANE Bernard, *The Political Economy of Race and Class in South Africa*, Monthly Review, New York and London, 1979.

MALHERBE Paul N., *Multistan, a Way out of the South African Dilemma*, David Philip, Cape Town, 1974.

MARQUARD Leo, *A Federation of Southern Africa*, Oxford University Press, Cape Town, 1971.

McNIELE Mickael, *This Africa of ours*, McAlan, 1957.

MEIRING Piet, *Inside Information*, Howard Timmins, Cape Town, 1973.

MEIRING Piet, *Smuts the Patriot*, Tafelberg, 1975.

MORRIS Colin, *The Hour after Midnight, a Missionary's Experiences of the Racial and Political Struggle in Northern Rhodesia*, Longmans, 1961.

PATON Alan, *Hofmeyr*, Oxford University Press, London, Toronto, Cape Town, 1964.

PATON Alan, *South Africa Today*, Lutterworth Press, London, 1953.

PIROW Oswald, *J.B.M. Hertzog*, Howard Timmins

PISTORIOUS P. V., *No Further Trek*, Central News Agency Limited, South Africa, 1957.

PRINSLOO D. S., *Lesotho's Expensive Border Hoax*, Foreign Affairs association, March 1977.

RANDALL Peter (Spro-cas), *A Taste of Power*, Ravan, Johannesburg, 1973.

ROBERTSON Ian and WHITTEN Phillip, *Race and Politics in South Africa*, Transaction Books, 1978.

ROBINS Eric, *This Man Malan*, S.A. Scientific Publishing, 1953.

ROSS Andrew, *Missions, Race and Politics in South Africa*, Aberdeen University Press, Aberdeen, 1986.

RUPERT Anton, *Leaders on Leadership*, 1967.

SAMPSON H.F., *The Principle of Apartheid*, Voortrekkerpers, Johannesburg, 1967

SCHREINER O. D., *The Nettle, Political Power and Race Relations in South Africa,* South African Institute of race relations, 1964.

SCHREINER O. D., *Political Power in South Africa*, South African Institute of race relations, 1963.

SHEPHERD George W., Jr., *Anti-Apartheid, Transnational Conflict and Western Policy in the Liberation of South Africa*, Greenwood Press, 1977.

SUNDERMEIER Theo (edited by, Lutheran Theological college), *Church Nationalism in South Africa*, Ravan, Johannesburg, 1975.

TAYLOR Catherine, *If Courage Goes, my Twenty Years in South African politics,* Macmillan, 1976.

TEMKIN Ben, *Gatsha Buthelezi, Zulu Stateman*, Purnell, 1976.

VAN ALPHEN J.G., *Jan Venter, S.A.P., a Plain Narrative of Everyday Life at a South African Police Out-station*, Maskew Miller, Cape Town.

VAN DEN BERGHE Pierre, *South Africa, a Study in Conflict*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1970.

VAN DER MERWE Hendrik W., ASHLEY M.J., CHARTON Nancy C.J., HUBER Bettina J., *White South African Elite, a Study of Incumbents of Top Positions in the Republic of South Africa*,

VENTER A.L.J., *Coloured, a Profile of Two Million Soutb Africans*, Human & Rousseau, Cape Town, 1974.

WEBSTER W.A., *Real Union in South Africa, a Record and a Plea*, Maskew Miller, London.

WEYL Nathaniel, *Traitors' End, the Rise and Fall of the Communist Movement in Southern Africa*, Tafelberg-Uitgewers, Cape Town, 1970.

WALKER Eric Anderson, *The Great Trek*, A. and C. Black, 1965.

WORRAL Denis (senator of the Cape Province), *South Africa Government and Politics*, J.L. van Schik Ltd, Pretoria, 1971.

Rapports et brochures

Constitutional Conference of South West Africa, Citadel Press, 1976.

Official Yearbook of the Republic of South Africa, 1986.

Salute to a Great South African, Jan Christiaan Smuts, May 24, 1870- September 11, 1950, Central News Agency, 1950.

ECONOMIE

BECKLAKE J.T., *From Real to Rand, the Story of Money, Medals, and Mints in South Africa*, Central news Agency.

CARIM Shirene Fradet, *The Role of Women in the South African Trade Union Movement*, Centre against apartheid, (United Nations), Department of political and security council affairs, April 1980.

COETZEE J. A. Grey (with the co-operation of some leading south African trade unionists), *Industrial Relations in South Africa, an Event-Structure of Labour*, Juta, 1976.

FRIEDMAN Steven, *African Workers in Trade-Unions. 1970-1984*, Ravan, Johannesburg, 1987.

GEYVENSTEIN Chris, *Toyota Sprongbok Saga, a Pictural History from 1891*, Don Nelson & Toyota South Africa Ltd., 1977.

GORDON Sue, *Domestic Workers, a Handbook for Housewives*, South African Institute for race relations, Johannesburg, 1973.

HEPPLE Alex, *Trade Unions in Travail, the Story of the Broederbond-Nationalist Plan to Control South African Trade Unions*, Unity Publications, Johannesburg, 1954.

HERD Norman, *Counter Attack, the Story of the South African Shopworkers*, The National Union of Distributive Workers, Cape Town, 1974.

HOUGHTON B. Hobart, *The South African Economy*, Oxford University Press, 1964.

LEES Robin, *Fishing for Fortunes, the Story of the Fishing Industry in Southern Africa -and the Men who Made it*, Purnell, 1969.

MEER Fatima (supervised and edited by), *Black Women Durban 1975, Case Studies of 85 Women at Home and Work*, class project first year students 1975, Department of Sociology University of Natal Durban.

ROBERT F. Osborn, *The Founding of the South African Sugar Industry, 1848-1926*, South African sugar association, Durban, 1964.

THOMAS Wolfgang H. (edited by), *Labour Perspectives on South Africa*, proceedings of a workshop on organised labour in south African society, David Philip, Cape Town, 1974.

WHISSON Michael G. and Weil William, *Domestic Servants, a microcosm of the 'race problem'*, South African Institute of race relations, 1971

WILSON Francis, *Labour in the South African Gold Mines, 1911-1969*, Cambridge University Press, 1972.

WILSON Francis, *Migrant Labour*, South African Council of Churches and Spro-cas, Johannesburg, 1972.

Rapports et brochures

Black Development in South Africa, the Economic Development of the Black Peoples in the Homelands of the Republic of South Africa, Benbo, 1976.

Gold in South Africa, Chamber of Mines of South Africa.

Mining in South Africa, Chamber of Mines of South Africa.

Report No. 19-01-01, *Migration Statistics : immigrants and emigrants 1966 to 1969*, Government Printer, Pretoria, 1972.

Report of the Department of Immigration for the Period 1 July 1974 to 30 June 1976, 1977.

Report of the Sessional Committee on Accounts of the Kwazulu Government for the Financial Year 1974/1975.

South African Fish and Fishing, how fish are found and caught in the waters around southern Africa, how fish are preserved, transported and processed, how the fishing industry is organized, Irvin and Johnson, Cape Town, 1964.

South African Labour Bulletin, April 1976, vol. 2 No. 8.

SOCIOLOGIE

ADAM Herbert (edited by), *South Africa, Sociological Perspectives*, Oxford University Press, London, 1971.

AIDAN Walter, *The Race Problem in South Africa*, Negro University Press, New York , 1926.

ANDREW Paul, JAPHA Derek, *Low Income Housing Alternatives for the Western Cape*, University of Cape Town, 1978.

AUERBACH F.E., *The ABC of Race*, S.A. Institute of race relations, 1970.

BECKER Peter, *Tribe to Township*, Panther Books Ltd., 1974.

BOESAK Allan (Dr.), *Farewell to Innocence, a Social-Ethical Study of Black Theology and Black Power*, Ravan, Johannesburg, 1976.

BRANDEL-SYRIER Mia, *Reeftown Elite, a Study of Social Mobility in a Modern African Community on the Reef*, Routledge & Kegan Paul, 1971.

BROOKES Edgar H., *Apartheid, a Documentary Study of Modern South Africa*, Routledge & Kegan Paul, 1968.

BUIS Robert, *Religious Beliefs and White Prejudic*, Ravan, Johannesburg, 1975.

CARPENTIER Claude, *Identité nationale et enseignement de l'histoire, contextes européens et africains*, L'Harmattan, 1999.

DUMINY P.A. (edited by), *Trends and Challenges in the Education of the South African Bantu*, University College of Fort Hare, 1966, J.L. Van Schaik, Pretoria, 1967.

GRANELLI Roger, LEVITAN Ronald, *Urban Black Housing, a Review of Existing Conditions in the Cape Peninsula with some Guidelines for Change*, University of Cape Town, financed by the Anglo-American Corporation of South Africa, 1977.

GRICE D. C., *The Approaching Crisis - Land and Population in the Transvaal and Natal*, 1973.

HORREL Muriel, HODGSON Tony, BLINAUT Suzanne, MORONEY Sean (compiled by), *A Survey of Race Relations in South Africa*, South African Institute of race relations, Johannesburg, 1977.

HORRELL Muriel, *Action, Reaction, and Counter-Action, a Brief Review of Non-white Political Movements in South Africa*, S.A. Institute of race relations, Johannesburg, 1971.

HORRELL Muriel, *Brief Guide to some Laws Affecting African Women*, Institute of race relations, Johannesburg, 1975.

HORRELL Muriel, *Legislation and Race Relations, a Summary of the Main South African Laws which Affect Race Relationships*, South African Institute of race relations, The Natal Witness, Pietermaritzburg, 1971.

HUDSON William, BIESHEUVEL Simon, (Dr.) *Anatomy of South Africa, a Scientific Study of Present Day Attitudes,* Purnell & Sons.

HURLEY Denis E., *Human Dignity and Race Relations,* South African Institute of race relations, 1966.

HURLEY Denis E., *Facing the Facts with the Institute of Race Relations*.

JABAVU Noni, *Drawn in Colour, African Contrasts*, John Murray, 1960.

KINLOCH G. C., *The Sociological Study of South Africa : an Introduction*, Macmillan South Africa, Johannesburg, 1972.

KNAPPERT Jan (collected and translated by), *Bantu Myths and Other Tales*, E.J. Brill, Leiden, 1977 (dédicace de l'auteur à Michener)

KRIGE Eilen Jensen, *The Social System of the Zulus,* Pietermaritzburg, Shuter &Shooter, 1936.

LEVER H., *The South African Voter, some Aspects of Voting Behaviour with Special Reference to the General Elections of 1966 and 1970*, Juta, 1972.

LONGMORE Laura, *The Disposed, a Study of the Sex-life of Bantu Women in Urban Areas in and around Johannesburg*, Jonathan Cape, London, 1959.

LORD Oliver, *The Anatomy of African Misery*, Negro University Press, New York, 1927.

MAGUBANE Peter (photographed by), MARSHALL Lee (text), *Soweto*, Don Nelson, 1978.

MANGANYI N.C., *Being-black-in-the-world*, Spro-cas/Ravan, 1973.

MARAIS Ben, *The Two Faces of Africa*, Shuter and Shooter, Pietermaritzburg, 1964.

MAYER Philip and Iona, *Townsmen and Tribesmen, Conservatism and the Process of Urbanization in a South African City,* Oxford University Press, Cape Town,1974.

MEER Fatima, *Race and Suicide in South Africa*, Routledge & Kegan Paul, 1976.

MULLER A. L., *Minority Interests : the Political Economy of the Coloured and Indian Communities in South Africa*.

NASH Margaret, *Home?, an Introduction to the Housing Crisis in CapeTown*, 1976.

NKONDO G.M. (edited by), *Turfloop Testimony, the Dilemma of a Black University in South Africa*, Ravan, Johannesburg, 1976.

PAUW, B. A. *The Second Generation* [of urban Africans in the South African seaport of East London], *a Study of the Family among Urbanized Bantu in East London*, Oxford University Press, Cape Town, 1963.

RHOODIE Nick (edited by), *South African Dialogue, Contrasts in South African Thinking on Basic Race Issues*, McGraw-Hill, Pretoria, 1972

ROSE Brian and TUNMER Raymond (edited by), *Documents in South African Education*, AD. Donker, 1975.

SCHAPERA Isaacs (edited by), *Western Civilisation and the Natives of South Africa, Studies in Culture Contact*, Routledge and Kegan Paul, London, 1967.

STREACH Michael, *The Afrikaner as Viewed by the English 1795-1854*, C. Struik, Cape Town, 1974.

TILEY Alan S., *Bridging the Communication Gap Between Black and White*, Tafelberg, Cape Town, 1974.

VAN RENSBURG Nic. J. (Dr.)., *Population Explosion in Southern Africa*, Aurora Printers, 1972.

VENTER Paul C., *Soweto Shadow City*, Perskor, Johannesburg, 1977.

WELLS L. G., *Health Healing and Society*, Ravan, Johannesburg, 1974.

WEST Martin, *Bishops and Prophets in a Black City, African Independent Churches in Soweto and Johannesburg*, David Philip, Cape Town, 1975.

WILSON Monica & MAFEJE Archie, *Langa, a Study of Social Groups in an African Township*, Oxford University press, 1963.

Rapports et brochures

A Survey of Rent-paying Capacity of Urban Natives in South Africa, Report of the Committee on Socio-Economic surveys for Bantu Housing research, South African council for scientific and industrial research, Pretoria, 1960.

Education for South Africa's Black, Coloured and Indian Peoples, Erudita, Johannesburg.

Housing, a Comparative Evaluation of Urbanism in Cape Town.

Memorandum on the Application of the Pass laws and Influx Control, Black Sash, 1971.

Papers given at the forty fifth annual council meeting : *Intergroup Relations in the Common Area*, South African Institute of race relations, East London, 1975.

Papers given at the forty seventh annual council meeting: *The Urgent Need for Fundamental Change in South Africa*, Durban, 1977.

Progress Through Separate Development, South Africa in peaceful transition, Information Service of South Africa.

Spro-cas, *Some Implications of Inequality*, Johannesburg, 1971.

Spro-cas, *South Africa's Minority*, Johannesburg, 1971.

Spro-cas, *Towards Social Change*, 1971.

Spro-cas, *Law, Justice and Society*, 1972.

Spro-cas, *Power, Privilege and Poverty*, Johannesburg, 1972.

Spro-cas, *White Liberation*, Johannesburg, 1972.

ANTHROPOLOGIE

BARNARD Alan, *Hunters and Herders of Southern Africa, a comparative ethnography of the Khoisan Peoples*, Cambridge University Press, Cambridge, 1992.

COPPENS Yves, *Pré-ambules*, Odile Jacob, Paris, 2001.

CROCKER H.J., McCrae J. (edited by), *South Africa and Science, a Handbook (prepared under the auspices of the South African Association for the Advancement of Science for the Meeting of the British Association in Capetown and Johannesburg, South Africa, 1929)*, Hortors, Johannesburg, 1929

ENGELS Friedrich, *Dialectique de la nature*, Editions Sociales, Paris, 1968.

GARLAKE P.S., *Great Zimbabwe*, Thames and Hudson, London, 1973.

HALL Richard Nicklin, *Great Zimbabwe (Mashonaland, Rhodesia), an Account of Two Years' Examination Work in 1902-4 on behalf of the Government of Rhodesia*, London, Methuen, 1905.

HAGEGE Claude, *L'Homme de paroles, contribution linguistique aux sciences humaines*, Fayard, 1985.

JACQUARD Albert, *Eloge de la différence, la génétique et les races*, Seuil, collection Points Sciences, 1978.

JENKINS Trefor, TOBIAS Phillip V., "Nomenclature of Population Groups in Southern Africa, African Studies", Witwatersrand University Press, Johannesburg,

JENSEN A., "How Can we Boost IQ and Scholastic Achievement?", Harvard Education Review, Vol. 39.

LEVI-STRAUSS Claude, *Tristes tropiques*, Plon, 1955.

LEVI-STRAUSS Claude, *Race et histoire*, 1952, UNESCO

TOBIAS Philip, *The Meaning of Race*, South African Institute of race relations, 1972

TOBIAS Philip

"A fossil skull probably of the genus Homo from Sterkfontein, Transvaal", 1977
"A century of research in human biology and palaeo-anthropology in Southern Africa", 1977
"African hominids: dating and phylogeny"
"An anthropologist looks at malaria", 1974
"Aspects of pathology and death among early hominids", 1974
"Australopithecus, homo habilis, tool-using and tool making", 1965
"Brain-size, grey matter and ace -fact or fiction?", 1970
"Bushmen", 1972
"Dart and Taung forty years after", 1964
"Darwin, 'descent' and disease", 1972

"Fifteen years of study on the Kalahari Bushmen or San", 1975
"Foreword to 'the Kalahari and its lost city' by A.J. Clement", 1967
"Homo erectus", 1974
"Man's past and future"
"New evidence and new views on the evolution of man in Africa", 1960
"Olduvai gorge and hominid evolution", 1968
"Physique and body composition in Southern Africa", 1972
"Raymond Arthur Dart, biographical sketch and appreciation", 1958
"Recent advances in Palaeoanthropology", 1975
"Recent studies on Sterkfontein and Makapansgat and their bearing on hominid phylogeny in Africa", 1974
"Steatopygia"
"Sterkfontein"
"The age of death among the australopithecines", 1968
"The biology of the south African Negro"
"The changing face of physical anthropology", 1961
"The evolution of man", 1964
"The men before, malawian history", 1972
"The new Witwatersrand university excavation at Sterkfontein", 1969
"Zinjanthropus", 1975

WOODHOUSE H.C., *Archaeology in Southern Africa*, Purnell, 1971

LITTERATURE

BERSTEIN Hilda, *Death is Part of the Process,* London, 1983.

BLACKBURN Douglas, *Prinsloo of Prinsloodorp, a tale of Transvaal officialdom being incidents in the life of a Transvaal official, as told by his son in law Sarel Erasmus, late public prosecutor of Prinsloodorp, market-master of Kaalkop, small-pox tax collector of Schoonspruit, etc., etc.,* Alston Rivers, London, 1908.

BLOOM Harry, *Emeute au Transvaal,* (Préface d'Alan Paton, traduction d'Anne Garnier), Club des Editeurs, 1957.

BOSMAN HERMAN Charles, *Mafeking Road,* 1969.

BOSMAN Herman Charles, *Sur la Route de Mafeking*, (traduction d'Olivier Bourgois), Albin Michel, Paris, 1993.

BRINK André, *Looking on Darkness*, W. H. Allen, 1974.

COURTENAY Bryce, *The Power of the One*, William Heinemann, London, 1989.

DIDEROT Denis, *Eloge de Richardson,* in *Journal étranger*, 1762.

FUGARD Athol, *Boesman and Lena* and other plays, Oxford University Press, 1978.

FULTON Anthony, *The Dark Side of Mercy, Purnell*, Cape Town, 1968

GORDON Sheila, *Waiting For the Rain*, Orchard Books, Franklin Watts, 1987.

GORDON Sheila, *En attendant la pluie*, (traduction de Tessa Brisac), Gallimard, 1988.

HEMINGWAY Ernest, *L'Eté dangereux,* introduction de James A. Michener (1984), Gallimard, 1988.

KUNENE Mazisi, *Emperor Shaka The Great, A Zulu Epic* (translated from Zulu by the author), Heinemann, London, 1979.

LA GUMA Alex, *Les Résistants du Cap*, (traduction de J.P. Richard), L'Harmattan, Paris, 1988.

LONDON Jack, *The Iron Heel*, Macmillan, 1908.

LUKACS Georges, *Der historische Roman*, Ferenc Janossy, 1965.

MALAN Rian, *My Traitor's Heart*, Atlantic Monthly, 1990.

MAXIMIN Daniel, *L'Isolé soleil*, Seuil, 1981.

MILLIN Sarah Gertrude *The Pit of the Abyss*, Faber and Faber, London.

MILLIN Sarah Gertrude, *The Burning Man*, Heinemann, 1952

MODISANE Bloke, *Blame me on History*, Thames and Hudson, London, 1963.

MOFOLO Thomas, *The Traveller to the East*, Society for promoting Christian knowledge, 1934.

MOFOLO Thomas, *Chaka : an Historical Romance*, translated from the original Sesuto by F. H. Dutton, International Institute of African languages and cultures, 1931.

PELOT Pierre, Collaboration scientifique Yves Coppens, *Sous le Vent du monde*, Denoël, Paris, 1996.

PLAATJE Solomon Tshekisho, *Mhudi, Une épopée retraçant la vie des indigènes en Afrique du Sud il y a cent ans*, traduction de J. Sévry, Actes Sud, 1997.

PLATON, *Cratyle*, (édition Flammarion, 1967).

RAMGOBIN Mewa, *Quand Durban sera libre*, (traduction J.P. Richard), L'Harmattan, Paris, 1988.

SARRAUTE Nathalie, *L'Ere du soupçon*, Gallimard, 1956.

SEVRY Jean, *Afrique du Sud, ségrégation et littérature, anthologie critique*, L'Harmattan, Paris, 1989.

SEVRY Jean, *Regards sur les littératures coloniales – Afrique anglophone et lusophone*, tome III, L'Harmattan, 1999.

SEVRY Jean, *Chaka, Empereur des Zoulous, Histoire, Mythes et Légendes*, L'Harmattan, 1991.

SHARPE Tom, *Riotous Assembly*, 1971.

SOYINKA Wole, *Ogun Abibimañ*, Rex Collings, London, 1976.

STENDHAL (BEYLE Henri), *La Chartreuse de Parme*, Paris, 1839.

THESEN Hjalmar, *Country Days, chronicles of Knysna and the Southern Cape*, David Philip, Cape Town, 1974.

UYS Errol Lincoln, *Brazil*, SilverSpring Books, 2000.

VINDT Gérard, GIRAUD Nicole, *Les Grands Romans Historiques, l'Histoire à travers les romans*, Bordas, Paris, 1991.

WRIGHT Richard, *American Hunger*, 1944.

Europe, *Littératures d'Afrique du Sud*, N° 708, avril 1988

JOURNAUX ET DIVERS

BLACK SASH magazine No. 4 (Women's charter)
BLACK SASH magazine No. 13
BLACK SASH magazine No. 14
BLACK SASH magazine No. 19
BLACK SASH magazine No. 20

CAPE ARGUS
CAPE TIMES
GOVERNMENT GAZETTE
LITERARY GUILD
LE MONDE
NATAL MERCURY
PORT ELIZABETH EVENING POST
PRETORIA NEWS
RAND DAILY MAIL
SATURDAY REVIEW
SOUTH AFRICAN FINANCIAL MAIL
STAR
SUNDAY TIMES
THE CITIZEN

BARKER Anthony, *Giving and Receiving, an Adventure in African Medical Service*, The Faith Press, London, 1961.

CARP Bernard, *I Chose Africa*, Howard Timmins, Cape Town, 1961.

CHAPMAN F. Spencer, *Lightest Africa*, Chatto & Windus, 1955.

COATES Austin, *Basuto Land*, Her Majesty's Stationery Office, 1966.

FRIENDLANDER Zelda, *Until the Heart Changes, a Garland for Olive Schreiner*, Tafelberg-Uitgewers, 1967.

GIBBS Henry, *Twilight in South Africa*, Jarrold publishers.

HITCHCOCK Bob, *Flashpoint South Africa*, Don Nelson, Cape Town, 1977.

KING-HALL Stephen, *Letters from Africa*, Chiswick, London, 1957.

KRUGER Kruger, *The Stubborn Crusade of C.J. Langenhoven*, Reader's Digest, vol. 103, August 1973.

Language and Education : parameters for a multicultural South Africa, Alizés n° 18, C. Feral ed., avril 2000.

MARAIS Josef and his Bushveld Band, *Songs of the South African Veld*, vol. 1, Decca records.

ROSE Brian and CHILVERS Bryan, *The Broken Link*, Nationale Boekhandel Bpk, 1969.

ROSENTHAL Eric, *160 years of Cape Town Printing*.

SMITH H. Lindsay, *Anatomy of Apartheid,* Khanya, 1979.

STENT R.K., *Green and Gold, a Sporting Miscellany*, Longmans, 1954.

STODEL Jack, *The Audience is Waiting*, Howard Timmins, Cape Town, 1962.

STOKES C.S., *Joyful Errand*, Cape Town, 1959.

TEMKIN Ben, *Fiddlers on the Reef, an Investigation into the Chweidan and Poplak Swindles*, Purnell & Sons, 1973.

THOMPSON Molly d'Arcy, *Call the Wind*, David Philip, Cape Town, 1972.

VAN DER HORST Sheila T., *Progress and Retrogression in South Africa : a Personnal Appraisal*, 1971.

VAN DER POST Laurens, *A Story Like the Wind*, William Morrow, New York, 1972.

VARADAY Desmond, *Gara Yaka's Domain*, Collins, London, 1966.

Assimil, *L'Afrikaans de poche*, 1999.

Bernberg Museum of Costume, Johannersburg, 1974.

Rand Refinery.

Soweto Kaleidoscope, 1976.

Spro-cas, *Education Beyond Apartheid*, Christian Institute of Southern Africa, Johannesburg, 1971.

Report No. 21-02-09, *Education-Whites*, 1974.

Who cares ? Nov. 1970.

THESES

TEULIE Gilles, *Les Afrikaners et la guerre Anglo-Boer (1899-1902). Etude des cultures populaires et des mentalités en présence*, CEPERNAC, Montpellier, 2000.

GALVEZ-HJORNEVIK Cleta Maria, *James A. Michener : Educator*, PhD dissertation, The University of Texas, 1984.

HAYES John Philip, *James A. Michener : An American Writer*, PhD dissertation, Temple University, 1985

SEVRY Jean, *Le Roman et les races en Afrique du Sud de la guerre des Boers aux années soixante*, thèse de doctorat, Paris 3, 1979.

INDEX

INDEX DES PERSONNAGES

Adam, 64
Adriaan, 31, 32, 34, 43, 47, 53, 162, 200
Andries, 184
Annatjie, 22, 58
Balthazar, 167
Bezel, 42, 51, 118, 139, 184
Brongersma, 112, *115-117*, 122, 126, 174
Broodrick, 319
Carleton, 42
Craig, 184
De Groot, 83, 134, 143, 153, 155, 202
Deborah, 42, 53, 64, 69, 130, 131, 166, 184
Detleef, 22, 74, 112, 115, 128, 143, 144, 174, 175, 186, 204, 225, 292, *298-300*
Dikkop, 31, 34, 42, 47, 53, 114, 162
Emma, 53, 120, 166, 184, 285
Frank, 70, 72, 73, 83, 84, 86, 165, 166, 198, 224? 285
Frikkie, 181
Gao, 30, 39, 43, 50, 52
Geertruyd, 42, 58
Gumsto, 39, 43, 50, 160
Guzaka, 103, 150
Heather, 182, 184
Hendrik, 114, 184
Hilary, 42, 114, 120, 121, 122, 166, 184, 285
Jack, 53, 57, 62, 67, 68, 212
Jakoba, 61
Jakobus, 284
Jango, 42, 69, 130, 166
Johanna, 174
Jopie, 181
Karel, 62, 66, 68
Katje, 58
Kharu, 25, 39, 43, 50
Laura, 145, 146, 180
Linnart, 32, 33, 142, 200
Lodevicus, 35, 59, 60, 61, 103, 119, 142, 150, 165
Mandiso, 48
Marthinus, 58,149
Maud, 22, 73, 88, 195, 199
Micah, 152, 153, 155
Mina, 61
Naoka, 29, 50
Nicolas, 28, 30
Nxumalo, 22, 26, 27, 28, 34, 35, 37, 41, 45, 47, 79, 90, 98, 99, 102, 104, 112, 117, 128, 131, 133, 135, 148, 152, 155, 166, 179, 185, 186, 194, 217, 219, 236, 291, 306, 319
Old Bloke, 238
Old Seeker, 26, 28, 30, 34, 45
Paul, 33, 51, 58, 142, 149
Paulus, 122, 242
Petra, 183
Petronella, 118, 184
Philip, 132, 182, 186, 204
Piet Krause, 144
Rebecca, 60, 61, 118
Sannie, 132
Sarel, 42, 58
Seena, 32, 42
Simon Keer, 74, 77, 119, 121, 124
Sotopo, 48
Sybilla, 73
Theunis, 61, 168
Tjaart, 61, 82, 111, 164, 167, 168, *202-204*
Willem, 22, 28, 33, 34, 44, 48, 51, 53, 58, *62-68*, 110, 111, 113, 114, 118, 122, 130, 131, 133, 162, 183, 184, 194, 237
William, 165
Xuma, 48
Zéolani, 47

INDEX DES NOMS PROPRES

Afrikaner, 61, 62, 64, 65, 69, 70, 73, 80, 81, 84, *95-97*, 102, 103, *108-112*, 114, 116, 118, 119, 121, *124-128*, *131-134*, *137-142*, 144, 145, 150, 153, 156, 162, 165, 171, 174, 180, 181, 186, 204, 225, *227-229*, 234, 237, 243, 244, 246, 248, 255, 256, 257, 259, 261, 269, 277, 285, 288, 290, 294, 299, *307-310*, 320
ANC, 80, 122, 148, 213, 315, *317-319*,
Asmal, 341
Austen, 152
Australopithecus, 41, 179, 326
Avenick, 281
Axelson, 91, *211-213*
Balzac, 187, 206, 207
Barbour, 222, 223, 230, 258
Barnard, 177
Barnato, 71
Basuto, 158
Bateman, 19, *211-213*, *217-219*, 221, 222, 226, 228, 235, 242, 244, *256-259*, *261-266*, 270, 277, 278, 284, 291, 302, 315, 316, 327, 337, 340
Becker, 214, 216, 217, 258
Bezuidenhout, 77
Black Panthers, 178
Black Sash, 145, 176, 287, 365
Bloke, 238
Blood River, 104, 109, 110, 111, 126, 132, 144, 258
Bloom, 176, 314
Boer, 24, 48, 71, 75, 77, 78, *83-87*, 93, 95, 104, 108, 121, 123, 125, 126, 144, *151-156*, 159, 165, 168, 181, 191, 194, *197-199*, 202, 203, 217, 222, 223, 230, 231, 234, 236, 237, 244, 269, 283, 284, 285, 290, 292, 305, 310, 326
Botha, 155, 222
Brink, 153, 154, 176, 252
Broederbond, 120, 126, 131, 181
Buller, *84-86*, 182, 195, *197-199*, 223, 229, 230
Bushmen, 19, 22, *24-26*, 30, 39, 41, 43, 44, 47, 52, 58, 67, 99, 101, 137, 149, 159, 162, 177, 178, 193, 216, 218, 219, 236, 237, 257, 270, 278, 291, 308
Calvin, 193, 211, 333
Cetshwayo, 93
Chamberlain, 72, 286
Churchill, 155, 230
Cilliers, 83, 126
Compagnie, 33, 35, 44, 45, 49, 57, *62-64*, *66-68*, 70, 99, 102, 110, 113, 114, 120, 122, 129, 131, 138, 141, 142, 160, 162, 182, 183, 199, 201
Coninck, 68
Copans, 17, 105
Coppens, 3, 173, 335, 336, 367, 370
Coquerel, 66, 70, 95, 127, 139, 140, 144, 171
Cubitt, 82
Cuyler, 203
Dadoo, 317
Dart, 283, 327, 367, 368
Davidson, 37
De Beers, 71, 256, 323
De Gruchy, 124
De Klerk, 15
Diderot, 13, 14, 329
Dingane, 94, 96, 97, 103, 298
Dos Passos, 311, 330
Duby, 228
Dutch Reformed Church, 123, 125, 170, 171, 202, 348
Engels, 93, 318, 326
Erskine, 230, 236, 238, 239, *241-243*, 292, 327
Ferro, 94
Fitzpatrick, 285
Fox, 137
Franco, 132, 187
Franken, 96
Franklin, 108, 200, 369
Fynn, 80, 91, 92, 214, 215, 296, 297, 298, 346
Galvez-Hjornevik, 271
Gandhi, 155, 230, 283, 322, 354
Garlake, 36, 38, 219
Giraud, 15
Gledhill, 96, 258
Gordimer, 251, 341, 342
Gordon, 108
Groseclose, 5, 16, 268
Grüter, 66, 69
Hagège, 138, 139

Hayes, 13, 16, *271-274*, 341
Hemingway, 147, 192, 229, 330, 341
Henri le Navigateur, 25, 39, 160, 191
Hobhouse, 88, 89, 195, 199
Hofmyer, 225
Hokusai, 271
Hollandais, 28, 39, 42, 57, 63, 64, 69, 100, 113, 124, 129, 131, 149, 150, 159, 259
Homo Habilis, 326, 336
Homo Sapiens Sapiens, 336
Hottentots, 28, 30, 31, 33, 39, 40, 41, 43, 44, 52, 53, 57, 58, 60, *62-64*, 65, 67, 69, 70, 77, 114, *118-120*, 128, 134, *137-140*, 149, 159, 163, 169, 177, 182, 185, 199, 220, 237, 270, 308, 309
Huffman, 214, 219, 257
Huguenots, 33, 51, 96, 98, 141, 142, 149, 159, 169, 193, 210, 257, 260, 261, 278
Isaacs, 80, 91, 92
Jacquard, 173, 174
Jameson, 71, 72, 286
Janszen, 66
Jensen, 173
Joos, 150
Joyce, 82
Kapp, 219, 220
Keegan, 69, 74, 75, 95, 96
Kennedy, 276, 280
Kings, 201, 202
Kipling, 156
Kitchener, 84, 85, 88, 89, 155, 195, 229
Knox, 127
Kotane, 317
Kruger, 72, 87, 88, 139, 140, 195, 243, 285
Kuyper, 127
La Guma, 176
Langenhoven, 139, 140
Latrobe, 124
Le Roy Ladurie, 175, *206-208*
Lévi-Strauss, 33, 38, 135
Linné, 32, 199
LMS, *74-77*, 120, 122, 210, 221
London, 205
Lord Roberts, 198
Lord Salisbury, 72
Lords XVII, 49, 110
Lugan, 17, 71, 74, 75, 85, 88, 89, 260, 261
Lukacs, 14, 90, *329-331*
Lyssenko, 16O
Magubane, 92, 94, 213, 216, 265, 298, 305, 306
Malais, 33, 39
Malan, 127, 204, 303, 359
Malgaches, 39
Mandela, 15, 112, 180, 314, 317
Marachera, 342
Mari, 196, 230, 235, 257, 267, 281, 290, 295, 323
Marx, 158, 318
Matabele, 78, 79, 81, 82, 103, 152, 164, 217, 224, 310
Maximin, 136
McKinnon, 127
Melville, 195
Mfecane, 17, 29, *78-81*, 90, 102, 135, 164, 213, 231, 278, 296, 298
Mutwa, 264, 265
Mzilikazi, 70, *78-83*, 97, 103, 104, 164, 214, 216, 217, 310
Napoleon, 197, 214, 330
NASA, 334
Naudé, 225, 319, 320, 356
Ndebele, 342
Neanderthal, 172
Nehru, 161
Nongquause, 104, 317
Oppenheimer, 259, 322
Orapchuck, 249, 253
Orwell, 342
Oursler, 232, 233, 235, 236, 238, 281, 302, 327
Packenham, 230
Paton, 176, 225, 226, 251, 252, 309, 312, 349, 369
Phéniciens, 38
Philip, *74-77*, 119, 124, 220, 272
Piszek, 256, 321, 322
Plaatje, 80, 81, 83, 122, 131, 132, 152, 185, 186, 283, 301
Portugais, 30, 42, 88, 99, 140
Radziwill, 22, 73, 259
Ramgobin, 176

Read, 220, 356
Retief, 95, 96, 97, 243, 289, 290
Rhodes, 39, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 83, 165, 194, 195, 198, 224, 262, *284-286*
Ricardo, 158
Richardson, 13, 329

Riebeeck, *66-71*, 99, 110, 111, 129, 162, 166, 194, 287
Ritter, 296, 297
Roberts, 85, 94, 198, 296, 297, 309
Rodney, 93
Rosenthal, 203
Ross, 74
San, 29, 30, 39, 40, 49, 50, 52, 101, 129, 159, 177, 178, 179, 217, 236, 237, 273, 308, 309
Sarraute, 188
Saunders, 17, 19, 81, 197, 219, 220, 221
Schreiner, 342
Sévry, 81, 90, 91
Shaka, 22, 29, *78-82*, 89, *90-94*, 97, 102, 104, 136, 164, 181, 194, 195, 214, 215, 217, 265, *296-298*, 309, 310
Shakespeare, 146, 147, 342
Shapera, 177, 291
Sharpe, 176
Sibeko, 304, 305
Smith, 75, 158
Smuts, 204, 225, 226, 303, 347, 357, 358, 360
Sotho, 78, 217
Soyinka, 112
Sparrman, 41, 128, 199, 287
Stendhal, 187, 206, 207
Suzman, 244
Taibo II, 229
Teulié, 84, 156
Theal, 94, 283, 285, 286
Thompson, 68, 71, 74, 77, 78, 95, 96, 99, 177, 296
Thunberg, 120, 130, 131, 161, 183, 283, 287, 347
Tobias, 172, 173, 177, 178, 258, 259, 326
Trek, 61, 80, 96, 103, 123, 124, 125, 128, 201, 220, 227, 269, 278, 285
Trekboers, 29, 32, 35, 47, 48, 60, 61, 78, 82, 83, 98, 123, 139, 140, 159, 163, 201, 218, 226, 245
Uys, 18, 22, 91, 108, 111, 151, 175, 205, 214, *218-223*, *226-230*, 232, 233, 235, 236, 238, *241-244*, 256, *259-261*, 263, 270, *277-288*, 290, *292-300*, *302-308*, *311-316*, 320, 321, 323, 327, 337, 340
Van der Merwe, 257
van Zyl, 66, 87, 217, 218, 347
Vindt, 15
Voortrekkers, 61, 95, 98, 103, 110, 111, 123, 125, 126, 159, 167, 202, 245, 258, 292
Vorster, 261, 358
Wagnaer, 69
Wilberforce, 220
Wilson, 177, 295
Woodgate, 85
Woods, 304
Wright, 289, 317
Xhosa, 23, 35, 39, 48, 82, 96, *101-105*, 120, 121, 129, 137, 150, 152, 159, *162-164*, 168, 180, 186, 231, 232, 234, 237, 258, 285, 286, 290, 309, 314, 317
Zola, 148, 187
Zoulous, 19, 39, 61, 78, 79, 90, 91, 97, 104, 110, 126, 129, 135, 159, 179, 296

INDEX DES LIEUX

Afghanistan, 31, 234
Amsterdam, 33, 63, 68, 110, 117, 155, 292
Angleterre, 31, 70, 89, 98, 120, 123, 142, 160, 185, 264, 269
Angola, 52, 163, 309
Australie, 151
Batavia, 113
Berlin, 160, 161
Birmanie, 151
Bloemfontein, 152, 252, 258, 350
Blood River, 104, 109, 110, 111, 126, 132, 144, 258
Bordeaux, 46
Brésil, 99, 279, 311, 316, 324
Bulawayo, 228
Canada, 151, 201, 203
Ceylan, 52, 309
Chine, 27, 39
Constantinople, 25, 100
Corée, 272, 331
Crête, 151
Crimée, 101
Egypte, 151
Gand, 46
Gibraltar, 151
Graaf-Reinet, 203, 220, 258, 355, 356
Grahamstown, 78, 96, 103, 121, 168, 245, 284, 285, 297
Grande Bretagne, 74, 99, 151, 155
Great Fish, 35, 103, 150, 163, 231, 260
Hollande, 62, 64, 66, 113, 141, 142, 160, 181, 269
Inde, 39, 47, 151, 155, 158
Japon, 120, 272, 347
Java, 28, 30, 33, 37, 42, 51, 53, 57, 62, 64, 66, 70, 113, 191, 237, 309
Karoo, 280
Kilwa, 37, 194, 213
Kimberley, 23, 71, 152, 234, 243, 258, 282, 284, 286, 322
Ladysmith, 85, 86, 152, 154, 199, 222, 258
Le Caire, 70
Le Cap, 22, 25, 29, 33, 34, 41, 43, 57, 60, 63, 64, 66, 67, 69, 70, 71, 75, 85, 89, 100, 110, 113, 118, 120, 124, 129, 130, 133, 140, 150, 161, 162, 166, 176, 183, 199, 200, *257-260*, 337
Lesotho, 93
Limpopo, 27, 28, 34, 35, 70, 78, 98, 167
Lourenço Marques, 87, 88
Madagascar, 52, 163, 309
Mafeking, 112, 158
Maryland, 235, 295
Mesa Verde, 38
Mozambique, 39, 310
Natal, 85, 86, 93, 94, 101, 103, 126, 230, 234, 282, 288, 290, 297
Nebraska, 24, 159, 202
Nouvelle Zélande, 151
Pennsylvanie, 108, 276, 330, 338
Perse, 27
Port Elizabeth, 95, 258, 298
Salisbury, 210, 237
Salt River, 68
Sharpeville, 112, 170
Sofala, 30, 37, 194, 212
Sophiatown, 112, 131
Soweto, 23, 112, 145, 146, 232, 257, *263-265*, 302, 310, 323
Spionkop, 85
Stellenbosch, 140, 149, 218, 257
Swellendam, 60, 204, 228, 257
Table Mountain, 34, 52, 62, 110, 118, 131, 257
Tasmanie, 151
Transvaal, 71, 72, 94, 154, 176, 204, 217, 227, 258, 263, 284, 285, 305, 310, 314
Vegkop, 83
Vietnam, 134, 164, 272, 331
Witwatersrand, 27, 34, 72, 213, 219, 257, 310
Zambèze, 35
Zimbabwe, 23, 27, 28, 30, 34, 36, 37, 38, 46, 47, 72, 73, 98, 99, 102, 117, 133, 165, 166, 193, 194, 214, 216, 219, 224, 229, 234, 236, 258, 260, 282, 342